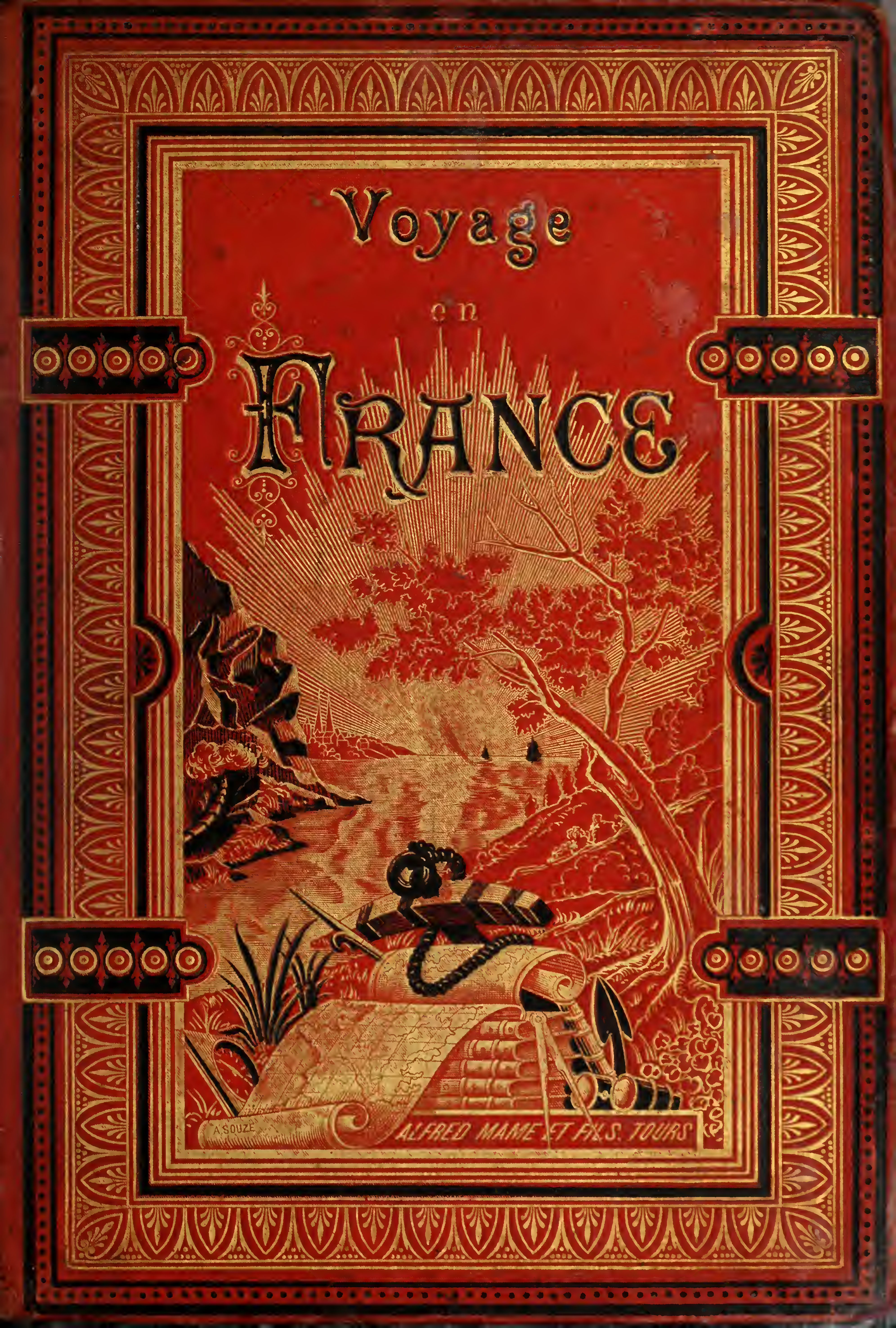

Voyage
en
FRANCE
A. SOUZE
ALFRED MAME ET FILS. TOURS

[carte "in fine"]

Japon voyage – Renvoi à Texte

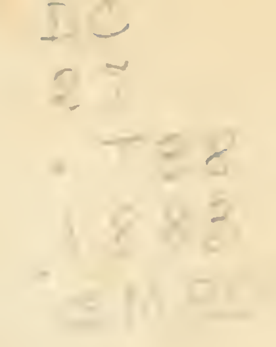
voir l'éd. 1852 [illegible]

Récompense du Certificat d'Etudes

donnée par Monsieur Bailly, Adjoint

décernée à

Marie Rioz



VOYAGE EN FRANCE



Rambouillet.

VOYAGE
EN FRANCE

PAR

MME AMABLE TASTU

NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE



TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS
M DCCC LXXXIII

INTRODUCTION

On était à cette époque de l'année qui agite de tant d'émotions diverses les cœurs de la jeune et studieuse population des collèges; la distribution des prix avait eu lieu le matin même, et Guillaume Dumontel, un des lauréats du jour, venait de rentrer dans sa famille pour y passer les vacances. Tandis que sa sœur Henriette examinait avec intérêt les beaux livres qu'il avait reçus, Guillaume, nonchalamment étendu sur un canapé, se reposait, comme on dit, sur ses lauriers, et faisait les plus agréables projets pour passer gaiement ses vacances, projets bien permis à un écolier laborieux qui a obtenu un prix au concours général et trois au collège, sans compter les accessit.

« Si mon père le voulait, disait-il, au lieu de rester renfermés à la ville, nous ferions quelque beau voyage.

— Par un beau voyage tu entends sans doute un long voyage, interrompit sa sœur; et tu ne penses pas que les vacances ne durent que six semaines.

— Est-ce que ce temps ne suffit pas pour aller à Rome ou à Naples par le bateau à vapeur, ou pour voir la Suisse ou les bords du Rhin, ou pour visiter l'Angleterre?

— Eh bien, il faudra en parler à mon père.

— De quoi faudra-t-il me parler? dit M. Dumontel, qui rentrait en ce moment.

— D'un voyage que Guillaume aurait envie de faire, mon père, répondit Henriette.

— Et quel voyage?

— Celui que vous voudrez, mon père, dit Guillaume avec gaieté; que vous me fassiez voir les montagnes pittoresques de la Suisse, les ruines antiques

de l'Italie, les monuments gothiques et les merveilles industrielles de l'Angleterre, je m'en contenterai.

— Et tu crois, reprit M. Dumontel, que tu ne peux voir de montagnes pittoresques, de ruines antiques, de monuments gothiques et de merveilles industrielles sans quitter la France? Quant à moi, il me semble que je serais honteux de visiter les pays étrangers si j'ignorais ce que le mien renferme de beautés ou de richesses. Aussi, si nous voyageons jamais, mes enfants, le premier de nos voyages sera celui de France.

— Je ne demande pas mieux, mon père, » s'écria Guillaume, qui se représenta à l'instant le plaisir qu'il aurait à visiter un port de mer, à monter sur un vaisseau, à étudier nos monuments nationaux, nos vieilles cathédrales, à se faire l'idée d'une mine, d'une usine, d'un haut fourneau, à voir fonctionner les machines de nos manufactures.

Henriette était assez de l'avis de son frère, et l'idée de ce voyage lui souriait fort. Elle ne serait pas fâchée de s'assurer par ses propres yeux si les fermières du pays de Caux portent, en effet, des bonnets aussi hauts et aussi riches que celui qu'elle a admiré cet hiver dans un certain bal costumé auquel elle a assisté. Elle aimerait à prendre sur les lieux le patron d'une de ces singulières petites coiffures de velours que portent les Alsaciennes, ou de ces gracieux capuchons où s'encadre élégamment le visage des Béarnaises. Il ne faudrait pas cependant la juger sur ces petits instincts de frivolité; elle a quelques pensées plus raisonnables: par exemple, celle d'étudier d'après nature quelques-uns de ces beaux sites de montagnes, de rochers et de cascades, qu'elle n'a vus qu'en peinture; de copier dans certaines villes quelques beaux tableaux dont on lui a parlé; de dire une prière dans certaines églises, ou de visiter certains lieux de pèlerinage révérés des âmes pieuses. En conséquence, les jeunes gens pressèrent leur père de leur faire faire ce voyage le plus tôt possible, ce à quoi il eût consenti sans doute si la chose eût dépendu de lui; mais les pères ont rarement des vacances, et cette année M. Dumontel, sous-directeur au ministère des finances, était par malheur plus occupé que jamais. Son directeur avait obtenu un congé, deux employés étaient malades; il lui fallait suffire à tout, et sans que le travail en souffrît: il n'y avait donc pas d'absence possible.

« Vous avez compté sans votre hôte, mes pauvres enfants, dit-il; je suis cloué à mon poste, il nous faut encore renoncer cette année à tout projet d'expédition lointaine. Il faudra nous borner à quelques parties de campagne, le dimanche; à quelques promenades à Versailles ou à Saint-Germain; ou tout

au plus, grâce aux chemins de fer, à une excursion à Rouen ou à Orléans; mais c'est là tout. Cependant, pour vous dédommager quelque peu, en attendant que nous puissions accomplir notre tour de France, j'ai une proposition à vous faire. Vous savez, comme vous me l'avez entendu raconter souvent à votre mère, que, dès l'âge de vingt ans, je commençai à parcourir la France comme secrétaire d'un inspecteur général des finances. J'ai exercé des emplois dans des localités diverses; plus tard, j'ai été chargé moi-même d'inspections dans plusieurs départements; j'ai fait ensuite nombre de grandes tournées dans le Midi et dans le Nord, dans l'Est et dans l'Ouest; enfin, le poste que j'occupe aujourd'hui à Paris me met encore à même de recueillir une foule de renseignements de tous les points de la France.

« J'étais curieux, j'aimais à m'instruire; j'ai toujours eu le goût des arts, et je me suis occupé d'antiquités; j'ai mis mes missions à profit; j'ai recueilli les dessins de tous nos monuments principaux; j'ai rédigé mes souvenirs de voyage; j'ai conservé des notes sur nos richesses agricoles et nos grands établissements dans tous les genres d'industrie. Voulez-vous me prendre pour votre guide et vous confier à moi, mes chers enfants? Tous les soirs, sans sortir de notre petit jardin (et remercions Dieu, qui nous accorde la jouissance d'avoir un petit jardin dans une ville comme Paris), nous partirons de cette capitale pour quelqu'une de nos grandes villes. J'ose espérer que vous retirerez de nos entretiens quelque instruction, et qu'au bout de six semaines de voyage sur la carte, vous connaîtrez notre chère France aussi bien que moi, qui ai passé à la parcourir les plus belles années de ma vie. En tout cas, lorsque viendra pour vous l'heureux moment de voir les choses par vos propres yeux, vous n'en serez que mieux préparés pour les observer avec fruit, puisque vous les aurez une première fois entrevues à travers les récits de votre père. A demain notre premier voyage. »

Guillaume et sa sœur étaient trop raisonnables pour ne pas se soumettre de bonne grâce à la nécessité, et ils acceptèrent avec reconnaissance cette compensation que leur offrait la bonté de leur père.

PREMIER VOYAGE

DE PARIS A LYON PAR LA BOURGOGNE

Vincennes. — Melun. — Fontainebleau. — Sens. — Auxerre. — Avallon. — Dijon. — Autun. — Châlon. Mâcon. — Lyon. — Route de Genève.

Le lendemain soir, M. Dumontel était assis entre ses deux enfants, devant une table sur laquelle il avait étalé une carte de France bien éclairée par une carcel; on voyait à côté de lui un grand portefeuille plein de dessins ou de gravures; et, feuilletant un manuscrit qui contenait les notes de ses voyages, il commença ainsi :

« De quel côté allons-nous sortir de Paris? car vraiment nous avons l'embarras du choix. Douze voies ferrées, rayonnant dans toutes les directions, nous offrent leurs wagons prêts à nous emporter avec une vitesse qui variera de quarante à soixante kilomètres à l'heure, selon que nous prendrons un train omnibus, direct, ou express.

Ces chemins de fer relient aujourd'hui avec Paris non seulement toutes les grandes villes de France, mais encore Bruxelles, Amsterdam, Hambourg, Berlin, Vienne, Rome, etc.; et, sans parler de la rapidité, ils constituent la manière de voyager la plus confortable et la plus économique. Nous serions d'ailleurs fort embarrassés d'en trouver une autre, par la bonne raison qu'aucune diligence n'a essayé, pour de longs parcours (tels que ceux de Paris à Lyon, de Paris à Bordeaux), de soutenir avec les chemins de fer une concurrence impossible. Cependant, chose digne de remarque, le nombre des voitures publiques a doublé en France depuis vingt ans. Chassées des grandes lignes, les entreprises de messageries ont monté une foule de services pour toutes les villes de quelque importance, de manière à les mettre en communication avec le chemin de fer le plus voisin.

Les routes sont donc les auxiliaires naturels des chemins de fer.

On divise les routes en cinq classes, selon leur degré d'importance. Celles de première classe partent de Paris, et aboutissent à la frontière; celles de seconde classe partent aussi de la capitale, mais n'aboutissent qu'à un chef-lieu de département; celles de troisième classe sont destinées à joindre entre eux plusieurs départements sans passer par Paris. Ces trois classes prennent le nom de routes nationales, et sont entretenues aux frais de l'État. Leur largeur varie de dix à quatorze mètres, dont cinq à sept mètres de chaussée.

Les routes de quatrième classe, ou routes départementales, conduisent de chef-lieu à chef-lieu, ou mettent en communication les grandes communes entre elles; elles sont entretenues aux frais des départements.

Viennent ensuite les routes de cinquième classe, qui joignent entre elles les communes de moindre importance; elles portent le nom de chemins vicinaux; leur entretien est à la charge des communes qu'elles desservent.

Il y a vingt ans, nous aurions eu le choix de trois moyens de transport.

Je te suppose riche, mon cher Guillaume. Tu serais monté dans ta calèche de voyage; ton valet de chambre occupe le siège; on attelle deux chevaux de poste. Le postillon fait claquer son fouet, et te voilà emporté au grand trot, et même au galop (si tu as promis au postillon de lui donner un bon pourboire, de lui payer de *bonnes guides*); te voilà, dis-je, emporté très confortablement jusqu'au prochain relais. Il t'en aurait coûté par poste, c'est-à-dire pour une distance de huit kilomètres, quatre francs cinquante centimes, sans compter ce que ton désir de te montrer libéral, ou ton besoin d'aller très vite, t'aurait fait ajouter au salaire légal du postillon. Si tu avais voulu voyager dans un bon style, *in a good style,* comme disent les Anglais, tu aurais fait précéder ta calèche par un courrier qui, à chaque relais, eût annoncé ton arrivée, afin que tes chevaux se trouvassent prêts, et que tu perdisses moins de temps à relayer.

Je suppose que tu ne veuilles pas te servir de ta propre calèche; les maîtres de poste eussent mis un cabriolet à ta disposition, moyennant une rétribution d'un franc cinquante centimes par poste.

Pour aller aussi vite, tout en dépensant beaucoup moins, tu aurais pu prendre une place dans une des malles-poste qui partaient de Paris tous les soirs à six heures. Tu aurais été conduit tout d'une traite, avec une vitesse de seize kilomètres à l'heure, jusqu'à quelque grande ville à l'extrémité du territoire : Strasbourg, Besançon, Marseille, Bayonne; et cela à raison d'un franc cinquante centimes par poste. Je t'aurais défié d'aller plus vite avec ta voiture et un courrier, même en payant les plus fortes guides aux postillons.

— Quant à moi, dit Henriette, je n'aurais jamais eu de goût pour la malle-poste. Elle ne s'arrêtait que pour changer de chevaux, et il fallait faire jusqu'à huit cents kilomètres sans descendre de cette boîte, si ce n'est quelques minutes au plus. N'ayant ni courrier ni calèche à mes ordres, j'aurais simplement prié mon cher papa de me retenir une place dans le coupé d'une diligence. On y était très bien, absolument comme dans sa propre voiture, et l'on découvrait parfaitement le pays.

— Pour nous qui ne devons cette fois voyager qu'en pensée et sur la carte, nous allons simplement suivre une des grandes lignes de chemins de fer qui partent de Paris.

Mais nous avons déjà perdu beaucoup de temps. Pour quelle ville nous décidons-nous à partir?

— Mon papa, dit Henriette, puisque vous voulez bien me laisser le choix, j'aimerais à commencer par Lyon.

— La ville où se fabriquent les belles étoffes de soie, fit observer Guillaume en souriant.

— Je n'y avais pas pensé, monsieur le frondeur; j'ai indiqué Lyon parce que ma géographie m'a appris que c'est la seconde ville de France. »

M. Dumontel reprit : « Partons donc pour Lyon et par la route la plus belle. Nous sortirons par la place de la Bastille et le faubourg Saint-Antoine, et nous prendrons la ligne de la Bourgogne.

Avant de passer par Charenton, au confluent de la Seine et de la Marne, jetons un regard sur notre gauche, et disons adieu au château de Vincennes et à son donjon, sombre masse quadrangulaire à cinq étages, haute de cinquante-deux mètres, flanquée de tourelles, qui domine si tristement toute la plaine. Le général Daumesnil, connu du peuple sous le glorieux et naïf surnom de *la jambe de bois,* s'est immortalisé en défendant deux fois cette forteresse, et en conservant à la France le matériel qu'elle contenait lors de nos désastres de 1814 et de 1815; car Vincennes est un immense dépôt d'armes et de munitions de guerre, capable de suffire à l'armement de cent vingt mille hommes. Le donjon a renfermé d'illustres prisonniers d'État. C'est là que le grand Condé captif

cultiva des fleurs. Mlle de Scudéry fit à cette occasion le quatrain suivant :

> En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
> Arrosait d'une main qui gagna des batailles,
> Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
> Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Vous apprendrez, en lisant l'histoire de la révolution, comment ce séjour devait être plus fatal encore à l'un des descendants du héros, le jeune et infortuné duc d'Enghien. Dans le fossé du château du côté de l'esplanade, à droite du pont-levis et dans l'angle rentrant formé par la tour de la Reine, on lit sur un fût de colonne en granit rouge, que supporte une base de marbre noir, cette simple inscription latine : *Hic cecidit :* « C'est là qu'il tomba. »


Château de Vincennes.

Les circonstances de ce drame douloureux méritent de trouver place ici. Napoléon, irrité par quelques complots ourdis contre sa personne, voulut frapper de terreur le parti royaliste. Le 15 mars 1804, deux cents soldats de la garnison de Strasbourg franchissaient le Rhin, pénétraient sur le territoire badois, cernaient, à quatre lieues de la frontière, le château d'Ettenheim, où demeurait le duc d'Enghien, en brisaient les portes, saisissaient dans son lit le malheureux prince, et l'amenaient à Strasbourg, qu'il quittait au bout de quelques heures pour être conduit au château de Vincennes. Des influences opposées s'agitaient autour du premier consul, les unes pour recommander la clémence, les autres pour prêcher la vengeance. Ce fut la rigueur qui l'emporta. Le soir du 20 mars, on transmit en toute hâte les ordres nécessaires pour la réunion immédiate d'un tribunal militaire chargé de juger le duc d'Enghien. Ces juges devaient condamner, et Savary, aide de camp du premier consul, veiller à la rapide exécution du jugement.

Cet officier supérieur se mit en chemin pour Vincennes; il avait l'ordre de prendre, en passant près de la place de la Bastille, un détachement de la gendarmerie d'élite casernée dans l'ancien couvent des Célestins. La nuit était venue depuis longtemps; il était alors près de onze heures; tous les gendarmes se trouvaient couchés, et il fallut en faire lever un certain nombre. On en choisit vingt-cinq, que l'on munit de cartouches; quelques-uns durent, en outre, porter des pelles et des pioches. Ce détachement, conduit par Savary, atteignit la forteresse de Vincennes au moment où y arrivaient, de leur côté, les membres du conseil de guerre. Ces officiers ignoraient les motifs de l'étrange convocation qui les appelait ainsi, au milieu de la nuit, à plus d'une lieue des barrières, et ils ne les connurent que par la lecture des pièces déposées sur le bureau. Ils se constituèrent sur-le-champ, et firent amener devant eux le duc d'Enghien. L'infortuné prince avoua qu'il était venu quelquefois sur le territoire français, non pour conspirer, mais pour respirer l'air de la patrie. Cet aveu dicta la sentence des juges; car une loi cruelle punissait de la peine de mort tout émigré qui, ayant porté les armes contre la France, rentrait sur le territoire de la république. Peu d'instants après, le jeune prince, dont on creusait la fosse pendant le jugement, tombait sous les balles des gendarmes. Sa comparution devant le conseil, son interrogatoire, la délibération de ses juges, sa condamnation et son exécution, avaient à peine pris trois heures!

Le remords du crime de Vincennes a poursuivi plus tard Napoléon, et, sur le rocher de Sainte-Hélène, le vaincu de l'Europe a cherché à rejeter sur ses conseillers la responsabilité de l'assassinat du duc d'Enghien.

La postérité n'a point admis ces excuses, et, sans absoudre ses complices, elle a attribué au premier consul la plus grande part dans cet acte odieux.

Avant d'être consacré à cette triste destination de prison d'État, le château de Vincennes servit longtemps de demeure aux rois de France.

Philippe-Auguste fut le premier qui entoura le bois de murailles et construisit à l'extrémité une maison de plaisance pour la saison de la chasse. Le roi saint Louis, bien qu'il ne fût pas ardent chasseur, aimait ce séjour. On lit dans la chronique de Joinville : « Le bon saint, après qu'il avoit ouï la messe, se alloit esbattre au bois de Vincennes, et se seoit au pied d'un chesne, et nous faisoit asseoir tous auprès de lui. Et tous ceux qui avoient affaire à lui venoient lui parler, sans ce que aucun huissier ne autre leur donnast empeschement. » Le manoir bâti par Philippe-Auguste fut rasé en 1337, et Philippe de Valois entreprit la construction du donjon que nous voyons aujourd'hui. Charles V bâtit la chapelle en 1379; Louis XI ajouta d'autres embellissements. Charles IX termina ses jours en ce lieu. Marie de Médicis construisit la magnifique galerie qu'on voit encore; d'autres constructions sont dues à Louis XIII. Louis XIV avait de trop beaux palais à habiter pour songer à honorer jamais Vincennes de sa royale présence. En 1738, Louis XV autorisa le marquis de Furcy à y établir la manufacture royale de porcelaine, qui fut ensuite transférée à Sèvres.

Non loin de Vincennes se trouve le village d'Alfort, dont l'École vétérinaire jouit d'une réputation trop grande et trop bien méritée pour que nous passions devant elle en indifférents. Sa fondation remonte à 1766. Le buste en marbre blanc du fondateur Bourgelat orne la salle du concours. Quelques centaines de jeunes gens, dont les uns payent une pension, et les autres sont boursiers de l'État, reçoivent pendant quatre années une admirable instruction à la fois théorique et pratique. La France, dont la richesse en animaux domestiques est loin de se trouver en proportion avec l'étendue et la fertilité de son territoire, est cependant le pays de l'Europe où l'on rencontre le plus de vétérinaires instruits et capables.

En 1814, à l'approche des troupes alliées, les élèves de l'école d'Alfort prirent les armes et défendirent le passage du pont de Charenton avec l'intrépidité et la constance de vieux soldats. Plusieurs se firent sabrer sur les pièces de canon qu'ils servaient.

Voyez-vous cette riante vallée dans laquelle serpente la jolie rivière d'Yères avant de se jeter dans la Seine auprès de Villeneuve-Saint-Georges? Le grand tragédien Talma a souvent médité sous ses frais ombrages. La modeste maison de plaisance qu'il possédait au village de Brunoy a souvent réuni, parmi les admirateurs de son talent, les personnages les plus illustres de l'Europe entière.

L'établissement du chemin de fer de Lyon a nécessité à Brunoy la construction de deux viaducs : l'un composé de neuf arches ayant dix mètres d'ouverture; sa longueur totale est de cent dix-neuf mètres; l'autre a trois cent soixante-quinze mètres de développement, vingt-deux mètres d'élévation, et est soutenu par vingt-huit arches. Ce magnifique travail, exécuté en moins de deux ans (1846-1847), fait le plus grand honneur à l'ingénieur, M. Jullien, et au constructeur, M. J. Locke. Un peu avant Brunoy nous avons laissé le village de Crosne, qui revendique la gloire d'avoir vu naître notre premier satirique, Boileau-Despréaux, le 1er septembre 1636.

La vieille ville de Melun a cette ressemblance avec Paris qu'elle a pris naissance dans une île de la Seine, et qu'elle en est sortie peu à peu pour s'étendre sur les deux rivages, afin de pouvoir loger ses onze mille habitants. Melun possède des ruines auxquelles nous nous arrêterons : celles d'un palais où la reine Blanche a tenu sa cour, la reine Blanche, cette noble mère de notre grand roi saint Louis, la pieuse et forte femme qui sut former à tant de vertus l'âme de son fils, et qui lui disait : « J'aimerois mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel. »



Fontainebleau.

Parmi les constructions modernes qu'offre la ville de Melun, généralement bien bâtie, mais mal percée, nous remarquerons l'hôtel de la préfecture, qui, par son importance, ses vastes et superbes jardins, a tout l'aspect d'une résidence princière.

Avant de faire ta troisième, mon cher Guillaume, et d'être en état de connaître Plutarque dans l'original, tu avais déjà lu avec moi la traduction si belle de notre grand écrivain Amyot. C'était à ton âge un garçon bien pauvre; il était né à Melun, le 30 octobre 1513, de parents tout à fait misérables. Dieu sait comment il avait pu aller à l'école! Le désir de s'instruire le poussant, il vint à Paris. Sa mère ne pouvait lui fournir d'autre secours que l'envoi d'un pain par semaine; pour exister, il se fit le domestique de quelques écoliers d'un collège. Le jour venu de la distribution des prix, le serviteur gagnait plus de couronnes que ses maîtres. Au sortir de ses études, il obtint une chaire de grec et de latin. Sa traduction de Plutarque ne tarda pas à lui valoir la faveur de François Ier, qui lui donna l'abbaye de Bellozane. Il mourut évêque d'Auxerre, honoré de l'estime des grands et de la vénération publique, dans la quatre-vingtième année de son âge, le 6 février 1593. Que son exemple te serve de leçon, mon fils; voilà où peuvent conduire l'amour du travail et le courage à lutter contre l'adversité.

En quittant Melun, accordons un coup d'œil au château de Vaux, qui coûta dix-huit millions au célèbre surintendant Fouquet. C'est là qu'il offrit à Louis XIV cette fête dans laquelle il déploya un tel faste que le monarque, blessé dans son amour-propre, abandonna le surintendant à l'austère justice de Colbert. Quelques jours après avoir reçu chez lui le roi et toute sa cour, Fouquet était arrêté à Nantes, jugé, et enfin condamné au bannissement. Louis XIV, trouvant cette peine trop douce, la changea, de sa propre autorité, en une prison perpétuelle. Fouquet fut donc enfermé au fort de Pignerol, et y mourut après dix-neuf ans de captivité.

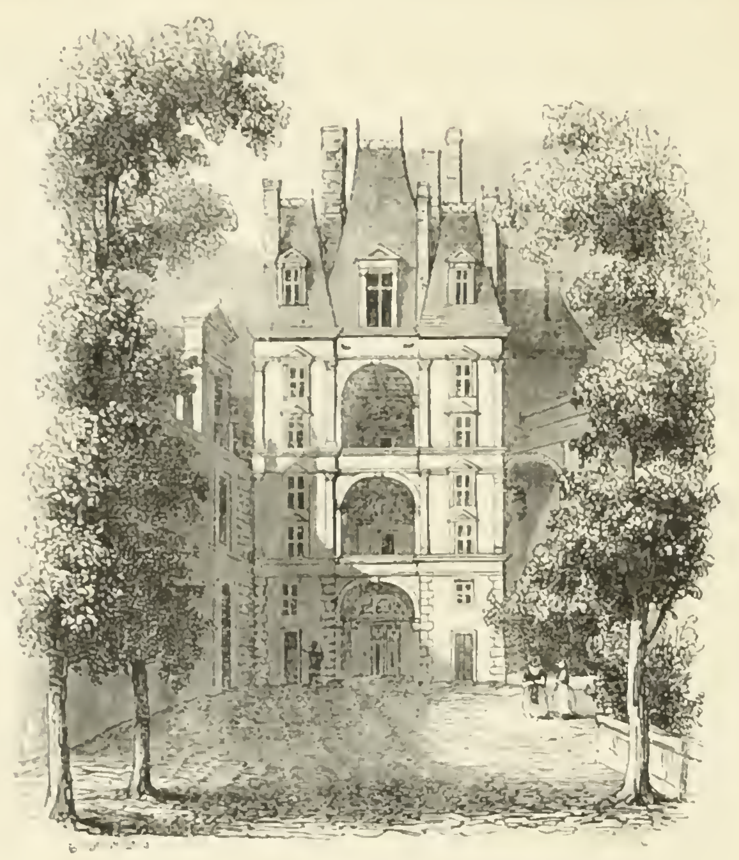
Nous touchons à la forêt de Fontainebleau, si chère aux Parisiens, qui ne manquent pas d'y faire de nombreux pèlerinages et de venir s'ébattre dans ce paradis, de dix-sept mille hectares de superficie et de quarante-huit kilomètres de tour, qui n'est plus qu'à une heure de la capitale. Nulle forêt en France ne renferme, assure-t-on, des sites plus pittoresques et des pins plus majestueux. Ce fut dans ces beaux lieux que Lantara, simple vacher d'Achères, se dit un jour en gardant son bétail : Et moi aussi je suis peintre! Il devint, en effet, un de nos bons paysagistes.

La forêt a également son côté utile. Grâce à ses carrières de grès qu'elle nous expédie en pavés, notre Paris a cessé d'être fangeux comme il l'était dans les siècles précédents, avant que notre roi Philippe-Auguste eût imaginé d'en revêtir le sol des rues principales, afin de neutraliser l'infection qui s'exhalait des flaques d'une eau stagnante. Le grès se présente dans tous les environs de Fontainebleau par collines rocheuses de plusieurs lieues de longueur. A l'aide de marteaux d'acier, des ouvriers exercés attaquent ces masses, les fendent et les débitent sous la forme qu'ils veulent. Ils en font des bornes, des dalles, des auges, des meules, et surtout des pavés. On distingue les grès tendres, qu'on néglige ou qu'on réserve pour l'écrasage, et les qualités de grès plus ou moins durs. Faisons des vœux pour qu'on trouve un meilleur mode d'exploitation; car ces malheureux carriers sont exposés à de terribles maladies causées par des parcelles imperceptibles qui pénètrent dans leurs organes. Dans la forêt de Fontainebleau se trouve le beau sable blanc avec lequel se fabriquent les magnifiques cristaux, et surtout celui que les Anglais ont nommé *flint glass*.

Quittons les frais ombrages pour le château royal, dont l'origine remonte au delà du XIIe siècle, et qui servit souvent de résidence à Louis VII et à Philippe-Auguste. Saint Louis et presque tous ses successeurs travaillèrent à l'embellir. François Ier restaura la ruine du premier édifice, lui donna une physionomie nouvelle, et appela pour le décorer les plus habiles artistes de l'Italie,

entre autres Benvenuto Cellini. Ces belles peintures à fresque, qui subsistent depuis trois siècles, sont de Primatice et de Rosso. Henri II, Charles IX et Henri III ajoutèrent quelques constructions; Henri IV dépensa pour le même objet plus de 2,400,000 francs, somme énorme pour l'époque. Ses successeurs exécutèrent également d'importantes améliorations. Napoléon Ier y consacra plus de 6,000,000; Louis-Philippe y a fait à son tour de nombreuses restaurations, et Napoléon III y a exécuté des travaux considérables.

Nous nous ferons montrer le guéridon sur lequel l'empereur signa son abdication. Je ne vous propose pas de mettre un prix à la plume dont il se servit dans cette circonstance; le gardien se ferait pourtant un plaisir de nous la céder, mais vous devinerez sans peine la raison de mon indifférence pour cette offre bénévole. Ce guéridon, ainsi que beaucoup de tables et de fauteuils dont Napoléon se servait d'habitude, porte l'empreinte de coups de canif. C'est dans la cour du *Cheval Blanc,* du haut de l'escalier en fer à cheval, d'une construction fort curieuse, qu'au moment de partir pour son exil à l'île d'Elbe Napoléon fit ses adieux à sa vieille garde.



Fontainebleau.

Les souvenirs historiques sont bien sérieux pour toi, Henriette, et tu me sauras gré de te conduire vite dans le parc. Nous nous promènerons le long du beau canal, qui a plus d'un quart de lieue de longueur, et qui est alimenté par une cascade. Après quoi, nous visiterons la superbe treille dite du roi, qui pour la longueur ne le cède pas au canal.

Nous respecterons le raisin de Sa Majesté, qui d'ailleurs est encore à l'état de verjus dans ces premiers jours de vacances; mais, quand viendra l'époque de la cueillette, nous irons à Thomery demander la permission de cueillir de notre main quelques-uns de ces superbes raisins dorés, connus sous le nom de *chasselas de Fontainebleau.*

Thomery n'est qu'un petit village de sept à huit cents habitants, et jouit cependant dans le monde horticole d'une réputation bien méritée. C'est Thomery, en effet, qui fournit, non seulement le plus beau, mais le meilleur raisin de table connu. Ce n'est pas à leur sol, à leur exposition, à leur climat, que les habitants de Thomery doivent les qualités exceptionnelles de leurs raisins, ainsi que vous pourriez le croire, mais à leurs procédés de culture, au choix judicieux des plants, qu'ils épurent sans cesse, aux soins vigilants dont ils entourent leurs treilles. Ainsi ils plantent leurs vignes dans un sol si bien amendé, préparé, fumé, qu'il est presque factice; ils palissent leurs ceps contre des murs d'une hauteur calculée, et garnis de chaperons assez saillants pour garantir la vigne des dernières gelées et de la violence des pluies : pendant toute la durée de la végétation de l'arbuste et la formation des grappes, ils ne cessent pas un jour de s'en occuper, poussant les précautions jusqu'à enlever avec des ciseaux les grains qui en gênent d'autres, jusqu'à arroser les grappes avec une pompe à jet de pluie, afin d'attendrir la peau durcie par le hâle, à épamprer progressivement, tant qu'un dernier coup de soleil n'a pas communiqué au fruit tout l'or de ses rayons. A Thomery la culture de la vigne est un art véritable, un art poussé aux dernières limites de la perfection. Vu de loin, le territoire de la commune, que des murs feuillagés coupent en tous sens, offre l'aspect

d'une gigantesque boîte à compartiments. La production du raisin rapporte à cette commune plus de 600,000 francs par an.

A quatre kilomètres au delà de Fontainebleau, et dans la forêt, une croix élevée sur le milieu de la route indique le lieu où Napoléon vint recevoir le pape Pie VII, lorsque le saint-père quitta Rome pour sacrer l'empereur. Quelques années plus tard, ce même pontife, par la volonté de celui qu'il avait couronné, revenait, mais cette fois en captif, habiter le château de Fontainebleau, qui fut pendant deux ans sa prison.

Le pont de Montereau-fault-Yonne, c'est-à-dire où l'Yonne *fault*, tombe dans la Seine, est célèbre par un des plus tristes souvenirs de notre histoire.

« Oui, dit Guillaume, l'assassinat du duc de Bourgogne : j'en pourrais retrouver le récit dans mes cahiers d'histoire.

— Eh bien, voyons ta rédaction; Henriette ne sera pas fâchée de l'entendre. »

Guillaume chercha le cahier et lut :

« Le malheureux roi Charles VI, privé de sa raison et cédant aux conseils du duc de Bourgogne et du roi d'Angleterre, avait longtemps guerroyé contre son fils le Dauphin, depuis Charles VII. La paix se conclut enfin en 1419. Il fut décidé qu'une entrevue aurait lieu entre le Dauphin et Jean sans Peur sur le pont de Montereau. A cet effet, deux barrières furent construites sur le pont. Le duc de Bourgogne, accompagné de dix gentilshommes, se présenta de son côté et fut introduit dans l'intervalle réservé entre les barrières par un des dix gentilshommes qui accompagnaient le Dauphin, Tanneguy du Chastel. Le Dauphin tendit la main au duc, et conversait avec lui lorsque J. Louvet, président de Provence, s'avança vers le Dauphin et lui parla à l'oreille; après quoi tous deux firent signe à Tanneguy du Chastel, qui leva sa hache d'armes sur la tête du duc. Les seigneurs de Noailles et de Vergy détournent le coup. Au même instant les gens du Dauphin crient : *Tue! tue!* La barrière du côté du Dauphin s'ouvre, et un grand nombre d'hommes d'armes, embusqués près du pont, accourent. Un homme de haute taille frappe le duc sur la tête d'un coup d'épée; le coup, en descendant le long du visage, lui coupa le poignet qu'il levait pour se défendre. La victime était encore debout, lorsque Tanneguy lui porta un coup de hache et l'abattit aux pieds du Dauphin. »

— Ce fut là une horrible action, reprit M. Dumontel, et qui eut de funestes conséquences pour notre pays. Aujourd'hui encore on montre suspendue à la voûte de l'église Notre-Dame l'épée du duc de Bourgogne.

Mais détournons les yeux de cette page sanglante de notre histoire. Vous verrez avec plus d'intérêt, dans cette même petite ville de Montereau, Napoléon, accourant, le 17 février 1814, à la tête d'un faible corps d'armée, pointant de sa propre main un canon, et remportant une belle victoire sur les Prussiens.

Montereau compte environ 6,500 habitants. Sur la montagne qui la domine s'élève le beau château moderne de Surville.

Il existe à Montereau une de nos plus importantes manufactures de cette faïence connue sous le nom de porcelaine opaque. Ses produits rivalisent avec tout ce que l'Angleterre fait de mieux en ce genre.

J'aperçois Sens. Nous voici en face de vieilles murailles, conservées, réparées et quelquefois défigurées dans les siècles féodaux, mais probablement de construction romaine. Le temps n'a rien pu contre ces fondations en pierres énormes de quatre à cinq pieds de longueur sur trois à quatre d'épaisseur. La plupart des blocs de pierre qui forment la base des murailles de Sens proviennent évidemment, d'après les inscriptions, les figures et les sculptures qu'on y aperçoit encore, de monuments datant de l'occupation romaine. La muraille assise sur ces blocs est nue, massive, composée de petits carrés de quatre à cinq pouces, avec trois rangées de briques de distance en distance. Des neuf portes de la ville, trois paraissent dater d'une époque antérieure au XIVe siècle.

Sens, quoiqu'une des plus anciennes villes de la Gaule, a pris aujourd'hui un aspect tout à fait moderne. Elle possède de jolies promenades; ses principales rues sont, depuis plus de trois siècles, arrosées par les eaux de la Vanne, qui non seulement con-

tribuent à la salubrité et à la propreté de la cité, mais offrent une ressource précieuse en cas d'incendie. Il résulte de vieux documents que c'est en vue de combattre ce fléau que les dérivations des eaux de la Vanne ont été établies.

Tu aimes les belles cathédrales, Henriette; viens admirer celle-ci, dont la construction date des règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste. Plusieurs archéologues la regardent comme la plus ancienne des églises ogivales. Ses proportions sont peu au-dessous de celles de Notre-Dame de Paris, et l'effet général du monument est noble et élégant. Le baldaquin à quatre colonnes corinthiennes du maître-autel est du siècle dernier; Servandoni en donna les dessins. Pour qui veut étudier les costumes du temps de François Ier, il y a dans cette église un monument précieux : ce sont des bas-reliefs qui ont orné le tombeau, aujourd'hui disparu, du cardinal Duprat. On y remarque Duprat siégeant à la chancellerie; son entrée à Paris en qualité de légat du saint-siège; le concile où il préside; l'entrée de son cortège funèbre dans la ville de Sens. On admire encore dans cette église le *Trésor*, qui renferme un magnifique Christ de Girardon, la chasuble de saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, et une foule d'autres objets qui méritent l'attention du voyageur.

Quant à toi, Guillaume, je te recommande le muséum du collège. Parmi les manuscrits, fais-toi montrer le célèbre diptyque qui contient l'office des Fous ou la prose de l'Ane. Cet office, qu'on peut appeler les saturnales du moyen âge, se célébrait à Noël. L'âne en était le héros. On le conduisait en triomphe en chantant : *Orientis partibus adventavit asinus pulcher;* ce que, pour toi, Henriette, je traduirai par : *Du pays de l'Orient un moult bel âne est venu,* etc. A quoi les assistants répondaient en refrain : *Hi! han! hi! han! hi! han!* chacun s'appliquant à braire de son mieux.

Au sortir de Sens, on commence à comprendre ce que c'est que des vignobles en Bourgogne. Partout, à l'horizon, le sol crayeux et blanchâtre des coteaux se dérobe sous un immense tapis de verdure; à mesure que vous approchez, vous distinguez les larges feuilles de pampres gracieusement découpées, et vous voyez pointer la tête de longs échalas qui soutiennent le cep pour l'empêcher de ployer sous ses trésors.

Sur l'un des coteaux de la rive gauche de l'Yonne, la ville de Joigny façonne des douves et relie ses cuves et ses tonneaux. Sa population, aujourd'hui de près de 7,000 âmes, s'est trouvée trop à l'étroit dans ses anciennes rues tortueuses et escarpées. Une bonne partie s'est décidée à se ranger le long d'un beau quai, et même à passer sur l'autre rive. Dans la partie élevée de la ville, un duc de Villeroy entreprit de construire un château qui n'a jamais été achevé : les murs sont en bossages rustiques d'un genre singulier. Un autre château, construit par le cardinal de Gondi, a été détruit en partie.

Te rappelles-tu, Henriette, un certain vin de Bourgogne que notre ami le docteur t'ordonna lorsque tu entras en convalescence à la suite de cette maladie qui nous avait si fort alarmés? Ce vin, l'un des plus fins de ceux que produit la haute Bourgogne, et qu'on ne saurait trop recommander aux estomacs délicats, se récolte sur le côteau de Migrenne. Ce coteau comprend environ vingt hectares.

A Laroche, village situé au confluent de l'Armançon et de l'Yonne, commence le canal de Bourgogne. Ce canal, destiné à réunir la Seine au Rhône, par l'Yonne à Laroche, et par la Saône à Saint-Jean-de-Losne, a été commencé en 1775 et terminé en 1832. Sa longueur totale est de deux cent quarante-deux kilomètres : cent cinquante-cinq kilomètres appartiennent au versant de la Seine; sur ce versant la pente est de trois cents mètres, rachetée par cent quinze écluses. La pente, sur le versant du Rhône, est de cent quatre-vingt-dix-neuf mètres, rachetée par soixante-seize écluses, sur une longueur de quatre-vingt-un kilomètres. Le bief de partage des eaux a six kilomètres de développement. C'est à Pouilly-en-Montagne ou en Auxois, village renommé pour ses ciments hydrauliques, que le canal de Bourgogne franchit, dans un souterrain de trois mille trois cents mètres, la ligne de faîte qui sépare les bassins des deux fleuves.

Un embranchement détaché du chemin de

fer de Lyon à la station de Laroche (petite ville née d'hier et qui grandit à vue d'œil) met aujourd'hui Auxerre en communication avec Paris et Lyon. Le chef-lieu du département de l'Yonne, qui avait vu avec un amer désappointement la grande artère passer à vingt kilomètres de ses murs, doit être maintenant tout à fait consolé.

Auxerre est agréablement situé sur un coteau bordé par l'Yonne, qui baigne une petite île en face. A quelques lieues plus haut commence la navigation de cette rivière si utile à Paris, à qui elle apporte les vins de la basse Bourgogne et environ huit cent mille stères de bois de chauffage. Le quai d'Auxerre, bordé de jolies maisons dont plusieurs sont précédées d'un petit jardinet, présente un aspect fort riant et fort animé. La cathédrale, dédiée à saint Étienne, date de plusieurs époques. Fondée vers 415, elle fut rebâtie vers 1030, puis au XIIIe siècle: commencée en 1215, la reconstruction fut poursuivie pendant trois cents ans et ne s'acheva qu'au XVIe siècle. Elle a longtemps possédé une statue colossale de saint Christophe, haute de vingt-neuf pieds, et qui portait en main un bâton de trente-deux pieds et de la grosseur d'une feuillette de vin. Le peuple appelait ce bâton la *badine* de saint Christophe. La statue n'avait d'autre mérite que sa taille. Une décision du chapitre la fit disparaître vers le milieu du siècle dernier.

A gauche de l'autel, contre le pilier de la porte latérale du chœur, il existe un monument en marbre blanc, qui représente un vieillard à longue barbe priant dans une chaire; c'est un des plus célèbres évêques d'Auxerre, c'est le pauvre et opiniâtre écolier que nous avons vu quitter Melun en sabots pour venir chercher la science et la gloire à Paris, c'est l'illustre et excellent Amyot. Deux seigneurs de Chastellux ont aussi là un tombeau dont le bas-relief, fort curieux, représente la bataille de Cravant, qui eut lieu en 1423 entre les Anglais et les Français.



Les vendanges en Bourgogne.

Les cryptes de Saint-Étienne, récemment restaurées par M. Viollet-le-Duc, datent du XIe siècle; elles s'étendent sous le chœur et sous le sanctuaire de l'église. Dans une chapelle de ces cryptes, chapelle très admirée des archéologues, on voit un Christ monté sur un cheval et entouré de quatre anges également à cheval. Ces fresques, dans le style byzantin, ont un caractère étrange.

Près d'Auxerre, dont il n'est séparé que par un marais, s'élève sur une colline le château de Saint-Germain, qui joua un rôle important dans notre histoire. Les Normands, et plus tard les Anglais, l'assiégèrent en vain. Il sert aujourd'hui de caserne de gendarmerie, d'hôpital, et on y a installé l'école primaire.

De la belle église Saint-Germain, fondée par la reine Clotilde, réédifiée au XIIIe et au XIVe siècle, il ne subsiste plus qu'une tour, de la fin du XIe siècle, le transept, le chœur, et des cryptes fort curieuses, datant du IXe siècle.

L'horloge d'Auxerre mérite d'être mentionnée. Elle est établie sur la porte de la cité, laquelle porte est contiguë aux bâtiments d'un ancien château des ducs de Bourgogne. Cette porte et la *tour Gaillarde*, qui renferme la sonnerie, sont d'un effet très pittoresque. Le cadran de l'horloge présente deux cercles concentriques. Sur le cercle extérieur on peut voir l'indication du temps solaire ou lunaire, autrement dit du *temps vrai*, celui qui est donné par la hauteur du soleil ou de la lune sur l'horizon, en même temps que sur le cercle intérieur on voit l'indication du *temps moyen*, celui qui est donné par les oscillations du balancier et la marche des rouages.

L'ancien palais épiscopal, qui sert aujourd'hui de préfecture, a mérité d'être classé parmi nos monuments historiques. On y remarque une belle galerie romane de dix-huit arcades en plein cintre, du commencement du XIIe siècle. Cinq papes ont successivement habité ce palais. Il existe à Auxerre un vaste établissement destiné aux aliénés des diverses classes de la société, que l'on cite comme offrant, tant par la disposition des bâtiments que par l'organisation du service, toutes les ressources désirables pour adoucir le sort des personnes atteintes d'une des plus redoutables infirmités de l'espèce humaine.

La culture de la vigne aux environs d'Auxerre date de fort loin. On lit dans les auteurs latins que, vers l'an 12 de l'ère chrétienne, une disette détermina Donatien, préteur romain, à convertir en terres à blé la moitié des vignobles d'*Autissiodurum;* tel était le nom que portait en ce temps-là la cité qui devait devenir à notre époque le chef-lieu du département de l'Yonne. Ce qu'elle comptait jadis d'habitants, je ne saurais vous le dire; on lui en donne aujourd'hui 15,500.

J'ai éprouvé trop de plaisir à visiter les grottes d'Arcy pour ne pas vous prier d'abandonner pendant deux à trois jours le chemin de fer de Lyon pour nous engager dans la pittoresque vallée de la Cure. Arrêtons-nous à la petite ville de Vermanton, sur la rive droite de la Cure. Il nous suffira d'une courte excursion de huit kilomètres pour arriver à l'entrée des grottes. Prenons un guide, et armons-nous chacun d'une chandelle et d'allumettes chimiques.

Un large vestibule s'ouvre devant nous, haut de six à sept mètres, et dont la voûte plate peut avoir une vingtaine de mètres de largeur. Le sol présente une forte pente; il est tout parsemé de quartiers de pierre d'une grosseur énorme, qui se sont détachés de la voûte. On passe de là dans une salle d'environ vingt-six mètres de longueur. A droite, se trouve un lac de quarante mètres de diamètre. Si nous avons la curiosité de goûter de cette eau, nous ne lui trouverons aucun goût désagréable. De cette salle, ou plutôt de cette caverne, nous pourrons passer successivement dans plusieurs autres, pourvu que nous ne craignions pas de salir nos vêtements; car le passage d'une salle à l'autre est quelquefois un véritable terrier où il faut se traîner sur les pieds et sur les mains.

Ces grottes ont dû être creusées par quelques courants d'eau pendant la longue suite des siècles, à travers une masse calcaire stratifiée, d'environ trente mètres de hauteur, dont les couches sont horizontales. Ton professeur de minéralogie t'expliquera, mon cher Guillaume, comment aujourd'hui les eaux pluviales pénètrent cette masse rocheuse, entraînent les sels calcaires, et déposent sur les parois des salles une concrétion de chaux carbonatée. Cette concrétion, qui affecte mille formes fantastiques, devient ce que les savants appellent des stalactites ou des stalagmites. Amusons-nous à projeter la lueur de nos chandelles sur les inégalités de ces parois blanchâtres, sur ces obélisques renversés qui pendent de la voûte, et qui se terminent en une pointe effilée d'où suinte lentement une gouttelette d'une eau pâteuse, et nous verrons ces parois, ces obélisques refléter toutes les brillantes couleurs du prisme. Pour peu que nous fermions nos oreilles aux locutions bourguignonnes du petit vacher qui nous sert de guide, et que nous donnions carrière à notre imagination, il ne tiendra qu'à nous de nous croire dans la splendide demeure de quelque fée.

Remettons-nous en route. Nous pourrons prendre un avant-goût de la Suisse dans une des promenades de la jolie petite ville d'Avallon. Voyez serpenter la rivière du Cousin dans une étroite vallée de près de trente-quatre mètres de profondeur, presque à pic, dont les hauteurs sont garnies de pointes de rochers qui percent à travers de riants bosquets; çà et là sont suspendus des jardins en terrasses; à l'horizon s'ouvre une vaste plaine que bordent des forêts. J'ai fait quelquefois le vœu d'être un des six mille habitants de ce riant séjour.

Nous nous détournerons un peu pour faire un pèlerinage à Vézelay. Tous les pèlerins de France savaient autrefois le chemin de son abbaye, fondée au IXe siècle par le comte Ghérard, si connu dans les romans de chevalerie sous le nom de Ghérard de Roussillon. Ils y venaient honorer sainte Marie Madeleine.

C'est à Vézelay que, le 31 mars 1145, s'ouvrit le concile où saint Bernard prêcha la croisade. Le roi Louis VII et les seigneurs de sa cour, ainsi que les femmes, la reine en tête, y reçurent la croix des mains du saint abbé. C'étaient de petites croix de drap qu'on s'attachait sur l'épaule. On en avait préparé une grande quantité, qui fut bientôt distribuée. Saint Bernard mit sa robe en pièces pour y suppléer, et les autres membres du clergé imitèrent son exemple.

En 1190, une solennité du même genre se renouvelait au même lieu. Le roi de France Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, à la tête d'armées formidables, prenaient la croix et recevaient les insignes de pèlerin.

Vézelay.

L'église de Vézelay est fort ancienne; la façade, dont les parties basses appartiennent au style roman, a subi plus tard une restauration gothique. Ses trois portes, ornées de sculptures et flanquées de deux tours, dont une seule existe aujourd'hui, donnent entrée à une première église dite des *catéchumènes*, disposition qui rappelle les temps primitifs où l'entrée de l'église n'était accordée qu'aux chrétiens. De cette église, ajoutée à la construction primitive vers l'an 1140, on passe par trois autres portes dans

la grande église, où l'on conserva longtemps dans la crypte ou grotte souterraine au-dessous du chœur, les reliques de sainte Marie Madeleine. La collégiale de la Madeleine a été complètement restaurée par M. Viollet-le-Duc.

Mais il est temps de retourner à Laroche, où nous avons abandonné le chemin de fer de Lyon pour pousser une excursion à Auxerre et dans la vallée de la Cure. Nous reprenons la vallée de l'Armançon, sillonnée par le canal de Bourgogne, et plusieurs lieux intéressants vont défiler successivement sous nos yeux.

Voici d'abord Tonnerre, chef-lieu d'arrondissement, où l'on remarque les belles églises de Notre-Dame et de Saint-Pierre, et la maison du chevalier ou de la chevalière d'Éon (près de la gare), où naquit, en 1728, le personnage mystérieux qui lui a donné son nom. L'hôpital, de construction moderne, renferme une ancienne salle des malades, de style ogival, bâtie vers 1293 par Marguerite de Bourgogne. Notons encore la *fosse Dionne,* magnifique source qui jaillit à la base d'une haute colline, dans un bassin de quinze mètres de diamètre.

Ancy-le-Franc possède un superbe château commencé vers 1545 sur les plans du Primatice, continué par Serlio et achevé en 1622. L'intérieur, divisé en vastes salles, est orné de peintures remarquables.

A Montbard, il ne reste de l'ancien château des ducs de Bourgogne, acquis et démoli par Buffon en 1742, que le donjon, le mur d'enceinte et la tour Saint-Louis. La maison de Buffon, dont l'intérieur est resté tel qu'il était du temps du grand naturaliste, est entourée de treize jardins élevés pour la plupart sur des terrasses.

Alise-Sainte-Reine, assise sur les pentes du Mont-Auxois, présente de nombreuses antiquités dans lesquelles la plupart des archéologues et des historiens ont voulu reconnaître l'Alesia des *Commentaires* de César, immortalisée par la défense de Vercingétorix. Une statue colossale du héros gaulois, assez haute pour qu'on la voie du chemin de fer, modelée par M. Millet et exécutée par M. Aubert en cuivre repoussé, a été érigée en 1865 sur le Mont-Auxois, par les ordres de Napoléon III, historien de César.

Dans le voisinage d'Alise se trouve Semur, ville de 4,000 âmes, dont l'importance ancienne est attestée par ses vieilles murailles conservées en partie, ainsi que par son donjon flanqué de quatre tours d'une hauteur et d'une grosseur peu communes. Placée sur un rocher granitique, entourée de trois côtés par l'Armançon, que l'on passe sur un pont d'une seule arche remarquable par sa légèreté et sa hardiesse, la petite ville de Semur frappe l'œil de l'étranger tant par sa situation pittoresque que par la manière dont elle est percée et bâtie.

L'église paroissiale de Notre-Dame est un bel édifice fondé, en 1065, par le duc de Bourgogne Robert Ier, pour expier, dit-on, l'assassinat qu'il avait commis de sa propre main sur son beau-père, et reconstruit en partie au XIIIe siècle. Au-dessus du portail, quatre bas-reliefs représentent le crime, l'expiation du crime, et la mort de Robert, qui passe la barque à Caron, accompagné d'un moine. Les artistes du moyen âge, à l'imitation des poètes, ainsi que Michel-Ange l'a fait d'après Dante dans son Jugement dernier, se plaisaient à introduire le batelier mythologique dans les sujets chrétiens.

Maintenant gagnons Saulieu, ville de 4,000 âmes, et patrie de Vauban. On nous y montrera les restes d'un temple dédié au Soleil. Jadis un bois sacré servit en ce lieu de demeure aux druides.

Au sortir d'Alise-Sainte-Reine, nous franchirons une suite de hauteurs. Elles appartiennent à la chaîne de montagnes regardée comme une des ramifications des Vosges, et qui sépare le bassin de la Seine du bassin du Rhône. Guillaume, qui a lu son Homère, te dirait, ma chère Henriette, à l'imitation du grand poète : « Nous quittâmes ceux qui boivent les eaux de la Seine, et nous vînmes parmi ceux qui boivent les eaux du Rhône. »

C'est par le souterrain de Blaisy qu'on passe du bassin de la Seine dans celui du Rhône. Ce tunnel a une longueur totale de quatre kilomètres. Il a fallu le maçonner sur toute son étendue, car il a été ouvert dans

des marnes si dures qu'elles ne cèdent qu'à la mine, mais qui deviennent promptement friables à l'air. Quinze puits d'attaque, creusés dans l'épaisseur de la montagne, ont été conservés pour l'aérage; deux ont une hauteur de deux cents mètres. Les travaux, commencés en 1846, furent terminés en 1849, et ont coûté plus de 10,000,000 de francs. Cet admirable tunnel a été construit par M. Debains, sous la direction de M. Jullien.

Au sortir du souterrain, on descend par une suite de pentes variables jusqu'à la gare de Dijon. Les tunnels succèdent presque sans interruption aux viaducs, et les viaducs aux tunnels; les travaux d'art se multiplient à chaque pas.

Nous voici à Dijon; la gare du chemin de fer, par son mouvement et ses vastes proportions, nous annonce un embarcadère du premier ordre. C'est, en effet, ici que la ligne de Besançon et de Belfort, avec son embranchement sur Gray et Audincourt, vient se souder à la ligne de Lyon. Nous remarquerons également une voie de raccordement avec le canal de Bourgogne. Maintenant, voyageurs et marchandises peuvent de Dijon gagner Mulhouse, et ainsi se trouve réalisé le grand projet de relier le Rhône au Rhin par une voie ferrée.

Peu de villes ont des dehors plus riants que ceux de Dijon. Le large et fertile bassin dans lequel elle est assise est enfermé entre des collines verdoyantes, que domine le mont Afrique, et ce bassin se prolonge jusqu'aux montagnes de la Franche-Comté. Du haut de la tour de la cathédrale, la ville présente à l'œil un gracieux ovale, que la rivière d'Ouche baigne au midi. Le torrent de Suzon, qu'on voit arriver du nord, disparaît au pied des remparts, bien plantés et bien entretenus. Le regard cherche en vain à suivre son passage. Il traverse la ville entière par une voie souterraine ménagée sous le sol des rues, et ne reparaît qu'à la sortie du côté du midi.

Voilà de larges rues bien percées, des maisons propres, et même de beaux hôtels bien bâtis en pierres de taille. A quelle promenade nous ferons-nous conduire? Au Creux d'enfer? au Cours-Fleury? aux Marronniers? etc. etc. On n'a ici que l'embarras du choix. Décidons-nous pour le cours du parc, qui a plus d'un kilomètre. Il aboutit à un grand jardin dessiné en 1610 par le Nôtre, le grand artiste qui a dessiné le jardin des Tuileries. Nous aurons, comme dans les Tuileries, de frais ombrages, et, au lieu de bassins, nous jouirons du cours de la rivière d'Ouche, ce qui vaut encore mieux. Dijon existait sous la domination romaine, mais avec une médiocre importance, puisque, sous Marc-Aurèle, il suffit pour la fortifier de trente-trois tours à sa muraille d'enceinte.

Toi, Guillaume, qui connais ton histoire nationale, tu ne t'étonneras pas que Dijon ait conservé un caractère de grandeur, quand tu te rappelleras qu'elle fut la capitale de la Bourgogne, et qu'elle servit longtemps de principale résidence à ces illustres et puissants ducs de Bourgogne qui faisaient trembler le roi de France, dont ils n'étaient les vassaux que de nom. Un duc comme Charles le Téméraire, par exemple, aurait bien pu s'appeler roi, maître qu'il était de la Bourgogne, de la Franche-Comté, de la Flandre, de l'Artois, de places sur la Somme, et de la Hollande. Suis-moi sur la place principale de Dijon, regarde derrière cette moderne grille en fer formée de piques droites entremêlées de faisceaux. Cet édifice nouveau, qui est aujourd'hui le musée, occupe l'emplacement de l'ancien palais des ducs de Bourgogne. Une portion des bâtiments du nord, les cuisines, la salle des gardes, et surtout cette tour majestueuse qui promet de durer encore longtemps, voilà ce qui reste du palais commencé en 1367 par Philippe le Hardi, et achevé par Charles le Téméraire. Après l'extinction de la maison de Bourgogne, ce palais fut le lieu où s'assemblaient les états de la province: de là le nom qu'il a conservé de palais des États.

On a restauré en 1837 les superbes mausolées de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, œuvres de Claux Sluter (XIV[e] siècle) et de Jean de la Huerta (XV[e] siècle). Soixante-dix statuettes qui les ornaient représentent des religieux de tous les ordres. Vous pourrez les admirer dans le musée.

L'église cathédrale est de la fin du XIIIe siècle. Plusieurs églises s'étaient succédé avant elle sur cet emplacement, qui avait reçu un temple à Saturne. La flèche de l'église Saint-Bénigne est d'une prodigieuse hardiesse; sur un diamètre très resserré, elle porte le coq qui la termine à cent mètres de hauteur. Son portail est aujourd'hui surmonté d'un bas-relief qui décorait jadis le fronton de l'église Saint-Étienne. C'est le Martyre de saint Étienne, dû au ciseau de Bouchardon. Une très curieuse crypte, déblayée depuis quelques années, s'étend sous le chevet de la cathédrale et sous la cour de l'évêché.

L'église Saint-Michel ne date que du commencement du XVIe siècle. L'architecte, Hugues Sambin, y a déployé un grand luxe d'imagination. Au centre du porche, un piédestal, qui supporta dans le principe la statue du saint, présente dans ses bas-reliefs une variété assez bizarre de sujets. Judith tenant la tête d'Holopherne s'y trouve en compagnie de Vénus et de Cupidon.

La salle de spectacle, de construction moderne, et décorée d'un péristyle d'ordre corinthien, est, après celle de Bordeaux, la plus belle que je connaisse dans les départements.

Nous ne quitterons pas Dijon sans faire un pèlerinage à son École des beaux-arts. En 1765, un bon citoyen, Legouz-Gerland, conçut la généreuse pensée de doter son pays natal d'une école gratuite de dessin. Il mit à la tête un artiste honorable, Desvosges, qui consentit à se fixer dans le pays. L'école fut d'abord ouverte dans une maison de la rue Jehannin; mais le nombre des élèves s'accrut si rapidement qu'il fallut bientôt la transporter dans une des salles du palais des états. Plus tard on l'a installée dans l'église de l'ancien collège des Jésuites. De cette école est sorti un de nos plus grands peintres, Prud'hon. Dijon, qui compte 40,000 habitants, est la patrie de Bossuet, de Crébillon, de Rameau, de Daubenton, etc.

En quittant Dijon on entre dans un des plus riches vignobles dont s'enorgueillisse la France. Sur la droite du chemin de fer ondule une chaîne de coteaux tout tapissés de vignes; sur la gauche, au contraire, des plaines fertiles se déroulent à perte de vue jusqu'aux montagnes du Jura, qui ferment l'horizon.

La chaîne de la côte d'Or, à laquelle la qualité exceptionnelle de ses produits a valu, dit-on, ce nom pompeux, donne les meilleurs vins de Bourgogne; elle renferme, en effet, la côte de Nuits et la côte de Beaune. Dans la première on trouve, entre autres, les crus si estimés de Romanée, Clos-Vougeot, Tâche, Chambertin, etc.; et dans la seconde, ceux de Volnay, Pomard, etc.

Le Clos-Vougeot dépendait autrefois de l'abbaye de Cîteaux. Les bons moines apportaient dans l'entretien de leurs vignes et dans la fabrication de leur vin les soins les plus minutieux et les mieux entendus. Ils ne cueillaient le raisin que lorsqu'il était juste à point, et faisaient, en outre, trois cuvées distinctes, qu'ils ne mélangeaient jamais. En un mot, ils opéraient, non en marchands, mais en artistes. Aujourd'hui les grands et vrais amateurs se plaignent que le génie industriel laisse perdre les excellentes traditions des moines de Cîteaux.

Beaune, ville de 11,000 habitants, a été une ancienne cité romaine. Elle le prouve par des débris, des inscriptions, des médailles, que le hoyau des vignerons fait à chaque instant sortir du sol. On prétend que sous Aurélien elle portait le nom de *Belenus*, sous lequel Apollon ou le Soleil fut honoré dans les Gaules, et que de ce nom l'on a fait *Belna*. D'autres assurent qu'elle eut pour nom ancien *Bellona*, la déesse de la guerre. Au VIIe siècle elle avait un formidable château fort, et était appelée, en mauvais latin de l'époque, *Pagus Belnensis*. En 1203, date de son affranchissement, la commune avait pris pour sceau une image de Bellone; en 1540, elle la remplaça par celle de la sainte Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus; dans les mains de l'enfant était une magnifique grappe de raisin.

L'exergue portait ces mots : *Causa nostræ lætitiæ* (Cause de notre joie). Comme les mauvais plaisants reprochaient aux Beaunois d'appliquer le sens de l'exergue au raisin plutôt qu'à la Madone, on l'a changé pour adopter celui-ci : *Orbis et urbis honor* (Honneur du monde et de la cité).

Beaune n'a plus à montrer que son magnifique hôpital, fondé en 1443 par Nicolas Rollin, qui y avait affecté un bon revenu. Cet édifice, par son ornementation riche et variée, par sa flèche d'une rare élégance, par ses boiseries, où le ciseau du sculpteur a prodigué les plus gracieux détails, par sa cour centrale surtout, la partie la plus curieuse du monument, est digne de fixer l'attention du voyageur. Il ne trouvera que bien rarement l'occasion d'admirer dans un si bel état de conservation un des plus intéressants spécimens de notre architecture, si éminemment nationale, du xv° siècle. On lui montrera en même temps un grand tableau à volets attribué à Van Eyck, plus connu sous le nom de Jean de Bruges, l'inventeur de la peinture à l'huile. C'est une œuvre fort remarquable.

Beaune est aujourd'hui une riche vigneronne qui expédie par année de trente à quarante mille pièces de vin de première classe; elle entretient, en outre, des pépinières d'arbres fruitiers qui sont fort recherchés. Cette ville est la patrie du savant Monge.

Vous avez assisté à des vendanges, vous avez pris votre part de la joie qui anime ces fêtes de famille; mais vous êtes-vous demandé pourquoi le vin, qui n'est autre chose que du jus de raisin, n'est pas doux comme ce jus? Je sais bien que, pour vous rendre compte de la transformation qui s'opère, il faut posséder des notions de chimie que tu n'as pas, toi, Henriette; j'essayerai cependant de vous expliquer comment les choses se passent. Tous les fruits contiennent une certaine quantité de sucre, les uns plus, les autres moins. Aussi longtemps que le sucre reste enfermé dans les fruits, tant que les fruits sont sains, il ne subit aucune transformation. Voilà pourquoi le raisin, dont nous nous occupons, conserve sa douceur jusqu'à ce qu'il se gâte. Mais, aussitôt que les matières sucrées contenues dans le raisin sont mises en contact avec l'air, elles entrent en fermentation, se décomposent. La vendange, le moût du raisin, pour me servir de l'expression propre, outre le sucre qui y domine, contient encore d'autres principes, tels que le tanin, des sels minéraux, des matières colorantes, etc. etc. Or la qualité du vin est toujours le résultat d'une heureuse combinaison de tous ces principes. Selon que certains dominent, se trouvent en excès, ou manquent, les vins ont une saveur et des propriétés particulières.

Supposons maintenant que nous ayons là, devant nous, une de ces grandes cuves dans lesquelles les vendangeurs ont vidé leurs hottes pleines de raisin. Voici ce qui s'y passera. Quelques heures après que le moût aura été foulé par un procédé quelconque, le sucre des raisins, sous l'influence d'un ferment particulier que contient ce fruit et du contact de l'air, entre en fermentation, et se change en alcool et en acide carbonique. On dirait que toute la masse liquide qui remplit la cuve entre en ébullition : des gaz s'en échappent avec bruit; les pellicules et les rafles montent à la surface, et forment au-dessus du moût une espèce de croûte écumeuse. Bientôt le jus du raisin change de couleur par la décomposition des matières colorantes, prend une teinte violacée et une saveur vive et piquante. Peu à peu l'effervescence se modère et devient insensible. C'est le moment de soutirer le vin et de le porter dans les tonneaux. L'opération complète ne dure pas moins de trois jours, et exige quelquefois huit et même dix jours. Cela dépend du degré de maturité du raisin et de sa richesse en sucre.

Mais, comme les pellicules et les rafles retiennent encore une certaine quantité de liquide, on les place immédiatement sous un pressoir, où on les soumet à une pression énergique. On obtient ainsi un vin d'autant plus faible que l'on a délayé le marc avec une plus grande quantité d'eau. Ce vin, connu sous le nom de piquette quand on le consomme en nature, sert trop souvent à allonger le vin de cuve.

Les vins blancs se font différemment. On ne laisse pas fermenter le raisin dans la cuve. Immédiatement après la cueillette on fait passer la vendange sous le pressoir, et l'on en verse le jus dans des tonneaux, où il subit un degré de fermentation approprié à l'espèce du vin qu'on veut obtenir. En général, plus la fermentation a été com-

plète, plus le vin est sec et fort : le contraire a lieu si, par des procédés quelconques, on arrête la fermentation. Dans ce cas, une grande quantité de la matière sucrée, n'ayant pas eu le temps de se changer en alcool, donne au vin cette saveur douce particulière aux vins de dessert.

Au sortir de Beaune, nous saluerons sur notre droite les villages de Pomard et de Volnay, dont les deux noms, grâce à leurs vins, retentissent souvent dans les salles à manger. Au milieu de ses vignes, qui donnent des vins blancs en grande réputation, le joli bourg de Meursault élève avec fierté l'aiguille de son clocher, qui est d'un très beau travail. Nous découvrons les crus de Chassaigne et de Mont-Trachet; ce dernier cru passe pour le plus exquis des vins blancs de la Bourgogne. Je ne crois pas que dans le bourg de Chagny il y ait une seule maison qui ne fasse le commerce des vins, sinon en pièces, du moins en détail.

Nous entrons ici sur la frontière du département de Saône-et-Loire. Disons un mot d'adieu à celui de la Côte-d'Or. Vous buvez peu de vin, mes chers enfants; il vous semble peut-être assez singulier que moi, qui n'en bois pas beaucoup plus, je vous fasse passer en revue tant de trésors si chers aux gourmets, et par vous si peu appréciés; mais, sans cesser d'être sobres, vous prendrez, je n'en doute pas, un vif intérêt à l'industrie viticole, quand vous songerez que c'est une des grandes sources de richesses pour la France. Chaque année l'étranger vient enlever nos vins, qu'il nous paye en bel et bon argent. Occupons-nous des vins, non pas en buveurs, mais en gens qui tiennent à connaître ce qui fait la prospérité de leur pays.

Le département de la Côte-d'Or, qui, pour l'étendue des vignobles, le cède à trente autres de nos départements, ne le cède à aucun pour la qualité de ses vins. Depuis quelques années il se livre à la fabrication des vins mousseux. Ils sont corsés, ils ont bon goût, et ce parfum qu'on appelle du *bouquet;* mais les gourmets les accusent de manquer de légèreté. Voulez-vous savoir le grave reproche qu'on fait aux vins de la Bourgogne, et qui s'applique aux vins de la rive gauche de la Loire? C'est de mal supporter les longs voyages et d'y contracter de l'amertume, ce que les vignerons appellent la *pousse.* Un de mes amis a entendu dire à un riche négociant que la Bourgogne payerait volontiers un million de prime au chimiste qui lui indiquerait pour ses vins un préservatif sûr contre la pousse.

Chagny nous fournit une occasion de sortir des vins, et de faire une excursion dans le domaine historique. Sous Charles V, en 1365, des bandes de soldats licenciés après la fin d'une longue guerre s'étaient, au lieu de regagner leurs foyers comme avaient fait les seigneurs, donné des chefs pris parmi eux, et, au nombre de trente mille hommes, occupaient la plaine qui s'étend de Châlons à Chagny. Ce bourg était devenu leur quartier général. Les contrées voisines souffraient beaucoup de leurs violences et de leurs rapines. On les appelait les écorcheurs, ou les tardvenus. Notre grand capitaine du Guesclin sollicita du roi la mission d'en délivrer la France et de les conduire en Espagne, où l'emploi de leurs bras pourrait être utile. Il se rendit auprès de leurs chefs, et enleva leur consentement par cette singulière harangue : « Nous avons assez fait, vous et moi, pour damner nos âmes, et vous pouvez vous vanter d'avoir fait plus que moi ; faisons honneur à Dieu, et le diable laissons. »

La position de la ville de Chagny lui donne une certaine importance commerciale. Quatre routes viennent s'y rencontrer : elle a, de plus, trois chemins de fer, et un canal qui la met en communication avec les mines de houille de Blanzy. C'est à Chagny que les voyageurs quittent la principale voie ferrée pour se rendre, par un double embranchement, soit aux usines du Creusot, situées à une trentaine de kilomètres dans le sud-ouest, soit à la ville d'Autun.

Nous voici à Autun, une des plus anciennes cités des Gaules. César la nomme *Bibracte,* capitale de la république des Éduens. Il ne la soumit qu'après la sanglante bataille d'Alise, où combattaient trente-cinq mille Éduens. Les Romains la qualifièrent *soror et*

æmula Romæ (la sœur et l'émule de Rome). Ruinée par un lieutenant de César à la suite d'une révolte, elle dut sa renaissance à Auguste, et prit le nom d'*Augustodunum*, d'où, par contraction, l'usage a fait le nom actuel Autun.

Augustodunum posséda les plus célèbres écoles de toutes les Gaules. A l'instar de Rome, elle eut son *Capitole*. Quelques antiquaires le placent dans la rue des Bancs, où l'on voit encore aujourd'hui une tour et l'emplacement d'une porte.

Les murailles de cette cité puissante formaient un circuit d'environ sept kilomètres. Les parements extérieurs étaient composés de petites pierres de grès taillées avec un soin extrême. Elles paraissent avoir été d'une hauteur considérable, puisque les débris qui subsistent aujourd'hui ont quatre mètres d'élévation sur sept à huit d'épaisseur. A l'orient de la ville et près des anciennes murailles, les ruines d'un théâtre, disposées en demi-cercle, présentent encore une élévation de plus de huit mètres. A peu de distance, on voyait, au siècle dernier, les vestiges d'un amphithéâtre. Ils ont disparu sous des constructions récentes. Il était de forme elliptique, et avait un étage de plus que celui qu'on admire à Nîmes. Le temple de Janus, dans la plaine qui s'étend le long des rives de l'Arroux, était de forme carrée. Trois faces existent encore, et portent vingt-deux mètres de hauteur sur dix-sept mètres de largeur. Les murs ont deux mètres d'épaisseur. C'était de la brique revêtue de pierres d'un très petit échantillon. La porte d'entrée regardait l'orient: on voit encore le massif du perron.

Près du pont d'Arroux, deux étages de murailles circulaires percées d'arceaux ont appartenu à un temple de Pluton. Les antiquaires retrouvent aussi les traces de plusieurs autres temples sur différents points de la ville moderne. Le musée est riche en fûts de colonnes, chapiteaux, fragments de bas-reliefs et de pavés en mosaïque, etc. La collection de médailles se compose de plus de trois mille, parmi lesquelles il en est plusieurs fort rares: quelques-unes même paraissent être inédites. Aujourd'hui nous aurons de plus à admirer la collection de M. Jovet, ancien bibliothécaire d'Autun, laquelle est entrée, en 1860, dans le musée lapidaire de la ville. Cet antiquaire a fait faire à ses frais des fouilles qui ont donné d'importants résultats. Il a découvert une très belle mosaïque représentant le combat de Bellérophon contre la Chimère, plusieurs pierres gravées, la plupart d'un magnifique travail, et un grand nombre d'ustensiles antiques, de charmantes statuettes, de belles poteries, des bronzes rares; enfin beaucoup d'objets du moyen âge d'un grand intérêt, entre autres une partie du tombeau de Brunehaut, trouvé lors de la démolition de l'ancienne abbaye Saint-Martin.

La cathédrale, monument du XIe et du XIIe siècle, est remarquable par l'élévation de son aiguille, et à l'intérieur par les sculptures variées qui enrichissent les chapiteaux. On admire surtout ceux de gauche, qui représentent, l'un Androclès et son lion, l'autre le loup et la cigogne.

Sur la place de la cathédrale, une gracieuse et élégante fontaine d'ordre ionique porte la date de 1543, et atteste le bon goût des artistes de la Renaissance. On retrouve ce même bon goût dans une tour qui porte le nom de tour de François Ier.

De la ville d'Autun, jadis brillante et embellie par les arts, et qui ne compte guère aujourd'hui plus de 12,000 habitants, passons au bourg du Creuzot, dont la prospérité se fonde sur le labeur des forgerons.

La population, d'environ 24,000 âmes, doit ses moyens d'existence à l'établissement de forges et de fonderies qui date de 1777, un des plus vastes en ce genre qui existent en France. Il a subi des changements importants depuis l'année 1837, sous la direction de la société Schneider et Cie. Il consiste aujourd'hui en dix hauts fourneaux où l'on fond le minerai de fer, et cinquante fours à réverbère où l'on affine la fonte. Ajoutez un atelier de moulage et un atelier pour la construction des machines à vapeur, où l'on produit cent locomotives par an.

Vous allez me demander, mes enfants, ce

que c'est qu'un haut fourneau et un four à réverbère; je vais tâcher de vous l'expliquer en peu de mots.

Le fer est un des métaux les plus répandus dans la nature; il se rencontre presque partout, dans les sables, les argiles, les substances animales et végétales. Mais il ne suffit pas qu'une matière contienne du fer pour qu'on puisse l'en extraire avec profit, industriellement; il faut que le fer s'y trouve en quantité suffisante, et qu'il ne soit pas accompagné de corps de nature à gêner son extraction. On donne le nom générique de minerai aux matières qui se prêtent à l'opération fondamentale de la métallurgie, *l'isolement du métal des corps qui le contiennent*. Les minerais de fer les plus fréquemment utilisés sont les oxydes et les carbonates de fer, qui se présentent sous les aspects les plus variés. La fonte de ces minerais s'obtient dans des appareils nommés hauts fourneaux. Représentez-vous une tour en maçonnerie ayant la forme d'une pyramide ou d'un cône tronqué dont la hauteur dépasse rarement dix-huit mètres, et ne reste jamais au-dessous de huit mètres. Au centre de cette tour est un vide qui s'étend dans toute sa hauteur, et peut se diviser en quatre parties distinctes : en partant du sommet, un tronc de cône, appelé la *cuve,* et dont la hauteur est à peu près égale aux trois quarts de celle du fourneau; puis un second tronc de cône renversé, et plus ouvert que le précédent : c'est l'*étalage,* se terminant par un canal cylindrique, ou très légèrement conique; l'*ouvrage,* qui vient aboutir dans une caisse généralement quadrangulaire, le *creuset.* C'est là que descendent et se réunissent les matières en fusion.

La tour qui constitue la cheminée du haut fourneau est bâtie en maçonnerie ordinaire; mais, à l'intérieur, elle est doublée d'une paroi construite en matériaux, pierres ou briques, éminemment capables de résister à l'action d'un feu violent. L'épaisseur de la paroi de la tour elle-même varie d'un mètre cinquante centimètres à deux mètres.

A la partie inférieure du revêtement extérieur, on ménage des embrasures voûtées, qui correspondent aux ouvertures percées dans la paroi réfractaire; ces ouvertures sont au nombre de trois ou quatre. L'une d'elles, la plus grande, débouche dans le creuset; elle est imparfaitement fermée par une pierre (*dame*) par-dessus laquelle s'écoule une partie des matières fondues. Aux autres ouvertures sont adaptés les tuyaux (*buses*) qui lancent dans le fourneau l'air destiné à activer la combustion, air que fournissent en abondance des machines spéciales, appelées machines soufflantes.

Lorsqu'on veut allumer un haut fourneau, on commence par brûler dans la partie inférieure du menu bois, pour bien sécher la maçonnerie; on le remplit ensuite, non d'un seul coup, mais par charges successives, de charbon ou de coke, qu'on ne laisse brûler que très lentement, et dans ce but on ferme les ouvertures par lesquelles s'établirait le tirage. Bientôt on joint au combustible une certaine quantité de minerai, quantité qu'on augmente graduellement, à mesure que l'opération marche, jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux proportions normales, qu'on maintiendra tant que le fourneau restera en activité.

Ce n'est que lorsque la première charge a été consumée et que le minerai arrive dans la partie inférieure du fourneau, que l'on commence à se servir des machines soufflantes. Il faut trois semaines, et quelquefois un mois, pour que le fourneau soit réellement en marche. Si l'on chauffait trop brusquement, il se produirait dans la maçonnerie intérieure des crevasses et des dislocations qui pourraient mettre tout l'appareil hors de service.

Le minerai est très souvent mélangé avec une pierre calcaire (castine, en terme de fondeurs), ou avec de l'argile (erbue), destinées à faciliter la fusion des matières étrangères ou gangues que le minerai contient presque toujours.

Les couches alternatives de minerai et de combustible versées par l'ouverture supérieure du fourneau, désignée sous le nom de *gueulard,* descendent peu à peu en s'échauffant graduellement, et subissent diverses

réactions chimiques. Arrivées dans l'*ouvrage*, où la température est très élevée, le fer se sépare à l'état de fonte, tandis que les matières étrangères, y compris les cendres du combustible, mises également en fusion, forment une espèce de verre plus ou moins opaque et coloré, auquel on donne le nom de *laitier*. Ce mélange de matières fondues tombe dans le *creuset*. La fonte, étant plus lourde, gagne le fond; pour le laitier, il surnage; et, à mesure qu'il s'accumule, il déborde au-dessus de la *dame*, et s'écoule au dehors.

Mais il arrive un moment où la fonte est sur le point de remplir la capacité du creuset; alors on débouche l'ouverture d'une rigole pratiquée au bas du creuset, et le métal se rend dans des canaux demi-cylindriques creusés sous le sol de l'usine, où il se fige et se refroidit. Il y a des usines où l'on recueille la fonte, au sortir du creuset, dans de grandes cuillers appelées *poches*, au moyen desquelles elle est versée dans des moules, où elle prend toutes les formes qu'on veut lui donner.

Cette fonte n'est pas du fer pur, mais une combinaison de fer, de charbon et de quelques autres corps. Quand on veut débarrasser la fonte de ces corps étrangers, et la transformer en fer malléable, on la fond de nouveau dans des fours de formes très variables, en la soumettant en même temps à un vif courant d'air, qui par son action brûle le charbon, et opère la séparation de tous les corps étrangers, à l'état de scories. Ainsi purifié, le fer, devenu moins fusible par le départ du charbon, se prend en une masse pâteuse. L'ouvrier en détache des fragments avec le ringard, espèce de longue barre de fer terminée par un crochet, saisit un de ces fragments avec des pinces, et le traîne sous un marteau pesant plusieurs milliers de kilogrammes, qu'une machine à vapeur ou une roue hydraulique met en mouvement. Sous les chocs répétés de ce puissant engin, la masse de fer prend la forme d'un prisme rectangulaire. Réchauffé de nouveau, il est ensuite soumis à la pression de laminoirs, qui le transforment en barres, et c'est ordinairement dans cet état que l'usine le livre au commerce.

Une fabrique de cristaux, fondée dans le principe à Sèvres en 1786, sous le titre de manufacture des cristaux de la reine, avait été transportée au Creuzot, où elle trouvait à s'alimenter plus facilement de combustible dans les riches mines de houille du voisinage. Ce magnifique établissement, qui livrait au commerce pour plus de 80,000 fr. de produits par mois, a été réuni à celui de Baccarat (Meurthe).

Franchissons de nouveau les hauteurs qui séparent sur ce point le bassin du Rhône de celui de la Loire, et rendons-nous à Châlon-sur-Saône.

Cette ville, de 20,500 âmes, est toute commerçante. Elle doit sa prospérité première au canal du Centre, qui unit la Loire à la Saône, cette imposante tributaire du Rhône, et qui met ainsi le port de Marseille et la Méditerranée en communication avec le port de Nantes et l'Océan. Châlon doit bénir la mémoire de Gauthey, l'ingénieur en chef de l'ancienne province de Bourgogne. C'est lui qui, en 1783, fournit les plans de ce canal de vingt-quatre lieues de longueur, et obtint des états de Bourgogne l'argent pour les travaux. Il fut assez heureux pour le terminer en 1792. Trois ans après, la navigation commença à y prendre de l'activité, et ses trois cents écluses s'ouvrirent à de nombreux transports. Aujourd'hui Châlon, assise sur une de nos plus importantes voies ferrées, est devenue, grâce à sa situation, une place de transit du premier ordre, et le centre d'un commerce très actif. Les quais de Châlon, ses promenades, ses places, ses rues, où s'agite une population affairée, le nombre et la beauté de ses magasins, lui donnent un aspect de grande ville. Nous avons entendu reprocher aux Châlonnais leur indifférence à l'égard de leurs monuments historiques, la plupart déjà détruits ou en ruines. Peu de cités cependant en possédaient autant, et surtout d'aussi intéressants pour l'archéologue, et même pour le simple touriste.

De Châlon, quand le temps est bien clair, l'œil peut deviner le sommet des Alpes au-dessus de la ligne que forme le Jura.

Sans parler du chemin de fer, nous avons à nos ordres un bateau à vapeur, si nous voulons descendre rapidement la Saône jusqu'à Lyon; mais, comme notre but est de nous instruire, je pense que vous préférerez la route de terre; d'ailleurs j'ai peu de sympathie pour cette rivière aux rives plates, qui, depuis plusieurs années, ne manque pas, à chaque saison pluvieuse, de sortir de son lit et d'envahir la contrée, en exerçant d'horribles ravages. Les ingénieurs prétendent qu'ici ce n'est pas la nature qui est coupable, et qu'il conviendrait d'accuser la cupidité des propriétaires des montagnes du Jura. Ils ont défriché sans prudence trop de terrains boisés, et les eaux des torrents, qui ne sont plus ralenties dans leur marche, descendent trop brusquement des hauteurs. Le lit de la rivière, destiné à régulariser la conduite de toutes ces eaux et à les décharger sagement dans le Rhône, a cessé d'être toujours suffisant à les contenir.

Tu as copié quelquefois des tableaux du peintre Greuze, ma chère Henriette; tu t'es sentie doucement attendrie devant ces naïves et vénérables figures de vieillards, ces délicieuses têtes de jeunes filles rêveuses et d'aimables enfants. Veux-tu voir la maison où il naquit? demande-le à quelqu'un des habitants de la petite ville de Tournus. Guillaume se fera montrer, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, une colonne milliaire dont le fût, d'un seul bloc de granit, a environ six mètres. Elle paraît avoir appartenu à un temple romain. Ce granit ne provient pas des carrières du pays. On prétend qu'elle a été trouvée dans la Saône, à Gigny.

Mâcon, ville de 19,000 habitants, possède une église paroissiale qui est belle, mais tout à fait moderne. Elle fut commencée en 1810 et consacrée en 1816. L'historique de ce monument est assez curieux. Les démolisseurs d'églises avaient, en 1793, travaillé à Mâcon avec tant d'ardeur que de douze églises qu'avait possédées cette antique cité il ne restait plus que des ruines. Lorsque dans l'hiver de 1804 le pape Pie VII, traversant la France pour venir sacrer Napoléon empereur, passa par cette ville, faute d'un édifice consacré au culte, Sa Sainteté fut obligée de célébrer la messe dans ses appartements. Les Mâconnais s'étaient, de plus, prononcés chaudement contre la nomination de Bonaparte consul à vie. Le nouvel empereur, pour se gagner leur affection, imagina d'accorder à la ville de Mâcon ce qui restait de biens nationaux non vendus dans le département, sous la condition que le produit de la vente de ces biens serait employé à la construction d'un édifice religieux.

Mâcon existait avant la conquête romaine; il fit partie de la république des Éduens, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. Sous la domination romaine, il devint un dépôt d'armes, et fabriqua des flèches et des javelots. Des monuments de cette époque il ne reste rien que des débris de colonnes, des vases, des statues, des médailles, et surtout deux pierres conservées dans les jardins de la préfecture; l'une est un fragment d'autel à Jupiter-Tonnant, l'autre est un débris de tombeau. Un pont de douze arches réunit la ville au faubourg de Saint-Laurent, qui appartient au département de l'Ain. Le peuple se plaît à attribuer ce pont à César; les antiquaires n'en font pas remonter la construction au delà du XIe siècle; on l'a reconstruit en partie en 1843.

Tu es sobre, comme il convient à ton âge, Guillaume; je t'engage à continuer ainsi toute ta vie; cependant il me paraît difficile que la réputation des vins de Mâcon ne soit pas arrivée jusqu'à toi. Mais je crois que tu apprendras avec plus de plaisir que cette ville est la patrie de notre grand poète Lamartine.

Je veux même que vous me deviez un plaisir plus complet; suivez-moi à cinq lieues de Mâcon, dans une vallée profonde des premières montagnes du Charolais.

Deux chaînes de ces montagnes élevées nous entourent avec leurs crêtes rocheuses, découpées en dents inégales, et leurs flancs couverts de bois et de cultures variées. Au fond de la vallée, un rideau de saules, de hêtres et de peupliers, indique à travers les prairies le cours sinueux d'une petite rivière. Arrêtons-nous à ce village, dont un



Cluny avant la révolution.

vieux château, aux larges tours et aux murailles massives, couronne le sommet. C'est le château de Saint-Point, la retraite favorite du poète. Les fossés, les ponts-levis, les fortifications n'existent plus; la révolution les avait détruits en partie; des jardins les remplacent. Nous ne quitterons pas ce séjour sans aller dire une prière à la chapelle que le pèlerin de Jérusalem a fait construire sur les tombes de sa mère et de sa fille.

A quelques kilomètres de Mâcon, nous trouverons les ruines de la célèbre abbaye de Cluny, fondée, au xe siècle, par des religieux de l'ordre de Saint-Benoît, avec le concours de Guillaume Ier, duc d'Aquitaine et d'Auvergne. C'est un des monuments les plus remarquables du moyen âge, et par son antiquité et par la richesse de son architecture. Il ne reste plus debout qu'un corps de bâtiment, qui ne peut donner qu'une faible idée, et de son église, ayant les proportions d'une cathédrale, où l'art chrétien avait prodigué toutes ses magnificences, et de ses immenses constructions, qui abritèrent pendant plusieurs jours le roi saint Louis, sa mère et son frère, le duc d'Artois et sa sœur, Baudouin, empereur de Constantinople, les fils du roi d'Aragon et de Castille, le duc de Bourgogne, six comtes, un grand nombre de seigneurs et leur suite, sans que les quatre cents religieux fussent obligés, pour faire place à tant d'hôtes illustres réunis chez eux, de céder leurs chambres, leurs réfectoires, leur chapitre, aucun des appartements à leur usage habituel. Aujourd'hui Cluny est devenu une école normale professionnelle.

Villefranche, ville de 12,300 âmes, généralement bien bâtie, et se développant du nord au sud sur une très longue surface, est industrieuse et commerçante. Ses tissus de coton et de toile ont acquis une réputation méritée. Un sire de Beaujeu, Humbert IV, sous la protection de qui elle se plaça lorsqu'elle commençait à se former vers le milieu du xie siècle, lui permit de changer son premier nom *Lunna* en celui de Villefranche; et, en effet, il lui octroya certaines franchises, qui lui ont valu son nouveau nom.

Parmi ces franchises, ma pauvre Henriette, il en est une qui va te donner une triste idée

de la condition des femmes de cette ville naissante, et qui te fera bénir Dieu d'être née dans un temps meilleur. Dans la charte octroyée par le haut et puissant comte et seigneur, en un mauvais latin que je traduis tant bien que mal, il est dit : *S'il arrive à un bourgeois de frapper ou de bâtonner sa femme, le seigneur n'en fera nul bruit; il ne prétendra ni ne lèvera aucune amende, à moins que mort ne s'en soit suivie.* Fuyons ces vilains souvenirs, et courons jusqu'à Anse, jadis colonie romaine, fondée par l'empereur Auguste. Il lui donna le nom d'*Antium* en souvenir d'une ville voisine de Rome, et célèbre parce qu'on venait y consulter les sorts dans le temple de la Fortune.

Vous ne douterez pas que la campagne ne soit belle et fertile, quand je vous aurai cité le proverbe du pays :

De Villefranche à Anse
La plus belle lieue de France.

De l'autre côté de la Saône, sur le penchant d'une colline que couronnent les ruines d'un château gothique, se développe en amphithéâtre la petite et antique ville de Trévoux, qui compte moins de 3,000 habitants. Elle a joui, pendant le siècle du grand roi, d'une haute réputation littéraire. Tu te rappelles, mon cher Guillaume, que Boileau fait mention des journalistes de Trévoux. On doit à cette société, outre son journal, un dictionnaire qui a eu longtemps une célébrité méritée.

Un fort beau pont suspendu jeté sur la Saône relie Trévoux au village de Quincieux, où se trouve une station. Trévoux, quoique situé sur la rive opposée à celle que suit le chemin de fer, jouit ainsi de tous les avantages qu'offrent les voies rapides.

Entrons à Lyon, et reposons-nous des fatigues de ce premier voyage. Des trois routes qui conduisent de Paris à Lyon, celle que nous venons de parcourir est la plus longue, et compte cinq cent douze kilomètres. Aujourd'hui nous ne nous arrêterons pas à Lyon, nous pousserons jusqu'à la frontière. Demain nous recommencerons le même voyage par une seconde route.

Continuons maintenant notre voyage pour la Suisse. Une quarantaine de lieues nous séparent de Genève. Nous laissons à droite le Rhône, et nous venons gagner successivement Montluel, Meximieux, Pont-d'Ain, Nantua, petites villes, dont celle-ci, la plus importante, a près de 4,000 habitants.

Elle est assise sur le bord d'un lac du même nom, au milieu d'une gorge des plus sauvages de la chaîne du Jura. Le sol aride et la pente escarpée des montagnes qui la resserrent n'admettent d'autre végétation que celle des ronces et des buis vers leur base, des hêtres et des sapins vers leur cime. Le portail mutilé de son église paroissiale, qui, au IXe siècle, reçut la tombe de Charles le Chauve, surpris par la mort à Briord, au retour d'un voyage en Italie, se recommande aux artistes. C'est le Bas-Empire, c'est l'âge grec de la décadence dans toute sa naïveté.

Les habitants de cette contrée sont pauvres, mais intelligents et laborieux. Un grand nombre émigre l'hiver, et va chercher au loin un modique salaire dans l'exercice de professions pénibles, surtout celle de peigneurs de chanvre.

Nous avons dû quitter le chemin de fer à Pont-d'Ain pour faire notre excursion de Nantua. Revenus à notre point de départ, nous franchissons Ambérieux, et nous entrons dans le Jura par la vallée de l'Albarine, jolie rivière que le chemin de fer traverse fréquemment. Après Saint-Rambert-de-Joux, la vallée de l'Albarine devient encore plus étroite et plus sauvage : à l'est s'élèvent les remparts naturels de Lacraz; en face se dresse le cirque imposant de Nerva, surmonté des crêtes de Suerme. On s'engage ensuite dans la vallée du Rhône, et l'on atteint Culoz, d'où se détache la ligne d'Italie par le mont Cenis; puis, par Seyssel et Pyrimont, où se trouvent des mines d'asphalte, on gagne Bellegarde, à l'embouchure de la Valserine.

A un quart de lieue au-dessus du bourg de Bellegarde et du confluent de la petite rivière de la Valserine et du Rhône, nous pourrons observer un phénomène très curieux : c'est la perte du Rhône, qui, descendu du lac de

Genève, rencontre ici une barrière de rochers sous laquelle il s'abîme et disparaît complètement l'espace d'une soixantaine de pas. Toutefois ce phénomène n'a lieu qu'en hiver; dans les mois d'été, lorsque le fleuve est grossi par la fonte des neiges des hautes Alpes, ses eaux recouvrent tous les rochers.

Toute cette contrée est fort aimée des peintres, qui y trouvent à chaque pas de belles études de lacs, de cascades et de rochers.

La perte du Rhône a été utilisée récemment par un ingénieur américain qui, en détournant les eaux du fleuve et en les jetant par un tunnel dans le lit de la Valserine, a produit une chute énorme de la force de plusieurs milliers de chevaux, qu'utilisent des turbines. Grâce à cette force peu coûteuse, Bellegarde ne tardera pas à devenir le siège d'importants établissements industriels.



Lac de Nantua.

Au sortir de Bellegarde, le chemin de fer s'enfonce dans le tunnel du Credo, long de quatre kilomètres, dont le percement a duré trois ans et demi et a coûté 7,500,000 fr. C'est l'œuvre d'un ingénieur anglais, M. Goodfellow.

Au-dessus de l'endroit où il se perd ainsi pour quelques instants, le Rhône, entre Génisset et le fort de l'Écluse, est encaissé par deux murailles étroites, masses rocheuses presque à pic, et qu'il est impossible de gravir. Son lit, qui a de quatre-vingts à cent mètres au sortir du lac de Genève, n'en a pas ici plus de dix-sept à vingt-sept. Il y a un endroit où les deux parois du roc se rapprochent par leurs sommets, et s'inclinent de part et d'autre en demi-arceaux vers un rocher isolé, qui se dresse du milieu des eaux. Les habitants du hameau de Brezin ont profité de ce commencement de pont indiqué par la nature, et ils l'ont complété en y jetant quelques poutres.

Cette gorge étroite dans laquelle le Rhône s'est creusé si difficilement un lit est une des portes par lesquelles on pénètre de Suisse en France. La route est creusée dans le roc au-dessus du lit du fleuve, et passe sous le canon et au milieu des travaux avancés du fort l'Écluse. Ce fort lui-même est une sorte de caverne à plusieurs étages, fouillée dans le sein de la montagne. Du dehors on distingue à peine les embrasures ménagées pour le feu de l'artillerie; au dedans ce ne sont que vastes salles garnies de pièces en batterie, et de larges galeries souterraines en pente douce, qui communiquent d'un étage à l'autre. Le fort l'Écluse a la réputation d'être imprenable, ce qui ne m'a pas semblé difficile à croire.

Au delà du fort l'Écluse, et au pied du revers des montagnes du Jura, la dernière commune française, celle qui touche à la frontière genevoise, est Ferney.

Ce bourg a dû sa prospérité à Voltaire, qui y fixa pendant de longues années sa demeure. Le château, bâti par lui, existe encore; il ressemble beaucoup à la maison de campagne d'un bon bourgeois de Paris. C'est une maison carrée à quatre façades très peu ornées. Les plus petites comptent sept fenêtres, et les grandes neuf. On y arrive par une avenue; elle est située au niveau de jardins en terrasse qui dominent la plaine, la ville de Genève et son beau lac. On a conservé le mobilier de sa chambre à coucher, qui est d'une grande simplicité. Les deux seuls objets de prix sont un portrait de Catherine II et un bon portrait de Voltaire lui-même. J'y ai vu encore, en 1840, un vieux jardinier qui racontait avoir connu à l'âge de quinze ans le

grand écrivain, et travaillé sous ses yeux à ses jardins. Ce vieillard m'a montré alors un objet assez curieux : c'est un livre de dépenses du portier du château, où sont cotés les ports de lettres, et à ce livre est jointe une multitude de cachets armoriés. A côté de chaque cachet, Voltaire, dans un moment de boutade sans doute, a écrit de sa main quelque mot souvent assez rude, pour indiquer au portier si la lettre revêtue de ce cachet et présentée par le facteur devait être acceptée ou refusée; car le poète entrait dans les détails domestiques, et n'aimait pas à payer des ports de lettres inutilement. Ce n'est pas de cela que je le blâmerai, d'autant mieux qu'à cette époque la poste coûtait fort cher. A côté donc de certain cachet, on lit : *à refuser, c'est d'un sot;* et à côté d'un autre : *à recevoir, c'est d'un homme d'esprit;* et mille autres désignations que ma mémoire ne me fournit plus.

DEUXIÈME VOYAGE

DE PARIS A LYON — ROUTE DU BOURBONNAIS

Corbeil. — Essonne. — Nemours. — Montargis. — Nevers. — Moulins. — Roanne. — Route de Grenoble. — Savoie : Annecy, Chambéry, Aix-les-Bains.

Nous pouvons gagner la ligne du Bourbonnais en sortant de Paris par le chemin de fer de Lyon, sauf à le laisser, soit à Villeneuve-Saint-Georges, soit à Moret, ces deux embranchements se dirigeant également sur Montargis, le premier par Corbeil, le second par Nemours. Prenons d'abord la première de ces routes.

Cette masse énorme de bâtiments d'un aspect si sombre, que vous voyez tout d'abord à votre droite sur une petite hauteur, c'est Bicêtre. Sur ce même lieu s'éleva d'abord en 1250 un couvent de chartreux, puis une maison de plaisance bâtie par un évêque anglais, Jean de Winchester (dont le nom a été corrompu en celui de Bicêtre); puis un magnifique château décoré, à la fin du XIV[e] siècle, par les plus habiles artistes et à l'usage d'un prince du sang royal, Jean, duc de Berri; puis, sur les ruines du château, des bâtiments que Louis XII fit construire pour servir de retraite aux soldats mutilés. Lorsque Louis XIV eut fait élever le magnifique hôtel des Invalides, Bicêtre servit d'hôpital. Aujourd'hui Bicêtre offre deux mille deux cents lits aux vieillards indigents, qui y sont admis à l'âge de soixante-dix ans. Une partie des bâtiments est consacrée à recevoir des fous; mais la population la plus nombreuse est celle des détenus, qui s'élève parfois jusqu'au chiffre de quatre mille.

Le puits de Bicêtre est un des ouvrages les plus curieux de ce genre. Il a plus de trois mètres de diamètre et près de soixante mètres de profondeur. Il est creusé dans le roc vif, et d'abondantes sources y entretiennent, sans avoir jamais tari, de l'eau à la hauteur de trois mètres. Deux énormes seaux mis en mouvement par un manège puisent alternativement, et se remplissent par le fond au moyen de quatre soupapes. Ils alimentent un réservoir en plomb laminé de la contenance de dix mille hectolitres; des tuyaux souterrains distribuent ensuite l'eau dans toutes les parties de l'établissement.

Nous rencontrons bientôt quelques maisons réunies sur le bord de la route : on nomme ce lieu la Cour-de-France. C'est là que, dans la nuit du 31 mars au 1[er] avril 1814, Napoléon, accourant au secours de Paris, reçut la terrible nouvelle de la capitulation qui en avait le matin même ouvert les portes à l'ennemi. La garde impériale venait d'arriver à marches forcées à Fontainebleau ; le reste de l'armée la suivait. Il était nuit. Napoléon, inquiet et n'ayant reçu aucun courrier depuis

deux jours, s'avança au galop, presque seul, jusqu'à la Cour-de-France, à trois lieues environ de la barrière. Là il rencontre le général Hullin qui sortait de Paris, descend de cheval, le prend par le bras, et, en se promenant avec lui sur la route couverte de boue, sous un ciel nuageux, aux pâles clartés de la lune qui se montre par intervalles, le souverain, déjà tombé (car à ce moment même des membres du sénat rédigeaient pour le lendemain l'acte de déchéance), apprend que les troupes françaises commencent le mouvement d'évacuation, et que dans quelques heures les ennemis auront pris possession de la ville.

Le village de Juvisy, à côté duquel nous passons, est des plus heureusement situés. Du haut de la verte colline d'où ses maisons descendent en s'étageant, on jouit d'un coup d'œil enchanteur. Le regard embrasse un territoire admirablement cultivé : la vigne y alterne avec les céréales, les plantes industrielles avec les prairies ; ajoutez à cela les méandres et les bords ombragés de la Seine, de l'Yvette et de l'Orge, qui s'enorgueillit d'un pont plus monumental que ceux de plusieurs grands fleuves. Il se compose de deux ponts superposés : l'un de sept arches, supportant le second, d'une seule arche, sur laquelle passe la grande route. Il est orné de deux belles fontaines avec des bas-reliefs de Coustou. Les environs de Juvisy sont peuplés de maisons de plaisance appartenant presque toutes à l'élite de la société parisienne. De l'autre côté de la Seine, les villages de Draveil et de Champ-Rosé sont presque entièrement composés de villas auxquelles la proximité de la forêt de Sénart ajoute un nouvel attrait. Le château de Juvisy, où Henri IV apprit la trahison du maréchal de Biron, est d'une construction à la fois originale et élégante. Son parc, dessiné par le Nôtre, est un des meilleurs spécimens d'un style passé de mode.

Laissons sur notre gauche la vieille ville de Corbeil, qui est comme la mère nourricière de notre Paris. Ses 5,500 habitants s'occupent surtout à moudre les blés que leur expédient les gros fermiers de la Beauce, et ses nombreux moulins à eau travaillent jour et nuit. Le chemin de fer d'Orléans a un embranchement sur Corbeil.

Tu aimes les robes à bon marché, Henriette, et tu as raison, d'autant plus qu'en France le bon marché de nos toiles peintes n'exclut pas le bon goût des dessins. Le bourg d'Essonne a été chez nous le berceau de cette industrie. Quelques années avant la révolution, un simple ouvrier teinturier, Oberkampf, après avoir fondé, presque sans capitaux, au village de Jouy près Versailles, la première fabrique d'*indiennes* qu'ait possédée notre patrie, enrichit plus tard Essonne d'un superbe établissement de ce genre. Napoléon le récompensa en lui donnant de sa main la croix d'honneur.

Il existait autrefois à Essonne une fabrique de poudre à canon dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par une filature de laine. Vous savez que la poudre à canon est un mélange de salpêtre pur, de charbon pulvérisé et de soufre. On convertit en charbon les branches de fusain (arbrisseau que les paysans appellent le *bonnet de prêtre* à cause de ses capsules rouges, qui ont la forme d'une barrette), de tilleul, de peuplier, de bourdaine, les chènevottes et autres bois légers ; puis on pulvérise ce charbon à l'aide de pilons de bois battant dans des mortiers de bois, ou à l'aide de meules. Les poudres anglaises et suisses ont dû longtemps leur supériorité sur la nôtre à la bonne préparation de ce charbon. Les pilons sont mis en mouvement par une roue de moulin. On fond le soufre en gros morceaux cylindriques, et on le soumet de même au battage pour le réduire en poudre. On mêle ensemble le soufre et le charbon en de certaines proportions qui varient selon la quantité de poudre qu'on veut obtenir, et l'on mêle par le battage et en mouillant, pour bien incorporer ces substances l'une à l'autre ; enfin on introduit le salpêtre convenablement purifié et pulvérisé, et l'on bat de nouveau avec un peu d'eau.

On fait ainsi un pain, à peu près sec, d'une substance friable qu'on agite ensuite dans une machine cylindrique. La rotation de la machine brise le pain en fragments, qui pas-

sent successivement par les trous d'un premier crible, puis par ceux d'un second et d'un troisième, etc.

La bonne qualité de la poudre dépend de celle des substances qu'on emploie, principalement du salpêtre, et aussi de leur mélange intime. On en distingue trois espèces : celle de guerre, celle de chasse, et celle dont on se sert dans les mines. La poudre de chasse contient plus de salpêtre et est plus soigneusement granulée que celle de guerre, et celle-ci plus que la poudre de mine.

La poudre de mine est mise dans des sacs de toile contenant cinquante kilog., qu'on enferme dans un baril; la poudre de guerre est mise dans des barils de cinquante à cent kilog., qui sont enfermés dans des chapes; la poudre de chasse fine est mise dans des cartouches de fort papier doublé d'une feuille de plomb, renfermées dans des caisses. Les Anglais mettent leur poudre dans des barils en cuivre, qu'ils préfèrent aux barils de bois.

Tu as expérimenté par toi-même qu'il suffit du contact de la moindre étincelle pour que la poudre s'enflamme subitement. C'est en se décomposant par la combustion que la poudre donne naissance à des gaz dont l'énorme et rapide expansion agit avec une puissance effroyable contre les corps qu'on lui oppose (balles ou boulets). Un litre de poudre donne quatre cent cinquante litres de gaz. Ces gaz représentent une force de plus de trois mille atmosphères, par suite de l'élévation de température qui se produit en même temps.

Le gouvernement s'est réservé le monopole de la fabrication de la poudre. La fabrication et la vente clandestine exposent à la peine d'un mois à deux ans de prison, et à une amende qui peut s'élever jusqu'à trois mille francs.

Outre ses filatures de laines, ses ateliers de construction, ses fabriques de couvertures, de linge de table, de toiles peintes, Essonne possède une importante papeterie, l'un des plus beaux établissements industriels de la France, fondée en 1840. Cet établissement couvre vingt-deux hectares de terrain, traversés par l'Essonne, qui s'y divise en plusieurs chutes. Vingt-deux moteurs hydrauliques et quinze machines à vapeur mettent en mouvement l'immense matériel de la papeterie, qui occupe six cents ouvriers, consomme par an plus de trois millions de kilog. de chiffons, et produit cinq millions de kilog. de papier. Dans une île de l'Essonne se voit une jolie maison qui appartint à Bernardin de Saint-Pierre.

L'ancienne poudrerie d'Essonne a été transportée plus haut, au Bouchet, usine qui produit sept cent mille kilog. de poudre par an.

D'Essonne on gagne Montargis par Malesherbes et par Beaune-la-Rolande.

Un second embranchement, détaché de la ligne de Lyon à Moret près de Fontainebleau, se dirige sur Montargis par Nemours.

Nous voici à Nemours, jolie petite ville de 4,000 âmes, importante place forte à l'époque des guerres de l'Anglais contre Chrrles VII. Remarquez cette petite rivière que nous allons passer sur un beau pont dont l'architecte Perronet a donné les dessins : c'est le Loing, dont les eaux alimentent le canal qui unit la Loire à la Seine, canal qui porte le triple nom d'Orléans, de Briare et du Loing.

Henri IV le commença en 1605. La mort de ce prince, et les guerres que Louis XIII eut à soutenir, causèrent une interruption dans les travaux, qui ne furent repris qu'en 1638. La navigation en fut ouverte en 1642. Il commence à Montargis et débouche à Saint-Mamers sur la Seine, après un développement de cinquante-deux mille neuf cent trente-quatre mètres. Sa pente totale, de quarante et un mètres, est rachetée par vingt-trois écluses. Il y passe annuellement de quatre à cinq mille bateaux, et son produit s'élève à sept cent mille francs.

Montargis, ville de 8,300 âmes, lui doit sa prospérité moderne; car, de son ancienne splendeur militaire et de son vaste château fort, construit par Charles V, et qui pouvait recevoir une garnison de six mille hommes, il ne reste plus que des ruines. On raconte qu'avant ce château s'éleva sur cette même colline une immense tour bâtie

par Clovis. Vous connaissez la célèbre histoire du chien de Montargis, ce fidèle animal à qui le roi Charles VIII accorda le combat contre le chevalier Macaire, assassin de son maître, Aubry de Montdidier. Ce duel entre l'homme armé d'un bâton et le chien auquel l'on avait accordé un tonneau percé pour refuge, était représenté en bas-relief sur une des immenses cheminées du vieux château.

Ce château a longtemps fait partie du domaine de la couronne, et les rois de France y ont souvent tenu leur cour. La salubrité de la contrée était proverbiale. Tu n'apprendras pas sans plaisir, Henriette, que Montargis est la patrie de notre grand peintre Girodet, dont tu as admiré les deux beaux tableaux d'*Atala* et de la *Scène du déluge*.

Au sortir de Montargis, on entre dans un pays plat et peu fertile; puis, au bout de quelques lieues, le chemin de fer franchit, à cent soixante-sept mètres d'altitude, le faîte de partage des eaux des bassins de la Seine et de la Loire, et tout à coup se déploie un des plus magnifiques panoramas : les regards embrassent de riches coteaux vignobles, des plaines couvertes de moissons, de ravissantes prairies, de sombres forêts, et le cours de la Loire sillonné par des embarcations de toute grandeur.

Briare est un bourg tout moderne, qui s'est formé peu à peu au point où le canal vient déboucher dans la Loire.

Il n'en est pas ainsi de Cosne, qui, sous les Romains, portait le nom celtique de *Condate*, qui signifie *confluent*, et était déjà défendue par un château. Si nous avions le temps de remonter la petite rivière de Nohain, qui se jette ici dans la Loire, nous rencontrerions de nombreuses usines où se travaillent le fer et surtout l'acier. Cosne, qui a 7,000 habitants, sert d'entrepôt aux départements du Cher, de l'Yonne et de la Nièvre. Ils y versent tous les fers qu'ils produisent. La lourde ancre qui doit assurer le salut d'un vaisseau, et le couteau de pacotille que nos armateurs expédient aux populations à demi sauvages de l'Afrique ou de l'Océanie, passent par Cosne pour arriver à Nantes.

A ce commerce de fers, la Charité (5,000 habitants) joint celui des bois.

Quand vous serez arrivés à l'âge où l'on se connaît en vins, vous apprécierez les vins blancs de Pouilly, dont les gourmets font cas. Plusieurs rois de France sont venus jadis demander la santé aux eaux minérales de Pouilly. Elles ont perdu beaucoup de leur réputation, et sont aujourd'hui négligées.

Tu aimes la belle faïence, Henriette; profitons de notre passage à Nevers pour apprendre comment elle se fabrique, car cette ville a la réputation de donner au commerce la meilleure faïence pour la solidité et la dureté de l'émail. Elle se vend d'ailleurs à des prix très modérés. Aussi Nevers en fournit abondamment Paris, l'ouest de la France, et particulièrement le bassin de la Loire. Elle occupe avec cette industrie environ sept cents ouvriers, répartis dans six manufactures.

Pour faire de la poterie quelconque, on choisit une argile infusible, c'est-à-dire qui supporte bien le feu; on l'épure soigneusement, on la corroie à l'eau, et on rejette, pour des usages moins délicats, la partie qui se dépose la première. Du second dépôt on fait une pâte qu'on colore avec divers oxydes métalliques, selon le goût du public. On y ajoute du sable qu'on a d'abord fait rougir et jeté dans l'eau, pour que le refroidissement subit le rende moins dur. Ce sable, broyé sous la meule, est mêlé à l'argile en proportion convenable. Moins il y a de sable, plus l'argile conserve sa propriété de résister au feu. Dans les poteries communes, il y a un quart de sable et trois quarts d'argile. Les creusets où l'on fait fondre les métaux sont fabriqués avec l'argile la plus pure; mais les creusets sont fort coûteux, et pour la solidité la poterie suffit aux usages domestiques.

Lorsque la pâte est bien préparée, on la met à sec, et on la pétrit dans des moules si l'on veut obtenir des pièces plates. Les pièces creuses se travaillent au tour. On met ensuite les vases à l'étuve, où ils sèchent lentement; puis on les porte dans un four, où l'on entretient pendant quarante heures au

moins, et pour l'ordinaire pendant plusieurs jours, un feu très actif.

On laisse refroidir peu à peu; puis on met la *couverte,* c'est-à-dire qu'on étend sur le vase l'oxyde métallique : pour la poterie ordinaire, c'est le plus souvent du minium ou oxyde de plomb; et l'on soumet de nouveau le vase à l'action du feu. Il y a des manufactures où la couverte est mise avant la première cuisson, en sorte que la poterie est faite par un seul coup de feu.

La couverte de la faïence est de l'*émail;* on l'obtient en faisant calciner ensemble du plomb et de l'étaim. On broie ensuite à l'eau, et on ajoute du sable pulvérisé et du sel, ou de la soude, ou de la potasse. L'émail peut être rendu transparent, ou revêtir diverses couleurs.

Saint-Étienne de Nevers.

A côté de sa belle fonderie de canons, qui peut fournir annuellement à la marine quatre cents bouches à feu, Nevers a été la première à fabriquer les chaînes-câbles en fer qui s'emploient pour la marine et pour les ponts suspendus. Cette fabrique employait déjà en 1837 de cent à cent vingt ouvriers, et confectionnait par jour une longueur de soixante-quinze mètres de chaînes-câbles du poids de mille cinq cents kilogrammes. On se sert du fer du Berri corroyé, qui ne le cède en rien au meilleur fer destiné à cet usage dans la Grande-Bretagne.

Les amateurs d'antiquités honorent dans Nevers l'antique cité que César mentionne sous le nom de *Noviodunum.* Elle devait être déjà d'une grande importance, puisqu'elle servit de base à ses opérations militaires, et que, partant pour une expédition éloignée, il y déposa les otages des cités soumises, ses bagages et sa caisse. On y montre des fragments de murailles romaines. Une autre enceinte, qui date de la fin du XIIe siècle, existe encore presque partout, mais plus ou moins dégradée. Elle liait entre elles une suite de grosses tours rondes, casematées et couronnées de créneaux et de mâchicoulis. La porte de Croux est pour les artistes un monument précieux de l'architecture militaire du moyen âge.

Les savants archéologues qui ont attentivement étudié la cathédrale de Nevers dans son état présent, n'ont pas tardé à se convaincre que la grande nef date de la fin du XIIIe siècle, ainsi que certaines portions du pourtour du chœur. Le corps de ce dernier appartient évidemment au XIVe siècle. Les chapelles attenantes aux bas côtés sont un peu plus récentes. La grande tour carrée, entièrement restaurée aujourd'hui, a été achevée en 1528. Cette tour est d'un grand et puissant effet; sa hauteur est de cinquante et un mètres. Il est peu de nos vieilles cathédrales qui aient conservé de plus beaux vitraux, et celle-ci se recommande en outre par des tapisseries de haute lice, qui ornent encore aujourd'hui le chœur. C'est un don de la comtesse Marie d'Albret, qui les fit de ses mains, aidée des dames de sa cour. Elles représentent toute l'histoire du martyre de saint Cyr.

L'entrée de la ville, du côté de Bourges, est décorée d'un arc de triomphe, élevé en 1746 à l'occasion de la victoire de Fontenoy. Écoute bien ce distique, Guillaume :

> Au grand homme modeste, au plus doux des vainqueurs,
> Au père de l'État, au maître de nos cœurs.

Écoute encore cet autre :

> A ce grand monument qu'éleva l'abondance
> Reconnaissez Nevers, et jugez de la France.

Que dis-tu de cette poésie? et si tu faisais de pareils vers, toi qui vas entrer en seconde, te sentirais-tu le courage de les signer? Eh bien! mon cher ami, ces deux distiques gravés sur le monument, les Nivernais ne craignent pas d'assurer qu'ils sont échappés de la plume de Voltaire.

Nevers, dont la population dépasse 20,000 habitants, est, comme vous le savez, le chef-lieu du département de la Nièvre. Ce département a été en partie formé par l'ancien Morvan, pays âpre, sauvage, montagneux, entrecoupé de gorges profondes, couvert de vastes forêts où l'on trouve plus de loups, de sangliers, de renards, que dans aucun canton de la France. Le Nivernais est à la fois agricole et industriel. La position de Nevers sur les bords de la Loire et sur le chemin de fer du Bourbonnais lui permet d'expédier par eau ses bois et ses charbons, et par les wagons ses produits moins encombrants. C'est depuis l'établissement de la voie ferrée que les cultivateurs de la contrée, passés maîtres aujourd'hui dans la science de l'engraissement des bœufs, concourent pour une large part à la consommation de la capitale. Le département de la Nièvre possède aussi des usines métallurgiques très importantes, ses forges trouvant sur les lieux mêmes ou à des distances convenables le combustible et le minerai dont elles s'alimentent.

Nevers est la patrie de maître Adam, ce menuisier-poète surnommé le Virgile au rabot, que le cardinal de Richelieu appela à Paris, qu'*il habilla de neuf,* qu'il pensionna, et dont les vers, pleins de verve et d'originalité, firent les délices de ses contemporains.

Mais nous quittons la Loire après l'avoir traversée sur un viaduc, et nous remontons le cours de l'Allier. Le département qui porte son nom fournit à notre pharmacie parisienne une certaine quantité de sangsues. C'est peut-être par esprit de compensation, et pour nous aider à réparer nos pertes, que cette même contrée nous expédie de magnifiques bœufs qu'elle achète aux contrées voisines pour les engraisser, aussi bien que des moutons qu'elle réserve pour la ville de Lyon.

Voici Moulins, qui n'a pas l'âge vénérable de Nevers, et qui cependant offre le même chiffre de population. On ne trouve pas trace de son existence avant le xe siècle. En l'an 1232, le comte Archambault VIII négocie avec les habitants, et en remplacement de la taille veut bien se contenter d'une redevance annuelle de deux cents livres, monnaie courante. Trente ans plus tard, notre roi saint Louis fonde chez eux un hôpital; mais ce n'est que dans le cours du xive siècle que Moulins prend un certain rang parmi les villes du royaume.

Assise dans une plaine vaste et fertile, sur la rive droite de l'Allier, qu'elle traverse sur un pont dont la construction, à cause du lit mouvant de la rivière, a offert d'immenses difficultés, la ville de Moulins s'embellit tous les jours, et montre déjà de jolies promenades, des places, des fontaines. En parcourant les rues de cette paisible cité, on devine que la fièvre commerciale et industrielle ne fouette pas encore le sang de sa population; qu'une partie, contente de ce qu'elle possède, règle ses besoins sur sa fortune, et que l'autre ne travaille que tout juste pour suffire aux nécessités de la plus modeste existence.

Ce que les artistes visitent à Moulins, c'est le tombeau du duc de Montmorency, décapité à Toulouse sous le ministère du cardinal de Richelieu. Ce tombeau, ainsi que l'église et le couvent de la Visitation (lequel couvent est occupé aujourd'hui par le collège), fut élevé en son honneur par les soins pieux de la princesse des Ursins, sa veuve. Le duc est représenté à moitié couché sur un sarcophage, et s'appuie sur le coude; la

duchesse est assise à ses pieds, voilée et en mante. Aux deux côtés sont deux statues qui représentent la Valeur sous les traits d'Hercule, et la Libéralité. Derrière est un portique soutenu par deux colonnes, et près des colonnes, deux statues, la Noblesse et la Piété; au centre, une urne funéraire entourée d'un feston que supportent deux anges. Le fronton est couronné des armes de Montmorency. Au bas du monument on lit une inscription latine que je traduis pour Henriette : « L'an 1662, et le vingtième de son deuil, Marie-Félicie des Ursins, princesse romaine, éleva ce mausolée à la mémoire de son digne époux, Henri II de Montmorency, le dernier et le plus illustre des ducs de ce nom : pair, amiral et maréchal de France, la terreur des ennemis, les délices des Français; mari incomparable dont elle n'eut jamais à déplorer que la mort. Après dix-huit ans du mariage le plus heureux, après avoir joui de richesses immenses et possédé sans partage le cœur de son époux, il ne lui reste aujourd'hui que sa cendre. »

Ce monument est l'œuvre de plusieurs artistes, Coustou, Regnaudin, Poipant, et principalement de François Anguier.

Probablement un jour viendra (je suis loin cependant de vous le souhaiter) où vous éprouverez par vous-mêmes ce que c'est qu'un rhumatisme; je vous conseillerai alors de vous diriger à quelques lieues à l'ouest de Moulins, vers les sources minérales de la petite ville de Bourbon-l'Archambault. Les antiquaires affirment y reconnaître l'*Aqua Bormonis* ou *Borvonis* des géographes romains. L'histoire n'en fait pas mention avant le VIIIe siècle. Pépin l'assiégea et la prit en 759. Il donna cette place et son territoire à un de ses parents; celui-ci la transmit à sa postérité, dont la puissance s'accrut et jeta tant d'éclat sur un nom destiné à devenir un des plus fameux de l'Europe. Du vieux manoir des premiers sires de Bourbon, qui comptait vingt-quatre grosses tours revêtues de pierres taillées en pointes de diamant, il ne reste aujourd'hui que des ruines. La sainte chapelle, construite au XVe siècle par Anne de France, chef-d'œuvre d'élégance hardie et qui possédait les vitraux les plus magnifiques, a laissé à peine des traces sur le sol. Il y a une tour qui porte le nom singulier de Quiquengrogne (*qui qu'en grogne*).

Les eaux minérales de Bourbon-l'Archambault ont une vieille réputation, ainsi que l'attestent les correspondances de Boileau, de Mmes de Sévigné et de Montespan, qui vantent leurs vertus et se louent de leurs effets. La difficulté des communications, et les ressources insuffisantes que trouvaient les malades habitués à une vie large et élégante, empêchèrent seules, pendant longtemps, les eaux d'Archambault d'être visitées autant qu'elles le méritent. Aujourd'hui on s'y rend avec la plus grande facilité; et des constructions récentes offrent à la fois aux baigneurs tout ce qui peut contribuer au bien-être et à l'agrément d'un séjour passager.

Dans le cas où les eaux de Bourbon ne vous guériraient pas, nous reprendrions la route de Lyon, et nous nous rendrions aux eaux de Vichy, dans les environs de la Palisse.

Cette ville, peuplée de 3,000 habitants, n'a de remarquable que les restes de son vieux château, d'où sortit un jour Jacques de Chabannes, sire de la Palisse, qui servit brillamment sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. Il fut l'ami, le frère d'armes de Bayart, et un des grands capitaines de son temps.

Des hauteurs qui dominent la Palisse, l'œil découvre les sommets azurés des montagnes de l'Auvergne et du Forez.

Aux eaux de Vichy se réunit tous les ans une nombreuse et brillante société. Elle se compose, à peu près par moitié, de personnes souffrantes, qui viennent demander aux diverses sources thermales sinon la guérison, du moins le soulagement de leurs maux, et de touristes de profession, de riches désœuvrés, pour qui il est de bon ton de faire au moins une apparition dans les salons de Vichy, où se pressent les représentants plus ou moins authentiques de l'aristocratie nobiliaire, financière, artistique de l'Europe. On y danse, on y joue, on y entend des concerts, et les vrais malades se tirent comme

ils peuvent de ce mouvement, de ce bruit. Ils font d'ailleurs assez triste figure, avec leurs mines jaunes, au milieu des splendides toilettes des femmes et des beaux cavaliers qui donnent aux promenades de Vichy la physionomie du boulevard des Italiens et des Champs-Élysées.

La vieille ville de Vichy n'est plus rien aujourd'hui à côté de la ville nouvelle, qui s'est groupée autour de l'établissement thermal, et qui se compose de longues files de magnifiques hôtels dignes d'une capitale. Un parc aussi vaste que bien aménagé offre pendant toute la belle saison, aux baigneurs sérieux ou non, de frais ombrages et un point de réunion.

En reprenant notre route, nous viendrons au village de Droiturier passer le pont de la Vallée. C'est un pont d'une hauteur prodigieuse, jeté hardiment d'un bord à l'autre d'une vallée étroite et profonde dans le bas de laquelle coule un modeste ruisseau, que de si haut le voyageur aperçoit à peine.

Nous traversons dans sa largeur la belle vallée de la Loire, et nous atteignons ce fleuve à Roanne, jolie ville de 19,000 âmes. C'est une population active et aisée. Tout le commerce par eau, de Paris à Lyon, le Languedoc et Marseille, vient se concentrer à Roanne, qui expédie à Briare, et de là vers la capitale par le canal de Briare. Son port occupe six cents mariniers, seulement pour le transport par la Loire des charbons de Saint-Étienne.

Les canaux jouant un rôle commercial considérable dans cette région, il est nécessaire que je vous en dise un mot.

Le canal de Roanne à Digoin, commencé en 1832 et livré à la navigation en 1838, suit le fleuve dans tout son parcours. Il a pour but d'éviter la navigation de la Loire dans sa partie la plus dangereuse. Sa longueur totale est de cinquante-sept kilomètres, avec une pente de trente-sept mètres que rachètent treize écluses. A Digoin il se rattache, d'une part au canal du Centre, qui le fait communiquer avec la Saône et par conséquent avec le Rhône; d'autre part, au canal latéral. Le canal latéral à la Loire, qui continue celui de Roanne à Digoin, suit la rive gauche du fleuve; il reçoit, à l'est de Digoin, le canal du Centre, qui a franchi la Loire sur un pont-aqueduc de deux cent dix-sept mètres de longueur totale, franchit lui-même l'Allier, au Guétin, sur un magnifique pont-aqueduc de trois cent quarante-sept mètres de long, communique avec un bras du canal du Berri, et se raccorde au canal de Briare. Le développement de cette ligne est de cent quatre-vingt-dix-sept kilomètres, dont la pente totale, cent cinq mètres, est rachetée par quarante-deux écluses. Vous voyez, mes enfants, par quelles voies fluviales Marseille peut être mis en communication avec Paris, et, au moyen d'autres canaux, avec le nord de la France.

De ce que Roanne est bien bâtie, percée de rues larges et bordées de maisons de bonne apparence, n'allez pas induire qu'elle date de peu; elle a aussi ses prétentions à une origine antique, et elle peut vous montrer des vestiges de murailles romaines, ainsi que des sarcophages, urnes, médailles, etc., trouvés dans son sol. Ptolémée a parlé d'elle sous le nom de *Rodumna*.

A Roanne commence la fabrication de percales et de mousselines qui occupe une grande partie de la population de cette contrée, et dont le siège principal est à Tarare. Avant d'arriver à cette dernière ville, nous aurons à franchir le mont Tarare, qui est le nœud des montagnes du Beaujolais et de celles du Lyonnais. Ce passage, jadis extrêmement fatigant, a été rendu plus facile par une meilleure direction donnée à la route, il y a déjà plusieurs années. Il n'est plus véritablement pénible qu'en hiver, et lorsque la neige est devenue trop haute. Aujourd'hui, le chemin de fer de Roanne à Lyon supprime toutes ces difficultés. La ville de Tarare, vers laquelle nous descendons par une pente habilement ménagée, de près d'une lieue de longueur, est située sur la petite rivière Turdine, qui, dans une inondation subite, emporta, il y a soixante ans, la moitié des habitants. Elle compte 15,000 âmes.

Réjouis-toi, Henriette; nous allons apprendre comment se fabriquent ces belles

mousselines de Tarare, ornées et brodées, qui rivalisent avec les mousselines de l'Inde, et qui ont une supériorité incontestable sur toutes celles de l'Europe. Tu te rappelles qu'un jour nous nous sommes arrêtés ensemble devant le métier d'un tisserand. Cet homme employait du fil de chanvre; ici nous allons employer du fil de coton; mais les choses se passeront d'après le même principe. Nous commencerons par ourdir la *chaîne,* c'est-à-dire que nous disposerons sur le métier un certain nombre de fils parallèles, tendus bien également entre deux rouleaux ou *ensouples.*

Nous distinguerons les fils pairs et les fils impairs, et nous aurons eu soin, avant de tendre nos fils d'une ensouple à l'autre, de faire passer chacun d'eux dans un anneau. Tous les anneaux des fils pairs dépendent d'une tringle, et tous les anneaux des fils impairs dépendent d'une autre tringle (ces anneaux pour le tissage ordinaire sont en fil); chaque tringle avec tous ses anneaux s'appelle une *lice.* Le tisserand s'assied devant le métier, il a devant lui tous les fils de la chaîne également tendus. Il pose le pied sur une pédale, et la lice des fils pairs monte, tandis que la lice des fils impairs descend. Entre les fils pairs, qui se trouvent soulevés, et les fils impairs, qui se trouvent abaissés, il s'ouvre un angle qu'on appelle le *pas de la chaîne.* Le tisserand profite de l'ouverture de cet angle pour lancer de droite à gauche, entre les fils de la chaîne, le fil de la *trame.* Ce fil se déroule d'une bobine placée au bout du métier, au moyen d'un petit morceau de bois long et étroit qui sert comme d'aiguille, et qu'on appelle *navette.* Le tisserand appuie son pied sur une autre pédale. Cette fois la lice des fils pairs descend, tandis que la lice des fils impairs monte. La navette est lancée de gauche à droite, et introduit de nouveau du fil de trame entre les fils de la chaîne. Chaque aiguillée du fil de trame, déposée ainsi entre les fils pairs et impairs de la chaîne, s'appelle une *duite.* La navette se lançait autrefois à la main, aujourd'hui elle est lancée par un mécanisme. Il suffit au tisserand de saisir un manche qui est devant ses yeux, et de l'incliner à droite ou à gauche. C'est ce qu'on appelle la *navette volante.* A mesure que la navette a déposé une duite, le tisserand imprime un mouvement oscillatoire à une traverse horizontale qui occupe le haut du métier. Cette traverse porte un peigne d'acier dont les dents viennent décrire un arc de cercle, et, saisissant la duite nouvellement déposée, la pressent contre la duite précédente, et rendent ainsi le tissu serré. La traverse s'appelle le *battant,* le peigne s'appelle le *ros.* Pour que les fils de la chaîne résistent au frottement des dents du ros qui s'introduisent à chaque instant entre eux, on la fait de fils plus forts que ceux de la trame, et on les renforce encore en leur donnant un encollage. C'est ce qu'on appelle le *parou.*

Depuis une quarantaine d'années, le travail du tisserand a été beaucoup perfectionné par les mécaniciens. On a imaginé des mécanismes pour ourdir les chaînes et mouvoir les lices, la navette et le battant; le tout par un mouvement de rotation continue qui se communique aux diverses parties de l'appareil. En se bornant à employer deux lices, on ne peut fabriquer que l'espèce de tissu la plus simple. C'est ainsi que se fabriquent la toile ordinaire, le calicot, la percale, et un grand nombre d'autres tissus qui ne diffèrent entre eux que par la matière dont est formé le fil de la chaîne et de la trame. Maintenant, au lieu de deux lices, supposons-en davantage, quatre par exemple, de manière que les fils de la chaîne, au lieu de se soulever et de s'abaisser de deux en deux, ne se soulèvent et ne s'abaissent que de quatre en quatre, nous obtiendrons une combinaison différente entre les fils de la chaîne et les duites déposées par la navette. Nous obtiendrons cette apparence chevronnée à laquelle tu reconnais les tissus qu'on appelle *croisés.* Tu comprendras facilement qu'en multipliant de plus en plus les lices, et en variant la matière et la couleur des duites, on multiplie de plus en plus les combinaisons de l'entre-croisement des fils, et l'on parvient à obtenir des dessins réguliers et gracieux.

L'industrie des mousselines de Tarare se divise en deux branches bien distinctes : la

fabrication dans la ville même, ou dans les campagnes, pour les gros fabricants de la ville (on cite une maison qui emploie huit cents ouvriers), et la fabrication dans les campagnes. Les ouvriers travaillent dans des caves appelées boutiques, qui se louent de quinze à dix-huit francs par an, et où il y a d'un à quatre métiers. Ces caves ne sont pas dallées, afin de conserver une humidité nécessaire au tissage; on n'y fait de feu que dans les grands froids. On prétend que l'usage des poêles ne permettrait pas de tisser les mousselines fines. Lorsqu'il t'arrivera, ma chère Henriette, de ne pas trouver la mousseline de ta robe assez belle, rappelle-toi les caves-boutiques de Tarare et le pauvre ouvrier qui a tissé cette mousseline. Je me trompe fort, ou cette pensée contribuera à redoubler l'instinct de charité que je me plais à reconnaître en toi, et que tu tiens de ton excellente mère.

Les cotons français employés à Tarare viennent de Rouen, de l'Alsace, de Lille, de Roubaix, de Mulhouse, et de quelques filatures de la contrée. L'industrie française est encore obligée de demander aux fabriques anglaises les cotons filés d'une finesse exceptionnelle. Nos voisins d'outre-mer ont livré à Tarare des fils tellement ténus qu'il en fallait deux cent soixante-dix mille mètres pour peser un demi-kilog. Un fabricant distingué, M. Kaufman, évalue la fabrication des mousselines de Tarare à une somme annuelle de treize à quatorze millions de francs. Il porte à vingt-deux mille le nombre des métiers, et à près de cinquante-deux mille le nombre des individus que cette industrie fait vivre. Les fabricants sont simplement entrepreneurs et n'ouvrent point d'ateliers. Les capitaux engagés par eux portent particulièrement sur les cotons filés qui servent au tissage; car les métiers sont la propriété de l'ouvrier tisseur, qui travaille en famille. Certains ustensiles et accessoires du métier où se font les mousselines unies, le peigne et la lice appartiennent seuls au fabricant; le peigne coûte de quinze à vingt francs. Pour les tissus à dessins, le fabricant fournit les métiers à la Jacquart, qui sont compliqués et par conséquent coûteux.

Tarare est la patrie d'Andrieux, un de nos plus aimables poètes. Vous savez tous les deux par cœur son joli conte du *Meunier de Sans-Souci*.

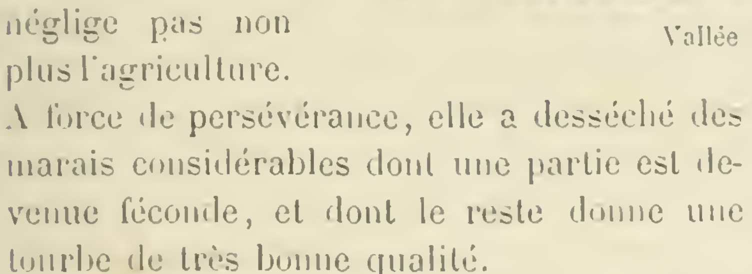
A mesure qu'on avance, la beauté du pays se montre toujours croissante; il offre bientôt une des plus délicieuses contrées de la France. Lyon s'annonce de loin par la riche ceinture de maisons de plaisance qui l'entoure. Une des plus remarquables est le vaste château de la Duchère, situé entre les deux routes de Paris et près de leur jonction sur la place de la Pyramide, où commence le faubourg de Vaise. Demain nous reviendrons à Lyon par la troisième route; aujourd'hui nous allons plus loin.

Si nous voulons pousser jusqu'à la frontière d'Italie et gagner Pont-de-Beauvoisin, qui était, avant l'annexion de la Savoie, limitrophe avec le Piémont, nous aurons environ cent vingt kilomètres à parcourir, en prenant le chemin de fer de Lyon à Grenoble par Bourgoin. Nous passerons le Rhône et nous nous dirigerons à l'est à travers le département de l'Isère, laissant sur notre gauche la chaîne des hauteurs qui encaissent le cours du Rhône, et qui maintenant nous séparent de lui. En dehors de la route, au pied de ces hauteurs, la petite ville de Crémieu montre les ruines d'un château qui fut jadis le séjour des anciens dauphins viennois. Ce titre de dauphin, avant d'appartenir, en France, au fils aîné du roi de l'ancienne monarchie, était, vers l'an 1238, celui que prenaient les comtes du Grésivaudan, qui possédaient en suzeraineté la principauté de Grenoble et le comté de Vienne.

En nous écartant de douze kilomètres encore, nous visiterons, au petit village de la Balme, la grotte de Notre-Dame-de-la-Balme. C'est un phénomène du même genre que celui que nous avons vu à Arcy; mais ici on trouve une pensée religieuse. On a tiré parti de la voûte de l'entrée, pour la disposer en une chapelle consacrée à la Vierge. Au delà de la chapelle, une suite de gradins naturels, qui tantôt montent et tantôt descendent, nous conduiront à un lac, ou plutôt à un canal long et étroit. Nous naviguerons sur un petit

batelet pendant une heure, y compris le retour; les saillies des rocs de la voûte nous forceront souvent à courber la tête, et même à nous pelotonner au fond du batelet; nous reconnaîtrons, à la clarté de nos flambeaux, que cette eau est de la plus belle limpidité. Il y a une grotte dont la voûte rappelle tout à fait le plafond d'une boutique de charcuterie. Les concrétions formées par l'eau qui suinte de cette voûte figurent des quartiers de lard, des cervelas, des jambons, etc.

En reprenant le chemin de fer nous passerons à Bourgoin, jolie ville industrielle de près de 5,000 âmes, qui s'entend fort bien à utiliser, au profit de ses usines pour la soie et le coton, et de ses moulins à farine, trois petites rivières qui s'y réunissent. Le riant aspect des coteaux qui l'entourent atteste qu'elle ne néglige pas non plus l'agriculture.



A force de persévérance, elle a desséché des marais considérables dont une partie est devenue féconde, et dont le reste donne une tourbe de très bonne qualité.

Moins peuplée, la ville de la Tour-du-Pin a plus d'importance administrative comme chef-lieu de sous-préfecture. Elle semble déchue de ce qu'elle fut jadis, à en juger par quelques traces qui restent de ses anciennes fortifications.

Pont-de-Beauvoisin, à quelques kilomètres du chemin de fer, est une ville de 3,000 âmes. La petite rivière du Guiers, qui l'arrose, séparait sur ce point la France du royaume de Piémont et de Sardaigne. On la passe sur un pont d'une seule arche jeté avec une grande hardiesse. A un bout du pont était une sentinelle française, et à l'autre bout un soldat des États sardes. Au milieu du pont, un poteau portait d'un côté les armes de France, de l'autre les armes de la maison de Savoie. En s'appuyant au poteau, l'on pouvait se donner le plaisir d'avoir à la fois un pied sur chacun des deux pays.

Avant de rentrer à Lyon nous visiterons Grenoble, ville de 40,000 âmes, et place forte du premier ordre, qui peut être considérée comme un des boulevards de la France, grâce surtout à l'esprit guerrier des habitants de la contrée. Elle doit ses fortifications à Vauban, et elle est entourée de montagnes, dont toutes les pentes ont été couvertes par la culture.



Vallée de l'Isère.

Au pied des remparts de la ville nous foulerons de gracieuses prairies, arrosées par des courants d'eau vive et ombragées par de nombreux rideaux d'arbres. A la base des montagnes verdoient de riches vignobles; les flancs et la cime se couronnent de pâturages et de forêts.

L'Isère partage la ville en deux parties fort inégales : un quartier étroit qui se compose à peu près d'une seule rue resserrée par la montagne et de ruelles grimpantes, et la ville de la rive gauche, à laquelle on peut reprocher ses rues étroites pavées en mauvais cailloux. Du quartier de la rive droite, on jouit d'un très beau coup d'œil sur le vallon âpre et sauvage où coule le Drac, ou sur la vallée riante et fertile de l'Isère, au bout de laquelle on distingue, à plus de cent vingt kilomètres de distance, la cime majestueuse du mont Blanc. La ville de la rive gauche a dans son intérieur même une promenade charmante, le jardin de la préfecture, planté par le connétable de Lesdiguières, un des hommes qui ont le plus fait pour la splendeur monumentale du Dauphiné.

La conduite de Grenoble en 1815 décida du retour de Napoléon au trône lorsqu'il eut quitté l'île d'Elbe. Le colonel Labédoyère, envoyé pour arrêter sa marche en avant de la ville, avait passé à lui avec son régiment. Le peuple, que les soldats de la garnison se gardaient bien de contenir, brisa les portes de la ville, dont le commandant refusait d'abandonner les clefs. Napoléon se rendit à cheval à l'hôtel des Trois-Dauphins, où il s'établit pour la nuit. Il commençait à peine à respirer qu'un tumulte épouvantable se fit entendre; c'étaient les portes de la ville que les habitants lui apportaient, à défaut des clefs qu'ils n'avaient pu lui présenter. Sur quoi Napoléon, se tournant vers son fidèle général Bertrand, s'écria : « Maintenant la partie est gagnée. »

Lors de la conquête des Gaules, Grenoble faisait partie du pays des Allobroges et portait le nom de *Cularo,* qu'elle changea sous l'empereur Gratien pour celui de *Gratianopolis.* Dans le XIIIe siècle, elle appartenait aux princes de la province de Grenoble ou comtes de Grésivaudan; c'est le nom que porte encore la vallée de l'Isère dans sa partie supérieure.

Un des grands hommes du moyen âge, Bayart, le chevalier *sans peur et sans reproche,* a sa statue colossale en bronze sur la place Saint-André. A quelques lieues de Grenoble, et près du village de Pontchara, on peut voir les ruines de l'antique manoir de la maison Bayart, dont l'architecture semble appartenir en partie au temps des premières croisades. Les écuries, la cave, la cuisine, sont intactes; il reste encore au premier étage le cabinet de Bayart et la chambre où il est né. Le plafond, dont les solives sont peintes de couleurs variées, et les trumeaux, ornés de peintures à fresque, sont assez bien conservés.

Tu sais, Henriette, aussi bien que moi, que les *gants de Grenoble* ont de la réputation. C'est en ce genre la plus ancienne fabrique de France après Vendôme et Blois; et c'est, après Paris, la plus importante aujourd'hui; car elle ne compte pas moins de cent quinze fabricants. Grenoble ne fabrique plus aujourd'hui que des gants de peau : chevreau, castor, chamois ou agneau. La ganterie de luxe couleur *blanc* et *clair* a été longtemps plus belle que celle de Paris; aujourd'hui Paris fait aussi bien, tout en employant des peaux plus consistantes que celles de Grenoble, très sujettes à se déchirer.

La couture de Grenoble passe pour très solide, parce qu'elle se fait, dit-on, en soie *floche,* c'est-à-dire qui n'a pas été tordue. La coupe et la teinture emploient environ deux mille ouvriers, et la couture vingt mille ouvrières, dont un tiers habitent la campagne. La valeur fabriquée est annuellement d'environ trente millions de francs. Les deux Amériques et l'Angleterre achètent les deux tiers, le reste se consomme en France.

Grenoble emploie un millier d'ouvriers à peigner le chanvre, que les vallées du Grésivaudan et de Tullins récoltent en quantité considérable : celui de Tullins est le plus estimé. Le chanvre préparé à Grenoble est en grande réputation, et cette ville reçoit, pour les travailler, des chanvres de Naples, de Mons et d'Angers.

Si je te savais gourmet, Guillaume, je t'indiquerais aussi comme une des spécialités de cette ville la fabrication des liqueurs, et surtout du *ratafia* de Grenoble.

Voulons-nous faire une promenade artistique, nous irons visiter les grottes, ou, comme on dit, les *caves* de Sassenage. La plus considérable est celle d'où sort le torrent de Germe, après avoir longtemps serpenté souterrainement dans ces grottes. Tu trouveras, Henriette, quelques croquis à dessiner sur les rives du Furon, dont le cours présente une longue suite de cascades; car son lit est très incliné, et l'eau se brise à chaque instant sur d'énormes blocs de rochers tombés des montagnes voisines. Nous entrerons ensuite dans quelque chaumière, où l'on ne manquera pas de nous offrir d'excellent fromage de Sassenage, qui est une imitation du fromage de Roquefort.

Voulons-nous donner à notre excursion un but plus sérieux et préparer nos âmes à la méditation religieuse, nous ferons, aux



La Salette.

environs de Grenoble, deux pèlerinages, l'un à la Salette, l'autre à la Grande-Chartreuse.

La Salette est sur la route de Grenoble à Gap. Après avoir quitté le bourg de Corps, on s'engage dans une vallée étroite dont on longe le torrent à une assez grande hauteur; cette gorge devient ensuite un défilé où le torrent écumeux bondit de cuve en cuve, et se termine par un cirque que de hauts escarpements dominent de toutes parts. On contourne ce cirque, et un sentier très raide et en zigzag conduit sur le plateau. C'est là que s'élève l'église de la Salette, à dix-huit cents mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. L'église, de style roman, a été construite, de 1852 à 1861, sur les plans de M. Berryer; elle est flanquée de deux tours. De nombreux *ex-voto* l'enrichissent. Deux vastes ailes de bâtiments, servant de logement aux missionnaires de la Salette et aux pèlerins, sont attenantes à l'église. Tous les points marqués par les diverses circonstances de l'apparition de la sainte Vierge aux deux enfants, Mélanie Matthieu et Maximin Giraud, sont signalés à la piété des fidèles par des statues ou des chapelles. A certaines époques de l'année, le nombre des pèlerins est tellement considérable qu'une partie d'entre eux est souvent obligée de passer la nuit au dehors. Ces grandes solennités sont singulièrement émouvantes.

C'est une émotion d'un autre genre que nous trouverons au célèbre monastère de la Grande-Chartreuse, à vingt-deux kilomètres au nord de Grenoble. Deux chemins y mènent, dont l'un n'est praticable que pour les piétons ou les gens à cheval. Il traverse une forêt continue de sapins, et offre de charmants points de vue sur la délicieuse vallée du Grésivaudan. Nous prendrons l'autre, quoique plus long, parce qu'on y va en voiture et que vos jambes sont encore bien jeunes. Nous ferons une halte au sommet de la montagne du Sapey, et tu prendras tes crayons, Henriette; car rien n'est comparable à cette vue sur la vallée du Grésivaudan, qui se déploie devant nous dans toute sa magnificence. Sa longueur depuis Chapareillan, le dernier village de l'ancienne frontière, jusqu'à l'entrée des gorges de Voreppe, que nous avons près de nous, est d'environ quarante-huit kilomètres, et sa largeur varie de six à trois kilomètres. Les montagnes qui la bordent sont couvertes à la base de champs cultivés, de prairies, de vergers et de bosquets; vers le milieu, ce sont des forêts et des pâturages; à la cime, ce sont des rochers nus ou qui gardent leur manteau de neige. La fertilité du Grésivaudan est proverbiale. Sur les moindres coteaux, partout

où l'exposition peut être favorable, vous voyez la vigne s'appuyant sur de modestes échalas comme ceux de la Champagne et de la Bourgogne; mais dans la partie basse de la vallée, remarquez avec quel soin on prépare aux ceps l'appui d'un haut et large treillage. Ce sont de longues gaules qui vont et s'entrecroisent d'un arbre à l'autre. Le pampre court en se jouant, à la manière des vignes italiennes, d'un cerisier à un mûrier, d'un noyer à un érable ou à un châtaignier.

Pour avoir un brusque contraste à ce riant tableau, il nous suffira de nous retourner vers la contrée affreuse et solitaire où la Grande-Chartreuse nous attend. Nous arrivons au bourg de Saint-Laurent-du-Pont, bâti au milieu de montagnes à pic. Vous vous doutez bien qu'il nous faut quitter la voiture. Nous gravissons jusqu'au hameau de Fourvoirie en remontant le cours d'un torrent, le Guiers-vif, qui, au-dessous de nous, rejoindra le Guiers-mort, pour former la petite rivière des Échelles. Nous nous enfonçons dans une gorge entre deux montagnes de l'aspect le plus sauvage et couronnées de sombres sapins. Cette gorge va en se rétrécissant, et enfin se resserre au point qu'un humble arceau de pierre muni d'une double porte et que surmonte un mauvais logement de portier, ferme entièrement le passage. La double porte franchie, nous sommes dans l'enclos de la Chartreuse, qui se compose d'un groupe de pics les plus hauts, les plus escarpés et les plus affreux de toute la chaîne de ces montagnes. La noire forêt de sapins qui les couvre du sommet à la base y tient lieu de vergers et de plantations; les torrents et les rocs en sont les seuls ornements. Pendant plus d'une heure nous suivons, le long de rochers qui surplombent, le cours du Guiers, qui bouillonne à cent trente mètres au-dessous de nous à notre gauche. Vient le moment où nous rencontrons une cascade qui, du haut de ces rochers, se précipite d'abord sur le sentier que nous suivons et puis dans le Guiers. Il nous faudra passer adroitement, en frôlant les rochers, sous l'arc formé par cette masse d'eau, dont le poids serait capable de nous écraser. Avec de l'attention nous en serons quittes pour une simple averse qui se détache de la masse. Bientôt nous aurons un pont à franchir. Là était l'ancienne entrée de l'enclos. Nous avons maintenant le Guiers à notre droite; nous n'entrevoyons son écume que par intervalles, mais nous ne cessons pas un instant de l'entendre mugir tout au fond de l'abîme. Même horreur, même ombrage impénétrable de sapins au-dessus de notre tête, même profondeur de précipice à nos pieds, même âpreté et même escarpement de la paroi de rochers qui nous presse.

Enfin la gorge s'évase un peu. L'ombrage des hêtres succède à celui des sapins, qui n'occupent plus que les cimes. La forêt s'éclaircit, et à travers les clairières il nous arrive par instants de distinguer quelque chose de blanchâtre qui doit être le monastère, dans lequel, ma pauvre Henriette, tu ne pourras pénétrer, car les femmes n'y sont point admises.

Tout à coup la forêt cesse entièrement, et devant nous s'ouvre l'entrée d'une vaste prairie au fond de laquelle apparaît le noble monastère, dont la construction a coûté plus d'un million. Il a fallu sa position à peu près inaccessible pour dégoûter la bande noire des démolisseurs de l'envie de s'en rendre adjudicataire et de le faire tomber sous le marteau pour le revendre en détail. Il se compose de deux grands édifices qui se touchent en obliquant l'un vers l'autre, de manière à laisser entre eux un angle aigu. Chacun a vingt-cinq mètres de largeur; l'un a soixante-quinze mètres, et l'autre cent mètres de longueur. Ils sont entourés de jardins et de cours avec un mur général d'enceinte. De ces deux édifices le plus grand est le cloître, qui renferme les cinquante-quatre cellules des religieux. Une trentaine de ces cellules étaient occupées lorsque je visitai la Grande-Chartreuse, il y a une douzaine d'années. L'autre renferme l'église, le logement du général ou supérieur et des grands officiers de l'ordre des Chartreux, et la salle du chapitre, tapissée des portraits de tous les généraux de l'ordre qui se sont succédé.

En continuant à remonter le torrent par un chemin ombragé, assez commode, nous arri-



La Grande-Chartreuse.

verons en un quart d'heure à la cellule de saint Bruno, le fondateur de l'ordre, qui est aujourd'hui convertie en chapelle. Une grotte située au bas renferme la source où il se désaltérait.

On arrive également au monastère par une autre issue de la même gorge de montagnes. On y remonte de même le cours d'un torrent dont j'ignore le nom, entre deux horribles murailles de rochers. On y trouve aussi un pont qui permet de changer de rive, et un arceau muni d'une double porte, sous lequel il faut inévitablement passer.

Une merveille naturelle des environs de Grenoble est la Fontaine Ardente du village de Saint-Barthélemi. Le bassin a environ deux mètres et demi de long sur plus d'un mètre de large. Bien que l'eau y soit constamment à la température de l'atmosphère, on la voit agitée par un bouillonnement incessant. Pour peu qu'on en remue la vase ou qu'on approche un flambeau, on voit au-dessus de l'eau se dégager de la flamme. Après une forte pluie d'été, la fontaine produit même spontanément des jets de flammes qui s'élèvent à un mètre. Le bouillonnement provient des gaz dont cette eau est fortement imprégnée. On sent, lorsqu'ils se dégagent, une odeur de gaz hydrogène mélangé de soufre et de phosphore.

En regagnant notre route de Lyon, nous passerons par Voiron, jolie ville de plus de 10,000 âmes, qui donne son nom aux toiles fines et grosses qui se fabriquent dans toute la vallée. Elles sont reconnues très bonnes, et jouissent, dans ces contrées, d'une grande faveur, malgré leur prix élevé et sans proportion avec celui des autres marchés.

Nous sommes si près de la Savoie que nous ne pouvons nous dispenser de faire une excursion dans ce charmant et pittoresque pays.

La Savoie, qui forme aujourd'hui deux départements français, était anciennement occupée par plusieurs tribus indépendantes. La plus importante, celle des Allobroges, s'illustra par la résistance qu'elle opposa aux Romains quand ils voulurent la soumettre. Le consul Quintus Fabius fut obligé de leur livrer trois grandes batailles avant de les dompter.

Plus tard, la Savoie fit partie du royaume de Bourgogne. Clovis, quoiqu'il eût épousé la nièce du roi de Bourgogne, sainte Clotilde, s'empara de la Savoie, et Charlemagne la divisa en sept districts, qu'il plaça sous l'autorité d'un *vicaire,* comte ou baron, revêtu à la fois du pouvoir civil et militaire. Sous les successeurs de ce monarque, la Savoie, après avoir successivement appartenu au royaume germanique, et presque toujours suivi le sort de la Bourgogne, après avoir, pendant plusieurs siècles, éprouvé tous les tiraillements, toutes les calamités réservées à une province en proie à une multitude de petits tyranneaux indépendants de fait, commença à respirer sous Humbert aux Blanches Mains, qui réunit sous son autorité un certain nombre de fiefs et prit le titre de comte de Savoie. Humbert, que la maison de Savoie considère comme son fondateur, et ses successeurs, tantôt par la force, tantôt par des traités et des alliances, finirent par posséder réellement tout le comté de Savoie.

En 1536, François Ier s'empara de cette province et l'incorpora à son royaume; mais Henri II, après la malheureuse bataille de Saint-Quentin, dut restituer la conquête de son prédécesseur. Henri IV la reprit; les Espagnols l'occupèrent à leur tour jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, et alors elle retourna à la maison de Savoie.

Quand notre révolution éclata, Victor-Amédée III refusa de reconnaître le nouveau gouvernement : c'était déclarer la guerre à la France. Un corps d'armée envahit la Savoie sous les ordres du général Montesquiou, entra sans coup férir à Chambéry, où nos soldats furent reçus comme des libérateurs. Bientôt les communes consultées votèrent presque à l'unanimité la réunion de la Savoie à la France, et un décret de la Convention fit de cette contrée le département du Mont-Blanc. En 1815, la Savoie fut de nouveau détachée de la France, et l'on sait à quel concours de circonstances elle doit sa récente annexion.

Après ce rapide coup d'œil sur l'histoire de la Savoie, prenons une carte, et rendons-nous bien compte de l'étendue et des limites du pays qui vient de se donner à la France. Il est borné au nord par le lac de Genève, jusqu'à la petite ville de Saint-Gingolph; à l'est, par la chaîne des Alpes, au centre de laquelle se trouve le mont Blanc; au sud et à l'ouest, par nos départements des Hautes-Alpes, de l'Isère et de l'Ain. Sa longueur moyenne est de cent quarante-cinq kilomètres; sa largeur moyenne, de quatre-vingt-un kilomètres, et sa superficie totale est d'environ douze mille kilomètres carrés.

La Savoie, qui, comme vous le voyez, forme une masse compacte s'allongeant du nord au sud, est en tout sens traversée par les ramifications de la grande chaîne dont le mont Blanc et le mont Iseran sont les points culminants. Le premier, dressant sa cime solitaire à une hauteur de quatre mille huit cent dix mètres, est séparé du massif dont il forme le noyau par les vallées profondes qui rayonnent vers lui. Son isolement lui donne une majesté sans égale. Au mont Iseran, au contraire, viennent se souder de gigantesques contreforts, dont les sommets, presque aussi élevés que lui, nuisent à l'effet du sommet principal, que l'on distingue à peine du fond des vallées voisines. Ce sont les ramifications de cette puissante arête qui, se projetant de tous côtés, se contournant, se subdivisant à l'infini, donnent au sol de la Savoie ce relief si bizarrement tourmenté, et font de tout le pays un labyrinthe de vallons et de montagnes. Il résulte de cette configuration que, malgré le peu d'étendue de la Savoie, son climat, ses productions varient constamment d'un point à un autre; et ce n'est pas seulement l'altitude du lieu qui détermine sa température moyenne et les vicissitudes des saisons; l'influence de l'exposition, des abris, le voisinage des montagnes les modifient puissamment. Vous trouvez dans la Savoie des régions couvertes de neiges éternelles; un peu plus bas, des prairies abordables seulement une partie de l'année; plus bas encore, des forêts, quelques arbres fruitiers, quelques jardins, quelques champs de seigle, de pauvres villages se cachant dans des gorges; enfin, vient l'étage inférieur, où des plaines fertiles, des coteaux tapissés



Chamonix.

de vignes, de riches vallées se couvrent des fruits et des moissons du centre de la France.

Je vous ai dit que la Savoie avait été divisée en deux départements : celui de la Haute-Savoie, et celui de la Savoie.

Le chef-lieu du premier est Annecy : cette ville, située à l'extrémité nord du lac dont elle porte le nom, compte de 11 à 12,000 habitants. C'est une ville industrielle et commerçante, dont les marchés sont très fréquentés. Il n'est pas rare que ces marchés y attirent de trois à quatre mille personnes, et cependant ils se tiennent le mardi de chaque semaine. Annecy compte deux filatures de coton, dont une seule occupe près de deux mille ouvriers, une foule d'usines, des tanneries, et une fabrique d'étoffes de soie. La ville en elle-même n'a de remarquable que sa situation et quelques-uns de ses édifices, parmi lesquels nous citerons sa cathédrale, l'église du couvent de la Visitation, qui possède les reliques de saint François de Sales, l'hôtel de ville et la préfecture, de construction récente. Si nous étions plus versés en archéologie, nous pourrions aller visiter les restes du couvent de Sainte-Claire; mais nous ferons mieux de suivre la charmante promenade du Paquier, d'où notre vue embrassera une grande partie du lac d'Annecy, ses rives verdoyantes, tour à tour gracieuses et sévères, les montagnes boisées qui lui servent de ceinture, et au milieu desquelles le Séménos cache sa cime dans les nues.

Sur cette promenade nous verrons également la statue érigée, en 1844, à Berthollet. Cet hommage à l'ami de Monge, et l'un des fondateurs de la chimie moderne, né de l'autre côté du lac, à Talloires, fait d'autant plus d'honneur aux habitants d'Annecy que Berthollet considéra toujours la France comme sa patrie.

Thonon, l'ancienne capitale du Chablais, aujourd'hui simple chef-lieu d'arrondissement, est une ville d'environ 5,500 âmes, dont une partie est située sur le lac de Genève, et dont l'autre, plus importante, renferme les édifices publics, l'église, l'hôtel de ville, le collège, etc. De la promenade du Cretoz on domine le lac Léman, que nous pouvons maintenant aller admirer sans sortir de la France.

Thonon possède un petit port assez commode, et qui deviendra d'autant plus fréquenté que c'est le meilleur que nous ayons sur le lac.

Bonneville, capitale de l'ancien Faucigny, et devenue, comme Thonon, un chef-lieu

d'arrondissement, n'a guère plus de 2,000 habitants. Elle est située sur la rive droite de l'Arve, que l'on traverse sur un beau pont en pierre. A l'extrémité de ce pont, on a placé sur une colonne la statue du roi Charles-Félix.

Au-dessus de Bonneville s'élève la montagne du Môle. De son sommet, haut de dix-huit cent soixante-huit mètres, l'œil découvre un des plus magnifiques panoramas de la Savoie.

Dans l'arrondissement de Saint-Julien, arrondissement qui, partant de la pointe septentrionale du canton de Genève, se prolonge, parallèlement au Rhône, jusqu'au département de la Savoie sous la forme d'une bande étroite, se trouve, outre son chef-lieu, modeste bourg de 1,500 habitants, auquel ses carrières d'ardoises donnent néanmoins une certaine importance, la ville de Seyssel. La moitié de cette ville, qui compte près de 3,000 âmes, et que le Rhône partage en deux, appartenait, avant l'annexion, à la Savoie. C'est à Seyssel que le fleuve commence à être navigable, et c'est Seyssel qui est le centre de l'exploitation des asphaltes, si employés aujourd'hui pour le dallage des ponts et des trottoirs.

Nous ne pouvons quitter ce département sans visiter un gros bourg, très insignifiant en lui-même, mais dont le nom jouit cependant d'une immense célébrité. Chamonix est certainement, de toute la chaîne des Alpes, le principal rendez-vous des voyageurs. Pendant toute la belle saison, des flots de touristes appartenant à toutes les nationalités s'y succèdent sans interruption, et souvent leur affluence est telle qu'ils trouvent très difficilement à se loger.

C'est qu'en effet Chamonix est peut-être la station la plus heureusement située des Alpes, celle qui se prête plus que toute autre à des excursions intéressantes, celle d'où l'on découvre le mieux le panorama du mont Blanc. C'est de Chamonix que sont partis presque tous les intrépides pionniers qui ont exécuté ou tenté l'ascension de cette montagne. C'est de Chamonix qu'on se rend le plus facilement aux sources de l'Aveyron, au Montanvers, au jardin de Talèfre, au Chapeau, aux Bossons, à la Fléchère, qui, dans un rayon très circonscrit, offrent le sublime spectacle de presque toutes les merveilles des Alpes : aiguilles, cascades, glaciers, sommets décharnés ou croupes verdoyantes.

La ville de Chambéry, après avoir été longtemps la capitale de la Savoie, est devenue le chef-lieu du département de ce nom. C'est une ancienne ville de près de 20,000 habitants, assez mal bâtie et encore plus mal percée, et qui avait grand besoin de passer sous l'administration française pour se moderniser un peu. A part la rue de Boigne et la rue Saint-Léger, qui sont à peu près droites et d'une largeur presque suffisante, Chambéry n'a que des rues étroites, tortueuses, et beaucoup de ruelles. Les boulevards, qui occupent l'emplacement des fortifications détruites à la fin du siècle dernier, sont larges, spacieux, et entourent une partie de la ville.

Chambéry renferme quelques monuments dignes, à divers titres, de notre attention. La cathédrale, dont le portail est de cent ans postérieur au reste de l'édifice, est décorée à l'intérieur de peintures dont l'éclat et la richesse font le seul mérite. Nous y remarquerons un baptistère en marbre blanc, d'un beau travail, quelques anciens vitraux, et le tombeau du président Fabre, le père du grammairien Vaugelas.

Le chœur de l'église Notre-Dame, construite dans le style grec, en 1626, est entièrement en marbre. On voit dans cette église plusieurs bons tableaux et une statue de la sainte Vierge, également en marbre.

De l'ancienne forteresse bâtie en 1232, et plusieurs fois incendiée, il ne reste plus qu'une grosse tour terminée par une tourelle. Sur les débris du château on a construit, au commencement de ce siècle, un nouveau bâtiment qui servait de résidence au gouverneur. Son enceinte renferme une promenade plantée de gros marronniers. C'est dans la chapelle du château qu'on a conservé, jusqu'à sa translation à Turin, le saint suaire, précieuse relique que vint vénérer le roi François Ier. Ce monarque, qui se trouvait à Lyon, accomplit son pèlerinage à pied.

Le jardin botanique, jolie promenade située au pied du château, possède de précieuses collections de minéraux et de plantes.

Les environs de Chambéry sont très pittoresques; des maisons de campagne, de vieux manoirs, des champs et des coteaux couverts d'une végétation luxuriante, forment un ensemble d'autant plus gracieux que la nature du paysage contraste plus vivement avec les montagnes qui ferment l'horizon, et parmi lesquelles le Chat, Barbissel, les rocs de Blanchenet, le Granier, etc., dressent leurs cimes orgueilleuses. A une heure de Chambéry jaillissent les eaux de Challes, qui, malgré leur découverte, ou plutôt leur utilisation toute récente (1841), ont déjà une réputation bien assise. Ces eaux, très riches en principes minéraux, offrent cette particularité que, très limpides en sortant de terre, elles se troublent au contact de l'air, et ne tardent pas à déposer un sédiment principalement composé de soufre.

Aiguilles de la mer de glace, près de Chamonix.

Le département de la Savoie se divise en quatre arrondissements. Maintenant que nous connaissons la capitale du premier, jetons un coup d'œil sur les chefs-lieux des trois autres.

Saint-Jean-de-Maurienne est une petite ville de 3,000 habitants, dont l'église paroissiale et le cloître méritent seuls notre attention.

L'église, prise dans son ensemble, est loin de présenter ces lignes harmonieuses, ces belles proportions qui nous ont si souvent frappés dans les édifices religieux de l'architecture ogivale. Passons vite sous ce portique moderne, où il y a cependant, incrustés dans le mur, deux bas-reliefs en marbre qui mériteraient une meilleure place, et pénétrons dans l'église. Sa nef, déjà fort belle, nous prépare à admirer les magnifiques boiseries du chœur. Ce sont deux files de stalles sculptées avec un goût exquis; une galerie d'une légèreté et d'une délicatesse merveilleuses règne au-dessus de ces stalles, dont chacune porte sur son dossier la statue d'un saint.

A côté du siège épiscopal, également en bois sculpté, se trouve le reliquaire de saint Jean. « C'est, dit M. Mageri, tout un monde de statuettes, de groupes, de guirlandes, de

feuillages, de clochetons et de détails d'architecture profondément fouillés et nettement ciselés. » Ce petit monument est en albâtre.

Albertville se compose de deux bourgs, Conflans et l'Hospital, que, vers 1845, le gouvernement sarde a réunis, et auxquels il a donné ce nouveau nom. Leur voisinage (ils n'étaient séparés que par l'Arly) motivait parfaitement cette fusion, qui a été maintenue. Albertville, située à l'extrémité des belles et fertiles vallées de l'Arly et de l'Isère, est une ville industrieuse et commerçante, qui compte près de 4,500 âmes.

La ville de Moutiers (Moutiers-en-Tarentaise), dont le nom indique assez clairement qu'elle tire son origine d'un ancien monastère, est assise dans une espèce de carrefour triangulaire, formé par la réunion de trois vallées, celles de la haute Isère, de la basse Isère et du Doron. C'est une petite ville d'environ 2,000 habitants, qui ne doit une certaine importance qu'à ses salines.

Ces salines sont alimentées par une source salée dont les eaux ont une densité un peu inférieure à celle de l'eau de mer. Elles sortent de terre à un kilomètre environ de la ville, et sont traitées dans d'immenses bâtiments de graduation.

On y emploie deux procédés : celui des fagots et celui des cordes, pour concentrer l'eau salée par une évaporation spontanée à l'air libre avant de la soumettre à l'action du feu.

Le premier consiste à faire traverser par l'eau élevée au sommet du bâtiment de graduation une épaisse couche de fagots; dans ce trajet, l'eau, divisée à l'infini par les branchages entre lesquels elle est obligée de se frayer lentement son chemin, se vaporise et possède en arrivant en bas une densité sensiblement plus considérable. On répète l'opération, jusqu'à ce qu'elle ait atteint la densité convenable pour être traitée économiquement par le feu.

Le procédé des cordes repose sur les mêmes principes que le premier. Voici comment le décrit M. Derbette : « A Moutiers en Savoie, pour remplacer en été l'évaporation par le feu, on se sert d'un bâtiment de graduation à cordes, au moyen duquel on obtient directement du sel cristallisé. Ce bâtiment a quatre-vingt-dix mètres de longueur, dont soixante-dix sont garnis de cordes. Au sommet du bâtiment sont placés des canaux de treize centimètres de large, espacés entre eux de treize centimètres; des cordes sans fin passent dans des trous percés dans ces canaux, et sont maintenues par des solives placées dans la partie inférieure du bâtiment. Elles ont sept à huit millimètres de diamètre. Il y a vingt-quatre fermes, dans l'intervalle desquelles se trouvent douze canaux. Ceux-ci portent vingt-trois cordes chacun, ce qui fait quarante-six longueurs de corde pour chaque canal. Chaque corde ayant huit mètres vingt-cinq centimètres de longueur, on voit qu'il a fallu plus de dix mille mètres de corde pour construire le bâtiment. L'eau est élevée par une noria dont les seaux la déversent dans un canal qui règne dans toute la longueur du bâtiment. Celui-ci la distribue dans les canaux qui se trouvent entre chaque ferme, et de là elle passe dans les canaux qui supportent les cordes, et qui sont munis d'échancrures par lesquelles l'eau coule sur les cordes.

« Le sel cristallise sur ces cordes, qui se recouvrent ainsi d'une couche de plus en plus épaisse : lorsqu'elles ont acquis environ six centimètres de diamètre, on les décharge en brisant le sel. Celui-ci tombe sur le sol, et on le ramasse. »

La montagne du roc du Diable, qui domine Moutiers d'une hauteur de plus de deux mille mètres, projette son ombre sur la ville pendant une partie de la journée; cette montagne, d'une ascension assez facile, et qui se dresse isolée au milieu des Alpes, est le but de fréquentes excursions. De son sommet on voit se dérouler la chaîne entière des Alpes.

Aix, qui doit plus à ses eaux thermales qu'à sa belle situation sa réputation européenne, est un simple chef-lieu de canton, dont la population dépasse 4,500 âmes. Pendant la saison des eaux, les étrangers doublent à peu près ce chiffre. En 1859 on en compta plus de cinq mille.

Voici comment un de nos grands poètes, M. de Lamartine, dépeint Aix et ses environs : « La petite ville d'Aix, toute fumante, toute ruisselante et tout odorante des ruisseaux de ses eaux chaudes et sulfureuses, est assise par étages sur un large et rapide coteau de vignes, de prés, de vergers. Une longue avenue de peupliers séculaires, semblable à ces allées d'ifs, à perte de vue, qui conduisent en Turquie aux sites des tombeaux, rattache la ville au lac. A droite et à gauche de cette route, des prairies et des champs traversés par les lits rocailleux et souvent à sec des torrents des montagnes, sont ombragés de noyers gigantesques, aux rameaux desquels des vignes robustes comme les lianes d'Amérique suspendent leurs pampres et leurs raisins. On aperçoit de loin, à travers les échappées de vues, sous ces noyers et sous ces vignes, le lac bleu qui étincelle, et qui pâlit selon les nuages et les heures du jour. »

J'ajouterai tout prosaïquement à cette brillante description que le climat de la vallée d'Aix est d'une douceur remarquable, et qu'on y trouve en pleine terre des myrtes et des grenadiers. Les eaux d'Aix, dont les Romains faisaient grand cas, ainsi que le démontrent les importantes constructions qui subsistent encore, à peu près abandonnées pendant plus de mille ans, ne commencèrent à reprendre une certaine faveur que vers le milieu du XVIe siècle. Parmi ces constructions, l'arc de Campanus, situé sur la place de ce nom, et qui servait probablement de principale entrée aux thermes, le temple de Diane et le bain romain méritent d'être signalés.

Mer de glace, près de Chamonix.

L'arc de Campanus, d'ordre toscan et ionien, paraît remonter au IIIe siècle. Sa hauteur est de neuf mètres, sa largeur de sept mètres, son ouverture de trois mètres. Il est couvert de nombreuses inscriptions.

Les malades qui fréquentent les eaux d'Aix les prennent généralement plutôt en bains et en douches qu'en boisson. Pendant la saison, à certaines heures du jour, la ville est sillonnée en tout sens par des chaises à porteurs, transportant les baigneurs de l'établissement à leur domicile. Cet usage est une conséquence forcée du traitement presque toujours adopté. En sortant des étuves, le corps du patient ruisselle de sueur, et il est indispensable que cette transpiration artificiellement excitée se prolonge pendant un certain temps. Il a donc fallu trouver un moyen de transporter un malade jusque dans son lit sans l'exposer au moindre refroidissement. On y parvient en l'enveloppant, au sortir de l'étuve, dans des langes et des cou-

vertures, et en le portant en cet état dans sa chambre à coucher. Les porteurs d'Aix ont acquis par un long exercice une adresse vraiment étonnante, et ils franchissent, sans la moindre secousse pour leur fardeau, les couloirs, les portes, les escaliers les plus raides.

Deux sources alimentent les thermes d'Aix. On les désigne sous les noms de source d'alun et source de soufre. Leur débit est de six millions trois cent soixante-deux mille quatre cent quatre-vingt litres par jour. Une vraie rivière thermale. Cependant un réservoir immense se complète chaque nuit pour parer aux nécessités du service.

Aix est la reine des stations thermales de la Savoie, mais les sources de Marlioz et celles de Challes lui prêtent un utile concours dans la pratique hydrominérale. Il existe entre ces trois groupes une solidarité qui résulte des éléments dont ils se composent et que confirme chaque jour l'expérience. Ces trois sources, quoique douées de propriétés diverses, présentent des analogies qui permettent des combinaisons de traitement répondant à tous les besoins et à toutes les indications de la thérapeutique sulfureuse.

TROISIÈME VOYAGE

DE PARIS A LYON, ROUTE DE LA CHAMPAGNE

Provins. — Nogent-sur-Seine. — Troyes. — Bar-sur-Seine. — Châtillon. — Lyon.

Nous sortirons de Paris par le chemin de fer de l'Est, ligne de Mulhouse. Rien de remarquable n'attire d'abord notre attention, si ce n'est le château de Gros-Bois, dont les jardins et la galerie renferment des trésors en sculpture et en peinture. Gros-Bois appartint avant la révolution au comte de Provence, qui régna plus tard sous le nom de Louis XVIII. La Convention en fit une propriété nationale. Après le 18 brumaire, Bonaparte, premier consul, le donna au directeur Barras. Il a ensuite appartenu au général Moreau, puis à Berthier, prince de Neuchâtel.

La petite ville de Brie-Comte-Robert, dont le château ne présente plus que des ruines, fut une place de guerre importante lors de l'invasion des Anglais et pendant les guerres de religion.

Toute cette région a vu d'admirables combinaisons stratégiques pendant la campagne de 1814. Après la bataille de Vauxchamps, Napoléon apprit que, pendant qu'il battait le général Blücher ou ses lieutenants sur la route de Châlons à Paris, le prince Schwartzenberg avait marché rapidement sur Paris à la tête d'une armée plus nombreuse encore que celle de Blücher; que Montereau, Moret, Fontainebleau étaient déjà occupés par l'ennemi; que les équipages des maréchaux Victor et Oudinot avaient rétrogradé jusqu'à Charenton. Il prit son parti sur-le-champ, et quitta la route de Châlons pour regagner celle de Troyes.

Les belles routes départementales qui sillonnent aujourd'hui la Brie dans toutes les directions n'existaient pas à cette époque. Il fut obligé d'aller de Montmirail jusqu'à Meaux, pour y prendre la route de Meaux à Melun, et se placer ainsi entre Paris et l'armée autrichienne. L'armée fait trente lieues en trente-six heures. C'est à Suignes, à huit lieues seulement de Paris, que, le 16 février, l'empereur rencontre les premières colonnes autrichiennes. A la vigueur des coups portés immédiatement à Mormant, à Donnemarie, à Nangis, où deux de ses divisions sont complètement détruites; à la vue de ses régiments rejetés les uns sur les autres, et couvrant bientôt tous les chemins de leurs morts et de leurs blessés, Schwartzenberg reconnaît la présence de Napoléon. Il ordonne aussitôt la retraite, et se dirige sur Montereau, où un nouveau et plus sanglant désastre lui était réservé.

Nangis est une petite ville (2,500 habi-

tants) très agréablement située dans une des plus riches vallées de la Brie. Son église paroissiale est solidement construite en grès et d'un assez bon style gothique, bien que les détails en soient d'une exécution faible.

On voit à Nangis les ruines de son vieux château, dont deux énormes tours construites en grès subsistent encore. C'est dans les environs de cette ville que Napoléon, dans sa dernière et prodigieuse campagne, culbuta les Autrichiens et força une grande partie de l'armée alliée à repasser précipitamment la Seine.

Provins, ville de 8,000 âmes, située dans une riante vallée, n'occupa longtemps que le sommet de la colline; elle s'est depuis répandue sur la pente entière et jusqu'au confluent de deux petites rivières, le Durteint et la Voulzie. Provins a utilisé leurs eaux pour mettre en mouvement une soixantaine de moulins à farine, et, reconnaissant leurs propriétés pour la teinture, elle les utilise aussi pour la préparation de grosses étoffes. Sous le règne de Charles VII, Provins possédait une célèbre manufacture de draps. On raconte qu'un Anglais chassé de France embaucha des ouvriers de Provins, qui portèrent les premiers cette industrie en Angleterre.

La culture des roses est fort ancienne à Provins, et ses conserves ont une certaine réputation. Les roses, comme vous le savez, entrent dans les préparations de la parfumerie; on les emploie aussi en médecine, mais beaucoup moins qu'autrefois, parce que leurs propriétés astringentes sont assez faibles.

Je te recommanderai, Guillaume, un bel ouvrage de l'architecture du moyen âge : c'est la grosse tour que le peuple appelle la Tour de César, et qui est le dernier débris d'un château des comtes de Champagne. Elle a environ quarante-cinq mètres de hauteur. Elle présente un carré à pans coupés, flanqué à chaque angle d'une tourelle circulaire qui, engagée d'abord dans la maçonnerie, s'en détache à l'endroit où cette grosse tour prend la forme d'un octogone parfait, et laisse entre elle et les tourelles un espace où sont placés des arcs-boutants. La grosse tour et les quatre tourelles sont surmontées de toitures pyramidales. A peu de distance de la grosse tour, l'église Saint-Quiriace, d'une architecture élégante, peut le disputer à Notre-Dame de Paris pour les dimensions et la perfection de son chœur.

Provins possède des sources d'une eau minérale ferrugineuse, froide, douée de propriétés très énergiques. Leur réputation n'est pas aussi grande qu'elle devrait l'être.

Au delà de Provins le sol devient crayeux; on reconnaît la ligne qui sépare le bon sol de la Champagne du mauvais. Nous entrons dans le département de l'Aube, dans l'ancienne *Champagne pouilleuse*, ainsi nommée à cause de la misère qui y régna jadis. Cette contrée est maintenant traversée par des routes très fréquentées et par un embranchement du chemin de fer de l'Est; ces nombreuses et faciles voies de communication, aujourd'hui qu'on voyage beaucoup plus qu'autrefois, ont fini par réveiller les habitants de leur ancienne torpeur, et les ont aidés à triompher de la stérilité du sol dans une moitié de ce département. Le paysan de la Champagne pouilleuse s'ingénie aujourd'hui de mille manières pour effacer ce surnom et lutter contre une nature marâtre. Il a appris à planter des pins, à créer des prairies artificielles; il élève des bestiaux, de la volaille, des porcs, des abeilles. Il exploite la craie de son sol, la broie et la décante, pour en former des pains de *blanc d'Espagne*, ou plus exactement de *blanc de Troyes*. L'industrie cotonnière a pris aussi un grand développement; la bonneterie s'y est perfectionnée; la ganterie, la parfumerie, les draps pour la troupe, occupent beaucoup de bras.

On arrive à Nogent-sur-Seine, ville de 3,500 âmes, par deux ponts jetés sur les deux bras du fleuve. Le premier, en pierre et d'une seule arche de trente mètres d'ouverture, a été construit par le célèbre ingénieur Perronet. Peu de villes ont autant que Nogent souffert des guerres civiles et des incendies. De tous ses monuments elle n'a

conservé que son église paroissiale, dont la construction remonte au XVe siècle. Une inscription placée sur le mur extérieur indique qu'elle a été commencée sous Charles VI (1421), et achevée sous Henri II (1554). Sa tour, fort élevée, et assez belle, est de cent ans moins vieille; elle est surmontée d'une statue colossale de saint Laurent, qu'environne une galerie à jour fort remarquable.

En 1814, sa belle défense contre les étrangers lui coûta cher. Après une lutte de trois jours, le duc de Bellune fit sauter le pont de Nogent et se replia sur Provins. La retraite de la garnison permit à l'ennemi de pénétrer dans la malheureuse cité, et il acheva de brûler et ruiner ce que ses boulets et ses obus avaient épargné. Nogent, depuis cette époque, a presque entièrement été rebâti à neuf.

Le nom de *chemin des Romains,* conservé par un chemin du voisinage, a donné à penser que Nogent avait existé dans le temps de leur domination; mais la tradition la plus constante est qu'elle fut bâtie sur les ruines de Richebourg, sans qu'on puisse fixer la date de la destruction de celle-ci, ni son origine.

Un canal traverse la ville de Troyes, et la partage en deux parties. Le long de ce canal, et autour du bassin creusé sur l'emplacement de l'ancien palais des comtes de Champagne, s'élèvent d'assez beaux quais, bordés de maisons dont la physionomie moderne forme un contraste saisissant avec les autres quartiers, dont les rues étroites, mal alignées, avec leurs sombres hôtels aux portes massives, aux fenêtres grillées, leurs habitations bourgeoises construites en pans de bois, coiffées de toits pointus, ayant pignon sur rue, vous transportent en plein moyen âge. Comme toutes les villes d'aujourd'hui, Troyes travaille à se rajeunir, à se donner de l'air et de la lumière : elle a déjà abattu ses vieux remparts, et elle en a fait des promenades agréables.

Les environs de l'ancienne capitale de la Champagne ont une physionomie toute spéciale. Dans l'intérêt de l'agriculture, les comtes de Champagne avaient depuis longtemps divisé l'un des bras de la Seine; l'industrie fabricante a poussé la division à l'infini. Le bras qui passe dans les murs de Troyes est distribué en d'innombrables petits canaux qui font marcher des moulins, des filatures, des teintureries, des tanneries. Chacun de ces petits canaux est bordé de sentiers, que longent une haie vive et de gracieux rideaux de peupliers. De chacun d'eux partent des rigoles qui vont féconder des jardins, des chènevières, des oseraies, des pépinières, des plants de saule.

La France a peu d'édifices gothiques comparables à la cathédrale de Troyes pour l'étendue du vaisseau, la hardiesse des voûtes, la justesse et le grand effet des proportions. On désirerait seulement plus de légèreté dans les piliers qui séparent la nef des bas côtés. Le portail et la grosse tour sont d'une élégance parfaite. Le chœur et la nef sont des XIIIe, XIVe et XVe siècles; la tour et le portail sont du XVIe. Un groupe de cinq figures, ouvrage curieux du XVIe siècle, représente le *Baptême de saint Augustin.* L'autel est orné d'une bonne copie de la *Cène* de Léonard de Vinci. A droite de l'autel, un tableau sur bois, divisé en plusieurs panneaux, représente la *Nativité de Notre-Seigneur.* Les vitraux datent du commencement du XIIIe siècle. Ceux du chœur surtout sont précieux par leur belle conservation, et parce qu'ils donnent les costumes exacts et en grande proportion de plusieurs rois de France, comtes de Champagne, princesses de leur maison, et évêques de Troyes du XIIIe siècle. La grande rose, au-dessus du portail, est particulièrement remarquable par l'harmonie et la vivacité des couleurs.

L'ancienne collégiale Saint-Urbain a été citée par Millin, dans son bel ouvrage sur nos antiquités nationales, comme un des plus remarquables monuments du style ogival, et qui n'a de rival pour l'élégance légère que la Sainte-Chapelle de Paris. Elle date de la fin du XIIIe siècle. On attribue au ciseau de François Gentil un bas-relief qui représente une femme enveloppée d'un linceul et couchée sur un tombeau. Le même artiste, né à Troyes, a plusieurs autres de ses œuvres

dans les églises Saint-Pantaléon et Saint-Nicolas.

L'église Saint-Jean possède un des meilleurs tableaux de Pierre Mignard, qui eut Troyes pour berceau : le *Baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain*. La figure du Père éternel, exécutée à fresque au-dessus de ce tableau, est du même artiste. Girardon, né aussi à Troyes, a modelé les deux anges en cuivre doré qui ornent l'autel. Jacques Juliot a sculpté plusieurs bas-reliefs en albâtre dans la chapelle des Fonts.

L'église Sainte-Madeleine, la plus ancienne de la ville, offre dans sa construction des détails précieux du XIIe et du XVIe siècle. Le jubé, remarquable par sa légèreté et sa richesse, fut construit en 1518 par l'Italien Jean Gualdo. Les vitraux des chapelles présentent des étoffes supérieurement rendues.

Bien que César n'ait pas fait mention de Troyes, les antiquaires sont d'opinion qu'elle a dû exister de son temps. Pline parle du peuple *Tricasses*, et Ptolémée appelle la capitale de ce peuple *Augustobona Tricassium*. Un écrivain latin nous apprend qu'elle était fermée de murailles en 356. Elle eut des comtes héréditaires vers le milieu du Xe siècle. A la comté de Champagne plusieurs réunirent la suzeraineté de Blois, de Chartres et de Brie. L'un d'eux, Thibault IV, qui vivait dans la première partie du XIIe siècle, fit de Troyes une ville riche, commerçante et manufacturière. Entrepôt du commerce par terre de presque tout le nord de l'Europe jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance, ses foires y attiraient une affluence considérable de marchands de toutes les nations. Pour vous donner une idée de son ancienne splendeur, je vous dirai que vers le milieu du XVIIe siècle on y comptait deux mille métiers de draperie et mille six cents de tisseranderie, quatre cent cinquante maisons de tannerie, corroierie et mégisserie, et deux cents maîtres teinturiers. Vers la fin du XVIe siècle, un souverain étranger accepta de notre roi Charles IX la caution des commerçants troyens pour la somme énorme alors de 1,200,000 livres.

Troyes partagea longtemps avec Rouen le monopole de la fabrication des cartes à jouer et des images gravées sur bois (connues sous le nom de *dominoterie*). Cette industrie occupait à elle seule quarante moulins à papier depuis Bar-sur-Seine jusqu'à Méry. Sous le règne de Henri IV, Troyes comptait 60,000 habitants; il ne lui en reste aujourd'hui qu'environ 35,000.

Le grand mouvement industriel de notre époque a porté autant de profit aux habitants de la campagne qu'à ceux de la vieille cité. Je citerai, par exemple, l'industrie de la bonneterie. Troyes possède mille cinq cents métiers de ce genre, et il en existe dans la campagne plus de trois mille cinq cents, dont les produits viennent se vendre au chef-lieu. Depuis quelques années on emploie, pour le tricot, des métiers circulaires qui fabriquent des pièces de tissus sans couture, dans lesquels on taille des bonnets. Ces métiers produisent à si bas prix qu'ils ne redoutent aucune concurrence.

Depuis Troyes jusqu'à Bar-sur-Seine, le pays qu'on traverse est constamment plat et sablonneux. Bar, assise au milieu d'un riche vignoble sur la rive gauche de la Seine, à l'extrémité d'une vallée resserrée entre deux coteaux, dont l'un est gracieusement couronné d'une vieille chapelle et d'un vieux bouquet de bois, est une jolie mais modeste ville de 3,000 âmes. Ses maisons, généralement bien construites, la propreté de ses rues, ses charmantes allées le long de la Seine, en font un séjour agréable.

Nous arrivons à Châtillon-sur-Seine par un beau pont jeté au confluent de la Seine et de la petite rivière de la Douix, qui prend naissance à quelque distance sur la gauche et sort d'un roc. Gardez-vous de mépriser cette pauvre petite Douix; car, dans les grandes chaleurs de l'été, il arrive assez souvent que le lit sablonneux de la Seine se trouve à sec, et que, nous autres Parisiens, qui croyons boire de l'eau de la Seine descendue du centre du département de la Côte-d'Or, nous recevons le tribut de la Douix, qui, elle, ne tarit jamais.

Châtillon, peuplée de 5,000 habitants, forma jadis deux communes distinctes : la

ville de Chaumont et le Bourg. Chacune eut son château; celui du Bourg n'offre plus que des ruines. Le château de la ville, désigné sous le nom de *Châtelot*, appartient depuis longtemps à la famille Marmont. Le dernier et le plus illustre chef de cette famille, le duc de Raguse, a fait de cette habitation un établissement rural et manufacturier qui mérite d'être visité. A côté d'un haut fourneau fonctionnent une fabrique de sucre de betteraves, une scierie hydraulique, etc.

Les artistes visitent avec plaisir dans le quartier du Bourg l'église Saint-Nicolas, qui date du XII[e] siècle, à l'exception du chœur, reconstruit en 1546.

Nous pourrions rejoindre la ligne de Lyon par Nuits-sous-Ravière; mais nous préférons nous diriger sur Dijon par la voie de terre, en remontant la vallée de la Seine. A quarante kilomètres au delà de Châtillon, à mi-chemin entre cette ville et Dijon, un peu à droite de la route, dans une contrée boisée et rocheuse, au pied de la ligne calcaire qui partage les eaux de la Saône et de la Seine, nous pouvons voir ce dernier fleuve à sa naissance. Il se forme de la décharge de quelques étangs alimentés par plusieurs petites sources, toutes situées dans la commune de Saint-Germain-la-Feuille. Près de ces sources ont été découvertes, en 1836, de nombreux objets gallo-romains et les débris d'un vaste temple entouré de cellules ou chapelles, et au milieu duquel, près d'une source aujourd'hui tarie, se trouvait une statue de la déesse *Sequana*. En 1867, les sources de la Seine ont été réunies au pied d'une belle statue de Nymphe, due au ciseau de M. Jouffroy, et représentée assise devant une grotte. Ce monument a été érigé *aux sources de la Seine* par la ville de Paris.

A environ seize kilomètres plus loin, nous passons dans le joli bourg de Saint-Seine. L'église de l'ancienne abbaye de Saint-Seine date du XIII[e] et du XV[e] siècle; on la cite comme une des plus belles que possède le département. De là nous gagnons Dijon, Châlon-sur-Saône, et enfin Lyon, but de notre voyage.

Il suffit de regarder la position de Lyon au confluent de deux cours d'eau aussi importants que la Saône et le Rhône, pour comprendre qu'elle soit devenue l'immense entrepôt où affluent et s'échangent les marchandises du Midi et du Nord, et que sa population ait atteint le chiffre de 325,000 habitants, en y comprenant la population des anciens faubourgs, annexés en vertu d'un décret du 24 mars 1852.

Lyon est donc riche, fort riche; aussi les habitations somptueuses n'y font pas faute. Le quai Saint-Clair se distingue par ses magnifiques maisons. C'est en se promenant sur le quai Saint-Clair que l'empereur d'Autriche Joseph II s'arrêta pour avouer que les marchands de Lyon étaient mieux logés que les princes de son pays. Et cependant Lyon a bien changé depuis cette époque, et si l'empereur Joseph y revenait aujourd'hui, il trouverait bien d'autres sujets d'étonnement et d'admiration. Depuis vingt ans surtout, on peut dire de Lyon qu'il s'est complètement transformé.

Il y a déjà bien longtemps que la municipalité faisait de louables efforts pour donner un peu d'air et de lumière à son quartier central, dont les rues étroites, bordées de constructions très élevées, ne voyaient jamais un rayon de soleil descendre sur leur pavé fangeux. Des ordonnances de police, destinées à faire contracter aux habitants certaines habitudes de la propreté la plus élémentaire, s'affichaient de temps en temps; mais l'absence de concierges, et les longues et obscures allées qui traversaient les maisons et qui servaient de passages, rendaient ces mesures illusoires. On balayait un peu; on élargissait par ci, on gagnait par là quelques mètres sur une devanture de boutique hors d'alignement; mais la ville n'en était ni plus claire ni moins sale. Ces palliatifs, ces demi-mesures coûtaient malgré cela très cher, et le résultat ne répondait nullement à la dépense. C'est alors que, stimulée par l'exemple de la capitale, l'édilité lyonnaise eut recours aux grands moyens. Elle décida l'ouverture et adopta le tracé de plusieurs larges voies, achevées aujourd'hui, et qui n'ont rien à envier, ni pour la magnificence des construc-

tions, ni pour la somptueuse décoration des magasins et des cafés, aux plus belles rues de Paris. Ces immenses trouées au milieu d'une masse compacte de maisons séparées par d'obscures et sordides ruelles, ont complètement changé la physionomie de la cité. Mais, si l'on a beaucoup fait, il reste encore beaucoup à faire pour accomplir cette œuvre de régénération.

Une des causes qui contribuaient pour une large part à la malpropreté proverbiale de Lyon, était le manque d'eau. Depuis 1856, une compagnie s'est mise en mesure de fournir à la ville trente mille mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures. Il ne s'agit plus que de savoir s'en servir.

Bâti en partie sur plusieurs collines et en partie sur un terrain uni, Lyon offre peu de régularité. Ce qui est fort gênant pour les habitants produit du moins, en faveur de nous autres simples visiteurs, des points de vue variés et d'un effet piquant : par exemple, le quai de la Saône. Au-dessus de la ligne des toits, vous voyez se détacher la verdure et le sol rocheux du coteau presque à pic contre lequel les maisons sont adossées, tandis que bien au-dessus le sommet du coteau se couronne d'une seconde ligne de maisons et de clochers. Les trois belles lignes de quais entrecoupées de dix-sept ponts, presque tous de construction moderne, ont un aspect imposant. Plaçons-nous au confluent des deux cours d'eau, et prenons l'innocent plaisir que nos badauds de Paris aiment à se donner du pont de l'île Saint-Louis, où la Seine se partage en deux bras. Voyez comme cette Saône est calme; les bateaux n'y descendent qu'avec une sage lenteur, tandis que le Rhône emporte avec la vitesse d'une flèche ceux qui se confient à son onde rapide. Un des faubourgs de Lyon, la presqu'île Perrache, au sud, semble destiné à un brillant avenir. C'est un immense terrain conquis sur le Rhône, qui a été forcé de se creuser un autre lit il y a une soixantaine d'années. Il doit son nom à un homme ingénieux qui, en 1770, conçut l'heureuse idée de reculer de deux kilomètres la jonction du Rhône et de la Saône, afin d'allonger la ville, qu'on ne pouvait agrandir d'aucun autre côté à cause des montagnes qui l'entourent et du fleuve et de la rivière qui la bordent. La presqu'île Perrache est presque déjà un nouveau Lyon, beaucoup plus beau que l'ancien. Les rues qu'on y a tracées sont très larges et aboutissent presque toutes au fleuve ou à la rivière. Elle jouit d'un port sûr et commode pour le débarquement et l'embarquement des marchandises.

M. Amédée Thierry, l'historien des Gaulois, raconte ainsi l'origine de Lyon : « De graves dissensions domestiques s'étaient élevées dans l'enceinte de Vienne, durant les guerres de César et de Pompée : une partie des habitants avait chassé l'autre. Réfugiés sur les bords du Rhône, près de son confluent avec la Saône, les bannis viennois y vécurent longtemps campés dans des cabanes ou sous des tentes. L'année qui suivit la mort du dictateur, le sénat romain forma le projet de les coloniser et de leur bâtir une demeure. Il chargea de ce soin le gouverneur de la province, Plancus, dont il redoutait et voulait occuper l'esprit turbulent. A l'endroit où la Saône se jette dans le Rhône, sur le penchant d'une colline qui la borde à l'occident, était situé un village ségusien nommé *Lugdunum*. Plancus s'en empara, le reconstruisit, et en fit une ville où il établit les exilés. Plus tard, Auguste, charmé de la beauté du site, y attira une colonie militaire. » Lyon reçut aussi à cette époque le nom de *Leopolis* ou *Leontopolis,* ville du lion. Au temps de saint Irénée elle portait celui de *Rhodanusia,* qui peut se traduire par la Rhônoise.

La cité romaine occupait la pente des hauteurs de Fourvières, beaucoup au-dessus du niveau du Rhône et de la Saône. Les Romains ne connaissaient ni les pompes à feu ni les machines hydrauliques qui peuvent élever l'eau. Leur méthode ordinaire était de rechercher les sources qui pouvaient se trouver de niveau avec le lieu qu'ils voulaient approvisionner, et de conduire l'eau de ces sources par un aqueduc, c'est-à-dire un canal en pierre couvert, que soutenait une longue suite d'arcades. Pour abreuver Lyon,

ils s'adressèrent aux sources du mont Dore, et deux aqueducs conduisirent cette eau au travers et au-dessus des vallées qui séparent le mont Dore de celui de Fourvières. Plus tard, les empereurs romains eurent un palais tout à fait au sommet de Fourvières, et ce palais se trouva de vingt mètres au-dessus du niveau des eaux qui coulaient du mont Dore. Les Romains n'hésitèrent pas à aller s'adresser aux sources du mont Pila, plus élevées, mais à une distance de trente-deux kilomètres en ligne droite, et séparées de Lyon par plusieurs vallons d'une grande profondeur. Ils construisirent un aqueduc qui, à cause des circuits nécessaires pour ménager la pente de l'eau, se développe sur une longueur de cinquante-deux kilomètres. On retrouve de beaux vestiges de ce gigantesque travail sur plusieurs points de la campagne. Dans l'ancien clos d'un couvent de minimes, nous pourrons visiter le réservoir, solidement voûté et parfaitement conservé. C'est un carré d'environ quinze mètres sur chaque face et de sept mètres de hauteur. L'intérieur est divisé par arcades que soutiennent de forts piliers. Nous ferons connaissance avec le fameux ciment romain, qui, en séchant, acquérait la dureté du granit. Nos ingénieurs font aujourd'hui des mortiers hydrauliques aussi bons que ce ciment, dont la dureté est l'effet du temps, et non d'une composition particulière.


Lyon.

Parmi les vieux édifices religieux de Lyon, on remarque la petite église d'Ainai, qui date, du moins en partie, du xe siècle. Elle porte le cachet de l'architecture byzantine. Le dôme, la voûte du chœur, le clocher pyramidal, sont moins anciens. L'artiste avait cru devoir utiliser, en le plaçant dans le portail, un bas-relief qui représentait, dit-on, les déesses mères sous la figure de trois femmes. Celle du milieu porte une corne d'abondance et deux pommes, les deux autres chacune une pomme. Ce bas-relief a été transporté au musée lors des dernières réparations. L'église Saint-Paul, dont la partie supérieure est éclairée par un dôme octogone, date du xiie siècle. Je ne sais si l'on y voit encore un bas-relief qu'on disait être du xie siècle, et qui représentait un comte Richard à genoux, demandant miséricorde par ces paroles, gravées en caractères carlovingiens : *Christe, rei miserere mei, medicina reorum :* « Christ, remède des pécheurs, ayez pitié de moi, pécheur. » Au-dessus, le Sauveur tient un livre de la main gauche, et de la droite bénit le pénitent. Le portail de l'église Saint-Pierre est du ixe ou du xe siècle.

La cathédrale rappelle pour le style notre église parisienne Saint-Germain-l'Auxerrois. C'est un monument du xiie siècle, dont le portail n'a été achevé que sous Louis XI.

On a fait entrer dans la bâtisse plusieurs blocs de marbre tirés des ruines du *Forum* construit par Trajan sur la montagne de Fourvières. Son cloître fut environné militairement d'épaisses murailles et de grosses tours. Elle possède une cloche du poids de dix-sept mille cinq cents kilogrammes, qui passe pour la plus grosse qu'il y ait en France. Dans le bras gauche de la croix, les curieux se font montrer une horloge construite en 1598, par un certain Lippius, de la ville de Bâle. Elle marquait le cours du soleil, les phases de la lune, l'année, le mois, le jour, l'heure, la minute, la seconde, et le nom du saint du jour. Plusieurs petites figures au-dessus du cadran mettaient en mouve-

ment un carillon qui jouait différents airs. Le mécanisme est dérangé; pour le réparer il faudrait une forte somme que personne aujourd'hui n'est d'avis de consacrer à cet usage.

La belle pyramide qui sert de clocher à l'église Saint-Nizier domine tous les monuments de Lyon. L'église actuelle date du commencement du xve siècle. Les dessins du portail sont dus au Lyonnais Philibert Delorme. Le sculpteur Coysevox, dans une de ses meilleures inspirations, avait exécuté avec amour une statue de la Vierge, et en avait orné la maison qu'il habitait à l'angle de la rue du Bât-d'Argent. Ce chef-d'œuvre appartient aujourd'hui à l'église Saint-Nizier, qui possède un beau tableau de Revoil, *Jésus mourant sur la croix*. Le sculpteur et le peintre étaient tous deux Lyonnais : le premier du siècle de Louis XIV, le second du nôtre.

Ce dôme d'une grande beauté, qu'on découvre de toutes parts, Servandoni en a donné les dessins. Il appartient à l'église des Chartreux, édifice de la fin du xvie siècle, dont l'autel, composé de marbres les plus rares, est surmonté d'un majestueux baldaquin. Le ciseau de Sarrasin a taillé les statues remarquables de saint Jean et de saint Bruno.

Soufflot, l'architecte du Panthéon, a donné les dessins du palais moderne de l'archevêché, sur l'emplacement qu'avait occupé un palais qui datait de l'époque de Charlemagne. Lyon doit au même architecte une œuvre plus belle encore : c'est la façade de l'Hôtel-Dieu, qui domine le quai du Rhône.

L'hôtel de ville n'a de rivaux en Europe que celui d'Amsterdam, et celui de Paris avant les désastres causés par la Commune, en 1871. Sa construction, d'après les dessins de Maupin, date de 1647. Cependant la façade est de Mansard, appelé quelques années après à réparer les ravages causés par un incendie. Deux tables de bronze ornaient naguère encore la principale entrée; elles ont été transférées au palais des Arts. Ce sont des antiquités romaines. Elles portent un discours prononcé dans le sénat romain par l'empereur Claude en faveur de la cité de Lyon, et pour lui obtenir le titre de colonie, discours que tu peux lire, Guillaume, dans le onzième livre des *Annales* de ton Tacite. On reconnaît le génie des frères Coustou dans deux magnifiques groupes en bronze : c'est le Rhône qui s'appuie sur un lion rugissant, et la Saône qui s'appuie sur un lion paisible.

Dans la bibliothèque de Lyon, riche en manuscrits orientaux, nous n'oublierons pas de nous faire montrer un herbier sur vélin avec figures, qui date, assure-t-on, de plus de six cents ans; une *Histoire générale de la Chine* en vingt volumes, imprimée à Pékin en beaux caractères chinois; un Tite-Live imprimé à Venise en 1470, trente ans après l'invention de l'imprimerie. Le palais des Arts est un musée où ont été recueillies les antiquités romaines de Lyon; il est riche en tableaux de différentes écoles. La ville de Lyon a elle-même produit assez d'artistes en peinture pour qu'on parle aujourd'hui de l'école lyonnaise.

Lyon possède, ce qui est rare dans les villes de province, de belles places publiques. Deux sont vraiment monumentales, celle des Terreaux et celle de Belle-Cour, sur laquelle s'élève la statue équestre de Louis XIV. N'oublions pas une autre place, celle de *l'Homme de la Roche,* qui n'a rien d'aussi beau, mais où le premier passant que nous rencontrerons nous racontera une touchante anecdote au sujet d'une statue de bois qui figure assez naïvement un homme d'armes du moyen âge. Il est cuirassé et tient en main une hallebarde; mais pourquoi cette bourse dans son autre main? Ecoutez : « Vers l'an quinze cent et tant, il y avait à Lyon un marchand nommé Jean Cleberg. Il était natif de Nuremberg, avait fait le commerce en Suisse; mais, lors de l'entrée de François Ier en Italie, il arma une compagnie franche, se mit au service du roi de France, fut comme lui fait prisonnier à Pavie, et le suivit dans sa captivité à Madrid. Las du métier des armes, il revint à sa première profession, s'établit à Lyon, et, ayant gagné honorablement une grosse fortune, il acheta le droit de bourgeoisie. Cet homme faisait un grand

bien à la classe ouvrière, et, chaque année, il mariait une pauvre fille de son quartier en lui donnant une bonne dot. A sa mort, le peuple de Vaise et de Bourgneuf lui éleva une statue en bois. Chaque fois que la statue est tombée de vétusté, il s'est trouvé de bonnes âmes qui l'ont remplacée par une nouvelle. La statue actuelle date de 1820. Avant de l'inaugurer sur le roc d'où elle domine la route de Paris, une foule nombreuse l'a promenée dans toute la ville au son des instruments. La statue qu'elle remplace datait de 1716, et toutes les révolutions l'avaient respectée. Il n'est pas à Lyon d'enfant du peuple qui ne dise, en parlant de la statue de la place de l'Homme de la Roche : « C'est le bon Allemand qui marie les filles de Vaise et de Bourgneuf; il leur montre sa bourse pleine d'argent pour les doter. »

Il existe un autre nom pour le moins aussi populaire à Lyon, et que toute l'Europe connaît, c'est celui de Jacquard, l'inventeur des métiers à l'aide desquels un tissu ouvré et chargé de dessins compliqués n'exige pas de la part de l'ouvrier qui l'exécute plus de calcul et d'intelligence qu'un tissu uni, les choses étant préalablement disposées dans un certain ordre.

Vous savez dans un tissu distinguer la *chaîne* et la *trame*. Vous vous rappelez ce que c'est qu'une *lice* et qu'une *duite*. Dans la Jacquard, le soulèvement des lices est disposé autrement que dans le métier primitif de tisserand. Ce soulèvement dépend de la pulsation imprimée aux lices par le jeu de quelquefois plus de huit cents aiguilles horizontales, dont chacune peut décider une lice différente à se soulever. Jugez à combien de combinaisons dans l'entre-croisement des fils, et par conséquent à quelle variété de dessins, un tel nombre de lices peut fournir. A chaque fois que la navette a déposé une duite entre les fils de la chaîne, les huit cents aiguilles entrent en jeu ; mais toutes ne parviennent pas à communiquer la pulsation à leur lice correspondante. Après chaque coup de navette, un carton percé d'un certain nombre de trous s'interpose, et ne laisse arriver aux lices, à travers ses trous, que la pulsation d'un certain nombre d'aiguilles ; toutes les autres frappent en vain sur le carton pour cette fois. De la sorte, après chaque coup de navette se succèdent pour un seul dessin des cartons au nombre de plusieurs milliers, et dont chacun a pour fonction de ne laisser passer que telles ou telles aiguilles, et par conséquent de ne permettre que le soulèvement de telles ou telles lices. L'ouvrier dispose de plusieurs navettes chargées de fils de diverses couleurs. Les choses sont arrangées de telle sorte que, lorsqu'il doit changer la couleur de la duite, un fil de la couleur voulue se montre en tête de l'une des lices soulevées, et lui rappelle laquelle des navettes doit être lancée. Dans l'ancienne Jacquart, le mouvement à imprimer aux aiguilles était pénible pour l'ouvrier, et exigeait une assez grande dépense de force. Un perfectionnement de M. Dhomme permet l'emploi d'un moteur mécanique.

La fabrication des soieries est la principale industrie de Lyon. La soie, dans l'état où les fabricants la reçoivent des filatures proprement dites, se nomme soie *grège*. Le fil se compose alors d'au moins cinq, et quelquefois vingt fils dévidés ensemble en écheveau, d'après le cocon filé par l'animal. Avant d'être bonne à employer, elle doit subir les différentes opérations du moulinage. La première consiste à dévider les écheveaux sur des bobines appelées *rochets*; la dévideuse a soin de corriger les imperfections du fil et de bien rattacher les bouts, de manière que toute la soie d'un rocher ne fasse qu'un fil sans interruption. La seconde opération consiste à donner ce qu'on appelle le *poil*. Une machine tord le fil, soit à droite, soit à gauche, et lui donne la qualité du poil, qui présente une sorte de spirale comme un tire-bouchon. Vous comprenez que deux fils en sens contraire, et réunis ensuite, se tiennent plus étroitement. Pour le fil de la trame, il suffit de prendre deux fils grèges, ou, comme on dit deux poils que l'on tord de nouveau ensemble. Pour le fil de la chaîne, qu'on appelle l'*organsin*, on réserve la soie la plus belle, on donne une torsion plus

forte, quelquefois même on réunit un plus grand nombre de poils. Cette préparation du fil de trame et de l'organsin s'appelle le *moulinage*.

La soie se vend au poids; mais ici se présente une assez grave difficulté. La soie est très hygrométrique. Tu ne comprends pas ce mot, Henriette; ton frère t'expliquera que cela signifie qu'elle accapare facilement l'humidité répandue dans l'atmosphère, et qu'elle pèse plus dans un lieu humide que dans un lieu sec. Sans même que le vendeur fût de mauvaise foi, il pourrait arriver qu'un ballot pesé dans les magasins d'un marchand perdît dans les magasins de l'acheteur plusieurs centièmes de son poids. Pour mettre le vendeur et l'acheteur dans des *conditions égales*, qu'a-t-on fait? On a établi, dans les villes où le commerce des soies est important, des magasins dans lesquels on entretient une température et une atmosphère constamment les mêmes; tous les ballots de soie qui sont l'objet d'une transaction y sont transportés. On les pèse, on les ouvre, on étale la soie sur des tablettes, et, quand on suppose que son poids s'est mis en conformité avec l'atmosphère du lieu, on la pèse de nouveau. Le poids alors est le poids de condition, c'est sur lui que porte le marché. On appelle ces magasins *la condition publique*. Depuis quelques années, la condition publique de Lyon a adopté un système d'épreuves proposé par MM. Talabot. Lorsqu'un ballot de soie est présenté au conditionnement, on constate le poids net de la soie qu'il renferme; quand note a été prise de ce poids, on tire de la masse totale trente écheveaux; on divise ces écheveaux en trois lots, et l'on pèse chacun d'eux dans des balances de précision. Pour procéder à l'essai, on suspend ces lots dans un vase clos autour duquel circule un courant de vapeur : on obtient ainsi leur dessication absolue. Alors on les pèse de nouveau, et, par le poids qu'ils ont perdu, on calcule le poids réel de la balle de soie dont ils ont été extraits.

Le fil de soie est couvert d'un enduit glutineux que ne peut lui enlever l'eau bouillante seule, mais qui disparaît dans une eau chargée de savon. C'est ce qu'on appelle *cuire* la soie. Dans cette opération, la soie perd un quart de son poids, et le nouveau dévidage qu'elle doit subir donne, en outre, beaucoup de déchet. La soie grège ou crue prend la teinture aussi bien que la soie cuite. Beaucoup d'étoffes sont faites avec des soies teintes sur cru; mais les belles étoffes souples, moelleuses, brillantes, sont faites avec des soies cuites.

Lyon a été la première des villes de France à posséder des fabriques de soie. Sous Louis XI, elle donna asile à des fabricants florentins et lucquois chassés de leur patrie par les discordes civiles. Ce roi, par lettres patentes datées d'Orléans en 1466, ordonne que, « pour empêcher la sortie annuelle du royaume de quatre à cinq cent mille écus pour achat d'étoffes de soie, il sera établi à Lyon des métiers à faire des étoffes de ce genre. » Cette première tentative n'eut pas tout le succès que la commune lyonnaise s'en promettait. A la même époque, Louis XI donna un privilège semblable à la ville de Tours. Dans le cours du siècle suivant, Étienne Turquet et Barthélemi Nariz, deux Génois qui avaient obtenu le titre de bourgeois de Lyon, proposèrent aux consuls d'appeler des ouvriers pour confectionner les draps de soie et les tissus d'or et d'argent, qui alors étaient de grande mode. On obtint de François Ier les patentes nécessaires, qui furent délivrées le 2 décembre 1536, et la commune décida « de prêter à Turquet, entre mars et Noël, cinq cents écus soleil, dont il s'obligera à les rendre dans cinq ans, que finira la première compagnie; et, encore pour le mieux gratifier et l'encourager à soutenir son œuvre, on le tiendra exempt de ce qu'il pourra devoir à cause de ses marchandises de Flandre ». Aussitôt trois métiers furent montés, avec des chaudières pour la teinture; Turquet embaucha des ouvriers de Gènes, d'Avignon, de Tours, et jeta les fondements d'une industrie qui a fait la prospérité et qui sera pendant longtemps l'orgueil de la ville de Lyon. Aujourd'hui cinquante mille métiers battent dans Lyon et ses faubourgs,

Parc de la Tête-d'Or.

sans compter trente et un mille autres dans les campagnes environnantes. On compte que 60,000 individus sont occupés par les diverses manipulations de la soie, et qu'en tout la fabrique des soieries lyonnaises donne du travail à plus de 140,000.

Par malheur, la base de cette industrie de luxe repose beaucoup trop sur les caprices de la mode, et tout ce monde est parfois exposé à de cruels chômages. Dans les années 1836 et 1837, par exemple, par suite des faillites des banques américaines et de la grande crise commerciale des États-Unis, les demandes de soieries cessèrent; or les États-Unis sont le consommateur principal du marché de Lyon. C'est à peine si dix à douze mille métiers continuèrent à battre dans la ville, et trois à quatre mille dans les campagnes. Lyon compta plus de trente-cinq mille inscriptions sur les registres de bureaux de bienfaisance. A la tête de cette industrie, on compte aujourd'hui environ cinq cents capitalistes. Ils fournissent la matière, organsin ou trame soie ou laine, or ou argent, suivant l'objet à fabriquer, à un maître qui possède depuis un jusqu'à six métiers. Ce maître emploie des ouvriers qui se sont donné eux-mêmes le singulier nom de *canuts*. Pour l'ordinaire, le maître donne au canut le logement et la moitié du prix de façon, à la charge par celui-ci de payer la moitié de l'huile et la moitié de la journée d'un lanceur de navette, si le métier nécessite l'emploi de deux hommes.

La chapellerie de Lyon a été longtemps sans rivale. Elle a fabriqué jusqu'à dix mille chapeaux par jour. Elle n'en fabrique aujourd'hui qu'environ quatre cent cinquante mille par an.

Lyon et Paris sont à peu près les seules villes de France où se prépare l'orseille pour teinture. La base de l'orseille est un lichen qui tapisse certains rochers de l'Auvergne, des Canaries et du Cap-Vert. On commence par le débarrasser des substances étrangères qui s'y trouvent mêlées ; puis on le fait macérer pendant quelques jours avec de l'urine, dans de grandes auges de bois. Par l'effet de la fermentation, et par l'addition de diverses substances, on obtient une pâte molle d'un rouge violacé, que l'on conserve dans des barils, où elle acquiert au bout de deux ans son maximum de pouvoir colorant ; au bout de cette période, ce pouvoir commence à décroître, et l'orseille s'altère de plus en plus.

Anciennement un des grands plaisirs de la population lyonnaise, c'était une promenade sur la Saône le dimanche. On s'embarquait au port de la Feuillée, dans une *bèche* (un batelet recouvert d'une petite tente), et l'on se faisait conduire à l'île Barbe, ou sur quelque joli point du rivage. Le magnifique parc de la Tête-d'Or retient aujourd'hui dans la ville une grande partie des familles lyonnaises.

QUATRIÈME VOYAGE

DE LYON A MARSEILLE

Vienne. — Valence. — Montélimar. — Orange. — Avignon. — Carpentras. — Aix. — Marseille. — Toulon.

Nous voyagerons aujourd'hui de Lyon à Marseille et à Toulon.

Rien ne nous eût autrefois empêchés de prendre la diligence, ou de nous embarquer sur de grands et beaux bateaux à vapeur qui nous eussent rapidement portés jusqu'à Avignon. Aujourd'hui nous n'avons plus le choix : il faut nous confier à la vapeur, ou cheminer modestement à pied. Sur la carte, ce n'est pas très fatigant; mettons-nous donc en route comme de vrais touristes.

Traversons la Guillotière, et, après un parcours de vingt-huit kilomètres, nous entrons dans la ville de Vienne, pourvue d'un beau quai sur la rive gauche du Rhône, au-dessus duquel elle se développe en amphithéâtre. Vienne, avec ses 25,000 habitants, fait aujourd'hui une figure assez mesquine à côté de Lyon, et pourtant Lyon ne fut jadis qu'une colonie de Vienne. Les plus grands écrivains de l'antiquité ont parlé de Vienne; l'un d'eux lui donna le titre d'opulente. Le poète Martial se glorifie de voir ses vers goûtés dans la *belle Vienne*. Elle avait été la capitale des Allobroges, qui avaient longtemps lutté contre les armes romaines. Devenue l'une des colonies les plus puissantes du peuple conquérant, et cité principale de la province viennoise, elle vit ses plus notables habitants entrer dans le sénat de Rome, et plusieurs obtenir la dignité consulaire.

Elle fut un des berceaux du christianisme dans les Gaules. Ses évêques, qui ne tardèrent pas à se qualifier archevêques, réunirent bientôt à ce titre celui de *primat,* et même celui de *primat des Gaules.* A diverses époques, elle a vu plusieurs conciles généraux se tenir dans son sein. Le plus remarquable fut le quinzième concile, où le pape Clément V prononça l'abolition de l'ordre des Templiers, et où assistait Philippe le Bel avec toute sa cour.

Ses vieilles murailles, de construction romaine, avaient six mètres à leur base, et étaient flanquées de tours rondes. Leur enceinte renfermait cinq collines, parmi lesquelles le mont Quirinal (ainsi qu'à Rome). Le fort *Pipet*, sur l'ancien monticule de ce nom, est moitié romain, moitié gothique. Le fort *Salomon* est entièrement gothique. Sur ce mont Salomon, dit-on, était la demeure de Pilate, après que Tibère l'eut exilé dans les Gaules. De nombreux aqueducs amenaient à la ville les meilleures sources de la contrée. On en reconnaît au moins une douzaine qui avaient plusieurs kilomètres de longueur, et

dont on a retrouvé des parties fort bien conservées. Un maire de la Vienne moderne a eu l'heureuse idée d'utiliser ces restes des travaux de la cité antique; il s'en est servi pour conduire des eaux excellentes, qui alimentent plus de trente fontaines publiques.

Vienne possède un des plus beaux monuments qui nous restent des Romains. C'est un arc de triomphe dont la voûte principale a près de quinze mètres de hauteur, sur sept environ d'ouverture. Sur sa plate-forme, un des rois de Bourgogne, lorsque les Bourguignons possédèrent Vienne, a fait construire une tour d'observation, qui porte aujourd'hui le nom de Tour d'Orange.

Au centre de la ville, nous visiterons un autre monument de l'époque romaine : c'est un temple qui fut dédié, dit-on, à Auguste et Livie. Il a beaucoup de ressemblance avec une des plus précieuses antiquités de Nîmes, la Maison-Carrée. Il a moins souffert du temps que de la mutilation qu'ont exercée sur lui des mains ignorantes. Il a servi successivement d'église, de club et de tribunal de commerce. Aujourd'hui c'est un musée, où l'on a réuni de nombreuses collections d'antiques.

On a eu plus de respect pour une pyramide qu'on désigne sous le nom de *Plan de l'Aiguille*. Elle est assise sur un haut socle carré en pierres de taille assemblées sans chaux ni ciment. Ce socle est percé de quatre arcades, qui ont environ cinq mètres d'ouverture, flanquées chacune de deux colonnes engagées : ces colonnes supportent un entablement. La hauteur totale jusqu'à la pointe de l'aiguille approche de quinze mètres. On a cru longtemps que c'était un cénotaphe dédié à quelque empereur; l'opinion la plus générale l'attribuait à Alexandre Sévère. D'après des recherches récentes, il paraîtrait que cette pyramide faisait partie de la *spina* d'un grand cirque, dont les vastes contours ont été mis à découvert.

La cathédrale, dédiée à saint Maurice, est un fort bel édifice d'architecture gothique fleurie, et tout à fait digne du rang qu'occupa jadis dans l'Église l'archevêque de Vienne. On y monte par un magnifique perron de vingt-huit degrés qui précède le portail, décoré d'une multitude de figures non rapportées, mais sculptéss dans la pierre. Les deux tours seraient d'un meilleur effet si elles avaient plus d'élévation. Dans le cloître de l'ancienne abbaye de Saint-André-le-Bas, les artistes étudient avec intérêt la variété que présentent les chapiteaux, de style romano-byzantin; malheureusement on les a badigeonnés, ainsi que l'église. La tour est un chef-d'œuvre de grâce et de légèreté.

La petite rivière de la Gère, qui traverse la ville de l'est à l'ouest, fait marcher d'assez nombreuses usines de draperie, dont les produits sont moins beaux que dans le Nord. Cette rivière est bien précieuse pour l'industrie, car ses eaux ne gèlent jamais. Sur sa rive gauche, au faubourg du Pont-l'Évêque, on exploitait encore, il y a quelques années, des mines de plomb argentifère qui fournissaient annuellement quinze mille quintaux de ce métal. Ces mines sont aujourd'hui abandonnées, par suite de leur épuisement.

Sous le rapport de l'industrie, Vienne est un petit Manchester français. A ses anciennes et célèbres fabriques d'armes, d'ancres et de voiles, ont succédé des fabriques de draps et surtout de draps de fantaisie, des établissements métallurgiques, etc. Dans un parcours de deux kilomètres dans le faubourg Pont-l'Évêque, la Gère fait mouvoir quatre-vingt-huit roues hydrauliques, qui donnent le mouvement nécessaire à une foule d'industries. Plusieurs fabricants tiennent à bail la jouissance d'un moteur naturel ou artificiel pour les opérations mécaniques. Ceux qu'on désigne sous le nom de petits fabricants font faire à la main tous les travaux autres que le tissage, et n'en produisent pas moins des étoffes qui rivalisent avec celles des premières maisons. Il se fabrique annuellement à Vienne environ cinquante mille pièces de drap de dix-huit à vingt mètres.

Outre ses nombreuses fabriques de drap, Vienne possède plusieurs tanneries, une magnifique papeterie, une forge de fer et de cuivre laminé, plusieurs ateliers de construction de machines, une briqueterie à réfrac-

tion, un tissage de soie, une papeterie de papier commun dit *de paille,* des verreries, etc. Enfin dans les environs on exploite des mines de plomb et de zinc sulfuré.

Saint-Vallier, petite ville de 4,400 âmes, nous offre à visiter un château décoré d'assez belles fresques. Les jardins ont été plantés par le Nôtre.

Jusqu'au commencement du XIXe siècle, il existait à Saint-Vallier une poste aux ânes. C'est montés sur ces pacifiques animaux que tous les voyageurs qui ne se servaient pas de chevaux ou de mulets leur appartenant se rendaient à Lyon avec leurs bagages. Cette poste, connue de vingt lieues à la ronde, n'était pas une entreprise publique ou particulière, comme on pourrait le supposer. Les ânes appartenaient à des paysans, qui les louaient aux voyageurs. Il y avait toujours un certain nombre de ces ânes prêts à se mettre en route.

Dans les environs de la petite ville de Tain se récoltent les vins de l'Ermitage. La côte de l'Ermitage s'élève à plus de cent soixante mètres au-dessus du niveau du Rhône. Elle est formée de plusieurs coteaux, superposés comme les gradins d'un amphithéâtre. La pente vers le sud est assez rapide pour qu'il faille soutenir la terre par de petits murs. On a vu payer un hectare de ce vignoble jusqu'à 70,000 francs. Le mas de Greffieux donne le vin supérieur en finesse et en parfum; le mas de Meal le suit de près, et le Bessar, quoique un peu moins fin, a l'avantage d'être plus tôt prêt pour la vente. Le meilleur vin de l'Ermitage est produit par la réunion en portions égales, et en une même cuvée, de ces trois premiers mas. Ce vin doit rester cinq ans en fût avant d'être mis en bouteille; il croît en qualité jusqu'à vingt-cinq et trente ans.

Le pont suspendu qui joint la ville de Tain à celle de Tournon, sur la rive opposée du Rhône, est le premier qui ait été construit en France. M. Séguin a dirigé ce beau travail.

Tournon est une ville ancienne, ainsi que le prouve une inscription romaine trouvée sur les murs de son château, déjà célèbre du temps de Charles Martel, et qui, dans le moyen âge, a servi de résidence aux comtes de Tournon. Il est assis sur un rocher escarpé, qui surplombe sur la ville et sur le Rhône. Ce château, après avoir autrefois abrité derrière ses puissantes murailles des barons qui vivaient de rapines et qui rançonnaient impitoyablement les bateliers du Rhône, est aujourd'hui habité par de braves gendarmes protégeant le faible et veillant à la sûreté de tous.

Le port de Tournon, le plus commode du département de l'Ardèche, un beau quai, de charmantes promenades, un édifice du XVIe siècle servant de lycée, attirent quelques voyageurs dans cette antique cité.

Au moment d'entrer à Valence, j'appellerai vos regards sur la côte qui s'élève au-dessus de l'autre rive. C'est la côte de Saint-Peray, qui donne un vin blanc fort estimé, et qui mousse comme les vins de Champagne. Valence, ville de 20,000 âmes, entourée de murailles flanquées de vieilles tours, annonce bien son origine ancienne. Elle fut une colonie romaine importante, que traversaient deux routes militaires. Sa destinée, dans l'histoire moderne, est assez singulière. De 1785 à 1791, Napoléon Bonaparte, sous-lieutenant d'artillerie, tint garnison à l'école d'artillerie de Valence, et y fut disciple dans cet art de la guerre où il devait devenir si grand maître. Huit ans après, en 1799, le pape Pie VI, que le Directoire avait fait enlever de Rome après l'assassinat du général Duphot, entrait prisonnier à Valence dans les derniers jours de juillet. A la fin du mois d'août, il y succomba aux atteintes d'une maladie cruelle. Son corps, embaumé par ordre du Directoire, fut inhumé dans une chapelle, où il resta jusqu'à ce que Bonaparte, premier consul, rendît à Pie VII les restes de son prédécesseur.

La cathédrale Saint-Apollinaire de Valence est un des plus remarquables monuments romano-byzantins que nous ayons en France. Cette église, qui conserva le précieux corps du saint-père, et qui est restée en possession du cœur et des entrailles, est un édifice du XIe siècle, qui, à l'extérieur, n'a rien de remar-

quable que son clocher, tour carrée à quatre étages; à l'intérieur, on y admire un buste de Pie VI, œuvre de Canova. Auprès de cette église, et dans l'ancien cimetière, nous visiterons un monument funéraire à quatre faces égales, dont les angles sont flanqués de quatre colonnes engagées, et dont la face principale est ornée de détails d'une extrême délicatesse. C'est le tombeau de la famille Mistral, ancienne famille parlementaire. Une toiture à quatre faces et terminée en pointe couronne le monument. La voûte attire l'attention des gens de l'art; c'est la première de ce genre qui ait été faite en France. Le *pendentif* de Valence est connu de tous les architectes.

En souvenir de Napoléon Ier nous ferons une promenade au Polygone. Il passe pour un des plus beaux de France. C'est une plaine allongée plantée de platanes et de sycomores dans tout son pourtour. Le sol caillouteux permet d'y faire tous les exercices d'artillerie, même après de longues pluies, et présente encore cet avantage qu'on retrouve toujours les boulets. Une des maisons de Valence est un monument curieux de l'architecture du XVe siècle. La façade est décorée de sculptures de fort bon goût, d'une grande quantité de figures en ronde bosse, de plusieurs statues grotesques, et de quatre énormes têtes représentant les quatre vents. C'est la *maison des Têtes*.

Valence a donné naissance à Barnave, député à l'Assemblée constituante; à l'avocat général Servan; à Lally-Tolendal, gouverneur de l'Inde; au comte de Montalivet, ministre sous l'empire; au général Championnet, auquel on a élevé une statue en bronze placée dans le Champ-de-Mars; à l'amiral Freycinet, et à nombre d'autres hommes distingués. Le riche bourg de Loriol se recommande par de nombreuses filatures qui moulinent et tordent la soie pour la fabrique lyonnaise.

Si nous remontions un peu le cours de la Drôme, nous rencontrerions à Crest, sur un rocher qui a la forme d'une crête de coq (d'où vient ce nom de Crest), une énorme vieille tour carrée, laquelle est tout ce qui reste d'un château regardé jadis comme une des places des plus fortes du Valentinois. Cette tour, qui a longtemps été une prison d'État, sert aujourd'hui de maison de correction. Sur les murs de l'église paroissiale, une inscription porte la date de 1188, et constate les libertés et franchises accordées par le comte Aymard de Poitiers à ses gens de Crest.

Le nom de Montélimar est une corruption de Monteil-Aymard ou Adhémard, après que la ville de Monteil, jadis colonie romaine, eut reçu en 1198 des franchises de ce même comte Aymard.

Montélimar, qui renferme aujourd'hui plus de 11,000 habitants, est pour les soies grèges et ouvrées un des principaux marchés du Midi. Elle compte, soit en ville, soit dans les environs, un grand nombre de filatures et de moulinages de soie, des fabriques de chapellerie, de toiles communes, de laine et de coton, des tanneries et des maroquineries. Son commerce de bois de construction, de truffes et de marrons, a une certaine importance; enfin les confiseurs de Montélimar ont la prétention de faire le meilleur nougat de France. Il est positif qu'il est excellent.

Comparée à la plupart des villes de la vallée du Rhône, Montélimar paraît bien bâtie, passablement percée, et très propre. Une promenade plantée circule des deux côtés de ses murailles, et permet d'en faire le tour, soit en dedans soit en dehors de la ville. Assise sur le penchant d'une colline au milieu d'une campagne fertile où les mûriers, les vignes et les oliviers marient les nuances de leur feuillage, Montélimar, industrieuse et commerçante, n'a rien à envier à ses rivales de la Drôme.

Tu as déjà lu, Henriette, un choix des Lettres de Mme de Sévigné, et tu as vu qu'il y est souvent question de cette ville et du château de Grignan, bâti par son gendre sur une pente très escarpée. Suis-moi à la petite ville de Grignan, en dehors de la route, à vingt-quatre kilomètres au sud-ouest de Montélimar. Il existe encore d'importantes ruines de ce château, vraiment splendide. Tu

retrouveras l'église paroissiale, qui est grande et fort belle. Mme de Sévigné t'a appris que la toiture de cette église, située au bas du château, était formée par une terrasse qui servait de cour, et sur laquelle on pouvait se promener en voiture.

Entrons dans cette église, et prions, non pour la femme spirituelle et célèbre, mais pour l'excellente mère et la fervente chrétienne, devant son tombeau que nous indique cette inscription sur un marbre noir :

CY GIST MARIE DE RABUTIN-CHANTAL,
MARQUISE DE SÉVIGNÉ,
DÉCÉDÉE LE 18 AVRIL 1696.

Avez-vous remarqué combien, à mesure que nous nous sommes avancés vers Marseille, les cultures du midi de la France sont devenues de plus en plus dominantes? Deux arbres surtout ont dû attirer votre attention : l'un que nous rencontrons depuis Vienne, et qui maintenant envahit les campagnes que nous traversons; l'autre qui commence à peine à montrer son feuillage grisâtre, et qui par son apparence souffreteuse a l'air de regretter de s'être aventuré si loin de sa patrie. Je veux parler du mûrier et de l'olivier. Nous ne nous occuperons de celui-ci que plus tard, lorsque nous serons sous son véritable climat. Quant au mûrier, c'est différent; car il est ici chez lui, et il constitue une des principales richesses de la contrée. Il mérite donc que nous le traitions avec les égards qui lui sont dus.

On ne sait pas bien au juste à quelle époque la culture du mûrier (la culture du mûrier dans le but d'en utiliser la feuille et non le fruit) a été introduite en France. Quelques savants font remonter cette introduction au XIIIe siècle. Il paraît assez probable que dès ce temps on élevait des vers à soie dans le comtat Venaissin, alors la propriété des papes. Mais les premières plantations importantes dont il est fait mention dans des documents authentiques, sont celles qui furent exécutées dans le Dauphiné, justement près de Montélimar où nous sommes, par des officiers et des soldats qui avaient pris part à l'expédition du roi Charles VIII, partant pour la conquête du royaume de Naples (1484). Depuis cette époque, la culture du mûrier ne cessa de gagner du terrain, et pénétra successivement en Languedoc, en Provence, en Touraine. L'homme qui a le plus contribué à populariser en France l'éducation des vers à soie, est sans contredit le patriarche de l'agriculture française, Olivier de Serres, le seigneur du Pradel; encouragé, soutenu par Henri IV et par son éminent ministre Sully (qu'il eut quelque peine, soit dit en passant, à convertir à ses idées), Olivier se dévoua généreusement, courageusement, à doter la France d'une belle et féconde industrie. Pour arriver à ses fins, il fit des voyages sans nombre, à une époque où l'on ne voyageait ni aussi sûrement ni aussi commodément qu'aujourd'hui, stimulant le zèle des autorités, créant des pépinières, distribuant des arbres aux particuliers, démontrant sur place la manière de planter et de tailler les mûriers, d'élever les vers à soie et d'en utiliser les cocons.

Vous vous êtes amusés, mes chers enfants, à nourrir quelques-unes de ces précieuses chenilles, vous les connaissez donc parfaitement; seulement vous comprendrez que les gens du métier, les *magnaniers*, ne s'y prennent pas tout à fait comme vous vous y preniez. C'est tout autre chose de soigner une douzaine de petites bêtes, ou d'en élever à la fois des centaines de mille, qui remplissent de bas en haut de vastes salles garnies d'étagères superposées, qui consomment par repas, lorsqu'elles sont en appétit, des centaines de kilogrammes de feuilles. Pour vous faire une idée de ce travail, il faudrait visiter une de ces grandes magnaneries bien installées et en pleine activité, mais la saison des vers est passée. Je dois cependant vous donner un aperçu de l'importance de l'industrie séricicole par quelques chiffres. Nous autres habitants du Nord, nous ne nous doutons guère, en général, du rôle que jouent les cocons dans le bilan de la production de notre agriculture nationale. La France possède assez de mûriers pour produire cent vingt millions de kilogrammes de cocons, au cours moyen de quatre à cinq francs le kilogramme. De-

puis quelques années, une maladie épidémique, une espèce de choléra venu on ne sait d'où, ravage les magnaneries et cause un déficit énorme. Mais si les récoltes ont diminué de près de moitié, le prix des cocons s'est naturellement élevé dans les mêmes proportions.

Maintenant laissons là les vers à soie, embarquons-nous sur le Rhône, faisons-nous conduire sur l'autre rive, et gravissons ce rocher qui porte sur son sommet, à deux cents mètres au-dessus du lit du fleuve, les restes du château de Rochemaure.

Pour y parvenir, il nous faudra monter à travers le bourg de Rochemaure, où jadis la taille des pierres à fusil était l'industrie spéciale des habitants; les armes à percussion d'abord, les allumettes chimiques un peu plus tard, ont à peu près tué cette industrie, dont les produits ne trouvent plus d'emploi.

Rien de plus triste que cette suite de maisons à murailles en lave grise, qui ont pour escalier et pour perron de petites colonnades d'un basalte noir. Il forme un encadrement noir aux portes et aux fenêtres; il encadre également en noir le haut et le bas de la toiture. Dans la construction du château, on avait tiré fort habilement parti de la situation naturelle des masses du basalte, pour les combiner avec la pierre taillée et rapportée, qui est elle-même une lave grise. On voit encore les ruines d'une immense salle d'armes, d'une église, puis des citernes, des cachots, le lieu où se frappait la monnaie. Ailleurs ce sont les salles d'apparat, une suite de chambres spacieuses. Quelques restes d'anciennes peintures à fresque ont conservé un certain éclat. Ces ruines, placées déjà si haut, sont dominées en outre par une butte basaltique prodigieusement élevée, qui étonne par son isolement sur ce plateau volcanique; et cette butte elle-même, qu'on gravit par un escalier de quatre-vingts marches, porte une tour qui était le donjon du château. Du haut de cette tour, et du côté qui fait face au Rhône, on estime que le regard plonge sur le fleuve d'une hauteur de deux cents mètres. Du côté de l'ouest, on reconnaît, sur la masse rocheuse qui supporte le bourg et le château, le cratère éteint d'un ancien volcan. Le château de Rochemaure, dans le cours du XVe siècle, servit d'asile aux catholiques, qui, derrière ses murailles, bravèrent plusieurs fois les attaques des protestants. Le dernier siège dont l'histoire fasse mention est celui de 1621. Depuis cette époque, cette forteresse démantelée, livrée sans défense aux ravages du temps, est tombée dans l'état où nous la voyons. Nous pourrions visiter également, sur une montagne à quelque distance, l'ancien volcan de Chanavari, où le basalte se présente par colonnades d'un aspect vraiment surprenant, formant une chaussée colossale qu'on appelle le *Pavé des Géants*.

On a trouvé récemment un nouvel emploi du basalte dans l'industrie; on le polit, et l'on en fait des tables sur lesquelles, à l'aide du feu, on écrit en couleur inaltérable les noms de rues et les numéros de maisons. Depuis longtemps on taille en basalte des coupes, des statuettes, et, ce qui est plus utile, de bonnes meules de moulin.

Notre route nous conduira de Montélimar à Châteauneuf-du-Rhône, aujourd'hui modeste bourg, et jadis cité que deux châteaux forts n'ont pu défendre contre les Sarrasins. Aux environs, la fontaine de Montrol présente d'assez beaux vestiges d'un bain de construction romaine.

Sur la rive opposée, et à peu près en face, Viviers, ville de 2,700 âmes, a eu une destinée différente. De petit village elle devint cité en 420, alors que les habitants d'une ville détruite, du nom d'Albe, vinrent en ce lieu chercher un refuge. Elle eut un territoire de quelque importance, qu'on nomma le Vivarais. On cite sa cathédrale, bâtie sur un rocher; le chœur et le clocher sont gothiques. L'évêché passe pour un des plus beaux de France, par ses bâtiments, sa position et ses jardins.

Plus loin, nous découvrirons de la route un rocher à pic, qui présente tout à fait l'aspect d'un château construit par la main des hommes; aussi lui a-t-on donné le nom de *Roches-du-Château*.

Nous nous arrêterons à Pierrelatte, ville

de 3,500 âmes, pour passer de nouveau le Rhône. Un pont suspendu nous conduira à Bourg-Saint-Andéol, ville de 4,500 âmes, dont l'origine remonte au delà du IIIe siècle, et où saint Andéol reçut le martyre. Elle portait alors le nom de *Gentibus,* qu'elle changea au XIe siècle pour celui du saint dont on découvrit alors les reliques. A cent pas de la ville, près de la fontaine de Tournes, et taillée dans le roc vif, est une grotte où s'est conservé un bas-relief que les antiquaires font remonter à une époque antérieure à la domination romaine. Sur une pierre qui semble avoir été un autel, on reconnaît la figure d'un jeune homme vêtu d'une draperie légère; sa tête est couverte d'un bonnet dont la forme rappelle celle de la tiare persane. Il tient par les deux cornes un taureau qu'il s'efforce de dompter, et auquel il a déjà fait plier les deux jarrets de devant. Un chien s'élance et se dresse sur le cou du taureau, entre les pieds duquel on voit un scorpion, et au-dessous un grand serpent qui rampe. Au-dessus et à droite du jeune homme, est une tête entourée de neuf rayons, représentant le soleil; à gauche, est une autre tête déformée par le temps, mais à laquelle on distingue encore de grandes cornes, et que l'on croit être l'image de la lune. Au bas de l'autel est une espèce de cartouche qui portait une inscription dont il reste peu de caractères, et ce peu a été déclaré, par de plus savants que vous et moi, entièrement illisible. On croit que cet autel fut consacré par nos aïeux les Gaulois au soleil, que les Perses adoraient sous le nom de Mithra, et dont les mystères se célébraient dans des temples souterrains.

Après la Palud, village célèbre par la reddition du duc d'Angoulême lors de sa courte campagne contre Napoléon revenu de l'île d'Elbe, nous voyons les montagnes, qui jusque-là encaissent sur notre gauche le cours du Rhône, s'éloigner, et devant nous s'ouvrir les belles plaines de Vaucluse. Plus nous nous sommes avancés depuis Valence, plus nous avons eu à souffrir de ce terrible vent du nord-ouest auquel les Provençaux ont donné le nom de *mistral.* Il souffle parfois avec une violence extrême, et cause alors des variations de température auxquelles les gens du pays se prétendent habitués, mais qui fatiguent et exaspèrent les étrangers. Voyez-vous dans les champs ces longs rideaux d'arbres verts? ils sont destinés à protéger les plantes et même les maisons contre cet affreux mistral, qui, sans ces abris derrière lesquels on peut, au milieu des plus fortes rafales, porter une lampe allumée, rendrait certaines cultures presque impossibles.

Nous laissons à droite le pont Saint-Esprit, sur lequel passe une route qui nous conduirait dans le bas Languedoc. Ce pont, construit au XIIIe siècle, à l'endroit où le Rhône est le plus rapide, est composé de vingt-six arches, et a plus de huit cents mètres de long.

Le Rhône en cet endroit étant fort rapide et le passage dangereux, on eut l'idée d'y bâtir un pont pour éviter de nombreux naufrages. Alphonse, comte de Toulouse, favorisa ce projet; mais l'abbé du monastère de Saint-Saturnin, qui était seigneur de la ville, s'y opposa tout d'abord, parce qu'on méconnaissait ses droits de péage. Cependant les ouvriers entrepreneurs, ces frères-pontifes qui venaient, sous la conduite de saint Bénezet, d'achever le beau pont d'Avignon, sommèrent l'abbé, le 16 août 1265, de consentir à la construction du pont, attendu que tout était prêt pour commencer, et que le temps était favorable parce que les eaux du Rhône étaient alors fort basses. L'abbé se rendit aux vœux des habitants, et l'on établit une confrérie divisée en trois corps : les frères parcourant les villes et les campagnes et allant quêter pour l'œuvre; ceux travaillant aux carrières du Bourg-Saint-Andéol, descendant sur le Rhône les matériaux préparés, et les frères chargés de la construction du pont.

Ce fut le 12 septembre 1265 qu'eut lieu la pose de la première pierre. L'abbé, assisté de tous ses religieux, voulut donner à cette cérémonie la plus grande solennité. Après quarante-quatre ans de travaux, le pont fut achevé en 1309. A la tête du pont, on construisit un oratoire en l'honneur du Saint-

Esprit, nom qui passa au pont, et plus tard à la ville de Saint-Saturnin.

Vers 1350, lors de l'invasion des Anglais, on commença à fortifier ce pont, ce qui n'empêcha pas la ville d'être prise par les routiers. Plus tard, en 1563, le terrible baron des Adrets s'empara du Pont-Saint-Esprit. Reprise par Montmorency l'année suivante, puis par les protestants en 1566, cette ville résista, en 1567, au comte de Suse, et à Lesdiguières, en 1578. Henri IV, sentant combien ce point était important, en raison du passage du Rhône, ordonna de le fortifier, et en 1595 on commença la citadelle, qui fut achevée sous Louis XIII, de 1625 à 1627.

Le passage sous le pont était autrefois fort dangereux pour la batellerie, à cause de l'extrême rapidité du fleuve. Pour supprimer ce danger, on a abattu les deux premières arches pour les remplacer par une seule en fonte. Il a fallu deux ans pour exécuter ce travail, que l'art regrette, mais que la nécessité justifie.

Les bourgs de Montdragon, de Mornas et de Piolenc, près desquels on passe successivement, sont tellement semblables par leur position entre la route qui les tourne et un roc calcaire surmonté d'un château ruiné qui les domine, que l'œil trompé du voyageur les confond, et croit toujours voir le même.

Après Piolenc, nous perdrons de vue le Rhône, qui s'éloigne à l'est. Dans cette multitude d'îles qui parsèment cette partie de son cours jusqu'à son embouchure, les naturalistes signalent une singularité assez remarquable; c'est la présence de l'animal nommé *castor,* qui conserve le nom de *bivre* ou *bièvre,* qu'on donnait encore au castor du temps de Buffon. Le bivre du Rhône, cruellement poursuivi par les hommes, a cessé, de temps immémorial, de se réunir par troupes, et de vivre dans des forts de sa construction, comme le castor du Canada.

La plaine que nous traversons est d'une fertilité admirable. Les oliviers, les mûriers, les vignobles, les champs de blé et les prairies artificielles annoncent, par leur végétation vigoureuse, que nous foulons un sol privilégié.

En approchant d'Orange, et à quatre cents pas environ de la ville, voyez-vous s'élever un bel arc triomphal de construction romaine? Ce monument a vingt mètres d'élévation, sur une largeur de vingt-deux mètres. Il est percé de trois arcades, une grande entre deux petites. Elles sont séparées par des colonnes corinthiennes cannelées supportant un fronton triangulaire. On a prétendu qu'il avait été érigé en l'honneur de Marius; mais il paraît qu'il date du règne de Marc-Aurèle. C'est l'opinion de M. Mérimée.

Orange, qui compte plus de 10,000 habitants, se nommait à l'époque romaine *Arausio Cavarum,* et était l'une des quatre villes de la république des Cavares. Outre son bel arc, elle possède encore de cette époque les restes d'un théâtre, et non pas d'un cirque, comme l'appellent à tort beaucoup d'habitants de la ville moderne. C'est le seul théâtre romain, assure-t-on, dont la France ait gardé des ruines appréciables. Il forme un demi-cercle adossé à une colline, dont la pente porte les gradins. Malgré les injures du temps et les dégradations que la main des hommes a fait subir à cette imposante construction, depuis qu'on l'a déblayée des maisons bâties avec ses débris, elle apparaît encore assez entière pour que le visiteur puisse se faire une idée suffisamment exacte de ce qu'était un théâtre romain, et de la manière dont se donnaient les représentations. Le gardien du monument, qui connaît son théâtre comme s'il avait vu jouer tout le répertoire de Plaute et de Térence, nous montrera comment cinq à six mille spectateurs pouvaient gagner leurs places respectives, et sortir ensuite sans tumulte et sans confusion, grâce au nombre et à l'ampleur des dégagements et des issues. Il nous indiquera l'emplacement de la scène, celui qu'occupaient les chœurs, celui où s'habillaient les acteurs. Il nous expliquera par quel mécanisme on étendait le *velarium* destiné à abriter l'assistance du soleil et de la pluie. Notre œil mesurera avec étonnement l'immense façade du théâtre. Cette

façade, décorée dans le principe de trois rangs de colonnes d'un style grandiose et sévère, a quarante mètres de hauteur, quatre mètres d'épaisseur et quatre-vingts mètres de développement. Elle est construite en blocs énormes, si parfaitement appareillés, qu'on a pu les poser les uns sur les autres sans les lier par aucun ciment; et c'est justement cette façade qui a le mieux bravé l'action des siècles et la pioche des démolisseurs.

Les amateurs d'antiquités se font conduire à vingt-quatre kilomètres à l'est, jusqu'à la très petite ville de Vaison, bâtie auprès de l'antique colonie romaine *Vasio*. Ils y admirent un pont d'une seule arche, jeté sur l'Ouvèze, d'un roc à un autre roc, et d'au moins vingt mètres d'ouverture; c'est évidemment un ouvrage des Romains. Les restes d'un quai offrent des égouts d'une dimension prodigieuse. On voit aussi les ruines d'un cirque, les débris d'un temple de Diane, etc.



Avignon.

Arrosé par l'Aigues et par une multitude de petites rivières, le terroir d'Orange se prête admirablement à la culture de la garance. D'Orange à Avignon, et dans tout le département de Vaucluse, attendons-nous à entendre parler beaucoup de la garance : c'est qu'en effet la garance de l'ancien comtat Venaissin est très estimée en France. On cultive la garance à cause de la matière colorante que fournit sa racine. On sème la graine de garance, que sa dureté rend lente à germer, ou bien l'on plante des éclats détachés de vieilles racines. Au bout de trois ans on obtient de l'une et de l'autre manière une racine assez grosse pour être récoltée, tandis que, dans l'Orient, on ne l'arrache qu'au bout de cinq à six ans. En laissant la racine grossir davantage, on obtiendrait plus de matière colorante, mais non en proportion des intérêts du capital. La garance est une plante vivace qui atteint environ un mètre de hauteur; elle est garnie de crochets à l'aide desquels ses tiges faibles et carrées se soutiennent mutuellement. La racine est une souche rampante et rameuse; dans le commerce elle s'appelle *alizari*. Elle est composée de trois parties distinctes : d'un cœur ligneux, jaune, qui en occupe le centre; d'une partie corticale rouge, enfin d'une pellicule légère et rougeâtre qu'on appelle l'épiderme.

C'est surtout dans la partie corticale que réside le principe colorant le plus utile. Aussi cherche-t-on à l'isoler le plus possible; pour cela les racines, séchées, soit à l'air, soit dans les fours, sont remuées souvent, puis battues pour en séparer l'épiderme.

On la moud ensuite pour la réduire en poudre; mais, chose remarquable, ce n'est qu'après avoir passé trois ans dans un tonneau, en un lieu humide, qu'elle acquiert son maximum de vigueur tinctoriale.

Il n'y a guère plus d'un siècle que la garance est cultivée dans ce pays, dont elle domine aujourd'hui toutes les cultures. Originaire de l'Asie, très anciennement connue en France, puisque, du temps du roi Dagobert, les marchands étrangers qui venaient acheter de la garance au marché de Saint-Denis payaient un droit d'exportation; très répandue en Alsace, dans les Flandres, en Hollande, en Allemagne, il fallut qu'un Persan nommé Althen, frappé de la convenance des terres à ce genre de culture, vint l'essayer et la faire connaître dans les plaines d'Avignon.

Althen, malgré le magnifique cadeau qu'il faisait à la contrée, mourut dans la misère. Mais, après sa mort, on le proclama bienfaiteur du pays, et on lui éleva une statue, qu'on nous montrera à Avignon, sur la belle promenade de la Roche.

Ces remparts crénelés, d'une si noble élévation, bâtis si solidement en belles pierres de taille, nous annoncent de loin Avignon. Le nombre prodigieux de ses clochers rappelle qu'elle a eu l'honneur d'être, pendant trois quarts de siècle, le siège de la papauté. A cause de tant de clochers, un de nos joyeux écrivains l'appelait *la ville sonnante,* et, en effet, on y entendait chaque jour le son de plus de trois cents cloches. Il y a plusieurs siècles que la population avignonnaise répète cet axiome proverbial : *Avignon venteuse; sans vent vénéneuse, avec vent fastidieuse.* Le vent, c'est-à-dire le terrible mistral, est le grand fléau de cette heureuse contrée et de toute la Provence.

Avant la domination romaine, Avignon était la ville principale des Cavares. Les auteurs latins lui assignent le troisième rang parmi les colonies romaines de la Gaule narbonnaise. Le temps de sa splendeur véritable commence en l'année 1305, alors que le pape Clément V, d'après un traité conclu avec notre roi Philippe le Bel, consentit à y transférer la résidence du saint-siège. En 1348, le pape en acquit la propriété de Jeanne de Naples, reine des Deux-Siciles et comtesse de Provence, moyennant la somme de 80,000 florins d'or. Les papes continuèrent d'y résider jusqu'en 1377, que le pape Grégoire XI l'abandonna pour reporter le saint-siège à Rome.

La situation d'Avignon sur la rive gauche du Rhône, et sur un canal tiré de la Durance, est des plus agréables. Sur la rive opposée du fleuve et sur un coteau se déploie la ville de Villeneuve, qui, bien qu'appartenant à un autre département, est comme le magnifique faubourg d'Avignon. Cette ville est tout entière entourée de jardins, de prairies, de champs d'oliviers. Elle s'élève du sud au nord par une pente douce qui se termine par le *roc des Doms,* coupé à pic vers le Rhône, et le dominant d'une hauteur de soixante mètres. C'est ce rocher qui forme obstacle au fleuve, et le force d'incliner un peu vers l'ouest.

Avignon, dont la population atteint le chiffre de 36,000 âmes, est une ville irrégulière, montueuse et mal percée. Ses rues, comme celles de toutes les anciennes cités du Midi, sont étroites et tortueuses; les rétrécir et les contourner, afin de les rendre moins accessibles aux rayons d'un soleil toujours ardent en été, était, à ce qu'il paraît, la grande préoccupation de nos pères, et ils sacrifiaient à ce but l'aération, la propreté, la salubrité de leurs villes. La fréquence des effroyables pestes dont il est si souvent mention dans l'histoire était la conséquence inévitable de la disposition, si contraire à l'hygiène, de presque toutes nos cités. Aujourd'hui, à Marseille et dans la plupart des villes de la Provence et du Languedoc dont on a élargi et redressé les rues, on obtient, sans risquer de le payer aussi cher, le seul avantage qu'offrait le peu de largeur des rues. On les garantit du soleil en tendant d'une maison à l'autre de grandes toiles, qu'un système de cordes et de poulies permet d'établir et de replier en un instant, selon l'état du ciel et de la température.

La grande place d'Avignon, où l'on a inauguré la statue de Crillon en 1858, devient chaque soir la promenade favorite de la population avignonnaise. Sur cette place, qui s'est singulièrement régularisée depuis peu, se trouvent le palais de justice et le théâtre. Ces deux monuments, nouvellement construits, sont, chacun dans leur genre, d'un effet très satisfaisant.

Sur le roc des Doms, voyez-vous la majestueuse ruine du palais des papes? Il en est peu d'aussi colossales. C'était, selon le goût et les besoins de l'époque, à la fois un palais et un château fort; mais les constructions ajoutées successivement les unes aux autres manquent d'ensemble, et accusent le défaut d'un plan unique et primitif. On adresse ce même reproche au somptueux palais du Vatican à Rome. Quand on pénètre à l'intérieur, on admire l'épaisseur des murs, la grandeur

des cours, la hauteur des salles, les nombreuses voûtes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, et où l'on trouve les restes de peintures à demi effacées, mais fort curieuses pour les artistes.

La métropole, dite Notre-Dame-des-Doms, est un édifice qu'on fait remonter jusqu'à Charlemagne, et élevé, dit-on, sur l'emplacement qui avait reçu un temple païen et ensuite l'une des plus anciennes églises de France. Elle occupe la partie la plus élevée du rocher des Doms. On y monte de la ville par des rampes et un long escalier dont le sommet est couronné d'un calvaire. La façade, d'une architecture noble, est ornée de guirlandes et de griffons; elle date du pontificat de Paul V. On y a fait entrer des colonnes évidemment antiques. Sur un mur à droite sont les restes d'une fresque attribuée à Simon Memmi.

Les amateurs de la naïve peinture qui précéda l'époque de la Renaissance font des vœux pour que l'on conserve soigneusement ce curieux souvenir d'un âge si intéressant à étudier. Nous nous ferons montrer dans la maison des fous, tout près de la métropole, un crucifix en ivoire qui est une merveille de l'art.

Trois papes ont été intronisés dans cette église. Elle a possédé le tombeau du pape Benoît XII. On y voit encore aujourd'hui un mausolée élevé au pape Jean XXII, et la sépulture du brave Crillon et de sa famille.

Quel voyageur tant soit peu lettré pourrait passer à Avignon sans faire une excursion jusqu'à la fontaine de Vaucluse, à seize kilomètres à l'est de la ville? A quelque distance du village de Vaucluse, les ruines d'un château sur une masse rocheuse attireront nos regards. Les gens du pays nous diront que ce fut là le château de Pétrarque; mais nous n'en croirons rien. Il n'existe aucun vestige de l'habitation modeste où le poète aimait à se retirer loin du bruit des cours : le château en question appartenait aux évêques de Cavaillon. Un sentier étroit qui part de ces ruines contourne la montagne de Vaucluse, et nous conduirait sur la plate-forme du rocher, qui surplombe verticalement au-dessus de l'ouverture de la grotte où se trouve la fontaine. Pour arriver à la grotte même, il faut remonter le cours de la Sorgue, en s'enfonçant dans un vallon plus sauvage que riant. La grotte s'ouvre en arceau au pied d'un rocher à pic, au centre d'un cirque formé de rocs très escarpés.

Ton maître d'italien, Henriette, t'a fait traduire quelques-unes des poésies de Pétrarque, entre autres son ode à un cardinal sur la croisade. Pétrarque adressait la plupart de ses vers à une noble dame d'un haut mérite et d'une grande piété. Il ne la désigne que sous le nom de Laure. Elle s'appelait Laure de Noves, et était mariée à Hugues de Sades. Les voyageurs n'ont pas manqué, pendant plusieurs siècles, d'aller dans l'église du couvent des Cordeliers visiter le tombeau de cette femme, dont la grande piété a immortalisé le nom. Il y a quelques années, je vis un cyprès seul en indiquer la place au milieu des ruines, sur un terrain qui appartenait à un jardinier. François I[er] avait cédé à la curiosité impie de faire ouvrir cette tombe. A côté de cette tombe il trouva une petite boîte de plomb, et dans la boîte un parchemin sur lequel étaient écrits des vers italiens qu'on ne put déchiffrer assez pour en obtenir un sens.

Beaucoup de visiteurs, en l'honneur du poète, se sont crus obligés de faire de la poésie à propos de leur visite en ce lieu, et leur imagination leur a fourni merveilles sur merveilles. Moi je vous engagerai tout simplement à traduire quelques-uns des vers que Pétrarque a consacrés aux nymphes de la Sorgue. Pour ma part, je ne vous donnerai que cette note très positive, tracée au crayon il y a quelques années.

La fontaine jaillit au pied d'un rocher à pic, dans un vallon sauvage, fermé de toutes parts (*vallis clausa*, Vaucluse), et forme la Sorgue, aux eaux fraîches et limpides (*chiare, fresche, e dolci acque*, comme dit Pétrarque), aux anguilles et aux truites renommées. Un petit sentier conduit en huit à dix minutes à la source mystérieuse, qui sort d'une montagne calcaire, ou plutôt d'une gigantesque masse rocheuse, de trois cent cinquante mètres de

hauteur, taillée à pic au-dessus du gouffre qu'elle surplombe, et disposée à droite et à gauche comme les immenses gradins d'un amphithéâtre. On peut entrer dans le gouffre jusqu'au niveau de l'eau. Après les pluies, la source jaillit bouillonnante et tumultueuse, donnant en moyenne vingt mètres cubes par seconde, soit un million sept cent vingt-huit mille mètres cubes par jour. Sur tous les points elle porte bateau. En tout autre temps elle s'infiltre dans les rochers qui lui servent de barrière, et va sortir plus bas en mille filets insignifiants. Sa température moyenne est de douze degrés centigrades.

On a voulu expliquer la désolation de ce vallon et la profondeur insondable, dit-on, de son gouffre, en prétendant que c'est le cratère d'un ancien volcan. Mais cette opinion n'est pas soutenable, car on n'y trouve ni laves ni scories, et les rochers calcaires qui donnent naissance à la Sorgue ont une origine évidemment sédimentaire. La chaîne de Vaucluse jusqu'à la montagne de Lure est l'immense réservoir où s'amassent et s'épurent les eaux de cette fontaine, une des plus merveilleuses de l'Europe. Cette eau, puisée à la fontaine, est pesante et indigeste. Elle a, dit-on, des propriétés excellentes pour la tannerie et la teinture.

Sur le bord même du bassin, l'académie de Vaucluse a fait élever une petite colonne qui porte cette inscription en lettres d'or : A Pétrarque. — 1809.

J'aurais pu vous conduire à Carpentras, qui forme un triangle avec Orange et Avignon ; mais je me contenterai de vous apprendre que cette ville compte 11,000 habitants ; qu'elle avait, comme Avignon, de belles murailles flanquées de tours, aujourd'hui malheureusement rasées, sauf une tour et la porte d'Orange ; que depuis quelques années elle fait les plus louables efforts pour se régulariser et pour s'embellir ; que de nouvelles constructions commencent à lui donner une physionomie moderne ; qu'aucune ville de France ne possède des eaux plus abondantes pour nettoyer ses rues, et les rafraîchir pendant les chaleurs de l'été ; qu'elle a une cathédrale gothique du style ogival de la décadence (1405-1519) ; et qu'aujourd'hui elle fait un commerce assez actif, car elle est l'entrepôt et le point central pour l'achat des productions du pays, et particulièrement du safran.

Je me rappelle d'y avoir vu, avec un sentiment de tristesse, un faible reste d'arc triomphal romain, dont une arcade forme la cheminée du concierge de la prison actuelle ; et cette prison a été elle-même un palais épiscopal. Le temps se joue ainsi des vanités humaines.

Au sortir d'Avignon nous viendrons passer la fougueuse Durance sur le pont de Bon-Pas. Le village de Noves, que nous traversons ensuite, est le lieu où naquit la belle Laure.

Au village de Saint-Andéol, la Durance nous sépare de Cavaillon, petite ville, autrefois colonie romaine, dont le territoire semble un vaste jardin. Dans les environs de Cavaillon on se livre en grand à l'éducation des vers à soie ; et il existe dans cette ville un établissement nouvellement fondé, où, grâce à une plantation de mûriers abritée sous une immense serre chaude, on peut faire des éducations précoces, dont les résultats, connus avant le moment de commencer les éducations industrielles, permettent aux magnaniers d'expérimenter d'avance la qualité des œufs qu'ils se proposent de faire éclore. Il se tient également à Cavaillon un grand marché de feuilles de mûrier : et tant que durent les vers à soie, une allée longue de près d'un kilomètre est, chaque matin, bordée de tas de feuilles apportées de vingt kilomètres à la ronde. Des peseurs jurés préposés *ad hoc* pèsent la feuille vendue, et toute contestation relativement au poids se trouve ainsi prévenue.

Enfin cette ville industrieuse renferme d'importantes filatures de soie grège, et tire un revenu considérable de ses melons, qu'elle cultive en grand et expédie jusqu'à Lyon et à Paris, ainsi que ses aulx et ses primeurs de toute espèce.

Orgon, ville ancienne, a aujourd'hui peu d'importance (3,000 habitants), et n'est remarquable que par un tunnel percé d'un côté

à l'autre d'une montagne pour le service du canal de Boisgelin, latéral à cette partie du cours de la Durance.

Aux environs de Lambesc, ville de 4,000 âmes qui eut de l'importance pendant les deux derniers siècles, alors que s'y tenait d'ordinaire l'assemblée des états de Provence, le pays est montueux et aride; mais à quatre kilomètres plus loin commence une quantité de hameaux qui se succèdent jusqu'à Aix au milieu d'un charmant paysage. Les champs se montrent de mieux en mieux cultivés; les amandiers, les oliviers se présentent de plus en plus nombreux. Une côte nous reste à franchir, du haut de laquelle nous découvrons Aix au centre d'un vaste bassin qu'enferment des sommets arides. A quelques kilomètres à l'est domine la montagne Sainte-Victoire, qui s'élève de mille mètres au-dessus des eaux de la mer, tandis que du côté de l'ouest le regard s'étend à perte de vue sur de belles campagnes couvertes d'oliviers.

Sans croire aux prédictions des faiseurs d'almanachs, vous avez peut-être entendu prononcer souvent le nom de Nostradamus, sous lequel est connu Michel de Nostre-Dame, célèbre astrologue, né en 1503 à Saint-Remi, en Provence, d'une famille juive. Catherine de Médicis voulut le voir, et lui fit tirer l'horoscope de ses fils, c'est-à-dire pronostiquer leur destinée d'après la position des astres au moment de leur naissance : c'était une science à laquelle, en ce temps, on ajoutait foi. Nostradamus a laissé, sous le nom de *Centuries,* un recueil de prédictions en vers distribués en quatrains, auxquelles les gens superstitieux ont longtemps attaché de l'importance. Elles sont, comme tous les oracles, conçues dans un style énigmatique que chacun peut interpréter à sa guise. Si donc vous éprouvez quelque curiosité, nous pourrons, de Lambesc, pousser notre excursion jusqu'à Salon, ville de 6,500 âmes, qui a vu mourir Michel Nostradamus, et qui, dans son église principale, montre le tombeau du célèbre astrologue. Cette église possède aussi un benitier donné par Charlemagne (c'est une statuette qui représente un saint Laurent), une Vierge en albâtre apportée par les Génois, et un groupe de six figures de grandeur naturelle qui représente une descente de croix, et qui a le singulier mérite d'avoir été taillé dans un seul bloc de pierre.

Entrons dans la ville d'Aix, autrefois capitale de la Provence, et qui, dans la révolution de 1789, a dû céder à sa rivale, Marseille, l'honneur d'être chef-lieu du département. L'entrée d'Aix, en arrivant d'Avignon par la route de terre, ressemble à celle d'un magnifique château : c'est une grille, le long de laquelle la grande route poursuit son cours jusqu'à Marseille. Nous qui voulons faire ici une station, nous franchissons la grille, et, au bout d'un superbe cours planté de quatre rangs d'ormes, orné de trois fontaines, dont une alimentée par une source chaude, et bordé de belles maisons derrière lesquelles s'étend le quartier neuf, nous trouvons la vieille ville, qu'enveloppe encore sa muraille, flanquée de tours, et qui dans plusieurs endroits n'est plus qu'une ruine.

Des maisons garnies d'élégants balcons, grand nombre de vastes hôtels, surtout dans le quartier d'Orbitelle, ont mérité à Aix le surnom de Paris provençal. On reconnaît aux bonnes manières de sa société la demeure de toute l'ancienne noblesse de la Provence. Pour peu que vous regardiez avec attention les ormes dont plusieurs places sont plantées, aussi bien que le cours, vous reconnaîtrez une différence avec notre orme du nord de la France. Les feuilles sont extrêmement étroites, les branches très longues et retombant en lignes presque droites jusque sur le sol. A l'extrémité de ce cours s'élève maintenant une statue en marbre, due au ciseau d'un de nos statuaires contemporains, David d'Angers. La première pierre du soubassement a été posée en 1819, et dans les fondements on a déposé une médaille qui porte au revers : « Au bon roi René, dont la mémoire sera toujours chère aux Provençaux. » Les historiens, en effet, s'accordent à représenter comme un excellent souverain ce René, qui était né duc de Lorraine et de Bar, et recueillit en 1434, comme héritier de son frère, le duché d'Anjou et le comté de Pro-

vence, ainsi que le titre de roi de Naples. Il régna peu à Naples, et dut se retirer devant un compétiteur plus puissant; mais il vint finir ses jours dans son comté de Provence, où son affabilité lui mérita le nom de bon roi René. Il était poète distingué, habile musicien, et, dans ses États, passait pour un grand peintre. Ses tableaux, ou ceux qu'on lui attribuait, furent détruits à l'époque de la révolution. Un seul a échappé; on le conserve dans la cathédrale. C'est un tableau sur bois, à deux volets fermants : le milieu représente le buisson ardent, dans le haut duquel apparaît la Vierge Marie. Sur l'un des volets on voit le roi René à genoux, ayant à ses côtés saint Maurice et plusieurs autres saints ou saintes; sur l'autre volet on voit Jeanne de Laval, sa seconde femme, aussi à genoux et entourée de saints personnages. L'extérieur des volets fermés représente une *Annonciation* peinte en camaïeu.

La nef principale de cette basilique date du XIVe siècle, sa tour et son clocher du XVe; les autres parties sont beaucoup plus anciennes. On remarque surtout le baptistère, qui est certainement antique. Les portes de la nef, en bois de noyer, sont remarquables par des sculptures du XVIe siècle, représentant des prophètes, des sibylles, et par un grand nombre de détails d'un travail très précieux. Elles sont recouvertes par des portes modernes, qui en assurent la conservation.

Le statuaire Houdon (né en 1740, mort en 1828) a taillé un des bustes qui ornent la bibliothèque, riche en premiers monuments de l'imprimerie. Le musée possède une œuvre importante du peintre Gros (*le roi Louis XVIII quittant les Tuileries dans la nuit du 20 mars*), et une *sainte Catherine* du Calabrèse. Dans le cabinet d'un antiquaire distingué de la ville, M. Champollion jeune a découvert un papyrus chargé d'hiéroglyphes égyptiens (les Égyptiens écrivaient leurs livres sur la feuille du papyrus), où il a lu le récit d'une expédition de Sésostris contre les Scythes, récit qu'il a retrouvé sculpté, avec des bas-reliefs, sur les murs d'un palais à Thèbes. Tu sais, mon cher Guillaume, que M. Champollion est, de tous les savants qui se sont occupés de cette matière, celui qui a le mieux expliqué l'antique langue hiéroglyphique, ou langue des signes sacrés, que jusque-là on regardait comme indéchiffrable pour les modernes. Aix a des eaux minérales, qu'il ne faut pas confondre avec les eaux, beaucoup plus efficaces, d'Aix en Savoie. C'est de ces eaux thermales, *Aquæ*, que vient le nom d'Aix. Près des bains modernes on peut voir des restes des thermes romains : ce sont des chambres voûtées qui ont de chaque côté un banc de maçonnerie pour les baigneurs.

Aix doit sa prospérité à ses vins, à ses eaux-de-vie et surtout à ses huiles. L'olivier est un arbre qui, par son port et son feuillage grisâtre, rappelle assez le saule blanc; le tronc de nos vieux oliviers de France dépasse un mètre de circonférence, et l'arbre s'élève parfois à huit et dix mètres de hauteur. En Orient, ses dimensions sont plus que doubles. Sa tige principale se divise à trois mètres au-dessus du sol. Il fleurit d'avril en mai, et sa récolte est bisannuelle. L'olivier redoute les hivers rigoureux, mais il exige de l'homme peu de travail. Dans le sud de l'Italie et dans le Levant on l'abandonne à la nature, peu après l'avoir planté ou semé, sans le tailler, le fumer ni le labourer. En France, on donne au pied de l'arbre un labour au printemps et un à l'automne, et, pour l'ordinaire, on fume et l'on taille. On a remarqué que l'olivier ne prospère que dans les lieux peu éloignés de la mer.

L'olive cueillie sur l'arbre est d'une saveur acerbe et repoussante; celles que l'on sert sur nos tables ont été récoltées avant maturité, et plongées pendant assez longtemps dans une lessive alcaline, ou dans de la cendre détrempée avec de l'eau. Lorsqu'on voit que la chair peut se détacher parfaitement du noyau, on les met, pour les conserver, dans une saumure aromatisée avec du fenouil, de la graine de coriandre et du bois de rose. C'est dans cette saumure que le commerce les expédie. Ces olives prennent le nom de *picholines*, du nom d'un Picholini qui inventa cette saumure. La ville de Saint-Chamas prépare à peu près toutes les picholines qui s'expédient de la Provence. Elle

compte 2,500 habitants. Située à l'extrémité nord de l'étang de Berre, et à soixante-quatre kilomètres d'Aix, elle possède sur le Touloubre une superbe antiquité romaine, le pont Flavien, arche immense formée de blocs assemblés sans ciment. Aux deux extrémités du pont, il y a deux arcs de triomphe, de style corinthien, de proportions très élégantes. A côté de son industrie privée, Saint-Chamas en a une autre moins pacifique, et qu'elle exerce au profit de l'État seul : on y confectionne de la poudre de guerre.

Pour revenir aux fruits de l'olivier et aux huiles d'Aix, les propriétaires qui visent à obtenir des huiles de table de première qualité n'attendent pas la maturité parfaite, c'est-à-dire que l'olive ait pris une teinte d'un rouge noirâtre. Ils récoltent à la main, éliminent les fruits trop murs ou altérés, laissent reposer pendant quelques jours, puis portent au moulin, où l'olive entière, chair et noyau, est broyée sous la meule. L'huile qui découle, sans pression, de cette pâte, c'est l'huile vierge; elle est verte, et a d'abord une âcreté qu'elle perd bientôt après quelque repos. Le résidu est repassé au pressoir, avec de l'eau bouillante, une ou deux fois; on obtient de la sorte une nouvelle huile, qui peut être fine encore, suivant la nature et la qualité des olives que l'on travaille. Enfin, le dernier résidu, ramené de nouveau sous l'action plus énergique d'une seconde meule, et cette fois le moulin prend le nom de *recense*, fournit encore une dernière quantité d'huile, qui s'emploie pour les lampes ou pour la fabrication du savon. Il est rare que l'huile d'olive arrive au consommateur sans avoir été falsifiée plus ou moins. Pour l'ordinaire, on y mêle de l'huile d'*œillette* (celle qui s'extrait du pavot). Pour nous en assurer, nous pourrions verser dans l'huile d'olive suspecte quelques gouttes d'acide hyponitrique, qui a la propriété de solidifier l'huile d'olive, et de laisser les huiles de graine dans leur état naturel de fluidité. Du reste, comme l'huile pure se solidifie un peu au-dessous de zéro, tandis que l'huile de graine supporte une température beaucoup plus basse, cette circonstance nous fournit un moyen de contrôle moins exact peut-être, mais plus facile à employer en hiver.

Cet étang de Berre, dont je vous ai parlé tout à l'heure au sujet des picholines, mérite quelques mots de plus. Sa plus grande longueur est de vingt-huit kilomètres; on compte qu'il en a soixante de tour. On le regarde plutôt comme une suite d'étangs que comme un seul; car ses diverses parties prennent des noms différents. Ses eaux, plus tranquilles que celles de la grande mer, déposent beaucoup de sel marin sur ses bords. Un savant ingénieur, M. Burat, nous apprendra que, pour recueillir le sel marin, on creuse sur le rivage une suite de bassins, que l'on tapisse d'argile. Le premier de ces bassins est un vaste réservoir; on y fait arriver l'eau de la mer par un canal au moyen d'une écluse, et de là on la distribue, par une pente douce, dans d'autres bassins très larges, très peu profonds, qui offrent par conséquent une grande surface à l'air pour favoriser l'évaporation. Ces bassins communiquent d'ailleurs entre eux, de manière qu'en passant de l'un dans l'autre, l'eau est obligée de parcourir jusqu'à trois à quatre kilomètres. Une fois que la cristallisation est bien établie, on retire le sel du fond des bassins; on le met en tas sur les bords pendant plusieurs mois; il s'égoutte et se sèche. Plus il reste de temps, plus il acquiert de prix, parce que moins ensuite il donne de déchet. Cette fabrication n'a lieu qu'en été; la première récolte de sel se fait vers la fin de juillet. Quand le temps n'est pas défavorable, on en obtient une seconde, et même une troisième; mais ce dernier cas est assez rare. L'abondance de la récolte varie considérablement, en raison de la température, de l'état du ciel, et des vents qui règnent.

A partir du rivage, le terrain s'élève graduellement par une pente douce, et forme un bel amphithéâtre planté de vignes, d'amandiers et d'oliviers. De distance en distance, une petite ville semble sortir du sein des eaux. Chacune a son petit port, d'où elle expédie des bateaux et des petits navires. Nous connaissons déjà Saint-Chamas. Berre compte 2,000 habitants, et se livre surtout à

l'exploitation des salines. Martigues possède 8,000 habitants. Elle occupe, à l'entrée de l'étang qu'on appelle *étang de Marthe*, un îlot et les deux rives; on l'a surnommée la petite Venise de la Provence. Il y a deux siècles, elle a eu ses jours de splendeur; on assure qu'en 1688 sa population s'élevait à 20,000 âmes. Elle a de belles pêcheries. Le passage périodique des poissons de la Méditerranée dans l'étang est curieux à observer; il en est peu qui échappent aux pêcheurs. On sale annuellement quatre cents quintaux d'anguilles, sans compter celles qui se mangent fraîches. On y construit beaucoup de bâtiments de commerce, et là se forment de bonne heure, par le cabotage, d'excellents marins pour notre marine militaire.

Le port de Bouc n'est autre chose qu'un grand goulet qui conduit de la Méditerranée dans l'étang. Son utilité est surtout très grande en temps de guerre aux convois qui partent de Marseille, et se rendent à Cette et autres ports. Il sert alors de refuge aux bâtiments poursuivis par l'ennemi. La tour, sur laquelle est un phare, a été construite par les Marseillais vers le XIIe siècle. Un certain nombre de paysans des environs d'Aix n'ont point renoncé à l'ancien costume. Ils portent la culotte courte, la grande guêtre de cuir, qu'une jarretière rouge fixe sur le genou, une veste à basques fort courtes, une ceinture de tricot vert et rouge, un bonnet rouge, et, par-dessus, un vaste chapeau.

Si nous étions venus à Aix par la voie la plus rapide et la plus courte, par l'embranchement du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée, qui part de Rognac, nous aurions pu admirer l'aqueduc de Roquefavour, digne rival de ce que les Romains nous ont, en ce genre, laissé de plus grandiose et de plus hardi. Cet aqueduc, destiné à faire passer le canal de dérivation qui amène à Marseille les eaux de la Durance, au-dessus de la profonde vallée de Roquefavour, se compose de trois rangs d'arcades superposées. Sa longueur totale est de quatre cents mètres, et son élévation de quatre-vingt-trois mètres. Vu à distance, l'ensemble harmonieux de cette œuvre colossale lui donne une apparence de légèreté, et ce n'est qu'en arrivant au pied des piliers sur lesquels s'appuie le premier rang des voûtes que l'on se rend compte de leurs proportions gigantesques. L'aqueduc de Roquefavour a été conçu et exécuté, de 1842 à 1846, par un jeune ingénieur, Montricher, qui du premier coup s'est acquis une célébrité européenne.

Montricher ne jouit malheureusement pas longtemps de la haute position qu'il s'était faite après un si brillant début. Appelé dans le royaume de Naples pour y dessécher un marais, il fut atteint d'une fièvre pestilentielle, et mourut à la fleur de l'âge.

En quittant Aix par l'ancienne route de Marseille, bien délaissée aujourd'hui, nous rencontrons d'abord le château d'Albertas, qu'embellissent des eaux limpides et un vaste parc.

Après le village de Pin, commence la descente de la *Vista* (la Vue, en langue provençale), parce qu'en effet on y jouit d'un point de vue ravissant : à droite, la mer sillonnée par d'innombrables barques ou navires; en face, la ville, au milieu d'un amphithéâtre de montagnes dont toutes les pentes sont couvertes de *bastides,* maisonnettes de campagne. Nous saluerons en passant les ombrages du parc qui entoure le château des *Aigalades* (ce qui veut dire les sources); on cite ces ombrages comme les plus beaux de la Provence, où les grands arbres ne sont pas chose commune. Bientôt nous entrons à Marseille, ville d'environ 300,000 âmes, par la porte et le faubourg d'Aix, et devant nous s'ouvre la superbe rue de Rome, qui traverse entièrement la ville.

Son vieux port, dont l'entrée regarde le nord-ouest, se prolonge dans l'intérieur de la ville sur une longueur de mille mètres, et sur une largeur de quatre cents mètres environ. Le goulet par lequel il communique avec la mer est étroit, et d'une profondeur insuffisante pour qu'une frégate armée puisse y passer. Ce goulet est défendu par deux forts bâtis sur des rochers, celui de Saint-Jean au nord, et celui de Saint-Nicolas au sud. Peu de ports sont aussi sûrs que celui de Marseille; il peut facilement contenir mille trois

cents navires; malheureusement, comme il sert d'égout à toute la ville et comme ses eaux sont stagnantes, il tend constamment à s'encombrer, et il s'en exhale assez souvent une odeur très peu agréable. Depuis que les eaux de la Durance, amenées par l'aqueduc de Roquefavour, viennent s'y mêler, cet inconvénient, sans avoir disparu, a été beaucoup atténué. La partie du quai exposée au midi est une délicieuse promenade en hiver. On l'appelle la *Cheminée du roi René*, parce que ce prince, qui habitait Marseille pendant l'hiver, manquait rarement d'y faire sa promenade, et de venir s'y réchauffer au soleil.

Prenons un bateau, et faisons-nous conduire en dehors du port, dans la rade. Voyez-vous ces trois îlots, à environ quatre kilomètres au sud-ouest? Le premier se nomme l'île d'If. Il porte une ancienne forteresse dont François Ier ordonna la construction, et dont le donjon a souvent reçu des prisonniers d'État. Les deux autres îlots, Ratonneau et Pomègue, ont été liés par une immense digue, chef-d'œuvre qui ne date que de ce siècle. Marseille s'est procuré de la sorte un port supplémentaire, qui sert pour les navires en quarantaine, et où les vaisseaux de ligne peuvent mouiller. Ratonneau et Pomègue ont des hôpitaux pour recevoir les malades suspects qui ne peuvent se rendre au lazaret.

Tu vas peut-être me demander, Henriette, ce que c'est qu'un lazaret. C'est un bâtiment isolé sur le rivage de la mer, où les équipages des vaisseaux arrivants sont tenus de descendre et de séjourner pendant un temps plus ou moins long (autrefois c'était quarante jour, de là vient l'expression consacrée *faire quarantaine*), pour donner garantie qu'aucun des hommes n'est atteint de maladie contagieuse. Cette précaution, regardée aujourd'hui comme plus vexatoire qu'utile, tend à disparaître complètement de notre code maritime. Autrefois les lazarets étaient placés sous le patronage de Lazare, le lépreux de l'Évangile, considéré comme le patron des malades atteints de maladies contagieuses: à la porte de toutes les villes il y avait un hôpital désigné sous le nom de Saint-Lazare. Le lazaret de Marseille est le plus bel établissement de ce genre qui existe sur les côtes françaises de la Méditerranée. Il n'a pas empêché cependant la peste qui, en 1720, frappa Marseille. Elle se déclara le 25 mai, et en cinq mois enleva plus de 40,000 personnes. M. de Belzunce, évêque de Marseille, se signala par son zèle à secourir les malades et par son courage héroïque. Millevoye a chanté son dévouement dans le poème de *Belzunce*.

C'est des chantiers de Marseille que sont sorties les plus belles frégates de la marine du pacha d'Égypte.

Marseille est regardée comme la plus ancienne ville des Gaules. On attribue son origine à une colonie de Phocéens, qui en jetèrent les fondements six siècles avant l'ère chrétienne. Ton ami Plutarque, mon cher Guillaume, est l'écrivain qui nous a conservé le nom du fondateur. « Il y a des marchands qui furent les fondateurs de grosses villes, comme Protus ou Protès, qui fonda Marseille, ayant acquis l'amitié des Gaulois, sur la rivière du Rhône. » A la fois manufacturiers et commerçants, les Marseillais de l'antiquité fabriquaient des bijoux, des ornements en corail, des cuirs et du savon, industrie dans laquelle ils n'ont jamais reconnu de maîtres. Ce fut Marseille qui introduisit dans les Gaules l'usage des bracelets et des colliers en or. La forme antique de ces ornements se retrouve encore aujourd'hui dans quelques localités des environs, notamment à Arles. Pour toutes richesses agricoles, l'antique Marseille ne cultivait que la vigne et l'olivier. Sa véritable source de prospérité, elle la demandait à la navigation. Les Phocéens avaient naturalisé chez elle leur science et leur habileté nautiques, et leurs galères sveltes et rapides garnies de cinquante rames. La mer lui ouvrait les marchés de l'Italie, de l'Ibérie, de la Numidie; elle s'ouvrit également par le Rhône de nombreux marchés dans les Gaules. Elle prenait sous son patronage des cités centrales, comme Cavaillon et Avignon, en même temps qu'elle échelonnait des colonies sur tout le littoral de la Méditerranée, dont plusieurs ont vécu jusqu'à nous. Antibes, Nice, Monaco, Agde.

Marseille, comme toutes les anciennes

villes, se divise en deux parties bien tranchées : la vieille ville, qui se transforme petit à petit, de la circonférence au centre, et la ville nouvelle. Laissons la première, pour ne pas vous répéter ce que je vous ai dit tant de fois à propos de ces vieux quartiers qui déparent la plupart de nos cités, et occupons-nous plus agréablement de la ville moderne. Celle-ci est digne d'être comptée parmi les plus belles villes de l'Europe ; rues larges et bien alignées, superbes constructions, promenades nombreuses et variées, fontaines monumentales, rien ne lui manque. Sa Cannebière, dont les Marseillais sont si fiers, pour ne pas être la huitième merveille du monde, n'en offre pas moins un magnifique coup d'œil. Terminée d'un côté par le port, et de l'autre par une promenade ombragée, bordée de maisons d'un aspect presque monumental, dont les rez-de-chaussée sont occupés ou par des cafés d'un luxe éblouissant, ou par des boutiques étalant derrière leurs vitrines les plus riches produits de l'industrie parisienne et lyonnaise, la Cannebière prend encore un cachet tout particulier par la foule bigarrée qui s'y presse du matin au soir, et bien avant dans la nuit. Cette population formée des éléments les plus divers, où la robe arménienne frôle le burnous arabe, où le matelot coudoie le dandy, où la robuste Génoise, portant sur sa tête la charge d'un âne, passe droite et fière à côté de touristes ébahis, où la grande dame croise la grisette, le flâneur, le commis courant à toutes jambes, cette population, dis-je, est certainement la partie la plus intéressante et la plus curieuse de la fameuse rue.

Le quartier central, où se trouve la Cannebière, la place Royale, les rues de Saint-Ferréol et de Paradis, peut soutenir la comparaison avec le quartier de la rue Vivienne, à Paris.

Parmi les promenades et les places, il faut citer le Cours, au milieu duquel s'élève la statue en bronze de l'évêque Belzunce, la place Royale, la place Saint-Ferréol, les allées de Meilhan, le Prado, longue avenue aboutissant à la mer, enfin plusieurs boulevards généralement bien ombragés.

On a trop reproché à Marseille sa pauvreté en monuments anciens, pour que nous lui jetions la pierre à notre tour. Le fait est qu'elle n'a rien à nous montrer sous ce rapport, pas même un édifice religieux vraiment digne d'une cité de 300,000 habitants. Sa cathédrale, commencée en 1853, d'après les plans de MM. Vaudoyer et Espérandieu, vient d'être achevée; elle a coûté plus de 6,000,000.

Jusqu'en 1853, le commerce de Marseille s'était contenté d'une bourse provisoire, espèce d'immense baraque en planches de sapin. Si une ville où il se fait tant d'affaires n'a sérieusement songé que dans ces derniers temps à donner à ses négociants une bourse moins rustique, c'est que ceux-ci n'en éprouvaient guère le besoin. L'habitude de se réunir en plein air sur la place et dans les rues adjacentes est si invétérée chez eux, que rien, dit-on, ne pourra les en faire changer. Le nouveau temple de Mercure que l'on a bâti de 1854 à 1860, pour être un véritable palais, n'aura donc probablement pas plus de succès que l'humble baraque qu'il remplace, en ce sens que les négociants, les courtiers, les armateurs et les capitaines marseillais continueront, comme par le passé, à prendre leurs informations, à causer politique, à spéculer, à vendre, à acheter au milieu de la rue.

Le musée de Marseille renferme quelques toiles remarquables et dignes du palais où elles sont exposées, palais qui est une des œuvres les mieux réussies de l'architecture moderne. La bibliothèque, assez mal logée, contient 80,000 volumes et un certain nombre de manuscrits curieux; le cabinet des médailles offre une collection assez complète.

Sur la montagne la plus voisine de la ville s'élève le fort de Notre-Dame-de-la-Garde, qui renferme une chapelle dédiée à la Vierge, que les marins appellent Notre-Dame-de-la-Garde, et aussi la bonne Mère, la Patronne de Marseille et des marins provençaux.

Le vieux port de Marseille, quoique capable de contenir mille trois cents navires, ne pouvant plus suffire aux arrivages, qui suivaient une progression toujours croissante, on se décida à créer un second port. Mais à

peine le port de la Joliette était-il terminé, qu'on se vit obligé de songer à en ouvrir plusieurs autres; 16,000,000 de francs ont été affectés à ces travaux. Pour subvenir à ces dépenses, qui tombent en grande partie sur elle, la ville de Marseille a vendu à un spéculateur, dont la ruine vient d'avoir un si triste retentissement, les terrains du Lazaret et de la Joliette, c'est-à-dire une superficie de quatre cent mille mètres carrés, à raison de 50 francs le mètre. Sur ces terrains s'élève tout un quartier d'une somptuosité sans égale.

Le commerce de Marseille a eu beaucoup à souffrir pendant les guerres de la révolution et de l'empire; aujourd'hui il est plus prospère que jamais. Le chiffre du mouvement annuel du port ne dépassait pas, avant la révolution, deux mille cinq cents navires; il s'est élevé en 1836 jusqu'à environ sept mille trois cents, et les navires que le commerce de Marseille employait alors étaient d'un plus fort tonnage que l'ancien.

Aujourd'hui l'arrivée et le départ d'environ trente mille navires, jaugeant ensemble près de quatre millions de tonneaux, donnent au port de Marseille un mouvement qui, pour l'importance, le cède à peine aux premiers ports du monde. Outre la compagnie des Messageries nationales, dont les paquebots desservent les divers ports de l'Italie, les Échelles du Levant et l'Algérie, une foule d'autres compagnies ont établi des services réguliers sur la Corse, l'Espagne, l'Angleterre. Les vapeurs de la compagnie des Messageries nationales sont commandés par des officiers de la marine de l'État, et ne laissent rien à désirer pour la solidité, la marche, le confortable des emménagements, et pour la manière dont les passagers sont traités.

Marseille est le bureau le plus important du transit français (c'est-à-dire des marchandises pour lesquelles l'étranger nous demande passage sur notre territoire); plus d'un tiers de ce transit passe par sa douane. Elle expédie pour l'Allemagne, et surtout pour la Suisse, des marchandises de toute sorte, et principalement des denrées coloniales. Elle reçoit à son tour du nord de l'Europe, et en première ligne de l'Allemagne, les articles qui transitent vers l'Italie, l'Espagne, le Levant, l'Amérique, etc. Cependant l'ouverture du tunnel du mont Cenis a déjà modifié cet état de choses, et le tunnel du Saint-Gothard le modifiera encore plus profondément.

La route du Levant et de Constantinople est toujours celle que les vaisseaux marseillais connaissent le mieux. Depuis que les Turcs ont ouvert enfin le passage des Dardanelles aux bâtiments venant de la mer Noire, Marseille est entrée en communication directe avec les ports d'Odessa et de Taganrog, dont elle reçoit les blés en échange des vins de la Provence. La majeure partie de ce qui s'expédie pour notre colonie d'Alger passe par Marseille pour la partie marchande, par Toulon pour la partie militaire.

Le grand cabotage met Marseille en rapport avec tous nos ports de l'Océan. Le commerce de Marseille est aussi varié qu'étendu, et attire dans ses murs une foule immense, dans laquelle on retrouve les divers types et les divers costumes du monde entier, ce qui n'est pas une des moindres curiosités de la ville.

La fabrication des cuirs a beaucoup perdu; celle du verre est toujours très importante, et, comme par le passé, l'antique cité des Phocéens continue encore à fabriquer les ornements en corail, et elle a conservé sa supériorité dans la fabrication du savon.

Le savon est la combinaison d'un corps gras avec la soude ou la potasse; tous les savons durs ont pour base la soude; la base des savons mous est la potasse. Marseille fabrique à peu près exclusivement des savons durs.

La France consomme annuellement de quarante et un à quarante-deux millions de kilogrammes de savon dur ou à base de soude combinée avec l'huile d'olive, et la seule ville de Marseille en fournit les dix-neuf vingtièmes.

On commence par écraser la soude et la mélanger avec un tiers de chaux vive qu'on a éteinte et réduite en poudre. On lessive, et l'on en retire des eaux plus ou moins riches dont on détermine et on règle la force. Les chaudières sont en fonte ou en tôle, et vont

en diminuant par le fond. Elles ont assez souvent deux mètres de diamètre sur cinq de profondeur. Quelquefois le fond seul est en cuivre, et les parois sont en briques. Elles peuvent contenir de douze à quinze mille kilogrammes de savon. On allume le feu, et l'on fait bouillir un mélange d'huile avec de la lessive faible; on remue en ajoutant toujours de la même lessive, et quand la matière devient laiteuse et s'épaissit, on jette des lessives successivement plus fortes. A mesure que les lessives s'épuisent, on soutire en ouvrant un tuyau que l'on nomme *épine*, et qui se trouve au fond de la chaudière. La combinaison qui doit donner le savon se forme d'abord à la surface, et finit par demeurer à sec à mesure que les lessives sont soutirées. Le savon qu'on retire de cette chaudière est de couleur bleue; c'est ce qu'on appelle le *relargage*. Ce premier savon est reporté dans une seconde chaudière, avec de la lessive forte. On fait bouillir. Il se forme des grumeaux qu'on aide à se réunir par une lessive faible. On coule ensuite la pâte dans des *mises;* ce sont de grandes caisses de bois ou de pierres bien jointes. Après le refroidissement, on coupe le savon en briques pour le livrer à la consommation. Pour marbrer le savon, lui donner de belles veines bleues, on introduit dans le mélange une certaine quantité de sulfure de fer. Un célèbre chimiste, M. Darcet, te donnera, ma chère Henriette, une utile leçon d'économie domestique. Accorde la préférence au savon marbré sur le savon blanc. Un savon bien marbré ne peut jamais avoir conservé au delà de trente-quatre centièmes d'eau, tandis que le savon blanc peut être bien cuit et en contenir beaucoup plus, et en outre se falsifie plus facilement, par l'introduction d'une quantité de plâtre.



Costumes provençaux.

Une chose qui effraye quand on visite une savonnerie, c'est la situation de l'ouvrier qui, armé d'un *rable,* long bâton qui se termine par une forte palette, mêle successivement la lessive avec la pâte qui s'est déjà formée. Cet ouvrier se tient debout sur un madrier jeté d'un bord à l'autre de la chaudière, dans laquelle il peut tomber au moindre faux pas. M. Darcet a proposé depuis peu un appareil de sauvetage, consistant en une forte ceinture fixée à un câble qui se rattache au plafond. Croiriez-vous qu'il faut de la part du fabricant des injonctions très sévères pour forcer l'ouvrier à travailler avec cette ceinture? tant l'homme est disposé à l'imprudence, et se familiarise avec le danger qui se représente à tous les instants!

Pour nous rendre de Marseille à Toulon, nous passerons par Aubagne, ville de plus de 7,000 âmes, qui peu à peu a déserté le pied de son vieux château ruiné pour s'étendre dans la plaine des deux côtés de la grande route. Aux environs est la montagne de Gardelabeau, en grande vénération dans la contrée. Son sommet porte une croix de bois d'une très forte dimension et qu'on distingue de fort loin.

Nous laissons à seize kilomètres au sud la Ciotat, charmante ville abritée par deux petits môles, et l'une des colonies qui fonda l'antique Marseille plus d'un siècle et demi avant l'ère chrétienne. Elle compte plus de 10,000 habitants ; mais à l'époque de François Ier elle était plus florissante et plus peuplée. Son port peut recevoir des frégates. Son golfe sert de mouillage, non seulement pour les bâtiments de commerce, mais aussi

pour les vaisseaux de guerre. L'île Verte a de bons retranchements, qui servent à la défense du golfe et du port. Les chantiers de la Ciotat ont de la réputation. On y construit, pour la marine marchande, à meilleur marché et aussi bien, disent beaucoup d'armateurs, que dans ceux de Marseille. Le cabotage vient prendre là des cargaisons de vins muscats, d'huile et de fruits secs.

Voilà bien du chemin parcouru dans cette soirée ; si vous m'en croyez, nous attendrons à demain pour visiter Toulon.

CINQUIÈME VOYAGE

DE TOULON A BRIANÇON

Hyères. — Fréjus. — Cannes. — Antibes. — Nice. — Grasse. — Draguignan. Gap. — Embrun. — Briançon.

Toulon, ville d'environ 77,000 âmes, a devant elle deux rades successives, ou plutôt une double rade, la plus sûre peut-être de la Méditerranée. Le port se divise en port vieux et port neuf, tous les deux séparés de la rade par des môles dont la construction date du règne de Henri IV. L'entrée de chacun est si étroite, qu'elle ne peut recevoir de la rade qu'un seul vaisseau à la fois. Le lazaret est au fond de la rade.

Le port vieux, situé à l'est, est destiné au commerce et bordé d'un large quai. Le port neuf, placé à l'ouest et réservé à la marine militaire, est entouré par les constructions nécessaires à ce service. Les deux ports communiquent ensemble par un chenal.

La ville est couverte, du côté de terre, par des fortifications qui passent pour imprenables. En 1793, Toulon avait été livré aux Anglais et avait reçu deux flottes, anglaise et espagnole. Il s'agissait de reprendre Toulon par terre sur une garnison étrangère. Tant qu'elle fut attaquée de front elle résista facilement. Le siège se prolongeait depuis plusieurs mois, et l'on arrivait au mois de décembre. Survint enfin un jeune commandant d'artillerie, dont le coup d'œil aussi sûr que rapide reconnut sur-le-champ le point où il fallait frapper. Un petit fort existait éloigné de la ville et sur le côté, mais dominant en plein la rade où les flottes anglaise et espagnole étaient au mouillage. Malgré les objections du général en chef Cartaux, ce fut contre ce fort qu'il dirigea son attaque. Son activité était extrême ; il couchait à côté de ses canons, que souvent il pointait lui-même. Le fort pris, les flottes en rade ne purent rester sous le feu, et, ne pouvant non plus se décider à abandonner la garnison qu'elles avaient apportée, elles l'emmenèrent. La ville, redevenue libre, reçut l'armée assiégeante. Le jeune commandant d'artillerie se nommait Napoléon Bonaparte. Ce fut là son premier pas dans sa carrière de gloire.

Le quartier neuf de Toulon est fort beau. L'hôtel de ville présente sur la façade deux cariatides soutenant un balcon, œuvre du fameux Puget (né à Marseille en 1622). Le caractère de la force est heureusement exprimé dans ces deux figures, et l'on reconnaît le ciseau auquel Versailles doit la statue si remarquable du *Milon de Crotone*.

Ce qu'il faut visiter à Toulon, c'est le port militaire et l'arsenal. Nous nous munirons d'un permis du préfet maritime, car l'ar-

senal ne s'ouvre aux curieux qu'à cette condition. Voici les portes de l'arsenal. Son aspect monumental, ses colonnes, les bas-reliefs qui le décorent, les statues de *Mars* et de *Minerve*, nous donnent d'avance une idée de l'importance et de la destination de l'établissement dans lequel nous entrons. Pour le connaître en détail, il nous faudrait plus d'un mois, car il n'occupe pas moins de deux cent quatre-vingt-dix hectares de superficie, et se développe sur une ligne de huit kilomètres; pressés comme nous le sommes, nous nous contenterons de le parcourir rapidement, et d'en rapporter une impression générale. Donnons un coup d'œil à la corderie, aux forges, dont une machine à vapeur de la force de vingt chevaux fournit du vent à quatre-vingts fourneaux et soulève un énorme martinet, et pénétrons dans l'atelier des modèles. En en sortant, nous rencontrerons le dépôt des mâtures, deux immenses cales couvertes sous lesquelles on ne construit plus aujourd'hui, et le magasin général, vaste bâtiment mesurant cent mètres de long, le parc d'artillerie, et plus loin, les ateliers des menuisiers, des charpentiers, des tourneurs, etc.

Entrons maintenant dans la salle d'armes, l'une des merveilles de l'arsenal de Toulon. Toute la décoration de cette salle est formée d'armes de toute espèce, disposées de la façon la plus ingénieuse. En combinant ensemble les formes si diverses de ces fusils, de ces sabres, de ces poignards, de ces épées, des pièces détachées de tous ces engins meurtriers, on a reproduit les lignes et les détails de l'architecture la plus riche et la plus variée.

Nous voici au Mourillon. Dans ces hangars qui s'étendent à plus de cinq cents mètres, se trouvent les bois de construction destinés à la flotte. Un terrible incendie les consuma, avec tout ce qu'ils contenaient, en 1845, et dévora pour 5,000,000 de bois. Sous ces cinq cales couvertes, la France peut construire simultanément quinze vaisseaux de ligne.

Notre rapide excursion dans l'arsenal nous a laissé le temps d'aller jusqu'à Saint-Mandrier. Pour nous y rendre, il nous faudra traverser la rade. Saint-Mandrier n'est qu'un hôpital ; mais il est dans une situation charmante, entouré de jardins, et, de plus, nous y verrons une chapelle dont le plan diffère totalement de celui de la plupart de nos édifices religieux; c'est une copie exacte du temple du Soleil à Rome, et une citerne devenue célèbre moins par sa capacité (elle contient cependant cinq mille mètres cubes) que par le singulier phénomène d'acoustique qu'on y observe. L'écho y reproduit plus de cinquante fois, et cela d'une façon distincte, un cri jeté dans son orifice. La personne, convenablement placée, peut lui faire répéter jusqu'à cinq fois une phrase entière.

N'oublions pas le musée de la marine. Tous les arts que la marine militaire met en œuvre ont déposé là des types ou modèles, soit des matières premières, soit de leurs instruments, outils et machines, soit de leurs produits. A côté de ce qui se fait aujourd'hui, on retrouve ce qui se faisait autrefois.

A seize kilomètres à l'est de Toulon, sous un délicieux climat qui se rapproche de celui de l'Italie, les personnes atteintes de maladies de langueur retrouvent fréquemment la santé dans la ville d'Hyères (ou Hières), qui compte environ 11,000 habitants, et fut la patrie de Massillon. C'est une de nos plus vieilles villes d'origine grecque, nommée dans le principe *Arché,* puis *Hiéros,* c'est-à-dire la Sainte. Elle occupe le penchant méridional d'une montagne qui regarde d'assez loin la Méditerranée, en face d'un petit archipel de quatre îles auquel elle a donné son nom.

La partie basse de la ville, que traverse la route de Toulon, a été presque entièrement reconstruite depuis qu'Hyères est devenue, pendant la saison d'hiver, le rendez-vous de tant de poitrines délicates. Aujourd'hui les étrangers trouvent à Hyères des appartements propres, commodes, même somptueux, toutes les ressources enfin que peut offrir à des personnes valétudinaires une ville du premier ordre. Voici des hôtels

qui, par leur apparence monumentale, annoncent qu'ils attendent des voyageurs de la plus haute distinction. Voyez-vous, sur cette petite place, ces palmiers dont la brise balance les longs panaches? Hyères prend le plus grand soin de ces beaux arbres, qui lui servent d'enseigne : ne proclament-ils pas la douceur de son climat? Comment celui dont les organes respiratoires redoutent l'aquilon et le froid, et qui fuit vers le Midi aux approches de novembre, ne s'arrêterait-il pas à l'appel de ces palmiers?

C'est à leur position complètement abritée du nord que la ville et ses environs doivent la température exceptionnelle dont ils jouissent; malheureusement Hyères est à quatre kilomètres de la mer : la campagne qu'on parcourt pour y arriver est ravissante; mais quatre kilomètres pour aller, autant pour revenir, ne constituent plus une simple promenade. Cet éloignement prive la population sédentaire et flottante d'un des avantages que possède la dangereuse rivale de la ville d'Hyères, Cannes, où nous arriverons bientôt.

Le département du Var, avant l'annexion du comté de Nice, était la seule contrée de la France qui produisît des oranges mangeables. Tant que les moyens de communication par terre et par mer sont restés lents et difficiles, Hyères faisait un commerce d'oranges assez considérable, et elle les expédiait au loin. Il fallait bien se contenter de ses oranges, malgré leur acidité et leur manque de parfum; mais maintenant que les clippers, les bateaux à vapeur, les chemins de fer, transportent avec autant de célérité que de régularité les marchandises de toute sorte; aujourd'hui que l'on peut manger à Paris des oranges cueillies quarante-huit heures auparavant dans les jardins d'Ajaccio, les pauvres oranges de la Provence sont à peu près réduites à se faire consommer sur place. Du reste, à Hyères, comme le long de tout le littoral du Var, les propriétaires, ne trouvant plus à vendre avec le même profit les fruits de leurs arbres, se sont mis à en vendre les fleurs aux fabricants de parfumerie et d'eau de fleur d'oranger. On m'a assuré que cela leur réussissait si bien qu'ils ne regrettent pas du tout le temps où ils envoyaient leurs oranges au bout de la France.

Si nous poussons jusqu'à Saint-Tropez, nous trouverons une ville de 3,500 habitants, qui se livre à la pêche, et construit des navires renommés pour leur durée. Elle est assise sur la côte sud du golfe de Grimaud, golfe magnifique, d'un mouillage sûr. Le port est à l'abri des vents les plus dangereux. Ce qui distingue surtout Saint-Tropez, c'est que, sur les rochers à fleur d'eau qui hérissent les environs de son port, on a longtemps pêché le plus beau corail de la Méditerranée. Le corail présente l'aspect d'un minime arbrisseau dépouillé de ses feuilles. Il adhère au rocher par une base et une tige perpendiculaire, et ses rameaux s'ouvrent à angle presque droit. Le diamètre de la tige ne dépasse jamais vingt-sept millimètres, et le tout s'élève de trois à cinq décimètres au plus. Sa substance est dure, calcaire, formée de couches concentriques d'une couleur rouge et éclatante (le corail des côtes de France est réputé pour la vivacité de sa couleur). Cette substance est recouverte d'une chair vivante, qui est l'animal créateur de cette production, et qui, en se desséchant à l'air, forme une couche friable. On trouve le corail jusqu'à plus de trois cents mètres de profondeur. On le pêche en faisant descendre une machine formée de branches de fer placées en croix, auxquelles il s'accroche.

Nous sommes, à Saint-Tropez, en bonne situation pour voir pêcher le thon, qui est le plus riche produit de la pêche sur nos côtes de la Méditerranée. C'est un gros poisson voyageur, qui marche en grandes troupes, et nous visite au printemps et à l'automne, mais plus abondamment au printemps. On pêche le thon avec un immense filet tenu verticalement au moyen de masses de liège et de barils qui maintiennent sa partie supérieure à fleur d'eau, et d'un système de câbles frappés sur une ancre et sur de grosses pierres qui fixent sa partie inférieure au fond de la mer. Le filet prend le nom de *madrague*, et, ainsi disposé, forme

une espèce de parc divisé en plusieurs compartiments qui vont en diminuant de capacité. Le poisson entre dans le premier sans se douter de rien, et pénètre jusqu'au dernier, que les pêcheurs, dans leur langage énergique, appellent la *chambre de mort*. Saint-Tropez peut disposer jusqu'à trois madragues à la fois, ce qui est considérable. On dépèce le thon ; on grille et l'on fait frire les morceaux choisis, et on les dépose dans des vases qu'on achève de remplir avec de l'huile d'olive. C'est le thon mariné que l'on sert sur les tables.

Une promenade de deux kilomètres nous conduira à Fréjus, ville d'environ 3,000 âmes, située sur une petite éminence qui domine d'un côté le rivage, à un kilomètre de la mer, et de l'autre une grande plaine entrecoupée d'étangs et de ruisseaux, couverte de jardins, de moissons et de prairies ; des montagnes couronnées de pins maritimes, avec des oliviers à leur base, forment le fond du tableau. Fréjus existait longtemps avant l'invasion de César. Les Romains l'agrandirent, lui donnèrent le nom de *Forum Julii*, et sous ses murs creusèrent un port, qui communiquait à la mer par un chenal sinueux de deux mille mètres de longueur. Dans les guerres des siècles barbares, ce chenal se combla ; le port, ne recevant plus les eaux de la mer, devint un marais pestilentiel, qu'on a enfin desséché et rendu tout récemment à l'agriculture. On voit encore deux beaux restes de quai, deux bornes en granit pour amarrer les navires (on y reconnaît le frottement des cordages), un phare circulaire terminé par une tour, et, entre le port et la ville, un arc triomphal de grande proportion. On l'appelle aujourd'hui la *Porte dorée*. Un aqueduc de trente mille mètres de longueur (près de huit lieues), qui avait dans plusieurs parties un double étage d'arcades, amenait à *Forum Julii* les eaux de la Siagne. On en voit encore de beaux restes.

A côté de ruines qui ont appartenu à un amphithéâtre, il est curieux d'étudier la disposition d'une des portes antiques. Le rempart formait un croissant dans lequel l'ennemi devait s'engager pour gagner la porte, en recevant les projectiles de deux grosses tours qui occupaient les deux cornes du croissant.

Le 1[er] mai de chaque année, les habitants de Fréjus et de Saint-Raphaël se rendent en pèlerinage à la montagne de l'Esterel. On célèbre une messe solennelle dans une grotte obscure où saint Honorat passa plusieurs années de sa vie. La lumière n'y pénètre que par une ouverture venant de la voûte. Cette montagne est couverte de troupeaux de chèvres, que les bergers abritent la nuit dans des cavités souterraines.

Traversons maintenant le magnifique golfe de Juan, et abordons à Cannes. Cette ville, aussi ancienne que Fréjus, s'est complètement transformée dans ces derniers temps : tout le quartier qui longe le rivage a été rebâti à neuf, et renferme de grandes et belles constructions. Il existe presque sur la plage une promenade ombragée, où même pendant les chaleurs de l'été la mer entretient une certaine fraîcheur.

L'heureuse situation de Cannes, la fertilité de son territoire, que couvre une végétation luxuriante ; les ondulations du sol, qui se prête à la création de jardins paysagers ; les points de vue admirables que rencontre le regard, de quelque côté qu'il se dirige, ont attiré à Cannes de riches Anglais, dont un certain nombre ont acquis des terres et fait élever des maisons de plaisance.

On compte déjà une vingtaine de villas, véritables châteaux par leur importance. La plupart de ces constructions, auxquelles le caprice du propriétaire ou de l'architecte a voulu donner l'apparence des vieux castels du moyen âge, ne manquent pas d'un certain cachet. S'il est permis de reprocher à quelques-unes d'être d'un goût douteux, et d'avoir sacrifié l'élégance à l'étrangeté, on ne peut refuser à aucune le mérite de l'originalité. On ne voit partout que gros murs crénelés, douves, pont-levis, poternes massives, meurtrières, hautes et étroites fenêtres garnies de vitraux, donjons avec mâchicoulis, minarets, coupoles renflées, emprunt plus ou moins heureux à l'architecture saxonne ou mauresque.

Cette invasion britannique et cette fièvre architecturale ont naturellement jeté dans le pays, déjà si riche par ses productions, des sommes considérables. On cite à ce sujet des folies (folies qui coûtent tant et si peu à nos opulents voisins) : terrains achetés vingt fois leur valeur, rochers transportés, arbres qui masquaient une échappée de vue payés à des prix fabuleux. Ces grandes façons d'agir, qui jetaient dans des étonnements sans fin des gens accoutumés à estimer la valeur de toute chose par son revenu, ces lucratives et faciles affaires ont donné aux habitants de Cannes des prétentions et des exigences qui entraveront, s'ils n'y prennent garde, le développement de la colonie étrangère. L'idée de reporter les limites de l'octroi à une distance ridicule de la ville, afin d'englober dans son enceinte les maisons de plaisance disséminées dans les environs, a été une inspiration aussi mesquine que malheureuse. On n'attire et l'on ne fixe pas les étrangers en les exploitant sans merci, et l'hospitalité qui se montre par trop intéressée finit par ne plus trouver l'occasion de s'exercer.

Cannes n'a point de port fermé. Les navires viennent jeter l'ancre à l'abri d'un môle qui, du côté de l'ouest, s'avance dans la mer. Ce môle, construit en 1838, doit être allongé; car sa protection, dans son état actuel, est tout à fait insuffisante par les gros temps. Il est bordé d'un quai assez large pour faciliter le mouvement des marchandises. C'est dans le port de Cannes que s'embarquent les produits de Grasse. Un service de bateaux à vapeur est établi entre Cannes et Marseille; les départs sont à jour fixe. Le cabotage, la petite pêche et quelques jolis yachts donnent une certaine animation à ce port.

Le 5 mars 1815, une petite flottille, composée d'un brick et de six felouques, jeta furtivement sur la plage, à quelque distance de Cannes, Napoléon, qui venait de quitter l'île d'Elbe, suivi d'une faible troupe. C'étaient quatre cents grenadiers de la vieille garde et une centaine de lanciers. Ces cavaliers, qui n'avaient pu embarquer leurs chevaux, portaient du moins les selles et le harnachement complet. Cinq à six cents hommes, citoyens de l'île d'Elbe, ou venus de France et d'Italie pour partager l'exil du souverain déchu, formaient le complément de cette petite armée avec laquelle il traversa la France et rentra à Paris.

A douze kilomètres plus loin, nous trouverons Antibes (6,000 habitants), qui, mieux partagée sous ce rapport que Cannes, possède un port assez resserré, mais profond et très sûr. Un fort bâti sur un rocher en défend l'entrée. Antibes est une place de guerre dont les fortifications ont été construites par Vauban. Au milieu de la place principale s'élève une colonne, destinée à rappeler un fait glorieux pour la ville. En 1815, quoique privés de garnison, les habitants soutinrent un siège contre l'armée autrichienne, qui ne put triompher de leur résistance.

Cannes, Grasse et Antibes ont été détachés du département du Var pour être incorporés au nouveau département des Alpes-Maritimes, dont Nice est le chef-lieu.

Le département des Alpes-Maritimes peut se diviser en deux zones bien tranchées, celle du littoral et celle de la montagne.

La zone qui borde la Méditerranée n'est que le prolongement du magnifique territoire de Cannes et d'Antibes. Seulement, depuis Nice, cette zone encore mieux abritée prend une physionomie plus franchement méridionale : avec sa côte capricieusement festonnée de golfes en miniature, de promontoires, avec ses collines et ses vallons, elle n'offre à l'œil qu'une masse verdoyante, se mirant dans les eaux bleues de la mer. Sous la double influence de la chaleur et de l'irrigation naturelle ou artificielle, la végétation y déploie des magnificences inconnues dans le centre et même dans le midi de la France. Non seulement les oliviers, les orangers, les caroubiers, les myrtes, les lauriers y acquièrent leur plein développement, mais on y rencontre encore une foule de plantes appartenant à la flore italienne.

Dès qu'en s'enfonçant dans les terres on franchit les premiers gradins de la chaîne des Alpes, la nature et l'aspect du pays changent rapidement. Les orangers et les caroubiers disparaissent les premiers; bientôt les oli-

viers cessent, à leur tour, de se montrer; plus avant encore, la vigne elle-même, qui, grâce aux positions privilégiées qu'on lui réserve, s'éloigne davantage de la mer, finit par ne plus pouvoir être cultivée. A cette végétation frileuse succèdent les céréales, les prairies, les châtaigniers, les forêts où le pin domine de plus en plus, et qui finissent par le hêtre, dont la limite dans les Alpes est à quinze cents mètres d'altitude.

Nice, chef-lieu du département, et peuplée de 50,000 âmes, ressemblait beaucoup plus, même avant l'annexion, à une cité française qu'à une ville italienne. Non seulement les enseignes de la plupart des magasins étaient déjà en français, mais on y parlait plus généralement notre langue que dans beaucoup de petites villes de la Provence et du Languedoc.

Vous savez que la grande et seule industrie des habitants de Nice est d'offrir, pendant la mauvaise saison, l'hospitalité de leur doux climat aux riches étrangers de toutes les parties de l'Europe. Aussi Nice n'est-elle au fond qu'une immense auberge exploitée par la population sédentaire : toutes les maisons ont été construites, meublées, agencées pour cette fin.

La ville en elle-même, par sa situation, par ses ressources, répond parfaitement à sa destination. Ses quartiers neufs, et notamment celui de la Croix de marbre, où se trouvent les principaux hôtels, aussi bien bâti que bien percé, sont dignes en tout point des familles princières et de la société d'élite qui vient y prendre ses quartiers d'hiver. Le vaste lit du Paillon, où un grand fleuve roulerait ses ondes à son aise, n'est presque toujours traversé que par un maigre filet d'eau, se frayant péniblement son chemin à travers des bancs de galets. La ville semble coupée en deux, dans le sens de sa longueur, par un affreux ravin d'un aspect d'autant plus maussade qu'il contraste avec tout ce qui l'entoure. Il est depuis longtemps question de détourner le cours du Paillon en amont de Nice, et de le déverser dans le port. Une compagnie anglaise avait offert de se charger de tous les frais de ce travail, à la seule condition de lui laisser le terrain conquis sur le torrent. Si ce projet était mis à exécution, Nice deviendrait une des plus belles villes de l'Europe. On n'y voit aucun monument, soit ancien, soit moderne, qui mérite une attention particulière.

Toutes les montagnes environnantes s'élèvent en s'étageant successivement. C'est à ces multiples étages que Nice doit principalement la douceur et l'égalité de son climat. La température moyenne de cette ville est d'environ 15 degrés et demi. Les froids de l'hiver sont peu sensibles et de courte durée; les chaleurs de l'été ne sont pas accablantes. Des brises, qui soufflent alternativement de la terre et de la mer, purifient l'atmosphère et chassent les miasmes dégagés par les marécages du Var. Mais des vents plus violents soulèvent à certains jours une poussière épaisse. Cette inconstance des vents amène parfois de brusques changements de température. Malgré ces inconvénients, le climat de Nice est un des plus agréables du littoral méditerranéen. Aussi pendant l'hiver cette ville est-elle le rendez-vous d'une foule de personnes délicates qui viennent y chercher un refuge contre les rigueurs de la mauvaise saison.

La plaine, les petites vallées et les collines qui entourent la ville de Nice sont parsemées de villas cachées au milieu de bosquets d'orangers ou de forêts d'oliviers, avec des vues ravissantes sur la mer. Le meilleur goût n'a pas toujours présidé à la construction de ces villas, et l'on cite particulièrement la villa du colonel Smith comme un des échantillons les plus ridicules du style baroque, mélange étrange de gothique, de sarrasin, d'anglais et de *rococo*.

Le port, à l'extrémité de la ville, est protégé par deux môles en pierres de taille; il est très sûr, mais peu spacieux. Les quais qui le bordent sont larges et commodes; mais le port, comme tout ce qui l'environne, était loin, avant l'annexion, d'offrir un aspect vivant et animé, et il est évident qu'il ne peut que gagner à être devenu français.

En parcourant les promenades de Nice, nous nous apercevrons bientôt, par leur expo-

sition et leur aménagement, qu'elles ont été destinées à être fréquentées l'hiver. Ce n'est pas le frais que l'on vient chercher à Nice, mais la chaleur. Aussi ces promenades ne sont-elle praticables en été que lorsque le soleil les a quittées; mais en décembre et janvier, elles offrent aux étrangers un écran contre la bise, des fleurs et du soleil.

Villefranche est une modeste ville de 3,500 habitants, bâtie en amphithéâtre au fond d'une vaste rade. Jusqu'en 1793 elle a été le seul port militaire des États sardes. Près de Villefranche se trouve Saint-Jean. La beauté de la baie sur laquelle s'ouvre ce petit port, les ravissantes perspectives qui se déroulent de tous côtés, les frais ombrages qui s'avancent jusqu'au bord de la mer, y attirent de nombreux promeneurs, et l'on y vient de Nice en partie de plaisir. Un peu plus loin, après avoir dépassé Beaulieu, il existe entre la mer et les montagnes qui bordent la côte un petit bois où les oliviers, les caroubiers, les lentisques, les pins, les chênes croissent avec une vigueur étonnante. Cet endroit s'appelle *la petite Afrique*. La température y est, en effet, constamment beaucoup plus élevée qu'à Nice.

Jusqu'en 1848, Menton et Roquebrune firent partie de la principauté de Monaco; mais à cette époque les habitants de ces deux communes profitèrent de la circonstance pour se déclarer indépendants, et vainement le prince de Monaco chercha à faire rentrer dans l'obéissance cette partie de ses sujets qu'avaient exaspérée les exactions de l'espèce d'entrepreneur général à qui le prince avait livré ses États comme on afferme une métairie. Quand Menton se détacha de Monaco, ce n'était qu'un village; aujourd'hui c'est déjà une jolie ville de 5,000 âmes, qui s'agrandit et s'embellit tous les jours, et qui offre aux étrangers un séjour moins bruyant que Nice et d'une température encore moins variable.

Le prince de Monaco a cédé à la France, moyennant une belle indemnité, Menton et Roquebrune; il peut se flatter d'avoir fait une excellente affaire, puisqu'au fond il n'a cédé qu'un territoire sur lequel il n'avait plus la moindre autorité, et dont il ne tirait pas le plus léger revenu. Les États du prince, par suite de cet arrangement, ne se composent plus que de la ville de Monaco, dont la population ne dépasse pas 1,200 âmes. Cette ville a une triste renommée dans les annales de la passion du jeu.

Vue des hauteurs de la Turbie, la ville de Monaco, perchée sur son promontoire, paraît un assemblage de ces petites maisons en bois peint que les enfants disposent et alignent sur un guéridon. Son port, ses fortifications prennent par l'éloignement les proportions d'une charmante miniature.

L'empire, en prenant possession de l'ancien comté de Nice, a trouvé son agriculture dans un état déplorable. Sous ce rapport tout est à faire. Procédés de culture, instruments, bétail, sont tels qu'ils étaient il y a vingt ans dans les cantons les plus arriérés de la France : fait d'autant plus frappant, que l'arrondissement de Grasse, dont le sol, le climat, les productions naturelles ont la plus grande analogie avec l'ancien comté de Nice, peut être cité parmi les plus industrieux et les mieux cultivés de notre pays.

Quant à l'industrie et au commerce, ils n'étaient également rien moins que prospères. Enfin, sauf deux grandes routes, se dirigeant l'une sur Gênes, l'autre sur Turin, le pays manquait si complètement de voies de communication reliant les villages entre eux, que ce n'est qu'à dos de mulet et par de mauvais sentiers que les denrées et les produits du sol pouvaient être transportés d'une localité à l'autre et gagner le grand marché de Nice. Cet état de choses est déjà changé.

Il est donc permis d'espérer que le département des Alpes-Maritimes, grâce à l'initiative, aux encouragements, aux améliorations de toute nature de l'administration française, éprouvera en peu d'années une transformation complète, et qu'il n'aura plus rien à envier à l'arrondissement de Grasse.

D'Hyères ici, nous avons parcouru la plus belle partie de la Provence. Nous ne retrouverons nulle part en France un ciel plus pur, une mer plus belle, une terre plus féconde, une végétation plus active, des produits plus

précieux et plus variés, une population rurale plus heureuse et plus à l'aise.

Quittons donc, quoique à regret, ce littoral enchanteur, et enfonçons-nous dans les terres. La première ville que nous apercevons est Grasse. Vue d'ici, Grasse, bâtie sur sa colline escarpée, entourée de verdure, avec ses maisons blanches qui étincellent au soleil et se détachent des montagnes s'élevant derrière elle, offre un aspect séduisant. Si nous n'y entrions point, nous emporterions certainement de l'industrieuse cité une opinion qu'elle est loin de mériter. En effet, pour abriter ses 12,000 habitants sur un terrain dix fois trop étroit, elle a été obligée d'agglomérer, d'empiler, de superposer ses grosses et solides constructions; de se contenter, en guise de rues, de sombres et déclives couloirs, véritables casse-cou serpentant dans de vieux ravins, dont ils suivent les tortueux méandres, au point qu'on nous montrera une maison à cinq étages unique dans son espèce, puisque trois étages sont de plain-pied avec la rue qui l'enveloppe de ses plis.

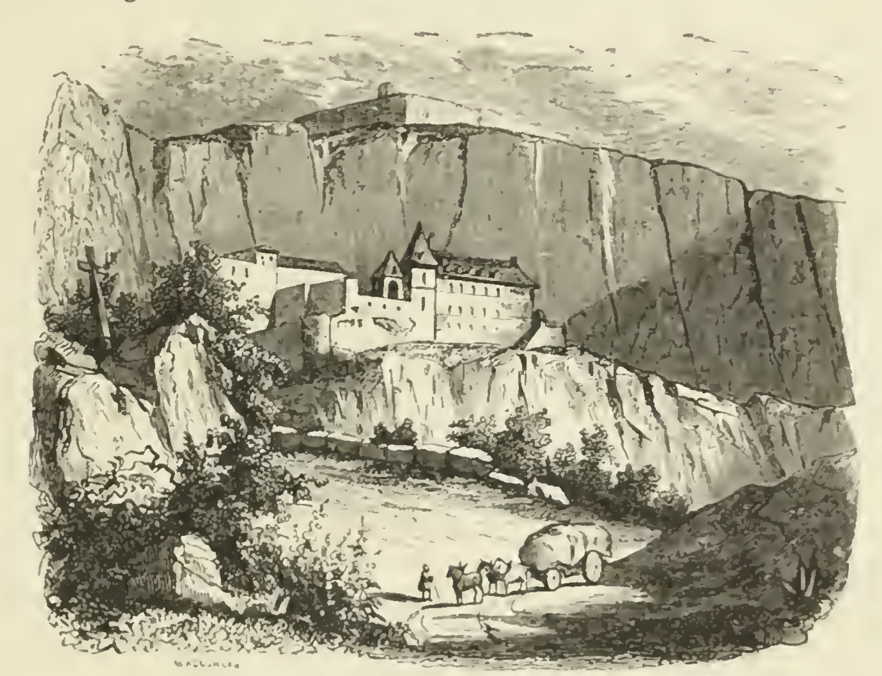
Mais, direz-vous, pourquoi les habitants de Grasse sont-ils allés s'entasser sur ce rocher, quand ils avaient autour d'eux ces admirables campagnes? C'est que du sommet de ce rocher jaillit une source d'une abondance extraordinaire, et que c'est cette source qui fait l'orgueil et la prospérité de Grasse. Sans cette source, Grasse ne serait qu'une pauvre bourgade. Ce sont les eaux de cette source qui, habilement dirigées, après avoir fait mouvoir les moulins des usines échelonnées sur son cours, vont arroser les champs où se cultivent, comme ailleurs le blé et les pommes de terre, les roses, les jasmins, l'héliotrope, les violettes, les tubéreuses, qui font du territoire de Grasse un immense parterre de fleurs, dont le parfum, se mêlant à celui des orangers, embaume l'atmosphère. Toutes ces fleurs alimentent une cinquantaine d'usines, où, par différents procédés de distillation et d'épuisement, elles abandonnent leur arome pour aller, transformées en extraits, en huiles essentielles, servir dans les quatre parties du monde aux préparations si variées de la parfumerie. Ces établissements consomment par jour, pendant le mois de mai, époque principale de la distillation, quarante-cinq mille kilogrammes de roses et seize mille kilogrammes de fleurs d'orangers.

Un fait sur lequel j'appelle votre attention, c'est que les ordonnances qui règlent l'aménagement des eaux de la Fous (c'est le nom de la source), datent de 1568, et que, depuis cette époque, toutes les révolutions, tous les gouvernements qui se sont succédé, ont scrupuleusement respecté les stipulations d'un règlement rédigé en patois provençal, qui attribue à chaque propriété telle quantité d'eau, tel jour de la semaine, et pendant tel laps de temps. Les droits de chacun sont si nettement établis, si clairement formulés, que chacun jouit sans trouble et sans contestation de la part qui lui a été faite. Dans le règlement en question, suivant les us et coutumes du temps, il est grandement question de fêtes et de saints. Or, pendant la tourmente révolutionnaire, saint Pierre et saint Paul, saint Roch et saint Jacques, quoique bel et bien supprimés, n'en continuèrent pas moins à fermer incognito les vannes des usines, et à les forcer à chômer ainsi la fête abolie, et cela sans la moindre réclamation. Sur toutes les propriétés arrosables, il existe un ou plusieurs grands bassins, où l'on emmagasine l'eau à laquelle on a droit. C'est la conséquence forcée d'une distribution à jour et à heures fixes. Les plantes n'ont pas toujours soif aux heures règlementaires, et il faut réserver leur pitance pour le moment où elles ont besoin de se désaltérer dans la Fous.

Nous ne manquerons pas, en passant par Grasse, d'aller visiter une usine de parfumerie. Outre l'intérêt que nous prendrons à examiner les appareils de distillation, nous verrons combien dans ces ateliers les femmes trouvent des occupations bien faites pour elles. Leur principal travail consiste à trier les fleurs. Aussi, en entrant dans ces salles où un essaim de jeunes filles proprettes, avec leurs blancs tabliers et leurs blancs corsages, apparaissent entourées de roses et de violettes, nous croirons-nous transportés au milieu des préparatifs d'une fête, plutôt que dans l'atelier d'une fabrique.

Draguignan, le chef-lieu du département du Var, compte à peine 10,000 habitants; cette ville, qui s'est déjà beaucoup améliorée et s'améliore encore tous les jours, est d'une propreté remarquable pour le pays. Elle est située au pied du mont Malmont, dans un bassin fertile qu'environnent des collines superposées en amphithéâtre, dont le sol disparaît sous la verdure des vignes et des oliviers.

Vous êtes tous les deux très friands des excellents pruneaux de Brignolles, et surtout de ce choix qu'on nomme *picolles*, qui nous arrivent dans de petites boîtes plates. La ville de Brignolles leur a donné son nom, quoiqu'ils viennent réellement de quelques lieues plus loin, et qu'ils soient un produit des Basses-Alpes. C'est une remarque que nous aurons à faire pour plusieurs des produits de la France, qui tirent leur nom du marché où ils se vendent, et non du lieu de leur origine. Brignolles, qui est une ville de 6,000 âmes, n'offre rien à la curiosité du voyageur; mais nous ne pouvons manquer de faire un pèlerinage à la montagne de la Sainte-Baume, qui se trouve dans ses environs, auprès du village de Nans. Dans ces contrées, le mot baume a le même sens que grotte; nous venons de voir auprès de Fréjus la Baume Saint-Honorat. La Sainte-Baume, qui donne son nom à la montagne voisine de Nans, est une grotte célèbre dans les annales de l'Église et dans celles de la Provence. On raconte que la Madeleine de l'Évangile y établit sa retraite pendant les trente dernières années de sa vie. On raconte aussi que saint Maximin fut seul à connaître le lieu où vivait la sainte, que ce fut lui qui l'assista dans ses derniers moments, et qui fit ériger une chapelle à l'endroit même de la grotte où elle rendit le dernier soupir. La grotte, pratiquée dans un rocher dont deux faces sont à pic, a vingt mètres de long sur vingt-cinq de large et six d'élévation; une source jaillit tout auprès. Les largesses des comtes de Provence et de François Ier contribuèrent aux embellissements de la chapelle, et un couvent s'éleva dans ce lieu. Neuf de nos rois sont venus en pèlerinage à la Sainte-Baume, parmi lesquels saint Louis, Henri IV et Louis XIV. La dévotion à ce lieu est toujours très fervente parmi la population ouvrière de France. C'est là qu'anciennement les membres de ces nombreuses associations d'artisans, connues sous le nom de compagnonnage, allaient prêter le serment qui les engageait, et recevoir les couleurs qui les distinguaient, et qui devaient être bénites à la Sainte-Baume. En gravissant jusqu'au sommet du rocher, nous trouverons la chapelle du Saint-Pilon, et nous jouirons d'un des plus vastes panoramas qui puissent se voir. D'une hauteur de plus de mille mètres, notre regard s'étendra jusqu'aux montagnes du Languedoc, après avoir reconnu Marseille, l'étang de Berre et le cours du Rhône. Nous verrons parfaitement la rade d'Hyères, et nous distinguerons les montagnes de la Corse. Nous pourrons, en nous retournant, compter les sommets de la chaîne des basses et des hautes Alpes, qui se présentera à nous de profil.


La montagne de la Sainte-Baume.

Comme je vous l'ai fait remarquer, Brignolles n'usurpe pas seule l'honneur de donner son nom à des produits dont elle n'a pas le mérite. Ces excellents marrons que nous croquons gaiement tout l'hiver sous le nom de marrons de Lyon, ne viennent pas de ce département, mais en majeure partie

de celui du Var, par exemple de Saint-Tropez, et surtout des deux villes de Cuers et du Luc, dans les environs de Toulon. Le reste vient du Languedoc. Il faut en tout rendre justice à qui de droit.

Ce même esprit de justice me porte à ne pas quitter la Provence, cette patrie des anciens troubadours, sans vous apprendre que c'est encore aujourd'hui le pays où le tambourin et le galoubet sont demeurés le plus en honneur; dans les petites communes, on ne danse pas à d'autre musique. Le tambourin provençal est deux fois plus long que notre tambour ordinaire. Les peaux en sont peu tendues; il rend un son grave et sourd. Les joueurs de tambourin de Marseille se distinguent par l'élégance de leur costume, le luxe de leurs instruments et la perfection de leur jeu. Rien de plus agréable et de plus gai qu'une sérénade donnée par des galoubets et des tambourins marseillais.

Pour terminer la soirée, je vous proposerai une excursion dans les départements des Basses-Alpes et des Hautes-Alpes, situés plus au nord. C'est une contrée montagneuse, qui offre les mêmes beautés naturelles que la Suisse. Nous entrerons dans le département des Basses-Alpes par la petite et ancienne ville de Castellane, que nous traverserons rapidement pour nous faire conduire à la petite et non moins ancienne ville de Moustiers. Là nous visiterons l'église Notre-Dame de Belvèze ou de Beauvoir, que fonda Charlemagne lors de son voyage en Provence. Un vallon profond et de l'aspect le plus sauvage sépare la ville en deux parties. Ce vallon a conservé jusqu'à nos jours un des plus singuliers monuments du moyen âge. Une chaîne de fer de deux cent cinquante mètres environ de longueur part de la cime d'un rocher sur l'un des bords du vallon, et court jusqu'à l'autre bord se rattacher à une autre cime de rocher. Cette chaîne est formée de tringles d'à peu près trois centimètres de diamètre. Chaque tringle a environ deux tiers de mètre. Elles sont rivées l'une à l'autre; à la tringle centrale de la chaîne est suspendue une étoile dorée à cinq pointes. Depuis plusieurs siècles, cette chaîne et cette étoile se balancent dans l'air à une élévation prodigieuse. Un antiquaire, l'abbé Pappon, pense que c'est le résultat de quelque vœu, comme on en faisait au temps de la chevalerie. « Nos preux, dit-il, qui faisaient des entreprises d'armes, se préparaient presque toujours à leur exécution par quelque acte de piété. L'un d'eux aura fait et exécuté le vœu d'enchaîner deux montagnes. L'étoile suspendue à la chaîne était probablement une armoirie de chevalier. Plusieurs ont cru que cette chaîne avait été mise par un chevalier de Blacas, qui possédait une partie de la seigneurie de Moustiers, et qui portait dans ses armes une étoile à seize pointes. Un manuscrit assez ancien l'attribue à Anne de Riquety, qui vivait, suivant toute apparence, vers l'an 1390. »

Moustiers a été célèbre à la fin du XVIIe siècle et pendant tout le XVIIIe par ses fabriques de faïences à dessins et de ses faïences polychromes. Ces faïences sont aujourd'hui très recherchées.

Digne est une des plus modestes préfectures de France, et compte à peine 7,000 habitants. Elle s'élève sur la pente d'un mamelon que surmonte un roc, et sur ce roc est assise l'église, avec un dôme en fer pour clocher. Ce roc porte aussi la prison, environnée de fortes murailles. Les ruines de l'ancienne cathédrale, que la tradition faisait remonter à Charlemagne, mais qui date seulement du XIIe siècle, offrent encore de curieux vestiges d'une fresque du XVe siècle. Le peintre a représenté les sept péchés capitaux par des personnages allégoriques rangés sur une seule ligne; au-dessus, il a placé la vertu opposée à chacun des péchés, et il a représenté ces vertus par le buste d'un saint ou d'une sainte; au-dessous est la peine réservée dans l'enfer à chaque différent péché. Chaque cadre est surmonté d'une légende en patois du pays. Près de Mélan, à seize kilomètres de Digne, est la grotte Saint-Vincent, que l'on raconte avoir été fréquentée par le saint dont elle porte le nom. Elle offre des stalactites fort curieuses. En 1834, on a découvert dans le



Départ des troupeaux pour la montagne.

voisinage une carrière d'un très beau marbre noir. Digne a des eaux minérales qui s'emploient avec succès pour la guérison des plaies d'armes à feu.

Les Romains faisaient usage des eaux de Gréoux, sur la rive droite du Verdon, et, dans les XIIe et XIIIe siècles, les templiers avaient remis ces bains en honneur, et y avaient fait de belles constructions. Après eux la source fut comblée, et ne reparut qu'au commencement du XVIIe siècle. La princesse Pauline Borghèse, sœur de Napoléon, y fit, en 1805, un séjour qui les remit à la mode. Ces eaux, analogues à celles de Barèges, agissent principalement sur la peau, mais sont moins excitantes; elles ont une puissante action reconstituante.

La vallée de Barcelonnette est la plus célèbre des vallées de nos Alpes françaises. On en a donné beaucoup de descriptions très poétiques ; je n'en connais pas de plus simple et de plus vraie que celle qui a été donnée par M. Henri, bibliothécaire de la ville de Perpignan, dans un excellent ouvrage sur les antiquités des Basses-Alpes. Quand vous connaîtrez cette vallée, vous les connaîtrez toutes, car elles ont le même caractère. Dans sa longueur elle forme le bassin de la petite rivière d'Ubaye, bordée de chaque côté par des montagnes dont les plus hautes cimes conservent toujours quelques neiges. Leur élévation est de deux à trois mille mètres; elle augmente à mesure qu'on approche du mont Viso, qui est le point de jonction de ces montagnes, le nœud d'où commence la vallée. La partie haute de la vallée prend le nom de Châteaux-Hauts ou de Val des Monts, et la partie basse le nom de Châteaux-Bas. A mesure qu'on s'élève, les villages disparaissent, et les pentes se couvrent de gras pâturages peuplés de troupeaux pendant la courte saison de l'été. Aux pâturages succèdent les sombres forêts de sapins et de mélèzes, puis une région de rocs bouleversés, arides, sauvages, que couronnent les pics neigeux et inaccessibles du mont Viso.

La région moyenne, celle des pâturages,

ou, comme on dit, les montagnes pastorales, est d'une incroyable richesse de végétation. « D'un côté de ces immenses prairies, où tout respire le bonheur et en présente l'image, on voit des milliers de moutons, entremêlés de chèvres, savourer ces gras pâturages, tandis qu'à l'autre extrémité on aperçoit des troupes de chamois qui viennent en bondissant y prendre aussi leur pâture, et qui, prompts comme l'éclair, disparaissent à la vue aussitôt qu'on fait mine de les approcher. »

Et savez-vous d'où vient cette multitude de bestiaux qui affluent pendant l'été dans nos Alpes ? De la contrée du Rhône à son embouchure, de la plaine de la Crau et de l'île Camargue, où je vous conduirai demain. On les appelle les troupeaux *transhumants* ou voyageurs. Chaque année, dès les premiers jours du printemps, ils quittent la contrée qui les a vus naître, et se dirigent vers ces montagnes lointaines, d'où ils ne sortiront la plupart que pour être livrés au couteau du boucher. Telle est l'excellence de ces pâturages, que ces malheureux animaux, qui arrivent exténués par les rigueurs de l'hiver et la fatigue de ce long voyage, reprennent en quelques semaines un embonpoint remarquable. On évalue à quatre cent mille têtes la quantité de ce bétail, qui se subdivise par troupeaux d'environ deux mille têtes. L'auteur du voyage à Barcelonnette nous apprendra qu'ils ne font que douze à seize kilomètres par jour ; encore leur marche se trouve-t-elle partagée par une station. Ils s'annoncent par le bruit d'énormes sonnettes, suspendues au cou de grands bœufs aux belles cornes contournées ; ce sont eux qui viennent en tête et qui conduisent. Les bergers, vêtus d'une ample casaque, avec un large chapeau rabattu, et armés d'un long bâton ferré, se tiennent derrière le troupeau, et stimulent les traînards. A leur côté sont leurs fils, qui font la route à pied dès qu'ils ont atteint l'âge de cinq à six ans. Sur les flancs, courent de très gros chiens, qui maintiennent l'ordre. L'arrière-garde se compose des mères, des jeunes filles et des enfants en bas âge. Ces femmes conduisent un troupeau d'ânes, qui portent les enfants trop petits pour marcher, les agneaux qui naissent en route, les bagages, les vases pour traire le lait, et enfin tous les ustensiles nécessaires pour la confection du fromage et du beurre.

Arrivés sur les montagnes, les bergers distribuent par quartiers les pentes et les plateaux garnis de pâturages. Ils suivent les troupeaux nuit et jour, et veillent sans cesse avec leurs chiens pour les garantir des loups. Le *bayle*, ou berger chef d'un troupeau, habite une cabane centrale d'où il peut tout diriger. Les femmes, les enfants, les vieillards, ont pour demeure une espèce de chaumière, renfermant les bagages, les ustensiles, les provisions, et la paille, lit commun de toute la famille. Leur principale nourriture se compose de pain et de lait ; si parfois ils y joignent quelque peu de viande ou de lard, un peu de soupe ou une portion de légumes, c'est pour eux un régal extraordinaire. Les femmes préparent ces aliments, dont elles viennent tous les huit jours s'approvisionner dans les villages au fond de la vallée. A ces voyages près, ces familles de pasteurs n'ont aucune communication avec le reste des hommes. Ils passent l'été dans ces montagnes, et l'hiver dans les plaines désertes de la Crau et de l'île appelée Camargue. Dans leurs voyages de l'une à l'autre de ces contrées, ils traversent notre civilisation sans s'y mêler en rien.

Leur existence est tout entière liée à la prospérité du troupeau à eux confié ; leur unique fortune s'y trouve attachée, car elle consiste ordinairement en un certain nombre de têtes de bétail qui leur sont abandonnées en proportion de la force du troupeau. Pour l'ordinaire, c'est une sur trente. Les chèvres sont à eux ; c'est leur spéculation particulière. Cette vie ne semble pas défavorable à leur santé. Les inflammations de poitrine sont chez eux la maladie la plus ordinaire. En gardant leurs troupeaux, ils s'occupent à faire des jarretières ou des cordons de laine, dont les couleurs sont mélangées ; pour se distraire, ils ont de petites flûtes à six trous sur lesquelles ils jouent quelques vieux

airs rustiques assez jolis. A force d'observer le ciel ils se font une sorte d'astronomie à leur usage, qui passe chez eux traditionnellement de père en fils. Ils connaissent parfaitement l'heure, et prédisent assez bien le temps. Très âpres en matière d'intérêt, ils n'en sont pas moins d'une probité rigide. Les jeunes gens se marient de très bonne heure, et rarement en dehors de la profession pastorale. L'autorité paternelle existe là dans toute sa vigueur. Les grands-pères forment une sorte de magistrature dont les décisions sont toujours respectées. C'est un dernier reflet des antiques mœurs patriarcales ; les patriarches étaient bergers encore plus qu'agriculteurs.

Tandis que les bergers viennent de loin peupler pour quelques mois les solitudes des montagnes, la population indigène des villages du fond de la vallée émigre, et vient chercher des moyens d'existence dans la basse Provence, sur toute la côte depuis Nice jusqu'à Arles. Les hommes offrent leurs bras comme journaliers pour les rudes travaux agricoles ; les femmes et les enfants cueillent des olives, filent le chanvre et la laine. Plusieurs se font commissionnaires dans les villes ; les plus industrieux, dès qu'ils peuvent réunir le moindre capital se font colporteurs, et voyagent au loin. Ils se distinguent en général par des mœurs honnêtes et une probité à toute épreuve. La pensée de tous est de revenir acheter un morceau de terre au pays. La population de la vallée de Barcelonnette émigre ainsi annuellement à peu près tout entière.

Le peu de villes que compte ce département sont d'origine fort ancienne ; par exemple : Sisteron, Forcalquier, Simiane, Riez, Barcelonnette ; et l'antiquaire y retrouve à chaque pas, sinon des vestiges de monuments somptueux, du moins des souvenirs pleins d'intérêt. Je vous citerai, au village de Saint-Geniez-de-Dromont, près de Sisteron, une inscription romaine gravée sur un rocher dans lequel on a coupé jadis un chemin. Voici la traduction :

« Claudius Posthumus Dardanus, homme illustre, revêtu de la dignité de patrice, ex-consulaire de la province viennoise, ex-ministre des requêtes, ex-questeur, ex-préteur des Gaules, et Nevia Galla, noble et illustre dame, son épouse, ayant fait couper les flancs de la montagne, de chaque côté, ont procuré un chemin viable au lieu dont le nom est Théopolis, lieu qu'ils ont fortifié par des murs et des portes. Le travail, fait dans leur propriété particulière, et destiné néanmoins par eux à servir à la sûreté de tous, a été exécuté encore avec l'aide de Claudius Lepidus, homme illustre, compagnon et frère du sus-mentionné, ex-consulaire de la province germanique, ex-secrétaire de l'empire, ex-intendant des affaires privées.

« Afin que leur sollicitude pour le salut de tous et un témoignage de la reconnaissance publique pussent être montrés par cette inscription. »

Gap est une très vieille ville celtique. Son nom était Vap, dont les Romains firent *Vapincum*. C'est aujourd'hui la ville la plus importante de nos Alpes ; elle compte environ 8,000 habitants. Sa cathédrale, aujourd'hui en reconstruction, renfermait le mausolée du connétable de Lesdiguières, en marbre noir, avec des bas-reliefs en albâtre et fait de son vivant en 1626. Les montagnes voisines ont fourni les matériaux. Pour s'assurer du statuaire Jacob Richier, le connétable usa, dit-on, d'un singulier procédé : il le retint pour tout le temps du travail en chartre privée. Le mausolée fut, dans le principe, construit pour le château de Lesdiguières, à vingt-quatre kilomètres de Gap, et ne fut apporté dans la cathédrale qu'à la révolution de 1789. Le connétable est représenté avec son armure, couché et s'appuyant sur le coude ; ses traits ont de la ressemblance avec ceux de Henri IV. Le musée de Briançon possède ses gantelets, sa lance et son casque, où l'on voit l'empreinte d'une balle.

Embrun a une cathédrale qui doit dater d'une époque très reculée. Sur la place de l'église, les artistes remarquent avec intérêt une maison qui semble être du même temps. Elle porte un bas-relief représentant un lion dévorant une chèvre.

En remontant le cours de la Durance, nous trouverons, à seize kilomètres, la petite ville de Mont-Dauphin, fortifiée par Vauban en 1694, et regardée comme l'une des clefs de la France du côté de l'Italie. Assise sur un roc isolé, elle commande quatre vallées. L'une de ces vallées, celle de Queyras, où serpente le Guil, est défendue à quelques kilomètres plus loin par le château de Queyras, assis de même sur un roc isolé, au centre de la vallée.

Les peintres ne manquent pas de visiter, à l'extrémité de la vallée de Wallonise, le glacier d'Alle-Froide ou de Pelvoux, élevé de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, au pied du cône granitique de Pelvoux, dont le pic inaccessible garde des neiges toute l'année. C'est le plus élevé de nos Alpes françaises.

Les amateurs de botanique préfèrent le col Lautaret, qui conduit à la vallée de la Romanche, sur l'autre versant du Pelvoux. Ils vantent beaucoup la richesse de ses prairies. C'est le passage qui conduit de Briançon à Grenoble. Il y a un hospice pour les voyageurs; les pauvres gens y sont hébergés gratuitement.

Briançon, ville de 4,000 âmes, à plus de mille trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer, a eu son nom dans la géographie romaine (*Brigantium*). Dans les temps modernes, ses armes ont porté cette noble devise : *Petite ville et grand renom*. C'est une de nos fortes places de guerre. Elle est entourée d'une triple enceinte de murs, et en avant se trouvent sept forts dont les feux se croisent. Le Fort-Vieux couronne le haut du mamelon sur lequel elle est assise à la jonction de deux vallées, là où la Guisanne et la Clarée confondent leurs eaux et prennent le nom de Durance.

Plusieurs redoutes battent la route d'Italie mais les fortifications principales s'élèvent sur le versant opposé. Elles sont liées à la ville par un pont d'une seule arche, de quarante mètres d'ouverture, jeté sur un précipice effrayant, au fond duquel surgit le torrent de la Clarée, à plus de cinquante-cinq mètres au-dessous de la clef de voûte. Ce pont fut commencé sous Louis XIV, et achevé, en 1734, par le maréchal d'Asfeld. Briançon est pour les Alpes françaises le principal arsenal, magasin et entrepôt; c'est le point central d'attaque et de défense.

A sept cents mètres plus haut que Briançon et à huit kilomètres de distance, le col du mont Genèvre ouvre un passage en Italie : cette montagne a vu passer successivement plusieurs grands capitaines avec leurs armées : Bellovèse, Annibal, Marius, César, Auguste, Claude, Galba, Valens, Domitien, Théodose, Charlemagne et Charles VIII. Ce passage, abrité en partie contre les vents du nord, ne présente pas plus de danger que celui du mont Cenis. En 1802, Bonaparte, premier consul, y fit construire une excellente route et rebâtir l'établissement pour l'hospitalité gratuite, fondé jadis par un des dauphins viennois, Humbert II. Un obélisque de vingt mètres de hauteur fut élevé en mémoire de ces beaux travaux au point où la Durance et la Doire prennent leur source pour couler sur deux versants opposés, et verser leurs eaux, l'une dans le golfe de Lyon, l'autre dans l'Adriatique.

Le peuple briançonnais répète souvent ce quatrain :

Adieu, ma sœur la Durance;
Nous nous séparons sur ce mont :
Tu vas ravager la Provence,
Et moi féconder le Piémont.

Cette magnifique route porta le nom de route d'Espagne en Italie. C'est aussi Napoléon qui fit construire la route du mont Cenis et celle du Simplon.

Ces belles routes, malgré la perfection de leur établissement, sont aujourd'hui délaissées par le grand commerce, et ne connaissent plus guère que les touristes : le tunnel des Alpes, improprement appelé tunnel du mont Cenis, puisqu'il passe à vingt-sept kilomètres à l'ouest de cette montagne, en a tué sans retour l'importance commerciale. La première idée de ce travail, l'entreprise la plus gigantesque des temps modernes, a été émise en 1832 par M. Médail, de Bardonnèche; mais il devait s'écouler bien du temps

avant que les ingénieurs osasent l'accepter comme possible. Le projet, étudié sur le terrain, fixa à douze mille huit cent quarante-neuf mètres la longueur totale de l'excavation à creuser dans la roche vive, sur une section de six mètres de haut et de huit mètres de large. Avec les moyens ordinaires, il aurait fallu trente-six ans pour accomplir ce travail ; mais une découverte importante, celle du compresseur hydraulique, jointe à l'emploi du diamant noir, vint notablement simplifier les difficultés. Le compresseur, mû par une chute d'eau de vingt mètres, a permis de pourvoir simultanément à la ventilation du tunnel, à la perforation du roc et au déblayement des débris causés par les explosions des mines.

L'orifice septentrional de la galerie, situé près de Modane, est à mille cent quatre-vingt-dix mètres d'altitude, c'est-à-dire de hauteur au-dessus du niveau de la mer. Le souterrain remonte, sur une longueur de six mille deux cent cinquante mètres, une pente de vingt-deux millimètres et demi par mètre, jusqu'à la hauteur de mille trois cent trente-cinq mètres, qui est le point culminant; de là il descend sur le versant italien avec une pente d'un demi-millimètre par mètre, jusqu'à l'orifice méridional, à Bardonnèche, à mille trois cents mètres au-dessus de la mer. La crête de la montagne de Fréjus, sous laquelle passe le tunnel, s'élève au-dessus du point culminant du souterrain, à une hauteur verticale de mille six cents mètres.

Les travaux de percement, inaugurés le 31 août 1857 par le roi Victor-Emmanuel et le prince Napoléon, ont été terminés au mois de décembre 1870. L'effroyable crise que traversait la France à cette époque n'a pas permis de donner à ce grand événement toute l'attention qu'il méritait. Une convention intervenue, en 1867, entre le roi d'Italie et les ingénieurs Sommeiller et Gratonni, avait remis à ces derniers tout le soin de l'achèvement du tunnel, qui devait être livré à la circulation vers la fin de l'année 1871. M. Sommeiller n'a pas eu la satisfaction d'assister à l'inauguration de son œuvre, qui a eu lieu le 17 septembre 1871; il était mort quelques mois auparavant à Saint-Jeoire en Faucigny, lieu de sa naissance.

Les rochers à perforer n'ont pas offert partout la même dureté. C'est du côté de Modane, surtout dans le quartzite, qu'on a rencontré la plus grande résistance, d'ailleurs prévue par les études.

En résumé, les prévisions des ingénieurs, dans cet immense travail, n'ont point été trompées. Le succès du percement du Fréjus assure le percement du Saint-Gothard, auquel on travaille en ce moment.

———

SIXIÈME VOYAGE

D'AIX A PERPIGNAN

Aix. — Arles. — Beaucaire. — Nîmes. — Lunel. — Montpellier. — Pézénas. — Béziers. — Narbonne. — Perpignan. — Port-Vendres.

Pour achever de vous faire connaître le bassin français de la Méditerranée, je vous conduirai de la ville d'Aix à Arles, et de là à Perpignan par Montpellier.

Au nord de l'étang de Berre, entre Aix et Arles, nous visiterons une vaste plaine qu'on désigne sous le nom de la Crau d'Arles. Le centre de cette plaine est une sorte de désert d'un sol rougeâtre et brun, mélangé à des cailloux qui ont souvent la grosseur d'une courge. Cependant, grâce à une branche du canal de Craponne qui la traverse, et à de nombreux travaux d'irrigation, on est parvenu à cultiver et à féconder la lisière de cette plaine. C'est ici le contraire des oasis de l'Afrique, où la végétation occupe le centre : ici le centre est aride, et tout autour la lisière s'est couverte de prairies, de jardins, de vergers, de plants d'oliviers, de champs de blé entourés de mûriers et d'arbres de haute futaie. Encore un des miracles opérés par le travail persévérant.

Cette plaine de la Crau (*Campus lapideus* des Romains), ou plutôt cette autre Arabie Pétrée, toute semée de cailloux roulés, comprend deux cents kilomètres carrés de superficie. Son niveau s'élève, par une pente uniforme, depuis le niveau de la mer jusqu'à trente mètres de hauteur.

Selon la mythologie des anciens, Hercule, revenant de l'Ibérie, fut arrêté dans cette plaine par deux géants, fils de Neptune, avec lesquels il engagea le combat. Jupiter, pour aider son fils, fit pleuvoir sur ses adversaires une grêle de cailloux. Telle serait, suivant la fable racontée par Pomponius Méla, l'origine des cailloux de la Crau.

La science moderne nous donne une explication satisfaisante de ce phénomène. D'après un historien des Bouches-du-Rhône, la Crau était originairement un golfe parsemé d'îlots, où se rendaient les eaux de la Durance avec tous les débris arrachés aux montagnes par cette rivière torrentielle. Plus tard, le sol s'affaissa et fut envahi par la mer, qui, dans ses mouvements, étendit les galets charriés et accumulés par la Durance, et déposa au-dessus le grès calcaire coquillier qui recouvre toutes les collines de la région des étangs. La mer se retira ensuite des parties les plus hautes, en nous livrant la plaine de la Crau telle que nous la voyons aujourd'hui.

Arles est une ville de plus de 26,000 âmes ; son origine remonte à l'invasion de César, qui

fonda une colonie romaine avec un territoire enlevé aux Marseillais. Méfiez-vous du pavé de la ville moderne, formé avec des cailloux ovales de la Crau, sans que cela toutefois vous empêche de visiter ses belles antiquités romaines.

L'amphithéâtre passe pour avoir été construit par Tibère Néron, père de Tibère, 43 ans avant Jésus-Christ. Il est moins bien conservé que celui que nous verrons à Nîmes, mais il a de plus grandes proportions à l'intérieur. C'est une ellipse qui a dû contenir quarante-trois rangs de gradins, et pouvait recevoir 24,000 spectateurs. A l'extérieur il présentait trois étages, chacun d'un ordre différent d'architecture, et au rez-de-chaussée, soixante arcades. Dans le moyen âge il a eu le même sort que l'amphithéâtre de Rome, le Colisée; il a servi de forteresse, et l'on éleva des tours au-dessus de ses quatre portes. Deux de ces tours existent encore. Déblayé en 1825, il a été restauré en 1846-1847, sous la direction de M. Questel.

A peu de distance, on nous montrera ce qui reste du théâtre : une partie de la décoration extérieure où nous reconnaîtrons les trois étages, et sur un autre point une arcade du rez-de-chaussée. L'obélisque qui décore la place Royale est un monument que les Romains ont taillé dans le granit de nos Alpes, au mont Esterel. Il a plus de quinze mètres de long, et repose sur les quatre lions d'un piédestal de près de trois mètres. Le monument entier a plus de vingt mètres d'élévation. Découvert en 1389, il ne fut retiré de terre que sous le règne de Charles IX. On le dressa en 1676, après l'avoir surmonté d'un globe aux fleurs de lis, et on le dédia à Louis XIV.

Arles possède encore d'autres ruines antiques. Notre musée de Paris lui doit un des chefs-d'œuvre de l'art romain, la *Vénus d'Arles*, trouvée dans les ruines du théâtre, sous le règne de Louis XIV. Le musée d'Arles étale, entre autres raretés, un autel dédié à Cybèle; le dieu Mithra, figure enveloppée d'un long serpent entre les plis duquel sont sculptés les signes du zodiaque; un bas-relief représentant les Muses; le groupe de *Médée égorgeant ses enfants*; une admirable tête de Diane, et une autre non moins belle d'Auguste, trouvées dans les fouilles du théâtre; une borne milliaire qui a beaucoup exercé la sagacité des antiquaires de toutes les nations, etc. etc.

En monuments chrétiens, je recommanderai surtout à votre attention l'église Saint-Trophime et la chapelle Sainte-Croix, dont la construction remonte à l'an 1019. C'est une croix grecque formée par quatre cercles rentrant l'un dans l'autre. Sur le centre s'élève un petit clocher d'un joli dessin. Le rocher qui sert de base est creusé, comme une ruche, d'une multitude de cellules qui ont reçu des tombeaux de toutes formes et de toutes grandeurs.

Le portail de la cathédrale date du XIIIe siècle; c'est un chef-d'œuvre de l'architecture du temps. On y monte par un vaste escalier de dix marches. La porte, qui s'élève encore de deux marches au-dessus du palier, est partagée en deux par une colonne d'un beau granit violet de l'île d'Elbe, avec des statuettes au chapiteau et à la base. Les bas-reliefs du portail représentent Adam et Ève, saint Michel pesant les âmes, et les supplices des damnés, dans le style naïf du temps.

Mansard a donné les dessins de l'hôtel de ville. La tour engagée dans cet édifice remonte au XVIe siècle.

Outre sa communication avec le port de Bouc par le canal d'Arles, cette ville en a une autre avec la Durance par le canal de Craponne. Elle sert de station et d'entrepôt pour le commerce entre Marseille et Lyon.

Mont-Majour, à trois kilomètres au nord-est d'Arles, était une vieille abbaye du Xe siècle, sur un rocher entouré de marais. La chapelle souterraine, qu'on fait remonter au Ve ou au VIe siècle, le cloître et une tour, sont aussi visités par les artistes. La tour date de 1369; elle est ornée de refends et couronnée de mâchicoulis.

Un peu au-dessus d'Arles, vous voyez le Rhône se diviser en deux branches avant de verser ses eaux à la mer. Le terrain compris entre ces deux branches et la mer est l'île de

Camargue, primitivement formée par les atterrissements du fleuve. Aujourd'hui, de fortes digues la garantissent contre ses ravages. Son terrain bas n'est protégé contre la mer que par des monticules d'un sable mobile. Les terres cultivables se trouvent au sommet de l'île ou de ce *delta,* (les Grecs appelaient ainsi les atterrissements qui se forment à l'embouchure des fleuves, et en particulier ceux du Nil, à cause de leur forme triangulaire, qui est celle d'un Δ, delta), et aussi sur le bord des branches actuelles ou d'une des anciennes branches du Rhône. A mesure qu'on s'éloigne du fleuve, la qualité des terres diminue; les terrains bas contiennent une quantité considérable de sel. On calcule qu'environ le cinquième du delta est en culture. On y compte neuf villages, grand nombre de belles maisons de campagne, et environ trois cent cinquante *mas* ou fermes. On y récolte beaucoup de blé et quelques vins de qualité très inférieure. La partie inculte est remplie de bestiaux et de chevaux, qui vivent dans une entière liberté jusqu'au moment où l'on s'en empare pour les vendre ou les soumettre au joug. A côté des moutons transhumants de la plaine de Crau, nous avons déjà rencontré les moutons de la Camargue pérégrinant vers les montagnes pastorales des Alpes, pour ne reprendre leurs quartiers d'hiver qu'à la fin d'octobre. Ces animaux supporteraient mal l'excessive chaleur d'un été à la Camargue. Les chevaux de la Camargue sont d'origine africaine, mais bien dégénérés, surtout quant à la beauté des formes; ce qui vient sans doute du défaut de nourriture suffisante. On compte que chaque hiver un vingtième de ces animaux meurent de faim.

Les bœufs de la Camargue, qui vivent aussi à l'état à peu près sauvage, supportent mieux que le cheval les privations de l'hiver. Ils sont devenus plus sobres, plus vifs et plus intelligents que les bœufs domestiques. Tous sont d'un noir de jais, au rebours des chevaux, qui sont tous blancs. Cette uniformité de couleur impose aux propriétaires, encore plus que partout ailleurs, la nécessité de les marquer. C'est un spectacle curieux que la marque du bétail, la *ferrade,* comme on l'appelle, surtout quand vient le tour des taureaux. On dispose en rase campagne une enceinte avec des planches, des charrettes, des instruments aratoires. Des jeunes gens armés d'un long trident montent sur ces petits chevaux blancs si vifs et si intelligents, et donnent la chasse à celui des taureaux noirs qu'ils veulent amener dans l'enceinte. Ils l'enveloppent de leur demi-cercle, qu'ils resserrent habilement jusqu'à ce que l'enceinte soit devenue son unique refuge. Là ils continuent à le harceler, jusqu'à ce qu'ils le jugent assez épuisé par la fatigue. Alors ils mettent pied à terre; le plus intrépide marche droit à l'animal, le saisit par les cornes et le renverse sur le sol, où les efforts de tous le maintiennent. On fait à la personne la plus considérable de l'assemblée la politesse de la prier d'appliquer le fer brûlant. Aussitôt après on lâche le taureau, qui s'élance comme un trait pour regagner ses pâturages.

Allons voir à Tarascon, ville de 12,000 âmes, un des monuments les plus considérables dont le xve siècle ait enrichi le midi de la France. Il fut commencé en 1400; le roi René l'acheva et en fit son séjour de prédilection. C'est une masse carrée d'une grande élévation, ayant du côté de la ville deux belles tours rondes, et, du côté du fleuve, deux tours carrées irrégulières; une enceinte plus basse, flanquée d'autres tours carrées, s'étend vers le nord. De la plate-forme on découvre toute la Camargue et les riches plaines du Languedoc. Le vieux manoir royal est aujourd'hui converti en prison.

La cathédrale est un édifice gothique du xive siècle, avec un portail richement sculpté, de la fin du xiie. Sainte Marthe fut, dit-on, inhumée dans son église souterraine. Une légende du pays raconte que la sainte, après son arrivée sur les plages de la Camargue, vint à Tarascon, qui était alors désolée par un monstre, dragon ou crocodile, appelé *tarasque.* Elle l'enchaîna avec sa ceinture, et en délivra le pays. Une procession annuelle, où l'on promène une représentation colossale du monstre vaincu, consacre le souvenir de cette délivrance.

Tarascon fut dans l'origine un comptoir tenu par les Marseillais. Depuis longtemps sa réputation commerciale a été effacée par celle de Beaucaire. Le pont suspendu qui unit ces deux villes est un des plus beaux travaux de M. Séguin. Le Rhône, en cet endroit, n'a pas moins de cinq cents mètres; cet espace est franchi par cinq travées à chaînettes, qui s'appuient sur trois piles. Un horrible ouragan a enlevé le tablier du pont au commencement de 1844.

Beaucaire, qui relève de la préfecture du Gard, tandis que Tarascon appartient au département des Bouches-du-Rhône, ne doit la célébrité dont elle jouit dans le monde entier qu'à sa foire. Cette foire, quoique bien déchue de son ancienne splendeur, est encore la plus importante qui se tienne en France. Les causes qui ont amené sa décadence sont faciles à indiquer et à comprendre. La foire de Beaucaire avait sa raison d'être, lorsque les fabricants, les producteurs ne pouvaient que très difficilement se mettre en communication avec les marchands, et ceux-ci avec les consommateurs. Alors tous se donnaient rendez-vous, pour opérer leurs échanges, dans un lieu déterminé, aux abords faciles, et présentant les meilleures conditions de sécurité. Mais aujourd'hui que, grâce à l'abolition de toutes les entraves qui gênaient les transactions, droits royaux, taxes seigneuriales et communales, droits de péage, de transit, de barrières; que, grâce surtout aux immenses facultés qu'offrent pour le transport des dépêches, des marchandises, des personnes, le télégraphe électrique, la poste, les chemins de fer, la navigation, le roulage, la messagerie, le manufacturier peut, de son usine, distribuer ses échantillons, solliciter des ordres, expédier des marchandises; aujourd'hui que le commerçant jouit des mêmes avantages pour vendre et pour acheter; que des milliers de commis voyageurs vont jusque dans les moindres villages faire connaître et offrir aux détaillants tous les articles de leur négoce; aujourd'hui que les particuliers trouvent à leur portée les objets de consommation, les foires, comme je vous le disais tout à l'heure, n'ont réellement plus leur raison d'être. Si elles survivent encore à la situation économique dont elles étaient le corollaire naturel et forcé, c'est uniquement parce que les corporations, comme les individus, ne rompent qu'à la longue avec leurs habitudes et leurs traditions séculaires.

Remarquez bien que ces traditions ne s'appliquent qu'aux foires dans le genre de celle de Beaucaire, et non aux marchés de grains, de bestiaux, etc., auxquels on donne quelquefois le nom de foires. Ces derniers principalement, fréquentés soit par les cultivateurs qui y apportent leurs denrées, soit par les intermédiaires qui vont les chercher dans les fermes, sont utiles et indispensables.

Beaucaire a conservé les ruines d'un château, le *Bellicadro*, bâti à l'époque des premières croisades, et démoli en parti sous le règne de Louis XIII.

La navigation du canal qui conduit à Aigues-Mortes, et met le port de Cette et Beaucaire en une communication abritée contre les croisières ennemies, est encore importante, mais beaucoup moins qu'autrefois. Le Rhône se trouve ainsi uni d'une manière sûre à la Garonne par le canal de Béziers, prolongement du grand canal du Languedoc.

Avant d'entrer à Nîmes, nous remonterons quelque peu au sud jusqu'à la petite rivière ou torrent du Gard, qui doit sa célébrité à un des plus beaux monuments de construction romaine. C'est un pont-aqueduc jeté sur la gorge étroite et sauvage au fond de laquelle roule le Gard, et ce pont de six arches supporte deux étages d'arcades. Le premier se compose de onze arcades, le second en a trente-cinq; le canal voûté ou l'aqueduc, qui a deux mètres de large sur autant de hauteur, couronne tout l'édifice. La masse entière a deux cent soixante-treize mètres d'étendue sur près de cinquante d'élévation. Toutes ces pierres s'entre-soutiennent sans ciment, par leur propre poids et leur coupe savante : ce triple rang d'arcades est d'ordre toscan. Le sol et les parois du canal voûté sont seuls enduits d'un ciment indestructible. A l'exception de ses extrémités supérieures, le pont du Gard est d'une conservation parfaite. N'oubliez pas

cependant que ce n'était là qu'une partie d'un aqueduc de vingt-huit kilomètres de longueur, qui prenait les eaux de la fontaine d'Eure pour les conduire à Nîmes. Après plusieurs contours à travers un sol montagneux et des rochers, le canal voûté se partage en trois conduits, dont l'un portait l'eau dans l'amphithéâtre de Nîmes, le second dans la fontaine, et le troisième dans plusieurs maisons particulières. Outre ces trois conduits, d'autres petits conduisaient l'eau dans plusieurs habitations de plaisance aux environs de la ville. On retrouve une partie de ce travail assez bien conservée sur une longueur de douze kilomètres, entre le pont du Gard et Nîmes. Les voitures passent aujourd'hui le Gard sur un pont que l'on a accolé au magnifique ouvrage du génie antique, et qui ne date que du milieu du siècle dernier.



Pont du Gard.

Nîmes, situé dans une riche plaine, pour devenir une des plus belles villes du Midi n'a qu'à mettre sa partie centrale en harmonie avec ses quartiers neufs. Si, en effet, elle montre avec un légitime orgueil ses monuments romains, elle a aussi le droit d'être fière de ses boulevards, et notamment de celui qui se dirige vers la gare du chemin de fer, et que bordent des maisons de grand style, au milieu desquelles s'élève la préfecture, construction élégante, mais un peu maniérée. Son église romane, si noble et si gracieuse dans sa simplicité, commencée en 1836, achevée en 1850, et consacrée sous l'invocation de saint Paul, mérite une attention particulière. C'est un monument parfaitement réussi, et les peintures murales qui le décorent à l'intérieur, si profondément imprégnées du sentiment religieux, font le plus grand honneur à M. Flandrin. Enfin le théâtre, le palais de justice, l'esplanade et la magnifique fontaine qui en occupe le centre, sont dignes d'une cité du second ordre. Cette fontaine, ornée de statues dues au ciseau de Pradier, qui personnifient la ville et les principaux cours d'eau du pays, est du plus bel effet. Mais c'est surtout la Nîmes romaine qui mérite l'attention de l'artiste et du voyageur. Colonie fondée par les Ibériens, d'autres disent par des Phocéens détachés de Marseille, elle était la capitale de la petite république des Volces Arécomiques, et tenait sous sa dépendance vingt-quatre bourgs ou villages, lorsque, vers l'an 633 de Rome, 121 ans avant Jésus-Christ, elle passa volontairement sous le protectorat romain, en conservant le privilège de se régir par ses propres lois. Après l'invasion de César, elle reçut une colonie de vétérans tirés de l'armée romaine d'Égypte, et porta le nom de *Colonia Nemausensis Augusta*. Dès lors, à l'instar de Rome, elle eut des temples, un amphithéâtre. Elle dut à Agrippa de fortes murailles, l'aqueduc du pont du Gard, des thermes, etc. Elle exprima sa reconnaissance aux fils d'Agrippa en leur dédiant le monument connu aujourd'hui sous le nom de Maison-Carrée. Jusqu'à l'invasion des Vandales, vers l'an 407, sa prospérité fut immense, et lui valut le surnom de seconde Rome.

Les antiquaires s'accordent à donner à la Tour-Magne le premier rang dans l'ordre chronologique parmi les monuments de Nîmes. Elle doit son surnom à ses dimensions colossales et à sa position sur une colline élevée d'où elle domine le pays à une

grande distance. C'est aujourd'hui une ruine, où l'on reconnaît le plan primitif d'une tour octogone, composée de plusieurs étages en retraite les uns sur les autres, de manière à affecter une forme pyramidale. A la base inférieure, la circonférence a dû être d'environ soixante-dix-neuf mètres, sur un diamètre de vingt-six. Sa hauteur doit avoir été de trente-huit mètres; elle n'en a aujourd'hui que vingt-huit. Toute son architecture est d'ordre dorique. Les antiquaires n'ont pu s'accorder sur sa destination ou son origine. La construction de la Tour-Magne n'offre aucun rapport avec celle des autres monuments de Nîmes. Cette belle ruine a été restaurée et consolidée en 1845 par M. Questel.

L'amphithéâtre (appelé dans le pays les Arènes) est un monument du même genre que le Colisée de Rome, et mieux conservé. C'est une ellipse, dont le grand axe, y compris l'épaisseur des constructions, est de cent trente-trois mètres, et le plus petit d'environ cent deux. A l'extérieur, il présente un rez-de-chaussée percé dans son pourtour de soixante arcades, avec un premier étage qui en compte le même nombre; au-dessus règne une attique. Toute l'architecture est d'un ordre toscan irrégulier qui se rapproche du dorique. Quatre portes, qui répondent aux quatre points cardinaux, donnent entrée sous de vastes portiques qui conduisent à de larges escaliers. La porte du nord est couronnée d'un fronton avec deux têtes de taureau en saillie. L'intérieur ne présente aujourd'hui que dix-sept rangs de gradins; dans les parties les moins délabrées, il est aisé de reconnaître que, dans le principe, il y eut trente-quatre rangs. Le marbre blanc qui couvrait les gradins a été enlevé; il ne reste que les assises. On calcule que plus de 24,000 spectateurs pouvaient y trouver place. Dans l'espace vide de l'arène se livraient les combats de gladiateurs ou d'animaux. Aujourd'hui la population de Nîmes moderne se réunit quelquefois encore à l'amphithéâtre pour assister à des courses de taureaux sauvages de la Camargue. C'est un divertissement qui se retrouve également à Arles en Provence, et que nous verrons suivi avec passion par les habitants du Roussillon. On commença en 1809 à déblayer l'intérieur des Arènes; une restauration du monument a été entreprise en 1858 et vient d'être achevée.

Approchons-nous avec respect de la Maison-Carrée, admirable petit temple que l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* appelle le chef-d'œuvre de l'architecture ancienne et le désespoir de la moderne. L'éloge est peut-être excessif; mais il ne faut pas marchander avec l'admiration quand elle est d'ailleurs bien placée. L'édifice est un carré long, dont l'entrée regarde le nord. Par un escalier de quinze marches on monte au portique. Trente colonnes cannelées, d'ordre corinthien, sont disposées tout alentour, et supportent une frise, une corniche et une architrave. Celles qui n'appartiennent point au portique sont engagées à demi dans la muraille, qui est construite en très belles pierres blanches de l'épaisseur de plus d'un mètre et demi, avec de petites cannelures. Les chapiteaux sont d'un admirable travail; la frise et la corniche sont sculptées avec une délicatesse infinie. L'édifice a un peu plus de vingt-cinq mètres sur treize mètres. Au-dessus des quinze marches, il a environ douze mètres d'élévation. Il est parfaitement réparé dans toutes ses parties, et protégé par une grille. Dans les XIe et XIIe siècles, la Maison-Carrée a servi d'hôtel de ville. Abandonnée pendant le XVIe siècle, on en fit une écurie. Dans le XVIIe et le XVIIIe siècle, elle a servi de chapelle. Le génie éclairé de Colbert voulait faire transporter ce chef-d'œuvre à Paris; les hommes de l'art ayant déclaré la chose impossible, le ministre céda le monument à des moines augustins, sous la condition de l'entretenir en bon état. Depuis 1823 il renferme un musée de peinture et d'antiquité. Des fouilles faites en 1822 ont prouvé que ce petit temple n'a point été construit isolément, mais qu'il a dû n'avoir été que le sanctuaire d'un monument plus vaste dont on a découvert les ruines. La date de ce chef-d'œuvre, longtemps débattue et restée incertaine, a été précisée par M. Léon Renier, grâce à une inscription fruste qu'il a rétablie. Cet édifice

a été élevé en l'honneur des deux petits-fils d'Auguste, l'an 4 de notre ère.

Suivez-moi dans le jardin public, il mérite d'être vu; car, à l'exception de la capitale, aucune ville en France n'en possède un plus beau. La source qui fournit à Nîmes une quantité d'eau malheureusement insuffisante se trouve dans ce jardin. Elle jaillit d'un rocher qu'entoure un large bassin. Quelquefois, au milieu des plus grandes sécheresses, l'eau des fontaines croît tout à coup, sans qu'il soit tombé à Nîmes une seule goutte d'eau, preuve évidente du grand éloignement des réservoirs qui l'alimentent. Sur l'emplacement de la fontaine, l'archéologue cherche aujourd'hui vainement les ruines des anciens thermes des Romains découvertes en 1742. A la suite des fouilles qui avaient mis ces ruines en lumière, les états de Languedoc ordonnèrent leur restauration. L'ingénieur militaire chargé de ce travail renferma les eaux dans des fossés, éleva des terrasses, et assit ses constructions modernes sur les bases antiques. Les artistes regrettent qu'au lieu d'une restauration on ne se soit pas contenté d'une simple conservation de ces ruines. Dans l'intérêt de la science, un homme érudit, M. Auguste Pelet, a exécuté, en 1830 et 1831, un relief de ces fouilles précieuses, ce qui permet encore d'étudier un des monuments les plus intéressants de l'antiquité. Au pied d'une espèce de portique resté debout, derrière la fontaine, gisent de nombreux fragments de colonnes, de chapiteaux, de statues, mutilés. Les antiquaires y ont vu tour à tour les ruines d'un temple isolé, dédié à Diane, à Vesta, aux dieux infernaux, à Isis, à Sérapis, etc. etc. Le champ reste ouvert aux conjectures. Quoi qu'il en soit, ce temple, consacré au culte chrétien, passa en 991 à des religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, puis devint, en 1750, ce qu'il est encore aujourd'hui, un musée lapidaire.

La porte de César ou porte d'Auguste est un massif percé de quatre arceaux. Les deux du milieu sont plus grands, et probablement servaient au passage des chars; les deux autres étaient réservés aux piétons. Le massif était flanqué à ses deux extrémités de deux tours demi-circulaires pour la défense.

A l'angle le plus méridional des anciens murs de la ville, on reconnaît, sur une autre porte antique (laquelle a de même deux tours demi-circulaires, mais n'a qu'un seul arceau), des traces qui semblent provenir de la herse employée pour la fermer.



Les Arènes de Nîmes.

Quant aux monuments modernes, je me contenterai de vous apprendre, par respect pour Vauban, que l'ancienne citadelle est une de ses œuvres.

Nîmes compte 60,000 habitants. Le commerce le plus important de ce département est celui des vins et des alcools, et Nîmes est le grand comptoir de ce commerce. Elle est aussi l'entrepôt général des soies grèges et ouvrées du département. Elle tisse les étoffes de soie et de coton; cette industrie y est même fort ancienne. La passementerie et les soies à coudre s'y fabriquaient il y a plus de deux siècles, et s'expédiaient à Paris. Dans les archives de la préfecture existent des états de compte qui prouvent qu'en 1710 la seule ville de Nîmes possédait déjà deux mille des métiers à bas si répandus alors dans le bas Languedoc, et qui n'étaient connus que depuis la moitié du siècle précédent. La bonneterie est encore aujourd'hui une des industries du département, qui

compte huit mille métiers. Un bourgeois de Nîmes du nom de Crocard reçut de Henri IV une somme annuelle, avec permission de planter des mûriers partout où il le jugerait convenable. Nîmes est aussi le centre d'un commerce important de plantes médicinales et tinctoriales.

De Nîmes jusqu'à Lunel rien n'éveille l'attention. Lunel, ville de 7,000 âmes, se recommande par ses vins muscats, que les gourmets proclament les premiers du monde. La côte du Mazet donne ceux qui se payent le plus cher. Le muscat ne se récolte qu'en petite quantité, et Lunel donne aussi en très grande abondance des vins rouges. Généralement ceux des coteaux se consomment en nature, et ceux de la plaine sont convertis en alcool.

Quittons la route, et appuyons à l'est pour visiter la petite ville d'Aigues-Mortes, très régulièrement bâtie, et qui compte 4,000 habitants. Nous y arriverons en suivant une longue chaussée traversant des marécages qui s'étendent à perte de vue. Une vieille et grosse tour, la tour d'Aigues, est à cheval sur cette chaussée, et il faut passer sous sa voûte. Tant qu'on n'a pas franchi l'une de ses portes, on n'aperçoit pas les moindres vestiges de la ville, cachée derrière ses hautes murailles. Ces murailles ne la protègent pas seulement contre l'ennemi, mais contre les inondations; des traces très visibles qu'ont laissées sur les pierres les eaux parvenues à plusieurs mètres d'élévation, prouvent éloquemment qu'Aigues-Mortes a plusieurs fois dû son salut à ses remparts. Ces remparts, construits à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe, présentent peut-être le spécimen le plus complet des fortifications du moyen âge.

A l'époque de saint Louis, il n'y avait encore là qu'une abbaye de bénédictins appelée *Psalmodi*, autour de laquelle s'étaient groupées quelques habitations. Saint Louis acquit des moines ce territoire, mit en état de service un port dont la nature avait fait les premiers frais, rassembla dans ce port et probablement dans la rade une flotte nombreuse, et, le 25 août 1248, s'embarqua pour la Palestine. Ce fut encore d'Aigues-Mortes qu'il partit, le 1er juillet 1270, pour la croisade où il devait trouver la mort, sur la côte d'Afrique, aux lieux où fut Carthage. Il recommanda à son successeur d'entourer de remparts sa bonne ville d'Aigues-Mortes, ce qui, en effet, fut exécuté sous le règne de Philippe le Hardi.

Le port d'Aigues-Mortes fut d'un excellent service jusqu'au milieu du XIVe siècle, époque à laquelle les sables apportés par le Rhône et par la mer en encombrèrent l'entrée ou plutôt le chenal. En 1363, le roi Jean y fit travailler sans succès. Charles VI, François Ier, Henri IV, Louis XIII, et, de nos jours, Napoléon, avaient conçu la pensée de rendre l'ancien port à la navigation. On doit même à Louis XIII d'avoir rétabli l'ouverture d'un bassin qu'on nomme Grau-Louis, et qui actuellement est le port d'Aigues-Mortes, bien qu'à plus de quatre kilomètres de distance de ses murs.

Jadis les navires arrivant de la mer ont dû entrer par le Grau-Louis, en face duquel s'ouvre une vaste rade, dans le canal Viel qu'ils suivaient jusqu'à la Grande-Roubine (autre chenal qui s'est beaucoup rétréci), et pénétraient dans l'Étang-de-la-Ville, qui baigne la partie méridionale d'Aigues-Mortes, et qui était alors très large, très profond, et formait le véritable port. Telle est l'opinion la plus accréditée. Ce fut probablement dans la rade qui existe en face du Grau-Louis, et où les pilotes viennent encore de nos jours chercher un abri, rade susceptible de recevoir une flotte nombreuse, que mouillèrent la plus grande partie des vaisseaux lors des deux immenses expéditions de saint Louis.

De ce que saint Louis s'est embarqué à Aigues-Mortes, et que cette ville se trouve à quatre kilomètres de la côte, quelques autres écrivains ont conclu que la mer a dû se retirer depuis lors de toute cette distance. La raison n'est pas concluante. Bordeaux, Nantes, Rochefort, sont des ports de mer, et cependant sont assez éloignés de la côte.

Les remparts d'Aigues-Mortes ont été construits sur le plan de ceux de Damiette, et

sont d'une belle conservation. Bâtis en larges pierres taillées en bossage, ils ont environ onze mètres de hauteur. Ils sont à mâchicoulis et à créneaux, flanqués de quinze tours, dont les unes sont carrées, et servent seulement de passage d'un point à l'autre des murailles, pour lesquelles elles font office de support : les autres, doubles en hauteur, et rondes, renferment des chambres propres à recevoir des combattants. Au-dessous s'ouvrent de grandes portes en ogive, qui donnent entrée à la ville; ces portes se fermaient à coulisses. A l'intérieur de la ville est le château fort, et la grosse tour Constance, qui a environ trente mètres de hauteur sur vingt-deux de diamètre. Sa plate-forme crénelée retenait les eaux pluviales, qui s'écoulaient dans une citerne pratiquée dans le mur; et de là s'élève une tourelle de douze mètres, qui soutenait un phare. La ville semble avoir contenu, dans les temps de sa prospérité, au moins 10,000 habitants; aujourd'hui elle en compte à peine 4,000. Avant l'établissement du chemin de fer qui relie Cette à Nîmes et à Montpellier, Aigues-Mortes était devenu le centre d'un mouvement d'affaires assez important, et l'entrepôt des salines de Peccais, qui occupent 2,000 ouvriers. Plus de six cents bâtiments caboteurs, sans parler d'un service régulier de bâtiments à vapeur, y apportaient tous les ans du sel, des vins, des blés, des épiceries, des planches, qu'on dirigeait ensuite principalement vers les Cévennes. Aujourd'hui, toute vie, toute activité commerciale a cessé à Aigues-Mortes. Les navires qui venaient y décharger des denrées se rendent à Cette, qui, grâce à sa voie de fer, a accaparé tout le commerce de la ville de saint Louis.

L'origine de Montpellier ne remonte pas au delà du VIIe siècle. Sur cette colline couverte alors de forêts, deux villages s'étaient peu à peu formés : l'un Mont-Pellier, l'autre Mont-Pelliéret. Deux sœurs à qui ils appartenaient en firent donation à un évêque de Maguelonne, île ou presqu'île du grand étang de Thau. Aujourd'hui les forêts de la colline ont fait place à une grande ville de 55,000 âmes, une de nos villes savantes, qui par sa brillante faculté de médecine s'est acquis depuis le XIIIe siècle une grande célébrité.

La petite rivière du Lez coule au bas de la ville; des canaux souterrains reçoivent les immondices, qu'ils conduisent ensuite dans le Merdanson. D'autres eaux sont amenées à la promenade du Peyrou par un aqueduc qui traverse une vallée d'environ huit kilomètres de large; et, cette fois, ce bel aqueduc, qui est d'un effet si imposant dans cette riante campagne, n'est pas l'ouvrage des Romains, comme vous pourriez le croire à la hardiesse de son double étage d'arcades. L'architecte Pitot l'a construit de 1753 à 1756.

Montpellier, qui n'est pas riche en monuments, s'est mis en frais pour orner sa promenade du Peyrou, et vraiment elle en a fait une merveille. Le mot Peyrou, dans le patois du pays, signifie pierreux; mais que ce nom de mauvais augure pour une promenade ne vous effraye pas. Suivez-moi : nous passons la porte du Peyrou, arc triomphal qui fut dédié à Louis XIV, et qui vous rappellera la porte Saint-Denis de Paris. Un escalier nous conduit à un vaste jardin en terrasse, où nous nous promenons dans des allées ombragées que bordent des parterres. En face de nous se présente un gracieux château d'eau construit en rotonde, et alimenté par l'eau du magnifique aqueduc dont je vous ai parlé. Du point où nous sommes, nous découvrons la mer, et, si le ciel est pur, notre vue peut arriver jusqu'au mont Canigou, l'un des sommets les plus élevés de la chaîne des Pyrénées. On prétend qu'on peut apercevoir en même temps la cime des Alpes à l'autre bout de l'horizon; mais je n'ai pu vérifier le fait. Cette magnifique promenade, commencée en 1689 et achevée seulement en 1785, a coûté 1,173,000 francs.

La citadelle, formée de quatre gros bastions, termine une autre promenade beaucoup moins agréable que le Peyrou, et cependant plus fréquentée. Elle s'appelle l'Esplanade. Une partie du terrain, celle qui longe le fossé de la citadelle, où l'on a établi la voie ferrée, est nue, et sert aux exer-

cices de l'artillerie; l'autre, plantée de plusieurs rangées d'arbres, ornée de bassins et de jets d'eau, attire tous les soirs la belle société. Sauf quelques voies plus modernes et suffisamment larges, le vieux Montpellier n'a que des rues étroites, tortueuses, et souvent d'une pente assez raide. J'ai cependant entendu parler de grands projets dont l'exécution donnerait à la ville ce qui lui manque, de l'air et du jour. Espérons-le pour ses habitants.

La cathédrale est l'ancienne église d'un monastère de bénédictins. Elle n'a de curieux pour l'artiste qu'un bon tableau de Sébastien Bourdon et le porche qui la précède. C'est une légère voûte en ogive, supportée par de maigres tourelles à toiture pointue. L'École de médecine ne brille pas davantage par le luxe monumental. Elle est aujourd'hui installée dans un bâtiment qui fut l'ancien évêché. Créée par des médecins arabes qu'un comte de Montpellier eut l'heureuse idée d'appeler d'Espagne peu après la fondation de l'école de Salerne, elle reçut une organisation régulière dès l'an 1220. Elle n'eut longtemps de rivale que l'école italienne que nous venons de citer; aujourd'hui elle n'en reconnaît point d'autre que celle de Paris. Un siège en marbre trouvé dans l'amphithéâtre de Nîmes et le buste de Chaptal décorent le bel et vaste amphithéâtre, œuvre de Lagardette. Dans la salle du conclave, nous verrons la collection des portraits des professeurs à partir du XIII[e] siècle, entre autres ceux de Rabelais et de Rondelet (le Rondibilis de *Pantagruel*).

Le jardin botanique nous présentera une collection de plus de huit mille plantes et une grande serre chaude où s'abritent les végétaux des tropiques. Le peuple a donné le nom d'arbre de Montpellier à un magnifique cyprès. Il faut encore citer la bourse et le musée. Vous comprenez que Montpellier doit avoir naturellement des hôpitaux vastes et bien desservis. L'Hôtel-Dieu Saint-Éloi compte sept cents lits; l'hôpital général en a le même nombre.

L'industrie de Montpellier s'est constamment ressentie du voisinage de la science, et depuis longtemps elle a su faire d'heureuses applications des théories professées par les chimistes. Il y a des siècles qu'elle s'est mise à distiller ses vins, riches en alcool, mais inférieurs pour les autres qualités aux vins de Bourgogne et de Bordeaux. Elle a probablement dû ce secret à ses médecins arabes; car le principal instrument pour la distillation est l'alambic, de nom et d'origine arabes, et que les Orientaux ont connu avant le X[e] siècle. Un alambic est une chaudière ou cucurbite; mais cette chaudière a un couvercle ou chapiteau de même capacité. Du sommet du chapiteau part un long tuyau, recourbé plusieurs fois, qu'on nomme serpentin, et dont l'extrémité se termine par un robinet. On a soin qu'une grande partie du serpentin plonge dans une eau bien froide. On emplit de vin la cucurbite, et l'on chauffe énergiquement de manière à ce que le vin se vaporise. Or l'alcool ou esprit-de-vin est la partie du vin qui se vaporise la première; c'est donc de la vapeur d'alcool qui montera d'abord emplir le chapiteau et le serpentin. Mais comme la partie extrême du serpentin plonge dans de l'eau froide, l'action du froid sur cette partie du serpentin fait que la vapeur s'y condense et redevient un liquide, qui sort en gouttelettes par le robinet ouvert. On obtient ainsi l'alcool séparé du reste de la liqueur vineuse. Tel est le principe élémentaire de la distillation.

Le raisin, le vin, contenaient une partie aqueuse; l'alcool en conserve beaucoup moins; cependant il en contient encore. Moins il en conserve, plus il a de valeur. Pour apprécier la force de l'alcool, on se sert d'un pèse-liqueur ou aréomètre. C'est un long tube de verre ou de métal qui se termine par une boule lestée d'un minime poids de mercure, afin que le tube puisse s'enfoncer droit dans la liqueur. Moins l'alcool contient d'eau, c'est-à-dire moins il est pesant, plus le tube s'enfonce, car il a besoin de déplacer plus de liquide pour se soutenir. Ses degrés sont marqués sur le tube. Quand le tube enfonce jusqu'au trente-sixième degré, on dit que l'alcool est du *trois-six*, locution vicieuse, mais adoptée dans le commerce

pour exprimer trente-six. Les calculs de l'instrument sont établis pour une liqueur qu'on suppose à la température de dix-neuf degrés centigrades. Ainsi, dans les chaleurs de l'été, il faut tenir compte d'une différence en plus; dans les grands froids de l'hiver, d'une différence en moins. Avec l'alambic ordinaire, les vins du Languedoc peuvent donner, dès la première chauffe, l'alcool à dix-neuf degrés de l'aréomètre : c'est ce qu'on appelle de l'*eau-de-vie*. En distillant de nouveau cette eau-de-vie, on l'amène à un degré plus élevé, de même qu'en la mélangeant avec de l'eau, on abaisse autant qu'on veut le degré de l'alcool. Pour obtenir de l'acool concentré, les chimistes prennent du trois-six (dans l'usage commercial, le trois-six ne marque guère en réalité que trente-deux à trente-trois degrés). Ils le versent dans une vessie de bœuf ou de veau parfaitement dégraissée, et l'exposent ainsi renfermé à une chaleur de soixante à soixante-dix degrés, et cela pendant trois à quatre jours consécutifs. On obtient ainsi l'alcool qui contient le moins d'eau, et cependant on s'est assuré qu'il en contient encore environ deux pour cent. L'alcool est plus limpide que la plus belle eau. En 1801, un Rouennais du nom d'Adam imagina un appareil par lequel on obtient du vin le trois-six dès la première chauffe.

Montpellier a été longtemps la seule ville de France à fabriquer le verdet ou vert-de-gris qui s'emploie surtout pour la peinture; aujourd'hui Marseille et plusieurs autres villes se livrent à cette industrie. Pour cette fabrication on dispose de minces lames de cuivre rouge, par couches successives, sur du marc de raisin, dans de grands vases d'argile qu'on dépose pendant une vingtaine de jours dans une cave. On retire ensuite les lames de cuivre, on détache la couche de vert-de-gris, qu'on pétrit avec un peu de lie de vin, et on la renferme dans des sacs de cuir ou de peau de mouton pour la livrer au commerce.

On estime fort la parfumerie de Montpellier, en pâte, en poudre, ou en liqueur. Dans le voisinage de Montpellier, les eaux de Balaruc reçoivent tous les ans de nombreux malades, et surtout les paralytiques.

Si vous séjournez dans cette contrée, vous vous ferez conduire au roc du Taurat, près de Bazille-du-Putois, pour visiter la *grotte des Demoiselles,* une des merveilles naturelles de la France, qui n'a que le tort d'être trop peu connue.

Vers l'extrémité nord du plateau de la colline du Taurat, dit un excellent observateur, le rocher paraît s'être effondré sur une superficie de quelques mètres, et présente une excavation circulaire assez profonde; c'est l'entrée de la grotte. Une rampe de fer, et, plus bas, une échelle, sont disposées pour en faciliter l'accès. Quand nous sommes réunis au fond de ce puits, les bougies et les torches s'allument, et, disant adieu pour quelques heures au soleil, nous disparaissons avec nos guides par une fissure qui forme l'entrée du *vestibule.*

Au bout de quelques pas, des stalactites énormes dressent leurs blanches et capricieuses silhouettes; les parois du rocher semblent tapissées d'une neige pétrifiée, mouchetée çà et là de cristaux transparents comme les glaçons s'irisant de toutes les couleurs du spectre sous les feux de nos lumières.

Ce n'est pourtant que le prélude de merveilles bien plus étranges. Nous montons vers la salle du *manteau royal.* Là, nous trouvons une bizarre et magnifique surprise: une immense draperie de pierre, artistement jetée sur un portemanteau de rocher, pend d'une saillie de la voûte et étale ses plis harmonieux et ondulants comme le velours ou le satin.

Nous descendons ensuite vers la *grande salle* ou *salle de la Vierge.* Cette salle regorge, à la lettre, des plus étranges et des plus surprenantes formations. Citons le *manteau impérial*, admirable draperie du même genre que celle que nous venons d'examiner; citons surtout les *Grandes-Orgues,* la plus imposante de ces bizarres créations du hasard. A la vue de ces piliers d'albâtre hauts comme des clochers de cathédrale, de cette coupole tapissée d'aiguilles

blanches, on se sent un moment comme anéanti.

Mais nous voici près de la pièce légendaire de la caverne, de celle qui a donné son nom à cette salle. Notre marche est subitement arrêtée par un précipice, que le rocher embrasse dans une couche semi-circulaire. Sur l'invitation du guide, toutes les lumières s'éteignent. Pendant ce temps il se glisse le long de la paroi, au-dessus du gouffre, et place un feu de Bengale sur une corniche. Tout à coup la flamme jaillit et vient frapper en plein une statue de femme drapée et couronnée, surgissant du milieu de l'abîme et détachant, sur le noir absolu du fond, la bizarre et merveilleuse ébauche de ses formes colossales. C'est la *Vierge*. La première impression est vraiment saisissante et explique facilement les naïfs et miraculeux récits auxquels ce singulier phénomène a donné naissance dans la contrée.

Bientôt, dit en terminant notre explorateur, nous aspirons à pleins poumons le grand air sur le plateau de Taurat, et notre voiture nous emporte vers la charmante petite ville de Ganges.

Un chemin de fer nous conduira de Montpellier à Cette. Nous passerons par Frontignan, qui est la patrie d'un muscat non moins cher aux gourmets que celui de Lunel.

Voyez-vous, à l'entrée de l'étang de Thau, cette presqu'île, d'environ mille pas de long? C'est la presqu'île, ou, comme on dit, l'île Maguelonne. Elle possède à peine quelques maisons et une église. Jusqu'au XVIe siècle, elle a été le siège d'un évêché, et la ville de Maguelonne, de plus en plus délaissée par ses habitants à cause de son insalubrité, due au voisinage des marais, ruinée à plusieurs reprises, n'a été totalement détruite qu'en 1636, par ordre de Louis XIII, qui réprimait alors une rébellion de cette contrée du Languedoc. L'église, aujourd'hui abandonnée et qui sert de grange, est un édifice qui se recommande à l'attention des artistes. Le portail, en marbre de diverses couleurs, avec les statues de saint Pierre et de saint Paul, et, sur le fronton, le Père éternel, est du XIIe siècle; et elle conserve plusieurs parties de sa construction primitive, qui date du VIIe siècle. L'architecture est un mélange d'italien et d'arabe. Les colonnes offrent cette singularité, que chaque chapiteau reproduit une forme différente. Plusieurs des sculptures des tombes épiscopales sont d'un travail distingué. L'ancien évêché de Maguelonne a été supprimé en 1536, et transféré à Montpellier.

Cette (24,000 habitants) est une ville toute moderne, qui ne commença à prendre un peu d'importance que vers le XIIIe siècle. On prétend, il est vrai, qu'elle occupe l'emplacement d'une colonie romaine et d'une ville ruinée du VIe siècle. Mais de l'une et de l'autre il ne reste que quelques traces. Les premiers travaux entrepris pour rendre le port de Cette accessible aux navires faisant le long cours, datent de l'administration de Colbert. Vauban y apporta quelque amélioration, mais la construction de la jetée est plus récente ; on établit le brise-lames sous la Restauration. Le nouveau bassin et le canal mettant la mer en communication avec l'étang ont été creusés sous le règne de Louis-Philippe. Tous ces travaux, entrepris successivement pour créer un port artificiel, n'ont pas donné les résultats qu'on en espérait; les sables continuent d'envahir le port, et l'entrée en est très dangereuse dès que le temps devient mauvais. Malgré ces inconvénients, le port de Cette est aujourd'hui très fréquenté, et ses armements comme son commerce prennent une extension de plus en plus considérable; ce port occupe en France le quatrième rang pour le tonnage des navires, et le septième pour la quantité des marchandises.

Cette est, à vrai dire, le port de Montpellier, et le principal entrepôt maritime des vins et eaux-de-vie du Languedoc. Les négociants de Montpellier ont presque tous un comptoir à Cette. Il se fait là des imitations parfaites des vins de l'Espagne et surtout du Portugal. Cette exploite en abondance le sel marin. Une plage de près de douze kilomètres a été convertie en salines. Ce sont celles de Peccais, dont je parlais il n'y a qu'un instant.

La ville de Cette n'a rien de saillant, ni en

beau ni en laid. Ses habitants, entièrement absorbés par le commerce, ne sacrifient qu'à l'utile, et c'est fort heureux pour eux, car Cette ne deviendra jamais le séjour préféré de l'artiste et du rentier; sa situation, l'absence complète d'une promenade ombragée, ne se prêtent ni aux habitudes de l'homme inoccupé, ni aux aspirations du peintre et du poète.

On a fondé à Cette un établissement de bains de mer sur une plage immense, trop immense selon moi. Elle est, j'en conviens, d'une sécurité parfaite pour les baigneurs; mais, pour s'y rendre, il faut ou prendre l'omnibus, ou traverser à pied un désert de sables brûlants aussi privé de verdure que le Sahara d'Afrique.

Repassons sur l'autre rive de l'étang de Thau, et n'oublions pas d'y visiter, dans la petite ville de Mèze, peuplée de 6,500 habitants, l'église de l'ancienne abbaye de Vallmagne, édifice du XIII[e] siècle parfaitement conservé. Je vous dirai seulement de Pézenas (8,000 âmes), que Molière, dans sa vie vagabonde de comédien, y composa et y joua pour la première fois sa comédie des *Précieuses ridicules;* qu'elle fabrique des mouchoirs, des toiles, des couvertures, des sirops et des sucres de raisin; qu'elle possède des filatures de soie, et que le cours de son marché règle la valeur des eaux-de-vie dans toute l'Europe.

Agde, ville de 9,500 âmes, fut une des colonies les plus considérables des Phocéens de Marseille, et est de fort peu moins âgée que sa mère. Au VI[e] siècle, elle était d'une grande importance. Située au milieu d'une plaine riche et fertile, elle communique à la mer par un chenal, et son port actuel date de 1633. La profondeur du chenal est partout de cinq mètres; l'entrée n'en est difficile que par le vent du nord. Le port peut contenir quatre cent cinquante navires. Ceux de deux cents tonneaux et au-dessous peuvent seuls y entrer (ai-je besoin de vous répéter que le tonneau est de mille kilogrammes?). L'aspect de la ville est assez triste, bâtie qu'elle est en grande partie en laves basaltiques, et flanquée de tours rondes et noires. La cathédrale est un édifice païen, restauré et consacré au culte catholique dans le VII[e] siècle. Le retable est regardé comme un chef-d'œuvre d'architecture. Une ruine romaine supporte aujourd'hui le phare.

Les habitants de Béziers nous répéteront un vieux dicton latin proverbial, dont le sens est :

Que Dieu daigne loger sur terre,
Il viendra loger à Biterre.

Or Biterre, c'est l'antique Béziers, qui, colonisée par les Romains, avait reçu de César le nom de *Biterræ.* Pour justifier le dicton, Béziers a une situation pittoresque. Elle est assise sur une colline assez haute, au pied de laquelle coule la rivière d'Orbe, qui reçoit le canal du Languedoc, à l'ouest de la ville. A ses pieds se déroule une riche vallée, et en face une colline en amphithéâtre; et tout cela couvert de jardins, de vignes, d'oliviers, de mûriers, de champs de blé, de bouquets de bois. Dans une autre direction apparaissent les écluses du canal, disposées comme les neuf gradins de la plus somptueuse cascade qui se puisse voir. Le développement de ces huit sas éclusés présente une masse de construction de plus de trois cent douze mètres de longueur sur une hauteur de vingt-cinq mètres. L'habile ingénieur du canal du Midi, le célèbre Riquet, était né à Béziers, et ses concitoyens lui ont élevé en 1838 une statue, œuvre de David d'Angers.

Béziers, qui compte 28,000 habitants, a subi de rudes vicissitudes, et a conservé à peine quelques fragments de ses antiquités. Elle n'a guère à vous montrer que les précieux vitraux de sa vieille cathédrale fortifiée.

Depuis quelques années, une machine ingénieuse élève à quarante mètres l'eau de la rivière l'Orbe, et la conduit dans un réservoir établi sur la terrasse de la cathédrale. Elle se distribue de là dans les différents quartiers de la ville.

Béziers promène, à une certaine fête, une grossière image qui doit représenter un chevalier Pehuc, lequel se distingua lors d'un siège, et sauva la ville.

Au sortir de Béziers, nous passerons l'Orbe sur un beau pont, et nous arriverons au canal du Languedoc (nommé aussi canal du Midi), au point où se trouvent les écluses de Fonserane, destinées à racheter une différence de niveau de près de vingt-cinq mètres. Ces écluses superposées sont au nombre de huit, et offrent quelquefois, lorsqu'elles sont ouvertes, une série de cascades d'un grand effet.

En nous détournant quelque peu de la route, nous pourrions visiter le canal souterrain de Malpas, qui perce une montagne de cent soixante mètres d'épaisseur. Au siècle dernier, cela paraissait prodigieux. Depuis l'établissement des chemins de fer, nous sommes accoutumés à des percements de montagnes, ou *tunnels*, d'une bien autre dimension.

Narbonne n'a pas plus que Béziers conservé de monuments de son origine ancienne. Cependant ses remparts, démolis en 1872, méritaient d'être examinés. Reconstruits sous François Ier, on s'était servi, pour les élever, d'une foule de débris provenant d'anciens monuments qui abondaient dans la contrée. Tous ces débris ont été transportés au musée.

Narbonne fut la première colonie que les Romains fondèrent au delà des Alpes, environ 200 ans avant l'ère chrétienne. Dans la cour de l'archevêché, toi qui sais le latin, Guillaume, tu liras avec intérêt des tables votives où sont consignées les expressions de la reconnaissance de Narbonne envers l'empereur Auguste.

La cathédrale, dédiée à saint Just, est un des beaux édifices gothiques qui soient en Europe. Commencé au XIIIe siècle dans des proportions colossales, il n'a jamais été terminé. Le chœur seul est complet, et, autant par son ampleur que par l'élévation insolite et la hardiesse des voûtes, on peut se représenter ce que devait être le monument. On nous montrera dans la sacristie un évangile du VIIe siècle. L'abside de cette cathédrale offre cette particularité remarquable qu'elle est flanquée de tourelles crénelées qui donnent à ce côté de l'édifice l'aspect d'une forteresse.

L'hôtel de ville (anciennement l'archevêché) est un monument dont la masse imposante n'a rien de régulier. C'est un assemblage de constructions de différents styles, greffées l'une sur l'autre de la façon la plus barbare.

Le musée contient des antiquités phéniciennes, gauloises et romaines, une collection d'histoire naturelle, et quelques bons tableaux.

Le miel de Narbonne est considéré comme supérieur aux autres miels de France. Il est très blanc, grenu et odoriférant. Celui que nos marchands parisiens nous vendent pour du miel de Narbonne vient en réalité du département des Pyrénées-Orientales.

En quittant Narbonne, dont la population est de 17,000 âmes, il faut nous résigner à une route peu agréable, quoique sur une belle chaussée, qui fut, dit-on, une voie romaine, entre des montagnes pelées et arides, et qui portent de la vigne seulement à leur base, et les étangs de Sijean et de Leucate. Ces vignes, et en général toutes celles du Languedoc, rampent sur un sol rougeâtre, sans qu'on songe à leur donner le moindre support. Elles sont séparées par des haies de grenadiers sauvages. Au bourg de Salces, autrefois ville importante, ainsi que l'attestent ses fortifications tombant en ruines, nous verrons s'ouvrir devant nous la vaste plaine du Roussillon, où l'olivier dispute le terrain à la vigne, et qu'encadrent plusieurs sommets des Pyrénées, parmi lesquels le Canigou, avec sa cime neigeuse, domine comme un géant. Le terroir de Salces donne le vin blanc de Maccabeo, nommé ainsi d'un raisin originaire d'Espagne qui le produit.

Plus loin, nous retrouverons Rivesaltes, petite ville de 5,400 âmes, et très ancienne. Le vin muscat de Rivesaltes marche de pair avec ceux de Lunel et de Frontignan. Grimod de la Reynière, gastronome dont la célébrité a précédé celle de Brillat-Savarin, a proclamé le rivesaltes de dix à douze ans le meilleur vin de liqueur de l'Europe.

Aux vignes et aux oliviers succèdent les jardins, où l'on cultive des primeurs de toute espèce, et notamment des artichauts et des

choux-fleurs, dont on charge des wagons entiers qui les transportent vers le Nord jusqu'en Angleterre. C'est un commerce qui a pris une extension énorme et enrichi ce pays, privilégié pour ces sortes de cultures.

Nous passons la Tet sur un pont de sept arches ; ce n'est pas que la Tet, qui se rend à la mer, soit un grand fleuve : ses proportions ordinaires sont celles d'un large ruisseau ; mais, par le voisinage des montagnes, souvent elle devient un puissant et très vaste torrent. Entrons à Perpignan (25,000 habitants) par le faubourg Notre-Dame, et par la porte de ce nom. Le Castillet, qui la défend, est un petit château en briques bâti par Charles V, depuis longtemps prison militaire. Il ressemble beaucoup aux châteaux que les Maures ont bâtis en Espagne. On m'a assuré que le Castillet était la seule construction de ce genre sur le sol de France.

Située à huit kilomètres de la mer, sur la rive droite de la Tet et de la rivière basse, une partie de Perpignan est de niveau avec la plaine ; le reste est sur une colline d'une élévation peu sensible. C'est une vieille ville espagnole à côté des débris de la cité romaine. Elle n'appartient à la France que depuis sa reddition à la suite du siège que Louis XIII en fit en personne dans l'année 1642. C'est aujourd'hui une de nos villes fortes du premier ordre. Ses remparts, construits en briques, très élevés et flanqués de bastions ont conservé quelque chose de toutes les différentes époques. On prétend que dans le siècle dernier elle servait comme d'école pratique aux ingénieurs, qui y venaient étudier l'histoire des progrès de leur art. Vauban a tracé l'enceinte avancée et demi-circulaire destinée à couvrir la partie qui fait face au nord.

En 1823, tout l'ensemble des fortifications a été modifié et mis dans un état parfait de défense. La citadelle a une première enceinte bâtie sous le règne de Louis XIV, et une seconde qui date de l'empereur Charles-Quint. Au centre, et au sommet de la colline qu'elle couvre, est un donjon qui a été le manoir des comtes de Roussillon, et qu'ont habité les rois d'Aragon et de Majorque. C'est un ouvrage massif composé de huit grosses tours carrées, liées ensemble par de hautes murailles, dont les approches sont défendues par un fossé revêtu de pierres de taille dans sa profondeur. A l'une de ces tours on nous montrera les armes du saint-empire, et, à côté, un de ces grands bras qu'on voit dans les armoiries, et qu'en style de blason l'on appelle un dextrochère. En 1793, les armes furent mutilées, et l'on brisa l'épée que portait le dextrochère. On vous racontera probablement à ce sujet un vieux conte sur Charles-Quint. Une nuit qu'il faisait la ronde en personne dans ce donjon, il trouva, dit-on, la sentinelle de cette tour endormie. Il la précipita dans le fossé, et prit la faction à sa place jusqu'à ce que vînt l'heure de la relever. Le dextrochère et les armes furent apposés là pour conserver la mémoire de cet événement. Il y a peu de héros à qui la tradition populaire n'ait prêté une action à peu près semblable. Au centre du donjon est une cour avec une grande et belle citerne, et, de plus, un puits très profond, où l'on descend par un escalier, et qu'alimente une source qui ne tarit point dans les plus grandes sécheresses. Cette citadelle, depuis qu'elle est pourvue de casemates (c'est-à-dire de caves voûtées qu'on suppose assez solides pour résister aux effets de la bombe), est regardée comme une des plus fortes de France.

En nous promenant dans les deux seules rues de la ville qui aient une apparence de régularité, la rue Notre-Dame et la rue Saint-Martin, nous regretterons l'avenue d'orangers en pleine terre qui fit l'ornement de cette dernière jusqu'à l'hiver rigoureux de 1709, où ils moururent. La promenade si vaste et si fraîche, même au milieu des plus grandes chaleurs de l'été, à laquelle les magnifiques platanes qui l'ombragent ont donné leur nom, et les allées de la Pépinière nous dédommageront de cette perte. Luttons de notre mieux contre le détestable pavé formé avec les cailloux de la Tet, et entrons dans la cathédrale, dédiée à saint Jean.

La première pierre fut posée en 1324 par Sanche, roi de Majorque et comte de Roussillon. L'édifice ne fut achevé que cent cinquante ans plus tard, alors que le Roussil-

lon était engagé, par son suzerain Jean II roi d'Aragon, entre les mains de notre roi Louis XI, pour garantie d'une dette de trois cent mille écus d'or; cela explique comment les armes de France, dont le roi était suzerain usufruitier et temporaire du Roussillon, ont pu se trouver à la clef de voûte. La dédicace de l'église n'eut même lieu qu'en 1509.

Cette église n'a qu'une vaste nef, sans colonnes ni piliers, et sa voûte, soutenue par des arceaux de pierres de taille qui portent sur les murs de séparation des chapelles, est d'une hardiesse admirable. Le rétable de l'autel de la Vierge de Grenade est décoré de peintures fort curieuses de la seconde moitié du xve siècle. Celui du maître-autel, exécuté en 1620, est en marbre blanc, orné de bas-reliefs séparés les uns des autres par des pilastres chargés de petites figures. Cet autel, si célèbre dans le pays par sa magnificence et par la richesse du travail, est justement admiré des connaisseurs.

A *Castell-Rossello*, ou Château-Roussillon, très petit hameau entre Perpignan et la mer, on a trouvé des médailles romaines, et même, en 1768, quelques fragments de colonnes, de chapiteaux, etc. Ce hameau occupe la place où fut la très antique ville celtique de *Ruscino*, où s'assemblèrent, l'an 536 de Rome, les chefs des Celtes Tectosages pour disputer le passage à Annibal lorsqu'il se présenta pour passer d'Espagne en Italie. Cette ville fut détruite au IXe siècle de notre ère. Elle est mentionnée dans un acte de Louis le Débonnaire à la date de 816. Il n'en reste aujourd'hui qu'une tour d'une dimension très modeste. Aux environs de Perpignan, ne manquons pas de visiter la très ancienne petite ville d'Elne (d'abord nommée *Illiberis*, et plus tard *Helena* par un des enfants de Constantin, qui lui donna le nom de son aïeule Hélène), près de la rive gauche du Tech. Annibal campa sous ses murs, et c'est là qu'il reçut les chefs des Celtes Tectosages. Un empereur romain, Constant, y fut assassiné après sa défaite par Maxence. On prétend qu'un tombeau qui s'y voyait encore il y a soixante ans était le sien. Il était en marbre, et portait, au lieu d'inscription, le même chiffre que Constantin avait fait broder sur le *Labarum*, son enseigne, une croix en X (la croix primitive était faite ainsi, c'était un chevalet). Dans la branche supérieure de l'X, il y a un P, et dans la branche inférieure un I. Ces trois lettres grecques signifient *Christos*, et se retrouvent sur une foule d'antiques sarcophages chrétiens. Ce monogramme a été enclavé dans le mur auprès de la porte de l'église. Cette église date du XIe siècle. C'est une masse colossale sans ornements, avec deux tours carrées pour clocher, le tout construit en pierres de taille d'une dimension énorme. Elle a possédé la plus belle sonnerie du Roussillon. Le cloître en est fort remarquable.

La petite ville de Collioures, dont les environs produisent le meilleur vin du Roussillon, existait déjà du temps d'Annibal. Son port eut une certaine importance, qu'il a complètement perdue aujourd'hui. Comme plusieurs ports de la Méditerranée sont dans le même cas, ce fait mérite une courte explication. Anciennement tous les navires de guerre ou de commerce, uniformément construits sur le type des galères, n'avaient qu'un faible tirant d'eau. L'usage des rames, l'habitude de tirer les bâtiments sur le sable, nécessitaient ce genre de construction. Il en résultait que les ports qui, comme Collioures, n'ont que peu de profondeur, pouvaient néanmoins recevoir la plupart des navires. Mais, depuis que la rame a été complètement abandonnée pour la voile, depuis que la forme générale des navires a été profondément modifiée et qu'ils plongent davantage dans la mer, tous les ports qui ne sont pas trouvés assez creux pour suffire au tirant d'eau des navires modernes ont été abandonnés. Collioures est dans ce cas; aussi n'est-il plus fréquenté aujourd'hui que par des bateaux de pêche et de modestes caboteurs.

Pour assurer à la marine un abri qui manquait sur toute notre côte occidentale de la Méditerranée, Louis XVI a choisi une petite ville toute voisine, Port-Vendres, célèbre sous la domination romaine par un temple dédié à Vénus. De là son nom : *Portus Veneris*. On agrandit la ville en la rendant plus régulière,

on lui donna des quais, on creusa davantage le port. Aujourd'hui il peut recevoir jusqu'à cinq cents bâtiments marchands, et donner asile à des frégates. On achève en ce moment un bassin qui permettra aux vaisseaux d'y entrer. Au centre d'une belle place qui fait face au port, s'élève un obélisque de plus de trente-cinq mètres, en marbre du Roussillon, dédié à Louis XVI. Les bronzes du socle rappellent les quatre principaux événements des premières années de ce règne : la servitude abolie, l'indépendance de l'Amérique, le commerce protégé, la marine relevée.

Mais, malgré ces travaux, Port-Vendres reçoit peu de navires, et son commerce est loin d'être florissant.

Si nous voulons voir un pont d'une seule arche de plus de quarante-cinq mètres d'ouverture, jeté d'un rocher à l'autre, sur la petite rivière du Tech, nous nous rendrons à Ceret, petite ville assez laide, et où il est inutile de nous arrêter. Le pont, situé à un kilomètre de la cité, est une merveille de hardiesse et de légèreté ; aussi M. Mérimée le compare-t-il à un ruban jeté au-dessus d'un précipice. On ne sait pas au juste à quelle époque remonte sa construction. Les uns prétendent qu'il est l'ouvrage des Visigoths ; d'autres des Maures. Quant aux paysans du lieu, ils sont persuadés que le diable seul a été capable d'un pareil tour de force.

Si vous voulez m'accompagner huit kilomètres plus loin, nous visiterons un établissement thermal dont les Romains faisaient grand cas, Amélie-les-Bains. Ces bains, que vous trouverez désignés dans les anciens livres de voyage sous les noms de Bains-sur-Tech, d'Arles-les-Bains, sont les plus connus et les plus suivis de tous ceux qui se trouvent dans les Pyrénées-Orientales. Douze sources principales d'une eau thermale sulfureuse (de 43° à 61°) s'emploient en boissons, en douches, en piscines, en aspirations, et agissent comme les eaux sulfureuses, avec un effet spécifique dans certaines affections de poitrine.

On y compte trois établissements distincts :

Les bains Hermabessières, construits sur l'emplacement qu'occupaient les thermes romains, dont on a utilisé quelques parties ;

Les bains Pujade, où l'on peut se livrer à l'exercice de la natation dans une vaste piscine ;

Les bains militaires, affectés exclusivement aux militaires, et dans lesquels quatre cents soldats et cent officiers peuvent être traités à la fois. Cet établissement, fondé en 1855, occupe, avec ses dépendances, une superficie de six hectares. Il est sans rival en France, tant par le nombre des personnes qu'il peut recevoir que par l'ensemble des dispositions qui facilitent le service et concourent au bien-être des malades.

La situation d'Amélie-les-Bains permet aux personnes qui ont besoin de ses eaux de venir les prendre même en hiver, alors que tous les autres établissements des Pyrénées sont à peu près inabordables. Cela tient surtout à ce que ces thermes ne se trouvent qu'à environ deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et, de plus, dans la partie la plus méridionale de la France.

On compte encore dans le département d'autres établissements thermaux : le Vernet, les eaux sulfureuses de Vinca, celles de Moligt, de la Preste, du Graus d'Olette, si abondantes qu'on pourrait y donner jusqu'à neuf mille bains par jour. C'est une véritable rivière minérale.

Dans les communes de la partie du Roussillon qui avoisine la montagne, s'est conservée la passion pour les courses de taureaux. Tout autour de la place du village on dispose un rustique amphithéâtre. Ce sont, pour l'ordinaire, des planches qui reposent sur des tonneaux. Le centre forme une arène, dans laquelle on lâche le taureau. Vous voyez alors les jeunes Roussillonnais, chaussés d'*espardillas* (sorte de cothurne en corde) lacés sur leurs jambes nues par des rubans rouges ou bleus, coiffés d'un long bonnet de laine rouge qui retombe sur l'épaule, avec une ceinture de serge ou de soie rouge roulée trois ou quatre fois sur leur pantalon de velours noir ; leur veste, aussi de velours noir, négligemment jetée comme une pelisse de hussard ; vous les voyez, dis-je, folâtrer

autour du taureau, l'exciter de mille manières, lui décocher de petits dards qui portent une banderole, lui lancer des pétards, et toujours éviter avec adresse ses bonds furieux et sa corne menaçante. Après que le taureau s'est épuisé en efforts inutiles, on le fait rentrer à son écurie en l'accablant de huées, et l'on en lâche un autre. La plus grande prouesse consiste à aller arracher une cocarde fixée au milieu des cornes de l'animal. Cela dure ainsi depuis le milieu de la journée jusqu'à la nuit. On fatigue jusqu'à cinq ou six autres taureaux choisis parmi les plus méchants, et il est rare que quelque grave accident attriste ce jeu auquel un étranger ne peut assister sans frémir. Il arrive quelquefois qu'au moment où le taureau baisse la tête pour frapper, un de ces agiles coureurs lui met le pied sur le front, et franchit l'animal d'un bond léger.

A la course de taureaux succèdent les danses appelées *balls*, au son du tambourin, du flageolet, d'une cornemuse, et de plusieurs hautbois. L'orchestre s'établit autour d'un gros arbre, dans une enceinte formée par des portiques de verdure. La danse, vive et originale, porte un caractère d'antiquité, surtout celle appelée *contrepas*, où, d'ordinaire les hommes figurent seuls.

Le Roussillon, ancienne province espagnole, s'est distingué, comme toutes les contrées de l'Espagne, par la bonne entente et le luxe de ses travaux d'irrigation. L'Espagne a dû cette science à la civilisation arabe. Le plus ancien de ces travaux sur le sol roussillonnais est le canal de Millas, qui date de 1163. Celui de Perpignan, le plus considérable de tous, le suivit de près; car il existait, en partie du moins, dès 1172. Son cours est de plus de vingt-huit kilomètres, et sa largeur moyenne d'environ trois mètres. Près de la ville, il traverse un vallon sur un aqueduc, que soutiennent une vingtaine d'arches. La vallée de la Tet se trouve arrosée partout où la pente a permis d'amener l'eau. Aussi l'aspect de cette culture est-il magnifique.

Je ne terminerai pas sans vous faire connaître un arbre que j'aurais déjà pu vous montrer dans la Provence, qui se trouve également dans le Languedoc, et qui est fort commun dans la partie montagneuse du Roussillon, comme dans toute la chaîne des Pyrénées : c'est le chêne-liège. Cet arbre est de moyenne grandeur, très rameux, et garde sa verdure en toute saison. Il donne à peu près les mêmes glands que ceux du chêne ordinaire ; ses feuilles sont de la même dimension, mais ovales, oblongues, dentelées, et cotonneuses en dessus ; le liège est l'écorce de cet arbre. Tous les huit à dix ans, l'on fend en long cet épiderme épais de l'arbre, et on l'enlève par plaques sans ôter la couche de liber qui tient à l'aubier. On peut répéter, après un même laps de temps, la même opération jusqu'à une douzaine de fois sur le même arbre. Le Roussillon récolte annuellement plus de trois cent mille kilogrammes de liège. J'ai rapporté d'un voyage une canne de liège aussi légère qu'un roseau, et qui, à l'œil, figurait la massue d'Hercule.

SEPTIÈME VOYAGE

DE PARIS A BORDEAUX, ROUTE DE TOURS

Étampes. — Orléans. — Blois. — Tours. — Châtellerault. — Poitiers. — Angoulême. — Bordeaux.

Maintenant que nous connaissons le bassin de la Méditerranée, nous allons voyager vers l'Océan. Nous nous rendrons à Bordeaux. Nous, qui dédaignons les chemins de fer, nous y pouvons aller par Orléans et Tours, ou par Orléans et Limoges, ou encore par Chartres et Tours.

Sortons par la barrière d'Enfer, et traversons le petit Montrouge.

Bientôt nous laisserons sur notre droite la ville de Sceaux. Elle eut dans le siècle dernier un des plus somptueux châteaux de plaisance, dont elle ne montre aujourd'hui qu'un débris. Lebrun l'avait orné de ses fresques; le Nôtre en avait dessiné les jardins, que Puget et Girardon avaient peuplés de leurs statues. Florian a écrit là une grande partie de ses ouvrages; le cimetière de Sceaux garde encore sa dépouille. Ce château avait passé de la célèbre duchesse du Maine au vertueux duc de Penthièvre. Aujourd'hui, par un triste retour, il est transformé en restaurant, et le parc est devenu une promenade publique, où les Parisiens aiment à s'ébattre le dimanche.

Au sortir du bourg de Longjumeau, regardez sur votre gauche cette vieille tour isolée sur le sommet d'une montagne. C'est tout ce qui reste du château de Montlhéry, bâti à la fin du VIIIe siècle, et dont le nom revient souvent dans l'histoire des guerres que les grands vassaux firent à nos rois. Louis le Gros fit démanteler enfin la vieille forteresse. La tour du donjon, qui date du XIIIe siècle, a résisté, et promet de résister encore de longues années aux ravages du temps. Elle n'a plus que trente mètres environ de hauteur.

La ville d'Étampes, sur la rive gauche de la Juine (8,000 habitants), nous envoie plus de mille sacs de farine par jour, à peu près la moitié de la consommation de Paris. Plus de cent cinquante paires de meules y travaillent sans relâche; c'est que nous sommes à l'entrée des plaines fertiles de la Beauce et du Gâtinais.

Vous savez aussi bien que moi ce que c'est qu'un moulin. Le mouvement est donné par un cours d'eau, ou par le vent qui frappe sur la toile de quatre longues ailes, à une meule, grande pierre circulaire posée à plat, et qui tourne sur une autre meule en repos ou gisante. La meule tournante fait cent vingt tours par minute. Les pierres calcaires et les grès sont impropres à la fabrication des meules. La variété de quartz silex

connue sous le nom de pierres meulières fournit les meilleures meules. Autrefois on pensait qu'une meule devait être d'un seul morceau ; aujourd'hui on compose les meules de plusieurs morceaux scellés ensemble avec du plâtre, et l'on consolide le tout par des cercles en fer. On a aussi diminué leur grandeur; le diamètre ordinaire est d'un mètre trente centimètres.

Depuis que les cultivateurs de la Beauce ont augmenté le nombre de leurs troupeaux et perfectionné leurs races, Étampes fait aussi un commerce considérable de laines.

Nous entrons dans les plaines de la Beauce, dont la fertilité est proverbiale. Pour récréer un peu nos yeux de la monotonie de ces longs champs où un arbre est chose rare, quittons un peu la route, et, dans cette vallée agréable que forme la Juine, visitons le château de Méréville. C'était jadis un donjon gothique; au XVIIe siècle on y a joint deux ailes, qu'on a mises le mieux possible en harmonie avec le vieux manoir. Le parc fut planté, avant la révolution de 1789, par M. Delaborde, alors banquier de la cour. C'est un des premiers parcs de France qui aient été dessinés dans le style des jardins anglais, comme on disait alors.



Jeanne d'Arc.

Peu après Chevilly, nous voyons à la terre forte et noire de la Beauce succéder un sol sablonneux : nous entrons dans les plaines de l'Orléanais, puis dans sa capitale, qui compte 49,000 habitants.

Je me doute que la première chose que vous irez voir sera la statue équestre de Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans. C'est une figure en bronze, œuvre médiocre de Foyatier, qui a remplacé, sur la place du Martroi, une autre statue, également en bronze, de la même héroïne, par Gois. Cette dernière a été transportée au bout du pont. Les artistes s'accordent à les trouver inférieures, quant à l'expression, à la statue que la princesse Marie d'Orléans a léguée à la France, et qui rappelle mieux l'humble et sainte pastourelle des chroniques.

Les artistes visitent une maison qu'on désigne sous le nom de maison d'Agnès Sorel, et qui doit, en effet, au dire des antiquaires, avoir été construite par Charles VII. C'est une maison de la rue du Tabourg. La façade offre des fenêtres très ornées, et les deux portes sont sculptées en bas-reliefs fort curieux. Le pavé de la cour est une mosaïque de pierres noires et blanches; au fond se trouve un puits garni de son ancienne ferrure. Une galerie soutenue par trois arcades sert de péristyle à un magnifique escalier, qui règne depuis le fond des caves jusqu'au haut de la maison, avec des marches de deux mètres de long, d'une seule pierre. La cheminée de la grande salle est ornée d'arabesques bizarres. Les solives laissent encore entrevoir l'or et l'azur sous l'enduit d'une peinture grossière dont on les a revêtues en 1793; quelques figures, qui doivent être des portraits, existent encore, mais tout ce qui était armoirie a disparu.

Dans la rue de Recouvrance est la maison de François Ier, qui évidemment a été construite à cette époque. La façade a dû être refaite et est d'un autre style. Les salamandres qui se trouvent encore dans les ornements, une, entre autres, si bien conservée, que plusieurs artistes l'ont copiée et reproduite fidèlement dans des œuvres modernes, les chiffres enlacés dans plusieurs salles, les armes de France, celles du duc d'Orléans et du Dauphin, qu'on y voyait avant 93, tout annonce que ce fut l'habitation d'un personnage très considérable.

Notons encore la maison de Diane de Poitiers, rue Neuve, petit chef-d'œuvre de la Renaissance, récemment restauré et où l'on a établi le musée historique.

La crypte de Saint-Avit, découverte en 1852

sous la chapelle du Séminaire, et que les archéologues font remonter au ve ou au vi^e siècle, est le plus ancien édifice religieux d'Orléans. Saint-Pierre-le-Puellier est de la fin du xiie siècle. L'église Saint-Jacques, qui sert aujourd'hui de magasin à sel, date aussi du xiie siècle et a une jolie façade. L'édifice actuel de la cathédrale, alliage malheureux du gothique et du style grec, ne date que du règne de Henri IV; c'est lui qui en ordonna la reconstruction en 1601. Le portail est élégant, et les deux tours surtout ont beaucoup de noblesse et de légèreté.

Pendant deux siècles environ, Orléans avait eu le monopole de la raffinerie des sucres bruts, que lui envoyaient Nantes et Bordeaux, et qu'elle réexpédiait épurés dans toutes les directions, en France et à l'étranger. Aujourd'hui le Havre, Paris, Lille, Bordeaux, Nantes, etc., lui font une rude concurrence, et la fabrication d'Orléans a tout à fait perdu son ancienne prépondérance.

Vous savez que la canne à sucre se cultive dans nos colonies de la région des tropiques. On broie la canne à sucre en la faisant passer entre trois cylindres. Ces cylindres sont en bois, quelquefois en fer. Le jus de la canne subit une première cuisson; en refroidissant, une partie se solidifie, se cristallise, et forme la cassonade; le reste est la mélasse, sirop incristallisable, de couleur brune, d'une saveur sucrée. La mélasse, soumise à la distillation, donne un alcool d'un goût particulier, que l'on a nommé rhum. Le sucre nous arrivede nos colonies à l'état de cassonade. Dans cet état, il contient encore une certaine quantité de mélasse et de matières étrangères, dont le raffinage a pour but de le débarrasser complètement.

Je n'essayerai pas de vous décrire les procédés longs et compliqués par lesquels on raffine aujourd'hui le sucre brut et on le transforme en ces pains si blancs et si parfaitement cristallisés. Grâce aux étonnants progrès de la chimie et de la physique, on a trouvé des moyens non seulement sûrs, prompts et économiques de traiter les sucres, mais on est parvenu à diminuer notablement le déchet qui résultait de l'ancien mode de fabrication. Les filtres de Taylor, l'appareil Derosne pour la cuite et la vaporisation des sirops dans le vide, les planchers de Leroux-Dufié, sont les perfectionnements les plus modernes apportés à l'art de la raffinerie.

Le vinaigre d'Orléans n'a rien perdu de sa vieille réputation. Suivez-moi dans cet immense cellier où l'on maintient soigneusement la température entre trente-six et trente-sept degrés centigrades. Voyez-vous ces rangées de tonneaux qui sont placés debout? Ils ont deux trous pratiqués sur le fond supérieur. L'un de ces trous sert au dégagement de l'air. Par l'autre on introduit d'abord un peu de vinaigre bouillant, puis tous les huit jours dix à douze litres d'un vin généreux et clair, qui a filtré sur des copeaux de hêtre. De temps en temps on soutire la moitié du vinaigre de chaque tonneau.

En traversant la Loire sur un beau pont pour sortir d'Orléans, je vous citerai ces vers de notre ami la Fontaine. Il était en voyage et écrivait à sa femme :

> Ce n'est pas petite gloire
> Que d'être pont sur la Loire ;
> On voit à ses pieds rouler
> La plus belle des rivières
> Que de ses vastes carrières
> Phébus regarde couler.

« Elle est, ajoutait-il, près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris. L'horizon est très beau de tous les côtés, et borné comme il le doit être : si bien que cette rivière étant basse à proportion, ses eaux fort claires, son cours sans replis, on diroit que c'est un canal. De chaque côté du pont on voit continuellement des barques qui vont à voiles : les unes montent, les autres descendent ; on les compte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres ; c'est ce qui fait une de ses beautés. En effet, ce seroit dommage qu'une eau si pure fût entièrement couverte par des bateaux. Les voiles de ceux-ci sont fort amples : cela leur donne une majesté de navires, et je m'imaginai voir le port de Constantinople en petit. D'ailleurs Orléans, à la regarder de ce côté, est d'un

bel aspect. Comme la ville va en montant, on la découvre quasi tout entière. Le mail et les autres arbres qu'on a plantés le long du rempart, font qu'elle paroît à demi fermée de murailles vertes ; et, à mon avis, celui lui sied bien. »

La ville d'Orléans a eu beaucoup à souffrir de l'invasion prussienne. Occupée après une vive résistance, le 11 octobre 1870, par l'armée allemande, qui incendia le faubourg des Aydes et mit à sac les faubourgs Saint-Jean et Bannier, elle fut reprise le 9 novembre par le général d'Aurelles de Paladines, à la suite de la bataille de Coulmiers. L'ennemi, concentrant dès lors ses forces en avant de la ville, y rentra définitivement le 5 décembre après plusieurs combats meurtriers, et y demeura jusqu'à l'évacuation.

Nous voyageons dans une plaine riante, couverte de vignobles qui s'étendent sur notre gauche jusqu'à la Loire, dont nous suivons le cours, quoique nous ne l'apercevions que rarement.

A la petite ville de Meun, Mehun, ou Meung (3,500 habitants), quittons la route, passons sur la rive opposée, et visitons dans la ville de Cléry l'église Notre-Dame. Dans ce lieu était une chapelle en vénération depuis le VIe siècle. Le roi Louis XI avait coutume d'invoquer Notre-Dame de Cléry, et portait son image en plomb à son chapeau. Philippe de Valois avait, au XIVe siècle, remplacé la modeste chapelle par une église; mais, dans les guerres du XVe siècle, l'église avait été brûlée par les Anglais. Louis XI la fit reconstruire avec magnificence, la dota de 2,330 écus d'or, et dans son testament la désigna pour le lieu de sa sépulture. C'est un édifice en croix, et du centre s'élève un clocher en pyramide. Les artistes admirent les ornements de la porte de la sacristie et de celle du chapitre, et la boiserie sculptée du chœur. Les seuls vitraux conservés sont ceux de la rosace du rond-point. Dans la grande nef est le tombeau de Louis XI, exécuté en 1622, après la destruction du premier tombeau en bronze doré renversé par les protestants. Il porte la statue agenouillée du monarque, avec quatre anges aux quatre coins. Le piédestal est orné de quatre colonnes. Conservé par les soins de M. Lenoir lors de la révolution, il a figuré à Paris au musée des monuments français, et n'a repris sa place à Cléry qu'en 1816. On y a ajouté cette inscription moderne : « A la mémoire de Louis XI, roi de France, et de Charlotte de Savoie, son épouse. » Nous nous ferons montrer, dans la ville, la maison qu'habita ce roi.

Gagnons Beaugency, ville peuplée de 5,000 habitants, qui prouve son ancienne origine par des médailles romaines trouvées dans son enceinte, et aussi par une vieille tour carrée, d'une dimension extraordinaire, et dont on rattache la construction au XIe siècle. Quatre corps de cheminée qui y ont été rajoutés portent le caractère du siècle de François Ier. Ce caractère se trouve attesté d'une manière certaine par la salamandre qui reparaît dans les ornements pleins de goût de la façade de l'hôtel de ville.

Suivez-moi à moins de huit kilomètres de Beaugency, près de la métairie de Ver, au centre du clos qui produit le vin de Guigner, le plus estimé des vins de ce territoire (et vous savez que Beaugency et Orléans expédient à Paris une grande quantité de ces vins, qui se boivent comme vins d'ordinaire). Je vais vous montrer un souvenir de ces peuples inconnus qui ont occupé une partie de l'Europe, en nous léguant ces étranges monuments de pierre, improprement appelés monuments druidiques ou celtiques. Voyez les débris de cette table immense, qui fut jadis formée d'une seule pierre de près de sept mètres de longueur sur environ trois de largeur, et épaisse d'un mètre. Cette table était supportée par huit longues pierres posées debout. C'est là ce que les antiquaires appellent un dolmen, naïf monument d'une religion grossière. Du dolmen que je vous montre, la moitié de la table est encore supportée par trois pierres demeurées debout. Parmi ces débris, que recouvrent les lichens et les plantes parasites, et du dessous de ce reste même de la table, s'élève un orme d'environ dix mètres de hauteur, qui semble avoir pour mission d'ombrager et de conserver ce sou-

venir, à la vue duquel nous nous rappellerons à quelles barbares croyances Dieu a permis que succédât la véritable foi.

Nous nous garderons d'arriver à Blois sans avoir auparavant visité, sur l'autre rive, le château de Chambord, où les comtes de Blois avaient, dès l'an 1090, un château de plaisance et un rendez-vous de chasse. S'ils pouvaient revenir au monde et contempler la merveille qui couvre aujourd'hui la place de leur ancien séjour des champs, je ne douterais pas de leur surprise et de leur admiration. On calcule que François I[er] occupa à la construction de Chambord dix-huit cents ouvriers pendant douze années. La dépense fut de 444,570 livres, selon les archives du trésor royal; ce qui représenterait aujourd'hui plus de 5,000,000 de francs.

Cette merveille architecturale est due à deux maîtres maçons d'Amboise, Pierre Nepveu, dit Trinqueau, et Jacques Coqueau, qui semblent avoir voulu nous donner une idée de la hauteur que pouvait atteindre la renaissance française. Le château de Chambord forme un carré long de cent cinquante-six mètres sur cent dix-sept, flanqué aux angles de quatre grosses tours, et embrassant un second édifice moins grand, flanqué aussi de quatre tours, à toit aigu terminé par une lanterne. Au-dessus des voûtes des salles s'élève un couronnement pyramidal, haut de trente-deux mètres et du plus grand effet. A l'intérieur on ne saurait trop admirer le magnifique escalier à doubles rampes en spirales superposées, si ingénieusement combinées, que deux personnes peuvent monter jusqu'au sommet sans se rencontrer. Outre cet escalier monumental, il y en a encore douze autres. Le nombre des pièces est de quatre cent quarante, dont aucune n'est meublée. La chapelle a été achevée par Henri II. Ses successeurs jusqu'à Louis XIV ont aussi fait travailler au château de Chambord; mais la plupart de ces additions ou restaurations n'ont fait qu'altérer le caractère de l'architecture primitive.

L'ancien roi de Pologne, Stanislas Leczinski, habita Chambord de 1725 à 1733. Ce château, donné en 1748 au maréchal de Saxe, puis, en 1809, au prince de Wagram, a été acheté en 1821, avec le produit d'une souscription nationale, pour être offert au duc de Bordeaux, qui a pris depuis le titre de comte de Chambord. Le prince y fait faire chaque année des restaurations importantes qui absorbent entièrement les revenus de cette terre, c'est-à-dire de la commune entière de Chambord, comprenant cinq mille cinq cents hectares, dont quatre mille cinq cents hectares de bois.

Chambord fut la retraite favorite de Louis XIII. Avant qu'il eût fait construire Versailles, c'est à Chambord que Louis XIV donnait ses fêtes brillantes; dans une de ces fêtes, en 1670, Molière et sa troupe jouèrent pour la première fois le *Bourgeois gentilhomme*. Le mur d'enceinte du parc, traversé par la rivière du Cosson, a plus de trente-cinq kilomètres. Il renferme des taillis immenses et de magnifiques futaies peuplées de toute espèce de gibier. L'enceinte de ce parc forme la limite d'une commune, qui y est contenue tout entière.

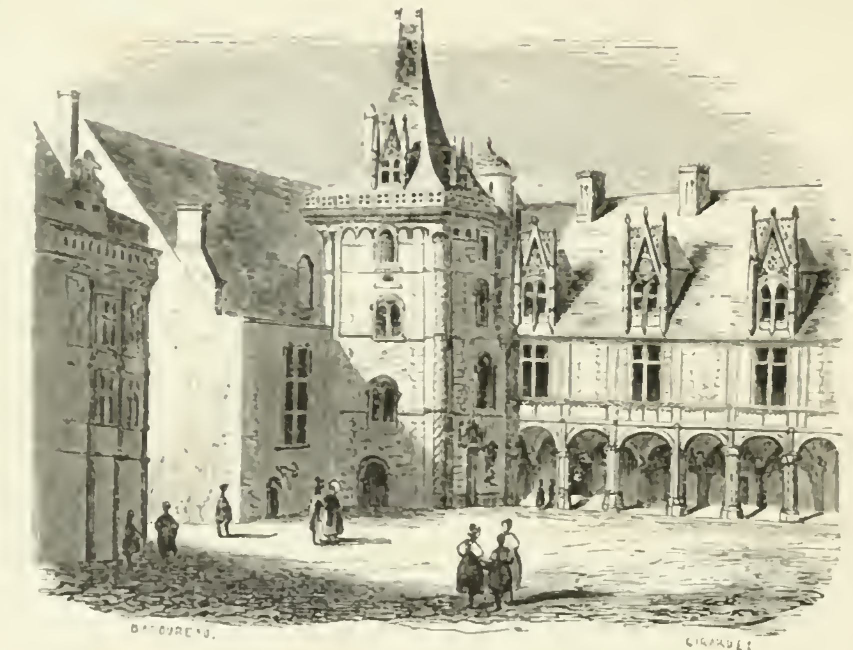
Pour toi surtout, Guillaume, qui connais à fond ton histoire de France, Blois, ville de 20,000 âmes, doit t'offrir un grand intérêt. François I[er], Henri II, Charles IX, Henri III, ont tenu leur cour dans son château. Là, sous les yeux de ce dernier roi, fut assassiné ce fameux duc de Guise, dont l'influence sur l'assemblée des états généraux, qui se tinrent alors à Blois, balançait le pouvoir royal.

Ce château, bâti vers le x[e] siècle par les comtes de Blois, et restauré ou plutôt continué dans les siècles suivants, n'a conservé de sa construction primitive que la partie où se trouve la salle des fêtes, et la vieille tour où Catherine de Médicis s'était fait disposer un observatoire pour consulter les astres. Louis XII, à la fin du xv[e] siècle, rétablit la partie orientale. François I[er] bâtit celle du nord, ainsi que l'attestent les salamandres sculptées en maints endroits. Un escalier qui passe pour un chef-d'œuvre décore ce côté de l'édifice. La façade de l'ouest fut commencée en 1685 par Mansard.

Le château de Blois, formé de constructions

conçues et exécutées dans les différents styles successivement adoptés, depuis la naissance de l'ogive jusqu'au retour vers le système grec, est un des monuments où l'on peut le mieux se rendre compte de l'évolution architectonique qui s'est opérée dans une période de cinq siècles.

Abandonné pendant longtemps, le château de Blois a été enfin classé parmi nos monuments historiques, et, en 1845, on a commencé une restauration complète, terminée aujourd'hui. Seulement, au lieu de se borner à rétablir ce que le temps et les hommes avaient détruit, au lieu de se borner à remettre le château dans son état primitif, on s'est livré à des adjonctions, à des remaniements intérieurs, à des embellissements, qui, malgré l'habileté avec laquelle ces travaux ont été conduits, me paraissent regrettables à plus d'un point de vue.



Château de Blois.

On nous y montrera la chambre de Catherine de Médicis, et sa table à ouvrage en pierre, la salle des États, la chambre où périt le duc de Guise, le grand escalier, le donjon, et les prétendues oubliettes, où jamais personne n'a péri.

En arrivant à Blois, nous rencontrerons la fameuse digue ou levée de la Loire, qui borde ce fleuve jusqu'à Angers. Assez large pour donner passage à trois voitures, cette première partie de la levée court pendant plus de vingt-quatre kilomètres entre le fleuve et des prairies. Un parapet continu règne du côté de la Loire, une ligne de peupliers le remplace de l'autre côté; la chaussée est macadamisée. Cette levée, qui est une barrière puissante élevée contre les débordements du fleuve, offrait une superbe route au voyageur avant l'établissement du chemin de fer.

Louis le Débonnaire, sur les doléances des habitants de la Touraine et de l'Anjou, ordonna, par un édit de 819, l'érection d'une turcie ou levée sur la rive droite du fleuve. Ces premiers travaux furent de simples remblais de terre. Au XIe siècle, il n'existait encore que des digues partielles dans les endroits les plus exposés. Vers l'an 1160, Henri II, qui était à la fois comte d'Anjou et roi d'Angleterre, ordonna de lier entre eux et de renforcer ces différents travaux. L'idée de les faire servir à supporter une route n'était point encore venue. Elle appartient à notre roi Philippe de Valois, qui fit établir deux rangs de pilotis, et construire un mur de revêtement du côté du fleuve.

Amboise, ville de 4,000 âmes, sur la rive gauche, se lie à la route par un pont et un faubourg. Son château est un des plus vastes de France. Il occupe l'emplacement d'un fort que César, dit-on, fit bâtir cinquante ans avant l'ère chrétienne. Une partie du château actuel existait dès le Xe siècle. Plusieurs de nos rois l'ont habité et embelli successivement. « Il fut un temps, dit la Fontaine, où on le faisoit servir de berceau à nos rois, et véritablement c'étoit un berceau d'une matière assez solide, et qui n'étoit pas pour se renverser si facilement. » Charles VIII, qui y était né, et qui voulait y fixer son séjour, avait appelé les premiers artistes d'Italie pour le rendre somptueux. La mort l'empêcha de terminer autre chose que la chapelle, une aile et deux tours : ses plans furent abandonnés. Louis XII et François Ier y firent des constructions, qui ont disparu en partie. Il ne reste aujourd'hui de l'ancien manoir que la chapelle, dont les sculptures, merveilleuses de délicatesse, viennent d'être habilement restaurées, et la façade qui regarde la Loire avec

une aile en retour. Les deux énormes tours dont le château est flanqué ont à l'intérieur, au lieu d'escalier, une rampe assez large et assez douce pour qu'on puisse monter en voiture jusqu'à la plate-forme, qui se trouve au niveau de la cour intérieure. Cette cour s'étend sur le sommet du coteau, d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

Abd-el-Kader a, pendant plusieurs années, habité le château d'Amboise avec sa famille et sa suite. C'est là que l'empereur Napoléon lui a rendu une liberté dont il a fait un si noble usage en Syrie.

Près de l'ancien couvent des Minimes sont les prétendus Greniers de César. C'est le nom qu'on donne à deux véritables édifices souterrains à quatre étages, qui, au lieu d'être élevés, ont été creusés et bâtis dans l'intérieur du roc, avec un escalier de cent vingt marches en pierre, pour desservir les quatre étages des deux édifices à droite et à gauche. Trois étages de salles voûtées en pierre, carrelées et enduites d'un mortier d'une extrême finesse, reposent de chaque côté au-dessus d'une cave. Des deux côtés, chaque cave et chaque salle n'a pas moins de soixante-dix mètres de long, sur plus de dix-neuf de large. L'un des édifices se termine en haut, au-dessus de son troisième étage de salles, par quatre silos de plus de douze mètres de hauteur, sur trois de largeur, ayant chacun à la partie supérieure de leur voûte une ouverture à fleur de sol, laquelle peut se fermer avec une pierre ronde d'environ soixante-huit centimètres de diamètre. Accolés à ce gigantesque ouvrage, on voit deux larges puits creusés dans le roc, et revêtus de maçonnerie; on pense que par là se jetait le blé qui s'emmagasinait dans ces immenses greniers. Ce curieux monument, qui porte indûment le nom de César, a été établi en 1548 par Jean Gastignon, apothicaire de Mesdames filles de France à Amboise.

Abandonnons pour quelques instants notre route, et traversons la forêt qui s'étend près du château d'Amboise. Nous visiterons d'abord l'emplacement de Chanteloup, où le duc de Choiseul s'était retiré pendant sa disgrâce. Cette magnifique habitation a été complètement détruite; il n'en reste qu'un monument de fantaisie élevé par le duc de Choiseul, et qu'on nomme la Pagode de Chanteloup. C'est une tour composée de sept étages superposés, et qui vont en diminuant. Une table de marbre, placée à l'étage inférieur, était destinée à recevoir les noms des personnages éminents qui venaient visiter le ministre de Louis XV dans son exil.

A dix kilomètres de là, nous trouverons le château de Chenonceau, le plus remarquable des monuments du même genre qui décorent la Touraine.

La terre de Chenonceau appartenait, dès le XIIe siècle, à une famille Marques qui se prétendait alliée à la maison royale de France. Un de ces seigneurs releva son donjon, en 1432, et c'est à lui qu'on doit la grosse tour assise sur le bord du Cher. Pierre, fils du précédent, se vit forcé de vendre son domaine à Thomas Bohier, général des finances.

Une fois maître de cette belle seigneurie, en 1513, Bohier s'occupa de faire construire un nouveau château dans le goût de la Renaissance. Par une conception hardie, il voulut l'asseoir dans le lit même du Cher, sur les piles de l'ancien moulin des Marques. Le château de Chenonceau se compose d'un gros pavillon carré, augmenté au levant de deux appendices élevés sur les avant-becs de l'ancien moulin; une galerie voûtée le traverse en son milieu, et un escalier à voûtes rampantes sculptées et à travées parallèles en dessert les étages. Tous les appartements offrent des peintures ou des sculptures remarquables, parmi lesquelles on doit distinguer le plafond en chêne de la bibliothèque. La chapelle est richement décorée de niches, de dais, de peintures sur verre d'une merveilleuse exécution. L'ensemble du monument mérite bien la réputation européenne dont il jouit, et qui y attire tant de visiteurs.

Antoine Bohier, fils de Thomas, vendit Chenonceau à François Ier, en 1535, pour 90,000 livres. En 1547, Henri II, en montant sur le trône, n'eut rien de plus pressé que de donner ce magnifique domaine à Diane de

Poitiers. Celle-ci fit construire par Philibert Delorme le pont qui unit le château à la rive gauche du Cher, et planta le parterre.

A la mort de Henri II, en 1559, Catherine de Médicis, devenue maîtresse du pouvoir, s'empressa d'arracher Chenonceau à Diane, et lui donna en échange le château de Chaumont. Pendant trente ans, la reine mère s'occupa d'embellir cette magnifique résidence et d'en faire un véritable musée, où elle entassa les chefs-d'œuvre de l'Italie. Elle construisit la double galerie qui couvre le pont de Diane, entoura les trois parcs de douves et de murailles, fit planter un jardin vert par deux artistes italiens, Henri le Calabrais et Jean Collo, dit Messine, chargea Bernard Palissy d'établir un jardin rustique et la célèbre fontaine du Rocher, et bâtit les dômes de l'avant-cour. Elle avait des projets bien plus grandioses quand la mort la surprit à Blois en 1589.



Château de Chenonceau.

Après Catherine de Médicis, sa bru la reine Louise de Lorraine, la duchesse de Mercœur, les Vendôme, le prince de Condé, furent successivement les propriétaires de Chenonceau. Au XVIII[e] siècle, M. et M[me] Dupin y attirèrent tous les hommes célèbres de leur temps, et entre autres Jean-Jacques Rousseau, qui fut un moment le précepteur de leur fils. Après les Dupin, il passa à la famille de Villeneuve.

Le château de Chenonceau est en ce moment l'objet de restaurations intelligentes qui vont lui refaire une seconde jeunesse. Encore quelques années, et cette magnifique résidence rappellera l'époque de Bohier, de Diane et de Catherine.

Ici commence cette délicieuse contrée de la Touraine que les Anglais, grands connaisseurs en beautés pittoresques et en climats salubres et tempérés, ont baptisée le *Jardin de la France,* et qui nous expédie ses excellents produits à l'état de conserves et de fruits secs. Grâce à cette réputation, la ville de Tours héberge constamment un certain nombre des sujets de Sa Majesté Britannique.

Combien de ponts ont la réputation d'être le pont le plus beau de l'Europe! Le pont de Tours, construit en nobles pierres de taille, jouissait d'un renom incomparable, que le pont de Bordeaux est venu lui disputer. Le pont de Tours a une longueur de quatre cent trente-quatre mètres, sur dix-sept de largeur; ses quinze arches ont chacune vingt-quatre mètres d'ouverture; sans prétendre décider la question de supériorité de l'un ou de l'autre, reconnaissons que c'est là un ensemble très imposant. Ajoutons qu'il débouche sur une des plus magnifiques rues qui se puissent voir, spacieuse, symétrique, formée de maisons élégantes, bordée de larges trottoirs, et qui prolonge son inflexible ligne droite à travers la ville, et à trois kilomètres par delà. Deux vastes places aux deux extrémités du pont, des quais bordés de belles constructions, le fleuve animé par un commerce actif, au milieu du fleuve deux îles parées des arbres les plus verdoyants, la Tranchée, qui se prolonge dans le rocher au delà du pont du côté de Chartres, de gracieux coteaux sur lesquels sont groupés d'élégantes maisons de campagne, de riches vignobles, voilà de quoi réjouir nos yeux.

Après le pont, et en dehors de la rue principale, nous trouverons des quartiers neufs dont les rues plus tranquilles se composent de maisons blanches et coquettes. La plupart de leurs façades offrent une richesse

d'ornementation et de sculptures qui étonne l'étranger quand il ne sait pas que les pierres de ces façades se laissent découper et fouiller avec la plus grande facilité, et par conséquent à très peu de frais. De l'illustre collégiale de Saint-Martin, célèbre dès le temps de Clovis, et qui compta des rois de France parmi ses abbés, il ne reste plus que deux tours, dont l'une, dite tour de Charlemagne, fut élevée, dit-on, sur le tombeau de l'une des femmes de ce souverain. Le tombeau de saint Martin, retrouvé en 1860, est devenu le centre d'une chapelle provisoire qui se convertira bientôt en une somptueuse basilique. Quand nous aurons vu la cathédrale, Saint-Gatien, noble édifice du XIIIe au XVIe siècle, avec ses deux tours fort élevées, ses brillants vitraux, et la rose de son portail si délicatement travaillée, et que nous aurons examiné à l'intérieur le tombeau en marbre blanc des enfants de Charles VIII, ouvrage de deux artistes italiens, les frères Just, nous aurons encore à visiter, dans cette ville de plus de 45,000 âmes, l'ancienne église Saint-Julien, monument gothique du XIIIe siècle, avec une tour qui appartient au Xe, aujourd'hui rendue au culte; le palais archiépiscopal, l'hôtel de la préfecture, le nouveau palais de justice, auprès duquel s'élève un des premiers et des plus remarquables pénitenciers fondés suivant le système d'emprisonnement cellulaire, la belle promenade du mail, l'embarcadère du chemin de fer, l'hospice général, le musée, l'hôtel de Beaune-Semblançay, l'hôtel Gouin, et la jolie fontaine de la place du Grand-Marché, en marbre blanc et en laves de Volvic, sculptée sur les dessins de Michel Colombe, célèbre *tailleur d'ymayges*, par ses neveux Martin et Bastien-François. Cette fontaine, élevée en 1510, est une des œuvres les plus élégantes de la Renaissance. Au milieu de sculptures et d'arabesques d'un délicieux style, se voient les armoiries de Jacques de Beaune-Semblançay et de la ville de Tours, et celles de Louis XII et d'Anne de Bretagne, avec le porc-épic et l'hermine.



Cathédrale de Tours.

Je te vois, Henriette, prête à m'interrompre pour me rappeler qu'il existe des soieries qui portent le nom de gros de Tours, et que, par conséquent, je dois avoir encore quelque chose à vous dire de cette ville. A partir du règne de Charles VII, la draperie et la tannerie l'avaient déjà placée avec honneur parmi nos villes fabricantes. En 1480, Louis XI l'autorisa à faire des soieries; lui-même fit planter des mûriers auprès de son château du Plessis; et, dès le commencement du XVIe siècle, on la voit exporter jusque dans l'Inde des produits de ce genre. Un écrivain s'exprimait ainsi en 1541 : « Et il n'y a ville pour ce jourd'hui en chrestienté où il se fasse tant de draps de soie que en ladicte ville et fauxbourgs de Tours. Pareillement se faict grande quantité de fustaines, serges, tapisseries, rubans, broderies, et tant d'autres choses, qu'il n'est possible d'en escrire la moitié. » On évaluait alors le bénéfice net des fabriques de Tours à plus de 10,000,000, somme énorme pour le temps. Tours occupait plus de 40,000 ouvriers; son industrie, qui était à peu près tombée depuis lors, commence à reprendre quelque essor. Le mûrier, dont la culture n'avait jamais été complètement abandonnée, a reparu, et se propage dans le département.

La ville de Tours est devenue, au mois de septembre 1870, la résidence de la délégation du gouvernement de la défense natio-



Portail de Marmoutier.

nale, qui la quitta le 10 décembre, à la suite des événements militaires, pour se réfugier à Bordeaux. Les Allemands bombardèrent Tours le 21 décembre et l'occupèrent à la fin du mois de janvier suivant.

Tout auprès de Tours, au village de la Riche, sont les restes, aujourd'hui méconnaissables, du château du Plessiz-lez-Tours, qui fut la résidence favorite de Louis XI. A l'extrémité d'une terrasse, on voyait encore naguère le prétendu puits des oubliettes, recouvert par un pavillon; près de là, un caveau où l'on montre la place qu'occupait la cage qui renferma le cardinal la Balue. Ce sont là de tristes souvenirs historiques.

Dans un sens opposé, sur les bords de la Loire, se voient les ruines de l'antique abbaye de Marmoutier, fondée par saint Martin au IVe siècle. Les pieux voyageurs ne manquent pas d'y visiter le *Repos de saint Martin* et le *Repos de saint Brice*, grottes habitées par ces saints personnages, les autres grottes creusées dans les flancs du coteau par les solitaires qui les occupèrent jadis, et la fontaine découverte par l'illustre thaumaturge des Gaules. Mais ce qui appelle surtout l'attention de l'artiste, c'est la belle et élégante masse de bâtiments fortifiés, du XIIIe siècle, qui constituent et défendent l'entrée de l'enclos de l'abbaye. Ce portail est d'un charmant effet pittoresque, et le moyen âge a déposé son cachet d'originalité sur cette jolie fabrique, moitié monacale et moitié militaire. Un massif quadrilatère est percé d'un vaste portail ogival à cinq retraits profonds; au-dessus s'élève l'édicule élégant qui servait à la fois à l'ornement et à la protection de l'entrée, et contenait la garnison nécessaire à la défense de la porte. Tout auprès se dresse un donjon polygonal surmonté



Fontaine du Grand-Marché.

d'un délicieux clocheton hexagone en forme de tourelle, disposé en encorbellement; c'était là la tour du guet, le véritable beffroi de l'abbaye. Tout cet ensemble est bien conservé, et a tenté mille fois le crayon du dessinateur.

Nous ne nous éloignerons pas de Tours sans aller visiter, à six kilomètres de cette ville, la colonie agricole et pénitentiaire de Mettray. Cet intéressant établissement a été fondé, en 1839, pour arracher à la vie des prisons et aux funestes enseignements qu'on y rencontre, les enfants que les tribunaux ont acquittés comme ayant agi sans discernement, mais qui sont détenus dans des maisons de correction. Moraliser ces jeunes enfants, livrés, pour la plupart, dès leur plus bas âge, au vagabondage ou à la pernicieuse influence de coupables exemples, tel est le noble but des créateurs de la colonie. La nouveauté des moyens employés pour y parvenir est aujourd'hui justifiée par le succès. Prendre au centre de la corruption des jeunes gens déjà frappés par la rigueur des lois, pour les soumettre à une discipline exacte et sévère, au milieu des champs, sans clôture, sans force armée, sans l'emploi de châtiments corporels, cela ne

semble-t-il pas une utopie généreuse, mais irréalisable? Et cependant tel est le problème résolu par la seule influence des instructions religieuses, de la persuasion, de l'émulation, et d'une juste fermeté.

Les colons habitent, par familles de quarante, de jolies maisons du style suisse qu'ils ont construites eux-mêmes. Rien de si pittoresque que ce joli village, au milieu duquel s'élève le clocher d'une élégante chapelle. Les colons travaillent aux champs, et apprennent des états sédentaires; ils ont aussi leurs heures d'études et leurs moments de récréation; tout se fait dans un ordre sévère, maintenu surtout par de jeunes colons élus par leurs compagnons, et qui secondent puissamment les chefs dans leur surveillance, sous le nom aimable de *frères aînés*.

Plus de 4,000 colons sont sortis de Mettray depuis sa fondation. Auparavant, le nombre des récidives dans les jeunes détenus était de 75 pour cent; Mettray a abaissé ce chiffre à 4 pour cent. Voilà l'éloge complet de cet établissement.

Cette colonie offre un ample sujet de réflexions aux esprits sérieux, et un spectacle intéressant au touriste le plus superficiel. Aussi est-ce un lieu de pèlerinage pour tous les voyageurs, qui ne peuvent se lasser d'admirer l'habile administration et le dévouement infatigable des deux premiers fondateurs de la colonie, aujourd'hui décédés, MM. Demetz et de Brétignières, qui ont consacré leur vie entière à l'accomplissement de cette œuvre véritablement philanthropique.

Nous nous détournerons de notre route pour aller sur les bords de l'Indre voir le château d'Azay-le-Rideau, un des plus beaux monuments de l'époque de François Ier, bâti de 1518 à 1520 par Gilles Berthelot, seigneur du lieu, trésorier des finances du roi. Nous visiterons ensuite les restes du château de Chinon, où Charles VII, dépossédé de presque tout son royaume par les Anglais, tenait sa cour lorsque Jeanne d'Arc vint se présenter à lui. On voit encore les vestiges de la salle où la présentation eut lieu. Non loin de là est le village de Sainte-Catherine-de-Fierbois. L'ancienne église fut jadis la chapelle du château de Comacre, rebâti aujourd'hui, et c'est derrière son maître-autel, dans le tombeau d'un chevalier, que Jeanne d'Arc annonça, en 1429, que se trouvait l'épée de Charles Martel, de ce héros qui avait délivré la France des Sarrasins. Cette épée, aux mains de la noble fille, assura de nouveau le salut de la France, et la délivra du joug de l'Anglais. L'église actuelle de Fierbois a été rebâtie par Charles VII et Charles VIII.

Les pruneaux de Tours viennent presque tous des environs de Chinon : encore une réputation usurpée!

Une autre excursion, mais celle-là de l'autre côté de la route, nous conduira au milieu des ruines du château de Loches, qui paraît avoir existé depuis les premiers temps de la monarchie française. Il ne consista d'abord qu'en une simple tour carrée, à laquelle on ajouta une enceinte de petites tours rondes qui subsistent encore. Par la suite on construisit à côté un palais, qui fut habité par plusieurs de nos rois, entre autres par Louis XI, Charles VIII et François Ier. La sous-préfecture de Loches, ville de 5,000 habitants, s'est établie dans une partie des bâtiments; le donjon, parfaitement conservé est devenu une maison de détention. Sous le règne de Louis XI, et à d'autres époques, il avait reçu des prisonniers d'État.

Au sommet de la même colline qui porte le château, est une église couverte en pierre, sans toiture; elle a pour clochers deux pyramides qui n'ont pas moins de cinquante mètres d'élévation. Agnès Sorel y avait son tombeau, et avait fait don au chapitre de 2,000 écus d'or. En 1806, le tombeau et la statue d'Agnès ont été placés dans une tour dont l'entrée donne sur la terrasse du château.

Avant de sortir du département d'Indre-et-Loire, je vous raconterai l'histoire assez curieuse de la petite ville de Richelieu. En 1637 elle n'était qu'un chétif hameau, lorsque le tout-puissant cardinal de Richelieu imagina d'y faire construire un somptueux château de plaisance, qui a déjà disparu, et de créer une ville, comme si



Manufacture d'armes à Châtellerault.

une ville s'improvisait. Écoutez à ce sujet la Fontaine :

« Ce que je puis vous dire en gros de la nouvelle ville, c'est qu'elle aura bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. Elle est désertée petit à petit à cause de l'infertilité du terroir, et pour être à quatre lieues de toute rivière et de tout passage. En cela son fondateur, qui prétendoit en faire une ville de renom, a mal pris ses mesures, chose qui ne lui arrivoit pas fort souvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvoit tout, qu'il n'ait pas fait transporter la Loire au pied de cette nouvelle ville, ou qu'il n'y ait pas fait passer le grand chemin de Bordeaux. Au défaut il devoit choisir un autre endroit, et il en eut aussi la pensée; mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il étoit né. Il avoit de ces vanités que beaucoup de gens blâmeront, et qui sont pourtant communes à tous les héros, témoin celle-là d'Alexandre le Grand, qui faisoit laisser où il passoit des mors et des brides plus grands qu'à l'ordinaire, afin que la postérité crût que lui et ses gens étoient d'autres hommes, puisqu'ils se servoient de si grands chevaux.

« Le château attira la ville, comme le principal fait l'accessoire.

Enfin elle est, à mon avis,
Mal située et bien bâtie;
On en a fait tous les logis
D'une pareille symétrie.

Ce sont des bâtiments fort hauts :
Leur aspect vous plairoit sans faute.
Les dedans ont quelques défauts;
Le plus grand, c'est qu'il manque d'hôte.

La plupart sont inhabités :
Je ne vis personne en la rue :
Il m'en déplut; j'aime aux cités
Un peu de bruit et de cohue.

« J'oubliois à vous marquer que ce sont des gens de finance et du conseil, secrétaires d'État, et autres personnes attachées à ce cardinal, qui ont fait faire la plupart de ces bâtiments, par complaisance et pour lui faire leur cour. Les beaux esprits auroient suivi leurs exemples, si ce n'étoit qu'ils ne sont pas grands édificateurs, comme dit Voiture; car d'ailleurs ils étoient tous pleins de zèle et d'affection pour ce grand ministre. »

Voyez-vous notre voiture entourée d'un essaim de femmes et d'enfants qui nous offrent de petits couteaux, des ciseaux, etc.?

Nous sommes à Châtellerault, ville de 14,000 âmes, et une de celles qui fabriquent le plus de coutellerie, surtout de la coutellerie à bon marché et pour le service ordinaire. Elle possède une manufacture d'armes blanches et d'armes à feu. L'Angleterre et l'Allemagne l'ont emporté longtemps sur nous pour la qualité et le bon marché de leurs produits; aujourd'hui nous sommes en état de lutter sans désavantage. La manufacture dispose d'une chute d'eau de la force de 200 chevaux, occupe en moyenne 1,800 ouvriers, et peut fabriquer par an 60,000 armes à feu et 60,000 sabres-baïonnettes, sans compter les sabres de cavalerie et d'officiers, les cuirasses et les haches.

Au bourg de Naintré, entre le Clain et la Vienne, on a trouvé quelques vestiges de murailles d'une haute antiquité, que l'on présume avoir appartenu à un temple. Cet endroit est connu sous le nom de Vieux-Poitiers. C'est là que les fils de Charles Martel se partagèrent le royaume de France.

Poitiers, ville de 31,000 âmes, au confluent de la Boivre et du Clain, est d'un aspect fort agréable, moins encore cependant que celui de la contrée qu'on découvre en arrivant du haut de la montagne des Dunes. La ville est irrégulière et mal bâtie, et loin d'être assez peuplée pour son étendue; elle renferme plus de champs et de jardins que de terrain couvert. Poitiers, l'une des villes de France les plus riches en antiquités gallo-romaines, est selon les savants l'antique et puissante *Limonum,* qui existait avant l'invasion des Romains, et était la cité principale des Pictones. Ce fut dans les plaines entre Tours et Poitiers qu'un samedi du mois d'octobre 732, Charles Martel écrasa les Sarrasins, qui laissèrent parmi les morts leur roi Abdérame. En 1356 se donna dans les mêmes plaines, entre le roi Jean et le fils du monarque anglais, le prince Noir, la fatale bataille qui coûta à la France la fleur de sa noblesse.

« Les quatre fils du roi, dit le chroniqueur, les princes du sang, les plus grands seigneurs, ne nul chevalier ne ecuyer n'avoit osé demeurer à l'hôtel de peur d'être déshonoré. » Le roi, en parcourant les rangs, harangua ainsi cette brillante armée : « Entre vous autres, quand vous êtes à Paris, à Chartres, à Rouen ou à Orléans, vous menacez les Anglois et désirez avoir le bassinet en tête devant eux : ores y êtes-vous, je vous le montre. Si leur veuillez remontrer leur maltalent, et contre-venger vos ennemis et les dommages qu'ils vous ont faits, car sans faute nous combattrons. » Et le roi qui parlait si noblement paya noblement de sa personne, ainsi que le plus jeune de ses fils, Philippe, qui comptait treize ans à peine, et qui fut blessé en parant quelques-uns des coups qu'on portait à son père. Tous les plus redoutables chevaliers avaient succombé, et le roi, environné de cadavres, sa hache d'armes à la main, effrayait tous ceux qui osaient l'approcher. Chaque coup qu'il portait était mortel. On lui criait de se rendre, il ne répondait qu'en frappant de nouveaux coups. Enfin, blessé deux fois au visage et aveuglé par le sang, il se rendit à un gentilhomme du nom de Morbec.

Poitiers peut montrer encore quelques faibles vestiges de son amphithéâtre romain, dont les souterrains servent de cellier, et quelques parties assez bien conservées de trois aqueducs. Une table de marbre aujourd'hui déposée dans la cathédrale, mais qui y fut apportée du temple Saint-Jean, continuera probablement d'exercer la sagacité des antiquaires. Ce marbre, ou, comme on l'appelle, la pierre sépulcrale de Claudia Varenilla, porte une inscription que je vous donne traduite : « La ville des Pictones a ordonné pour Claudia Varenilla, fille du consul Claudius Varenus, des funérailles, l'érection d'un monument public, et accordé un emplacement pour sa statue. Marcus Censorinus Pavius, légat de l'empereur, propréteur de la province d'Aquitaine et consul désigné, satisfait des honneurs décernés à son épouse, a fait élever ce monument à ses frais. » Or les archéologues se demandent si la pierre sépulcrale qui de temps immémorial a figuré dans l'église appelée le temple Saint-Jean, avant d'occuper sa place actuelle, a été dans le principe érigée dans cet édifice même, ou n'y a été déposée

que par la suite. La solution de la question serait d'une grande importance pour déterminer l'âge de l'édifice.

Un archéologue des plus érudits, Siauve, s'est efforcé d'établir que le temple Saint-Jean doit dater du IVe, ou tout au moins du Ve siècle, et qu'il n'a jamais servi qu'au culte chrétien. D'autres en font un édifice païen, dont notre culte n'aurait fait usage que vers la fin du Xe siècle. C'est un petit édifice carré, d'environ seize mètres d'élévation, et qui, dans le principe, était ouvert en arceaux sur quatre faces. Il reçoit le jour par des ouvertures semi-circulaires, pratiquées au-dessus de trois arceaux, et qui vont en s'évasant considérablement du côté de l'intérieur. A l'extérieur, les arceaux sont ornés de deux colonnes, et les ouvertures de deux pilastres, qui semblent d'ordre corinthien, autant qu'on peut en juger à travers les nombreuses couches de chaux et de peinture qui recouvrent le tout. Au-dessus des pilastres règne une corniche avec une sorte de fronton triangulaire, et qui porte au centre une marqueterie figurant une étoile à six rayons, de forme ovale oblongue. Deux façades ont, en outre, un ornement qui peut être une sorte de croix grecque, ou de croix pattée, ou une étoile à quatre branches évasées à leur extrémité. Cet édifice, enlevé au culte depuis la révolution, avait été mis à la disposition d'un fondeur de cloches, qui a bouleversé tout pour son travail. On l'a restauré récemment pour lui rendre son cachet primitif.

L'édifice actuel de l'église Sainte-Radegonde date du VIe siècle; mais sa crypte, ou tombeau de sainte Radegonde, est d'une époque bien antérieure.

La cathédrale de Poitiers, dédiée à saint Pierre, est un des plus remarquables édifices de la phase transitionnelle. Elle porte tous les caractères de cette époque. Ce n'est plus le style byzantin dans sa pureté, ce n'est pas encore le style ogival dans son élancement et sa majestueuse hardiesse; c'est quelque chose d'intermédiaire, qui porte l'empreinte des deux systèmes à leur point de contact immédiat. Le palais de justice a été bâti au XIe siècle, par Jean de France, duc de Berri et comte de Poitiers. Son écusson, qui a beaucoup souffert, se voit dans la salle des pas perdus, salle immense, qui rappelle la grande salle ou *hall* de Westminster, à Londres. Sa façade est ornée de sept statues, qui figuraient les sept vicomtés de la province du Poitou; quelques-unes ont échappé aux dévastations de 1793.

Poitiers possède une faculté de droit; on montre aux étrangers la belle promenade nommée Blossac, le nouveau quartier de cavalerie, etc.

Poitiers fabrique de la draperie commune, des couvertures de laine, de grosses flanelles, des mèches en coton, des cuirs, etc. Cette ville se distingue surtout pour la préparation des peaux d'oie pour fourrures et des peaux de lièvre. A l'exposition de l'industrie de 1827, elle envoya des peaux de lièvre préparées avec une rare perfection. La médecine en fait un emploi heureux contre les affections rhumatismales. Poitiers prépare annuellement de 40,000 à 50,000 peaux d'oie pour l'Amérique.

La ville de Montmorillon (5,000 habitants), sur la Gartempe, possède un monument qui vaut bien que nous nous dérangions pour aller à elle. Pour l'ancienneté, il ne paraît pas le céder au temple Saint-Jean de Poitiers. Sur une crypte voûtée s'élève un petit monument octogone voûté aussi. Les faces extérieures de l'octogone ont un arceau et une ouverture pour éclairer la partie élevée. Le jour descend, en outre, par une ouverture ronde pratiquée au centre de la voûte, et qui correspond à une ouverture hexagone de la crypte. Au-dessus de la porte on voit de grossiers bas-reliefs, dont les sujets sont bizarres. De ce monument on passe dans une petite chapelle à laquelle il sert comme de vestibule, et qui a été rendue au culte.

A seize kilomètres de là, près de la commune de Civaux, on a découvert plus de sept mille tombes, ou plutôt des cercueils en pierres de toute grandeur. Leur forme, en général, est précisément celle que nous donnons aux bières actuelles. La pierre qui fermait le cercueil était souvent plate, quelquefois convexe; mais aucune ne portait d'in-

scription. On a fait une découverte semblable à Cenon, près de Châtellerault.

Angoulême n'est pas d'un accès facile, bâtie qu'elle est sur une montagne fort escarpée. Elle a compris que la rampe Saint-Pierre, par laquelle on arrivait autrefois à elle, exténuait les chevaux et était l'effroi du voyageur; elle a construit enfin un superbe chemin et une pente acceptable dans notre civilisation moderne. Quant au railway, ne se souciant pas de grimper si haut, il a établi sa gare au pied de la ville, et il a continué sa route en passant par un tunnel sous la cité elle-même. Hâtons-nous d'arriver à la promenade en terrasse qui a remplacé les vieux remparts. De cette terrasse, qui est à plus de soixante-dix mètres du niveau de la plaine, l'œil se repose avec plaisir sur le riche bassin de la Charente et sur les prairies à travers lesquelles serpente la petite rivière d'Anguienne. Sur un autre point ce sont des rochers agrestes, des chemins creux, des bouquets de bois, et ailleurs de vastes plaines où se déroulent les routes de Paris et de Bordeaux. Mais combien d'habitants, parmi les 25,000 que compte Angoulême, échangeraient le plaisir qu'on peut goûter à cette vue magnifique, contre le matériel avantage d'avoir à leur portée un peu de l'eau de ces sources nombreuses au bas de la montagne, ou de loger sur les bords de cette rivière, qui leur amènerait des bateaux chargés de toutes les denrées! Les puits de la ville ne fournissent qu'une eau de mauvaise qualité, et tous sont si profonds qu'ils n'offrent même pas une ressource certaine dans les cas d'incendie. La Restauration avait établi dans cette ville une école de marine, à laquelle on a substitué depuis l'école navale placée sur un vaisseau dans la rade de Brest.

Un auteur qui vivait au xve siècle parle d'Angoulême sous le nom latin d'*Inculisma*, cité principale des Agésinates. Et cependant la ville actuelle n'a rien d'antique à nous montrer. La cathédrale, maintes fois remaniée du xiie au xvie siècle, a été rétablie par M. Abadie dans la pureté de son architecture romane primitive. On y remarque surtout ses trois curieuses coupoles et sa haute tour romane.

Le faubourg qui est au bas de la ville et les environs sont remplis d'importantes papeteries, dont beaucoup marchent par les eaux de la Touvre, et les papiers d'Angoulême s'exportent dans toute l'Europe; mais, pour vous conduire dans une papeterie, j'attendrai que nous passions auprès de celle du célèbre M. Montgolfier, dans une autre contrée de la France. Contentons-nous de visiter la source de la Touvre.

Par l'abondance des eaux et l'âpreté du sol, la source de la Touvre, petit affluent de la Charente, rappelle la fontaine de Vaucluse. Au pied d'un roc calcaire très escarpé, qui forme un demi-cirque, et dont la cime porte les ruines du château de Ravaillac, on peut voir dans un antre le gouffre de la source. C'est un bassin où une partie de l'eau semble dormir, tandis que le reste bouillonne et s'élève quelquefois à plus de trente-trois centimètres.

Sans vouloir vous encourager à devenir gastronomes, je vous dirai que les truffes qui nous viennent d'Angoulême sont classées immédiatement après celles de Périgueux.

Les grottes de Rancogne présentent des excavations et des stalactites non moins pittoresques que celles d'Arcy.

Les connaisseurs affirment qu'il est impossible de manger de meilleures volailles truffées et du mouton plus succulent que dans la ville de Barbezieux.

Cubzac est un village situé sur les bords de la Dordogne, au pied d'un rocher que dominent les ruines d'un vieux château. Anciennement le passage de la Dordogne à Cubzac, qui s'effectuait sur des bacs, offrait une traversée dangereuse à tous les voyageurs qui se dirigeaient vers Bordeaux en venant du nord de la France. En 1835, on décida la construction d'un pont suspendu suffisamment élevé pour permettre aux navires de passer sous son tablier, en se rendant à Libourne, port de commerce important, situé au-dessus de Cubzac. Deux immenses viaducs, établis sur arcades en maçonnerie, viennent raccorder la route avec les culées du pont, dont le tablier s'élève de vingt-huit mètres au-dessus

de l'étiage du fleuve. La longueur du pont est de cinq cent quarante-cinq mètres, qui se divisent en cinq travées de cent neuf mètres chacune. Ce travail prodigieux offre un coup d'œil saisissant, qui plaît autant par l'harmonie de son ensemble qu'il étonne par ses proportions gigantesques.

Votre enfance a été égayée par nos vieux contes de la chevalerie errante, et vous avez pris un grand intérêt à l'*Histoire des quatre fils Aymon*. Regardez les ruines qui dominent Cubzac ; c'est là que la tradition place le manoir des fils d'Aymon. Dans le rocher qui les porte, plusieurs familles se sont creusé des habitations.

La Dordogne passée, nous sommes dans l'Entre-deux-mers, pays riant, varié, en grande partie cultivé en vignes, compris entre la Dordogne et la Garonne. Il est couvert des maisons de campagne des riches commerçants de Bordeaux. Près du hameau de Toutifaut, à la jonction de la route qui va à Libourne, remarquez cet orme vénérable, dont le tronc a plus de neuf mètres de circonférence. On le nomme l'arbre de Terrasson. Bientôt nous touchons à la Garonne ; il ne nous reste plus qu'un pont à passer pour entrer dans Bordeaux.

Nous avons fait un voyage de cinq cent soixante-dix-huit kilomètres. Demain nous reviendrons de Paris au même point, mais par une autre route.



Pont de Cubzac.

HUITIÈME VOYAGE

DE PARIS A BORDEAUX, ROUTE DE VIERZON

Orléans. — Vierzon. — Châteauroux. — Limoges. — Périgueux. — Libourne. — Bordeaux.

Pour notre second voyage à Bordeaux, nous gagnerons encore Orléans ; mais au lieu de descendre la Loire, nous la franchirons immédiatement pour aller visiter les magnifiques sources du Loiret.

Le Loiret naît sur le territoire de Saint-Cyr-en-Val, dans le charmant parc du château de la Source, reconstruit en 1632. Les deux sources, appelées, l'une la Grande-Source ou l'Abîme, l'autre la Petite-Source ou le Bouillon, sont réunies par un canal creusé en 1649. C'est un beau spectacle de voir cette masse d'eau, de plus de sept cents litres par seconde, s'échapper du sol en bouillonnant et former aussitôt une petite rivière. Quoiqu'elle ressemble beaucoup aux sources de Vaucluse et de la Touvre, que nous avons visitées, la source du Loiret paraît avoir une tout autre origine, et, au lieu d'être due à l'évacuation des eaux pluviales recueillies dans le sol, elle n'est qu'une dérivation souterraine de la Loire. Des expériences directes ont montré que tout le sol du val est caverneux, et on en trouve la preuve frappante à quelques mètres du Bouillon. Le long des jardins potagers du château s'ouvre un bassin circulaire de treize à quatorze mètres de profondeur appelé le Gouffre ou le Givre, qui absorbe la petite rivière du Duis tout entière, et une partie des eaux du Loiret.

Après avoir traversé le Loiret, nous passons par les plaines de la Sologne, triste et malheureux pays d'une pauvreté proverbiale, mais où s'exécutent en ce moment des travaux d'assainissement et de défrichement qui, poursuivis avec persévérance, doivent, dans un temps donné, le transformer complètement, puis nous arrivons à Vierzon, au confluent du Cher et de l'Yèvre. Vierzon, ville de 10,000 âmes (y compris Vierzon-Village), est entourée de riants coteaux et de prairies charmantes; elle est bien bâtie, bien pavée, très animée. Si ce n'étaient les ruelles étroites, raides et tortueuses de ses vieux quartiers qui la déparent, on admettrait facilement sa prétention d'être la plus jolie ville du Berri, comme elle est, sans contredit, la plus industrieuse et la plus commerçante du département. Il est souvent parlé de la ville de Vierzon dans les romans de la Table ronde. Au XIe siècle, elle avait un château fort et de bonnes murailles. Aujourd'hui elle a des forges, et fait un grand commerce de fers, aciers et tôles, première qualité du Berri. Ce sont des fers doux et souples, très employés pour les ressorts de voitures.

Nous avons laissé à une bonne distance sur notre droite la petite ville de Romorantin, aussi au milieu de belles prairies, au confluent de la Sauldre et du Romorantin. Aux eaux mélangées de la Rive et de la Sauldre on accorde une vertu particulière pour accélérer le foulage des draps, tout en rendant le déchet des laines moins considérable. Ajoutons qu'on trouve dans les environs une terre fort propre à l'opération du dégraissage. Vous comprendrez par là comment cette population de 7,900 âmes s'est vouée à la fabrication des draps et des étoffes de laine. On cite un établissement qui occupe à lui seul huit cents ouvriers.

Nous passons à Vatan, qui nous présente une tour du XIe siècle, et là nous nous détournerons à droite pour aller voir Valençay, où la famille d'Étampes fit construire, sous le règne de François Ier, un somptueux château de plaisance. Philibert Delorme en a donné les dessins; mais des additions importantes y ont été faites au XVIIe et au XVIIIe siècle. Le château est entouré de grands fossés. L'ensemble des constructions présente une équerre. Aux deux bouts de l'équerre et au sommet de l'angle sont trois tours rondes à mâchicoulis, dont le toit s'arrondit en un dôme surmonté d'une lanterne qui se termine par une croix. Sur un côté de l'équerre se trouve le bâtiment principal, à deux étages. Au-dessus d'un rang d'arcades, sur l'autre côté de l'équerre, est un donjon très massif et plus haut que les tours; il est à mâchicoulis et à tourelles, et se lie à deux des tours par deux corps de bâtiments dont l'un est tout à fait semblable au bâtiment principal, et dont l'autre doit avoir appartenu à une construction antérieure. Sur les mâchicoulis et sur le grand corps de logis sont sculptés de beaux ornements. On entre par le donjon. La grande salle a été décorée par Pierre de Cortonne et Jean Mosnier. Cette habitation, presque royale, était la propriété du prince de Talleyrand, qui, en 1808, la mit à la disposition de Napoléon pour recevoir Ferdinand VII, que les Espagnols avaient proclamé leur roi après l'abdication forcée, dit-on, de Charles IV, son père, tandis que Napoléon voulait leur donner son frère Joseph. Valençay fut la demeure, ou, pour mieux dire, la prison de Ferdinand VII et des infants d'Espagne jusqu'en 1814.

Vers le milieu du Xe siècle, un sire Raoul, surnommé le Large ou le Magnifique, jugea que l'une des collines de la rive gauche de l'Indre, au centre de superbes prairies, et dominant une vaste plaine, serait une excellente place pour y asseoir un château. A côté du château se groupèrent des maisons. Dans le siècle suivant elles formèrent une ville qui prit le nom de Château-Raoul, d'où l'on a fait plus tard Châteauroux, et qui a aujourd'hui 17,000 habitants. Le château, reconstruit au XVe siècle, existe encore dans un bon état de conservation. C'est une masse assez triste, flanquée de minces tourelles.

Châteauroux possède une manufacture de tabacs qui occupe cent vingt-deux surveillants et mille quatre cents ouvrières, et produit soixante millions de kilogrammes de cigares et deux millions de kilogrammes de tabac en poudre.

Avant l'introduction en France de moutons mérinos, tirés d'Espagne les laines de Châteauroux étaient classées parmi les plus belles de notre pays. Cette ville fabrique, année commune, une quantité de draps qui représente une valeur de trois à quatre millions, et occupe de la sorte environ deux mille ouvriers. Ses draps tiennent le milieu entre les bonnes qualités du Midi et les qualités secondaires d'Elbeuf; ils se distinguent surtout par la force et la durée. Elle nous envoie à Paris de bonnes pierres lithographiques, sinon pour le dessin, du moins pour l'écriture. Le fer qui se fabrique dans ses environs est très estimé. Les forges d'Ardentes-Saint-Martin livrent aujourd'hui au commerce environ dix mille faux par an, qu'on achète sous le nom de faux de Styrie. Il n'y a pas longtemps encore qu'un cultivateur n'eût pas estimé bonne une faux qui ne serait pas venue d'Allemagne, et alors il avait raison; mais notre acier s'améliore, et nous le produisons à meilleur marché. Tout auprès de Châteauroux, à Bourgs-Deols ou Bourg-Dieu, on visite un tombeau qui est en grande vénération. Il renferme la dé-

pouille d'Eudes, fils de Léocade, qui vivait au IIIe siècle. C'est un cercueil en pierre, sur lequel est sculptée grossièrement une Chasse au tigre ; les personnages sont vêtus de tuniques. Sur le couvercle sont sculptés des anges, dont quatre portent une tablette destinée à recevoir une inscription.

Le cours de la Creuse divise la petite ville d'Argenton (5,000 âmes) en deux parties égales qui communiquent par un pont en bois. L'une, bâtie sur un roc de surface capricieuse, présente un amphithéâtre escarpé ; l'autre est assise au fond d'un bassin de forme elliptique, qu'entoure une ceinture de roches couvertes de vignes. Dans le moyen âge, le château d'Argenton, bâti sur la plate-forme d'un rocher escarpé, passait pour une des fortes citadelles du royaume. Le moindre habitant du Berri connaissait le nom de ses formidables tours, et surtout de la tour d'Héracle, la plus au nord, la plus haute, et qui dominait la province entière. Il n'y a qu'un demi-siècle, on lisait au fronton de la porte de cette tour : *Heraclius veni et vici*, et au-dessus de ces mots il y avait un taureau sculpté. Cette vieille citadelle ne fut démantelée que sous Louis XIV. Deux tours et quelques débris se voyaient encore, il y a peu d'années, lorsque j'eus occasion de passer par Argenton ; je crains qu'ils n'aient disparu, par suite de travaux qui devaient amener la route à un pont alors en construction sur la Creuse.

Argenton, en latin, *Argentomazus*, était, du temps des Romains, une cité très importante. Des thermes, découverts pendant les fouilles nécessitées par la construction du chemin de fer du Centre, un vaste cirque, enfoui sous des vignes et qu'un simple déblai ferait sortir de terre, attestent qu'elle occupe l'emplacement d'un établissement romain du premier ordre.

A quelques kilomètres d'Argenton, nous trouverons la petite ville de Saint-Gaultier. C'est aux habitants de cette ville que le pape Pie IX fit présent, en 1851, des reliques de sainte Aurélie. Le motif qui détermina l'envoi de ce don mérite d'être rapporté. De toutes les villes de France, ce fut Saint-Gaultier, qui, proportionnellement à sa population, fit les plus grands sacrifices en faveur du saint-père, réfugié à Gaëte à la suite des événements de 1848.

Voici bien des montées et des descentes. Ces montagnes, dont quelques-unes sont frappées de stérilité, dont les autres sont couvertes de châtaigneraies, nous annoncent que nous sommes en plein Limousin. Cultivé dans la région moyenne de ces montagnes, le châtaignier supplée ici les céréales pour la population pauvre. Si nous nous enfoncions dans quelque vallée agreste, et si nous demandions l'hospitalité dans une chaumière, on nous accueillerait avec empressement en nous offrant une écuelle remplie de châtaignes bouillies et écrasées. Cette pâte de châtaigne se mange chaude ou froide. Pour conserver la récolte qui doit servir au besoin toute l'année, on a soin de la passer au four, où elle se débarrasse de sa pelure, et se dessèche.

Avant de nous rendre à Limoges, je vous proposerai une excursion, sur notre droite, au Dorat, jolie petite ville de 2,800 habitants, dont l'église, édifice du XIIe siècle, affecte à l'extérieur la forme d'une véritable forteresse. Ses murs sont flanqués de tourelles et couronnés de créneaux. Au centre de la croisée s'élève un dôme surmonté d'un beau clocher, dont la flèche hardie se termine par une figure d'ange en cuivre doré avec deux grandes ailes ; l'ange élève vers le ciel une croix que le vent fait tourner. L'intérieur est très spacieux, d'un bel effet, mais fort obscur. Sur un très grand bénitier de granit sont sculptées deux figures de léopard et de lion du style le plus barbare.

Si nous poussons jusqu'au village de la Borderie, aux environs de Bellac, nous verrons un beau dolmen. Ici la table horizontale est un énorme bloc de pierre qui pose sur cinq morceaux de rocher d'environ trois mètres de hauteur. On se demande par quels procédés un tel bloc, qui est parfaitement étranger aux cinq rochers, a pu être conduit dans ce lieu sauvage et d'un abord très difficile.

Les rues de Limoges, où nous entrons, ne sont pas elles-mêmes d'un parcours facile. Limoges, située sur une pente très rapide,

descend jusqu'à la Vienne, qu'on traverse sur trois ponts, dont l'un, en granit et de construction récente, frappe par son élévation ; comme toutes les anciennes cités, Limoges est en général mal bâtie. Beaucoup de ses maisons sont en bois à partir du premier étage. Mais le nombre des constructions modernes y augmente rapidement ; on élargit et on redresse les rues ; déjà la destruction des tours et des remparts, qui rendaient la ville obscure et malsaine, lui a donné une physionomie toute nouvelle; à leur place, on a établi de larges boulevards ombragés. Le quartier où l'incendie de 1864 a brûlé cent neuf maisons, est rebâti sur un plan régulier, et deux nouveaux quartiers sont en construction. Limoges possède de nombreuses fontaines, dont l'eau est excellente. Bien que Limoges ait été l'antique capitale des Lemovices, qui acceptèrent des premiers la domination de Rome et restèrent constamment ses alliés fidèles ; bien qu'elle ait eu son capitole et son cirque, nous n'aurons aucun monument de ces temps à y visiter. Comme mesure de police, et pour ne pas laisser aux malfaiteurs un abri commode, elle a fermé depuis plus d'un siècle un temple souterrain taillé dans le roc à la pointe du marteau, ainsi qu'une longue voûte souterraine, dans laquelle les antiquaires n'ont reconnu ni la bâtisse romaine, ni celle du moyen âge, et que, par conséquent, ils ont attribuée à nos aïeux gaulois. « Ce passage, ont-ils écrit, servait aux Lemovices pour conduire leurs chevaux à l'abreuvoir de la Vienne lorsque l'ennemi bloquait la ville. »

Au lieu donc d'entrer dans le souterrain, pour conjecturer aussi par nous-mêmes, nous regarderons en plein air la tour d'un clocher que l'évêque Sébrand-Chabot fit élever en 1191, pendant le séjour du roi Richard à la terre sainte. Nous regretterons que la foudre ait privé de sa flèche, il y a plus de deux siècles et demi, cet élégant édifice, composé de quatre étages à ogives, et portant à ses quatre angles des tourelles octogones qui se terminent aujourd'hui par des lanternes fort élégantes. A ce clocher fut accolée plus tard, dans le courant du XVIe siècle, la cathédrale actuelle, qui n'a pas été achevée, mais dont le chœur est très beau. A l'intérieur, nous remarquerons le jubé, léger et gracieux, malgré la profusion des ornements et les nombreuses mutilations des statues qui surmontent les culs-de-lampe et qui représentent les vertus théologales et cardinales.

C'est la foudre qui a endommagé le clocher ; mais c'est le mauvais goût qui a dénaturé récemment la belle fontaine d'Aigoulène, monument précieux du XIIIe siècle. Elle était surmontée de la naïve figure du bon saint Martial revêtu de ses habits pontificaux. Le vandalisme de 1793 avait respecté la statue du saint. On l'a remplacée par un bloc pyramidal de granit. Le bassin de la fontaine, qui est aussi de granit, a douze mètres de circonférence. On assure qu'il est taillé dans un seul bloc.

Limoges compte 53,000 habitants. Elle frabrique des draps inférieurs à ceux du Berri, de la papeterie, et possède des filatures de laines assez importantes. Son industrie la plus spéciale est la préparation de la pâte pour la porcelaine. Dans le siècle dernier, au moment où tous les chimistes de l'Europe s'épuisaient en tentatives vaines pour imiter la porcelaine des Chinois, le hasard fit découvrir en abondance, dans les environs de Limoges et de Saint-Yrieix, cette sorte de terre précieuse que les Chinois ont nommée *kaolin*, et aussi une autre terre nommée par eux *petunzé*, et qui entre également dans la fabrication de la porcelaine. En conséquence, Limoges et Saint-Yrieix fabriquent de la porcelaine, et surtout se livrent à l'exploitation des carrières de kaolin, qu'elles broient et préparent en pâtes par des moulins à eau. Ces pâtes sont expédiées à des fabriques du Cher, de l'Allier, de la Nièvre, qui ont préféré s'établir un peu loin du kaolin, mais dans des localités plus favorables quant au combustible, ou aux débouchés qu'elles ont pu s'ouvrir pour leurs produits. C'est des manufactures de Limoges que sort la presque totalité de ces assiettes et de ces tasses lourdes, épaisses,



Gay-Lussac, d'après David d'Angers.

disgracieuses, la honte du goût français, qu'on trouve chez les limonadiers et les restaurateurs.

Limoges est la patrie d'un de nos plus honorables et savants jurisconsultes, l'illustre chancelier d'Aguesseau.

Vous savez aussi bien que moi que parmi les chevaux français la race limousine tient un rang distingué. Les chevaux de cette race s'éloignent beaucoup du type anglais; ils sont haut des jambes, et pèchent souvent par des membres trop grêles. Sous le rapport des allures, ils ont une réputation ancienne et méritée; peu de chevaux sont aussi sûrs et aussi agréables à monter; ils brillent par l'ardeur et par le moelleux de leurs mouvements, mais ils n'acquièrent que fort tard leur complet développement, et on ne peut les utiliser qu'à six ans; de plus, ils sont délicats et peu propres à l'attelage. Ces circonstances, jointes à ce qu'en France on ne monte plus guère à cheval que pour son plaisir, et non pour voyager comme autrefois, ont porté un coup mortel à cette race.

Peu de peintres séjournent à Limoges sans aller visiter, aux environs, l'église de la petite ville de Saint-Léonard (6,000 âmes), et, à Bosseuil, les ruines de l'ancien château de Chalusset, qui, à partir du XIIe siècle, joua un grand rôle dans l'histoire du Limousin. Saint-Léonard est la patrie du célèbre chimiste et physicien Gay-Lussac. Je vous recommanderai surtout l'église de l'ancien monastère de Solignac, célèbre abbaye de bénédictins fondée au VIIe siècle, et auprès de laquelle la petite ville de Solignac s'est formée peu à peu. Saint Éloi, le fondateur de cette abbaye, demanda à son maître le fief de Solignac « pour en faire une échelle par laquelle

Dagobert et lui pussent monter au ciel ». Le couvent fut reconstruit dans le siècle dernier, et n'a de remarquable que sa grandeur. L'édifice actuel de l'église date de l'an 1143, avec des restaurations du xve siècle; la partie ancienne est un beau type de l'architecture romano-byzantine. A l'extérieur, les arcades à plein cintre, les ornements, les figures bizarres et monstrueuses qui le décorent, annoncent tout d'abord son origine, antérieure à l'introduction du gothique. L'intérieur est une croix latine, sans piliers ni collatéraux; les parois des murs présentent en saillie des arcades à plein cintre, que soutiennent des colonnes sans proportions. Les chapiteaux offrent des têtes d'animaux, de bizarres figures accroupies, et d'autres ornements d'un style barbare. La voûte est formée d'une suite de pendentifs; les chapelles, disposées autour du sanctuaire, forment au dehors des saillies circulaires assez considérables.

Faites aussi une excursion à Saint-Junien, ville de 7,000 habitants, dont l'église est curieuse par ce genre d'ornements qui caractérise les xiie et xiiie siècles. N'oubliez pas non plus dans la petite ville de Rochechouart (4,000 âmes) le château de Rochechouart, berceau de l'illustre maison de Mortemart, et souvenez-vous qu'à la cour de Louis XIV l'esprit des Mortemart avait passé en proverbe. Celui du duc de Vivonne et de ses trois sœurs, Mmes de Montespan, de Thianges, et l'abbesse de Fontevrault, justifiait le proverbe. Voilà une belle réponse à ceux qui ont prétendu faire du Limousin la Béotie de la France. C'est peut-être la faute de Molière, qui, mal reçu à Limoges, s'en est vengé en faisant de cette ville la patrie de Pourceaugnac. La tour principale sert aujourd'hui de prison. Dans une autre tour, la tour du Lion, il y a une peinture à fresque très précieuse pour la fidélité des costumes et des accessoires. Elle représente l'entrée du vicomte de Pongerville en 1470.

Poursuivons notre route et arrivons à Chalus, qui nous montrera une tour du xiie siècle, reste de son vieux château, devant lequel le roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, trouva la mort. Guidomar, vicomte de Limoges, venait de découvrir en 1199 un trésor qu'on savait enfoui dans ce lieu; Richard, qui, en qualité de duc de Guienne, comptait Guidomar parmi ses vassaux, réclama le trésor en vertu des lois féodales qui réservaient au suzerain tout trésor trouvé par un vassal. Sur le refus de Guidomar, Richard vint assiéger le château de Chalus, où le trésor était gardé. Comme il en reconnaissait les approches, un trait lancé par une arbalète le frappa dangereusement à l'épaule. Quelques jours après, ses gens prirent le château, et massacrèrent toute la garnison, à l'exception de Bertrand Gourdon, l'arbalétrier qui avait lancé le trait; ils le réservaient à une mort plus horrible. On le conduisit devant Richard, qui touchait à sa fin. « Est-ce vraiment toi, lui dit celui-ci, qui as osé frapper l'oint du Seigneur? — C'est moi, répondit Gourdon, et je m'en réjouis; j'ai vengé mon père et mes deux frères tués par ton ordre. » Cœur-de-Lion était généreux; il ordonna qu'on rendît la liberté à cet homme, et qu'on lui donnât quelque argent pour retourner en lieu sûr. Mais, Richard mort, sa volonté dernière ne fut pas respectée : Bertrand fut tenaillé et écorché vif avant d'être pendu.

Chalus, peuplée de 2,000 habitants, est pour la vente des chevaux le marché le plus considérable du Limousin.

Périgueux, ville de 20,000 habitants, nous offrira deux monuments bien précieux, la tour de Vesonne pour les archéologues, l'église Saint-Front pour les artistes. La tour de Vesonne, qui s'élève encore aujourd'hui à une hauteur de vingt mètres, n'a pas moins de soixante-cinq mètres de circonférence. Les murailles, de près de deux mètres d'épaisseur, sont revêtues au dedans et au dehors de petites pierres carrées jointes ensemble avec un ciment très dur. Ne faut-il voir là qu'une simple tour de citadelle? ou bien était-ce une vaste rotonde qui faisait partie d'un temple païen? ou enfin est-ce un tombeau dans le genre du tombeau de Cæcilia Metella à Rome? Voilà les trois opinions qui partagent le monde savant.

« Sans vouloir faire remonter l'église Saint-Front au IVe siècle, dit M. l'abbé Bourassé, comme quelques auteurs ont hasardé de le faire sans aucun fondement, cette basilique revendique justement une antiquité très reculée. Aucun édifice religieux ne peut occuper dans l'histoire de l'art une place plus distinguée. C'est une église unique, d'un style tout spécial ; c'est une fleur d'Orient transplantée sous le ciel du Nord ; épanouie aux rayons d'un soleil étranger, elle a conservé presque toutes les beautés naturelles qui la distinguent dans sa patrie native, tout en subissant les influences d'un climat nouveau. »

Saint-Front est un édifice de la plus haute importance monumentale. Il a été commencé à la fin du Xe siècle sur un plan analogue à celui de Saint-Marc à Venise, et il est le point de départ des constructions byzantines à coupoles élevées, dans l'ouest et le centre de la France, du XIe au XIIIe siècle. Cette église a la forme d'une croix grecque ; chaque branche, élevée sur un plan carré, est couverte par une large coupole de douze mètres de diamètre et de vingt-cinq mètres de hauteur sous clef au-dessus du sol. Une cinquième coupole couvre l'intersection des bras de croix. Toutes les coupoles reposent sur des arcades en plein cintre et sur des pendentifs appuyés aux murs. A l'extérieur, chacune a sa toiture en pierre. Chacune des douze faces de la croix grecque est couronnée par un pignon percé de trois fenêtres et encadré par des pyramides quadrangulaires. En avant de la nef s'élève le porche de l'église latine primitive, datant du VIIe siècle, surmonté d'un clocher du XIe siècle, haut de soixante-six mètres. Les deux étages supérieurs de cette tour, en retraite l'un sur l'autre et percés de deux rangs de fenêtres qui rappellent le style des fenêtres gallo-romaines, sont surmontés d'une lanterne cylindrique comprenant un dôme porté par des colonnes antiques.

La capitale du Périgord a conquis l'affection des gourmands par ses pâtés de perdreaux truffés, qui s'expédient jusque dans les deux Amériques et dans l'Inde anglaise. On les prépare dans des terrines, et ils peuvent se conserver de six à huit mois. Il s'en fait aussi dans des croûtes d'un seigle très grossier, combiné avec du carton. Les truffes du Périgord et du Dauphiné passent pour les meilleures de celles que produisent en France une foule de localités. La grosseur de la truffe varie depuis celle d'une noix jusqu'à celle d'une grosse pomme. On la trouve ordinairement dans les forêts de chênes ou de châtaigniers, dans un sol sec et sablonneux, à deux décimètres de profondeur. C'est une sorte de champignon qui n'a ni radicules ni tige. Le cochon a un goût très prononcé pour la truffe, et l'on utilise son instinct pour la chercher, surtout celui des vieilles truies qui ont de l'expérience. Les truffes ont plusieurs phases : elles sont blanches quand elles commencent à paraître, grises ensuite, et enfin noires.

Depuis quelques années, Périgueux s'occupe à scier et à polir des marbres des Pyrénées, qui lui arrivent bruts par le canal de l'Isle, et livre au commerce des cheminées, des tombes, etc. Elle a également une scierie de pierres lithographiques, qui sont tirées du département de l'Indre. Le département de la Dordogne a renoncé à exploiter ses propres carrières, trop peu abondantes.

C'est certainement la contrée de la France la mieux arrosée. Outre cinq rivières (dont deux seulement sont navigables, il est vrai) et un grand nombre d'étangs très poissonneux, plus de six cents ruisseaux sillonnent le département dans tous les sens. Près du village de Lacassagne, la fontaine de Ladoux fait l'admiration des géologues : son bassin, de forme presque ronde, n'a pas moins de cent soixante-douze mètres de tour : son eau a la transparence du cristal. Au sortir du réservoir, elle fait marcher un moulin à blé de quatre paires de meules et un pressoir. Plusieurs de ces cours d'eau servent à des usines. Ils mettent en mouvement les machines soufflantes de nombreuses forges et des moulins pour la papeterie.

La grotte de Miremont est fréquemment

visitée, et pour qui veut la visiter dans toutes ses ramifications, il n'y a pas moins de huit kilomètres à parcourir souterrainement. Dans la chambre des Gâteaux, les stalactites affectent la forme de pâtisseries. Au plus profond de la grotte se rencontre un ruisseau, qui semble le Styx de ce sombre empire.

Allongez le doigt sur la carte jusqu'à la petite ville de Sarlat (7,000 habitants). L'auteur du *Télémaque* est né sur son territoire, au château de Lamothe-Fénelon.

En reprenant notre route vers Bordeaux, nous laisserons sur notre gauche Bergerac, ville de 12,000 âmes, située sur la Dordogne, au milieu d'une vaste et fertile plaine que couronnent des vignobles. Elle a des forges de cuivre. Sa richesse principale est dans ses vins et ses papiers. Elle sert d'entrepôt entre le département de la Gironde et ceux du centre de la France.

Si nous nous écartions sur la droite jusqu'au village de Saint-Michel, nous verrions le château où naquit Michel Montaigne. Son cabinet de travail était dans un pavillon à l'angle droit de la basse-cour, et qui communique au corps de logis par une terrasse. Les chevrons du plafond sont couverts de versets de la Bible, de sentences grecques et de vers d'Ovide. Sur la muraille est le portrait peint à fresque d'Éléonore, sa fille unique. Une autre peinture à fresque représente un sujet mythologique, et au-dessous une inscription tirée des Proverbes de Salomon. On montre le lit où il est mort, sa table à écrire, et quelques tablettes qui lui servaient de bibliothèque plus particulière.

Traversons Libourne, ville de 15,000 âmes, située au confluent de l'Isle et de la Dordogne, que la route franchit sur un pont de pierres et de briques depuis l'année 1825. Libourne peut recevoir des navires de trois cents tonneaux dans son port, que le voisinage de Bordeaux et l'établissement du chemin de fer privent aujourd'hui des avantages que lui offrait sa situation. Il est peu fréquenté, et l'on n'y voit guère que des gabares de la rivière et des caboteurs venus des côtes de la Saintonge et de la Bretagne. Libourne peut être citée parmi les villes dont la transformation est la plus complète. Elle a élargi et redressé la plupart de ses rues, reconstruit ses maisons et pris une physionomie tout à fait moderne. Un pont suspendu a été jeté sur l'Isle. En quittant Libourne, le chemin de fer passe sur le viaduc d'Aveyres, que soutiennent cent arches, et dont la longueur atteint près de douze cents mètres. Son établissement a été nécessité par la nature marécageuse et l'inondation fréquente des prairies qu'il fallait traverser.

De Libourne à Bordeaux il n'y a que trente et un kilomètres. Nous avons parcouru par cette seconde route cinq cent soixante-seize kilomètres.

NEUVIÈME VOYAGE

DE PARIS A BORDEAUX, ROUTE DE CHARTRES

Sèvres. — Versailles. — Rambouillet. — Chartres. — Châteaudun. — Vendôme. — Tours à Bordeaux.

La troisième route que nous allons suivre de Paris à Bordeaux ne nous offrira pas moins d'intérêt que les deux autres. Nous sortirons par la barrière de Passy, et notre première station sera la ville de Sèvres.

Il va sans dire que nous avons pris soin de nous munir d'une permission pour visiter la manufacture de porcelaine. Le nom chinois de la porcelaine est *tse-ki*. Les Portugais, qui depuis la civilisation ont les premiers commercé avec la Chine, rapportèrent en Europe le tse-ki et lui donnèrent le nom de *porcelena*, tasse, écuelle, d'où nous avons fait notre mot porcelaine. Le tse-ki se fabrique en Chine depuis une époque très reculée. Les annales de l'empire chinois en font mention dès avant le v[e] siècle de notre ère. Il se fabrique dans plusieurs provinces, mais surtout dans la province de Kyang-si, à King-te-ching, ville qui ne compte pas moins d'un million d'habitants, d'après le rapport des missionnaires. Un de ces missionnaires, le père d'Entrecolles, dans sa correspondance, année 1712, donna le premier en Europe quelques détails circonstanciés sur cette fabrication. Les chimistes de toutes les nations se mirent à l'œuvre. Un Saxon, le baron de Bœticher, en combinant des terres de diverses natures pour obtenir les meilleurs creusets, rencontra une combinaison à laquelle il reconnut les qualités essentielles de la matière des vases chinois, et la combinaison fut bientôt perfectionnée dans la fabrique de Meissen. La Saxe a fabriqué la première sorte de porcelaine européenne.

Les Anglais avaient inutilement transporté chez eux du kaolin chinois; ils n'obtenaient aucun bon résultat. Les chimistes français, à l'imitation de ceux de Saxe, combinèrent différentes terres avec une certaine proportion d'alcali, pour donner cette demi-transparence qui distingue la porcelaine. On recouvrait la combinaison d'un émail cristallin. C'est ce qu'on a nommé la porcelaine tendre, parce qu'elle ne pouvait supporter sans se fendre un feu violent. Cette combinaison rivalisait déjà avec les produits chinois pour la blancheur et la transparence. Les émaux appliqués avaient un vif éclat; certaines couleurs, le bleu surtout, acquéraient un glacé remarquable, qualité qui, jointe à la légèreté des formes, donne encore aujourd'hui une grande valeur à ce qu'on appelle le vieux-sèvres. On avait déjà reconnu que beaucoup de nos montagnes renferment le pétunzé ou feldspath. Le hasard, comme je vous l'ai dit, fit enfin

découvrir, près de Limoges, le kaolin. Maker et Montigny, qui alors dirigeaient à leur compte la manufacture de Sèvres, furent les premiers à fabriquer une porcelaine européenne qui ne différa en rien des produits chinois. Le kaolin français est une argile blanche, friable, maigre au toucher, ne faisant pâte avec l'eau que difficilement. Le kaolin de la Chine et du Japon est doux, onctueux, fait avec l'eau une pâte liante et qui s'allonge bien. Nous en exploitons maintenant de cette nature dans la commune de Pieux, près Cherbourg, et les Anglais en ont chez eux de semblable. Les géologues voient dans cette argile une décomposition de certaines variétés du feldspath opérée lentement par la nature. La manufacture de Sèvres tire son kaolin de Saint-Yrieix. Il a déjà subi une préparation : on l'a lavé et décanté pour le dépouiller d'une quantité considérable d'un sable siliceux, et aussi de gros grains d'une nature étrangère, qui appartiennent à la sorte de roche que les géologues appellent quartz.

Dans la porcelaine dite de service, assiettes, tasses, vases, etc., qui se fabrique à Sèvres, il entre soixante-dix centièmes de kaolin, vingt centièmes de sable feldspath, et dix centièmes d'une craie qu'on tire de Bougival. Ces proportions varient pour la porcelaine des statuettes qui ne reçoit pas d'émail, et il entre dans celle-ci dix-sept centièmes de sable quartzeux. Le tout est réduit en une poudre tamisée avec soin et assez fine pour flotter sur l'eau. On forme une pâte et l'on abandonne la matière à son action propre pendant un temps plus ou moins long. Il suffit ici de six mois; mais en Chine on la laisse ainsi pendant dix ans et plus. Ce sont des pâtes de cette sorte que Limoges expédie en barriques. Quand vient le moment d'employer la pâte, on lui rend sa souplesse avec de l'eau, on la triture et on la bat pour en chasser les bulles d'air; puis on la façonne au tour comme les autres poteries, mais en y apportant un soin extrême. Les pièces ainsi préparées sont déposées à l'étuve dans des enveloppes de plâtre qui absorbent l'humidité. Les voûtes, le plancher, les tablettes de l'étuve sont aussi de plâtre. Au bout de deux heures, les pièces sont sèches, on les répare avec un couteau; on les polit avec la main, enfin on les enferme dans des *gazettes*. Ce sont de longs vases d'une argile très réfractaire et où il entre beaucoup de sable. Celle qui vient de la forêt de Dreux est réputée la meilleure. On met au four pendant quarante-huit à soixante heures, en élevant graduellement la chaleur; après quoi le biscuit est terminé. Il reste à recouvrir d'émail blanc ou coloré, ce qui se fait comme pour la poterie ordinaire.

La peinture sur porcelaine se fait au pinceau comme la miniature, avec des matières colorantes qu'on fixe par une ou plusieurs nouvelles cuissons. Autrefois le peintre devait étudier longtemps le changement que la chaleur produisait sur chacune de ces matières colorantes, dont la plupart se métamorphosaient totalement au feu. Depuis que la chimie a trouvé le moyen d'extraire ces couleurs des métaux, il n'y a plus à observer que quelques effets de nuances qui foncent ou pâlissent au four; mais on est encore exposé aux accidents de cuisson : un feu trop violent brûle les couleurs, ou en détruit l'harmonie, et quelquefois fend la porcelaine et vous force à recommencer sur nouveaux frais.

Vous comprenez facilement quelle difficulté devait offrir cette peinture alors que, pour avoir une teinte jaune après la cuisson, il fallait employer du violet, par exemple, et ainsi des autres couleurs, et combien cette incertitude devait rendre les résultats médiocres. Un artiste de talent attaché à la manufacture de Sèvres, M. Legay, s'irritait plus qu'un autre de ces entraves, et songeait à s'en délivrer. Un jour il remarqua qu'une barre de fer qu'il retirait de son poêle, et qui s'y était pour ainsi dire calcinée, y avait pris, par l'action du feu, toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Saisi d'une idée subite il s'arme d'un grattoir, et avec patience il enlève séparément chacune des couleurs déposées sur la barre de fer, les enferme dans autant de papiers, et s'en va trouver un chimiste.

« Pouvez-vous, lui dit-il, extraire du fer toutes ces couleurs que je vous apporte?

— Assurément. — Alors, s'écria l'artiste joyeux, le problème est résolu, et la peinture sur porcelaine sera désormais un art, puisque nous aurons des couleurs que le feu n'altérera plus. » C'est donc grâce à lui que ce genre de peinture compte aujourd'hui des noms d'artistes distingués : Constantin, Van-Os, MMmes Jacotot et Decluzeau, pour la figure; Jacobert, pour les fleurs et les fruits, etc.

La manufacture de Sèvres, placée d'abord sous la simple protection du roi, fut déclarée en 1760 établissement royal, par un édit qui permet aux autres fabricants de porcelaine et de faïence d'en continuer la fabrication en blanc et de peindre en bleu, façon de la Chine seulement. Il leur était défendu d'employer d'autres couleurs, et notamment l'or, et de fabriquer ou faire fabriquer aucune figure, fleur de relief ou autres pièces de sculpture, si ce n'est pour garnir et pour les coller aux ouvrages de leur fabrication. Aujourd'hui l'industrie privée fabrique de très belle et très bonne porcelaine. La manufacture de Sèvres, qui est à la tête de toutes celles d'Europe, travaille pour les objets d'art et pour les présents que notre gouvernement envoie dans les villes étrangères.


Château de Versailles.

Quoique vous l'ayez vu plus d'une fois, mes enfants, nous visiterons de nouveau le château de Versailles, la merveille du siècle de Louis XIV, et le chef-d'œuvre de le Nôtre et de Mansard. Le petit château que Louis XIII fit bâtir en 1627, et qui lui servait de rendez-vous de chasse, semble n'avoir été conservé dans le plan de l'édifice actuel que pour former contraste. Ces maussades bâtiments en briques par lesquels on entre du côté de la ville ne vous ont pas plu, je m'en souviens; nous regarderons le château du côté du parc pour apprécier son mérite. Le czar Pierre le Grand a fait une critique spirituelle de cette façade fort belle, longue de quatre cent quinze mètres, mais dont les ailes sont peut-être trop prolongées eu égard au corps principal et à l'élévation générale de l'édifice : « C'est, a-t-il dit, le corps d'un pigeon avec les ailes d'un aigle. » Vous vous rappelez qu'elle se compose d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, et d'un attique couronné d'une balustrade à l'italienne. Elle est décorée, dans toute sa longueur, de pilastres ioniques, avec des avant-corps soutenus par des colonnes du même ordre, ornés de statues de quatre mètres de haut, représentant les quatre Saisons, les douze Mois de l'année, et les Arts. En avant de cette façade, le parc, dont le mur d'enceinte a seize kilomètres, déploie une suite de terrasses, ou plutôt de plans inclinés, qui descendent, par de larges escaliers de marbre, jusqu'au plan inférieur, où un canal, disposé en croix, étend ses quatre branches à peu près dans la direction des quatre points cardinaux. Du grand balcon du château, ce jeune et brillant roi, le plus puissant des monarques d'alors, à qui, dans les carrousels et dans les fêtes, étaient réservés le rôle et la devise du dieu du jour, pouvait voir les feux du soleil couchant s'éteindre majestueusement dans les eaux du canal, et, au milieu des eaux étincelantes, sur le ciel empourpré, se dessiner en silhouette le bronze d'Apollon guidant ses quatre fougueux coursiers. Vous avez vu toutes ces terrasses couvertes de bassins, dont chacun a ses dieux et ses nymphes de bronze. Pas une allée, pas un bosquet, qui n'ait aussi ses nymphes et ses dieux de marbre. Les frères Coustou, Puget, ont peuplé ce parc de leurs œuvres. La plus

admirée de ces terrasses est celle qui est disposée en fer à cheval au-dessus de l'orangerie, avec deux vastes escaliers, appelés les Cent marches, aux deux extrémités, et en face d'une nappe d'eau qu'on appelle la pièce des Suisses.

Plus loin sont les parties réservées du Grand et du Petit Trianon. Le Grand Trianon est un élégant château composé de deux pavillons réunis par un péristyle, bâti par Mansard. Sur le comble, à l'italienne, règne une balustrade ornée de vases et de groupes de petits Amours. Le petit Trianon, élevé par l'architecte Gabriel en 1766, n'est qu'un simple pavillon, mais plein des souvenirs de l'infortunée reine Marie-Antoinette, la dernière qui ait partagé le trône du grand roi, et où l'on voit un lit qui, dit-on, n'a servi qu'à sa nièce l'impératrice Marie-Louise, l'épouse du soldat couronné.

Le jardin anglais, qu'on appelle Jardin du roi, a été planté par le roi Louis XVIII d'après celui du château d'Hartwell, où il avait passé les dix dernières années de son exil. Quel cours de notre histoire moderne on peut faire dans une promenade à Versailles !

On peut même aujourd'hui y étudier l'histoire de France à toutes les époques de la monarchie. Versailles n'est plus le Versailles du roi ; il est devenu le Versailles de la nation. On y a réuni la collection la plus complète des tableaux qui représentent quelqu'un de nos personnages historiques ou quelque fait important de notre histoire. Au milieu de cet immense musée et de toutes les salles et chambres de ce prodigieux palais, ce qu'on visite d'abord, c'est la chambre à coucher de Louis XIV, qu'on a rétablie à peu près telle qu'elle était de son vivant. Le lit à baldaquin, la tête au mur, et auprès le prie-Dieu ; en avant, une riche balustrade dorée, et des deux côtés, sur la muraille, deux tableaux de piété, dont un Raphaël. A l'un des coins de la cheminée est le fauteuil de Mme de Maintenon, femme légitime du roi, et reine modeste cachant discrètement à tous sa couronne, quoique sachant fort bien la porter. A l'autre coin de la cheminée est le fauteuil du roi. Cette fois, il est vieux ; les autres rois de l'Europe ont pour lui moins de respect, son humeur est devenue chagrine. De ce fauteuil, qui fait face à la fenêtre, son regard plonge dans la cour du château et jusqu'à la places d'Armes. Personne ne franchira le seuil de la grille d'entrée sans que le roi, de sa chambre à coucher, puisse l'apercevoir.

Vous n'avez pu visiter, quand nous sommes allés à Versailles, les appartements particuliers de Louis XIV et ceux de Marie-Antoinette, pour lesquels il faut une permission expresse. Vous auriez admiré ce qu'on appelle la Chambre de la Vaisselle d'or, où jadis était étalée, sur des tables et des dressoirs, une profusion de vases et de plats d'or et d'argent, suivant l'ancien usage de nos pères, qui mettaient ces richesses en évidence. Cette chambre, quoique vide, est fort riche ; les ornements sont dorés avec goût. Dans la chambre particulière du roi est l'original du beau portrait de Mme de Maintenon avec le petit duc du Maine, son élève, dont vous avez vu la copie dans les salles historiques. Mais la pièce la plus curieuse est ce qu'on nomme le Confessionnal du roi. C'est un très petit cabinet, qui renferme seulement un grand fauteuil de velours rouge pour le confesseur, et un prie-Dieu où s'agenouillait le roi ; il n'est éclairé que par une glace sans tain, faisant face à la fenêtre d'un couloir où se tenait le capitaine des gardes, qui pouvait voir ce qui se passait dans le cabinet pendant la confession, bien qu'il ne pût rien entendre. Ainsi l'étiquette suivait le monarque jusqu'au confessionnal, et même devant Dieu il ne pouvait oublier qu'il était le roi.

Les petits appartements de Marie-Antoinette vous inspireront des réflexions d'un autre genre. On sent que dans ces bas entresols, sans autre luxe que le nombre des glaces, elle cherchait un refuge contre les grandeurs et la pompe de Versailles. Le meuble en satin vert rappelle ce joli mot du duc de Nivernois, un jour que la reine lui faisait remarquer qu'elle s'était vouée à l'uni, et que jusqu'à ses souliers étaient de satin vert uni. « Personne, Madame, ne s'étonnera de voir l'univers (l'uni vert) à vos pieds, répondit le



Bassin d'Apollon à Versailles.

spirituel courtisan. Dans ce même appartement, on vous montrera la porte par laquelle la malheureuse reine échappa, le 6 octobre, à la mort qui la menaçait, alors que dans ce palais les flatteurs avaient fait place aux assassins.

Lebrun a peint les plafonds des salons principaux et de la longue galerie, qui est garnie de glaces à profusion et d'une incroyable magnificence; mais la chapelle est ce que les connaisseurs admirent véritablement. La salle de l'Opéra est une des plus belles de l'Europe; elle peut contenir 3,000 personnes.

Versailles manquait d'eau. On construisit sur la Seine, au lieu où se forma depuis lors le village de Marly, une machine ingénieuse, mais fort compliquée, due à un ingénieur liégeois, Sualem Rennequin (1682). C'étaient un certain nombre d'énormes pompes foulantes et aspirantes, que mettaient en jeu d'énormes roues hydrauliques. Depuis peu d'années, on a remplacé cette machine par une pompe à feu. L'eau élevée par la Seine montait et monte encore aujourd'hui sur le coteau de Louveciennes, où un aqueduc la reçoit; elle descend, par des conduits souterrains, jusqu'à Versailles. Elle sert aux besoins de la ville, et, dans l'été, à certains jours de fête, on donne aux Parisiens le plaisir de voir jouer les eaux de Versailles.

Malgré les visites que lui attire, à l'aide des chemins de fer, son musée historique, la ville, si animée autrefois par le séjour de la cour, est aujourd'hui triste; elle manque de commerce et d'industrie. Du chiffre de 100,000 habitants, qu'elle compta au temps de sa splendeur, elle est tombée à 44,000. Sa belle manufacture d'armes a été détruite en 1815, lorsqu'elle fut prise par les Prussiens. Faites-moi songer au premier jour à vous conduire à la bibliothèque de Versailles. Elle possède un volume avec des peintures à la gouache extrêmement curieuses : ce sont les carrousels donnés lors de la jeunesse de Louis XIV, et où il figure sous différents costumes, ainsi que toute la noblesse élégante de sa cour.

Près de Versailles est Saint-Cyr, jadis couvent de bénédictines, consacré par Mme de Maintenon à l'éducation gratuite de jeunes filles nobles. L'ancienne abbaye céda dès lors la place à une magnifique habitation construite sur les dessins de Mansard, et qui peut recevoir 250 élèves. La révolution en fit une succursale des Invalides, et ensuite le Prytanée français. Depuis l'empire, elle est affectée à une école militaire. Un village s'est élevé autour de cette habitation adossée à une colline, et les maisons la pressent de toutes parts. Ses murs élevés, leur teinte noirâtre, sa sombre couverture d'ardoises, ses fenêtres grillagées, ont quelque chose de triste. Les bâtiments, qui aujourd'hui peuvent loger près de 600 élèves, de nombreux professeurs et les gens de service, sont disposés autour de cinq cours; ajoutez une seconde enceinte pour les manœuvres; au delà est le polygone pour l'exercice du canon. Le pavillon que Mme de Maintenon s'était réservé, et où elle venait souvent se retirer du bruit de la cour, existe encore. C'est aujourd'hui le logement du général qui dirige l'école.

En poussant un peu au delà de Saint-Cyr, nous rencontrerions la ferme-modèle de Grignon, qui dépend de la commune de Thiverval. Un nombre considérable d'élèves y apprennent, non pas à commander des soldats, mais à diriger de pacifiques laboureurs. On leur enseigne la théorie et la pratique de l'art de cultiver les terres, d'élever les bestiaux, et ils ne restent étrangers à aucun des problèmes de la science agricole. Le château et la terre de Grignon, qui font partie du domaine de la couronne, ont été mis, dans ce but, à la disposition d'une société d'actionnaires, qui payent fermage, exploitent les terres, et dirigent l'école à leurs risques et périls. Le sol de Grignon est précieux aux naturalistes de tous les pays, comme renfermant un amas prodigieux de coquilles fossiles très variées, et dans un bon état de conservation. On en a compté six cents espèces, dont beaucoup ont encore leurs analogues bien reconnus, et vivant dans des mers lointaines.

Nous atteignons la forêt de Rambouillet, et nous entrons dans la ville de ce nom en laissant à gauche une des grilles du château.

Dans une rue large, longue et qui serpente, en formant à elle seule à peu près toute la ville, nous rencontrons une seconde grille qui fait face à un monument gothique, construit en briques, peu élevé, mais vaste, et ayant pour accessoires des bâtiments plus modernes : c'est le château. Il est environné de canaux, et flanqué de cinq tours, dans l'une desquelles est mort François Ier en 1547. Les jardins, dessinés par le Nôtre, se lient très heureusement au parc et à la forêt, qui leur servent de cadre. Leur plus bel ornement est une pièce d'eau qui ne couvre pas moins de quatre-vingt-dix arpents, avec des îles parées de beaux ombrages. Deux sarcophages antiques, placés au milieu d'une vénérable futaie de vieux chênes, sont d'un fort bel effet.

Rambouillet est célèbre dans nos annales agricoles comme le berceau des premiers moutons mérinos qui soient nés sur notre sol de France, et comme le lieu où, sous le règne de Louis XVI, une ferme-modèle fut établie pour la première fois en France, et même en Europe. « Dès l'an 1666, on avait fait de vains efforts et des dépenses inutiles, dit M. Richard du Cantal, pour acclimater les mérinos, et l'on avait fini par conclure que ce précieux animal ne pouvait ni vivre ni se multiplier sous le climat de la France. Daubanton combattit cette erreur, fatale aux intérêts de notre agriculture et de notre industrie, en déclarant que non seulement le mérinos pourrait vivre et se multiplier en France, mais qu'il se chargeait, lui, d'obtenir de nos races françaises des laines aussi fines que celles d'Espagne. Le naturaliste agronome fonda la bergerie de Montbard pour y faire ses expériences, et saisit l'Académie des sciences de la question qu'il allait traiter en face du pays. Les expériences commencèrent en 1766. Dix ans après, Daubenton avait obtenu, par d'heureux croisements, des laines aussi fines que celles d'Espagne. » En 1786, l'envoi d'un troupeau fut l'objet d'un traité entre la France et l'Espagne. Nous reçûmes cette fois trois cent soixante-seize brebis et béliers de cette même race de Léon et de Ségovie; ce fut la souche du troupeau qui s'est perpétué constamment à la ferme-modèle de Rambouillet. Daubenton avait trouvé le secret de l'acclimatation et de l'élevage du mérinos. A la même époque, nous cédions à l'électeur de Saxe trois cents de nos brebis du Roussillon; il obtenait également un troupeau de l'Espagne. De ce double envoi date la supériorité des laines de Saxe. Le Directoire, en signant le traité de Bâle avec l'Espagne, fit insérer la clause que l'Espagne nous enverrait cinq mille cinq cents brebis et béliers choisis dans les plus beaux troupeaux de la Castille. On les répartit dans six établissements modèles à l'instar de celui de Rambouillet, après en avoir distribué un certain nombre à de grands agriculteurs. Sous l'empire, le nombre des succursales de Rambouillet fut porté à soixante, et les distributions gratuites de béliers espagnols aux grands agriculteurs s'élevèrent à l'infini. Napoléon disait : « L'Espagne a vingt-cinq millions de mérinos, je veux que la France en ait cent millions. » Nos désastres de 1814 n'ont pas permis que cette prédiction se réalisât. Pour nourrir sur notre sol nos armées, que la guerre ne nourrissait plus sur le sol étranger, on envoya à la boucherie beaucoup de jeunes mérinos des établissements impériaux, qui furent, en outre, dépeuplés au profit des fermes de l'Allemagne par les vainqueurs de 1814. Cependant l'élan donné au perfectionnement de nos races et à la propagation de nos mérinos n'a pas tardé à reprendre. Nous n'avons pas encore nos cent millions de mérinos, pas plus que nous n'avons toutes les poules au pot que rêvait Henri IV; mais nos savants ne cessent d'encourager nos agriculteurs à faire de leur mieux pour arriver à ce bienheureux chiffre. M. Soulange Bodin nous apprend qu'on a soumis en France le mérinos à deux genres de perfectionnements très divers, qui ont créé deux variétés, connues sous les noms de Naz et de Rambouillet. A Rambouillet, on s'est attaché principalement à obtenir des animaux d'une santé vigoureuse, porteurs d'une toison pesante, susceptibles d'acquérir plus tard beaucoup d'aptitude à l'engraissement et un lainage superfin. A la ferme de

Naz, on a posé en principe que l'aptitude à l'engraissement était incompatible avec la finesse de la laine, et l'on a donné naissance à des animaux petits et faibles, dont la laine est sans égale. On doit applaudir à l'essai que l'on fait en ce moment à l'école vétérinaire d'Alfort, et qui tend à confondre les béliers de Naz dans le type plus vigoureux de Rambouillet.

Voyez-vous, à côté de cette jolie petite ville, ce château dont le parc est arrosé par les eaux de la Voise et de l'Eure? C'est la ville et le château de Maintenon. Dans la chapelle de ce château fut célébré le mariage secret par lequel Louis XIV s'unit à la veuve du poète Scarron, Mme de Maintenon, à qui le château appartenait alors. Cette chapelle renferme des vitraux qui ont tout l'éclat des vitraux du xve siècle, et qui représentent l'histoire de la Passion. C'est aujourd'hui, par héritage, la propriété de M. le duc de Noailles, qui l'a fait complètement restaurer.

Près du château sont les ruines précoces d'une colossale entreprise qui n'a pas été conduite à fin. Louis XIV avait eu la pensée d'amener les eaux de la rivière d'Eure à son palais de Versailles. Un canal fut creusé depuis Pont-Gouin jusqu'à la vallée de Maintenon, qui devait être franchie par un aqueduc. Ce canal, où l'eau n'a jamais coulé, a près de quarante-cinq kilomètres. Pour conserver le niveau, il a fallu, dans certains endroits, apporter des remblais de dix mètres d'élévation, et cela sur une longueur de deux kilomètres, et pratiquer plus de trente ponts ou arches. L'aqueduc devait avoir trois rangs d'arcades. Le premier étage seul a été construit. Il se composait de quarante-sept arcades de plus de treize mètres d'ouverture, et de plus de vingt-six mètres d'élévation sous voûtes. Soixante-cinq ans après, Louis XV le fit démolir en grande partie pour la reconstruction du château de Crécy. Les piles armées de contreforts qui séparent ces arcades ont huit mètres d'épaisseur. La hauteur de ce premier étage est de plus de trente mètres. On raconte que plus de 60,000 soldats, indépendamment des terrassiers du pays, furent employés de trois à quatre années à ce travail. Enfin, pendant un été pluvieux, la maladie se mit parmi tout ce monde, logé sous de mauvaises baraques, et la mortalité sévit de telle sorte qu'on dut renoncer à l'entreprise. Un ingénieur liégeois résolut le problème de fournir de l'eau à Versailles par la machine de Marly, sans qu'il en coutât tant de vies, et probablement avec cent fois moins d'argent et de bras que n'en eût demandé l'aqueduc imité des Romains. De nos jours, une pompe à feu exécute beaucoup mieux, et à dix fois meilleur marché, la besogne que faisait la première machine. Vous avez là, mes enfants, trois points de comparaison qui vous donnent une idée de la marche et des progrès de l'industrie.

Nous entrons dans les plaines de la Beauce, que nous avons déjà traversées sur un autre point dans notre premier voyage à Bordeaux. A l'extrémité de cet horizon de terres à grains, nous avons pendant quarante kilomètres devant nous les deux clochers de la cathédrale de Chartres.

Un distique latin, traduit en vers français par Andrieux, est la plus jolie épigramme qu'on ait faite contre la Beauce :

Le triste pays que la Beauce,
Car il ne baisse ni ne hausse :
Et de six choses d'un grand prix :
Collines, fontaines, ombrages,
Vendanges, bois et pâturages,
En Beauce il n'en manque que six !

Heureusement que l'utile y vient compenser l'agréable. Cette terre productive et nourricière a été surnommé le *grenier de la France*.

Le faubourg de Bourgneuf, qui se trouve à l'entrée de Chartres, a trois kilomètres de longueur. La ville, assise sur une colline, était entourée de vieux remparts ruinés, bâtis en blocaille, à l'exception des portes, au nombre de sept, construites en belles pierres de taille. La porte Guillaume surtout a quelque chose d'imposant. Voûtée en ogive, elle est flanquée de deux grosses tours rondes unies par une courtine. Le tout est couronné d'une galerie saillante à créneaux et mâchicoulis. On remarque encore, sous la voûte, la coulisse de la herse et l'ouverture qui donnait

passage à l'assommoir pour écraser l'ennemi lorsqu'il toucherait à la porte. On voit aussi les deux ouvertures par où passaient les flèches qui servaient à manœuvrer le pont-levis. Ce monument est un magnifique spécimen de l'architecture militaire du XIVe siècle.

Chartres est mal bâtie; la plupart de ses maisons sont en bois et ont le pignon saillant sur la rue. Les rues sont étroites, mal percées; plusieurs, par leur escarpement, sont impraticables aux voitures. On raconte que cette ville existe depuis les siècles les plus reculés; qu'avant l'invasion romaine elle était le siège principal de la religion des druides et la capitale des *Carnutes*, peuples puissants de la Gaule celtique; ce qui n'empêche pas qu'il ne lui reste aujourd'hui à montrer aux voyageurs que ses portes, le verre de Charlemagne conservé à la bibliothèque publique (il provient de l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun, à qui cet empereur en avait fait présent), et son église cathédrale.

Cathédrale de Chartres.

Il est vrai que, pour qui a le moindre sentiment des arts, cette cathédrale mérite qu'on fasse tout exprès, pour la voir, le voyage de Chartres.

Ce magnifique édifice, bâti en 1020, puis rebâti de 1194 à 1260, à la suite d'un incendie qui épargna la façade principale, le clocher vieux et la base du clocher neuf, offre l'un des types les plus complets de l'architecture du XIIIe siècle. Les rois de France, d'Angleterre, de Danemark, et les plus puissants seigneurs, sollicités par l'évêque Fulbert, fournirent des sommes considérables. Un simple particulier, Jean Cormier, médecin du roi Henri Ier, pour signaler sa piété et son amour pour Notre-Dame de Chartres, fit bâtir à ses dépens le portail méridional, à l'exception du porche qui le précède.

La façade principale, qui n'a pas moins de cinquante mètres de développement, se compose de trois portes à voussures profondes, richement sculptées; au-dessus s'ouvrent trois fenêtres, surmontées d'une charmante rose, d'une galerie du XIIIe siècle ornée de seize statues de rois, et d'un pignon également orné. Toutes ces statues se distinguent par une dignité naïve et une exécution soignée.

Les deux tours, couronnées de flèches en pierre, comptent parmi les plus beaux monuments de ce genre que le moyen âge ait produits. Le clocher vieux, haut de cent six mètres, remonte au XIIe siècle; le clocher neuf, haut de cent quinze mètres, est de la même date pour la base jusqu'à la galerie des Rois; mais les étages supérieurs furent construits de 1506 à 1514 par Jean Texier, dit Jean de Beauce, bourgeois de Chartres. Sur le contrefort du clocher vieux se voit une figure singulière, celle d'un âne qui joue de la vielle, image grotesque très populaire à Chartres. Est-ce un souvenir de la bizarre fête de l'Ane, qui se célébrait dans plusieurs églises de France dès le XIe siècle? Est-ce une satire locale? Les magnifiques portails du transept, précédés chacun d'un porche en avant-corps, sont tapissés de statues et de bas-reliefs. Les portions latérales de l'édifice sont splendides; rien n'égale l'ampleur et la hardiesse des trente arcs-boutants destinés à neutraliser la poussée des voûtes. L'extérieur de l'abside n'est ni moins orné ni moins remarquable que le reste de l'édifice. Outre les figures de simple ornementation, on compte, à l'extérieur de la cathédrale, environ 1,800 statues.

L'intérieur répond à la magnificence du dehors; l'art ogival, dans toute sa pureté primitive, y a produit une des plus belles œuvres dont le moyen âge français puisse se glorifier. Autour de l'abside rayonnent sept chapelles circulaires. Le chœur, fort grand et admirablement disposé, est entouré d'une clôture en pierre exécutée de 1514 à 1539, et dont les admirables bas-reliefs, commencés par Jean Texier de Beauce, n'ont été terminés qu'en 1706. Ces sculptures forment une splendide série de quarante tableaux, représentant les principaux traits de la vie de Jésus et de la sainte Vierge, séparés par des pilastres chargés d'arabesques, et par de petites niches, des dais gothiques, des colonnettes surmontées de statuettes d'évêques et de médaillons où l'on reconnaît en demi-relief des bustes d'empereurs romains et d'autres grands personnages. Au-dessus règne un long cordon de pyramides et de découpures à jour comparables au travail d'orfèvrerie le plus délicat.

A l'entrée des collatéraux du chœur, à gauche, est la fameuse statue de la *Vierge du Pilier,* objet d'un pèlerinage très fréquenté. Au rond-point du chœur est placé un groupe en marbre blanc de près de sept mètres de hauteur. C'est l'Assomption de la sainte Vierge, que supportent trois anges. Les figures n'ont pas moins de trois mètres, et sont liées entre elles par des masses de nuages habilement disposés. C'est le chef-d'œuvre du statuaire Bridan. Au centre de la nef, le pavé présente le dessin d'un labyrinthe exécuté en pierre bleue de Senlis. L'ensemble des tours et retours n'a pas moins de deux cent cinquante-six mètres. Les Chartrains, par exagération, appellent ce labyrinthe *la lieue.*

Toutes les verrières, au jugement de M. Viollet-le-Duc, sont de la plus grande magnificence, et reproduisent environ 5,000 figures. Elles sont toutes du XIIIe siècle, sauf celles des trois fenêtres du portail, qui échappèrent à l'incendie et proviennent de l'église du XIIe siècle.

La crypte est un monument qu'il ne faut pas négliger de visiter; elle ne mesure pas moins de cent dix mètres de long, et comprend deux nefs qui s'étendent sous les collatéraux et autour du chœur de l'église supérieure. Elle renferme le puits des Saints-Forts. La chapelle de Notre-Dame-sous-Terre possède une reproduction de l'ancienne statue que les druides, prétend une légende, avaient érigée à la Vierge qui devait enfanter, *Virgini parituræ.* Terminons en disant que la cathédrale de Chartres mesure cent trente et un mètres de long dans œuvre, sur quarante-six mètres de large entre les portes latérales du chœur.

Le 4 juin 1836, un fatal incendie a détruit la magnifique charpente de cette église, et a failli dévorer le monument tout entier. Ce n'est qu'après des efforts inouïs qu'on s'est rendu maître du feu. Le gouvernement, dans sa sollicitude pour la restauration de nos monuments chrétiens, donna immédiatement les moyens de réparer les ravages de l'incendie.

Une charpente de fer a remplacé l'antique *forêt*, et si elle ne peut rivaliser de beauté avec celle qu'elle a remplacée, du moins elle est à l'abri d'accidents qui pourraient compromettre l'existence de la cathédrale.

Chartres compte aujourd'hui 19,500 habitants. C'est elle, après Étampes, qui envoie le plus de farines à Paris. Les gourmets font un cas tout particulier de ses pâtés de gibier.

Le pinceau de nos célèbres paysagistes a souvent reproduit les coteaux qui bordent la ville de Châteaudun du côté du nord. Deux chaînes de montagnes, à gauche et à droite du Loir, laissent entre elles une vallée fertile de deux kilomètres de largeur, au centre de laquelle cette ville s'élève sur un coteau isolé, qui a plus de cent trente mètres de hauteur. Le Loir, qui coule au pied, se divise en deux bras. D'un côté des jardins, de l'autre de belles prairies; çà et là des bouquets de bois ombrageant des réservoirs d'une eau pure, et, parmi des rochers à pic, des vignes qui rampent gracieusement. Les anciens comtes de Dunois ont bâti le château, qui occupe le sommet d'un roc. La grosse tour fut construite par Thibault le Tricheur. On voit dans l'intérieur la salle d'armes et la chapelle pour la garnison.



Châteaudun.

Châteaudun a été bombardé et brûlé par les Allemands le 18 octobre 1870. L'ennemi, irrité de l'héroïque résistance des habitants, qui se défendirent de midi à neuf heures du soir, se montra impitoyable.

Vendôme, ville de près de 10,000 âmes, occupe une position plus humble et presque aussi charmante, au pied d'un coteau couvert de vignes, sur le Loir, qui là encore se présente divisé en deux branches, et alimente les canaux d'irrigation de riches prairies. Son église de la Trinité est remarquable. Aux environs de Vendôme, et tout à côté du Gué du Loir, une maison de campagne, qui fut l'ancienne maison de plaisance d'Antoine de Bourbon, père d'Henri IV, a conservé depuis cette époque le nom de *Bonne Aventure*. Ce nom vient de ce qu'elle fut célébrée par Ronsard, dans une chanson dont le refrain était : *La bonne aventure, au gué*. Vous ne vous seriez pas imaginé, ni moi non plus, que ce joyeux refrain fût de Ronsard, le prince des poètes de son temps. Il naquit dans les environs de Vendôme, au château de la Poissonnière, qui a été bâti par son père.

De Vendôme il ne nous reste plus qu'à gagner Tours, où nous avons déjà passé dans notre premier voyage, et à continuer jusqu'à Bordeaux. Dans ce troisième voyage, nous avons parcouru cinquante-six myriamètres.

Maintenant que nous passons le pont de Bordeaux, je crois qu'en effet nous allons le déclarer le pont le plus beau du monde. Il a dix-sept arches en maçonnerie de pierres de taille et de brique, reposant sur seize piles et deux culées en pierre. L'ouverture des sept arches du milieu a vingt-sept mètres et demi. La longueur totale du pont est de quatre cent quatre-vingt-six mètres soixante-huit centimètres. Il est plus long que le fameux pont de Dresde sur l'Elbe; plus long, je dois en convenir, que le pont de Tours, que j'aime beaucoup; plus long que le fameux pont de Waterloo à Londres. S'il le cède en longueur au pont de la Guillotière à Lyon, et au pont Saint-Esprit sur le Rhône, le pont de Bordeaux est plus large qu'aucun de tous

ceux-là, et n'offre vers ses deux extrémités qu'une pente peu sensible. Ajoutons un avantage inappréciable et que lui seul possède : il est moins sujet qu'aucun autre à se dégrader par l'eau des pluies. Cette masse de voûtes contiguës est allégée à l'intérieur par des galeries semblables aux corridors d'un cloître, et qui sont en communication entre elles d'une extrémité à l'autre du pont. On peut en tout temps explorer l'état des arches sous la chaussée, et il est facile de les entretenir et même de les réparer sans interrompre la circulation des voitures. L'architecte Deschamps, qui l'a bâti de 1810 à 1821, a poussé la prévoyance jusqu'à ménager sous chacun des deux trottoirs une galerie continue en manière d'aqueduc, par laquelle on pourrait amener les eaux des coteaux de la rive droite de la Garonne et les distribuer dans la ville. Décidément, c'est le pont de Bordeaux qui est le plus beau pont du monde. Et savez-vous bien qu'à cette place, la Garonne, sur laquelle il a fallu le construire, a presque partout une profondeur de six à huit mètres, et dans quelques endroits de dix mètres; que deux fois par jour le flux élève cette masse d'eau de cinq à sept mètres de plus, et imprime à ces courants alternatifs une vitesse de dix-huit mètres par seconde? Observez en outre qu'il fallait asseoir les piles sur un fond de sable et de vase d'une extrême mobilité. Ce magnifique travail a coûté six millions et demi. La compagnie qui l'a fait exécuter recevra un péage pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, à partir du 1er octobre 1821, jour où le pont a été livré à la circulation.

Église de la Trinité, à Vendôme.

Si Bordeaux est à juste titre fière de son pont, elle n'a pas un moindre droit d'être fière de son théâtre, bâti de 1777 à 1780, chef-d'œuvre de l'architecte Louis. Jusqu'à la construction récente du grand Opéra, nous n'avions parmi ceux de Paris, sous le rapport monumental, rien à lui opposer, pas même notre Odéon. Pour lui trouver un rival, il fallait citer les principaux théâtres de l'Italie. Il est entièrement isolé, et occupe l'un des côtés d'une belle place. Un péristyle, décoré d'une double colonnade d'ordre corinthien, supporte une balustrade et au-dessus douze statues; des pilastres ornent les trois autres faces de l'édifice. Un premier vesti-

bule, à voûte plate ornée de belles rosaces et soutenue par des colonnes cannelées d'ordre dorique, conduit à droite et à gauche, par un double escalier éclairé par la coupole, à un second vestibule ou plutôt portique à huit colonnes ioniques, qui précède la salle. Au-dessus du grand vestibule, il y a une seconde salle de forme ovale et à trois rangs de loges, réservée pour les concerts.

Maintenant que vous connaissez les deux merveilles de Bordeaux, jugeons de l'ensemble de cette ville, dont la population s'élève à plus de 200,000 âmes. A partir du pont de Brienne jusqu'au passage de Lormont, c'est-à-dire en suivant la rive de la Garonne, qui décrit une courbe de six kilomètres, Bordeaux présente un croissant dont la partie orientale est la ville proprement dite, et la partie occidentale est le faubourg des Chartrons. L'ancienne ville est ce que sont les anciennes villes, irrégulière et mal percée; mais les quartiers neufs sont bâtis avec un grand luxe. Les maisons du quai des Chartrons, l'une des plus belles chaussées de France, n'offrent aucune uniformité; mais environ trois cents de ces maisons sont habitées par de très riches négociants. C'est devant ce quai que sont mouillés tous les navires étrangers.



Théâtre de Bordeaux.

Lors de l'invasion romaine, Bordeaux, sous le nom de *Burdigala,* fut la cité principale des *Bituriges Vibisci.* Les vainqueurs en firent la capitale de la seconde Aquitaine. Elle montre encore aujourd'hui les ruines d'un palais de l'empereur Gallien, ou, selon l'opinion plus probable de quelques antiquaires, celles d'un amphithéâtre. Ce sont des parties assez considérables de murailles, une suite de belles arcades et une porte. 25,000 spectateurs pouvaient y trouver place.

L'église Saint-Seurin paraît être la plus ancienne de Bordeaux. Elle offre des parties de construction de différents âges. La partie la plus curieuse est sa crypte, dédiée à saint Fort, et qui renferme sa dépouille dans une sorte de cercueil en pierre. Au-dessus du cercueil s'élève une élégante construction, qui porte le cachet de la Renaissance. Le portail de l'église Sainte-Croix, édifice du XIe siècle, se recommande par de curieux détails. L'Église Saint-Michel est du XIIe siècle, avec des additions considérables du XVe et du XVIe siècle; sous la tour de cette église, on visite des caveaux creusés dans un sol qui a la propriété de conserver intacts les cadavres qui y sont déposés. La cathédrale, qui date du XIe siècle, également remaniée et restaurée à différentes époques, est remarquable par la hardiesse et l'élévation de sa nef, par la grandeur de l'édifice et par de précieux ornements de style gothique; on y admire surtout les deux flèches aériennes du portail du nord.

Après nous être arrêtés un instant rue des Minimes, n° 17, devant une maison qui fut habitée par Montaigne, nous irons dans l'église des Feuillants, aujourd'hui chapelle du Lycée, visiter son tombeau. Il est représenté couché et les mains jointes. Il est vêtu d'une cotte de mailles; son casque et ses brassards sont à ses côtés; à ses pieds est un livre. Le marbre blanc du tombeau porte deux inscriptions, l'une en grec, et l'autre en latin.

Jusqu'en 1857, la ville de Bordeaux n'avait pas une quantité d'eau suffisante pour les besoins de ses habitants et pour l'arrosage

de ses rues. Mais, depuis cette époque, elle est si bien partagée sous ce rapport qu'on a pu creuser dans le jardin des Plantes une rivière dans le genre de celle du bois de Boulogne à Paris. Ce jardin, dont les serres ont été terminées en 1858, contient des collections d'histoire naturelle.

Parmi les fondations modernes qui embellissent la ville, il faut citer la magnifique promenade des Quinconces, ornée de deux belles colonnes rostrales, et qui occupe l'emplacement de l'ancien château Trompette ; la place de Tourny, ornée de la statue de M. de Tourny, ancien intendant de Bordeaux; les différents cours, la bourse, la douane, le nouveau palais de justice, le nouvel hospice, etc. etc.


Cathédrale de Bordeaux.

Le chemin de fer du Midi met Bordeaux en communication avec la Teste de Buch et le bassin d'Arcachon. La Teste est un port de pêche, de 4,000 habitants, qui fournit au département de la Gironde, et surtout à son chef-lieu, la majeure partie du poisson de mer qu'il consomme. Sur la dune la plus voisine, un monument a été érigé en 1818 à la mémoire de Brémontier, inspecteur général des ponts et chaussées, qui conçut et exécuta avec succès le projet de fixer par des plantations de pins les dunes mobiles qui menaçaient d'ensevelir la ville. Quant à la ville d'Arcachon, située sur la plage méridionale de la vaste et magnifique baie de ce nom, elle a pris la place de deux groupes d'habitations de pêcheurs, de deux hameaux qui ensemble ne renfermaient pas 200 âmes. Un établissement de bains de mer, établissement plus que modeste, fondé en 1823, a été le noyau d'Arcachon. Aujourd'hui c'est une ville, qui n'a qu'une seule rue, il est vrai, mais une rue longue de près de quatre kilomètres, et entièrement formée de maisons de plaisance, de délicieuses villas, toutes plus élégantes les unes que les autres, réunissant plus de 100,000 baigneurs chaque année.

Ce n'est pas seulement le désir de jouir de la vue de la baie, mais l'impérieuse nécessité, qui a imposé ce singulier plan à la colonie étrangère à laquelle Arcachon doit le jour. Cette colonie, en effet, n'avait à sa disposition qu'une étroite bande de terre resserrée entre la dune et la mer. Il fallait donc se contenter de deux files de maisons, s'étendant parallèlement au rivage : et c'est cette unique rue, sans cesse prolongée par les nouveaux arrivants, qui se déploie déjà sur six kilomètres de longueur. Mais revenons à Bordeaux.

Son port embrasse presque toute la courbure formée par la rivière; son développement est de cinq mille sept cents mètres. Il peut recevoir plus de mille navires, et en tout temps ceux de six cents tonneaux. Sa profondeur est de six mètres, et va jusqu'à douze dans le maximum du flux. Les navires d'un tonnage trop élevé déposent leur cargaison à Blaye ou à Pauillac.

Un négociant de nos amis nous prête un fort canot voilé, et nous nous embarquons pour explorer la Gironde. Ai-je besoin de vous dire que c'est le vaste bassin par lequel s'écoulent à la mer les eaux de la Garonne et de la Dordogne, après qu'elles se sont confondues au Bec-d'Ambez? Nous prenons, pour partir, le moment où la marée commence à descendre, et nous glissons légèrement à travers des navires de toute grandeur et de tout pavillon.

Nous rencontrons d'abord, sur la droite, Lormont, agréablement situé sur la Garonne, avec ses chantiers de construction où nous apercevons de grands bâtiments, les uns ne montrant encore que leur squelette, d'autres

déjà bordés en partie, celui-ci qui, complètement terminé, semble attendre le moment de glisser dans le fleuve. Lormont est, le dimanche, le but de promenade favori de la population ouvrière de Bordeaux, qui s'y rend par eau. Ces cafés, ces auberges, ces guinguettes, dont les enseignes et les tonnelles nous font les plus séduisantes avances, prouvent combien est grande l'affluence des habitués du lieu.

Nous voici au Bec-d'Ambez, dont je vous parlais tout à l'heure. Nous étions dans la Garonne ; nous voilà dans la Gironde. Remarquons en passant la situation pittoresque de la petite ville de Bourg. La colline où elle s'élève fait face aux deux rivières, qui viennent à ses pieds confondre leurs eaux. De Bourg, on jouit d'un coup d'œil admirable.

Arrêtons-nous pour un moment à la ville de Blaye, sur la rive droite de cette Gironde, qui, ici, n'a pas moins de quatre kilomètres de large, et forme une superbe rade, où beaucoup de navires se mettent au mouillage. Au sommet du rocher sur la pente duquel la ville s'est groupée, voyez-vous ces bastions modernes qui flanquent un sombre donjon gothique? Dans ce vieux château de Blaye mourut, en 526, un petit-fils de Clovis du nom de Charibert. On l'inhuma dans l'église de la vieille abbaye de Saint-Romain. Dans cette même église fut inhumé, par les soins de Charlemagne, un guerrier d'un bien autre renom, la fleur de la chevalerie, le paladin Roland. « Charles, est-il dit dans les grandes chroniques, le fit embaumer et transporter à Blaye dans une bière dorée couverte de drap de soie, et fut enséputturé moult honorablement, et fut mise son épée Durandal à sa tête, et son olifant (petit cor) à ses pieds, en l'honneur de Notre-Seigneur, et en signe de sa haute prouesse. »

Les canons du château, et plus bas, ceux du fort Médoc, croisant leurs feux avec ceux de la tour qu'on appelle le Pâté, et qui occupe un petit îlot au milieu du fleuve, sont une formidable barrière qui intercepterait, au besoin, le passage à tout vaisseau.

Plus loin, sur la rive gauche, nous trouverons la ville de Pauillac. Tout auprès est le lazaret de Trompe-Loup. C'est ici qu'avant d'entrer en rivière relâchent les bâtiments qui arrivent d'un voyage de long cours. C'est encore ici que les bâtiments en partance font une dernière station, et s'approvisionnent de vivres. Pauillac est le centre des vins du Médoc, et c'est dans la circonscription de son canton que se trouvent les meilleurs crus.

L'entrée de la Gironde se trouve entre la pointe de la Coubre, au nord, et celle de la Grave, au midi, distantes l'une de l'autre d'environ seize kilomètres, dans la direction du N.-O. au S.-E. Des rochers et des bancs de sable en barrent le milieu. Sur un de ces rochers est le phare de Cordouan. Il y a deux passes principales : la passe du Nord et la passe de Grave. La première se trouve entre la rive nord et les bancs de sable du milieu, à un peu moins de deux kilomètres de la pointe de la Coubre ; la plus petite profondeur de l'eau y est de quatre brasses et demie, environ sept mètres et demi. L'autre grande passe se trouve entre le phare de Cordouan et la pointe de Grave. Dans quelques endroits elle n'offre pas plus de quatre mètres un tiers de fond, et, sous tous les rapports, elle est inférieure à celle du Nord, qu'on doit toujours préférer, surtout avec un grand navire. Tous les bâtiments, excepté les caboteurs français au-dessous de quatre-vingts tonneaux, sont tenus de prendre un pilote quand il vient s'offrir. En été, on rencontre souvent des pilotes à cinquante kilomètres au large de la tour de Cordouan ; mais, en hiver, ils ne s'aventurent guère au dehors des bancs. Les passes ne sont pas plus faciles à franchir à la sortie qu'à l'entrée, et il faut attendre prudemment le moment favorable de la marée et la bonne direction d'un pilote. Le phare ou tour de Cordouan a été bâti sur un rocher, qui, à la marée basse, laisse à découvert une plage d'environ quatre kilomètres de circonférence. Quelques écrivains racontent que Louis le Débonnaire fut le premier qui fit élever sur ce rocher une petite tour, d'où, ajoutent-ils, l'on sonnait continuellement du cor pour prévenir les navigateurs du danger. Ces écri-

vains avaient sans doute peu navigué, s'ils pensaient que le son du cor peut dominer le bruit des flots d'une mer houleuse. Quoi qu'il en soit, la tour primitive céda la place à une autre tour plus importante, et qui fut bâtie aux frais de la province par l'architecte Louis de Foix, sous les règnes de Henri III et de Henri IV.

Une plate-forme circulaire, qui lui sert de soubassement, supporte le phare actuel; contre le mur d'enceinte de la plate-forme sont distribués les logements des gardiens et les magasins, constructions exécutées dans ces derniers temps. En pénétrant dans la tour, on trouve d'abord un vestibule carré, et, en face de la porte, l'entrée du grand escalier. Au premier étage, qui porte encore le nom d'appartement du roi, est une salle accompagnée de quatre cabinets richement ornés. Cette salle communique avec la première galerie extérieure. Le second étage est consacré à la chapelle. Elle était éclairée par deux rangs de fenêtres. L'un d'eux a été supprimé lors de l'exhaussement de la tour. Cette construction a été exécutée à la fin du siècle dernier, et contraste singulièrement avec la partie inférieure du phare, bâtie dans le style de la Renaissance. Autant, en effet, cette partie est élégante et ornée, autant celle qui lui succède est simple et nue.

Le feu est établi dans un système dont Fresnel est l'inventeur.

C'est un bec de lampe, qui, au lieu d'une seule mèche, a quatre mèches concentriques, et qui équivaut, pour la lumière, à dix-sept lampes de Carcel. Le verre de cette lampe est formé de huit verres lenticulaires taillés en long en échelons, et assemblés de manière à présenter une cage à huit pans, qui réfracte la lumière par huit foyers. La lampe et son verre sont adaptés sur une table, qui tourne par un mouvement mécanique très régulier, de manière que chaque tour s'accomplit dans un temps déterminé. Cette lampe projette son éclat à trente-deux kilomètres. Supposons-nous en mer par la nuit. Lorsqu'un des huit pans ou foyers de cette cage lumineuse, qui tourne constamment, se trouvera dans le sens direct de notre rayon visuel, la lumière frappera notre regard; mais, comme la lampe tourne, cette lumière disparaît bientôt, jusqu'à ce que le pan suivant de la cage se présente à son tour dans la même direction, et projette une nouvelle lumière. Au phare de Cordouan, les choses sont disposées de manière que, de la mer, fût-ce à trente-deux kilomètres de distance, nous pourrons chaque minute voir un éclat lumineux, qui durera vingt secondes, et qui sera suivi d'une éclipse de quarante secondes. Chaque phare a son mouvement de rotation réglé d'une manière spéciale, et les marins, à la durée de l'éclat lumineux et à la durée de l'éclipse, reconnaissent sur-le-champ devant quel phare, et, par conséquent, devant quelle côte ils se trouvent. La tour de Cordouan est constamment habitée par quatre gardiens, qui ont des vivres pour six mois; car, pendant une partie de l'année, la communication avec la terre est impossible. Ils ont, dans cette habitation austère, un rez-de-chaussée voûté qui leur sert de magasin, une grande salle avec des chambres au premier étage, et, au-dessus, une petite chapelle.

Le mouvement du port de Bordeaux a été, pendant une période de dix années, sous le rapport du nombre des navires, du vingt-huitième de la navigation générale de la France, et du quinzième sous celui du tonnage. Les armateurs envoient leurs vaisseaux dans toutes les mers, et environ deux cents par an à la pêche de la morue. De nos commerçants français ce sont eux qui entretiennent le plus de relations avec les Indes. Depuis 1825, trois paquebots font un service régulier entre Bordeaux et la Havane, et six paquebots font le même service entre Bordeaux et le Mexique.

Les vins forment le principal article des exportations, et, circonstance heureuse, à l'opposé des vins de Bourgogne, qui se gâtent par le voyage, ceux de Bordeaux se bonifient. Sur environ deux cent cinquante mille tonneaux (le tonneau est de neuf cent douze litres) que le département de la Gironde peut fournir annuellement, il s'en con-

somme dans le pays un cinquième; le second cinquième va à l'étranger; un dixième est converti en eau-de-vie; le reste se boit dans les différents départements de la France. De ce cinquième qui va à l'étranger, le nord de l'Europe enlève un peu moins des deux tiers, la Hollande un peu moins d'un tiers; l'Angleterre achète environ deux mille tonneaux, l'Amérique et l'Inde environ un mille. Mais ces deux mille tonneaux qui vont en Angleterre sont pris dans les vins du Médoc, qui forment la première classe des vins de Bordeaux, dans ce qu'on appelle les grands crus de cette première classe, et dans la première classe de ces grands crus (les gourmets de Bordeaux se plaisent à diviser et subdiviser à l'infini). Or cette fine fleur de l'aristocratie des Médocs a pour noms : Château-Margaux, Laffitte, Latour et Haut-Brion. A la rigueur, ce dernier n'est pas né Médoc, il est né Grave; mais, par ses bonnes qualités, il mérite de changer de famille. Ces vins se vendent à des prix très élevés, et qui varient en raison de la bonté de la récolte, de l'âge, etc.

Les Graves et les Saint-Émilion forment la seconde famille. La première qualité se vend de 800 à 1,800 francs le tonneau. La seconde qualité se vend de 300 à 600 francs.

Les vins de la troisième famille sont des vins ordinaires ou de cargaison. Ce sont ceux-là que l'on convertit en eau-de-vie, Le prix varie de 160 à 250 francs le tonneau.

Je ne vous ai parlé encore que des vins rouges. Parmi les blancs les plus recherchés sont le Haut-Barsac, le Preignac, le Beaumes et le Sauterne. Leur prix varie de 800 à 1,500 francs le tonneau. Les bons vins de Bordeaux demandent quatre ans de soins et de préparations avant d'être livrés au commerce et embarqués. Ces quatre années se passent, pour l'ordinaire, dans les vastes celliers du quai des Chartrons, qui se trouvent situés de manière à conserver une température à peu près égale pendant toute l'année.

Pour dissiper les fumées de tout ce vin, je terminerai notre soirée en vous conduisant, à seize kilomètres, dans le château de la Brède, où naquit Charles de Secondat, baron de Montesquieu. C'est un bel édifice gothique, à huit faces, entouré d'un double fossé d'eau vive. Dans la grande salle, ornée des portraits de tous les Secondat, aïeux du grand écrivain, est une belle cheminée du moyen âge disposée en un large fer-à-cheval. On nous montrera la chambre de Montesquieu, où l'on a conservé son lit, quelques fauteuils et quelques portraits. De la fenêtre, qui s'ouvre au midi, on a vue sur de magnifiques prairies. Sur un rayon de la bibliothèque, Montesquieu a écrit de sa main les titres de quelques-uns de ses ouvrages. Sur la grande poutre du plafond de cette salle, où est la bibliothèque, sont peints les douze signes du zodiaque. Vous apprendrez sans doute avec plaisir que le grave président au parlement de Bordeaux, le profond auteur de l'*Esprit des lois*, était un homme gai, aimable et bienfaisant, s'occupant de ses biens comme un paysan, et de sa généalogie comme un gentilhomme, économe en tout ce qui tenait à la vanité, charitable sans ostentation, travaillant dans son cabinet comme un bénédictin, sautant une barrière dans son parc comme un écolier, et, comme homme, comme ami, comme père de famille, possédant toutes les qualités qui auraient pu lui tenir lieu de génie, et dont il n'avait pas cru que son génie le dispensât.

Ajoutons, pour terminer ce qui concerne Bordeaux, que cette ville a été, à partir du 10 décembre 1870, la résidence de la délégation du gouvernement de la Défense nationale. C'est à Bordeaux que l'Assemblée nationale tint ses premières séances, dans la salle du grand théâtre, et qu'elle vota les préliminaires de la paix avec l'Allemagne.

DIXIÈME VOYAGE

DE BORDEAUX A BAYONNE ET A TOULOUSE

EXCURSION DANS LES PYRÉNÉES

Bazas. — Mont-de-Marsan. — Bayonne. — Pau. — Eaux-Bonnes. — Bagnères. — Baréges. — Auch. — Agen. — Montauban. — Toulouse. — Castelnaudary. — Carcassonne.

Voulez-vous me suivre de Bordeaux à Bayonne? Selon notre habitude, nous ne prendrons pas la voie ferrée, qui nous conduirait trop vite à notre but, et nous sortirons par le faubourg Saint-Julien.

Après avoir traversé une longue étendue de pays, parsemée de jolies maisons de campagne, nous arrivons à Bazas.

Je ne vous citerai pas Bazas, séjour de 4,500 habitants, comme une jolie ville, mais comme une ville antique, et pour avoir donné naissance à un poète latin, Ausone. En entrant dans sa cathédrale, qui doit dater du XIIIe siècle, et en portant la main au bénitier, regardez dans l'eau : par un singulier effet d'optique, vous y verrez se réfléchir la voûte de la nef dans toute son étendue. Ce phénomène a lieu dans quelques autres églises de France, et notamment à Saint-Ouen, de Rouen.

Nous voyageons sur un sol uni, sablonneux, tapissé de bruyères; nous entrons dans le département des Landes. Çà et là quelques massifs de pins se détachent sur cet horizon triste. Cette contrée a l'apparence d'un désert. A peine si nous rencontrons de temps à autre quelque construction misérable et d'un aspect bizarre; et encore ne sont-ce pas des habitations, ce sont des lieux de refuge pour le bétail, qui erre à d'énormes distances avant de trouver une chétive nourriture. Pour marcher dans ces sables, et surtout à cause des flaques d'une eau croupissante et de la hauteur des genêts, hommes et femmes ont dû recourir au singulier moyen de s'adapter aux jambes de longues échasses.

Quelques cultures nous annoncent les environs de Roquefort, qui compte environ 1,800 habitants. Elle fabrique de la chaux et de la poterie. On y voit les ruines d'un ancien château : son nom lui vient de rochers qui l'entourent.

Après le triste et monotone pays que nous venons de parcourir, les environs de Mont-de-Marsan nous paraîtront charmants. La ville, d'ailleurs, se présente bien, et nous n'éprouverons aucune désillusion en y entrant. Mont-de-Marsan est, en effet, bien bâtie, propre; l'eau circule dans ses rues.

Sans être grandioses, ses édifices publics sont très convenables. Enfin elle nous offre des promenades, dont l'une, la Pépinière, est fort jolie. Heureusement située au confluent de deux rivières, la Douze et la Midou, dont la réunion forme la Midouze, Mont-de-Marsan compte 8,500 habitants ; c'est bien peu pour un chef-lieu de département. Son commerce est assez actif. Il expédie par la Midouze, dans des gabares appelées galupes, des grains, des vins, des eaux-de-vie, des bois, et reçoit en retour des houilles, des minerais, des métaux, des fourrages.

Mont-de-Marsan, fondée par Charlemagne, détruite par les Saxons, relevée au xiie siècle, n'a pris que beaucoup plus tard une certaine importance. C'est dans la chapelle du couvent de Sainte-Claire (couvent détruit pendant les guerres de religion) que François Ier épousa, en 1527, la sœur de Charles-Quint.

Au xve siècle, le château fort que possédait la ville de Tartas (3,000 âmes) a joué un rôle important dans nos guerres de religion.

L'antique Dax, située dans une plaine fertile, était, avant la domination romaine, la cité principale des Tarbelliens, le plus illustre des peuples de l'Aquitaine. Les Romains la désignaient sous le nom d'*Aquæ Tarbellicæ,* les Eaux Tarbelliennes, ce qui vous indique qu'ils connaissaient la vertu de ses eaux thermales, souveraines contre les rhumatismes chroniques et les vieilles plaies. Dax aujourd'hui a près de 10,000 habitants.

La ville, assise sur la rive gauche de l'Adour, qu'on traverse sur un beau pont de cinq arches achevé en 1858, se trouve à plus d'un kilomètre de la station du chemin de fer établi sur la route opposée. Les murailles de Dax étaient de construction romaine, mais elles ont été récemment démolies. Le vieux château (devenu une caserne), flanqué de grosses tours rondes et carrées, malgré les remaniements dont il a été l'objet, offre encore à l'archéologue des restes dignes d'attention. Au centre de la ville jaillit une source d'eau chaude à soixante-dix degrés, recueillie dans un vaste bassin, entouré d'un portique d'ordre toscan. Cette eau ne sert qu'aux usages domestiques des habitants. Ils viennent y laver leur linge, leur vaisselle, leurs légumes, etc., sans compter les bouchers et les charcutiers, qui s'y livrent à une besogne fort peu appétissante. Par un temps calme, les vapeurs du bassin couvrent toute la place d'un épais brouillard. C'est cette source thermale qui a donné son nom à la ville de Dax, par la réunion de la préposition *de* au mot Ax, traduction d'*Aquæ.*

Pour avoir une juste idée de la contrée des Landes, il nous aurait fallu prendre la route beaucoup plus courte qui se maintient moins éloignée de la mer, et qu'on nomme la route des Grandes-Landes. Nous aurions voyagé entre des déserts couverts de genêts à notre gauche, et à notre droite des lacs très étendus derrière lesquels règne la longue ligne des dunes de Gascogne, qui retient l'eau de ces lacs et l'empêche de s'écouler dans la mer. Chaque année les sables mouvants des dunes, poussés par les vents furieux qui s'élèvent de la mer, font un pas de plus vers les lacs, et en refoulent les eaux plus avant. « Ces dunes, dit M. de Tillancourt, sont composées d'un sable d'une grande ténuité, que le flux dépose sur la plage, que le vent d'ouest sèche, soulève et chasse vers les terres, que le moindre obstacle arrête et forme en tertres réguliers, croissants et mobiles dans le sens des vents dominants de l'ouest. Ces vents les découronnent peu à peu, leur rendent un sommet nouveau emprunté à la base ou à d'autres dépôts, et les déplacent en même temps que les *lettes* ou vallons qui les séparent. Quand le vent souffle en tourmente, des nuages de sable sont emportés dans d'horribles tourbillons, comme de véritables nuages d'eau. Ils se déposent un peu plus loin, forment des monticules isolés que l'on nomme *piguays,* ou couvrent les récoltes, les forêts et même les habitations. Cette marche assez régulière, sans cesse croissante vers l'intérieur, était en moyenne de



Landes de Gascogne.

vingt-cinq mètres par année, à la fin du siècle dernier. Déjà l'on pouvait prévoir l'époque où des pays importants seraient ensevelis ; la ville de la Teste même était sérieusement menacée.

« C'est alors que l'ingénieur Brémontier conçut le projet d'arrêter les progrès du fléau dévastateur, en fixant les dunes. Il fallait pour cela les couvrir de plantations, ce qui semblait impossible, à cause de l'excessive mobilité du terrain.

« L'esprit observateur de Brémontier trouva un moyen fort simple, qui atteignit parfaitement le but. Il avait remarqué que l'obstacle le plus léger empêche le vent d'avoir prise sur le sable mouvant, qu'une simple branche d'arbre piquée dans ce sol préserve toute la partie qu'elle abrite ; et, dès lors, il lui suffit de couvrir de branches de pin les terrains où il pratiquait du semis, pour assurer leur reprise. Il mêla aussi à la graine des arbres résineux celle de l'ajonc épineux, arbrisseau qui tapisse rapidement le terrain, et donne bientôt au jeune plant l'abri que les graines ont d'abord reçu des branches sèches. » Ces moyens appliqués sur une vaste échelle, depuis le commencement de ce siècle, ont reçu une nouvelle impulsion sous le règne de Napoléon III, et sont presque terminés aujourd'hui. Les dunes, plantées ou non, couvrent, dans le département de la Gironde, un espace de cinquante-deux mille hectares.

Quant aux Landes proprement dites, c'est un immense territoire insalubre, inculte, voué d'âge en âge à l'incurie et au néant ; il s'étend des coteaux de la Chalosse et de l'Armagnac jusqu'à la mer, et se prolonge sur les deux départements de la Gironde et des Landes, embrassant une étendue de six cent trente-quatre mille hectares. Il semble que la nature ait épuisé ses rigueurs sur ce singulier pays. Tout y est défectueux, le sol, l'air, l'eau, le régime de la propriété et l'homme lui-même.

Les Landes forment un vaste plateau à pentes peu prononcées, élevé de cinquante à soixante mètres au-dessus de la mer ; le sol y est maigre et sablonneux, sans mélange de calcaire et d'argile, d'une épaisseur

moyenne de soixante à quatre-vingts centimètres, reposant sur une couche imperméable épaisse de trente centimètres à un mètre, que dans le pays on nomme *alios*. Pendant plus de six mois, en hiver, les eaux pluviales, alimentées par le voisinage de l'Océan, s'abattent en grande abondance sur toute l'étendue du plateau; obstruées dans leur écoulement superficiel par l'insuffisance des pentes, dans leur écoulement intérieur par l'imperméabilité du sous-sol, elles inondent la surface et y demeurent stagnantes jusqu'à ce qu'elles aient été évaporées par les chaleurs de l'été. Ces conditions nous expliquent clairement la stérilité du pays.

Son insalubrité procède en grande partie de la même cause. De ce sol fangeux et des décompositions de l'alios s'exhalent nécessairement des miasmes putrides; l'air partout s'en infecte, et alors naissent et se propagent les maladies endémiques, en été les fièvres intermittentes, en automne les inflammations abdominales, cruel impôt de tous les ans, auquel il est si rare qu'on échappe.

Aux effets de ces miasmes s'ajoute la mauvaise qualité de l'eau potable. Les Landes ne possèdent aucune source. La seule eau dont s'alimentent les hommes et les animaux provient d'une nappe située immédiatement audessous de la couche aliotique et formée des premières pluies de l'automne; imprégnée de matières organiques, elle est impure, elle a une saveur âcre, un aspect jaunâtre et repoussant. Elle ne peut être que funeste aux hommes et au bétail. Les marais du littoral ou *lettes*, refoulés par l'envahissement progressif des dunes, complètent l'insalubrité du pays.

La constitution de cette région nous montre ce qu'il faut en attendre et les moyens qu'il est nécessaire d'employer pour remédier à un si désastreux état de choses. Puisque les landes se refusent à la culture des céréales et des prairies, il faut essayer de les fertiliser par la culture forestière et surtout par celle du pin maritime. Le pin maritime n'est pas seulement apte à faire cesser la stérilité des landes, il peut les rendre prospères et les doter d'une industrie sans rivale par la production de la résine; mais, pour en arriver là, il est indispensable d'en assainir le sol : percer partout la couche imperméable d'alios, qui empêche la filtration des eaux souterraines, recueillir l'excédent de ces eaux dans des fossés d'assainissement, les rejeter dans des canaux d'écoulement, et finalement les déverser dans la mer en leur ouvrant la barrière des dunes, voici les travaux qui s'imposent à cette région.

Ces travaux d'amélioration s'exécutent lentement, et le paysan n'en a point encore profité. Le paysan landais mène une vie presque sauvage. Il habite une cabane isolée, mal construite, et encore plus mal meublée. Le chef de famille, l'aïeul, dirige le labourage et les travaux rustiques, il s'éloigne rarement de l'habitation; il cultive le chanvre et soigne les abeilles. Les jeunes gens vont couper le bois dans les forêts, souvent jusqu'à quarante kilomètres, et en font du charbon, ou bien ils s'occupent à recueillir la résine, ou encore ils écorchent les chênes-lièges. D'autres vont, à une distance qui n'est pas moindre, garder les troupeaux. Chacun emporte pour son expédition quelques fromages, un paquet de sardines et un petit poêlon pour faire cuire son maïs et son lard. Il se construit avec quelques branches une cahute temporaire, et, dans ses moments de loisir, il a recours à son fusil, qui ne le quitte jamais, et dont il se sert pour approvisionner de gibier les marchés de Dax, de Bazas ou de Bordeaux. Il a pour coiffure le béret béarnais. C'est un curieux spectacle de les voir, hommes et femmes, et les plus jeunes enfants, courir avec leurs échasses d'environ un mètre et demi. Un cheval au trot a peine à les suivre. Ils ont en main un long bâton dont ils se servent pour franchir des fossés de cinq à six mètres. Quand ils veulent attacher leurs échasses, ils montent sur le haut d'une armoire ou sur le manteau d'une cheminée; mais ce moyen n'est pas nécessaire à la plupart d'entre eux; ils savent fort bien se relever de terre avec les plus longues échasses. Quand il m'est arrivé de rencontrer quelqu'une de leurs caravanes, composée de plusieurs petits chars, dont chacun

est attelé de deux maigres bœufs qui portent sur le dos un caparaçon de toile grossière, et qui marchent lentement à travers ces vastes déserts; à l'étrangeté du costume des conducteurs, à leurs manières rudes, qu'on prendrait à tort pour un signe de méchanceté, je me suis toujours cru dans quelque contrée lointaine et tout à fait étrangère à notre civilisation.

Leur bétail est assez nombreux; leurs chevaux, qui sont en assez grande quantité, méritent d'être cités, surtout pour leur sobriété et la faculté qu'ils ont de résister à toutes les intempéries de l'air. Leur taille est médiocre, leurs formes peu élégantes; mais jusqu'à l'âge de plus de vingt ans un cheval landais conserve sa vigueur et demeure capable d'un rude service.

Nous arrivons à Bayonne par le faubourg de Saint-Esprit, qui à lui seul forme une ville avec une citadelle fortifiée par Vauban. Il appartient au département des Landes, et ne relève pas de l'administration de Bayonne.

Nous passons l'Adour sur un beau pont de pierre de sept arches, et nous entrons dans le Petit-Bayonne, qui a ses remparts flanqués de bastions, avec des fossés larges et profonds. Nous rencontrons une seconde rivière, la Nive, après laquelle nous entrons dans le Grand-Bayonne, qui, lui aussi, a ses fossés, bastions et remparts, et son château neuf flanqué de quatre tours. Je n'ai jamais vu tant de remparts. Il convient de dire que c'est à Saint-Esprit qu'est la véritable défense, et la citadelle qui domine tout Bayonne et ses 26,000 habitants, la campagne et la mer.

Bayonne est pauvre en monuments anciens. On ne peut citer que son vieux château, dont quelques savants voudraient faire remonter la construction au XIIe siècle; sa cathédrale, commencée en 1213, restée inachevée, mais qu'on restaure en ce moment; enfin son cloître, qui mérite surtout d'être visité.

Quant aux édifices modernes, aucun, sauf l'église Saint-André, construite dans le style du XIIIe siècle, et qui offre la reproduction la plus fidèle de l'architecture ogivale de la première période, ne mérite le nom de monument. Je n'accorderai certainement pas ce titre au vaste bâtiment carré, d'un aspect lourd et maussade, malgré la galerie à arcades qui règne tout alentour. On a eu la singulière idée d'accoler dans cette informe bâtisse l'hôtel de ville, la sous-préfecture, le théâtre et la douane. L'arsenal et l'hôpital militaire n'ont droit qu'à une simple mention.

Mais si Bayonne ne présente qu'un médiocre intérêt pour l'archéologue et le savant en quête d'antiquités, le touriste se laisse promptement séduire par la belle apparence de ses maisons, par la propreté de ses rues, où se presse une population bigarrée; par ses places, dont la principale, la place d'Armes, est aussi spacieuse que bien plantée; par ses allées marines, magnifiques promenades le long de l'Adour; par ses remparts ombragés, d'où la vue plonge et s'étend sur un paysage aux aspects les plus variés; par l'animation qui règne sur ses quais et dans son port, dans lequel chaque marée amène des barques et des navires. Bayonne est à la fois une ville industrielle et commerçante. Outre ses armements maritimes et ses expéditions lointaines, elle fait un cabotage très actif avec l'Espagne et avec tous les ports de notre littoral océanien. Les bâtiments qui sortent de ses chantiers, et qu'elle construit non seulement pour elle, mais pour Marseille, Nantes et le Havre, sont renommés pour la beauté de leurs formes, la rapidité de leur marche, l'élégance et la commodité des aménagements. Le seul reproche qu'on leur adresse est de manquer un peu de solidité. Ce défaut vient de ce que Bayonne tient trop à conserver sa réputation de construire à bien meilleur marché que les ports du Nord.

Vous savez que le port de Bayonne ne communique avec la mer que par l'Adour. L'embouchure de ce fleuve a été longtemps très difficile et très dangereuse, à cause des sables qui l'obstruent et forment une barre sur laquelle, même par une jolie brise, les lames déferlent avec violence. Tous les travaux successivement entrepris pour améliorer cette entrée n'avaient donné que de



Biarritz.

faibles résultats. Un nouvel effort, tenté en 1859, paraît devoir arrêter l'ensablement. Aux anciennes jetées à claire-voie, maltraitées par la mer, on a substitué des jetées métalliques formées d'une ligne de tubes en fonte remplis de béton, dont les intervalles sont fermés par des vannes mobiles. Un bateau à vapeur est presque constamment en station sur ce point, pour aider aux navires à sortir ou à entrer dans l'Adour.

Il n'est plus permis aujourd'hui de venir à Bayonne sans faire une excursion à Biarritz, dont la plage est pour le sud de la France ce que la plage de Dieppe est pour le nord. Des omnibus nous y conduisent en moins d'une heure. Biarritz, qui n'était, il y a trente ans, qu'un insignifiant village, est maintenant assez grand pour abriter deux à trois mille baigneurs, et l'on a calculé qu'il y venait tous les ans plus de dix mille étrangers. La première chose qui attirera nos regards en approchant de la mer est la villa Eugénie, ancienne résidence de la famille impériale. Cette construction, qui manque totalement de cachet, rachète son insignifiance extérieure par l'heureuse distribution des appartements et par le bon goût avec lequel ils sont décorés. Malheureusement les alentours du château sont d'une aridité excessive. Aucune plante, aucun arbre n'a pu, jusqu'à ce jour, résister à l'action dévorante du vent de mer.

Du reste, l'absence de tout ombrage, le désagrément de ne pouvoir entreprendre la moindre promenade sans être exposé aux vents et aux rayons du soleil, que reflète un sable où s'enfonce le pied, rendent le séjour de Biarritz assez monotone pour ceux qui ne viennent pas y chercher tous les plaisirs que procure la réunion d'une société brillante et choisie.

Les baigneurs, selon leurs goûts et leurs forces, choisissent pour se baigner l'un des trois points suivants :

Le Port-Vieux. C'est une petite baie presque fermée, où les lames du large, brisées et réduites à leur plus simple expression, viennent doucement mourir. C'est la plage favorite des mères accompagnées de leurs enfants, des personnes débiles ou craintives, de tous ceux qui prennent leur bain plutôt par raison que par plaisir.

La côte du Moulin ou des Fous. Cette partie du rivage, moins abritée que le Port-Vieux,

est la plus fréquentée. Le sable en est fin et uni; une longue file de cabanes couvertes en tuiles rouges offre aux baigneurs un abri pour changer de vêtements. Tant que le vent d'ouest ne souffle que modérément, la plage des Fous ne présente aucun danger; mais, pour s'y baigner avec plaisir, il faut aimer les caresses, toujours un peu brutales, des vagues.

Enfin la côte des Basques. Sur cette partie du rivage, exposée en plein aux flots qui viennent du large, se gonflent en rencontrant le fond, et s'écroulent en torrents d'écume, les intrépides seuls osent s'abandonner à une mer toujours tourmentée. A moins d'être bien sûr de son sang-froid et de ses forces, il y aurait imprudence grave à choisir cet endroit, même en étant accompagné par un nageur de profession.



Types basques.

Vous connaissez, du reste, la mauvaise réputation du golfe de Gascogne, si fécond en sinistres maritimes : la configuration générale de la côte, formant une espèce d'entonnoir, dans lequel s'engouffrent des lames, où s'établissent des courants et des remous d'une violence extrême, explique la dureté de la mer sur cette partie du littoral. Aussi les baigneurs quittent-ils rarement Biarritz sans avoir été témoins d'un des spectacles les plus grandioses que puisse donner l'Océan dans ses jours de fureur.

Nous pouvons prendre ici une idée du costume basque, abandonné par la classe moyenne, et qui dans la classe inférieure même a subi de graves modifications, au grand regret des peintres qui visitent cette contrée. Une veste bleue en drap ou en velours, un pantalon de la même étoffe, une chemise toujours très blanche, voilà le fond du costume. Comme agrément indispensable, une ceinture en soie rouge tournée sept ou huit fois autour du corps, et dans laquelle le Basque glisse sa pipe en terre, sa bourse et assez souvent son couteau ou *ganibet*, dont il fait parfois un sanglant usage, car le Basque est emporté et violent; à ses pieds sont des chaussures de corde ou espardilles, auxquelles il attache des grelots lorsqu'il s'agit d'exécuter quelque danse nationale; autour de son cou pend une cravate à peine nouée, et il porte sur l'oreille un large béret bleu. Dans ce costume coquet les jeunes gens du Labourd, de la Soule et même de la basse Navarre, accourent, du 15 au 20 août, aux bains de Biarritz. Il faut ajouter au costume un long bâton de néflier rouge, bien ferré, et qui est une arme terrible dans les mains adroites d'un Basque.

Le noir dominait jadis presque exclusivement dans la toilette des Basquaises. Aujourd'hui jupes, corsages et fichus ont des couleurs très variées. Le tablier, cependant, et le mantelet, spécialement réservés pour se rendre à l'église, doivent encore rester noirs.

Voltaire a dit des Basques : « C'est un petit peuple qui saute et danse au haut des Pyrénées. » Chaque soir, durant la belle saison, vous rencontrez dans la campagne des groupes nombreux qui, jusqu'au milieu de la nuit, battent le sol d'un pied infatigable; et leurs danses n'ont point, comme nos quadrilles, des temps d'arrêt. Ici point de halte : le même pas uniforme et incessant, entremêlé seulement de quelques gambades incroyables qui rappellent beaucoup la danse de don Quichotte devant Sancho. La plus célèbre de ces danses est le *saut basque*, ou le *mouchico*, qu'il ne faut pas confondre avec la *pamperruque*.

danse particulière à la ville de Bayonne. Je vous ai parlé des grelots que les danseurs attachent à leurs chaussures; ils chargent aussi leur tête de couronnes de fleurs et de rubans autant qu'elle en peut porter. Vous connaissez le tambour de basque, plus oriental que basque; ils ont de plus la flûte, un fifre aigu, et un instrument grossier ayant la forme de la lyre ancienne, garni d'un chevalet et de trois cordes, sur lesquelles frappe l'exécutant. C'est là le véritable instrument national. Après la danse, la passion du Basque est le jeu de paume. Armé d'un gantelet de cuir, il pousse une balle élastique, dure autant que la pierre, et qui pèse jusqu'à cinq cents grammes. On vous racontera, dans la basse Navarre, le trait de quinze soldats basques, qui, partant des bords du Rhin sans permission, viennent jouer à la paume dans leur commune le jour de la fête patronale, rejoignent ensuite le régiment quelques jours avant la bataille d'Austerlitz, et se comportent si bien dans cette journée qu'amnistie leur fut accordée du crime de désertion.

Les Basques en sont restés sur quelques points aux mœurs primitives : le respect pour les droits et les devoirs de l'hospitalité, l'autorité absolue du chef de la famille, l'état de soumission de la femme. Le droit d'aînesse, comme en Provence et en Languedoc, continue à être ici en vigueur, autant, du moins, que cela peut s'accommoder avec le Code. L'aîné hérite presque toujours de toute la portion disponible.

A écouter le premier paysan basque venu, les Basques sont le peuple le plus ancien de la terre, et leur langue, l'*eskuara*, est celle qui se parlait du temps de Noé, et peut-être même de la création. Un écrivain du pays a entrepris de le prouver. Les linguistes admettent que la langue eskuarienne est à part et n'a aucun similaire dans l'ancien monde. Le caractère fondamental de cette langue est l'emploi d'un procédé d'incorporation qui consiste à mutiler les mots et à les contracter en un seul tout. Les savants basques ont écrit d'innombrables dissertations sur l'histoire des Ibères et des Cantabres, dont les Basques actuels paraissent, en effet, issus en ligne fort directe.

Nous visiterons aussi, aux environs de Bayonne, le château de Marrac, construit par l'épouse du roi d'Espagne Charles II. C'est là qu'en 1808 un autre roi d'Espagne, Charles IV, renonça à la couronne en faveur du frère de Napoléon, au détriment de son propre fils, Ferdinand VII.

Saint-Jean-de-Luz est un triste exemple des vicissitudes humaines. Cette ville, qui comptait sous Louis XIV plus de 12,000 habitants, qui armait jusqu'à cent navires au long cours, renferme à peine 3,000 âmes, et toute sa marine se compose de quelques bateaux de pêche. Elle cherche en ce moment à attirer chez elle les baigneurs qui redoutent le bruit et le mouvement, et ne veulent pas vivre aux eaux comme on vit l'hiver à Paris. Déjà un certain nombre d'étrangers ont commencé à répondre à son appel, et il est permis d'espérer que ceux-ci en amèneront d'autres.

Mais, me demanderez-vous, comment cette ville, encore florissante sous Louis XIV, est-elle tombée si bas? C'est la mer qui l'a mise si bas; la mer, qui a rongé d'abord ses défenses naturelles, puis rompu ses jetées, puis balayé la digue qui la protégeait, puis renversé des files entières de maisons, et mis enfin le port dans l'état où il est. En parcourant les rues muettes de Saint-Jean-de-Luz, où l'herbe pousse entre les pavés; en voyant ces grandes et belles maisons, ces vastes magasins, portant le deuil d'une splendeur passée, ces quais déserts, ce port vide où se balancent deux chaloupes, on se sent peu à peu saisi d'une invincible tristesse.

Le petit golfe d'Andaye, où la Bidassoa vient décharger ses eaux, nous est commun avec l'Espagne. En 1793, les Espagnols ruinèrent la petite ville d'Andaye, et, sur ses ruines, il n'est pas demeuré plus de 400 habitants. Andaye est renommé pour les eaux-de-vie qui portent son nom.

Il est une autre route plus fréquentée qui s'écarte de la mer, passe au village de Saint-Pé, et, remontant la vallée où coule la



Château de Pau.

Nivelle, arrive au premier village espagnol, Urdache : c'est la route de Pampelune.

La route qui conduit de Bayonne à Pau, l'ancienne capitale du Béarn, traverse un beau pays couvert de vignobles, et passe par Orthez, ville de 7,000 âmes. Elle nous montrera les ruines du château de Moncade, bâti dans les premières années du XIIIe siècle; on le nomme le château de la reine Jeanne, parce qu'il fut une résidence favorite de Jeanne d'Albret, mère de Henri IV. Orthez, ville agréable, bien bâtie, en amphithéâtre sur une colline, au pied de laquelle coule le gave de Pau, profondément encaissé, a longtemps manqué de fontaines, et ses habitants y payaient toujours fort cher, et quelquefois à des prix exorbitants, l'eau nécessaire à leurs besoins. Cet état de choses s'est beaucoup amélioré.

Plus ancien que le château d'Orthez, le pont de pierre jeté sur le gave, au-dessous d'elle, subsiste encore avec ses quatre arches inégales, dont trois sont de hautes ogives. Au milieu de ce pont, dont la pente est très raide, il y a une tour sous l'arceau de laquelle il faut passer.

La jolie ville de Pau, qui compte 25,000 habitants, s'est formée peu à peu auprès du château, construit par un des premiers princes du Béarn, vers le milieu du XIe siècle. Inquiété par les fréquentes excursions des Maures, il cherchait un endroit convenable pour y établir une bonne forteresse. Les habitants de la vallée d'Ossau lui cédèrent un terrain, sous la condition qu'eux et leurs descendants auraient droit, pendant la tenue de la cour souveraine, à la première place au haut de la salle du château qui serait construit. On planta trois pieux pour indiquer le terrain, et le château fut bâti sur la place qu'indiquait le pieu du milieu. Du mot *paou*, qui en béarnais signifie pieu, on fait dériver le nom du château, et, par suite, de la ville, qui ne tarda pas à se former. Vers 1474, Gaston IV la fit entourer de murs et de fossés, et y bâtit une église.

La ville de Pau, où une brillante société, en majeure partie composée de grandes familles anglaises, vient prendre ses quartiers d'hiver, a de tout temps été renommée par l'égalité et la mansuétude de son climat; sous ce rapport, Pau est bien mieux partagé que Nice, Hyères, Montpellier. Ces brusques variations thermométriques, ces vents froids et pénétrants, ces temps brumeux et humides, si redoutés des personnes valétudinaires, si désagréables pour l'homme bien portant, y sont presque inconnus.

La ville, d'ailleurs, s'est mise en frais pour recevoir les hôtes distingués et difficiles qui viennent tous les ans s'abriter dans son sein. A côté de ses vieux quartiers s'est élevée une nouvelle ville, ouverte, bien percée, et dont les maisons, sans aucune prétention monumentale, répondent parfaitement, par leur apparence extérieure, par leur distribution et par le confort de leur mobilier, à leur destination principale, celle de loger la population flottante qui arrive à Pau quand fuient les hirondelles. Il est vrai que, si l'étranger, quelles que soient ses habitudes et sa fortune, trouve à Pau toutes les ressources nécessaires pour ne changer en rien son train de vie, il dépense autant que s'il était resté à Londres ou à Paris.

On ne sait au juste à quelle époque ni par quel prince fut bâti le château de Pau. Le fameux comte de Foix Gaston Phœbus (Gaston X) se fit bien, d'après la chronique de Froissard, édifier un *moult bel chastel* à Pau : mais s'agit-il d'une construction neuve de toutes pièces, ou simplement d'adjonctions, de réparations, d'embellissements? Ce qu'il y a de positif, c'est que, depuis cette époque, le château de Pau a subi des remaniements qui ont de plus en plus altéré ses formes primitives. La dernière restauration, qui a été très vivement critiquée, date du règne de Louis-Philippe. On lui reproche d'avoir fait perdre au château presque tout ce qui lui restait de son cachet original.

Vous connaissez trop bien toutes les circonstances qui accompagnèrent la naissance de Henri IV, pour que je vous les rappelle ici. Ce prince vit le jour dans une des chambres de ce château, que l'on vous montrera avec l'écaille de tortue où le royal enfant, s'il y a jamais dormi, devait être fort mal à

l'aise. Vous savez également que ce château a servi de prison à Abd-el-Kader.

Le parc dépendant du château est célèbre dans toute l'Europe. Planté d'arbres remarquables par leur développement et par leur puissante végétation, parmi lesquels se dressent des hêtres gigantesques, ce parc occupe le sommet et les deux pentes d'une colline étroite, mais longue de plus d'un kilomètre. Des allées, les unes larges et régulières, d'autres tortueuses, de simples sentiers, circulent en tout sens sous un dôme de verdure impénétrable au vent et au soleil. Cette promenade, à deux pas de la ville, dont aucun jardin public ne peut donner l'idée, délicieuse en elle-même, prend un invincible attrait par la double perspective qu'elle offre à l'œil ébloui. D'un côté, il découvre toute la chaîne des Pyrénées, qui, par une illusion d'optique, semblent beaucoup plus rapprochées qu'elles ne le sont réellement. De l'autre côté, le regard s'étend à perte de vue sur des campagnes cultivées, se déroulant jusqu'au fond de l'horizon. Ce riant paysage, d'un caractère moins grandiose, forme un saisissant contraste avec le spectacle des montagnes, qui vous écrasent sous leur immensité.

Pau est la patrie de Bernadotte, depuis roi de Suède sous le nom de Charles-Jean.

Suivez-moi à seize kilomètres de Pau, dans une vallée profonde, couverte de prairies et de vergers. Voyez-vous auprès de ce village qui a nom Coarraze, et à côté d'un château moderne, cette tour et ces débris de murailles? Sur ces débris, on lit une inscription espagnole qui dit : *Ce qui doit être ne peut manquer d'arriver*. Là fut élevé le jeune Henri, partageant les jeux, le pain bis et la soupe à l'ail des petits campagnards, et quelquefois aussi, peut-être, méditant, sur la rive du gave impétueux, le proverbe béarnais : *Qui veut aller loin doit aller vite, et ne point s'arrêter aux obstacles.* Sa gouvernante, Susanne de Bourbon, baronne de Miossens, lui mettait en main, aux heures du travail, les *Éléments d'Euclide* et *Plutarque*.

Le coteau de Jurançon, qui n'est qu'à deux kilomètres, fournit les vins les plus estimés de cette contrée. Les gourmets l'ont déclaré depuis plusieurs siècles un vin du premier ordre, d'une très belle couleur, avec une sève fort riche et un bouquet extrêmement agréable. C'est ce vin dont Henri d'Albret fit avaler quelques gouttes à son petit-fils nouveau-né avant toute autre boisson.

Dans tout ce pays de par delà la Garonne, on estime très fort les cuisses d'oie salées et conservées dans la graisse. Par toute la campagne errent d'innombrables bandes de ces animaux. De nombreux troupeaux de porcs donnent les jambons si connus dans le commerce sous le nom de jambons de Bayonne. La chasse aux ortolans et aux palombes est assez abondante pour former un article d'exportation.

On entretient dans les environs de Pau un superbe haras, où se conserve avec soin la race des chevaux navarrins, estimés pour la cavalerie légère.

Coarraze, Pontacq, Oloron, ville de 9,000 âmes, dans une situation charmante, au confluent des gaves d'Ossau et d'Aspe, et Nay, sont les centres d'une fabrication de lainage, de bonneterie pour le Levant, et d'étoffes grossières connues sous le nom de capes de Béarn. Le surplus de ces articles s'exporte en Espagne. Les couvertures de laine sont excellentes. Les toiles et mouchoirs du Béarn, fabriqués avec le lin récolté dans le pays, et particulièrement avec le petit linet des environs de Pau et de Lescar, sont préférés, sous certains rapports, à ceux même de Flandre et de Bretagne. On attribue leur beauté à la qualité du lin, et surtout (ce qui n'est pas prouvé) à la manière de le rouir. Les toiles blanches et ouvrées sont les plus recherchées. L'art du tisserand est ici très perfectionné, mais on ne travaille point en fabrique. Le cultivateur du lin fournit son fil au tisserand, puis il vend sa toile aux jours de foire.

Vous comprenez, mes chers enfants, que ce n'est pas en voyageant simplement sur la carte qu'il me sera possible de vous faire connaître les beaux sites des Pyrénées. En attendant que l'occasion vienne de les aller

observer de vos propres yeux, je me contenterai de vous indiquer rapidement quelques-unes des localités les plus visitées.

C'est de Saint-Jean-Pied-de-Port qu'on passe la frontière pour visiter Roncevaux ou Roncevaille, où périt le paladin Roland, en 778. Dans une abbaye de moines de l'ordre des Grands-Augustins (Dieu sait ce qu'il sera advenu de l'abbaye depuis les derniers troubles d'Espagne) on conservait encore, il y a peu d'années, quelques armes du preux. Une, entre autres, est fort singulière : ce sont deux boules de fer attachées par deux chaînons de fer à un manche de soixante-cinq centimètres de long, ferré à ses deux bouts. La bataille où succomba l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne se donna dans la plaine à un kilomètre au midi de l'abbaye, près du village de Barguette. Au lieu dit le château Pignon existe une ruine qui garde le nom d'hôpital de Roland. C'est dans cette habitation que le guerrier, blessé mortellement, parvint, dit-on, à se réfugier pour y rendre le dernier soupir.

Les Eaux-Bonnes. Le village où se trouvent les sources de ce nom occupe une étroite vallée, ou plutôt une gorge, au fond de laquelle se dresse le pic du Ger, et que traverse le torrent du Valentin. Resserré entre des pentes abruptes, il ne se compose que d'une seule rue, et d'une ruelle tortueuse où se retirent les guides et les gens qui ont cédé leur logis aux arrivants.

La rue principale, au bout de laquelle finit la route, montre avec orgueil ses maisons hautes, grandes, luxueuses, qui ont fait dire du village que c'était un morceau de ville égaré dans un ravin. Il est certain que la symétrie, l'air prétentieux de ces grosses constructions, présente un contraste choquant avec le site à la fois grandiose et sauvage où elles sont complètement dépaysées.

L'efficacité bien reconnue, bien constatée, des Eaux-Bonnes contre toutes les affections de poitrine y attire chaque année de trois à quatre mille étrangers, qui viennent s'entasser dans les hôtels et les maisons garnies du village, malgré la perspective peu engageante d'un séjour plus ou moins prolongé dans un trou sombre et pluvieux, et de se mettre à la merci d'une population d'hôteliers et de marchands dont la réputation de rapacité est aussi solidement établie que celle des eaux.

Les Eaux-Chaudes. Notons d'abord qu'il est assez singulier qu'on ait donné ce nom à des eaux minérales qui sont loin d'être remarquables par l'élévation de leur température. On compte six sources dans cette station thermale, dont la chaleur varie de trente-six à onze degrés. Elles sont très employées contre les paralysies, les névralgies, la goutte, les rhumatismes, etc.

La situation du village a plus d'un rapport avec celle des Eaux-Bonnes, dont il est peu éloigné (huit kilomètres environ). Anciennement il fallait, pour s'y rendre, suivre un chemin qui était loin d'être facile. Aujourd'hui une route ouverte à la mine, dans le roc vif, quoique courant comme une corniche le long d'une muraille de rochers à pic, non seulement n'offre aucun danger, mais ne présente que des pentes fort douces. Cette route, suspendue au-dessus d'un abîme au fond duquel bouillonne le gave de Gabas, est continuellement suivie par des omnibus qui vont des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes.

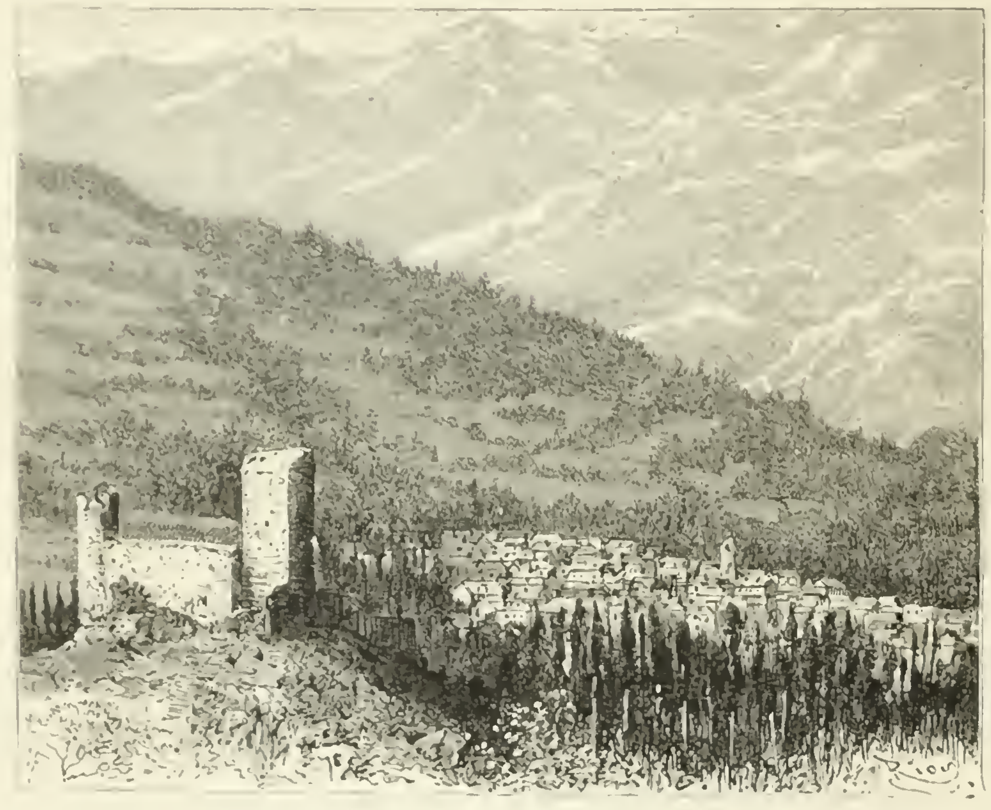
L'établissement thermal des Eaux-Chaudes, bâti de 1848 à 1850, est un des plus beaux et des plus complets de toutes les Pyrénées. Il se compose du bâtiment principal entièrement construit en marbre, et renfermant des chambres, des salons de conversation; de galeries couvertes, et de trois autres corps de logis semi-circulaires, où se trouvent les réservoirs, les cabinets de bains, la piscine, les douches, les buvettes. Quelques améliorations de détail en feraient un établissement modèle.

Dans le voisinage des Eaux-Chaudes s'ouvre une grotte que les touristes ne manquent pas de visiter; c'est une des plus remarquables de toute la contrée pyrénéenne.

Cauterets. Vous pouvez vous faire une idée de la variété et de l'abondance des eaux de Cauterets par ces deux données : on y

compte vingt-trois sources utilisées, et leur débit suffit à donner trois mille bains par jour. En 1856 on a découvert de nouvelles sources, qui doubleront la quantité d'eau disponible quand elles seront aménagées. Il vient par an, à Cauterets, de treize à quatorze mille étrangers.

Le bourg est très propre et très bien bâti : les rues sont garnies de trottoirs; mais elles sont trop peu larges, proportionnellement à la hauteur des maisons. Ce défaut les rend sombres et leur donne un aspect triste, malgré l'élégance des constructions qui les bordent. Les balcons, dont les étages de la plupart des maisons sont ornés, contribuent encore à faire paraître la chaussée plus encaissée, et ne permettent que rarement aux rayons du soleil de descendre jusqu'à elle. La population fixe de Cauterets ne dépasse pas 1,600 âmes. Généralement les étrangers sont bien mieux traités à Cauterets qu'aux Eaux-Bonnes. Ici le prix des guides, des chevaux, selon l'étendue des courses, est tarifé, ce qui coupe court à toute discussion et permet au touriste de faire son compte d'avance.



Luz.

Les bains de Cauterets ne sont point dans le village, mais disséminés dans la montagne à différentes hauteurs; l'éloignement des sources et la difficulté des chemins obligent les baigneurs à se servir de chaises à porteurs. Un service public est organisé pour cet objet.

Les eaux de Cauterets étaient déjà fréquentées du temps de la reine Marguerite, sœur de François Ier; mais, d'après les récits de cette princesse, un voyage à Cauterets offrait alors des périls de plus d'une sorte.

Pour les eaux de Barèges, leur réputation est plus moderne. C'est Mme de Maintenon qui commença leur vogue, en y amenant le jeune duc du Maine.

Barèges n'est qu'un pauvre village situé à douze cents mètres au-dessus de la mer. Exposé aux avalanches, qui tous les ans lui causent quelque désastre, il n'ose transformer en maisons les baraques de bois qu'il est obligé de démonter chaque hiver pour laisser libre l'espace où se précipitent les neiges quand elles se détachent des monts Asblancs. Or c'est au milieu du village, sur la place, qu'elles se frayent leur chemin. Il en résulte que c'est justement dans la partie du village où les maisons seraient le mieux placées qu'il n'est pas possible d'en édifier. Il n'existe donc à Barèges qu'une seule rue digne de ce nom. Elle est assez large; mais les maisons, bâties en marbre gris et dissimulant mal les cicatrices des blessures du temps et des hivers, ont un aspect triste et morne. Barèges n'est habitable que pendant peu de mois de l'année; il y neige parfois en juillet. Dès les premiers jours d'octobre, tous les habitants aisés émigrent, emportant ce qu'ils ont de plus transportable et de plus précieux. Cinq ou six familles restent à la garde du village, et souvent ces malheureux sont, pendant des semaines entières, bloqués chez eux par la neige.

La petite ville de Luz a une église bâtie par les templiers. C'est un vrai château fort.

Un rempart crénelé protège l'église et son cimetière, et, pour entrer, il faut passer sous l'étroit arceau d'une haute et formidable tour carrée.

En remontant la vallée de Gavarnie, on arrive à une des parties les plus curieuses de la chaîne des Pyrénées. On voit le gave à sa naissance sortir du lac du mont Perdu, au pied d'un glacier, rouler dans l'enceinte de Gavarnie de plus de cent mètres de haut, et se partager ensuite en sept belles cascades. Plus loin, réunissant ses eaux, il disparaît sous un pont de neige, pour reparaître bientôt plus terrible, et revêtir, à mesure qu'il s'avance dans la vallée, une belle teinte d'azur. En franchissant le glacier, on arrive au cirque. Figurez-vous un rempart de rochers de cent à deux cents mètres de hauteur, qui affectent les formes de tours et de murailles crénelées. Ce rempart présente un croissant dont la convexité est tournée vers la France. Les montagnards, qui ne manquent pas d'imagination, se sont plu à voir arriver du côté de l'Espagne Roland monté sur son cheval de bataille, et voulant s'ouvrir un passage pour regagner la France. Il tire sa Durandal, et d'un seul coup il ouvre dans le roc la brèche de cent mètres qu'on y voit aujourd'hui, et qui garde le nom de *Brèche de Roland*.



Gavarnie.

Depuis que Jeanne d'Albret a mis à la mode les eaux de Bagnères de Bigorre, leur renommée a toujours été croissant. Ce n'est plus aujourd'hui un chétif hameau, c'est une ville qui compte près de 10,000 habitants. On ne peut rien imaginer de plus propre, de plus joli, de plus coquet que cette petite cité. Tout y respire l'aisance et la gaieté. Des maisons blanches avec des balcons et des encadrements en marbre, des rues larges, aérées, plantées la plupart de beaux arbres au pied desquels coulent en murmurant des ruisseaux limpides; une population avenante; des appartements commodes et très convenablement meublés, à des prix qui n'ont rien d'exagéré, font de Bagnères un séjour délicieux. La culture est venue ajouter au charme des coteaux qui l'entourent. Chaque année voit arriver de 12 à 15,000 étrangers de toutes les nations; la saison des eaux est une fête perpétuelle. On exploite auprès de cette ville de riches carrières de marbre dans la vallée de Campan.

Dans cette même vallée se trouve le petit village de Baudéan, où est né le célèbre chirurgien Larrey.

Le climat de Bagnères de Luchon, jolie ville de 4,000 habitants, est très doux; mais les pluies y sont assez fréquentes. Luchon possède cinquante-trois sources différentes, dont chacune a des propriétés spéciales.

La ville de Tarbes, qu'une voie ferrée met en communication directe avec Bordeaux, est située dans une magnifique plaine qui s'étend entre l'Adour et l'Échez. Cette plaine, grâce à de nombreuses dérivations de l'Adour et de ses affluents, qui permettent d'arroser les champs à volonté, jouit d'une fertilité exceptionnelle. Les prairies de luzerne y donnent jusqu'à six et sept coupes par an.

La ville en elle-même, propre et assez bien bâtie, est triste en hiver; mais au retour des



Lourdes.

beaux jours elle prend une animation extraordinaire. Le chemin de fer y amène de tous côtés des flots de voyageurs se rendant dans les Pyrénées, ou de pieux pèlerins se dirigeant vers Lourdes. Tarbes possède de belles promenades, un jardin public, digne d'une ville du premier ordre, et le dépôt d'étalons le plus important de la France.

Lourdes, petite ville de 4,500 habitants, est un lieu de pèlerinage très fréquenté depuis 1859; on y a élevé, aux grottes de Massabielle, une chapelle monumentale du style ogival primitif, en marbre des Pyrénées.

Passons maintenant d'un saut dans le département de l'Ariège, et nous y trouverons entre autres deux stations thermales qui prennent chaque année plus d'importance.

Ax est une petite ville de 1,700 habitants, située dans un vallon qu'entourent de tous côtés des montagnes à l'aspect le plus sauvage. La ville est assez laide, elle attend, pour se remettre à neuf, que les étrangers viennent y semer l'or, avec lequel ses heureuses rivales, moins bien partagées sous le rapport des eaux minérales, mais plus connues et plus en vogue, se sont si rapidement transformées.

Ax, *Aquæ*, possède, en effet, quatre-vingts sources, dont quelques-unes d'une abondance extraordinaire et d'une température fort élevée (soixante-dix-huit degrés). On peut dire qu'il existe à Ax de véritables torrents d'eau minérale, qu'on lâche en hiver dans les rues, pour fondre et balayer la neige. En deux heures, quelle que soit l'épaisseur du blanc linceul qui recouvre le sol, fût-il épais d'un mètre, il n'en reste pas la moindre trace.

Sa position au centre des Pyrénées, la vertu de ses eaux, appréciées du temps des Romains, les excursions pleines d'intérêt et d'imprévu pour lesquelles Ax peut servir de point de départ, finiront par attirer dans cette ville oubliée les malades et les touristes, maintenant que de bonnes voies de communication permettent d'y arriver, et qu'un embranchement du chemin de fer du Midi relie Foix à Toulouse.

Une nouvelle route, destinée à déboucher en Espagne, est en construction. Cette route qui, partant d'Ax, ne dépasse pas encore le village de Merens, passe pour un des plus beaux et des plus hardis travaux de ce genre qui aient été exécutés. Il fallait voir le pays avant son ouverture, pour se représenter les difficultés qu'il y a eu à vaincre pour creuser cette fière trouée dans des massifs de granit. Les murailles de rochers qui la bordent offrent partout les traces de la pioche et de

la mine. Trois fois, dans l'espace de quelques kilomètres, la chaussée traverse l'Ariège, dont elle suit les bords. En parcourant cette voie unie et légèrement montante comme l'allée d'un parc, tantôt s'enfonçant dans une gorge dont l'œil cherche vainement l'issue, tantôt menacée par la paroi inclinée d'une montagne abrupte qui penche sur votre tête, ou par des masses dont l'entassement et la saillie semblent une négation de toutes les lois de l'équilibre, on éprouve une sensation aussi profonde qu'inexprimable, mélange confus d'étonnement, d'enthousiasme et de religieuse terreur.

Dans le voisinage des bains d'Ussat, nous pourrions aller visiter une caverne souterraine qu'on a explorée à une profondeur de quatre kilomètres. Outre des stalactites et des concrétions calcaires des formes les plus bizarres, nous y verrions des débris d'ossements humains et de bêtes féroces en grande quantité. Ussat n'est qu'un petit village de 300 habitants; l'établissement de bains est le seul bâtiment de quelque importance qu'on y remarque, et encore n'a-t-il qu'un rez-de-chaussée. Il est entouré d'un grand jardin bien ombragé, seule promenade à la portée des baigneurs.

D'Ax nous ferons une excursion jusqu'à Vic-Dessos, chef-lieu de canton d'un millier d'âmes, dont presque toute la population mâle est employée soit à la mine de fer de Rancié, soit au transport du minerai.

La mine de Rancié, une des plus importantes de la France, connue depuis six siècles, est une propriété communale, exploitée sous la direction d'un ingénieur de l'État. L'abondance du gisement, la richesse du minerai sont très grandes. Rancié fournit annuellement cent cinquante mille quintaux métriques de minerai, qui alimentent, dans un rayon de plus de cent kilomètres, une soixantaine de forges dites *à la catalane*. Ces forges diffèrent essentiellement des hauts fourneaux dont je vous ai donné la description. Ici point de haut fourneau ni d'appareil gigantesque; point de mécanisme compliqué. Une forge catalane consiste en une simple baraque établie près d'un cours d'eau, formée de quatre murs et d'une toiture ayant de cent à trois cents mètres carrés de superficie, et renfermant : 1° un foyer, sorte de creuset carré d'environ deux tiers de mètre, et pratiqué dans une grossière maçonnerie; la profondeur ne va pas à un mètre; 2° une trompe, placée derrière le foyer, et qui lui fournit le vent; 3° un gros marteau pesant de six à sept cents kilogrammes, mis en jeu par une roue à palettes d'environ trois mètres de diamètre. Une de ces forges, avec sa charbonnière et quelques petites constructions, représente un capital de vingt-cinq à trente mille francs.

Vous allez me demander ce que c'est qu'une trompe à vent. Elle se compose de deux arbres verticaux creusés de part en part, qui plongent inférieurement dans une grande caisse, et aboutissent par le haut à un réservoir où afflue un courant d'eau. Ce courant d'eau tombe dans un entonnoir dont la queue descend dans le tuyau, et y forme une espèce d'étranglement autour duquel l'arbre est percé de plusieurs trous. La colonne d'eau qui traverse l'étranglement entraîne l'air fourni par les trous aspirateurs, et vient tomber dans la caisse inférieure sur un madrier, où cette eau se brise en laissant dégager l'air qui adhérait à ses filets. L'air, accumulé ainsi dans la caisse, suit un tuyau vertical en bois, puis un tuyau flexible en peau de mouton, armé d'une buse en fer qui le projette dans le foyer. La caisse de bois constitue, comme vous le voyez, un soufflet excessivement économique, puisqu'il fonctionne constamment, et presque sans autres frais que son établissement.

Maintenant que vous savez ce que c'est qu'une trompe à vent, suivons l'opération. On prend généralement un peu moins de cinq cents kilogrammes de minerai, dont une partie a d'abord été écrasée sous le gros marteau. On le dispose convenablement dans le creuset, on le recouvre de charbon, et l'on donne le vent. Tantôt on en augmente, tantôt on en diminue la force, et l'on ajoute successivement du nouveau charbon et du minerai pulvérisé, pendant que le fondeur dirige et surveille l'opération. Il fait écouler les scories ou le *laitier*, et de temps à autre, à mesure

que le minerai s'agglutine, il le pousse avec son ringard, long morceau de fer, vers le centre du creuset. Quand le métal ne forme plus qu'une masse unique ou *masset*, on le retire du foyer, on le traîne sous le marteau pour le couper en deux *massoques*, dont l'une est forgée immédiatement, l'autre maintenue chaude au moyen de scories et de charbon. Chacune des massoques est également coupée en deux et fournit deux *massoquettes*, qui sont à l'instant étirées sous le marteau. La confection d'un masset dure six heures; elle a demandé environ quatre cent trente kilogrammes de charbon de chêne et de hêtre (ce sont les bois préférés). Il faut ajouter trois à quatre heures pour étirer le masset. On obtient ordinairement en fer forgé environ le tiers du poids du minerai. Comme le charbon a été déposé à l'avance dans des cases dont chacune contient ce qu'il faut pour confectionner un masset, et que le minerai est pesé avant de passer au creuset, le maître de forges sait chaque dix heures combien il vient de gagner ou de perdre dans son travail. Dans aucune industrie il n'existe de comptabilité aussi facile.

Une circonstance vous aura frappés sans doute, c'est que, dans cette forge à la catalane, nous venons de voir la première fonte, au sortir du creuset, étirée à l'instant même en barres et devenant du fer forgé, tandis que dans les autres fabrications il faut que cette première fonte, sortie du haut fourneau, subisse un affinage et soit portée dans le fourneau à réverbère. C'est une faveur dont la nature seule a fait les frais. Elle a donné aux habitants des Pyrénées le minerai le plus riche et le plus fusible qu'on ait encore découvert. L'Angleterre, l'Allemagne, et même les États du Nord, où le fer est si abondant, ne peuvent travailler la première fonte obtenue. Vous comprenez que les Pyrénéens, qui ont ainsi l'avantage de faire bien du premier coup ne se sont pas beaucoup empressés de chercher le mieux; aussi continuent-ils de s'en tenir à leur forge à la catalane. Nous avons déjà vu que l'acier s'obtient par une combinaison du charbon avec les molécules du métal. Il ne vous paraîtra pas étonnant que les forges à la catalane, sans avoir pour but de fabriquer de l'acier, donnent un fer qui ait à un certain point des qualités identiques. Leurs fers se distinguent, selon la combinaison produite par le hasard, en *fer doux, fer fort* et *fer cédat*. Le premier est toujours un peu aciéreux, mais très nerveux; le second est un mélange de fer et d'acier en proportions variables; le fer cédat est un très bon acier naturel.

Je crois que nous pouvons maintenant regagner Bordeaux en passant par Foix, modeste préfecture de 6,500 âmes. Peu de villes sont plus irrégulièrement bâties. Elle est dominée par les restes imposants d'un vieux château qui, après avoir servi longtemps de prison, vient d'être classé parmi les monuments historiques. Ce sont trois tours en pierre de grès, placées sur un rocher haut de cinquante-huit mètres. On connaît l'âge de la plus remarquable, la tour ronde; elle date du XIV[e] siècle, et fut élevée en 1361 par Gaston Phœbus. Les deux autres, qui sont carrées, sont beaucoup plus anciennes. La tradition locale, toujours enthousiaste, fait remonter la construction de l'une, ou tout au moins de sa base, à l'époque de Dagobert, vers 630.

Mais si Foix n'a que des rues étroites et tortueuses, elle est abondamment pourvue de toutes les choses nécessaires à la vie. Ses habitants se distiguent, entre ceux de toutes les villes du Midi, par leur affabilité et l'excellent accueil qu'ils font aux étrangers. Enfin les environs de Foix sont charmants, et, de quelque côté que le promeneur tourne ses pas, il trouve d'ombreuses et fraîches vallées, des eaux courantes, des sites délicieux, et, s'il s'élève sur les montagnes voisines, de magnifiques points de vue. Celui dont on jouit du haut du col de Bouch, d'où le regard embrasse toute la plantureuse vallée de la Barguillière, peut être cité parmi les plus dignes de l'admiration du touriste.

Auch est une ville de 12,500 âmes, qui fut du temps de César la capitale des *Auscii*. Comme elle est bâtie sur une colline escarpée, un escalier de deux cents marches, d'une construction singulière, sert aux communications entre la ville haute, qui est le beau

quartier, et la ville basse, où coule le Gers. Nous nous arrêterons pour voir la cathédrale, qui est une de nos plus belles églises des XVe et XVIe siècles, avec des remaniements et des additions du XVIIe. L'extérieur du monument, vu à distance, présente une masse majestueuse, mais un peu lourde et dépourvue de mouvement. La façade, dans le style classique, est grande et élevée; mais les proportions en sont écrasées par les colonnes corinthiennes ou composites, qui ne communiquent pas à l'ensemble l'élancement qu'on pourrait désirer.

Si l'extérieur de la cathédrale d'Auch ne satisfait pas complètement l'esprit, on est frappé, en y pénétrant, de sa grandeur et de sa majesté. La perspective en est riche et imposante; l'ordonnance des travées, la succession des arcades, des fenêtres et des galeries, la forme et la disposition des chapelles, tout est établi dans les proportions les plus harmonieuses. La grande nef s'étend dans des dimensions qui en font un des vaisseaux les plus vastes. Le chœur, avec ses inimitables boiseries, présente un coup d'œil surprenant. L'abside, avec ses vitraux brillants et sa noble structure architectonique, complète cet ensemble ravissant. L'admiration serait entière si le massif jubé, décoré de colonnes corinthiennes, ne venait durement briser toutes les lignes. Considérée isolément et dans un autre endroit, cette construction n'est pas sans mérite; mais dans la place qu'elle occupe c'est un contresens choquant, un hors-d'œuvre inqualifiable.

Condom, ville de 8,000 âmes, avait une abbaye des plus célèbres de l'ordre de Saint-Benoît. Cette ville a vu naître Blaise de Montluc, la terreur des protestants dans les guerres de religion.

Lectoure, ville de plus de 6,000 âmes, assise sur la plate-forme d'un immense rocher entièrement isolé, fut la patrie d'un autre brave, Lannes, une des grandes illustrations de l'empire. Devenu maréchal et duc de Montebello, il acheta dans sa ville natale l'ancien palais de l'évêché; et plus d'une fois ses anciens amis d'enfance, en se retrouvant avec lui sur la promenade du Bastion, l'ont entendu raconter qu'il avait pris part comme journalier aux travaux de cette plantation, et qu'il était payé alors à raison de six sous par jour. Simple autant que brave, il voyait du même œil le point d'où il était parti et celui où il était arrivé.

De Lectoure nous atteindrons Bazas et Bordeaux.

La soirée n'est pas très avancée. Voyageons de Bordeaux à Toulouse. Nous passons la Garonne au sortir de Langon, et nous venons gagner la petite ville de la Réole (4,000 âmes). Elle montre les ruines d'un temple romain.

Marmande est une ville de 8,500 habitants, assise au bord de la Garonne, que la route de Tonneins franchit à quelque distance sur un beau pont d'une seule arche.

Agen est une ville de 18,000 habitants, qui n'a de vraiment remarquable qu'une magnifique promenade nommée le Gravier, où se tient tous les ans une des foires les plus importantes du Midi. Elle possède un beau pont sur la Garonne. Agen passe pour une des plus anciennes cités de la Gaule.

Toute la contrée est riche de ses grains, de ses chanvres, de ses eaux-de-vie et de la récolte des fameuses prunes d'*ente* qu'on vous vend sous le nom de prunes d'Agen. Vous jugez qu'on cultive avec soin l'arbre qui les produit. On fait sécher les prunes en les exposant pendant quarante-huit heures au soleil, avec la précaution de les retourner; après quoi on les met au four sur des raquettes treillagées en bois. On les y laisse une heure, et l'on recommence cinq ou six fois. Récemment on a essayé de substituer l'étuvage à ce mode de dessiccation; la prune acquérait un plus beau lustre, mais elle se conservait moins bien. On expédie pour Paris depuis dix jusqu'à vingt mille quintaux de ces pruneaux en caisses, demi-caisses et barils. L'Angleterre en demande à peu près moitié de cette quantité. Il en va aussi beaucoup en Hollande, et ils commencent à connaître le chemin de New-York. La récolte, selon les années, varie de cinquante mille à deux cent mille quintaux.

A en croire une tradition, l'abbaye de

Moissac, dans la ville de ce nom (9,500 habitants), aurait été fondée par Clovis; les savants établissent que le vrai fondateur fut saint Amand, évêque de Maëstricht, et que l'abbaye datait du VIIe siècle et du règne de Dagobert II. L'abbaye a disparu en partie; quelques bâtiments servent aujourd'hui à des établissements publics; mais l'église existe toujours. A l'entrée du porche est un arc en ogive; de chaque côté il y a une colonnette engagée dans le mur. L'une supporte la statue de saint Pierre, l'autre celle de saint Paul. Ce porche conduit à un péristyle carré, orné de colonnes et d'une architecture mâle. L'église paraît beaucoup moins ancienne que le porche et que le péristyle, et n'offre rien de remarquable. On en revient à examiner les détails du porche. Des bas-reliefs en pierre et en marbre recouvrent ses côtés.

Dans la partie inférieure sont des sculptures bizarres, représentant, à ce que l'on croit, les péchés capitaux, et qui ont quelque rapport avec celles que nous avons rencontrées à Montmorillon. La décoration principale a donné sujet à des volumes de dissertations. L'opinion la plus accréditée est qu'il faut y voir Dieu entouré des signes caractéristiques des quatre évangélistes et des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. De l'église on passe dans le cloître, qui n'est pas moins curieux à étudier pour les artistes, et qui porte sur une inscription sa date certaine, 1100. Des chapiteaux, chargés de bas-reliefs qui représentent des scènes de la Bible, supportent des arcs en ogive peu élancés.

Autrefois les villes de Moissac, de Nérac, de Montauban, faisaient d'immenses expéditions de farines de minot, qui passaient alors pour les meilleures de l'Europe. Aujourd'hui ce commerce a perdu pour cette contrée beaucoup de son ancienne importance. Quand on veut expédier au loin des farines, on choisit la plus belle qualité, celle qui renferme le moins de son. Dans nos contrées du Nord, pour lui bien enlever toute humidité, on la passe à l'étuve; dans nos contrées du Languedoc et sur la côte de Provence, le climat est assez sec pour qu'il suffise de laisser la farine dans un grenier pendant quelques semaines après la mouture.

L'origine de Montauban, ville de 26,000 âmes, ne remonte que vers le milieu du XIIe siècle. Elle s'est formée d'une population émigrée d'une suzeraineté voisine pour chercher la protection du comte de Toulouse auprès d'un château qu'il possédait sur le mont *Albanus* (mont Blanc), mont Alban, dont on a fait Montauban. Située sur un plateau qu'entourent le Tarn, le Tescou et un profond ravin, la ville proprement dite n'est pas très grande; mais elle possède des faubourgs remarquables par leur beauté et leur étendue, et des promenades charmantes. De l'une d'elles, par un temps clair, on distingue nettement à l'horizon la ligne neigeuse des Pyrénées.

Montauban est pauvre en monuments. Sa cathédrale, en grande partie moderne, est d'un style lourd et froid. L'église Saint-Jacques n'a rien qui attire et séduise le regard du voyageur. Le faubourg de Bourbon est relié à la ville par un pont bâti en briques et formé de sept arches en ogive. Une espèce d'arc de triomphe en décore l'extrémité. Ce pont, qui n'a aucune prétention à la légèreté et à l'élégance, ne manque cependant pas d'un certain cachet que lui donnent sa masse, sa hauteur et toutes les apparences d'une inébranlable solidité.

Toulouse est située sur la rive droite de la Garonne, que l'on passe sur un beau pont en pierres de taille, qui communique avec le faubourg Saint-Cyprien. Au nord, des jardins, des promenades et de belles habitations, séparent ce faubourg du canal du Midi et du canal de Brienne, qui y opèrent leur jonction. Cette jonction est une des belles choses que Toulouse offre aux étrangers. Un pont est jeté sur les deux canaux au point même où ils réunissent leurs eaux : elles s'épanchent en cascades par deux écluses, et une double rangée d'arbres embellit les rives de chaque canal.

Outre ces magnifiques plantations, Toulouse possède des promenades remarquables. Nous citerons le cours Dillon, qui s'étend sur

la rive gauche de la Garonne; l'avenue de la Porte-Neuve, l'esplanade, dont les allées convergent comme autant de rayons vers un boulingrin circulaire, au centre duquel s'élance un jet d'eau en gerbe; le jardin public, le jardin des Plantes, un des plus vastes et des plus complets de France; enfin la place Lafayette avec sa fontaine monumentale et ses jeunes arbres, qui donneront avant peu l'ombrage dont elle manque encore.

Presque toutes les maisons de Toulouse sont bâties en briques, et, quoique nulle part en France on ne sache tirer meilleur parti de ce mode de construction, l'intérieur de la ville, sauf quelques rues, est triste et sombre. La municipalité tente cependant de louables efforts pour les élargir et les redresser, et pour substituer aux cailloux roulés de la Garonne un pavage moins incommode. Mais, quoi qu'on fasse, Toulouse a été primitivement si irrégulièrement mal percée, qu'elle pêchera encore longtemps sous ce rapport.

Le Capitole à Toulouse.

Les antiquaires n'ont pas hésité à faire de Toulouse une colonie des anciens Phocéens de Marseille et une ville plus âgée que Rome. Lors de l'invasion de César, elle était la cité principale des Volces Tectosages. Les Romains la dotèrent d'un capitole[1], d'un palais, d'un amphithéâtre, etc. Sur le lieu appelé Vieille-Toulouse, des fouilles ont fait découvrir à diverses époques des vestiges de cette ancienne splendeur. Nous pourrons voir dans son musée une série, sans rivale en France, de quarante bustes d'empereurs et d'impératrices en marbre d'Italie, une statue de Jupiter-Sérapis, et surtout une Vénus en marbre grec, qui est un chef-d'œuvre de la statuaire antique.

Bien qu'elle ait changé son titre de capitale du Languedoc contre celui plus modeste de préfecture du département de la Haute-Garonne, Toulouse est demeurée le centre général de la noblesse languedocienne. Parmi nos grandes villes (elle renferme 127,000 âmes) c'est peut-être celle, après Rennes, où les titres ont conservé le plus de valeur. La grande quantité relative des nobles s'explique à Toulouse par l'ancien privilège qui concédait la noblesse aux échevins ou capitouls de la ville.

Cil de noblesse a grand titoul
Qui de Toulouse est capitoul

Les capitouls se qualifiaient, dans les actes publics, *gouverneurs de la ville et chefs des nobles*.

Entrons au Capitole, non pas comme Scipion, ni même comme les anciens capitouls, mais simplement comme des curieux qui demandent à visiter un hôtel-de-ville. Voici une belle façade avec trois avant-corps. Celui du milieu est enrichi de huit colonnes de marbre rouge de Carrare, et au-dessus un fronton triangulaire. Sur les deux côtés sont deux génies, et aux extrémités la Force et la Justice. L'un des autres avant-corps conduit à la salle de spectacle, et porte naturellement les statues de la Tragédie et de la Comédie. Le troisième porte la statue de Clémence Isaure, la célèbre restauratrice des Jeux Floraux. Cette façade est une restitution moderne, et est due à l'architecte Cammas, de 1750 à 1760.

Nous traverserons rapidement le vestibule, où sont les bureaux de police, etc., et nous nous arrêterons dans la première cour, de-

[1] D'autres nient l'origine romaine de ce nom, et l'attribuent tout simplement à la destination de l'edifice où les magistrats municipaux de la ville se réunissaient en conseil ou chapitre, en roman *capitols*, d'où ils ont pris le nom de *capitouls*. Cette dernière interprétation nous paraît la plus fondée.

vant une niche où est placée une statue de Henri IV. La cour fut construite sous son règne. L'artiste a eu la singulière idée d'exécuter la tête et les mains en marbre blanc, et le corps, vêtu du costume du temps, en marbre noir. Au fond de la seconde cour, un escalier, ou plutôt une rampe douce, permettait d'arriver à cheval jusqu'à la plate-forme du donjon. Autrefois on plaçait là de l'artillerie. Sur cette plate-forme s'élève un dôme que couronnait encore, il y a peu d'années, une Renommée en plomb. Elle s'appuyait d'une main sur un cartouche où étaient les initiales des mots *Capitolium populusque Tolosanus,* suivies de cette date MDLV (1555).

Nous visiterons la salle du petit consistoire. La voûte est gothique. La cheminée, qui est du style de la Renaissance, est un véritable monument : c'est un arc de triomphe à colonnes surmontées de statues, et qui a bien six mètres d'élévation. Nous verrons aussi la salle des illustres Toulousains ornée de leurs bustes, et nous terminerons par la salle de Clémence Isaure.

La statue en marbre qui longtemps orna son tombeau dans l'église de la Daurade a été transportée ici. On lit au-dessous l'inscription latine qui était sur le tombeau, et dont voici la traduction, « Clémence Isaure, fille de Louis Isaure, de l'illustre famille des Isaure, s'étant vouée au célibat, comme l'état le plus parfait, et ayant vécu cinquante ans vierge, établit pour l'usage public de sa patrie les marchés au blé, au poisson, au vin et aux herbes, et les légua aux capitouls et aux citoyens de Toulouse, à condition qu'ils célébreraient chaque année les Jeux Floraux dans la maison publique qu'elle avait fait bâtir à ses dépens, qu'ils iraient jeter des roses sur son tombeau, et que ce qui resterait des revenus de ce legs serait employé à un festin ; que, s'ils négligeaient d'exécuter sa volonté, le fisc s'emparerait sous les mêmes charges des biens légués. Elle a voulu qu'on lui érigeât en ce lieu un tombeau où elle repose en paix. Ceci a été fait de son vivant. »

L'église Saint-Saturnin, vulgairement appelée Saint-Sernin, dédiée au premier évêque de Toulouse, est le seul monument réellement remarquable que possède la ville. Il faudrait être complètement insensible à la beauté architecturale, pour entrer la première fois dans Saint-Sernin sans être saisi de la tranquille et harmonieuse majesté de son immense vaisseau. Quoique sa construction ait duré pendant plusieurs siècles, elle semble avoir été bâtie d'un seul jet, tant est parfaite l'unité qui règne dans son ensemble et dans toutes ses parties. Trois époques différentes, dit M. Viollet-le-Duc, ont contribué à son exécution. Les parties les plus anciennes, qui sont le chœur et les transepts, remontent au XI[e] siècle. Au XIV[e] siècle, on continua la façade, qui est demeurée inachevée jusqu'à nos jours, puis on éleva les derniers étages de la tour centrale et la flèche qui la surmonte. Les deux derniers étages de ce clocher offrent un genre d'ouverture particulier au Toulousain et aux pays voisins : ce sont des fenêtres qui, au lieu d'être en ogive, se terminent en triangle rectiligne. Dans le XVI[e] siècle, on acheva la galerie de la nef. L'ensemble du monument mesure cent seize mètres de long et trente-deux mètres de large. Depuis 1860 d'importants travaux de restauration ont été entrepris sous l'habile direction d'un éminent architecte, M. Viollet-le-Duc. Saint-Sernin en est digne, car c'est la plus belle église de tout le midi de la France.

A l'extérieur, la partie la plus intéressante de Saint-Sernin est l'abside, flanquée de ses cinq chapelles rayonnantes. A droite et à gauche en avant de l'abside, s'étendent les deux parties du transept, accostées chacune de deux chapelles construites sur le même plan. L'abside elle-même forme comme un soubassement au-dessus duquel s'élève le chevet de l'église, percé de gracieuses fenêtres. Toutes ces constructions semblent s'appuyer mutuellement pour servir de base à la tour élégante qui se dresse au point de jonction des bras de la croix. De cet ensemble résulte, comme l'a dit Mérimée, une disposition pyramidale des plus heureuses, qui frappe de loin le spectateur.

Les cryptes, dont la restauration est aujourd'hui terminée, contiennent de précieuses

reliques et justifient l'inscription placée sur la principale porte de l'église souterraine :

NON EST IN TOTO SANCTIOR ORBE LOCUS.

Quant à la cathédrale Saint-Étienne, c'est un édifice de constructions d'époques différentes, et qui a subi des restaurations d'un goût déplorable. La nef est du XIIIe siècle, et porte sur une des clefs de voûte les armes de Raymond VI, comte de Toulouse. A la suite d'un incendie, le chœur a été reconstruit vers l'an 1612, et comme on se proposait probablement d'en faire autant pour l'église entière (projet qui fut abandonné), l'axe de ce chœur moderne ne répond pas à l'axe de la vieille nef, qui était condamnée à disparaître. En face de la cathédrale est une jolie fontaine dont le bas-relief représente la Garonne et le canal du Midi confondant leurs eaux.

Ce qui distingue le peuple du Languedoc, et surtout celui de Toulouse, c'est sa passion pour la musique et son aptitude innée pour cet art. Les plus belles voix de nos théâtres parisiens nous viennent de cette joyeuse contrée. Les chœurs du théâtre de Toulouse sont d'une perfection rare, et à laquelle notre Opéra de Paris n'a jamais pu atteindre. Le soir, dans les rues de Toulouse, vous entendez les *grisets*, c'est le nom qu'on donne aux jeunes artisans, entonner avec une admirable mesure les plus beaux morceaux de nos opéras modernes.

L'industrie de Toulouse n'a pas, comme celle de Lyon, une spécialité ; elle cherche à satisfaire aux besoins généraux des populations méridionales.

La minoterie de Toulouse est très importante : elle fournit annuellement plus de trois cent mille hectolitres de grains convertis en minot. Sa fabrique de faux, de limes et d'aciers cémentés est une des plus considérables de France. Il y a trois fonderies de fer et de cuivre, et une fabrique de tôle vernie. On y fait des papiers peints, des toiles cirées, des couvertures, des produits chimiques, de la chapellerie, etc. Toulouse est l'entrepôt des fers du département de l'Ariège et des marbres du Midi, tant bruts que sciés et polis. Il s'y fait un commerce actif de sel, d'huiles, de denrées coloniales, de vins, d'eaux-de-vie et de verre. En un mot, Toulouse est le centre commercial de toute la région comprise entre le golfe de Lyon et le fond du golfe de Gascogne, et entre les Pyrénées et les montagnes du Rouergue.

Le gouvernement entretient à Toulouse une magnifique fonderie de canons, avec des laminoirs et des martinets à cuivre pour le doublage des vaisseaux.

Le bronze ou métal des canons est un alliage de cent parties de cuivre avec onze d'étain. La fusion s'opère dans des fourneaux à réverbère. On fait d'abord fondre le cuivre seul, et l'on projette ensuite l'étain, en ayant soin de brasser le mélange liquide pour que l'étain, plus léger, ne cède pas à sa tendance à revenir à la surface. On fond dans un moule le canon plein, et ensuite on le fore. Pour cela on le fixe à une machine, qui le fait tourner sur son axe (le moteur est une machine à vapeur ou une roue hydraulique); un foret ou *alésoir* se présente, solidement dressé, dans la direction de cet axe, et perce dans cette masse de bronze, qui s'avance peu à peu sur lui, un tube longitudinal, lequel est successivement agrandi avec des forets de plus en plus gros. Quelquefois, au contraire c'est le canon qui demeure fixe, et c'est le foret que l'on fait tourner. A la place où doit être la lumière, on pratique dans le bronze un trou de trois centimètres environ, qu'on rebouche avec un morceau de cuivre qui reçoit le nom de *prisonnier*. C'est dans ce cuivre qu'on perce le très petit trou qu'on appelle la lumière, et par où l'on mettra le feu au canon. Quand, à force de servir, la lumière s'est trop agrandie, on enlève le prisonnier usé ; et on le remplace par un autre.

Nous avons déjà visité Narbonne, à l'autre extrémité du canal. De Toulouse à cette ville, les principaux points intermédiaires sont :

Castelnaudary (qui s'écrivait autrefois d'Arry), ville de 9,000 âmes, aussi mal percée que mal bâtie, sans édifices remarquables, mais où le canal forme un magnifique bassin de trois cents mètres de tour, bordé de beaux quais et de chantiers de construction. Presque tous les bateaux qui sillonnent

le canal sortent de ces chantiers. Elle fabrique, en outre, des lainages.

Carcassonne (22,000 habitants) comprend deux villes juxtaposées : la ville neuve et la Cité.

La Cité, située sur un mamelon escarpé, occupait déjà du temps de César un rang distingué parmi les villes de la Gaule narbonnaise. Les Vandales, les Visigoths, les Sarrasins, les Bourguignons, les comtes de Toulouse, la possédèrent tour à tour. Bâti à une époque où les combinaisons stratégiques primaient toute autre considération quand il s'agissait de choisir l'emplacement d'une ville, le vieux Carcassonne doit à son assiette d'être resté tel qu'il était.

En effet, dès que la crainte d'une attaque toujours imminente, dès que la nécessité d'être toujours sur la défensive cessa de constituer la grande préoccupation des citadins; dès que, grâce aux progrès de la civilisation, les guerres d'ambition et de rapine ne furent plus l'état normal de la société, une partie des habitants de Carcassonne quitta l'étroit sommet où ils étaient emprisonnés entre de hautes murailles, et vint s'établir dans la plaine, plaine fertile et arrosée par un fleuve. Si la situation de la Cité eût mieux répondu aux nouveaux besoins, aux nouvelles habitudes de la population; si le voisinage n'eût pas été si tentant, peut-être les Carcassonnais auraient-ils simplement cherché à se mettre plus à l'aise dans leur cité, et à transformer celle-ci peu à peu; mais ils préférèrent la déserter, et fonder une autre ville de toutes pièces. Telle est l'origine de la ville basse. La première resta donc ce qu'elle était il y a plusieurs siècles, tandis que la seconde, avec ses rues tirées au cordeau et se coupant à angle droit, ses places régulières, ses promenades, ses fontaines, ses eaux courantes, ses maisons de confortable apparence, prit un cachet tout moderne. Favorisé par la richesse de son territoire, par sa situation sur une rivière navigable, sur un canal, sur le chemin de fer du Midi, le nouveau Carcassonne s'anime et s'embellit tous les jours, et deviendra probablement une de nos jolies villes de France.

Pour le savant, qui cherche dans les débris du passé la sanction des événements racontés par les historiens; pour l'archéologue, qui se plaît à reconstituer par la pensée, dans leur intégrité primitive, les constructions religieuses, militaires et civiles dont il retrouve les restes plus ou moins ruinés par le temps; pour le touriste, toujours à l'affût des émotions que procure l'inattendu, la ville basse ne présente qu'un médiocre attrait; mais la vieille cité promet à tous la plus riche moisson qu'ils puissent espérer.

Figurez-vous, en effet, une ville dont les murailles ont été bâties par les Visigoths, sur des fondations posées par les Romains, dont les fortifications sont encore telles que le concevait l'art militaire du xe siècle, avec des additions du xiie et du xiiie; dont les rues, les maisons, ont conservé dans sa pureté la physionomie du moyen âge.

Une décision ministérielle a classé les fortifications de la Cité parmi les monuments historiques, et M. Viollet-le-Duc a été chargé de leur restauration. Ces fortifications, qui, par leur entière conservation, permettent de se rendre compte des combinaisons si ingénieuses, si variées, mises en œuvre par nos aïeux afin d'assurer et de prolonger la défense d'une place, offrent, de l'avis des hommes compétents, tous les éléments nécessaires pour apprécier à quel degré de perfection l'art militaire était parvenu avant l'emploi de la poudre et du canon.

Maintenant suivez-moi dans les allées qui bordent le canal, et au milieu desquelles s'élève une colonne en marbre rouge, érigée en 1826 en l'honneur de Riquet, l'ingénieur qui a conçu et a été assez heureux pour faire adopter et pour exécuter lui-même la pensée d'unir les deux mers. Un peu au delà de cette promenade, ornée de deux simples et gracieuses fontaines à large vasque, venez voir le canal traverser la rivière du Fresquel sur un pont-aqueduc. Ce pont, de trois belles arches, porte le canal; d'un côté du canal est un chemin de halage, et de l'autre, une route pour les voitures.

Le canal du Midi, création impérissable de Riquet, unit l'Océan à la Méditerranée. Vers

l'Océan, il traverse les vallées de l'Hers et de la Garonne, et aboutit, à Toulouse, au canal de Brienne ou de Saint-Pierre, simple dérivation du fleuve, creusée de 1768 à 1778, pour éviter aux bateaux le passage du pertuis du Bazacle; vers la Méditerranée, il traverse la vallée de l'Aude, y projette, au sud, le canal de jonction avec le canal de Narbonne, et aboutit à l'étang de Thau, dont le canal le fait, par le port de Cette, communiquer avec la mer. Le parcours total du canal est de deux cent quarante et un kilomètres, ainsi répartis : cinquante-deux kilomètres sur le versant de l'Océan, ayant soixante-trois mètres de pente rachetés par vingt-six écluses ; cent quatre-vingt-quatre kilomètres sur le versant de l'Aude, avec cent-quatre-vingt-neuf mètres de pente et soixante-treize écluses; et cinq kilomètres dans le bief de partage de Naurouse. La ligne est bordée sur tout son parcours d'une double rangée d'arbres magnifiques, peupliers, platanes ou cyprès. Ce canal appartient à la compagnie des chemins de fer du Midi.

Le canal latéral à la Garonne complète le canal du Midi, en remédiant à l'insuffisance de la Garonne, dont le lit manque souvent de profondeur. Commencé en 1833, aux frais de l'État, il a été aussi concédé à la compagnie des chemins de fer du Midi. Sa longueur totale est de cent quatre-vingt-treize kilomètres, ayant cent vingt-huit mètres de pente et cinquante-trois écluses.

Carcassonne a été une de nos premières villes à posséder des fabriques de draps. Aujourd'hui d'autres villes fabriquent mieux; cependant les draps sont restés encore un article important pour la consommation du Midi, et aussi pour le commerce du Levant. Elle expédie également dans les deux Amériques. On compte qu'elle fabrique annuellement pour une valeur de sept à huit millions, et qu'elle emploie environ sept mille ouvriers. Un nombre égal de bras produisent une valeur semblable dans les trois villes réunies de Chalabre, Cenne et Limoux. Cette dernière, de 6,500 habitants, nous envoie le charmant vin blanc qu'on appelle *blanquette*.

ONZIÈME VOYAGE

DE PARIS A ALBI ET A CASTRES — LES CÉVENNES

Montargis. — Bourges. — Guéret. — Limoges. — Tulle. — Cahors. — Rodez. — Albi. — Saint-Pons. — Alais. — Privas. — Montbrison.

Après avoir parcouru la vallée du Rhône et le littoral de la Méditerranée, nous avons voyagé jusqu'au golfe de Gascogne, et nous connaissons la contrée qui est au delà de la Garonne. Nous allons revenir sur la rive droite de ce fleuve jusqu'à Albi et Castres, en partant de Paris et en passant par Bourges, et nous visiterons au retour les Cévennes et l'Auvergne.

Nous allons par Fontainebleau jusqu'à Montargis, que vous connaissez ; de là nous gagnons Gien, ville de 6.700 habitants, l'ancien *Genabum* des Romains. C'est de son château que Charles VII partit, d'après l'inspiration de Jeanne d'Arc, pour aller se faire sacrer à Reims. Charlemagne l'avait bâti ; François Ier et Louis XIV l'ont habité. L'édifice n'a de remarquable que ces souvenirs. Il sert aujourd'hui de sous-préfecture, d'hôtel de ville et de palais de justice. Gien fabrique de la faïence, et une cinquantaine de communes alentour font à peu près leur unique industrie de la fabrication des serges.

Sur l'autre rive de la Loire, et en la descendant de quelques kilomètres, nous rencontrerions à Sully-sur-Loire un beau château, le vieux manoir des sires de la Trémouille, restauré par Maximilien de Béthune, duc de Sully, qui vint y passer les dernières années de sa vie. Dans la grosse tour, qui a conservé le nom de Tour-Béthune, il avait installé l'imprimerie qui a servi à la première édition de son livre des *Économies royales*. Une salle des gardes précède l'appartement de l'illustre et austère ministre ; des aigles armés de la foudre sont l'ornement des plafonds. Henri IV a logé dans l'étage supérieur. Sur un petit théâtre, construit plus tard (Sully songeait peu à ce genre de divertissement), Voltaire a joué la tragédie ; une partie de *la Henriade* a été écrite à Sully.

Aubigny est une petite ville de 2.500 âmes, où presque chaque maison est un lavoir et un comptoir de laines de la Sologne. Les ruines d'un vieux château font un assez bon effet.

Sur notre gauche, nous laissons Henrichemont, petite ville de 3,500 habitants, assez bien bâtie. Au XVe siècle, elle avait nom Boisbelle ; autour de son château s'arrondissait un territoire d'environ cinquante kilomètres, appartenant à la maison d'Albret. Les sires d'Albret disaient ne tenir leur suzeraineté de Boisbelle que de Dieu et de leur épée. Henri IV, Louis XIII, et même Louis XIV,

ont confirmé aux seigneurs de Boisbelle tous les droits royaux, et celui de battre monnaie en leur nom et à leur effigie. Ce fut Sully qui fit bâtir la ville et lui donna le nom de Henrichemont, en l'honneur de Henri IV. Cette principauté resta dans la maison de Béthune jusqu'en 1769.

Entrons dans Bourges, l'antique *Avaricum*, qui soutint un glorieux siège contre César. Dans tout le cours du moyen âge, Bourges a joué un rôle important. Il s'y est tenu sept conciles. Son université, qui datait, assure-t-on, du règne de saint Louis, a compté parmi ses professeurs Alciat et Cujas, dont les écrits sont encore aujourd'hui médités par nos jurisconsultes. La jeunesse de toutes les nations de la chrétienté venait alors étudier à Bourges. Charles VII, qui y trouva un refuge dans les premières années si malheureuses de son règne, et une population animée de la haine de l'Anglais déclara en récompense qu'à l'avenir le maire et les échevins de Bourges seraient nobles. Quatre archevêques de Bourges sont devenus papes, et trente sont honorés comme saints. L'Église de Bourges a été longtemps considérée comme la métropole du midi de la France ; elle était placée au même rang que les églises de Lyon et de Reims.

Saint-Étienne de Bourges.

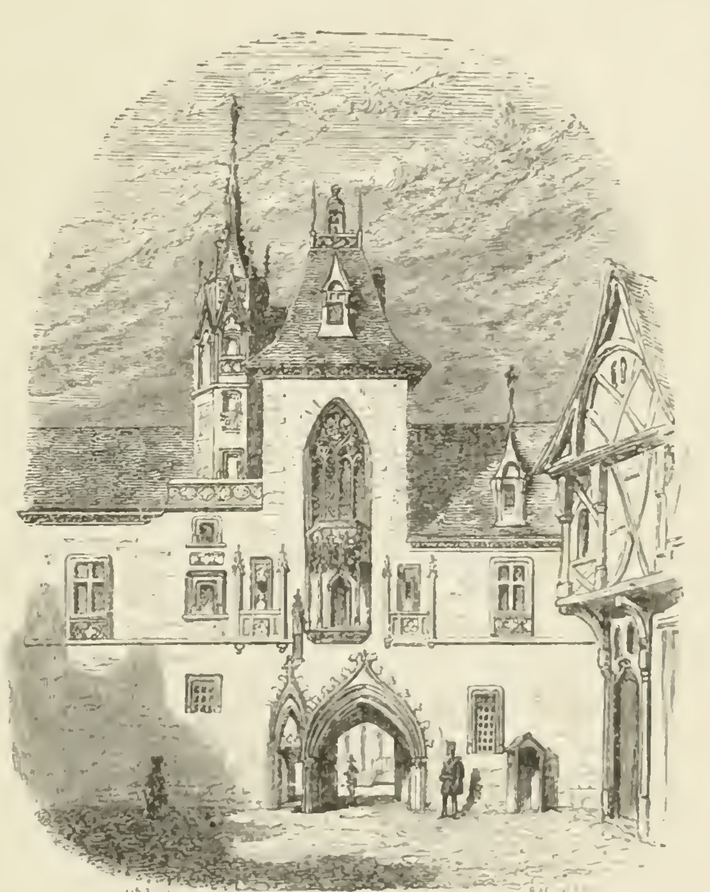
La décadence de Bourges, aujourd'hui réduite à 30,000 habitants, logés au large dans une ceinture de quatre kilomètres, date du milieu du XIVe siècle. Un incendie dévora la moitié de la ville. A peine commençait-elle à se relever d'un tel désastre que, dans le siècle suivant, un nouvel incendie consuma plus de trois mille maisons. Son commerce succomba sous ce dernier coup. Les fabricants de drap, et le nombre en était considérable, portèrent en d'autres contrées leur industrie. Lyon, où l'on transféra deux foires qui jusqu'alors s'étaient tenues à Bourges, fut une des villes qui tirèrent les plus grands avantages de cette révolution commerciale. Moins de cent ans après, la peste survint, comme pour achever l'ouvrage des deux incendies, et enleva plus de 5,000 âmes.

L'intérieur de la ville renferme des espaces considérables où l'on ne trouve aucune con-

struction. Elle était autrefois ceinte de remparts, protégés par quatre-vingts tours; ces remparts ont été convertis en boulevards. Plusieurs tours subsistent encore, et l'on aperçoit des restes de la muraille gallo-romaine.

Bourges, avec ses promenades spacieuses et plantées, ses maisons la plupart entre cour et jardin, a quelque chose de désert et d'abandonné qui lui donne une physionomie toute particulière.

« La cathédrale de Bourges, dit M. l'abbé Bourassé, par ses éminentes qualités architectoniques, prend place à côté des chefs-d'œuvre les plus vantés de l'art chrétien, dont elle se distingue par une austérité particulière. L'ornementation n'a pas prodigué dans cette enceinte les mille formes gracieuses qu'elle étale avec tant de complaisance dans des basiliques moins privilégiées sous d'autres rapports. Il résulte de cette décoration sévère un effet solennel qui n'est point diminué par la vue des guirlandes, des fleurs, des caprices variés de la sculpture, et de tous les artifices de l'imagination.


Maison de Jacques Cœur à Bourges.

« Les architectes, en élevant cette œuvre colossale, ont sans doute voulu frapper les yeux et produire l'étonnement par le développement de l'étendue; mais ils ont plus soigneusement encore cherché à exalter le sentiment chrétien par la majesté des proportions, la pompe des diverses parties du monument, la régularité du plan, l'harmonie de l'ensemble, et l'ordonnance pittoresque des travées. La conception savante et la distribution pleine de goût des détails et des accessoires complètent l'effet général, dans une alliance heureuse, suivant les lois d'une réciproque dépendance. Point de lignes heurtées, point de surfaces brusquement arrêtées; tout s'enchaîne dans des rapports symétriques; l'élévation des voûtes, l'élancement des colonnes, les prodiges de la sculpture, la splendeur éblouissante des verrières, viennent ajouter leur magnificence propre à la magnificence de l'architecture. »

Dans l'église souterraine est le tombeau de Jean Ier, duc de Berri. Parmi plusieurs statues d'anciennes tombes détruites en 1793, celle du maréchal de Montigny est à remarquer. Un beau souvenir se rattache aux fonts baptismaux. C'est là que fut baptisé le grand Condé. La sacristie est une magnifique chapelle gothique bâtie par Jacques Cœur.

Ce Jacques Cœur, né à Bourges, était un banquier, ou, comme on disait alors, un argentier célèbre, le commerçant le plus riche de son temps. Il employait jusqu'à 300 agents dans l'Italie et le Levant. Sous le titre d'argentier du roi, il administra les revenus de Charles VII, à qui auparavant il avait prêté, dans les mauvais jours, des sommes considérables. Il se fit construire à Bourges, en 1443, un hôtel qui est décoré de sculptures gothiques d'un beau fini, et qui sert aujourd'hui de palais de justice. Au-dessus de la porte de la plupart des salles, un bas-relief indique l'usage auquel elles étaient destinées. Dans la chapelle, des deux côtés de l'autel, sont deux réduits dont chacun a sa cheminée et sa petite fenêtre. C'est là que Jacques Cœur et sa femme entendaient la messe au coin d'un bon feu, et fort commodément, comme vous voyez. Sur les arceaux de la voûte de la chapelle sont des rouleaux où sont écrites les différentes par-

ties de l'office, que des figures sculptées semblent chanter. Une tour très élevée servait d'observatoire sur la campagne; et sur des vitraux de couleur, à l'une des fenêtres des greniers, sont peintes deux figures, dont l'une a un doigt sur la bouche, et l'autre de longues oreilles. Tout autour on lit sur des banderoles ces mots : *Bouche close. — Entendre. — Dire. — Faire. — Taire.* Du reste, ils se trouvent sur la plupart des panneaux de l'hôtel, ainsi que la devise favorite du maître de cette singulière habitation : *A vaillants cœurs rien d'impossible,* autour de ses armes, qui sont des coquilles de pèlerin de Saint-Jacques avec des cœurs.

Un autre enfant de Bourges, et celui-ci eut mieux qu'un cœur vaillant, il eut un cœur ardent pour la foi et la charité, Bourdaloue, né en 1632, mort en 1704, a marqué sa place parmi les plus grands orateurs chrétiens. La bibliothèque peut montrer aux visiteurs un Salluste sur parchemin du IXe ou du Xe siècle, et deux autres manuscrits très curieux pour les jurisconsultes et les historiens, ainsi qu'une Bible in-folio du XIIe ou du XIIIe siècle, ornée de lettres parfaitement enluminées.

On remarque encore à Bourges l'obélisque égyptien élevé à la mémoire de Charost-Béthune dans le jardin public, qui dépend de l'archevêché.

L'industrie de Bourges est aujourd'hui peu active, mais la richesse agricole de toute cette contrée est grande. Elle a du fer de qualité supérieure, du bois, du vin en abondance; ses excellents pâturages sont couverts de bestiaux qu'on engraisse pour l'approvisionnement de Paris, et surtout de nombreux troupeaux de moutons mérinos. Il ne lui manquait que des débouchés; aujourd'hui le chemin de fer du Centre lui ouvre le Nord, le Midi, l'Est et l'Ouest.

Au lieu de passer par Châteauroux, que nous connaissons, nous laisserons sur notre droite Issoudun, belle ville de 14,000 âmes, et nous gagnerons la Châtre, jolie et fort ancienne ville (5,000 habitants), élevée sur l'emplacement d'un camp romain. Elle a fait une maison d'arrêt d'une tour énorme, dernier débris de son château fort. Son territoire est un des plus fertiles et certainement le plus pittoresque du Berri. Un grand commerce de châtaignes nous annonce qu'il n'y a que la Marche, ou le département de la Creuse, entre nous et les châtaigneraies du Limousin.

De la Châtre nous irons à Guéret, ville de 5,000 habitants, qui doit son origine à un couvent fondé, vers l'an 720, par saint Pardoux, et à un château du XVe et du XVIe siècle, résidence des comtes de la Marche.

Peu d'artistes manquent d'aller visiter, à vingt-huit kilomètres de là, au village de Crozant, au lieu où la Fedelle se jette dans la Creuse, les restes imposants d'un château fort où l'on reconnaît des traces d'architecture romane et gothique. Bâti à plus de soixante mètres d'élévation sur des rochers escarpés, ses murs ont, dans plusieurs parties, plus de sept mètres d'épaisseur. Une des six tours, qui subsiste encore, a près de vingt-cinq mètres de hauteur. Dans la cour la plus intérieure est un puits profond creusé en cône avec beaucoup d'art. C'était la dernière ressource de la garnison; car dans l'une des tours est pratiqué un escalier fort élégant, par lequel on descendait puiser l'eau à la Creuse. Cette immense forteresse, regardée comme imprenable avant l'invention de la poudre, pouvait loger 10,000 hommes, et 6,000 y trouvaient un terrain pour les exercices. Elle fut démantelée sous le ministère de Richelieu.

Les voyageurs curieux de portraits historiques vont à Saint-Germain-de-Beaupré demander l'entrée du château qui fut habité par Henri IV, et où Mlle de Montpensier fut exilée. Dans l'appartement qu'occupa le roi, on montre son portrait, celui de ses enfants et de plusieurs seigneurs de sa cour. D'autres salles renferment un portrait en pied de Louis XIV à soixante ans, et aussi celui de Mme de Maintenon et de beaucoup de grands seigneurs et de grandes dames du temps.

Tu as souvent entendu nommer la ville

d'Aubusson à propos de tapis, ma chère Henriette; elle mérite bien que nous nous dérangions un peu pour la connaître. Au milieu d'une contrée aride et inculte, dans une gorge où coule la Creuse, entourée de montagnes et de rochers, deux légions romaines auxquelles César avait confié le soin de garder le pays, bâtirent une forteresse. Après la défaite d'Abdérame par Charles Martel, quelques Sarrasins échappés au carnage arrivèrent, dit-on, par hasard en ce lieu, et demandèrent asile au seigneur que la suite des siècles avait rendu possesseur du château. Parmi eux étaient des tanneurs, des tapissiers et des teinturiers, car la civilisation arabe était alors bien plus avancée que la nôtre. Le sire d'Aubusson permit à ces malheureux d'établir à côté de lui leur industrie, dont sans nul doute il tira bon profit, d'autant mieux que justement les eaux étaient excellentes pour la teinture des laines et la préparation des cuirs. Voilà l'origine de la ville d'Aubusson. Cela se passait au commencement du VIIIe siècle. Il faut sans doute beaucoup rabattre de cette antiquité; mais il est certain que les manufactures de tapis existaient déjà au XVe siècle. En 1636, le château fut démantelé par ordre du cardinal de Richelieu. On y a trouvé une grande quantité de médailles romaines et plusieurs monnaies des premiers âges de notre monarchie. Il renfermait dans sa vaste enceinte extérieure de grands bâtiments, un monastère et plusieurs églises. On en voit encore des ruines considérables, où l'on retrouve quelques traces de constructions romaines.

Sous le ministère de Colbert, assure-t-on, Aubusson compta 12,000 habitants; il n'en compte pas plus de 6,000 aujourd'hui.

En ta qualité de femme, tu as, Henriette, sur ton frère l'avantage de savoir faire de la tapisserie, et tu sais que cet art consiste à exécuter à l'aiguille, sur un canevas, avec de la laine ou de la soie de diverses couleurs, un dessin représentant un objet quelconque. Il n'en est pas tout à fait ainsi dans les manufactures. Les fils colorés, nommés brins, s'appliquent autour de fils non colorés, qui portent le nom de chaînes. Quand on se sert d'un métier où les chaînes sont tendues horizontalement, on dit que c'est de la tapisserie de basse lice. Lorsque le métier tend les chaînes verticalement, c'est de la tapisserie de haute lice. Aubusson fabrique, sur une grande échelle, les tapis ras et veloutés, et aussi de la moquette. Dans le tapis velouté, qui se fait à haute lice, les chaînes sont en coton, et le tissu forme un velours dont chaque point est arrêté à la chaîne par un nœud, ce qui leur donne une inaltérable solidité que le frottement et l'usage ne font que rendre plus grande encore, puisque leur effet est de serrer le nœud avec plus de force. Ce sont des femmes qui exécutent ces tapis. Dans le tapis ras, qui se fait entièrement à basse lice, le dessin s'exécute à l'envers et par la trame. Leur perfection dépend de l'intelligence de l'ouvrier, qui copie un tableau, et qui est presque un artiste. La moquette se fabrique aussi facilement que les tissus de soie, depuis que l'on a appliqué le métier Jacquart à l'art de la tapisserie. Les manufactures d'Aubusson occupent présentement près de 2,000 ouvriers.

Aubusson a pour cette industrie deux rivales, ses deux voisines, les villes de Guéret et de Felletin. Cette dernière ville, fort ancienne, eut jadis un temple à Vénus surnommée *Felix*. Dès le IVe siècle, dit-on, elle posséda des manufactures de draps assez importantes.

Voulez-vous connaître l'origine du mot *croquant*, dont notre ami la Fontaine a fait usage dans ses fables? Les croquants datent de 1592, au commencement du règne de Henri IV; c'étaient des paysans insurgés, et ceux de la commune de Crocq, auprès d'Aubusson, avaient donné le signal. L'insurrection des croquants dura quatre ans. Il fallut envoyer contre eux le maréchal de Matignon; ils résistaient avec avantage aux deux gouverneurs du Limousin et de la Marche.

Cette population de la Creuse est certainement la plus émigrante de toutes celles de notre France. Le dixième de la population,

25,000 hommes, et ce dixième se compose de tout ce qui a de la jeunesse et de l'activité, se répand chaque année dans les départements, et principalement à Paris, pour y demander du travail et y exercer les professions de tailleurs de pierres, maçons, couvreurs. Quand est venu l'hiver, ils rentrent au pays, rapportant à leurs femmes et à leurs enfants les produits de la bonne saison : la fourmi n'est pas plus prévoyante ni plus régulière.

Bajazet, que Tamerlan vainquit à Césarée, avait traité assez mal et chassé de l'empire ottoman son frère puîné, le prince Zizim, son compétiteur à la couronne. Pierre d'Aubusson, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, accueillit dans l'île de Rhodes le prince fugitif, et, pour le mettre à l'abri des embûches de Bajazet, il le fit passer en France. Zizim habita d'abord le château de Rochechouart, d'où il fut transféré au grand prieuré de Bourganeuf, dont Pierre d'Aubusson était commandeur. Nous verrons à Bourganeuf la tour de Zizim, qui fut, dit-on, construite par lui en 1484. C'est une tour ronde à mâchicoulis. Dans l'épaisseur de la muraille est pratiqué un fort bel escalier en limaçon. On a plus tard surmonté la plate-forme d'une toiture conique, et l'on a gâté ainsi le caractère original de l'édifice. Au rez-de-chaussée étaient des bains disposés à l'orientale.

La route fait un long détour pour passer à Limoges, que nous avons déjà visitée. Nous prenons une route départementale qui nous conduira à Tulle, autrefois capitale du bas Limousin. C'est une ville de 12,000 âmes, située au confluent de la Corrèze et de la Solane. De toutes parts s'ouvrent de verdoyants aspects. L'horizon n'est pas vaste, mais il est extrêmement varié. Le flanc des montagnes, distribuées en terrasses qui forment des étages, est couvert de châtaigneraies, et à côté s'étendent des cultures de toute sorte. L'antique Tulle a joué un grand rôle dans la légende. Saint Martial, apôtre d'Aquitaine, y fit, selon quelques écrivains plus légendaires qu'historiens, sa première prédication, vers l'an 46 de notre ère. La tradition locale raconte qu'il y fut battu de verges dans la ruelle appelée encore *del Tour del Sente*. Naguère encore on voyait à cet endroit une image expiatoire qui rappelait le fait. Vers l'an 360, saint Martin fonda le célèbre monastère de Saint-Martin de Tulle sur le terrain qui s'étend entre les anciens murs du château et la Corrèze.

Pour retrouver des traces de l'époque romaine autres qu'une tour carrée située sur un mamelon isolé et attribuée aux Romains, il faut aller à quatre kilomètres au nord de Tulle, au petit village de Tintignac. On y peut voir quelques restes d'un cirque. On a découvert une tête de Jupiter Olympien, en pierre à craie, d'un ciseau très pur, une tête d'empereur romain et une tête de jeune femme, toutes les deux de relief, en beau marbre d'Italie, collées sur table de marbre noir, mais d'une exécution médiocre.

Tulle doit aux artistes du moyen âge une église semi-gothique, semi-romane, dont la flèche élancée ne manque pas d'élégance. Quelques maisons ornées de sculptures originales, en partie dans le style de la Renaissance, témoignent de l'opulence des familles qui les ont jadis habitées. Je me rappelle surtout la maison Sage ou maison de l'Abbé, sur la place principale, maison du XVe siècle, ou (selon M. Mérimée) du XVIe, dont la façade, parfaitement conservée, porte des arabesques sculptées du meilleur goût et d'une exécution parfaite. Ne va pas, trompée par une similitude de nom, t'imaginer, ma chère Henriette, que la dentelle de coton connue sous la désignation de tulle se fabrique à Tulle. Cette ville a toujours été complètement étrangère à cette industrie, importée en France par un Anglais qui est venu s'établir dans le Pas-de-Calais il y a moins d'un siècle. Les principaux centres où se fabrique ce produit sont Calais, Lille, Douai, Saint-Quentin, Lyon, Caen et Grand-Couronne en Normandie. Toutes ces villes sont bien loin d'ici. Je te dirai à toi, Guillaume, que Tulle a une manufacture nationale d'armes à feu, qui peut donner annuellement 70,000 fusils et occupe de 2 à 3,000 ouvriers.

Un vieux proverbe dit : *Qui a maison à Uzerche, a château en Limosin.* C'est que jadis les maisons d'Uzerche étaient pour l'ordinaire décorées d'une ou plusieurs petites tours qui leur donnaient un certain air de castel. Plusieurs subsistent encore. Rien de plus pittoresque que la vue dont on jouit des maisons qui regardent à l'est. A ses pieds, on a des jardins soutenus par des terrasses d'une grande élévation; au bas de ces terrasses, la route de Paris à Toulouse; plus bas encore, et à une grande profondeur, la Vézère, qui semble sortir du Peuch (ou mont) de Chammart. La rivière se trouve dominée à plus de cent mètres par le clocher de l'église paroissiale. En face s'élève le Peuch Groslié, dont le sommet arrondi se couvre de moissons, tandis que ses flancs se hérissent de rochers, et qu'à sa base se déroulent des prairies ombragées par de beaux bouquets d'arbres.

De vieux auteurs ont qualifié Uzerche la ville royale, la seconde ville du Limousin. Ce dernier titre lui fut vivement contesté pendant des siècles par Tulle et aussi par Brives, alors qu'il s'agissait d'obtenir le siège de la sénéchaussée de la province. Aujourd'hui c'est Uzerche qui a succombé. Elle a la douleur de voir ses deux anciennes rivales devenues préfecture et sous-préfecture. Sa population n'est que de 3,000 âmes.

Brives, ou Brives-la-Gaillarde (10,000 habitants), doit son nom à sa jolie situation dans le vallon de la Corrèze, au milieu des prairies que bordent d'un côté des coteaux vignobles, et de l'autre des collines boisées. La ville elle-même n'offre aux curieux qu'une maison gothique décorée de sculptures.

Après avoir passé la Dordogne, nous nous détournerons sur notre gauche pour un pèlerinage à Rocamadour, dans la vallée de l'Alzou. Sur un rocher dans lequel on a taillé deux cents marches, s'élève une petite église dédiée à la sainte Vierge, et au-dessous une église souterraine ou grotte dédiée à saint Amadour. On fait remonter l'origine de cette église aux premiers temps du christianisme; mais on sait qu'en général il faut beaucoup rabattre de cette antiquité, presque tous les apôtres du christianisme en Gaule appartenant au IIIe siècle, et non au Ier, comme le prétendent des légendes peu autorisées. Au mur extérieur est appendu, par une chaîne, un grand morceau de fer qu'on désigne sous le nom d'épée de Roland. De l'autre côté de notre route, nous laisserons Gourdon, ancienne ville de 5,000 âmes, située sur une butte sablonneuse et triste, et adossée à un rocher. Les crevasses de ce rocher se sont peu à peu remplies d'une terre humide d'où s'élèvent des touffes de peupliers, qui forment au-dessus des maisons de gracieux ombrages.

La ville de Cahors, qui renferme 14,000 habitants, patrie du poète Clément Marot, né en 1495, mort en 1544, s'étend sur une presqu'île que forme le Lot dans un de ses replis. De vieux remparts la défendaient du côté de l'isthme. Elle est bâtie sur une colline dont la pente est assez douce. Toute la partie de la ville qui s'étend entre son boulevard, planté d'arbres et bordé d'assez belles constructions, et les quais du Lot, est généralement sillonnée de rues étroites, tortueuses et du plus triste aspect. Mais le boulevard lui-même, qui coupe la ville en deux et constitue son artère principale, ainsi que le quartier neuf, offrent les conditions de viabilité et de salubrité désirables. Outre ce boulevard, Cahors possède quelques places et une grande promenade en partie ombragée.

Cahors est l'ancien *Cadurcum*, cité des Cadurces; les Romains l'avaient doté d'un forum, d'un théâtre et de plusieurs temples. On voit encore les restes du théâtre, un portique que l'on croit avoir appartenu à des thermes, et un aqueduc qui amenait au haut du rocher des eaux recueillies à plus de vingt-quatre kilomètres de là.

La cathédrale de Cahors est un de ces rares édifices à physionomie fortement byzantine. Dans ses parties les plus antiques, qui datent de la fin du XIe siècle, elle offre une imitation évidente de cet art oriental qui exerça une si grande influence sur l'architecture latine et franque du centre de l'Europe.

Quelques archéologues ont voulu faire re-

monter la construction de certaines parties de cet édifice au delà du VIIe siècle. C'est une grave erreur; ses parties les plus anciennes datent du XIe siècle.

Les deux voûtes en coupoles, de dix-neuf mètres de diamètre, sont dignes de l'observation des antiquaires et de l'admiration du simple voyageur. Elles sont parfaitement conservées, et communiquent à l'église un air de majesté qui produit une impression profonde. Larges, élevées, elles seront toujours une preuve de la hardiesse et de l'habileté de l'architecte qui les a conçues et exécutées.

Des trois ponts de Cahors, il en est un fort curieux : le pont Valandré; il porte trois tours carrées, dont deux aux extrémités, et une au milieu. Les tours et le pont sont bâtis de petits blocs liés par un ciment très dur. Ce pont, dit-on, a été construit en 1250, avec le montant des amendes infligées aux usuriers; d'autres historiens le rattachent à l'année 1308. Joachim Murat, beau-frère de Napoléon, qui le fit roi de Naples, était né à Cahors.

Si nous poussions une pointe à notre gauche, jusqu'à la ville de Figeac, en remontant le Célé, un affluent du Lot, nous visiterions d'abord la grotte de Blars, qu'on nomme aussi la grotte de Marcillac, et qui passe pour la plus belle du département. Ici les stalactites se présentent sous les formes d'autels, de mausolées, d'obélisques, d'arcades presque régulières. On cite surtout une colonnette de dix-neuf mètres, qui, d'un socle d'environ huit mètres, semble s'élever, demi-transparente et couverte de jolies facettes, jusqu'à la voûte, d'où, au contraire, elle a mis de longues années à découler goutte à goutte.

Nous monterions ensuite auprès du village d'Assier, sur une colline qui porte des ruines imposantes : ce sont celles d'un des plus magnifiques manoirs de la Renaissance. Ce château, décoré avec un luxe d'ornementation incroyable, a été vendu au milieu du siècle dernier pour être démoli. Galliot de Genouillac, qui, pour le construire, a dû prodiguer des sommes énormes et appeler les plus grands artistes de son temps, repose dans l'église paroissiale du village, qui a été construite après le château, et qui porte la date de 1545. Sur ce tombeau, en marbre gris, orné de six petites colonnes et de la statue de Galliot, on lit cette inscription : *Après la mort bonne renommée demeurée.* La voûte de cette chapelle du tombeau est très hardie, et offre une étoile à dix rayons d'une exécution soignée.

Figeac s'est formée et a grandi peu à peu à l'ombre d'un monastère fondé en 755. Dès l'année 1001, elle fut assez forte pour obtenir de l'abbé ses franchises et l'autorisation de se gouverner par sept consuls. Elle compte aujourd'hui 7,600 âmes, et occupe une colline arrondie et isolée, dont la base est baignée par la Celle, au centre d'une vallée que bordent des montagnes couvertes de bois et de vignobles. L'église de l'ancienne abbaye présente au-dessus de son maître-autel un dôme d'une construction singulière. Il affecte d'abord la forme cylindrique, et se termine en un cône à huit faces. Dans l'église Notre-Dame du Puy, le maître-autel est orné de quatre colonnes torses d'ordre corinthien, en bois sculpté, d'un admirable travail. Des anges, pour se montrer, écartent des pampres enroulés autour des colonnes, et sous lesquels pendent des raisins. Le bois a reçu de la main de l'artiste la légèreté du feuillage.

En revenant à Cahors, nous gagnerions Montauban et Toulouse. Au lieu de cela, nous allons visiter à vol d'oiseau quelques villes principales sur les affluents de la rive droite de la Garonne, l'Aveyron et le Tarn.

Villefranche de Rouergue, ville de 10,000 âmes, ne date que du règne de saint Louis. Le frère du roi, Alphonse, comte de Toulouse, en traça les fondations au confluent de l'Alzou et de l'Aveyron. C'est ce qui explique sa distribution régulière. Quatre grandes rues, assez bien alignées, se coupent à angles droits. Un superbe porche décore l'entrée de sa cathédrale, et sert de base à une haute tour flanquée de quatre tourelles. Cette ville occupe la place d'une antique cité disparue, *Carentomag.*

A quelques lieues de là est la montagne brûlante de Fontaynes. Vous pourriez croire à ce nom que c'est un volcan : c'est une houillère qui a pris feu depuis un assez grand nombre de siècles pour que la date s'en soit perdue. La montagne a plus de cent trente mètres d'élévation ; elle est crevassée vers la moitié de sa pente, et par trois soupiraux on distingue à la nuit la lueur du feu. En approchant de ces soupiraux, on sent la terre résonner sous ses pas ; si l'on y enfonce un bâton, on l'en retire embrasé.

Assise sur une colline à plus de cinquante mètres au-dessus de l'Aveyron, Rodez a un clocher qui s'aperçoit de soixante kilomètres. La ville, qui contient 12,000 âmes, est petite, et généralement mal bâtie. Mais, aujourd'hui qu'elle est desservie par un embranchement de chemin de fer, qui lui ouvre une double communication vers le nord et le sud, il faut espérer qu'elle redoublera d'efforts pour régulariser et élargir ses rues, les maintenir propres, et donner un aspect plus séduisant à ses maisons. Déjà les abords de la cathédrale ont été complètement transformés. Rodez, d'ailleurs, est entourée d'un boulevard où il y aurait peu de chose à faire pour obtenir une promenade très agréable. De sa situation élevée, Rodez jouit d'un horizon très étendu ; mais cet horizon est plus vaste que riant. La vallée de l'Aveyron manque de vignes et de vergers. César a mentionné Rodez sous le nom de *Segodunum*, la cité principale des *Ruteni*. Dès le ve siècle elle était le siège d'un évêché. Ce nom de *Ruteni*, qui signifie *rouge* en langue celtique, vient très probablement de la couleur du sol, qui affecte une teinte rouge très prononcée. Par opposition, la voisine de Rodez, Albi, a pris son nom de la couleur blanche de ses terrains crayeux.

La cathédrale est un superbe édifice, commencé vers la fin du XIIIe siècle, et qui ne fut complètement achevé qu'au XVIe. Ainsi que plusieurs autres églises du Midi, elle n'a que des entrées latérales, et point de grand portail sur sa façade, cette façade, d'ailleurs, s'appliquant autrefois aux anciens murs de ville et n'étant pas accessible. A l'intérieur, la place de ce portail est occupée par un autel qui fait face au chœur, et à côté se trouve une chapelle du Saint-Sépulcre, à voûte plate. Les arabesques des parties latérales du chœur et de l'entrée de la sacristie sont d'un goût exquis. Le clocher est ce qu'il y a de plus remarquable. De sa base carrée s'élancent quatre tourelles, qui flanquent une tour octogone. Sur la plate-forme de cette tour s'élève une gracieuse lanterne percée à jour, couronnée par une statue de la sainte Vierge de grandeur colossale : les quatre tourelles, qui se rattachent à la grosse tour par de légers arcs-boutants, sont elles-mêmes couronnées par les statues des quatre évangélistes. Sur le pourtour de ce clocher règnent trois étages de galeries pratiquées sur des encorbellements, avec des ornements du travail le plus délicat.

Non loin de Rodez sont les cascades de Salles-de-Comtaux, formées par un ruisseau qui, en se divisant, se précipite d'environ quinze mètres de hauteur. Au village de Solsac est le Tindoul ; c'est un abîme ou grande crevasse dans une montagne rocheuse. Elle a plus de trente mètres d'ouverture, sur une profondeur à pic de près de cinquante mètres. Dans les fentes du roc croissent des chênes, des cerisiers et des frênes.

A l'est de la petite ville d'Espalion (4,400 âmes) sont les montagnes d'Aubrac, qui ont donné leur nom à une de nos meilleures races de bœufs ; elles séparaient l'ancien Rouergue du Gévaudan. Toute cette contrée a conservé une physionomie sauvage. Pendant le temps des neiges, les chemins n'y sont marqués que par de longues pierres dressées de distance en distance. La plupart des habitations ne sont que de pauvres chaumières, où les hommes et le bétail vivent en commun. La verdure commence à poindre dans la première quinzaine d'avril. Les montagnes, dont chacune a son propriétaire, se couvrent de bétail. « Un tel, dit-on, a une montagne de quarante vaches. La montagne d'un tel n'est que de vingt vaches. » Ce qui veut dire qu'il y a sur la montagne de tel ou tel assez de pâturage pour vingt ou quarante vaches.

L'abbaye de Sainte-Foy de Conques fut fondée, dit-on, vers la fin du IIIe siècle dans une espèce de désert, au milieu des plus âpres montagnes du Rouergue. Le bourg de Conques, presque inaccessible pendant une partie de l'hiver en raison de la difficulté des chemins, s'est élevé autour et sur l'emplacement de l'ancienne abbaye, dont toutes les dépendances ont disparu l'une après l'autre. L'église abbatiale a seule été conservée comme paroisse. C'est un admirable monument de style roman, bâti de 1030 à 1060 par les soins de l'abbé Odalric. Son plan figure une croix latine terminée à l'est par trois absides semi-circulaires. Aussi larges que la nef, les transepts sont partagés, comme celle-ci et comme le chœur, en trois divisions longitudinales par des arcades surmontées de vastes galeries qui couvrent toute l'étendue des bas côtés. Trois portes donnent accès dans l'église. A l'intersection des transepts s'élève une coupole sous une tour octogone; deux autres tours carrées flanquent la façade.

Cette façade est la plus belle partie de l'édifice. Ce qui frappe d'abord, c'est sa hauteur, inusitée à cette époque. Un vaste tympan en plein cintre, encadré dans un fronton, surmonte la porte occidentale. De chaque côté des fenêtres qui couronnent la porte, on observe quelques incrustations en mosaïques grossières, des étoiles rouges ou noires dans un cercle jaune, puis des losanges ou des parallélogrammes obliques et disposés en arête de poisson. Un immense bas-relief occupe le tympan. Le sujet de cette sculpture est celui qui se retrouve le plus fréquemment reproduit à la même place : le Jugement dernier. Trois zones horizontales divisent toute la composition et comprennent chacune plusieurs groupes.

Au centre de la zone du milieu, on voit le Christ assis sur un trône; à sa droite les élus, à sa gauche les damnés; même disposition pour la zone inférieure. Des anges portant la croix et les instruments de la Passion, d'autres sonnant de la trompette, occupent le haut du tympan ou la zone plus élevée. Ces sujets, remplis de personnages, sont traités avec plus de largeur que l'art n'en montre d'ordinaire à cette époque. Malgré l'incorrection du travail, on y remarque une tentative constante pour arriver à l'expression, tentative quelquefois suivie du succès.

L'intérieur de l'église n'est pas moins remarquable, et fait de l'abbatiale de Conques un des plus curieux monuments du midi de la France, un monument digne de lutter avec Saint-Sernin de Toulouse.

Le trésor de l'église de Conques, sauvé pendant la révolution par la piété des habitants, comprend quatre-vingt-deux objets, et permet de suivre l'histoire de l'orfèvrerie du IXe au XVIe siècle. On y remarque surtout : le reliquaire nommé l'A de Charlemagne, en forme de triangle dont la pointe est surmontée d'une boule en cristal, avec des cabochons et des intailles antiques parmi lesquelles on admire une Victoire écrivant sur un bouclier, morceau d'un très beau travail; une statuette de sainte Foy en vermeil, haute d'environ cinquante centimètres, œuvre du XIe siècle, couverte de pierres précieuses, d'intailles et de camées antiques, quelques-uns assez grands et d'un fort beau caractère; un émail byzantin de travail grec et fort ancien; une plaque de porphyre rouge carrée, enchâssée dans de l'argent niellé, datée de 1106; enfin des reliquaires merveilleux du XIIe siècle, entre autres la lanterne de saint Vincent, etc. etc.

Voyager dans les montagnes du Rouergue avait jadis son danger, comme l'attestent les ruines assez belles de la maison hospitalière ou Domerie d'Aubrac. On raconte que dans les premières années du XIIe siècle un vicomte de Flandre du nom d'Andalart, traversant ces montagnes du Rouergue pour se rendre en Espagne, où l'appelait un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice, fut détroussé par des brigands. A son retour, en l'an 1120, il fit bâtir dans ces mêmes montagnes un monastère, et y fonda un ordre hospitalier qui eut des prêtres, des chevaliers, des frères lais, des dames et des servantes, le tout consacré au service des pauvres et des voyageurs. Douze chevaliers guidaient et escortaient ceux-ci dans les gorges dange-

reuse. Le chef de l'ordre avait le titre de Dom, et la maison hospitalière fut apelée la Domerie. Cet ordre resta unique et indépendant jusqu'à sa suppression, en 1789; la marque distinctive était une croix de taffetas bleu à huit pointes, cousue à gauche sur le vêtement.

La ville de Milhau fut une des premières à se déclarer calviniste, et compta longtemps parmi les principales places du parti. Démantelée en 1629, elle a cessé de jouer un rôle politique, et est devenue une ville d'industrie et de commerce. Elle est aujourd'hui la plus riche du département; elle compte 14,000 habitants. C'est la patrie d'un des écrivains religieux les plus éminents de ce siècle, M. de Bonald.

La ville de Saint-Affrique (7,000 âmes) a eu à peu près les mêmes destinées. Dans toute la contrée environnante, et surtout au village de Roquefort, se fabrique un fromage dont la réputation est fort ancienne, puisque Pline en parle avec de grands éloges, comme d'un comestible qui s'expédiait à Rome. Il se fait avec du lait de chèvre et de brebis. Roquefort compte une vingtaine de caves à fromages, dont quelques-unes sont taillées entièrement dans le roc, et qui toutes sont pratiquées au fond d'une gorge où le soleil pénètre à peine quelques instants dans les plus longs jours. Plusieurs de ces caves ont jusqu'à trois étages. Leur température se maintient à peu près toute l'année à treize degrés centigrades. C'est là qu'on porte les fromages aussitôt qu'ils sont secs; c'est là qu'on les sale sur les deux faces l'une après l'autre, à vingt-quatre heures de distance, avec du sel fin. Au bout de deux jours on les frotte avec un gros linge, et plus tard on les ratisse avec un couteau. Ces opérations terminées, on les empile par huit à dix, et tous les quinze jours on a soin d'enlever la moisissure qui se forme. Cette moisissure, d'abord blanche, passe, en deux mois, à un ton verdâtre, puis à un ton rougeâtre; c'est alors que le fromage est assez fait, et qu'on le livre au commerce.


Cathédrale d'Albi.

Visitons le chef-lieu du département du Tarn, Albi, ville de 16,500 âmes. Les Romains la nommaient la cité des *Albienses*, et ils en tiraient des cavaliers estimés, qu'ils envoyaient tenir garnison dans la Thrace. Elle montre des bustes, des statuettes, des mosaïques, en souvenir de cette époque. Albi s'élève en pente douce, et très peu au-dessus de la rive du Tarn. Elle a démoli ses remparts, comblé leurs fossés, et aujourd'hui, de la rivière à la place du Vigan, sa plus belle place, c'est une large voie publique, entre des terrasses uniformes garnies d'une double allée d'ormes.

La cathédrale, entièrement construite en briques, fut commencée en 1282, consacrée en 1480, et achevée en 1512. Elle se compose d'une seule nef, séparée du chœur par un jubé. La voûte porte sur des pilastres peu saillants, et est recouverte entièrement de peintures appliquées sur un fond d'azur. Ces peintures, exécutées dans les premières années du XVIe siècle par des artistes italiens, représentent des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les arêtes des voûtes servent de cadres, et sont ornées d'arabesques peintes en blanc, et rehaussées d'or. Le jubé de la cathédrale d'Albi est en grande réputation auprès des connaisseurs. Le ciseau des artistes du moyen âge n'a jamais découpé la pierre avec une plus minutieuse et plus élégante précision. Six piliers effilés, garnis de trois étages de niches, supportent des arcs en ogive accouplés et ornés des plus charmantes arabesques. Malheureusement toutes les statuettes des niches ont été enlevées pendant les guerres de religion. Les

statues du chœur, qui sont des œuvres remarquables pour l'époque, auront été rapportées ou restaurées. Outre les douze apôtres, les prophètes, les patriarches, des vierges, on voit au-dessus des deux portes latérales deux empereurs chrétiens, Constance et Constantin.

Dans quelques chapelles de l'église Saint-Salvi, on reconnaît le style du IXe et du XIe siècle; mais le reste de l'édifice est évidemment postérieur, et ne date que du XIIIe.

La tradition donne une très haute antiquité à la tour du clocher, construite entièrement dans le style roman, et ornée de pilastres, de colonnes, de chapiteaux, d'un goût parfait; mais cette tour est seulement du XIe siècle.

L'hôtel de la préfecture, qui est l'ancien palais épiscopal, est flanqué de tours de formes variées; sa masse est plus majestueuse qu'élégante. Il faut louer Albi de son bel hôpital, qui ferait honneur à une de nos villes du premier ordre.

Pendant les guerres de l'empire, alors qu'il était difficile de tirer l'indigo de nos colonies, la culture du pastel avait acquis une grande importance dans les environs d'Albi. Aujourd'hui elle est diminuée des neuf dixièmes. Le pastel, qui donne une belle couleur bleue, est une plante qui préfère les terrains riches et profonds, et ne réussit que dans les sols calcaires. Albi fabrique surtout des toiles d'emballage, du linge de table et des molletons.

Tout proche d'Albi, et sur le territoire de la petite ville de Lescure, on voit une église isolée qui rappelle les édifices du XIe siècle. Au-dessus du portail se développent douze arcs à plein cintre, qui s'appuient sur six colonnes entremêlées de pieds-droits. Dans les ornements on remarque des animaux fantastiques ayant deux corps unis à une seule tête; des fleurons succèdent à des têtes de chat. L'archivolte est ornée de perles et de dés. Au-dessus de l'architrave sont placées deux consoles enrichies de figures et d'ornements symboliques. On reconnaît les signes du Bélier, du Lion, de la Vierge, du Taureau. Dans les espaces entre les consoles sont des faces rondes comme celles qu'on prête au soleil et à la lune. Les angles sont flanqués de colonnes dont les chapiteaux offrent quelques sujets tirés de l'histoire sainte. Entre l'architrave et l'archivolte on a sculpté sur une pierre carrée le monogramme du Christ, le X et le P de l'alphabet grec, et, aux deux côtés, l'alpha et l'oméga, la première et la dernière lettre du même alphabet, pour rappeler ces mots de l'Évangile : « Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toutes choses. »

La ville de Castres a-t-elle pris naissance vers le milieu du VIIe siècle, ou n'a-t-elle commencé à se former qu'à l'époque où Charlemagne fonda en ce lieu un monastère? C'est une question qui se discute depuis longtemps. Je me contenterai de vous dire que c'est une ville de 21,000 âmes, qui si elle n'a pas l'honneur d'être la capitale administrative de son département, en est bien la capitale industrielle et commerçante. Castres, en effet, compte de nombreuses fabriques de draps, d'étoffes de laine, de coton, de toiles, qui occupent soit en ville, soit à la campagne, plus de seize mille bras.

L'église Saint-Benoît, jadis cathédrale du diocèse, où l'on voit plusieurs bons tableaux de Rivals et de Lesueur; l'église Notre-Dame, qui possède des fonts baptismaux de la plus grande beauté; l'ancien palais épiscopal, bâti par Mansart, lequel sert aujourd'hui d'hôtel de ville, sont les seuls monuments de Castres. Ils sont tous modernes, et datent du XVIIe et du XVIIIe siècle.

Dans son voisinage immédiat, on va visiter le rocher tremblant, masse de trente mille kilogrammes placée en équilibre, de telle sorte que la force d'un homme suffit pour la faire osciller.

Nous commencerons notre voyage dans les Cévennes par visiter Saint-Pons, ville de 7,000 âmes, située dans une charmante vallée qu'arrose le Jaur. Ses maisons, dont la plupart sont bâties avec les marbres que fournissent abondamment les carrières voisines, ses jolies promenades, le bruit de ses milliers de métiers qui résonne dans les rues, tout, chez elle, annonce l'aisance et l'activité. On compte à Saint-Pons un nombre considé-

rable de filatures de laine et de fabrique de draps.

Bédarieux, simple chef-lieu de canton, dont la population dépasse 9,000 habitants, n'est, pour ainsi dire, qu'une vaste usine. Ses fabriques produisent des laines filées, des draps fins et communs, des étoffes de fleurets et de coton, des bas à longs poils, des chapeaux, de l'huile, du papier, des cuirs et du savon mou pour le foulage.

Toujours en poursuivant notre route vers le N.-O., nous trouvons Lodève, antique cité devenue un centre industriel du premier ordre. Lodève et Clermont-Lodève, sa voisine et sa rivale, font, à quelques nuances près, les mêmes articles que Bédarieux. A côté de Clermont, nous visiterons une manufacture dont la fondation remonte à plus d'un siècle, et où se tissent des draps pour l'armée. Cette manufacture est à elle seule un village, avec son église, son école, ses boutiques, ses maisons : elle occupe 7,000 ouvriers.

En suivant ce même versant, nous rencontrerons dans les vallées qui s'ouvrent à sa base le Vigan, ville de 5,000 âmes, et patrie du chevalier d'Assas. Ce martyr héroïque du devoir a aujourd'hui une statue en bronze exécutée par M. Gatteaux, laquelle porte pour inscription ses dernières paroles : *A moi, Auvergne ! ce sont les ennemis !*

Outre de nombreuses bonneteries, il existe au Vigan plusieurs filatures de soie grège. L'éducation des vers à soie et le dévidage des cocons sont la grande et presque l'unique affaire de sa population, fort éprouvée dans ces derniers temps par l'épidémie qui sévit sur ces précieuses chenilles ; toute la campagne autour du Vigan n'est qu'un immense champ de mûriers.

Alais est une ville commerçante et industrieuse, placée sur l'embranchement du chemin de fer de la Méditerranée, qui, partant de Nîmes, se prolonge jusqu'à Clermont. Dans le voisinage d'Alais se trouvent les mines de la Grand'-Combe, plusieurs établissements métallurgiques, où se traitent le fer, le zinc et le plomb ; l'importante usine de produits chimiques et d'aluminium de Salindres. Elle compte en outre dans ses murs une vingtaine de filatures de cocons, des métiers de bonneterie et de soie ; enfin son marché de soie grège et de denrées du Midi est considérable.

La ville, assez laide par elle-même, est encore assombrie par les flots de poussière noire que produisent la fumée des usines et des cheminées, et le transport du charbon. Ses quais, fort élevés et solidement construits, la protègent efficacement aujourd'hui contre les débordements du Gardon. Cette rivière, ou plutôt ce torrent, presque à sec les deux tiers de l'année, se gonfle, avec une rapidité effroyable, à chaque orage qui crève dans les montagnes, où il prend sa source. Alors en quelques heures il élève son niveau de cinq à six mètres. Mais ses eaux s'écoulent aussi vite qu'elles sont venues, non sans avoir produit d'affreux ravages. Le gouvernement a établi à Alais une école de mineurs, dirigée par un ingénieur en chef.

L'arrondissement d'Alais est le point de la France où la culture du mûrier a pris le plus d'extension. Cette culture a envahi la totalité de son territoire, et l'on peut dire que le mûrier constitue sa principale richesse, toutes les autres cultures étant subordonnées à la sienne.

Uzès est une jolie sous-préfecture de 6,000 âmes, qui élève des vers à soie et récolte des olives à côté du vieux château des anciens ducs d'Uzès, château flanqué de tours rondes et qui rappelle beaucoup la Bastille de Paris.

Pénétrons maintenant au cœur des Cévennes, et visitons l'ancien Gévaudan, aujourd'hui département de la Lozère. Ces montagnes sont en partie couvertes d'une pelouse, où viennent pâturer en été d'immenses troupeaux appartenant à des propriétaires du Languedoc.

L'arrondissement de Florac fut, sous le règne de Louis XIV, le théâtre de la dernière de nos guerres de religion. Quelques centaines de camisards (nom qu'on donna à ces protestants révoltés) tinrent longtemps en échec les troupes du maréchal de Villars. On pratiqua dès lors des routes militaires pour faciliter l'action des troupes et le transport

de l'artillerie. La guerre éteinte, ces routes ont rendu au pays de grands services commerciaux ; c'est ainsi que le Père souverainement bon, qui veille sur nous, fait naître le bien du mal même.

Florac est une petite ville de 2,000 âmes, située dans un étroit vallon qui a des vergers et quelques vignes. Une ville voisine, encore plus petite, Sainte-Énimie, située dans une gorge sauvage, entre des rochers à pic, avait un monastère de bénédictins. Une vieille légende en attribue la fondation à une fille de Clotaire II, fils de Chilpéric, la princesse Énimie, qui vivait au VIIe siècle.

La route qui réunit Florac et Mende passe sur un plateau calcaire élevé à plus de mille mètres au-dessus de la mer. Ce plateau, qui sépare le bassin du Tarn et celui du Lot, a douze kilomètres de largeur ; il est privé d'arbres, et même à peu près de terre végétale. L'aspect de ce désert stérile est effrayant. Dans l'hiver, le froid et les tourmentes rendent cette traversée dangereuse. Ce plateau a reçu le nom de Causse de Sauveterre. Ce plateau franchi, nous nous trouverons, en quittant la population de l'arrondissement de Florac, en grande partie protestante, parmi les populations des arrondissements de Mende et de Marvejols, qui sont toutes catholiques.

Gabalum était, au IVe siècle, le siège d'un évêché. Les Vandales la détruisirent et martyrisèrent son évêque, saint Privat, dans un petit bourg nommé *Mimate* ou *Mimatensis Mons.* Le petit bourg éleva un tombeau au saint, et devint à son tour siège épiscopal. C'est aujourd'hui la ville de Mende, peuplée de 6,500 habitants. Elle a dû ses premières murailles à un Adalbert, élu évêque du Gévaudan en 1151. L'un des clochers de sa cathédrale est remarquable par la délicatesse du travail. Les plafonds de son palais épiscopal, aujourd'hui l'hôtel de la préfecture, sont ornés de bonnes peintures. Notre célèbre chimiste Chaptal est né près de Mende, au village de Nojaret.

En 1829, on a découvert sur l'emplacement où fut l'antique ville de *Gabalum,* et qu'occupe aujourd'hui le bourg Javols, les restes d'un cirque, et au milieu une colonne en pierre calcaire, avec une inscription constatant sa dédicace par la cité des Gabales à Posthume, qui, après avoir été préfet des Gaules, devint empereur en 258. On a trouvé plusieurs statuettes de dieux lares, des ustensiles de ménage, de la poterie, des fragments de pavé en mosaïque et des médailles fort curieuses. Il y en a de la colonie de Nîmes, avec l'effigie des enfants d'Agrippa. D'autres portent l'effigie d'Auguste, et au revers l'autel de Lyon consacré à Rome et à cet empereur par soixante tribus gauloises, au confluent de la Saône et du Rhône, etc.

Marvejols est une petite ville de 5,000 âmes, qui eut de l'importance à l'époque de nos guerres contre les Anglais. Charles V et Charles VII avaient récompensé par l'octroi de plusieurs privilèges le courage de ses habitants.

Un souvenir glorieux et triste de cette époque se rattache aux ruines de la forteresse de Châteauneuf-Randon, petite ville située sur une montagne, à vingt-quatre kilomètres de Mende. En 1380, notre vaillant connétable du Guesclin mourut devant cette place, une des dernières qu'il s'agissait de reprendre aux Anglais. Le gouverneur de Randon avait capitulé avec le connétable, et s'était engagé à rendre la ville dans quinze jours s'il n'était pas secouru. Le terme expiré, la mort de du Guesclin ne l'empêcha point de faire honneur à sa parole, et il vint déposer sur le cercueil du héros les clefs de la ville avec son épée. En 1820, on a eu la bonne pensée d'élever un modeste monument sur le lieu où l'armée française était alors campée, au hameau de Bitarelle.

Passons du Gévaudan dans l'ancien Vivarais, aujourd'hui département de l'Ardèche, entre les Cévennes et le cours du Rhône. Nous visiterons, dans sa partie montagneuse, Largentière, qui portait jadis le nom de Segnalières, et n'était qu'un modeste hameau, jusqu'au jour où la découverte de mines d'argent dans son voisinage donna de l'importance à sa possession. On y bâtit alors, dit la chronique, « maintes forteresses, maintes tours et bastions. » Je dois

ajouter qu'on y construisit aussi, sans doute par reconnaissance envers Dieu, une belle église romano-byzantine. Depuis la découverte de l'Amérique, les mines de Largentière ne sont plus exploitées. Cependant, dans cette même partie des Cévennes, les mines de plomb argentifère de Vialas sont l'objet d'une exploitation très active.

Privas, ville de 7,300 habitants, doit à sa position centrale l'honneur d'être préfecture.

Au XVIe siècle, cependant, ce fut une place extrêmement forte, et qui joua un grand rôle dans nos guerres de religion. Sauf dans les parties trop élevées, et par conséquent trop froides, les habitants de l'Ardèche se livrent en grand à l'éducation des vers à soie. Cette industrie est devenue l'industrie capitale du pays, et en a complètement changé l'aspect. C'est elle qui l'a civilisé, et en a banni l'affreuse misère où il était autrefois plongé.

Aubenas (7,500 habitants) est dans une position charmante, sur une verte colline, au pied de laquelle coule l'Ardèche. De ce côté, des allées ombragées offrent aux promeneurs une perspective aussi étendue que variée. L'œil suit les courbes de la rivière, se repose sur des champs couverts de mûriers, et derrière les falaises volcaniques, derrière des montagnes boisées, mesure la hauteur des cimes du Coiron, qui se perdent dans les nuages.

Aubenas est le marché régulateur des soies grèges du Midi. Elle reçoit plus de la moitié des soies grèges du monde entier, et expédie chaque mois un million et demi de marchandises.

D'Aubenas nous pousserons jusqu'au bourg de Vallon, pour admirer une des merveilles de la nature, le pont de l'Arc, situé dans son voisinage. Figurez-vous une immense masse de rochers reliant deux montagnes et barrant le cours de l'Ardèche, et, dans cette masse percée de part en part, une trouée de trente mètres d'élévation sur soixante mètres de largeur. Cette ouverture, ayant toute la régularité géométrique d'une arche de pont, impressionne d'autant plus qu'elle se trouve dans un site où les traces de tous les effroyables cataclysmes qui ont bouleversé la surface de notre globe apparaissent comme si elles dataient d'hier. Ici c'est l'Ardèche se frayant un passage entre des murailles de rochers aux assises disloquées ; là de nouvelles montagnes formées des débris, des ruines des montagnes écroulées. Partout l'image de la destruction, du chaos, de soulèvements produits par une force d'expansion qui défie tous les calculs de la science.

Le rameau des Cévennes qui sépare les eaux de la Loire de celles qui vont au Rhône, s'appelle les monts Boutières. Leur sommet le plus élevé est le Mezenc. On donne le nom de montagnes du Coiron à celles qui s'étendent entre Largentière et Privas, et encaissent du côté du nord la vallée de l'Ardèche. A mesure qu'on s'éloigne du Rhône, les rochers prennent un caractère basaltique, et l'on reconnaît quelques-uns des cratères qui ont dû vomir les masses de laves qu'on rencontre à chaque pas. A Saint-Jean-le-Noir, dans les environs de Privas, un de ces anciens cratères a été longtemps habité. Chacune de ces crevasses par lesquelles la flamme a dû se faire jour a reçu un ménage. On a taillé des rampes ou plates-formes pour communiquer de l'une à l'autre. Il a fallu, pour les faire abandonner, des accidents occasionnés par les pluies et par les fortes gelées.

Annonay est une ville très ancienne. On prétend que son nom vient du mot latin *annoniacum*, qui se traduirait par magasin à blé, parce que les Romains avaient établi sur ce point un de leurs grands dépôts d'approvisionnements militaires. Les maisons y sont, pour ainsi dire, disséminées sur plusieurs petits coteaux et dans des vallons, au confluent de deux modestes cours d'eau, la Cance et la Deaume. Avant de construire le grand pont suspendu de Tain à Tournon, M. Séguin avait construit sur la Deaume un petit pont de ce genre comme pour essai. Cette ville, qui compte plus de 8,000 habitants, s'est adonnée à la préparation des peaux pour la ganterie, qui est pour elle une affaire de quinze millions par an ; à la filature de la soie (1,500 ouvriers, huit millions), et à la fabrication des papiers (1,500 ouvriers, quatre millions).

Le papier est, dit-on, une invention venue de la Chine, et les premiers essais qui eurent lieu en Europe furent faits à Valence par les Maures. Cependant une tradition adoptée par quelques écrivains raconte que, lors de la première croisade, quelques prisonniers français furent employés chez un Sarrasin qui fabriquait du papier. De retour en France, ils y rapportèrent cette industrie. Ils étaient, dit-on, au nombre de dix à douze; mais la tradition n'a conservé que les noms de Montgolfier, Malmenayde et Faguerolles, trois noms qu'on retrouve encore aujourd'hui dans la fabrication du papier.

La ville d'Annonay, qui a contribué pour beaucoup au perfectionnement de la fabrication du papier, a vu naître l'invention des ballons. On raconte que Mme de Montgolfier (morte en 1845 plus que centenaire), femme d'un fabricant d'Annonay, ayant placé un jupon sur un de ces paniers d'osiers à claire-voie dont on fait usage pour sécher le linge, vit le jupon s'élever assez haut dans l'air. C'est de l'observation de ce fait que les deux frères Montgolfier sont partis, en 1783, pour leur premier essai d'un ballon. Ce fut dans le principe une enveloppe légère, mais d'un grand volume, où l'air intérieur était dilaté par le feu d'un réchaud fixé au-dessous de l'orifice. Le réchaud était chargé de paille et de laine hachées ensemble. Plus tard, le physicien Charles imagina de gonfler le ballon avec du gaz hydrogène, quinze fois plus léger que l'air atmosphérique. Un tissu fut exprès fabriqué à Lyon, et enduit d'un vernis particulier, de manière à pouvoir contenir ce gaz. Charles ferma l'orifice du ballon par une soupape qui permit de donner issue au gaz, et par conséquent de faire descendre le ballon à volonté.

Au sortir d'Annonay, une belle route, qui franchit quelques montagnes, nous conduit dans le bassin de la Loire, dans l'ancienne province du Forez, à Saint-Étienne.

Vers la fin du xe siècle, Saint-Étienne se composait d'un château sur le penchant d'une colline, et, au bas du château, une chapelle et quelques maisons. La commune ne prit une certaine importance que sous le règne de Charles VII, qui l'autorisa, en 1444, à s'abriter derrière un rempart d'un mètre et demi d'épaisseur et de six mètres et demi d'élévation, pour se défendre en cas de surprise de la part de l'Anglais. A supposer qu'elle réclamât la même faveur, il lui faudrait aujourd'hui une enceinte dix fois plus considérable. Elle fabriquait le fer, ce qui décida, sous le règne de François Ier, un ingénieur à demander l'autorisation d'y établir des ateliers pour une fabrication d'armes, ateliers qui, pendant longtemps, ne donnèrent que de faibles produits. Vers le milieu du xvie siècle, la rubanerie, qui de Lyon s'était étendue à Saint-Chamond, s'établit à Saint-Étienne. Il se trouve que les eaux du Furens sont très pures et tout à fait convenables pour le décreusage de la soie; le moulinage de la soie et la fabrique de rubans prospèrent à côté de l'industrie du fer et de l'exploitation d'abondantes mines de houille. Depuis cette époque, Saint-Étienne a constamment vu croître sa fortune et sa population, qui s'élève aujourd'hui à 100,000 âmes. L'abondance et le bas prix du combustible ont donné naissance à de nombreuses usines métallurgiques : hauts fourneaux, forges, fonderies, laminoirs, etc.

Nous aurons ici peu de monuments à visiter. Des quatre églises, une seule mérite qu'on la remarque, à cause de son ancienneté; mais nous entrerons dans le musée industriel, où se conservent des bois de fusils sculptés, des canons, des platines, des garnitures d'armes à feu gravées et ciselées par les plus habiles ouvriers du pays; des échantillons de rubans de tout genre, des velours, etc.

Aujourd'hui Saint-Étienne, devenue le chef-lieu du département de la Loire, livre annuellement au commerce de la quincaillerie pour plus de cinq millions et demi de produits, qu'ont fabriqués plus de 7,000 ouvriers, hommes et femmes. Elle fait aussi de la serrurerie commune, mais en petite quantité. Elle confectionne chaque semaine 12,000 douzaines de couteaux ; la plupart sont de grossiers couteaux à manches de corne ou de bois noirci qu'on appelle *custuches*. Sa

fabrication de limes occupe une centaine d'ouvriers.

Pour dessécher le bois qu'on emploie pour les fusils, autrefois il ne fallait pas moins de trois ans. Depuis quelques années la manufacture d'armes de Saint-Étienne a imaginé d'employer la vapeur condensée, qui pénètre le bois et entraîne avec elle la partie aqueuse; la dessiccation complète s'achève ensuite à l'air libre ou dans une étuve : de la sorte, trois mois suffisent. Pour le canon d'un fusil de munition, on fait d'abord une *maquette* ou longue lame de fer (qui ne se forge plus au marteau, mais qui se passe au laminoir). La maquette est plus large et plus épaisse à un bout qu'à l'autre : c'est à ce bout que sera le *tonnerre* du fusil, la partie basse où la poudre s'embrase, et qui doit être la plus forte. A l'aide du feu et du marteau, on roule la maquette en un tube sur une gouttière en fonte, et l'on soude les deux bords après avoir introduit une broche. On se sert d'alésoirs pour amincir et égaliser le tube à l'intérieur; on use l'extérieur sur une meule. Depuis le nouveau procédé de dessiccation des bois, et depuis que la maquette se fait au laminoir, on compte que la manufacture d'armes, mettant en réquisition tous les bras qui travaillent le fer dans la ville et aux environs, pourrait confectionner 300,000 fusils en un an. La manufacture est exploitée par des entrepreneurs, qui travaillent sous la direction d'un corps d'officiers d'artillerie. Ceux-ci dressent les devis, et surveillent la fabrication et l'exécution des marchés passés avec les entrepreneurs. Les autres fabriques de la ville ne peuvent confectionner que les armes de chasse. Leurs fusils de luxe sont en grande réputation, et s'exportent dans le Levant et dans les Indes. Elles font d'excellents fusils à canon tordu, c'est-à-dire que les fibres du fer et la soudure ont reçu une direction en spirale. Ils résistent mieux à l'action de la poudre, et, s'ils cèdent, l'explosion présente moins de danger, car la forme en spirale empêche le tube de voler en éclats. Elles font aussi les fusils dont les canons sont à rubans, c'est-à-dire qu'ils sont faits avec un ruban de fer bien corroyé, et qui s'enroule en hélice sur une broche servant de moule. Pour les fusils à deux canons, on emploie deux broches, et le ruban s'enroule alternativement de l'une à l'autre en une double hélice.

Tu aurais peine à croire, Henriette, en voyant ce sol couvert d'une poussière de charbon, cette population toute noire qui ne manie que le fer et le feu, qu'au milieu de cette atmosphère enfumée éclosent les plus frais accessoires de toilette. En effet, à côté de ces mains qui travaillent le fer, d'autres mains tissent cette brillante rubanerie dont les dessins varient à chaque saison. Plus de 15,000 métiers, la plupart à la Jacquard, battent à Saint-Étienne, à Saint-Chamond et dans les communes voisines, emploient 28,000 ouvriers, et produisent annuellement une valeur de 65,000,000 de francs. Environ 1,800 autres métiers fournissent par jour cent cinquante mille mètres de lacet.

La population de Saint-Étienne se compose encore d'un autre élément, le mineur. Le sol houiller s'étend de la Loire au Rhône en suivant la petite rivière du Gier. Saint-Étienne et Rive-de-Gier, ville de 14,000 âmes, sont les deux grands centres d'exploitation. Le groupe de Saint-Étienne comprend vingt-huit concessions d'une richesse variable, mais en générale d'une qualité supérieure; quelques-unes ont jusqu'à dix-huit couches de houille, dont les épaisseurs réunies vont à trente-cinq mètres. Rive-de-Gier comprend vingt-sept concessions. Elles semblent avoir été fouillées avant celles de Saint-Étienne, et les excavations y sont très profondes, ce qui donne lieu à des frais plus considérables. Comme elles sont très voisines les unes des autres et communiquent fréquemment entre elles, soit par les ateliers souterrains, soit par les fissures du sol, l'inondation les menace et les envahit successivement. A cet inconvénient on oppose des pompes mises en mouvement par de puissantes machines à vapeur. Saint-Étienne et Rive-de-Gier fournissent ensemble environ trente millions de quintaux métriques de houille, c'est-à-dire plus de la moitié de la production actuelle de la France.

Ces produits s'écoulent par deux chemins de fer, dont l'un va chercher la Loire à Roanne et l'autre rejoint le Rhône à Lyon.

Dans notre civilisation moderne, la houille joue un rôle plus important que le bois. Sans la houille, point d'éclairage au gaz, point de machines à vapeur. La houille a remplacé le bois pour la fabrication du fer, et, grâce à elle, le fer, produit à moins de frais, se substitue partout au bois dans la construction des navires, des maisons, des meubles, etc. Et cependant, il n'y a que trois quarts de siècle, la houille était méconnue à Paris, on l'on avait essayé de l'acclimater par un hiver rigoureux pour suppléer au bois, qui manquait.

Tu me demanderas sans doute, Henriette, comment s'est formé ce précieux combustible qu'on appelle le charbon de terre. Ta question mérite une réponse.

Aux premiers âges du monde, le sol était couvert d'une végétation luxuriante dont les débris annoncent pour l'Europe un climat tropical. Les torrents, les fleuves, les courants ont entraîné dans des bassins restreints, lacs, estuaires, golfes, anses marines, à l'abri de l'action des vagues, des produits variés de cette végétation, et les ont enfouis sous des couches de sables et d'argiles qui, par l'action du temps, sous une pression énorme, et peut-être sous l'influence des feux souterrains, se sont convertis en grès ou en schistes. C'est ce qui t'explique comment les couches de houille se présentent en lits généralement peu épais, ne forment point de dépôts généraux à la surface du globe et ne se montrent jamais qu'en bassins isolés. Ainsi enfouis dans ces bassins, les arbres sont entrés dans une période lente de décomposition, où ont disparu toutes les parties altérables du végétal : le carbone seul est resté intact, et a passé, soit à l'état de tourbe, soit à celui de lignite ou de houille. On rencontre dans les houillères tous les spécimens de la végétation des tropiques, et les courants marins les ont portés à l'origine jusque sous les glaces du pôle.

Une descente dans les houillères représente un voyage dans les régions inconnues de l'ancien monde. « Les peintures de feuillages les plus exquises qui recouvrent les lambris des palais de l'Italie, dit le géologue Buckland, ne peuvent entrer en comparaison avec la belle profusion des formes végétales éteintes qui tapissent les galeries de certaines mines de houille : c'est un dais d'une magnifique tapisserie, qu'enrichissent des festons d'un gracieux feuillage, jetés sans règle et avec une sorte de profusion sauvage sur tous les points de sa surface. Ce qui en rehausse encore l'effet, c'est le contraste de la couleur de ces végétaux avec la teinte pâle du fond que forme la roche à laquelle ils sont fixés. Le spectateur se sent transporté comme par enchantement dans les forêts d'un autre monde ; il y est entouré d'arbres de formes et de caractères maintenant inconnus à la surface du globe, et qui s'offrent à son admiration dans toute la beauté et la vigueur de leur vie primitive. Leurs troncs écailleux, leurs branches inclinées, avec toutes les délicatesses de leurs feuillages, s'étalent devant lui, à peine altérés par les âges qu'ils ont traversés pour arriver jusqu'à nous ; ils sont là comme des témoins fidèles de systèmes de végétation qui ont eu leur commencement et leur fin à des époques dont, sortant de leur linceul de pierre, ils viennent, en quelque sorte, nous raconter la véridique histoire. »

A ces belles paroles du savant anglais je n'ajouterai qu'un mot, mes enfants, pour vous faire admirer et bénir cette Providence paternelle qui a enfoui dans les entrailles du sol une provision presque inépuisable d'un combustible si nécessaire à l'industrie humaine.

Rive-de-Gier communique au Rhône par un canal de peu d'étendue, mais qui présente un des travaux les plus étonnants pour sa solidité et l'énormité des blocs employés. C'est une chaussée destinée à retenir la masse des eaux d'un réservoir qui alimente le canal dans les temps de sécheresse. Trois murs parallèles, dont le moindre a plus de trois mètres d'épaisseur et les deux autres plus de six mètres, ont reçu entre eux des remblais de terre. Le tout forme un massif

solidement lié de cent vingt mètres d'épaisseur. Deux robinets et une bonde sont pratiqués dans deux galeries l'une au-dessus de l'autre.

Les nombreuses verreries de Rive-de-Gier fabriquent annuellement de cinq à six millions de bouteilles. Elles fournissent aussi les vitres, les verres de couleur et la gobeletterie. Vous savez que la matière du verre est un mélange de sable et de potasse ou de soude, élaboré, broyé et exposé dans un creuset à un feu violent pendant trente heures.

Pour faire une bouteille, on prend dans le creuset de la matière en fusion au bout d'un long tube de fer, et l'on souffle une grosse boule, à peu près comme les enfants soufflent des bulles de savon avec un chalumeau de paille. En soufflant et agitant le tube, on allonge cette boule, on la roule sur une sorte d'enclume, et on l'applique sur un moule en fer qui détermine la forme du fond. Le col résulte du poids de la masse. Une longue habitude apprend à l'ouvrier souffleur à ne prendre que juste la quantité de matière nécessaire pour que ses bouteilles aient toutes à peu près la même épaisseur et le même volume. Bien souffler une bouteille est un art fort difficile.

Pour faire un verre à vitre, on commence de même par souffler une boule. S'il veut lui donner une grande dimension, le souffleur est souvent obligé de remettre la boule au feu, de la grossir de nouvelle matière, et de souffler à diverses reprises. Quand elle a acquis le volume désiré, il la balance avec force, et la roule de même sur une table de fonte, où elle prend une forme allongée. Avec le tranchant d'un fer mouillé d'eau froide, il coupe la calotte d'en haut et celle d'en bas, de manière à obtenir une sorte de manchon, qu'il fend de même dans sa longueur. Le manchon ainsi fendu est porté dans un four à étendre, où le verre se développe en une feuille plate.

« Les ouvriers manchonniers, dit M. Bontemps, ancien directeur de la verrerie de Choisy-le-Roi, dans un article fort curieux sur la fabrication du verre, se gardent d'enseigner leur métier à d'autres qu'à leurs enfants. C'est presque le seul privilège héréditaire qui ait survécu à nos diverses révolutions. Une partie des ouvriers verriers, principalement les ouvriers en bouteilles, étaient nobles; les gentilshommes ne dérogeaient pas dans cette profession : quand le verre était fondu, *Messieurs* montaient sur place pour souffler les bouteilles. Les ouvriers manchonniers n'étaient pas nobles; mais, comme on fut obligé, dans le principe, d'en faire venir d'Allemagne, ces ouvriers convinrent entre eux de ne pas former d'autres élèves que leurs enfants. »

Montbrison, qui ne compte pas beaucoup plus de 6,000 âmes, fait une modeste figure à côté de Saint-Étienne. Les antiquaires font dériver son nom de *mons*, le mont, et de *Briso*, déesse du sommeil, disent-ils, qui eut jadis un temple sur la butte volcanique où l'on voit aujourd'hui les ruines du château des comtes du Forez. Il ne leur manquerait plus que d'expliquer par là cette somnolence dans laquelle Montbrison semble se plaire, à quelques lieues d'une industrie si vivace. Elle a des eaux minérales froides, qui se prennent dans le cas d'atonie de l'estomac. Son principal monument est sa cathédrale de Notre-Dame-de-l'Espérance, qui date en partie du XIIIe siècle.

Derrière le chœur de Notre-Dame se trouve la grande salle de la *Diana*, longue de vingt mètres, ainsi nommée des réunions du chapitre (*decana*) qui s'y tenaient autrefois. Elle est décorée d'une voûte en ogive, composée de longs ais de bois couverts de peintures héraldiques, qu'entoure un cordon d'animaux fantastiques. La construction de cette salle paraît remonter à l'an 1300; la décoration, qui a été récemment restaurée, en est attribuée à Jeanne de Bourbon, dans la seconde moitié du XIVe siècle.

La soirée étant trop avancée, nous remettrons à demain à visiter l'Auvergne.

DOUZIÈME VOYAGE

AUVERGNE

Le Puy. — Brioude. — Saint-Flour. — Aurillac. — Clermont. — Thiers. — Riom. — Montluçon. — Saint-Amand.

Ce soir, mes enfants, nous allons faire un vrai voyage d'artiste.

Nous entreprendrons une promenade en Auvergne. Je vous engage à prendre vos crayons, et surtout le long bâton ferré des voyageurs de montagnes.

Nous commençons par la ville d'Yssingeaux, ville ancienne de 8,000 habitants, qui avait pour armes cinq coqs, en langue du pays, cinq *jaux*. Nous nous enfonçons bravement dans la montagne, sous la conduite d'un guide, jusqu'au village de Chaudeyrolles, et nous montons sur le Mezenc, montagne de dix-sept cent cinquante-quatre mètres, d'où notre regard découvre, à l'ouest, la cime du Cantal et celle des monts Dore et des monts Dôme. En nous tournant vers l'est, on nous assure que, par un beau ciel, nous pourrions distinguer, au-dessus des monts de la Savoie, la cime du gigantesque mont Blanc, distant de nous de deux cents kilomètres.

Notre guide nous conduira ensuite par le Monastier, ville de 3,500 âmes. Nous donnerons un coup d'œil à certaines figures d'hommes et d'animaux qui ornent le portail de son église, et qui semblent représenter les signes du zodiaque. Nous passerons la Loire pour venir au lac de Bouchet-Saint-Nicolas. Figurez-vous un entonnoir formé par quatre montagnes toutes couvertes de scories et de débris de laves. Ce lac, qui mesure quatre mille cinq cents mètres de circonférence, occupe l'ancien cratère d'un volcan, et n'est habité que par quelques poissons de très petite taille.

De là nous venons au Puy, ville de 20,000 âmes, qui couvre le flanc méridional du mont Anis, et est dominée par la cathédrale. Au-dessus s'élève la masse basaltique du rocher Corneille, dike gigantesque, taillé à pic, et composé d'énormes blocs de brèche volcanique. On y monte par des marches pratiquées dans le roc; diverses plates-formes, étagées sur le rocher, portent des vestiges de tours, des ponts-levis et des murs crénelés, restes d'anciennes fortifications. Sur la plate-forme la plus élevée qui est à cent trente mètres au-dessus de la place de la ville, se dresse la statue colossale de Notre-Dame de France, coulée en fonte de fer d'après le modèle de M. Bonassieux, avec deux cent treize canons pris sur les Russes à Sébastopol. Haute de seize mètres, elle pèse cent mille kilogrammes. Un escalier intérieur, en pierre et en fonte, et une échelle

de fer permettent de monter jusqu'au sommet de la couronne de la Vierge, d'où l'on découvre un immense horizon. A la base de ces crêtes déchirées, un petit bois dessine, du côté de l'est, une gracieuse ceinture. Tout proche de la ville, et du fond de la vallée où coule la Loire, se dresse un rocher, qui a la forme d'une pyramide. C'est une brèche volcanique escarpée de toutes parts, et qui a plus de quatre-vingt-dix mètres d'élévation, et au plus cent soixante-dix mètres de circonférence à la base. Vers la fin du xe siècle, on a construit tout au haut une très petite chapelle, surmontée d'un clocher en aiguille. De loin, l'œil confond l'ouvrage de la nature avec l'œuvre des hommes, et l'ensemble présente l'aspect d'un superbe obélisque. On lui donne le nom de l'Aiguille. On monte à la chapelle par deux cent dix-huit marches, taillées en spirale dans le roc. Il y a trois stations, marquées par trois oratoires. La chapelle actuelle porte l'empreinte de différentes époques, toutes très anciennes. Les chapiteaux de ses colonnettes sont tous différents, et ornés de figures emblématiques. Au-dessus de la principale entrée est un bas-relief représentant une face humaine qu'un aigle couvre de ses ailes déployées. Des deux côtés, deux figures de femmes se terminent, l'une par une queue de poisson, l'autre par une queue de serpent.



Ville du Puy.

Le Puy possède une cathédrale dont les parties les plus importantes doivent être rapportées au xie et au xiie siècle. La façade tient à la fois du style roman et du style ogival: elle offre quatre ordonnances de colonnes avec des portiques dont tous les arcs sont à plein cintre. L'entrée principale n'est point par la façade, mais du côté du midi, par un escalier de cent dix-huit marches, auquel on arrive en gravissant une suite de plans inclinés, et au-dessus duquel s'ouvre une belle voûte d'environ vingt mètres d'élévation. Jusqu'en 1781, époque où ce monument a été restauré, on entrait immédiatement par là dans l'église, et l'on se trouvait avoir devant soi le chœur, et derrière soi les nefs, qui sont au nombre de trois, basses et lourdes. Le maître-autel, l'orgue et la chaire se recommandent par des sculptures d'un beau travail. On conserve dans la cathédrale, sous un riche baldaquin chargé d'ex-voto en or, une statue de la sainte Vierge en bois de cèdre, qui est depuis des siècles le but de nombreux pèlerinages. Le musée a quelques très bons tableaux flamands. Le Puy a une industrie qui lui est tout à fait particulière, c'est la fabrication, à destination de l'Espagne, des outres ou peaux de boucs préparées et cousues en forme de sacs, pour contenir des liquides. On ne se sert d'outres en France que très rarement, et seulement pour le transport des huiles, ou pour l'instrument qu'on appelle cornemuse. On fabrique aussi exclusivement au Puy et dans ses environs une espèce de dentelle à bas prix (blondes communes, dites du Puy) et les grelots que l'on met au collier des chevaux de roulage et de diligence.

A moins de quatre kilomètres du Puy est le château de Polignac. C'est un vieux donjon entouré de tours, dont les unes sont rondes, et les autres ont quatre faces ou davantage, sans plan distinct, sans régularité aucune. Au centre du donjon, qui est assez bien conservé, est creusé dans le roc un puits ou silo de quatorze mètres de circonférence. On

trouve au fond de ce puits une salle voûtée en ogive, et nullement de construction romaine. L'âge de ce château est inconnu, mais rien dans ses ruines ne remonte au delà du XIe siècle. Sur une large pierre placée à l'angle extérieur du bâtiment qui servait de cellier, on a découvert une inscription latine, que M. Delalande a traduite ainsi : « Tibère Claude César Auguste, vainqueur des Germains, grand pontife, dans la cinquième année de la puissance tribunitienne, *imperator* pour la vingt et unième fois, père de la patrie, consul pour la quatrième fois. » On a aussi donné le nom de Masque d'Apollon à un masque colossal grossièrement sculpté sur un bloc de grès, et dont la couche est percée à jour. Faut-il voir là une ruse de prêtres païens, qui avaient l'habitude de parler eux-mêmes par la bouche de leurs dieux? Toutefois on a fait observer avec raison que le masque a une barbe, et par conséquent doit être celui d'un tout autre dieu qu'Apollon, qui jamais n'est représenté barbu.



Cathédrale du Puy.

La petite ville de Saint-Paulien a aussi son inscription romaine. Celle-ci est encadrée aujourd'hui dans la façade d'une maison construite sur l'emplacement d'une ancienne église. On la traduit ainsi : « A Etrucilla, l'épouse auguste de notre Auguste, la cité libre des Vellaviens. » Sur un pilier de l'église on lit une autre inscription, dont le sens est : « Ruffinus Marius a érigé ce tombeau à la plus chaste des épouses, Julia Nocturna. »

Ces débris ont donné lieu de penser que Saint-Paulien était peut-être l'antique Evessio, capitale du pays des Vellaviens.

Nous pouvons visiter, sur le territoire de la commune d'Arlempdes, un singulier caprice de la nature. C'est une coulée de lave basaltique qui offre tout à fait l'aspect d'une façade de temple : un péristyle à colonnes, et au fond du péristyle l'ouverture d'un antre; au-dessus du péristyle, une sorte d'architrave qui s'arrondit par le haut en demi-cercle. La hauteur totale peut être d'environ soixante mètres. Les géologues vont à la ville d'Allègre attirés par le dôme de Bar, montagne volcanique isolée, au sommet de laquelle est un cratère de quarante mètres de profondeur, sur une circonférence de cinq cents, avec une échancrure vers le midi, par laquelle s'est échappée la lave. Le fond est plan et marécageux. Une forêt de hètres a grandi sur le bord intérieur.

Brioude, l'ancienne *Brivas,* où saint Julien reçut le martyre en l'an 303, est agréablement située dans un spacieux bassin qu'entourent des montagnes au-dessus desquelles dominent au loin les cimes du Montculet et du Puy-de-Dôme. L'église Saint-Julien de Brioude, dans son état actuel, conserve peu de traces de l'édifice primitif, bâti par Louis le Débonnaire et restauré au XIe et au XIIe siècle. Ses parties les plus anciennes datent du XIe siècle, et appartiennent au style romano-byzantin. L'ornementation intérieure de l'édifice est généralement d'un travail exquis. De Brioude nous ferons un pèlerinage au tombeau du pape Clément VI, qui a voulu être inhumé au lieu où il avait reçu le bienfait de l'instruction, dans l'église abbatiale de la Chaise-Dieu, célèbre abbaye de bénédictins fondée par saint Robert, vers le milieu du XIe siècle. Une petite rivière coule auprès du couvent, et prit le même nom. La statue du pape, revêtu de ses habits pontificaux et la tiare en tête, est exécutée en marbre blanc. Il est couché sur un tombeau en marbre noir,

au milieu du chœur, qui est bordé de cent cinquante-six stalles sculptées avec beaucoup de richesse et de goût. Sur le pourtour du chœur, on voit des peintures qui représentent la danse des Morts. La Mort invite à danser des personnages de toutes les conditions. Nous aurons souvent occasion de retrouver ce sujet traité par tous les peintres des xe et xie siècles. L'orgue est magnifiquement orné de sculptures en bois; elles sont d'un artiste du xviiie siècle, Lepaultre, qui n'a rien fait de plus beau. L'église est d'architecture gothique à ogives et à nervures. Les figures du portail sont en lave noire, et quelques-unes d'une assez bonne exécution. Ce monastère, le plus important de l'Auvergne, a compté jusqu'à trois cents religieux. Entouré de fortifications de 1378 à 1420, il a conservé un vaste ensemble de constructions imposantes flanquées de hautes tours carrées, et qui se relient par plusieurs cours immenses à l'église abbatiale du xive siècle.

De Brioude à Saint-Flour, nous passerons par Fournols. Si nos yeux sont fatigués par cette course à travers des vallons étroits et des montagnes, nous pouvons les reposer un instant en nous tournant au sud et en regardant une belle et grande plaine, la Planèze, que la bonté de son sol et sa fertilité ont fait surnommer le grenier de la haute Auvergne. Un peu à l'est nous apparaît, assise sur son roc, Saint-Flour, ou, comme on dit ici, la *Ville Noire :* le basalte, dont elle est bâtie, lui donne cette teinte. Les géologues nous raconteront comment un torrent de matières incandescentes a dû sortir du flanc du mont Cantal, qui est à vingt kilomètres de nous à l'est; comment, en se refroidissant, il s'est arrêté ici et y a accumulé cette énorme masse basaltique, escarpée, et qui semble coupée à pic des autres côtés. Pour gravir les vingt-cinq mètres environ de hauteur qui séparent le faubourg de la ville, on a taillé un beau chemin en rampe, qui se trouve splendidement bordé des colonnes naturelles que le basalte se plaît à former. A quelle époque cette lave refroidie s'est-elle couverte d'habitations? On l'ignore. La tradition rapporte seulement que, dans les temps anciens, on la qualifia du nom de *Mons Indiciacus*, mont indicateur, parce qu'il pouvait servir, en effet, de jalon pour indiquer la route du voyageur. La légende nous apprend qu'en ce lieu, vers l'an 309, mourut saint Flour, évêque de Lodève, après avoir prêché l'Évangile dans les montagnes de l'Auvergne.

Saint-Flour fut, par la suite, élevé à la dignité de ville épiscopale. Au mois de janvier 1372, elle reçut de Charles V une charte de commune et des privilèges. Elle dut beaucoup aux bienfaits d'un évêque du xviiie siècle, Paul de Ribeyre. Le poète du Belloy, qui était né à Saint-Flour, a consacré la mémoire du charitable prélat par ces vers, qui sont gravés avec ses armes au-dessus d'un beau portique, à l'entrée de la ville :

De Ribeyre en ces lieux tu vois le moindre ouvrage;
Compter nos monuments, c'est compter ses bienfaits.
De l'Église et du pauvre il accroît l'héritage,
Et lègue à ses parents les heureux qu'il a faits.

La cathédrale, la Recluse, bâtie dans le faubourg par saint Odilon, a conservé deux arcs à plein cintre, du style roman le plus sévère; le reste de l'édifice est du xive et du xve siècle. Saint-Flour compte aujourd'hui 5,000 habitants.

En suivant une belle route qui va gagner Rodez et Albi, nous trouverions, à trente-trois kilomètres de Saint-Flour, dans une gorge horrible des montagnes qui séparent l'Auvergne du Gévaudan, la petite ville de Chaudes-Aigues, où les Romains avaient construit des bains qui sont aujourd'hui moins fréquentés que ne le mérite leur efficacité contre les rhumatismes et la paralysie.

De Saint-Flour nous viendrons par la route départementale à Murat, petite ville de 2,700 âmes, aux rues tortueuses et escarpées, pavées de larges dalles d'un basalte très glissant, où l'on dit qu'il est fort difficile de marcher en hiver. Nous sommes sur la rive droite de l'Alagnon, au pied du mont Cantal. Ces ruines sont les vestiges d'un château fort, qui fut construit avant la ville, et qui a joué un certain rôle dans l'histoire. Ses nombreuses tours, sa double enceinte,

et surtout sa position au sommet d'un rocher à pic, en faisaient une place à peu près imprenable. Il fut démantelé par ordre de Louis XI.

Ici notre bâton ferré nous devient indispensable, si nous voulons gravir un des pics que la nature a rassemblés dans un espace de quelques kilomètres. Nous avons le choix entre le mont Cantal, ou, comme on dit dans le pays, le *Plomb du Cantal,* que les Romains qualifiaient le mont des Celtes, et le Puy-Griou, et aussi le Puy-Violent, et le Puy-Mary. Tous ces puys (*puy* est un mot celtique qui signifie montagne ou pic) sont autant de cônes aigus qui dominent les montagnes d'alentour, et que leur escarpement rend d'un accès très difficile. Pour vous en donner une idée, le sommet du Puy-Griou n'a pas, dit-on, deux mètres de largeur; et comme il est littéralement à pic d'un côté, le visiteur qui là-haut se tourne de ce côté, a sous les pieds un abîme dont la pensée seule me donne le vertige. Le plateau du Plomb du Cantal, le plus élevé de ces sommets, est à dix-huit cent cinquante-huit mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer; les autres lui cèdent de peu. A ces pics effroyables et décharnés, vous préférerez peut-être, ainsi que moi, les montagnes inférieures avec leurs vastes plateaux inclinés ou leurs croupes arrondies. La neige les couvre cinq mois de l'année; mais, à la belle saison, elles se parent de l'herbe la plus fraîche et la plus touffue, qu'émaillent la violette, les marguerites de tout genre, les primevères, les jacinthes, les œillets et les muguets sauvages. Là se récoltent aussi mille simples aux vertus salutaires. Toute cette région des montagnes est parsemée de *burons,* cabanes de bois où habitent les bergers, et où se font les fromages. A la base des plateaux et dans le fond des larges vallées, se trouvent les villes et les villages entourés de jardins et de vergers, de prairies et de champs, soigneusement séparés par des haies vives, et souvent par des clôtures en pierres. La pierre n'est pas loin, et le montagnard auvergnat a un goût très prononcé pour la propriété territoriale. Les troupeaux viennent passer l'hiver dans de vastes étables, dont l'étage supérieur renferme le fourrage qui les nourrira jusqu'au printemps suivant. C'est à ce goût excessif pour la propriété foncière, joint à un grand instinct d'activité et au besoin d'échapper aux cinq mois d'oisiveté de l'hiver, qu'il faut attribuer l'émigration de tant d'habitants de cette partie de l'Auvergne. Le grand mouvement s'opère vers l'automne, et la rentrée a lieu vers le printemps. Les émigrants appartiennent presque tous à la classe des cultivateurs à l'abri de l'indigence, qui veulent grossir leur capital. Les hommes dénués de toute ressource qui leur permette de faire une descente vers le nord de la France ou en Espagne, restent garçons de ferme ou bergers. Vous savez aussi bien que moi que tous ces Auvergnats du Cantal (ceux du pays de plaine n'émigrent pas) exercent pour l'ordinaire les professions de colporteurs, de marchands de parapluies, chaudronniers, étameurs, rémouleurs, carreleurs de souliers, commissionnaires et porteurs d'eau. Le paysan de la haute Auvergne a perdu, à force d'émigrations, l'ancien costume de ses pères. Il porte aujourd'hui notre petit chapeau rond, avec la veste et le pantalon. Il se munit contre le froid du *coubertie,* court manteau froncé sur les épaules. Il a toujours en poche son *goujou,* long couteau à gaine, et malheureusement il en fait quelquefois un déplorable usage à la suite d'une querelle ou pour satisfaire une vieille inimitié. Il a conservé ses mêmes jeux, la boule, les quilles, et la danse nationale, la *bourrée,* qui se danse à la voix pour l'ordinaire, et dans les villages riches au son de la cornemuse.

La route de Murat à Aurillac est une allée tortueuse tracée au milieu de gorges effrayantes. Vers les hautes régions, on traverse la forêt du Livrant, formée de noirs sapins. On franchit ensuite le pas de Compain, au sortir duquel on ne tarde pas à entrer dans le riant vallon de la Cère. Tout en cheminant, nous donnerons un coup d'œil à la cascade du pas de la Cère, et à la jolie petite ville de Vic-sur-Cère ou Vic-en-Carladès (2,000 habitants), dont les environs sont délicieux, et remplis pendant la belle

saison des baigneurs qu'attire la réputation de ses eaux minérales.

L'aspect d'Aurillac, sur la rive droite de la Jourdanne, au point où s'élargit la vallée de ce nom, est très agréable. Les routes de Montauban, de Rodez, de Clermont, de Saint-Flour et de Tulle, y arrivent avec leurs cinq allées de grands arbres. De plus une voie ferrée, desservant Brioude, Clermont et Figeac, donne une nouvelle vie à Aurillac. Ce chemin de fer, partant de Lyon, et passant successivement par Saint-Étienne, Roanne, Riom, Clermont, Aurillac, Figeac, Périgueux, se bifurque dans cette dernière ville, et se relie à la fois avec le réseau d'Orléans, à Libourne, et avec le réseau du Midi, à Agen. Cette ville, qui a la meilleure position de toute la haute Auvergne, doit avoir été nécessairement une des premières fondées, et je pencherais pour l'opinion qui fait remonter son origine à l'époque de la domination romaine, plutôt que pour celle qui l'attribue à la fondation d'un monastère par saint Géraud, vers la fin du IXe siècle. D'ailleurs une chronique établit que le comte Géraud, père de ce saint, fut inhumé dans l'église Saint-Clément d'Aurillac avant l'existence du monastère. Cette abbaye de Saint-Géraud fut une des plus riches et des plus célèbres du royaume. Au nombre des savants sortis de son sein l'on compte le pape Silvestre II, qui, sous le nom de Gerbert, s'était acquis une immense célébrité dans les sciences. Quelques parties de l'église, primitivement bâtie par saint Géraud, se reconnaissent encore. Cette église est riche en tableaux. L'église Notre-Dame-des-Neiges, qui date du XIIe siècle, possède aussi beaucoup de tableaux, et sa voûte est fort belle. Aurillac a 11,000 habitants.

En faisant quelques lieues sur la route qui conduit à Montauban, nous rencontrerions la petite ville de Maurs (3,000 âmes), celle de toute l'Auvergne qui jouit du climat le plus doux. Elle fait un commerce considérable de châtaignes réputées les meilleures du pays, de porcs gras et de jambons. Sur la route qui conduit à Rodez, nous rencontrerions le bourg de Montsalvy, qui possède une belle église gothique du XIIIe au XIVe siècle. Dans les environs est le Mur du Diable, assemblage de blocs énormes.

A une distance beaucoup moindre d'Aurillac, un peintre ne manquerait pas d'aller prendre un croquis des ruines du château du Carlat. Les Romains y eurent une forteresse, une des plus importantes de l'Aquitaine, et qui fut longtemps possédée par la maison prétorienne de Ferréol. Les troupes de Louis XI assiégèrent en vain pendant dix-huit mois le duc de Nemours (Jacques d'Armagnac) dans le château de Carlat, qui alors renfermait en son enceinte une église et un couvent de religieuses. Plusieurs années après, le siège fut mis de nouveau, et l'asile fut forcé. L'histoire t'a appris, mon cher Guillaume, comment Louis XI traita le duc et ses jeunes enfants. Cette place fut démantelée par ordre de Henri IV.

Dirigeons-nous d'Aurillac vers Mauriac, et n'oublions pas de passer au château d'Anjony, construit sur un roc, qui domine un joli vallon arrosé par la Doire, et tout près du village de Tournemire. Dans ce manoir féodal, on voyait encore, il y a peu d'années, un appartement meublé avec toutes les somptuosités du XVIe siècle. Je souhaite pour les artistes que le propriétaire persiste dans sa résolution de n'y rien changer. Un peu avant Mauriac, détournons-nous de la route, et venons voir une cascade magnifique formée par la petite rivière de la Dauze, qui se précipite perpendiculairement d'une hauteur de plus de trente mètres.

Mauriac est une jolie petite ville de 3,500 habitants, bâtie sur le penchant d'une colline volcanique et entourée d'un territoire bien cultivé, sur lequel elle élève des chevaux qui sont renommés. A l'extrémité de la promenade appelée la Placette, il y a une fontaine due au fondateur des prix de vertu, au philanthrope Monthyon. Elle porte une inscription composée par Marmontel, qui était né dans les environs, et qui fit ses premières études au collège de Mauriac. Monthyon avait en outre doté la ville d'un atelier de charité. On prétend que l'empereur Gratien y eut un palais vers l'an 377. Sainte Théodé-

childe, fille de Clovis, venue, dit-on, en Auvergne avec son frère Thierry, fit bâtir à Mauriac l'église Notre-Dame-des-Miracles, et fonda un monastère auquel elle assura une dotation sur les biens confisqués d'un certain Bazolus, seigneur du pays, qui avait résisté aux Francs.

L'édifice actuel de l'église Notre-Dame-des-Miracles, fort joli et orné de figures bizarres, porte le cachet du XIIe siècle, à l'exception du chœur et de la porte principale, qui rappellent le XIe siècle. Une statue de la Vierge, en bois noir, est placée au-dessus du maître-autel. L'église du monastère n'existe plus. Elle occupait, dit-on, l'emplacement d'un ancien temple élevé à Mercure par les Gaulois ou par les Romains. La tradition parle d'une statue en vermeil trouvée dans ce temple, et qui servit à faire des calices et autres objets pour l'église. Une colline voisine portait les restes de l'antique chapelle de Saint-Mary ou Marius, l'apôtre de la haute Auvergne. Cet oratoire a été récemment rebâti.

Dans cette même vallée de la Dauze sur un plateau basaltique qui domine les gorges très boisées de la Dordogne, et du haut duquel on peut nommer plus de cent villages des départements du Cantal et de la Corrèze, sont les imposantes ruines du château de Miremont; une héroïne du XVIe siècle, Madeleine de Saint-Nectaire, veuve de Guy de Saint-Exupère, les défendit vaillamment contre les forces nombreuses du baron de Montal, qu'elle tua de sa main.

A plusieurs kilomètres à l'est de Mauriac, dans la vallée de la Véronne, venez voir le bourg de Riom-ès-Montagne, entouré de très riches pâturages et qui élève une prodigieuse quantité de bétail. On y a découvert récemment des urnes cinéraires, des médailles romaines et des vestiges de constructions antiques. La tradition raconte que là fut une ville ruinée par les Sarrasins. Le clocher de l'église a été évidemment une tour fortifiée.

Si nous remontons la Dordogne, nous la verrons non loin de Madic, au fond d'un abîme, se frayer péniblement un passage à travers une barrière de rochers. Dans une autre gorge encore plus sauvage, nous verrons la Rue, après s'être creusé dans le roc un étroit canal en pente, se précipiter de plus de dix mètres, et former une belle cascade, qu'on appelle le *Pas de la Saule.*

Je vous conduirai à quelque distance, à notre gauche, à la ville d'Ussel (4,000 âmes), qui appartient au département de la Corrèze. On trouve fréquemment dans ses environs des médailles, des vases, des urnes, qui justifient la prétention qu'elle a d'occuper l'emplacement d'une ancienne colonie militaire des Romains, nommée *Uxellodunum.* Une de ses places est encore ornée d'une aigle antique en granit posée sur un piédestal.

Venons au pied du mont Dor (ou Dore, du nom d'une petite rivière), nommé aussi le Pic de Sancy, le géant de tous les monts de l'Auvergne, qui atteint dix-huit cent quatre-vingt-six mètres, et qui dépasse le Puy-de-Dôme d'au moins quatre cent vingt mètres. Couvert de verdure en très grande partie, il est en même temps hérissé de pics, et déchiré, d'espace en espace, par de larges ravins. On y arrive par une vallée de près d'un kilomètre de largeur, qui s'ouvre au-dessus du village des Bains du mont Dor. Il est un des monts qui encaissent cette vallée, et il les domine tous. En se tournant de son côté, on remarque, parmi ses ravins, un ravin immense qui présente la forme d'un V ; les deux parois supportent en travers un banc de lave, duquel se précipite une cascade dont les eaux argentées brillent sur le fond rougeâtre du ravin. Elles vont former en partie la petite rivière qui arrose la vallée, et cette rivière est la naissante Dordogne. Le mont Dor s'aperçoit de Nevers, qui est à cent vingt kilomètres, et de Montauban, qui en est à près de cent soixante.

Parmi les sources des bains du mont Dor, la source de César est protégée par un petit édifice isolé qui porte le caractère de la plus haute antiquité. Ces eaux sont recommandées contre le catarrhe et les affections chroniques du cœur et de l'estomac. Tout proche sont les eaux de la Bourboule, au village de Murat-le-Quayre, bonnes pour la guérison

des vieilles plaies; et, dans une autre vallée du voisinage, les eaux de Saint-Nectaire, employées contre les rhumatismes et la paralysie.

Nous arrivons au Puy-de-Dôme, dont l'aspect plus gracieux diffère de tous les autres. Il a la forme d'un dé à coudre, et depuis la base jusqu'au sommet l'œil y parcourt un tapis de verdure. Pour y monter nous avons le choix entre deux chemins : le chemin d'Alagnat au midi, celui de la Gavouze au nord. Nous serons là-haut à quatorze cent soixante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer, et nous aurons Clermont au-dessous de nous. Nous verrons d'un côté la suite des puys des monts Dor, et de l'autre la suite des puys des monts Dôme, qui s'étend au nord jusqu'à Volvic. Si nous tournons vers l'est, nous voyons se déployer la splendide vallée de la Limagne avec ses champs féconds; nous compterons ses villes et ses hameaux, et par delà nous suivrons les ondulations de la chaîne des montagnes qui l'encaissent de l'autre côté, montagnes boisées, mais dont les pâturages sont maigres, et qui portent à peine quelques pauvres champs où se récolte un seigle chétif. Sur le sommet du Puy-de-Dôme, en creusant les fondations d'un observatoire météorologique, on vient de trouver les restes grandioses d'un temple de Mars, appelé par les Gaulois Vasso ou Mars Dumien.


Cathédrale de Clermont-Ferrand.

La Limagne est la plus grande vallée de l'Auvergne, elle est arrosée par l'Allier et de nombreux affluents. Le sol du fond du bassin, à partir des deux rives de l'Allier, est une terre volcanique d'une fertilité extrême, où les céréales et les plantations de noyers prospèrent à merveille. D'Issoire jusqu'à Plouzat, sur une longueur de douze kilomètres et quatre en largeur, commence le sol de bonne qualité; il va en s'améliorant encore de Plouzat à Clermont, et les sites sont variés et ravissants le long des deux rives sur une longueur de huit à douze kilomètres. Descendant plus loin, sur une longueur de quarante kilomètres et une largeur de seize, s'étend la terre la plus riche, la plus nourricière. C'est le pays de plaine de l'Auvergne ; ici l'on dit le marais.

Une belle avenue nous conduit à Clermont, ville de 38,000 âmes, située à l'entrée d'un vaste bassin semi-circulaire, sur une petite colline. Peu de villes ont une exposition aussi salubre et aussi pittoresque. Clermont est entouré de boulevards plantés d'arbres; ses faubourgs forment à peu près la moitié de son étendue. A part un quartier où des constructions nouvelles s'élèvent chaque jour, à part une belle et large rue, les rues de cette cité sont étroites, tortueuses et d'autant plus sombres que les maisons, en général fort hautes, sont bâties en pierres de laves de Volvic d'une teinte noirâtre.

Sa plus ancienne église est celle de Notre-Dame-du-Port, fondée vers l'an 580 par un de ses évêques, saint Avit. Rebâtie au XI[e] siècle, elle présente un des types le plus intéressants des églises romanes de style auvergnat. Les ornements et les bas-reliefs de la porte méridionale sont très curieux. L'intérieur offre des mosaïques en pierres noires et blanches du plus beau style byzantin. Dans la crypte au-dessous du chœur se trouvent un puits donnant de l'eau, et un autel qui porte une statue de la sainte Vierge en bois noir.

La cathédrale de Clermont appartient dans sa masse principale à la première période de l'architecture ogivale ; commencée en 1248, les travaux languirent bientôt, mais ils furent repris avec une très grande activité dès 1253. En 1262, l'église était déjà fort avancée. Dans tout le cours du XIV[e] siècle, soit que les res-

sources fussent épuisées, soit que la guerre avec l'Angleterre absorbât toute l'énergie des populations, la basilique en resta au même point. En 1440, il fut de nouveau question de l'achever ; mais ce projet avorta.

La cathédrale de Clermont avait été entreprise sur un plan très vaste, à cinq nefs ; mais elle était restée inachevée jusqu'à ces derniers temps. A l'occident il n'y avait point de façade, mais simplement un grand mur provisoire qui formait le vaisseau. Le gouvernement vient, il y a quelques années, d'ordonner la reprise des travaux, et il est enfin permis d'espérer que ce magnifique édifice, commencé au XIIIe siècle, sera terminé de nos jours.

A la cathédrale de Clermont se rattache un des plus grands souvenirs historiques. Là se tint, en l'an 1095, un concile que présida le pape Urbain II, et où Pierre l'Ermite, qui l'année précédente avait rapporté des lettres du patriarche de Jérusalem, exposa tous les maux que les pèlerins chrétiens de la terre sainte avaient à souffrir de l'insolence et de la cupidité des Turcs, et la nécessité de délivrer le saint sépulcre. Plusieurs milliers de chevaliers et des populations immenses étaient accourus à Clermont, et logeaient sous la tente ou bivouaquaient par le froid vif des derniers jours d'automne, sous ce climat de montagnes, en attendant la décision du concile. Le huitième jour, une assemblée solennelle de prélats et de seigneurs se tint sur la place; l'église n'eût pu contenir tant d'illustres personnages. Le pape parla le premier, annonçant que le jour était venu de combattre les infidèles ; et après lui Pierre l'Ermite, qui fut interrompu à plusieurs reprises par les sanglots des assistants et par les cris : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » Un cardinal récita au nom de tous une confession, et le pape donna l'absolution. Tous ceux qui se consacraient à la sainte entreprise portaient une croix d'étoffe cousue sur l'habit ; de là les noms de croisés et de croisade. Adhémar de Monteil, évêque du Puy, la reçut le premier de la main du pape, qui le proclama son légat et général de l'armée des croisés. Les principaux seigneurs qui se croisèrent avec lui furent : Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse ; Hugues, comte de Vermandois, frère du roi de France Philippe Ier ; Robert III, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant ; un autre Robert, comte de Flandre ; Rotrou, comte du Perche ; Étienne, comte de Blois et de Chartres ; Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine.

Peu de villes ont des eaux plus abondantes et plus saines que Clermont. Sur la place du Taureau, une fontaine en obélisque est consacrée à la mémoire du général Desaix, mort à Marengo. On a transporté, il y a quelques années, de son ancienne place, pour en décorer la place Delille, un charmant petit monument gothique appelé le Château-d'Eau, et qui date de 1511. Figurez-vous trois étages de bassins d'où s'élèvent de jolis piliers qui supportent des statues. Au milieu de jets qui s'entre-croisent, une gracieuse lanterne percée de fenêtres gothiques contient le réservoir et porte une statue d'une dimension plus forte que les autres : l'exécution est d'une extrême délicatesse. Dans un des faubourgs de la ville, les voyageurs vont visiter la fontaine Saint-Allyre, dont l'eau dépose sur les objets qui sont exposés à son action un sédiment calcaire qui leur donne l'apparence de pétrifications. Cette même source incrustante a formé, par ses dépôts successifs, un pont naturel et une longue chaussée.

La bibliothèque de Clermont est riche en manuscrits. Nous n'oublierons pas de nous faire montrer une Bible vélin du XIVe siècle, un beau bréviaire vélin de la même époque, avec vignettes et miniatures ; le missel du pape Clément VI, un Grégoire vélin du XIe siècle. Nous trouverons là les bustes de Pascal et de Delille par deux statuaires de notre époque, MM. Ramey et Flatters. Le grand Pascal et Delille, le traducteur des *Géorgiques*, sont nés à Clermont : le premier en 1623, l'autre en 1738.

Clermont, au point de vue industriel et commercial, est une place très importante ; elle fabrique annuellement pour plus de 4,000,000 de toiles, et emploie plus de 1,000 ouvriers à tisser les étamines qui servent

exclusivement à confectionner les pavillons des navires. Clermont exporte pour plus de 2,000,000 de vins, sept cent mille kilogrammes de vermicelle, semoule, etc., et près de trente mille bêtes à cornes sont vendues à ses foires. Les fruits confits et les pâtes d'abricots de l'ancienne capitale de l'Auvergne jouissent d'une réputation européenne; elle en expédie vingt-cinq mille kilogrammes par an. On évalue le mouvement d'affaires de Clermont à une somme annuelle de 50,000,000 de francs.

A Chamalières, bourg fort ancien, à un kilomètre de Clermont, saint Genest fonda deux monastères. L'église de l'un d'eux subsiste encore; le village de Royat, si connu des artistes, est une dépendance de cette commune; le vallon dans lequel se trouve Royat est encaissé entre deux montagnes basaltiques, sur un courant de laves couvert d'énormes gibbosités que la lave a produites en se boursouflant. Il est impossible d'imaginer des sites plus âpres, plus pittoresques, plus délicieux que ceux qu'on rencontre à chaque pas. La nature semble avoir réuni dans cet étroit espace toutes ses beautés, toutes ses horreurs. Tout proche est la petite église de Saint-Marc, où saint Genest fut enterré. Royat et Saint-Marc possèdent des eaux minérales très fréquentées. C'est un but de promenade pour les habitants de Clermont, qui s'y rendent en foule tous les dimanches. Les géologues vont aussi dans la vallée de la Sioule étudier des natures de roches très variées. Là est un vieux manoir assez curieux, le château de Pont-Gibaud, près duquel s'exploitent des mines importantes de plomb argentifère. C'est dans les villages des montagnes qui bordent les deux côtés de la Limagne qu'il y a quelques années encore nous aurions retrouvé l'ancien costume national, la large casaque en serge bleue ou blanche, avec d'énormes boutons en os, des guêtres de la même étoffe, le sabot et un chapeau à larges rebords. Au ruban de velours du chapeau s'attachaient de petites médailles en plomb de la sainte Vierge et du Christ. Les jeunes gens y fixaient quelquefois une plume de paon. L'eustache était attaché par une double chaîne de laiton à la dernière boutonnière de la casaque. Ajoutez à cela un bâton qui se terminait par une boule ferrée.



Royat.

Tout le pays que nous venons de parcourir est une région essentiellement volcanique. La France ne connaît plus aujourd'hui les fureurs des volcans; mais, à une période récente de son histoire géologique, elle a compté un grand nombre de cônes éruptifs en pleine activité dans l'Auvergne, dans le Vivarais, et sur plusieurs autres points. Lorsqu'on parcourt ces régions si nettement caractérisées, on se croirait transporté au pied de l'Etna ou du Vésuve, endormis depuis la veille seulement. Les montagnes se dressent devant vous avec leurs vastes cratères béants, quelquefois ébréchés d'un côté par la lave, avec des cônes secondaires qui s'élèvent souvent du sein des cratères; on peut suivre les coulées de lave qui s'en échappent et qui courent à travers la campagne sur plusieurs kilomètres de longueur; on traverse d'immenses champs de cendres, de sables rougeâtres, de scories, de bombes volcaniques. Tous ces accidents sont encore si frais, si récents, qu'on ne saurait croire qu'une période de vingt siècles au moins nous sépare de l'époque où ces montagnes

étaient brûlantes. Ces volcans sont-ils réellement éteints? Non, sans doute; car il s'en échappe encore de l'acide carbonique et des eaux thermales qui ont une communication évidente avec le foyer volcanique. Quand on voit les volcans de l'île d'Ischia se ranimer après dix-sept siècles de repos, on ne saurait affirmer que les volcans de l'Auvergne ne se réveilleront pas un jour pour entrer dans une nouvelle phase d'activité et de désastres.

Nous irons jusqu'à la rive de l'Allier, en face de Clermont, et nous passerons par la petite ville de Pont-du-Château (3,400 âmes), qui, au commencement du XIIe siècle, était une des plus fortes places de la Limagne. Traversée par la route de Bordeaux à Lyon, elle a une certaine activité commerciale.

Sur l'autre rive de l'Allier, et en remontant vers Issoire, nous rencontrerons Billom, ville de 4,000 habitants, qui prenait jadis le titre de capitale de la Limagne, et qui eut, du milieu du XVe siècle jusqu'au milieu du XVIe, une université florissante. Elle est bâtie sur une colline élevée qu'entourent de hautes montagnes, et exposée surtout aux vents d'ouest. Les pluies y sont fréquentes, et on l'appelle l'égout de la basse Auvergne.

Nous visiterons à Vic-le-Comte, population de 3,000 âmes, une Sainte-Chapelle fondée par les anciens comtes d'Auvergne au commencement du XVIe siècle. Dévastée en partie, elle pourrait être restaurée à peu de frais. Elle a de magnifiques vitraux, et est ornée de statues allégoriques. Vous savez qu'on donne le nom spécial de *Sainte-Chapelle* aux églises qui possèdent des reliques de la Passion de Jésus-Christ.

Issoire, ville de 6,500 âmes, et qui, sous la domination romaine, eut une école célèbre, est à quelque distance de l'Allier, sur la rive gauche. Elle est arrosée par la Couze. C'est une des plus jolies villes de l'Auvergne, avec quelques rues bien bâties, et grand nombre de jardins maraîchers dans son faubourg; les produits s'en portent dans les villes voisines, à vingt-quatre kilomètres à la ronde. On voit à Issoire une église remarquable par son antiquité et ses ornements en mosaïque. C'est l'église Saint-Austremoine, construite au XIe siècle dans le style auvergnat le plus pur.

Les antiquaires se sont souvent promenés dans cette vallée de la Couze, jusque auprès de Saint-Germain-Lembron, pour y examiner, sur le mont de César, certaines constructions. C'est une centaine de chambres à peu près carrées, qui n'ont entre elles aucune communication. Elles ont de trois à cinq mètres, et sont élevées d'environ un mètre au-dessus du sol. Les commentaires à leur sujet sont loin d'être épuisés. Les artistes, sans chercher d'explication à cette énigme, s'enfoncent davantage dans la vallée, et vont aux environs de Besse dessiner une vue du lac Pavin, ou encore du lac de Chambon. Ces lacs, comme tous les lacs de l'Auvergne, occupent le fond d'anciens cratères. Le lac Pavin a un diamètre moyen de plus de quinze cents mètres, et près de cent mètres de profondeur. On prétend que ses eaux sont trop froides pour nourrir du poisson. Le lac de Chambon, au contraire, est très poissonneux. Il offre quelques îlots couverts de grands arbres.

De l'autre côté de l'Allier, en face d'Issoire, s'ouvre une vallée où sont les ruines d'un ancien château fort, que sa position et sa triple enceinte ont fait regarder pendant plusieurs siècles comme imprenable. Louis XI y avait fait enfermer Antoine de Châteauneuf, seigneur du Lau. Le prisonnier fut assez heureux pour s'échapper, et le monarque vengea cette évasion par la mort de Charles de Melun, gouverneur du château, et de plus par celle de son fils et du bailli d'Usson. Marguerite de Valois, première épouse de Henri IV, séjourna vingt ans dans ce château, qui fut démoli par ordre de Richelieu.

Il nous faudra un guide et des pieds légers pour de là gagner Ambert par des sentiers de montagnes. C'est une ville de 7,500 habitants, qui fabrique beaucoup de lainages, et dont les fromages sont renommés. Les fromages d'Auvergne se distinguent en fromages du mont Dor, fournis par 20,000 chèvres, et qui nous sont expédiés, dix à douze

jours après leur fabrication, dans de petites boîtes rondes, et en fromages du Cantal; ces derniers sont faits avec du lait de vache. Les meilleurs sont, avant même ceux d'Ambert, ceux qu'on prépare dans les environs de Salers, au pied du Cantal.

D'Ambert nous viendrons à Thiers, ville de 16,000 âmes, qui doit son origine à un château mentionné par Grégoire de Tours sous le nom de *Castrum Thigernum*, et que Théodoric brûla en 532. Elle est bâtie sur le penchant d'une montagne. Jadis, dans des moments de crise, elle allumait pour signaux, sur cette montagne, des feux qui s'apercevaient distinctement de Clermont, dont elle est séparée par trente-six kilomètres. Le pinceau des paysagistes a souvent reproduit la gorge du Trou d'Enfer et les cascatelles qui se voient dans ses environs. La papeterie de Thiers et d'Ambert a longtemps été en réputation, surtout pour les papiers à lettres, les registres et les cartes. Aujourd'hui Thiers est le centre d'une fabrication importante, celle de la coutellerie. Presque tous les ciseaux communs qui se vendent en France viennent de cette ville.

A deux kilomètres de Thiers, le moraliste peut étudier des familles vivant en communauté, qui ont plusieurs siècles d'existence. M. Legoyt a donné à ce sujet des détails pleins d'intérêt.

« Tous les membres de la famille (cent individus par communauté environ) sont logés dit-il, nourris et vêtus sur le revenu commun, qui se compose des produits d'une terre ou quelquefois d'une fabrique de coutellerie. A une époque fixée par la tradition, la famille se réunit et l'on nomme un *maître*. Le maître distribue, dirige et surveille le travail, encaisse les recettes, tient la comptabilité, assure l'approvisionnement de la communauté, et la représente au dehors dans les affaires litigieuses. Il exerce une juridiction paternelle. Un conflit s'est-il élevé, le soir, à souper, il invite chacune des parties à exposer ses griefs, en discute avec eux la valeur, et réussit presque toujours, sans avoir besoin d'user de son autorité, qui est à peu près illimitée, à opérer une franche et sincère réconciliation. Un trop grave oubli, de la part du maître, des conditions du mandat à lui confié par sa communauté, provoquerait une réunion extraordinaire et la révocation de son pouvoir. Le fait a eu lieu dans plusieurs communautés.

« Le maître partage les soucis de l'administration avec un autre pouvoir également fondé sur l'élection, mais dont la spécialité restreinte laisse intacte la haute suprématie du chef. Ce pouvoir est représenté par une femme intelligente et laborieuse, qui, sous le titre de maîtresse, surveille le matériel de la communauté. C'est elle qui distribue le linge, le fait blanchir, le reçoit, le compte, le fait réparer et le renouvelle. Elle s'occupe encore de l'habillement de la communauté, du soin de la basse-cour, et préside, en un mot, à tous les détails intérieurs. La maîtresse ne peut être ni la femme, ni la sœur, ni la parente à un degré rapproché du maître. »

Le principe souverain et conservateur de l'association est celui-ci : « Les biens immeubles ne seront jamais partagés; le domaine ne pourra être diminué ni par héritage, ni par donation, ni pour cause de mariage. Si une fille choisit un mari en dehors de la communauté, celle-ci constitue une dot de 600 livres, à la condition qu'elle (son mari l'assistant) signera une renonciation à toute pétition d'hérédité. Il n'y a pas d'exemple d'une femme qui, en pareil cas, soit revenue sur sa signature donnée, quoi qu'elle eût pu, le Code en main, s'autoriser d'un article qui suffirait pour rendre nulle cette renonciation.

« Les enfants suivent pour l'ordinaire la profession paternelle, à moins que l'un d'eux n'ait manifesté une intelligence assez remarquable pour déterminer le maître à lui faire donner une instruction supérieure. Avant la révolution, un membre de la plus riche communauté, celle de Pinon, était devenu chanoine de Thiers, et l'une des lumières de l'Église d'Auvergne. Il vint finir ses jours au sein de la famille, et, à sa mort, la chambre qu'il avait habitée resta fermée pendant plusieurs années. »

On peut dire que, généralement, l'esprit d'association se trouve en germe dans les villages d'Auvergne. Sans parler de l'usage du four banal, anciennement commun à toute la France, parce que ce n'est pas vraiment là une application de l'association, et que la redevance payée par chacun tournait d'ordinaire au profit d'un seul propriétaire, les lessives se font dans une cuve commune; chacun contribue, dans une proportion fixée d'avance, à la fourniture des cendres. Dans les pâturages du Puy-de-Dôme, la conduite du bétail est organisée comme un service de garde nationale. Chaque maison doit à tour de rôle se charger de ce soin, et fournir le berger, qui sera de service pour plusieurs jours. Le matin du jour fixé pour le départ, il vient, bâton en main et son havresac blanc sur l'épaule, crier de sa plus forte voix, pendant un quart d'heure, sur le *coup d'air* (c'est le nom qu'on donne partout à la place publique) : « Amenez les bœufs, lâchez les vaches ! » et puis il va, entouré de son troupeau, s'installer dans la montagne au *buron* désigné pour le quartier général du moment.

Nous sortirons de l'Auvergne par Riom, ville de 10,500 âmes, qui fut longtemps la résidence habituelle des anciens ducs et comtes d'Auvergne, et qui est encore aujourd'hui la seconde ville de ce pays.

Les démêlés continuels de Riom et de Clermont remplissent l'histoire de l'ancienne Auvergne, et il ne faut pas remonter très haut pour trouver des preuves de l'ardente rivalité qui divisait les habitants de ces deux villes, l'une industrieuse, et l'autre très aristocratique. Le dernier débat entre les deux rivales date de 1800. C'est à cette époque que furent créées les cours d'appel; Riom et Clermont se disputèrent naturellement l'honneur d'être le siège de ce haut tribunal. Clermont s'appuyait sur l'importance de sa population, Riom sur sa grande renommée parlementaire ; et Riom l'emporta.

Riom est une des plus jolies villes de l'Auvergne, tant par sa situation, par les promenades dont elle est entourée, que par la manière dont elle est bâtie. On ne peut lui reprocher, sous ce rapport, que la couleur sombre et terne de ses maisons, construites en lave de Volvic.

Riom.

Du palais ducal, bâti en 1312 par le premier duc d'Auvergne, on a fait le palais de justice, qui offre encore des parties assez bien conservées de l'édifice primitif. On cite les belles verrières de la Sainte-Chapelle comme très remarquables.

Volvic, situé à six kilomètres de Riom, possède d'importantes carrières de laves, ouvertes dès le XIIIe siècle, et occupant aujourd'hui un millier d'ouvriers.

Randan est une petite ville remarquable par un beau château, qui est aujourd'hui la propriété de la famille d'Orléans.

Nous passerons par Gannat, ville de 5,500 âmes, dans une plaine fertile sur la rivière d'Andelot. Ce fut, dans l'origine, une châtellenie de l'ancien Bourbonnais. Les seigneurs de Bourbon y avaient fondé un couvent d'augustins, près de la chapelle de Saint-Procule, dont la fête a continué à se célébrer avec une grande solennité.

Montluçon (19,000 âmes), sur le canal du Cher, entourée de coteaux vignobles, est une des plus vieilles villes du Bourbonnais. Dès le Xe siècle elle appartenait aux sires de Bourbon. A un peu plus de quatre kilomètres sont les eaux thermales du bourg de Néris, qui, du temps des Romains, devait être une

station thermale du premier ordre, ainsi que le prouvent les ruines imposantes qu'on y rencontre encore. Sur une colline au nord de Néris, on voit les vestiges d'une cité. C'était peut-être l'ancienne Néris, où se trouvait le palais mentionné dans une charte de Pépin ; un vaste cirque, remontant à l'époque gallo-romaine, sert encore aujourd'hui de but de promenade aux baigneurs. La construction d'un nouvel établissement, et de récentes améliorations, ont singulièrement accru le nombre des malades qui vont demander aux eaux de Néris un soulagement à leurs souffrances.

Néris est désigné dans les tables théodosiennes sous le nom d'*Aquæ Neri ;* cette ville était l'un des *vicus* les plus importants de la Gaule.

Saint-Amand, ville de 8,500 habitants, ne date que du xv[e] siècle. Le duc de Sully avait fortifié le château de Mont-Rond, qui la domine, et en avait fait une des meilleures places du royaume. Il fut démoli vers le milieu du xvii[e] siècle. Tout près de là, au bourg de Drevent, sont les vestiges d'un ancien cirque romain, et à différentes époques on a trouvé des tronçons de colonnes et des débris de statues.

De Saint-Amand nous regagnerons Bourges et Paris.

TREIZIÈME VOYAGE

DE PARIS A NANTES — VENDÉE

Nogent-le-Rotrou. — Le Mans. — Angers. — Nantes. — La Roche-sur-Yon. — La Rochelle. — Rochefort. — Cognac. — Niort.

Partons aujourd'hui de Paris pour Nantes. C'est un voyage de trois cent quatre-vingt-onze kilomètres.

Nous irons d'abord jusqu'à Chartres, c'est une route que vous connaissez. Nous gagnerons ensuite Nogent-le-Rotrou, ville de 7,000 âmes, sur l'Huisne, entourée de coteaux délicieux. Le plan de cette ville offre une singularité assez remarquable. Nogent n'a que quatre rues principales, dont la plus longue s'étend sur un espace d'environ cinq kilomètres. Ces quatre rues enclosent un immense terrain non bâti, de véritables champs; le périmètre de Nogent est donc tout à fait en disproportion avec le nombre de ses habitants et de ses maisons, d'ailleurs d'assez pauvre apparence.

Il y a quelques fabriques et quelques tanneries à Nogent; mais son commerce de toiles de chanvre et ses foires de bestiaux sont assez importants. Elle doit son nom à Rotrou, premier comte du Perche, qui la fit rebâtir après sa destruction par les Normands. Ce nom a prévalu, bien que Henri Ier, comte de Condé, ait obtenu plus tard l'érection de ce fief en duché-pairie, sous le nom d'Enghien-le-François, et que le petit-fils de Béthune, duc de Sully, ait obtenu en 1652 d'autres lettres de duché, sous le titre de Nogent-le-Béthune. Le gothique château de Saint-Jean, bâti sur le flanc d'un coteau escarpé, fut l'ancienne demeure de l'austère Sully. Venez voir son tombeau près du mur de l'hôpital. Sa statue en marbre et celle de sa femme Rachel de Cochefilet sont agenouillées devant les tables du Décalogue.

Dans ce château de Villebon, qui est à trente-six kilomètres de Nogent, et que Sully fit reconstruire sur le modèle de la Bastille, dont il était gouverneur, nous pourrons voir un cabinet où la duchesse de Sully a placé la statue de feu son mari. Sully est armé de pied en cap, une couronne de laurier sur la tête, et couvert du manteau ducal. Dans la chapelle du château est la tribune royale qui était réservée à l'usage de Henri IV. Elle est tendue de velours brodé en argent, et garnie d'un prie-Dieu et de chaises en tapisserie. Une galerie renferme plusieurs objets curieux, entre autres des cuirasses, des casques, des écus de plusieurs personnages tués à la bataille d'Ivry. Sully mourut à Villebon en 1641.

La petite ville de la Ferté-Bernard (2,700 habitants) a gardé ses remparts avec ses fossés, où coulent les eaux de l'Huisne. Nous

devons, pour entrer, passer sous une longue voûte. Que cet appareil guerrier ne vous effraye pas; au-dessus de cette voûte, il n'y a plus d'hommes d'armes, mais un pacifique bibliothécaire, qui nous fera les honneurs des archives de la ville. Il nous apprendra que, dès le XIe siècle, c'était une place importante, et qu'à la fin du XIIe, Philippe-Auguste, aidé du duc de Guienne et de Richard Cœur-de-Lion, tint à grand honneur de l'avoir prise à Henri II, roi d'Angleterre et comte d'Anjou. Elle possède une jolie église du XVe et du XVIe siècle; nous y verrons quelques sculptures précieuses, et, à la voûte, de hardis culs-de-lampe ou pendentifs.

A quelques kilomètres sur notre droite, nous avons à Bonnétable, ville de 5,000 âmes, un château du XVe siècle, un des plus lourds monuments de la féodalité, et bien conservé. Une salle, décorée de bonnes sculptures en bois, renferme une suite de portraits des seigneurs de Bonnétable.

Tout à côté du bourg de Connerré, où nous passons, est un *dolmen* en dalles de grès d'une épaisseur de plus de soixante centimètres. La dalle placée horizontalement n'a pas moins de vingt pas de long sur huit de large. Au-dessus s'ouvre une sombre caverne.

Voici maintenant une œuvre des Romains. Nous sommes au Mans, ville de 45,000 âmes. Elle conserve encore trois tours rondes et quatre à cinq cents mètres des remparts dont la dota quelqu'un des héritiers d'Auguste dans le IIe siècle. La ville moderne a jeté trois ponts sur la Sarthe, et s'est embellie de deux promenades, dont l'une, environnée de terrasses, a pour perspective de belles prairies et un riche coteau.

La cathédrale Saint-Julien, classée parmi les monuments historiques, présente des spécimens de tous les styles, depuis le Xe siècle jusqu'au XVe. Elle se compose de trois nefs bâties en petit appareil et qui doivent appartenir au Xe siècle, quoique plusieurs archéologues, sur la fausse persuasion que cette époque a été d'une absolue stérilité architecturale, veuillent les rattacher au XIe. Les arcs intérieurs et les voûtes de ces nefs ont été reconstruits au XIIe siècle. Le transept date du XIVe et du XVe siècle, et le chœur, l'un des plus remarquables de France, remonte au XIIIe. La façade ouest, ainsi que l'extrémité du transept septentrional, sont du Xe siècle. Au sud de l'église, sous un porche en avant-corps, s'ouvre un autre portail du XIIe siècle d'un grand intérêt, décoré des statues des rois de Juda.

Le chœur est composé en plan de trois larges travées et d'un rond-point à bas côtés doubles, entouré de douze chapelles, et comprend en élévation un triforium sur le premier collatéral et un second triforium sous les grandes fenêtres supérieures. Trois étages de magnifiques verrières du XIIIe et du XIVe siècle complètent sa décoration. On remarque à l'intérieur le tombeau de la reine Bérengère, femme de Richard Cœur-de-Lion; le sarcophage et la statue en marbre blanc de Charles IV d'Anjou, comte du Maine (XVIe siècle); le mausolée de Langey du Bellay, attribué à Germain Pilon; et un saint sépulcre sculpté par la Barre, en 1610, et assez maladroitement restauré de nos jours.

« La cathédrale du Mans, dit M. l'abbé Bourassé, bâtie dans ses parties les plus importantes à deux époques bien distinctes, présente dans toute leur grandeur les principales transformations de l'architecture chrétienne. La période romano-byzantine nous a laissé la grande nef et les bas côtés collatéraux, la période ogivale a élevé le chœur et toute la partie supérieure de l'église.

« Quoique le défaut d'ensemble détruise l'harmonie générale de l'édifice, on serait fâché cependant de ne point rencontrer d'une manière si complète l'expression de la pensée des architectes romano-byzantins mise en parallèle avec la pompe et la noblesse qui caractérisent le style ogival. On les admirera toujours, l'un dans sa forme sévère, l'autre dans son élégance et dans sa prodigieuse hardiesse. »

L'église Notre-Dame de la Couture date du XIIe au XIVe siècle; mais quelques parties bien caractérisées remontent à l'an 996.

Le Mans a dans son musée quelques tableaux des grands maîtres italiens et flamands, un beau portrait en cuivre émaillé

(XIIe siècle) de Geoffroi Plantagenet, et dans sa bibliothèque un manuscrit du XIVe siècle, *Vraie chronique de messire Bertrand du Glaiequin* (du Guesclin), une Bible du XVe siècle riche en miniatures, et plusieurs manuscrits chinois.

Parmi les édifices modernes, nous remarquerons au Mans l'église de la Visitation, et une jolie salle de spectacle, agréablement située dans un massif de verdure, au milieu de la place des Jacobins. Le palais épiscopal, construit en 1846 dans le style de la Renaissance, a été incendié accidentellement par les Allemands en 1871. C'est près du Mans que fut livrée, le 11 janvier 1871, la désastreuse bataille qui rendit désormais impossible la délivrance de Paris par les armées de la province.



Notre-Dame de la Couture, au Mans.

Le Mans renferme des fabriques considérables de couvertures, d'étamines, de toiles, de mouchoirs, de siamoises, de dentelles, de bonneterie, de savon mou et de bougies. Il s'y fait un commerce important de graines de trèfle et de luzerne, récoltées dans le département, et de volailles grasses, dont la réputation est européenne.

Au milieu d'un charmant vallon parsemé de bocages et bordé de coteaux vignobles, la ville de la Flèche, dont la population est de 9,000 âmes, est arrosée par le Loir; un aqueduc d'un kilomètre amène en outre d'excellentes eaux à ses fontaines. Au Xe siècle c'était une des principales villes de l'Anjou, grâce à une formidable forteresse qui couvrait une île au milieu du Loir. Tombée dans une extrême décadence pendant le cours du XIVe siècle, elle ne se releva que vers la fin du XVIe par la munificence de Henri IV. Elle lui doit son édifice le plus remarquable, un collège de jésuites fondé en 1603, et dont la façade porte encore son buste; il renferme aujourd'hui une école militaire. La chapelle en est fort jolie; la nef et le sanctuaire sont entourés de tribunes avec balustrades; elle a quelque analogie avec la chapelle de Versailles. Elle a gardé le cœur du vaillant roi et l'épée du grand Condé.

La Flèche, par sa situation, par la pureté de son air, par la propreté de ses rues et par la manière dont elle est bâtie et pavée, mérite la réputation d'être une des villes les plus agréables de la contrée. Ses habitants, propriétaires ou rentiers, sont peu portés aux entreprises industrielles ou commerciales; aussi la Flèche est-elle, de tout le département, la ville où il se fait le moins d'affaires.

L'église du village de Bazouges, qui est à moins de huit kilomètres, se recommande comme un monument fort curieux du commencement du XIe siècle; le même village possède aussi un château à tours crénelées, avec tourelles en guérite, qui est parfaitement conservé.

Si nous nous détournons de vingt-neuf kilomètres à droite, nous trouverons Sablé, ville de 5,500 âmes, qui a un pont en marbre noir avec un magnifique château qui s'élève

à pic sur le cours de la Sarthe. C'est une œuvre de Mansard, et il fut construit pour un frère de Colbert. Près de là était une des plus belles abbayes de France, l'abbaye de Solesmes. L'église seule existe encore; bel édifice construit vers la fin du XIIe siècle. Sa forme est celle d'une croix latine avec une seule nef sans collatéraux. Les vingt-quatre stalles du chœur, du XVIe siècle, d'une forme très élégante, portent chacune sur le dossier une tête en bas-relief très saillant. Dans la croisée sont deux chapelles, dont l'une, construite vers la fin du XVe siècle, offre un mélange curieux d'architecture gothique et du style de la Renaissance. La partie inférieure représente Jésus mis au tombeau. Quatorze figures de grande nature, en pierre blanche du pays, parmi lesquelles la statue de la Madeleine est surtout remarquable, sont groupées sous une voûte dont les nervures se confondent gracieusement en un beau cul-de-lampe, et que couronne un bandeau chargé de plusieurs rangs de feuillages et de découpures à jour d'un fini admirable. Au-dessus, entourées d'ornements à profusion et de frises de chardon d'une délicatesse extrême, sont deux niches qui renferment un saint et un docteur, et entre elles la croix, où la figure du Christ manque aujourd'hui. L'autre chapelle est du milieu du XVIe siècle. La partie inférieure à ras du sol représente la mort de la sainte Vierge. Quinze figures sont groupées sous une voûte. La Vierge, soutenue par saint Pierre, reçoit la communion de Jésus. La Vierge et saint Pierre sont deux chefs-d'œuvre. Au-dessus s'élève un petit monument à trois étages, portant les statues de saint Thomas et de saint Denis; plus haut, quatre bustes de saints et de docteurs, et enfin un petit arc triomphal à trois arcades supportant des figures allégoriques agenouillées. Sur les deux côtés, en retour de la chapelle, on a représenté l'Assomption de la Vierge et Jésus enfant au milieu des docteurs. Dans ce monument les arcades sont à plein cintre; les ordres grecs sont dans toute leur pureté avec des frises et des entablements de la plus grande richesse. Ces sculptures forment une œuvre unique en France par la perfection de l'ensemble et le fini des détails. Solesmes a été érigé en abbaye, en 1837, pour les religieux bénédictins rétablis en France par dom Guéranger.

Le château du Lude, aussi dans les environs de la Flèche, offre comme Chambord le mélange du gothique et du style de la Renaissance. C'est un lourd donjon flanqué de massives tours rondes à mâchicoulis; mais toutes les fenêtres sont carrées et encadrées de pilastres, et les murs sont revêtus de riches médaillons. Dans ces mêmes environs, sous les murs de Pontvallain, Bertrand du Guesclin remporta une de ces victoires décisives qui purgèrent enfin notre sol de l'invasion anglaise. Thomas Granson, le général en chef des forces ennemies, y fut fait prisonnier. Depuis plusieurs années, sur le lieu où notre armée inhuma ses morts, un citoyen pieux a fait élever un obélisque portant cette inscription : « Ici, après le combat de Pontvallain, en novembre 1370, Bertrand du Guesclin, de glorieuse mémoire, fit reposer les fidèles Bretons. Un ormeau voisin, sous lequel on éleva une cabane pour les blessés, une croix plantée sur les morts, ont donné à ce lieu le nom d'Ormeau-de-la-Croix-Brête. »

De la Flèche reprenant notre route vers Angers, nous passerons à Durtal au pied d'un château à tours crénelées et à mâchicoulis qui semblent encore menacer au loin la campagne. Et à ce propos on raconte dans le pays l'effroi qu'inspira à un parti de Prussiens, qui dans la campagne de 1815 venait chercher ses logements au Louroux, l'aspect peu rassurant d'une ancienne église. Au delà de la petite ville de Baugé (3,500 âmes), que nous laissons à notre gauche, l'église du Louroux a pour clocher une vraie tour militaire à cinq étages, dans laquelle on pouvait établir, aux jours de danger, une garnison de deux cents hommes pour garder l'abbaye. L'ennemi la prit pour une forteresse, et se retira.

Un peu avant d'arriver à Angers, nous verrons de loin, sur notre gauche, une des plus belles ruines de l'Anjou, le château de Plessis-Macé, souvent reproduit par le crayon

des artistes. Au-dessus des créneaux et des mâchicoulis du donjon s'élèvent des tourelles aux quatre angles, et au centre un pavillon qui donne à l'ensemble une belle forme pyramidale.

Quand, après avoir parcouru les magnifiques boulevards d'Angers, vastes, aérés, bordés de belles constructions modernes, les quais et le quartier neuf de la préfecture, on pénètre dans l'intérieur de la ville, on est désagréablement surpris de ne plus trouver que des rues sombres, étroites, tortueuses et dont plusieurs sont impraticables aux voitures. A peine y rencontre-t-on quelques vestiges des monuments qui, sous la domination romaine, ont embelli la cité principale des *Andegavi*. Des colonnes corinthiennes, d'une belle pierre dure, calcaire, étrangère à la contrée, employées dans les constructions intérieures de l'ancien hôpital Saint-Jean, bâti au XIIe siècle, semblent avoir été tirées des ruines de quelque édifice antique.

La cathédrale, dédiée à saint Maurice, est une croix latine à une seule nef, et les voûtes de cette nef, une des plus larges de nos églises de France, n'ont d'autre appui que les murs, sans qu'il ait été besoin de contreforts à l'extérieur. Ces belles voûtes, de plus de vingt-six mètres d'élévation, sont en ogive avec des nervures toriques sur les arêtes. Le portail est surmonté de deux jolis clochers en pierre à flèche, et, au milieu, d'un troisième clocher en dôme; on les aperçoit de trente à quarante kilomètres aux environs. On remarque, au-dessus du portail, huit statues des comtes d'Angers, supportées par des consoles et surmontées de dais en pierre. Le buffet d'orgues est soutenu par quatre cariatides colossales, et l'orgue passe pour un des meilleurs de l'Europe. Le principal bénitier est formé d'une magnifique pièce de marbre vert antique.

Angers possède plusieurs autres églises remarquables. Il faut citer encore l'école des arts et métiers; le musée, riche en tableaux de prix; la bibliothèque; le haras, un des plus beaux de France.

Le château d'Angers, commencé sous le règne de Philippe-Auguste et achevé par Louis XI, est une ancienne forteresse d'une masse imposante, bâtie sur un rocher escarpé du côté de la Maine, au-dessus de laquelle il s'élève à plus de trente mètres. Il est entouré de dix-huit grosses tours, et environné, dans toute la moitié de sa circonférence, d'un fossé taillé dans le roc, de trente-neuf mètres de largeur sur dix mètres de profondeur.



Château d'Angers.

Cette forteresse sert aujourd'hui de dépôt des poudres et de prison. Du haut de sa terrasse on jouit d'une vue magnifique.

Dans les environs immédiats de la ville, on va visiter les célèbres ardoisières qui occupent près de 3,000 ouvriers, et fournissent chaque année 60 à 80,000,000 d'ardoises de diverses grandeurs et qualités.

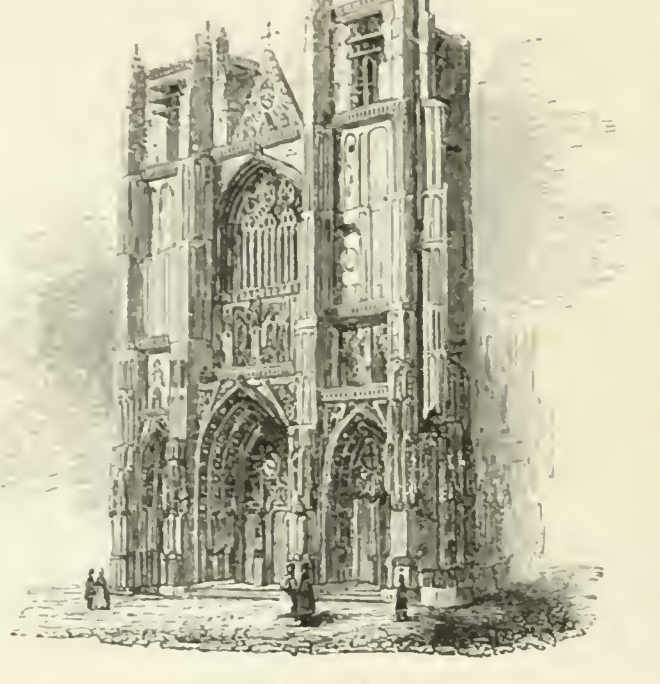
Nous nous détournerons de notre route pour visiter les Ponts-de-Cé, construits sur la Loire et sur l'Authion. C'est une suite de ponts, au nombre de quatre, reconstruits en 1846, liés entre eux par des chaussées, qui franchissent les bras et les îles de la Loire. La longueur est de trois kilomètres. Des maisons rangées des deux côtés forment une ville qui compte environ 4,000 habitants.

Si nous remontions la Loire, nous trouve-

rions sur sa rive gauche Saumur, qui a jeté un faubourg dans les îles et sur la levée de la rive droite, et qui y communique par un très beau pont de douze arches. Elle compte plus de 13,000 âmes, et possède une école militaire où viennent se former des instructeurs pour la cavalerie. Son château, bâti sur un roc, doit dater du XIe siècle; on y aura ajouté des constructions dans le XIIIe. Avant la révolution, il servit de prison d'État. Le massif central était flanqué, aux quatre angles, de quatre tours qui sont rondes jusqu'à une certaine hauteur, et ensuite de forme octogone, avec huit arêtes très saillantes ou contreforts, des mâchicoulis et une toiture. Une partie a été démolie. Dans ce qui reste on a établi un arsenal, qui peut contenir cent mille fusils et un matériel considérable d'artillerie. Dans l'église de Nantilly, on étudiera une nef qui remonte au XIe siècle. Elle est presque d'un style antique. La voûte est en berceau, et repose sur les chapiteaux de colonnes engagées. La porte principale est décorée de deux colonnes dont les chapiteaux, ainsi que ceux de l'intérieur, sont composés de figures d'animaux bizarres. L'église Notre-Dame-des-Ardilliers présente, au rond-point de la croisée, un très beau dôme construit dans le XVIIe siècle. Il est éclairé par huit grands vitraux, séparés par des bas-reliefs en pierre représentant les Évangélistes et quatre Pères de l'Église. Sur cette partie de la rive gauche de la Loire, on retrouve jusqu'à huit dolmens; le plus remarquable est celui de Bagneux.

Entre les Ponts-de-Cé et Saumur nous aurions pu visiter le château de Brissac, dont une partie, le pavillon de la façade principale, appartient à la plus belle époque de la Renaissance. Il présente cinq ordres d'architecture en pilastres, sur cinq étages, en comptant le rez-de-chaussée. Une colline voisine porte une chapelle sépulcrale de l'ordre dorique grec dans toute sa pureté. Elle est construite en tuf blanc, et repose sur un socle de pierre dure qui forme tout autour un avant-perron de sept degrés. On l'appelle, dans le pays, le Mausolée.

Reprenant notre route, nous viendrons d'Angers à Champtocé, joli bourg où nous dessinerons, en passant, les ruines pittoresques d'un vieux château; de là à Ancenis, jolie ville de 4,000 âmes, dont le château fort passait jadis pour une des clefs de la Bretagne; puis à Oudon, où nous saluerons une tour octogone, magnifique donjon d'un château remarquable qui date du commencement du XVe siècle. Après avoir traversé d'immenses prairies bordées de coteaux couverts de vignes, nous arriverons au point où la Loire reçoit la Sèvre-Nantaise, et enfin à Nantes, la principale cité des *Namnetes* avant la domination romaine.



Cathédrale de Nantes.

Nantes n'a rien conservé de ses anciennes fortifications, si ce n'est quelques restes enterrés de murailles. Le château fort offre encore extérieurement un aspect imposant. Une belle façade intérieure est décorée d'ornements aussi riches que nombreux. Ce château, reconstruit en partie sous le duc François II à la fin du XVe siècle, fut fortifié par le duc de Mercœur de deux bastions carrés, où s'étalent encore les doubles croix de Lorraine. Le château du Bouffay est démoli, et remplacé par un hôtel immense qu'on achève en ce moment.

Sa cathédrale, édifice du XVe siècle qui n'est pas achevé, renferme le chef-d'œuvre de Michel Colombe, célèbre sculpteur tourangeau, le tombeau que la reine Anne, femme de Louis XII, fit élever au dernier duc de Bretagne, François II, son père. Le

socle, de marbre blanc, présente une mosaïque où le chiffre F se répète plusieurs fois entouré d'hermine. Les statues en marbre blanc du duc et de la duchesse, Marguerite de Foix, sa seconde femme, sont couchées sur le tombeau en marbre noir. Aux quatre angles, quatre statues de grandeur naturelle représentent des figures allégoriques, dans lesquelles on reconnaît la Force, la Prudence, la Tempérance et la Justice; on croit que l'artiste a donné à cette dernière les traits de la reine Anne, avec le costume et les insignes de reine et duchesse.

Tombeau de François II, à Nantes.

Le fleuve couvert d'îles verdoyantes, le beau port si animé de la Fosse, de vastes quais où s'ouvrent des rues bien droites et bien percées, les ponts, au delà desquels s'étendent deux faubourgs (Saint-Jacques et Saint-Paul), ou, pour mieux dire, une seconde ville, forment un spectacle admirable. Le quartier de la Fosse est habité surtout par le haut commerce; là sont les maisons de luxe. Le quartier Graslin est aussi fort élégant. Les artistes admirent, dans la rue de la Poissonnerie et dans celle de la Juiverie, d'anciennes maisons en bois très bien conservées et d'un aspect pittoresque.

L'hôtel de ville est un édifice médiocre. La préfecture est un beau monument, construit à la fin du XVIIIe siècle, qui fait honneur à l'architecte Ceineray. La Bourse, construite en 1812, présente sur une de ses façades quatre statues de nos marins fameux : Jean Bart, Duguay-Trouin, Duquesne et Cassart. Dans le très riche musée d'histoire naturelle, qui contient aussi une curieuse collection de minéralogie départementale, nos yeux se porteront avec un vif intérêt sur une momie, présent du Nantais Caillaud, et rapportée de la haute Égypte par ce jeune voyageur, qui, dans une autre tentative pour arriver aux sources du Nil, devait payer de la vie sa passion pour la science. Le musée de peinture est remarquable par le nombre et le mérite des tableaux qu'il contient; il se compose en partie de la collection du sénateur Cacault. On remarque à Nantes de très belles promenades : le cours Saint-Pierre et le cours Saint-André s'étendent de la Loire à l'Erdre. La statue de Louis XVI s'élève sur une haute colonne entre ces deux promenades. Le cours Saint-Pierre est en outre décoré des statues d'Anne de Bretagne et d'Arthur III, duc de Bretagne et connétable de France.

La population de Nantes s'élève à 112,000 habitants, avec une population flottante d'environ 10,000 voyageurs, étrangers, ouvriers, matelots, etc. Vers 1664, Nantes expédiait d'assez nombreux navires pour la pêche de la morue et de la baleine; peu après, elle se livra plus spécialement au commerce de l'Inde et des Antilles, qu'elle approvisionna d'esclaves, et fit des bénéfices énormes. L'abolition de la traite, et surtout la prospérité croissante du Havre, ont amené un autre ordre de choses, et Nantes, pour raviver son commerce qui languit, cherche aujourd'hui les moyens d'améliorer la navigation de la Loire à la mer, de manière à se procurer un port aussi accessible que celui du Havre, son rival. Nantes résoudra-t-elle le problème d'amener jusque dans son port de la Fosse les bâtiments de trois à quatre cents tonneaux, et d'économiser ainsi les frais d'un déchargement partiel et d'un séjour à Paimbœuf, ville de 3,000 âmes, avec un bon mouillage pour les plus gros navires? Nantes n'est plus au-

jourd'hui que le quatrième port commerçant de France; il vient après Bordeaux. Vous connaissez les deux premiers, Marseille et le Havre. Ses armateurs expédient surtout à Bourbon et à la Guadeloupe. La plupart des navires au long cours de la place vont dans l'Inde, dans les deux Amériques et sur la côte occidentale d'Afrique. Depuis la conquête d'Alger, Nantes y exporte une énorme quantité de fourrages, que l'on soumet à l'action d'une presse qui en diminue prodigieusement le volume.

C'est Nantes qui la première a pratiqué sur une grande échelle la conserve des viandes, légumes, fruits, lait, dans leur fraîcheur, selon le procédé Appert. Son industrie la plus considérable est la fabrication des futaines et des basins. Elle a, pour ainsi dire, perdu ses fabriques d'indiennes, si florissantes dans le siècle dernier; mais elle possède des filatures de chanvre et de lin à la mécanique, et de nombreuses raffineries de sucre.

Les touristes ne manquent pas d'aller à vingt-huit kilomètres de Nantes visiter Clisson, dans une situation délicieuse, au confluent du Moine et de la Sèvre-Nantaise, et demandent à son vieux château, bâti sur un roc qui domine la ville, les souvenirs du brave connétable, frère d'armes de du Guesclin.

D'un autre côté, et en suivant le cours de la Loire, nous rencontrerons, à huit kilomètres de Nantes, l'île d'Indret, remarquable par les chantiers de construction de paquebots à vapeur pour le gouvernement, et par la manufacture de machines à vapeur pour les vaisseaux de l'État.

Enfin, à l'embouchure du fleuve, sur la rive droite, Saint-Nazaire, où l'on vient de terminer la construction d'un immense bassin à flot, capable de recevoir les plus grands navires, soit à voiles, soit à vapeur.

L'établissement de ce bassin donnera, très probablement, au port de Saint-Nazaire une importance commerciale qui ne peut manquer de jeter une certaine perturbation sur la place de Nantes. Celle-ci se trouvera bientôt, vis-à-vis de sa jeune rivale, dans une situation analogue à celle où se trouvent, depuis longtemps, Rouen et le Havre. Déjà un certain nombre de négociants et d'armateurs ont transporté leurs comptoirs de Nantes à Saint-Nazaire, appelé, par la force des choses, à devenir le point d'embarquement et de débarquement de la plupart des marchandises de Nantes, en raison du mauvais état de la Loire.

Une voie ferrée relie Nantes à Saint-Nazaire, et non seulement elle offre les plus grandes facilités pour le transport des marchandises, mais elle exempte de la navigation en rivière, toujours pénible et dispendieuse pour les gros bâtiments, les navires des lignes transatlantiques, nouvellement établies à Saint-Nazaire.

Cent quarante-huit kilomètres séparent Nantes de la Rochelle, que vous voyez au sud. Pour ce voyage, nous nous dirigerons par Montaigu, vers la Roche-sur-Yon (du nom d'un immense château qui vient d'achever de disparaître entièrement), naguère Napoléon-Vendée et Bourbon-Vendée. C'est une ville moderne de 9,000 âmes, avec une église et une préfecture dans le style grec modernisé. Viendra ensuite Luçon (6,000 habitants), que le voisinage des étangs rend malsaine. Elle a une belle église épiscopale, ancienne abbatiale, construite au XIIe siècle, agrandie au XVe, avec une tour de la Renaissance terminée par une haute flèche découpée à jour. Le cardinal de Richelieu fut nommé évêque de Luçon à l'âge de vingt-deux ans. En 1588, Henri IV, après s'être emparé de Marans, sur la Sèvre-Niortaise, pendant les guerres de religion, dont l'ancienne province de l'Aunis fut longtemps le théâtre, écrivait :

« C'est une île renfermée de marais bocageux, où de cent en cent pas il y a des canaux pour aller chercher le bois en basteaux. Passe une rivière au pied du chasteau. Cette rivière s'étend en deux bras, qui portent non seulement de grands basteaux, mais des navires de cinquante tonneaux y viennent : il n'y a que deux lieues jusqu'à la mer... C'est un lieu de grand trafic tout par basteaux; la terre très pleine de blés et très beaux. »

Aujourd'hui on a desséché dans ces marais un terrain de plus de quatre-vingts kilomètres

de diamètre ; on a élevé contre les eaux de la mer des digues, et, par des égouts d'une pente facile, on l'a forcée de recevoir le trop-plein de cette partie des marais. Des Hollandais ont entrepris et exécuté ce beau travail, et un canal qui enveloppe toute cette partie a reçu le nom de Ceinture des Hollandais. Cela s'est fait en creusant partout de petits canaux et des rigoles, de sorte que, comme du temps de Henri IV, toutes les communications se font encore par bateaux. Tout ce pays manque de bois à tel point que l'on y ramasse soigneusement la fiente du bétail, et qu'on en fait des mottes qui, séchées au soleil, servent de combustible.

La contrée que nous venons de traverser si rapidement est une de celles qui ont le mieux conservé l'ancien caractère national ; c'est le cœur de l'ancienne Vendée. La division de la Vendée en Bocage, Plaine et Marais, fort importante à connaître pour l'histoire de nos guerres civiles de la révolution, est indiquée ainsi dans les Mémoires de Mme de la Rochejaquelein, qui porte un nom célèbre dans l'histoire de ces malheureuses guerres. « On peut regarder comme les limites du Bocage : la Loire au nord, de Nantes à Angers ; au couchant Paimbœuf, Pornic, et leurs territoires marécageux ; ensuite l'Océan, depuis Bourgneuf jusqu'à Saint-Gilles ; et pour les deux autres côtés une ligne tirée des Sables-d'Olonne à Parthenay, et une autre ligne de Parthenay à la Loire, en passant par Thouars et Brissac. » Le Marais est cette partie de la côte qui fut autrefois couverte par la mer, et à travers laquelle se décharge la Sèvre-Niortaise. La plaine s'étend entre le Bocage et le Marais, sur une longueur d'environ cinquante-deux kilomètres, et une largeur de huit kilomètres seulement.

Le Bocage, comme l'indique son nom, est couvert d'arbres, hérissé de collines, et coupé par un nombre infini de vallées étroites et peu profondes, où coulent de petits ruisseaux dans toutes les directions. Le sol est fort divisé, et le moindre champ, la moindre prairie, sont entourés d'une haie vive, qui s'appuie sur des arbres plantés irrégulièrement et fort rapprochés ; tous les cinq ans on les émonde, en laissant une tige de quatre à cinq mètres. Quand on regarde d'un point élevé, on ne voit autour de soi que des arbres, et l'on pourrait se croire dans une forêt.

La partie desséchée du Marais a été convertie en belles prairies et en terres labourables. Cette partie est riche en bestiaux et en grains ; elle est couverte de jolies fermes ; les tertres sont couronnés de beaux villages, entre lesquels les digues servent de communication. La partie du Marais qui s'étend au delà du canal de ceinture s'appelle le *Marais mouillé*. Les bas-fonds conservent constamment de l'eau ; le reste est à découvert depuis la mi-juin jusqu'à la mi-octobre. On les plante en saules, en frênes, en aubiers, et quelquefois en chênes. On récolte chaque année des fagots, qui s'exportent à la Rochelle et à l'île de Ré. Les roseaux servent à couvrir les cabanes des *huttiers*, comme on appelle les habitants du Marais mouillé, et à chauffer le four. Le même toit abrite une famille, pour l'ordinaire nombreuse, une ou deux vaches, quelques brebis et les chiens.

Une autre partie encore du Marais est le *Marais salant*. Cette partie est divisée, de kilomètre en kilomètre, par des *étiers*, ou canaux parallèles, larges de quatre mètres sur deux de profondeur, qui reçoivent à la marée montante les eaux de la mer, et les conduisent dans les *œillets*, ou aires où le sel se dépose. Les aires salines restent constamment couvertes de plusieurs centimètres d'eau. Le sel s'y forme, pendant l'été, par l'évaporation à la chaleur du soleil. Les terrains entre ces canaux, ou, comme on dit ici, les *bossis*, sont cultivés et servent de chaussée pour le passage des piétons. En y comprenant ceux de l'île de Noirmoutier, on évalue à soixante-quinze mille le nombre des *œillets* aujourd'hui en rapport dans le département.

La Rochelle est une ville de 19,000 âmes, située au fond d'un golfe qui dépend de la vaste rade abritée par les îles de Ré et d'Oléron, et qui lui sert d'avant-port. C'est une place de guerre importante. La ville, dont on admire les fortifications, a un air de grandeur triste, qu'elle doit aux arcades qui supportent la plupart des maisons, et sous

lesquelles on circule à couvert. On montre à l'hôtel de ville, édifice gracieux de la Renaissance, la chambre à coucher de Henri IV. Le port, qui reçoit des navires de toute grandeur, est fort avant dans la ville, et se compose de deux bassins, dont l'un est à sec à la marée basse. Le commerce fait beaucoup d'armements pour les colonies et pour Terre-Neuve. On voit encore les restes de la digue que fit construire Richelieu lorsqu'il assiégea la ville, qui fut longtemps le boulevard des protestants. C'est un long empierrement, qui s'étend de la pointe de Coreille à celle du fort Louis, éloignées entre elles d'environ quinze cents mètres. Il est interrompu vers le milieu par un faible intervalle laissé pour le passage des vaisseaux. La Rochelle possède un établissement de bains de mer.

Un peu plus au sud, Louis XIV a fait bâtir, sur la rive droite de la Charente, et à seize kilomètres de son embouchure, la belle ville de Rochefort (30,000 habitants), également place de guerre et le troisième port militaire de France, après Brest et Toulon. Sa fondation coûta tellement cher que Colbert l'appelait la Ville d'Or. Son port est formé par la Charente ; les vaisseaux du plus haut rang y sont à flot, même à marée basse ; il est commode et sûr. Le peu de largeur de la Charente le met à l'abri des vents, et les cinq forts qui défendent l'entrée de la rivière le protègent contre l'ennemi. Il y a ici peu de monuments à voir, peu de commerce à mentionner, mais de beaux établissements de la marine militaire à visiter : l'hôpital de la marine, qui contient douze cents lits ; l'école d'artillerie de la marine ; et les chantiers, où l'on construit à couvert des vaisseaux à trois ponts, que l'eau vient ensuite soulever et mettre à flot. C'est de Rochefort que Napoléon, après sa seconde abdication, s'embarqua sur un canot pour aller chercher un refuge à bord du vaisseau anglais *le Bellérophon*, qui était en croisière devant les îles.

S'il nous plaisait de faire une course en mer et de revenir à Nantes par le bateau à vapeur, nous visiterions, à l'embouchure de la Charente, l'île d'Oléron, qui a vingt-sept kilomètres de long et huit kilomètres dans sa plus grande largeur. Les marins de cette île ont joui, dès le moyen âge, d'une grande célébrité. Ils avaient un recueil de lois maritimes, *les Jugements d'Oléron*, monument de jurisprudence très remarquable, qui date du XIIe siècle. Elle a 16,000 habitants, répandus dans deux petites villes et deux villages. Elle produit des céréales, du vin, d'excellents légumes et des sels blancs renommés pour leur légèreté.

L'île de Ré, aussi longue et un peu moins large, ne donne que du vin. Elle compte 20,000 habitants, qui sont pêcheurs et exploitent force marais salants.

Grâce à leur position, ces deux îles forment, derrière elles et en avant du port de la Rochelle, une immense rade dont l'entrée est la passe qui existe entre elles, nommée le Perthuis d'Antioche. A l'extrémité de cette passe, la nature, comme pour protéger l'embouchure de la Charente, a posé une troisième petite île, l'île d'Aix, que le génie des hommes a rendue inexpugnable.

En remontant le long de la côte, nous pourrions toucher à la ville des Sables-d'Olonne (7,600 âmes), qui reçoit les navires de cent cinquante à deux cents tonneaux. On attribue sa fondation, qui n'est pas très ancienne, à une colonie de Basques ou d'Espagnols. Sa belle plage attire beaucoup d'étrangers pendant la saison des bains.

Nous trouverions ensuite l'île d'Yeu, dont le grand diamètre est d'environ six kilomètres, et où le roc se montre à nu vers le centre. Quelques maigres champs, beaucoup de bruyères où paît un peu de bétail, sont la ressource de sa faible population.

L'île de Noirmoutier, qui compte 7,000 habitants, est très fertile, cultivée avec soin et fumée avec les plantes marines. Elle n'est séparée du continent que par un chenal de quatre kilomètres, guéable à la marée basse même pour les chevaux et les voitures. Cette île était jadis un noyau rocheux que les alluvions apportées par le courant de Bretagne et le courant de Gascogne ont agrandi au point d'en faire une île dont la longueur est de dix-huit kilomètres, et la largeur de deux à six kilomètres.

L'île de Bouin, couverte de bons pâturages, est aujourd'hui liée au continent par une chaussée.

Mais, au lieu de nous embarquer, quittons Rochefort par la voie de terre, et, avant de regagner Nantes en promeneurs, visitons, sur les bords de la Charente, Taillebourg, où l'on voit les ruines du magnifique château de ce nom et les restes de la fameuse chaussée qui aboutissait au pont, près duquel saint Louis gagna la célèbre bataille de Taillebourg. Saintes fut la cité des *Santones* avant la domination romaine. Elle a les ruines d'un amphithéâtre qui pouvait contenir 20,000 spectateurs, des thermes bien conservés, où, l'on voit encore deux baignoires en pierre calcaire, et un arc de triomphe qui donnait entrée à la voie militaire par laquelle on se rendait à *Mediolanum Limonum* (Poitiers). C'est un arc à deux portes, qui était assis sur un massif de maçonnerie, dans le lit de la Charente. Ce massif servait de pile à un pont. L'arc est d'ordre corinthien, et s'élève à plus de douze mètres. Trois inscriptions portent les noms et titres de Germanicus, Tibère et Drusus ; la quatrième porte : *Caïus Julius Rufus, fils de Caïus Julius Otnancunus, petit-fils de Caïus Julius Gidedmon, arrière-petit-fils d'Épostsorovide, prêtre de Rome et d'Auguste à l'autel qui est près du confluent, intendant des travaux, a fait la dédicace de ce monument.* On a construit récemment un pont suspendu destiné à remplacer l'ancien pont, qui menaçait ruine, et, après avoir démoli pièce à pièce l'arc de triomphe, on l'a transporté sur la rive du fleuve. On peut voir aussi, dans les environs, les restes d'un amphithéâtre situé dans un vallon resserré ; il a évidemment servi à des jeux nautiques. Il y a, non loin de Saintes, une autre antiquité romaine, nommée dans le pays la Pile de Pirelongue. C'est une sorte de pyramide de vingt-cinq mètres d'élévation, construite en moellon et ciment, et revêtue de sept assises de pierres de taille ; près de là sont les ruines d'une tour, au milieu d'un ancien camp romain. Saintes a 12,000 habitants.

L'église Saint-Eutrope de Saintes, classée comme monument historique, est bâtie sur une crypte du XIe siècle, date de la majeure partie de l'édifice. En 1843, des fouilles exécutées dans la crypte ont fait découvrir le tombeau de saint Eutrope.

Cognac, ville de près de 10,000 âmes, a conservé le parc de son ancien château, et dans ce parc on voit encore les vestiges d'une muraille hexagone, dont on entoura soigneusement un ormeau. C'est que, sous cet ormeau, François Ier naquit, en 1494. Sa mère, la duchesse d'Angoulême, qui habitait alors le château de Cognac, prise, pendant une promenade, par les douleurs de l'enfantement, le mit au monde au pied de cet arbre. Cognac fait un grand commerce d'eaux-de-vie renommées, qu'elle expédie dans toutes les parties du monde. Ces eaux-de-vie se fabriquent dans les communes environnantes.

En remontant vers le nord, nous passerons vers Saint-Jean-d'Angély, ville de plus de 7,000 habitants, qui dut son origine à un château, et surtout à un monastère fondé vers 768, par Pépin.

Niort, grande et belle ville de 21,000 habitants, avait déjà de l'importance sous les rois de la seconde race. L'une de ses églises est d'une fort belle architecture gothique du XVe siècle. Mme de Maintenon (Françoise d'Aubigné) naquit, en 1635, dans la prison de Niort, où son père était détenu sous l'accusation de faux monnayage.

Saint-Maixent (4,000 habitants) doit son origine à un monastère fondé, au milieu du Ve siècle, par Agapit, que les Goths avaient chassé de son abbaye de Saint-Hilaire de Poitiers, et par un religieux d'Agde, qui changea son nom d'Adjutor pour celui de Maixent. Tout auprès est un coteau, le Puy-d'Enfer, d'où jaillit une nappe d'eau qui tombe par de nombreuses cascades dans une voûte, pour reparaître ensuite en ruisseau.

Parthenay, petite ville, fort mal bâtie, d'environ 5,000 âmes. On y remarque les restes d'un antique château, entouré de fossés et de cinq tours crénelées ; l'église Saint-Jean, en style roman, et d'anciennes prisons, dont les murailles s'élèvent à pic a plus de vingt-trois mètres au-dessus du Thouet.

Thouars, petite ville de 2,500 habitants, est fière de son château, qui passe pour un des plus beaux de l'Europe. Marie de la Tour d'Auvergne, épouse de Henri de la Trémoille, duc de Thouars, le fit bâtir en 1635, sur le plan que Philibert Delorme avait proposé à Catherine de Médicis pour la construction du palais des Tuileries. Il se compose d'un grand corps de logis central, surmonté d'un dôme et accompagné de quatre pavillons ; le tout se développe sur une ligne de cent vingt mètres. La profondeur est de vingt-cinq mètres. Le Thouet coule à l'est ; au sud et à l'ouest, on descend par quatre terrasses formant autant de jardins placés en amphithéâtre les uns au-dessus des autres. La façade à l'ouest est précédée d'une cour entourée de portiques à terrasse avec balustrades. L'escalier qui conduit au premier étage est couvert d'un donjon bordé de balustrades, et à l'intérieur présente une gracieuse coupole. Au nord du château on voit la chapelle, ou plutôt quatre étages de chapelles superposées. La plus basse, taillée dans le granit servait de sépulture aux ducs de Thouars ; la seconde servait d'église paroissiale ; la troisième portait le nom de chapelle de la Vraie-Croix ; la quatrième enfin, la plus vaste et la plus belle, est la chapelle ducale, bâtie dans le genre gothique, très régulière et bien éclairée. Une magnifique serre abritait plus de deux cents pieds de grands orangers. D'après des renseignements conservés aux archives, la dépense de construction monte à 1,200,000 livres, non compris la plus grande partie de la main-d'œuvre, qui fut faite par corvées gratuites. On estime que pour exécuter aujourd'hui de pareils travaux, il n'en coûterait pas moins de 12,000,000.

Nous rentrons dans le Bocage de la Vendée. Bressuire est une petite ville de 2,700 âmes, qui a une belle église du XIIe et du XVe siècle construite en granit, et pour clocher une belle tour de plus de soixante-trois mètres. Nous visiterons, le crayon en main, auprès du village de Mallièvre, les ruines du château du Puy-du-Fou ; à Mortagne, les ruines d'un couvent de bénédictins et d'un château. La route de Mortagne aux Herbiers traverse la partie la plus belle du Bocage, et dans cette dernière ville, peuplée de 3,500 habitants, qui semble se cacher sous des flots de verdure, tout respire un air d'aisance qu'on ne trouve guère dans les autres villes de la Vendée. Tiffauges, avec les ruines de son château, et surtout sa vallée, est encore un lieu qui se recommande au crayon des artistes. Nous suivons le cours de la Sèvre-Nantaise, qui nous ramène à Nantes.

- - - - - - -

QUATORZIÈME VOYAGE

BRETAGNE

Vannes. — Lorient. — Quimper. — Brest. — Morlaix. — Saint-Brieuc. — Rennes. — Laval. — Alençon.

Maintenant partons de Nantes pour Lorient et Brest, au nord-ouest et sur la côte; c'est un voyage de cent soixante kilomètres d'abord, et de cent quarante kilomètres ensuite.

Nous passerons par la Roche-Bernard, bourg remarquable par le magnifique pont suspendu qui remplace depuis 1839 le bac dangereux sur lequel on traversait la Vilaine. Ce travail gigantesque consiste en une seule travée de cent quatre-vingt-dix-sept mètres d'ouverture, unie à chacune des rives par trois arcades en maçonnerie; le tablier du pont est à trente-deux mètres au-dessus des plus hautes marées, ce qui permet aux navires de trois cents tonneaux de passer dessous à toutes voiles. Les piliers en maçonnerie qui supportent les câbles de suspension, surpassent en élévation la colonne de la place Vendôme.

Pont de la Roche-Bernard.

En continuant notre route, nous arrivons à Vannes, ville de 14,500 habitants, située sur le sommet et le versant méridional d'une colline; deux quartiers, dont les maisons s'étendent dans la vallée, sont bâtis sur pilotis. Située tout au fond du golfe du Morbihan, à vingt kilomètres de l'Océan, Vannes a un petit port bordé d'assez beaux quais, mais qui ne peut recevoir que des bâtiments d'un faible tonnage, et son entrée est obstruée par les vases. D'un côté est une jolie promenade plantée d'arbres; de l'autre sont des chantiers renommés pour la construction des navires appelés chasse-marée.

Le principal monument de Vannes, qui, malgré son aspect un peu lourd, ne manque pas d'une certaine grandeur, est sa cathédrale Saint-Pierre. La flèche qui la surmonte aujourd'hui, de construction moderne, est loin d'offrir la légèreté, la hardiesse, l'élé-

gance de celle qui a été détruite par la foudre, en 1824. On cite dans l'intérieur quelques belles statues en marbre et en bois sculpté.

Vannes, vue à distance, se présente assez bien ; mais, dès qu'on y a mis le pied, on est désagréablement surpris de ne trouver que des rues étroites et tortueuses, des maisons en général de triste apparence, beaucoup d'échoppes, et l'instinct de la propreté s'y manifeste trop rarement.

Nous visiterons dans ses environs une ruine du moyen âge, le château d'Elven. Eduon de Malestroit le fit construire en 1256, sur le plan, dit-on, d'un château fort qu'il avait pris d'assaut en Palestine. Dans le siècle suivant, un Jean de Malestroit qui commandait le château de Sucinio, près de Saint-Gildas, dans la presqu'île de Ruis qui forme le golfe du Morbihan, repoussait glorieusement une descente tentée par les Espagnols. Ce château de Sucinio, avec ses six tours rondes, que surmontent de hautes et laides cheminées, n'est plus aujourd'hui qu'une belle ruine. Dans le golfe, la petite île aux Moines a perdu son monastère, mais a conservé un dolmen que les habitants appellent l'autel du Sacrifice. Nous en retrouverions plusieurs autres dans Belle-Isle, autrefois l'île Guedel, la plus grande des îles qui sont en face du golfe.

Belle-Isle mérite une mention toute particulière. L'excessive douceur de son climat, la fertilité de son sol, sa superficie d'environ vingt-six kilomètres carrés, justifient le nouveau nom sous lequel elle est aujourd'hui connue. Sa population est de près de 10,000 habitants.

Un agronome, qui s'est fait une réputation méritée par ses travaux et par ses heureux essais, est parvenu à exécuter à Belle-Isle de vastes plantations de chênes-lièges, aujourd'hui en plein rapport. La présence de ces arbres et de plusieurs autres espèces de végétaux (myrtes, lauriers-roses, etc.), que l'on trouve en pleine terre à Belle-Isle, prouve que le thermomètre n'y descend jamais aussi bas que la situation de Belle-Isle (dont la latitude est égale à celle de Strasbourg) devrait le faire supposer. « Cette anomalie climatérique, dit M. de Quatrefages en parlant des îles Bréhat, situées encore plus au nord, s'explique par un de ces grands phénomènes que la science moderne a constatés à la surface du globe. C'est le *Gulf-Stream* qui donne à la Bretagne et à ses îles ce climat si extraordinaire au premier coup d'œil : ce grand courant d'eau, échauffé par les feux de l'équateur, après s'être échappé du golfe du Mexique, se replie vers l'Europe, et une de ses branches, poussée vers le nord par la presqu'île espagnole, vient se briser sur les côtes de la Bretagne, et la baigne de ses ondes encore tièdes. »

Belle-Isle possède deux ports d'échouage et un bon mouillage : sa capitale est Saint-Palais, dont la citadelle est classée parmi les places de guerre du second ordre.

Auray compte plus de 5,000 habitants. Son port, formé par l'embouchure de la petite rivière d'Auray, dans le golfe du Morbihan, peut recevoir des navires d'un moyen tonnage ; elle est le centre d'un cabotage fort actif, et il s'y fait un grand commerce de grains, de bestiaux, de beurre et de sardines. L'église d'Auray, qui date de la fin du XIIIe siècle, offre cette particularité, que ses contreforts montent jusqu'au sommet de l'édifice.

Près d'Auray se trouve la célèbre chapelle dédiée à sainte Anne, où l'on se rend en pèlerinage de toutes les parties de la Bretagne. Souvent, aux jours de grande fête, cette chapelle est beaucoup trop étroite pour contenir les fidèles qui viennent implorer sainte Anne ou s'acquitter de leurs vœux. Alors on célèbre l'office divin en plein air, sur l'autel des pèlerins. Le 15 août 1859, l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie ont fait leurs dévotions à Sainte-Anne d'Auray. Non loin de là se trouve l'ancienne chartreuse de Brech, occupée aujourd'hui par une école de sourds-muets. On y voit la chapelle expiatoire élevée par la duchesse d'Angoulême à la mémoire des 900 émigrés qui furent fusillés en 1795 dans le *Champ des martyrs*, après le désastre de Quiberon.

Les environs de la presqu'île de Quiberon,



Landes de Bretagne.

à Karnac, offrent un des monuments mégalithiques les plus extraordinaires. Dans une vaste lande se dresse une armée de pierres géantes, plantées verticalement en terre, rangées à perte de vue sur onze lignes parallèles, les unes droites et majestueuses, les autres penchées vers la terre, toutes couvertes de ce linceul de lichen dont le temps les a revêtues depuis des milliers d'années. Quelques-uns de ces blocs ont plus de six mètres de hauteur. Toute cette région est remplie de ces étranges monuments. De Crac'h à la mer, on ne voit que tumulus et galgals, dolmens et menhirs, complets ou mutilés, souterrains ou invisibles : la Tranche de Beurre, qui a sept mètres de long; la Table des Marchands, dont la circonférence est de près de vingt mètres; la Pierre Longue et son bataillon de dolmens; et enfin la Caverne de Gavr'innis (île de la Chèvre), que les touristes ne manquent pas de visiter.

Ces singuliers monuments, que jusqu'ici les archéologues français avaient attribués à la famille celtique, commencent à être étudiés à un autre point de vue plus général; car on en rencontre non seulement dans les régions qu'ont habitées les Celtes, mais aussi en Syrie, en Afrique et jusque dans l'Hindoustan. Partout les monuments mégalithiques (c'est le nom qu'on leur donne aujourd'hui pour exprimer leur construction en grosses pierres brutes) paraissent être des tombeaux ou des monuments commémoratifs. La plupart de ces grandioses sépultures ont été violées depuis des siècles; mais dans le petit nombre de celles qui avaient jusqu'à nos jours échappé à la curiosité ou à la cupidité, on a pu se convaincre de l'absence presque constante de tout objet de métal. On n'y découvre, avec les os et les cendres, que des instruments ou des armes en silex, en quartz ou en serpentine, avec quelques poteries grossières.

Hennebon est une jolie petite ville de 5,000 habitants, bâtie sur deux coteaux à l'embouchure du Blavet, et placée au point d'intersection de quatre grandes routes. Avant l'époque de saint Louis; elle faisait un commerce assez étendu; son port est très fréquenté par les caboteurs; plusieurs maisons

d'architecture gothique des xive et xve siècles attestent son ancienne richesse. Son marché aux grains est un des régulateurs du prix des céréales pour l'importation et l'exportation.

Lorient, l'un des cinq ports militaires de la France, n'était qu'un hameau en 1709; c'est aujourd'hui une ville de 38,000 âmes, avec des rues spacieuses, régulières et bordées de jolies maisons. C'est la compagnie des Indes qui a ouvert son port, vaste et d'une entrée facile, et créé ses beaux établissements. Ses chantiers de construction sont superbes. On y construirait jusqu'à vingt-cinq frégates ou vaisseaux de ligne. Sa rade, vaste et sûre, peut servir de mouillage aux plus fortes escadres. On remarque sur le quai une fontaine dont la cuvette est d'une dimension énorme. Sur la place du marché, on a érigé une colonne, et une statue due au ciseau de M. Gatteaux, à la mémoire de Bisson, jeune officier de marine qui, dans l'expédition de Grèce en 1827, chargé de commander un brick pris sur les Turcs par la flotte de l'amiral de Rigny, se fit sauter avec son équipage, plutôt que de se rendre à de nombreux pirates qui l'attaquaient.

Nous ne quitterons pas Lorient sans nous promener sur ses quais, où de beaux ormes nous permettront de jouir, à l'ombre, du coup d'œil animé qu'offrent la rade et le port; sans visiter tous les grands établissements affectés à la marine de l'État, et surtout sans monter à la tour des signaux, haute de près de trente-six mètres, du sommet de laquelle nous nous ferons une idée complète de la ville et de ses environs.

Quimperlé, ville de 7,000 habitants, se nomma d'abord *Avantot*. Elle est située dans la plus délicieuse position, au pied de hautes collines qui méritent d'être appelées de petites montagnes. Bâtie sur le point où se réunissent les rivières de l'Isole et de l'Ellé pour former la rivière de Laita, Quimper-Ellé tire son nom de cette situation ; car ce nom signifie *confluent de l'Ellé*. Quimperlé a une curieuse église placée sous le vocable de la Sainte-Croix. Fondée en 1029, écroulée en 1862 et reconstruite d'après le plan primitif, cette église reproduit l'exemple, unique en Bretagne avec le temple de Lanleff, d'une forme circulaire imitée de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Quimper, ville de 12,500 âmes, ajoute à son nom celui de Corentin, en l'honneur de son premier évêque dans le ve siècle. Elle n'eut de remparts que vers l'an 1209. Son port reçoit des navires de trois cents tonneaux. Sur un portail latéral de sa cathédrale, bel édifice du xiiie au xve siècle, l'antiquaire peut étudier beaucoup d'écussons des anciennes familles bretonnes.

Quimper est mal percée et mal bâtie; une partie de la ville est encore entourée de murailles flanquées de tourelles; l'autre partie tend à s'améliorer rapidement, et l'on y remarque déjà de belles et solides constructions.

Châteaulin (8,500 habitants), sur l'Aulne, est environnée de riantes prairies plantées de peupliers et de chênes. Son vieux château, à en juger par les ruines, a dû être une forte place. D'ici nous gagnerons Brest, soit en traversant l'immense rade qui nous en sépare, soit en passant par Landerneau, petite ville de 8,000 âmes, sur l'Elorn, dont le port reçoit des navires de trois à quatre cents tonneaux. Le cabotage, le commerce des toiles et des cuirs, des expéditions de grains et de légumes, lui donnent une certaine activité.

La rade de Brest est en communication avec Nantes par un canal qui part de l'Erdre, et passe à Blain au pied des ruines d'un château bâti par Olivier de Clisson. De ses neuf tours disposées comme un jeu de quilles, il n'en reste que deux. Ce canal passe ensuite à Redon, ville de 6,000 habitants sur la Vilaine, qui reçoit des navires de cent cinquante tonneaux ; elle est assez commerçante, et expédie en Amérique et à Terre-Neuve. Tout auprès est le château de Beaumont, avec une cavité qu'on nomme dans le pays l'*abîme de Briangant*, et où, suivant la tradition, « les anciens possesseurs du château de Beaumont, lesquels estoient grands détrousseurs de passants sur la grande route de Redon à Rennes, jetoient les corps de ceux qu'ils avoient occis. » Le canal laisse à peu de distance, à l'est, Ploërmel, dont l'air a toujours passé pour très sain, et où l'on envoyait, il y a cinquante ans, les soldats malades des gar-



Tempête sur la côte du Finistère.

nisons de Lorient, de Port-Louis et de Belle-Isle. Il coule à Josselin, ville de 2,700 âmes, au pied d'un château qui a joué un rôle dans l'histoire de la Bretagne : là se voit le tombeau d'Olivier de Clisson. Il rencontre plus loin Pontivy (7,000 habitants), qui possède le vieux château des ducs de Rohan, bâti en 1485. Dans les environs, à la petite ville de Baud, on voit sur l'emplacement de l'ancien château de Quinipily une statue singulière en granit, haute de deux mètres, d'une exécution très grossière, qui est demeurée debout; on la nomme la Vénus de Quinipily. C'est une femme nue, portant au cou une espèce d'étole, qui par devant tombe jusqu'en bas. La tête est ceinte d'une bandelette croisée par derrière. Sur le devant sont sculptées ces trois lettres IIT ou LIT. Elle était jadis dans un temple dont on voit quelques vestiges sur la montagne de Cardennec. Le canal vient ensuite au pied de la montagne sur laquelle est située Carhaix, ou Keraës, ou Kher-Aès. Les érudits bretons ont longuement discuté au sujet de ce nom. Quelques-uns affirment que cette ville doit son nom à la princesse Ahès, fille de Conan-Mériadec, qui la fit bâtir et la dota de deux chemins, dont l'un allait à Brest et l'autre à Nantes; elle a une église du XIIe siècle. Près de cette ville s'exploitent les mines de plomb argentifère de Poullaouen, qui donnent par an cinq cent mille kilogrammes de plomb, d'où l'on extrait environ sept cents kilogrammes d'argent. On a inauguré récemment à Carhaix une statue en l'honneur de Corret de la Tour d'Auvergne, né dans cette ville le 23 décembre 1743, premier grenadier de France, mort en 1800.

L'existence de la ville de Brest n'est constatée qu'à partir de l'an 1240, quoique d'anciennes légendes établissent l'existence bien antérieure d'un château fort sur ce point du littoral. En 1630, Brest n'était encore qu'une ville fort petite. Quarante ans après elle s'agrandissait, et le faubourg de Recouvrance commençait à naître. Dix ans s'étaient à peine écoulés, que Vauban enfermait ce faubourg ainsi que la ville dans une enceinte de fortifications. En 1773, il fallut élargir l'enceinte. La ville possède aujourd'hui une population

de 80,000 âmes. Elle s'élève sur le flanc d'un coteau très escarpé; elle n'a de monuments que son château et les bâtiments pour le service de la marine. C'est le premier port militaire de la France.

Le château, bâti sur un rocher presque à pic, est une vieille forteresse célèbre dans les fastes de la Bretagne. Sept énormes tours, liées par des courtines et par un chemin de ronde, sont couronnées de plates-formes d'une solidité extrême, et disposées pour recevoir de l'artillerie de gros calibre. L'une des trois tours qui regarde la rade porte le nom de tour de César, peut-être parce qu'elle remplace un *castellum* construit par les Romains, comme semble l'indiquer la base d'une grosse tour ronde, d'appareil romain, découverte en 1832.

La rade de Brest, qui forme un immense bassin de plus de trente-six kilomètres de circuit, communique avec la mer par une embouchure nommée le Goulet. Ce passage, dont la largeur ne dépasse pas seize cents mètres, offrirait néanmoins aux navires une entrée assez facile, s'il n'était parsemé d'écueils, dont le plus redouté des marins est la roche Mingan. Cette rade pourrait abriter toutes les flottes du monde.

Quant au port, un des plus beaux et des plus sûrs de l'Europe, il est assez grand pour contenir plus de cinquante vaisseaux ou frégates, garantis des vents par les hauteurs environnantes. En face d'une anse large et profonde, on a creusé dans le roc quatre magnifiques bassins de construction, qui s'ouvrent et se ferment au moyen d'écluses. Remarquez dans les ateliers disposés autour de ces bassins une machine à amollir et courber, par le moyen de la vapeur, les poutres qui entreront dans la construction des vaisseaux.

Notons encore le pont tournant jeté en 1861 sur un bras de mer et s'ouvrant au milieu en deux parties qui tournent sur la plate-forme supérieure de deux tours. La manœuvre, qui se fait de l'intérieur des tours, ne demande que dix minutes de travail et n'emploie que deux ouvriers. En tournant, le pont ouvre aux vaisseaux un passage de cent six mètres.

Le bagne de Brest, aujourd'hui fermé, pouvait recevoir deux mille forçats. Il passait pour être, de tous les établissements analogues, le mieux approprié à sa triste destination.

La ville de Brest, que l'embouchure de la rivière de Penfeld coupe en deux parties, se compose de la haute ville et de la basse ville. La déclivité du terrain sur lequel Brest est bâtie donne à la plupart de ses rues une pente rapide. Quelques-unes sont de véritables escaliers. Il n'est pas rare de voir une maison à cinq étages dont le toit est de niveau avec le sol sur lequel s'appuie la maison placée derrière elle. On comprend combien il est difficile, avec une semblable assiette, d'obtenir des rues régulières, d'une viabilité facile, de transformer, en un mot, la vieille cité du moyen âge en une ville moderne, en une ville réunissant toutes les conditions exigées aujourd'hui. De grands et louables efforts ont été tentés pour régénérer la ville haute. Elle s'est déjà considérablement améliorée, et s'améliore encore tous les jours. La partie basse, surtout dans le voisinage du port, ne laisse que peu de chose à désirer; on y voit des rues spacieuses et de très belles constructions. Malheureusement ce quartier passe pour moins sain que la ville haute. Les remparts offrent une promenade très agréable, qui fait presque le tour de la ville.

L'antiquaire visite, au nord de Brest, dans l'église du village de Plouguin, le tombeau de saint Jaona, un des premiers évêques de Léon. Sur ce tombeau, orné, dans son pourtour, d'arcades gothiques surmontées par des colonnettes engagées, est la statue, couchée avec mitre et crosse, et deux petits anges à la tête. Au bourg de Lannilis, on voit un tombeau sur lequel est la statue d'un sire de Kerangart, et à ses pieds un lion qui ronge un os. Dans une chapelle à deux kilomètres de là, un docteur en théologie a aussi son tombeau, décoré de plusieurs petites figures de moines qui prient et pleurent; mais ce qui est plus intéressant, c'est, auprès du grand village de Plourin, le château de Kergroadec, où l'architecture contemporaine de

Louis XIII se trouve à côté de celle du xvie siècle.

Cette côte occidentale du Finistère, ou *fin de la terre,* est ainsi nommée parce qu'elle est la plus avancée dans l'Océan, comme l'indique une petite chapelle située sur la pointe Saint-Matthieu, qui précède la rade de Brest, chapelle appelée Notre-Dame-Fin-de-Terre.

Moins au nord est la pointe du Raz, et ensuite la troisième des pointes les plus avancées du Finistère, la pointe Saint-Matthieu. Jamais matelot ne passe devant la baie des Trépassés, auprès de la pointe du Raz, sans se rappeler les nombreuses victimes que l'Océan engloutit parfois dans ces parages. Non loin de là est l'enfer de Plogof, où la mer s'engouffre avec un fracas épouvantable. Les rochers du fond y sont d'un rouge vif; le jeu des vapeurs et de l'écume les fait paraître en mouvement.

L'île de Sein, habitée par une petite colonie de pêcheurs, semble le prolongement de la pointe du Raz, dont elle est séparée par cinq kilomètres. Sa partie la plus élevée, celle du nord, n'est qu'à dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans les hautes marées, le flot habite souvent la partie la plus basse, qui est la seule cultivable. On n'y voit pas une ronce; quelques fougères, quelques bouquets de landes sont les seules productions naturelles. Un unique pied d'arbre, soigné par le curé, est coupé et brûlé par le vent du sud-ouest aussitôt qu'il dépasse le mur derrière lequel il a reçu un abri. Touché de la misère des habitants, et surtout du courage avec lequel ils exposent leurs jours pour sauver les équipages des navires en détresse, le duc d'Aiguillon, ministre sous Louis XV, fit construire dans la partie du sud une jetée d'un kilomètre, grâce à laquelle on a pu habiter et cultiver depuis lors un peu plus de terrain.

L'île de Sein était autrefois consacrée à une divinité gauloise. Les prêtresses de cette divinité, au nombre de neuf, gardaient une virginité perpétuelle. Les Gaulois les nommaient Seines, et croyaient qu'elles pouvaient par leurs chants exciter des tempêtes dans les airs et sur la mer, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies, prédire l'avenir, surtout aux navigateurs, qui manquaient rarement d'aller les consulter.

Pour terminer la soirée, mes enfants, nous voyagerons, si vous voulez, de Brest à Paris, c'est un trajet de six cents kilomètres. Nous gagnerons Landivisiau, petite ville de 3,000 âmes, dont le clocher élégant et hardi est d'une construction particulière aux églises du Finistère et surtout de l'ancien diocèse de Léon. Vue sous un certain aspect, la flèche de ces clochers semble suspendue dans les airs, tant leurs supports sont légers et disparaissent à l'œil. Au nord de notre route, nous laissons Plounevetz-Lochrist, village dans lequel se trouve une tombe plate qui porte, gravée en creux, la figure d'un chevalier du xiiie siècle, armé de pied en cap, et aussi une de ces anciennes cuves de pierre qui, dans les premiers siècles de l'Église, servaient aux baptêmes par immersion. A Sibiril, on voit un tombeau assez curieux du xve siècle. Saint-Paul-de-Léon, ville d'environ 7,000 habitants, possède, dans sa cathédrale, un tombeau, décoré d'ornements curieux du style le plus barbare; un autre tombeau, celui d'un évêque de Léon du xviie siècle; et une figure à trois faces dont l'artiste a prétendu faire un emblème de la Trinité. Au bas, on lit ces deux mots en langue bretonne : *Ma Douez,* mon Dieu. L'île de Batz n'offre pas un arbre : la violence du vent découvre souvent la semence, et il arrive qu'on la renouvelle jusqu'à trois fois pour obtenir une récolte médiocre d'orge ou de seigle; mais son canal est une excellente relâche pour tous les navires qui entrent dans la Manche ou en sortent; ils s'y abritent contre les vents d'ouest, et peuvent, au besoin, gagner la baie de Morlaix, bonne pour les bâtiments de toute grandeur, et dont le seul inconvénient est d'avoir une passe étroite. On y a construit un des plus beaux phares de la Bretagne.

Morlaix est une ville de plus de 14,000 âmes, située à environ dix kilomètres de la mer, sur une rivière connue sous le nom de

rivière de Morlaix; elle se jette dans l'Océan, et est assez profonde pour permettre aux bâtiments de quatre cents tonneaux de remonter jusque dans le port de la cité. Ce port, assez spacieux, entouré de beaux quais où les navires viennent décharger leurs cargaisons en face des magasins, sépare Morlaix en deux quartiers, Saint-Léon et Tréguier. Le faubourg Saint-Martin domine la ville du haut du plateau où il est assis. Morlaix est commerçant et animé; il renferme de jolies maisons et de belles promenades, sans compter le parc de Kernègues. Quelques anciennes maisons, avec des porches très avancés et fort bas, offrent à l'intérieur une distribution singulière. Autour d'une énorme cage d'escalier carrée, éclairée par le toit, sont distribuées les chambres plus ou moins vastes du premier étage. On monte aux autres par des escaliers pris dans l'épaisseur des murs, et chaque étage intérieur a une galerie supportée par des colonnes de bois sculpté. L'église Saint-Matthieu est un assez bel édifice gothique. Celle de Sainte-Mélanie est du xve siècle, mais d'un style lourd. Le vaste bâtiment de l'hôtel de ville, construit sous Louis XIII, contient, dans une de ses salles, une bibliothèque riche en éditions du xve siècle et en précieux manuscrits. Aux environs de Morlaix, on visite, à Lanmeur, l'église Saint-Mélair, qui date de la fin du xe siècle, et dont la crypte a tout le caractère des premiers siècles du christianisme; cette crypte renferme une source aux eaux de laquelle la croyance populaire attribue de grandes vertus. Dans un village un peu plus éloigné est une autre fontaine également célèbre et consacrée à Saint-Jean-du-Doigt. La rade de Morlaix, au fond de laquelle se dresse un château fort, est abritée par de hautes falaises et passe pour très sûre.

De Morlaix nous gagnerons Guingamp, en laissant au nord la ville de Lannion (7,000 âmes), qui a une église paroissiale du xiie siècle, et la ville de Tréguier (3,500 habitants), assise sur un coteau qui fait face à la mer, et dont le port deviendrait facilement le plus considérable du département : sa rade reçoit des navires de tous les tonnages. Parmi les îles de cette partie de la côte, l'île de Bréhat est devenue célèbre par l'érection d'un phare, la plus hardie et la plus étonnante construction de ce genre qui existe en Europe. C'est une tour de cinquante mètres d'élévation : elle joint à une solidité inébranlable une mâle élégance. L'ingénieur chargé de ce travail, M. Léonce Reynaud, n'a mis que six ans pour mener à bonne fin une entreprise que tous les marins du pays considéraient comme une folie.

Nous passerons par Guingamp, ville de 7,000 âmes, au milieu de vastes prairies, avec ses fabriques de tissus de coton, et nous arriverons à Saint-Brieuc, ville de 16,000 habitants, bâtie sur la rivière du Gouet; elle a son port au petit village appelé le Gué, qui finira par se joindre à la ville par suite des constructions qu'on élève de jour en jour. Sur la pointe de terre qui forme l'entrée de ce port s'élève la tour de Cesson, du xive siècle, qui fut jadis une des meilleures places de la province. Elle atteint soixante-quinze mètres au-dessus de la mer, et les navires l'aperçoivent de vingt-quatre kilomètres. Sur la belle plage qui s'étend au pied de cette tour ont lieu, chaque année, au mois de juillet, les courses entre chevaux de race bretonne. Le cheval breton manque d'élégance, mais il est propre à tous les services; il est fortement membré, très musculeux, énergique, d'un tempérament robuste, et d'un fond solide. On en tire très grand parti pour le service des diligences et des malles-postes.

Un monastère fondé au ve siècle par saint Brieuc a donné naissance à la ville. Vers le milieu du ixe siècle elle avait déjà de l'importance, et un des petits rois bretons, Nominoë, l'érigea en évêché. La cathédrale de Saint-Brieuc, rebâtie au xiiie siècle, servit de forteresse au xive siècle, et soutint un siège. Au commencement du xviiie siècle elle menaçait ruine : son évêque fit démolir la grande nef et les deux collatéraux, en conservant néanmoins la partie inférieure des murs et des piliers. Le zélé prélat voulut rétablir le tout dans de belles proportions, en veillant d'une manière spéciale à la solidité de l'édifice. Cette grande réparation, dans le style du xviiie siècle, forme, avec ce qui reste du mo-

nument ogival, une triste dissonance. On y voit la tombe de saint Guillaume, d'un style à demi barbare. L'hôtel de la préfecture est un bel édifice moderne. La statue de du Guesclin orne la place qui porte son nom.

Nous visiterons, à vingt-neuf kilomètres de la ville, le monument connu sous le nom de temple de Lanleff : les antiquaires y voient, les uns un temple armoricain, les autres un édifice consacré par les Romains au culte du Soleil; quelques-uns, un ancien hôpital pour les pèlerins revenant de la terre sainte; ceux-ci un baptistère des premiers chrétiens, ceux-là une église bâtie par les templiers. Deux enceintes circulaires concentriques, construites en granit et en tuffeau, avec un espace entre elles de trente mètres, servent comme de vestibule à une petite chapelle dans laquelle on descend par plusieurs marches. L'enceinte intérieure, beaucoup plus basse que l'autre, qui aujourd'hui a encore dix mètres environ, est détruite en partie. L'enceinte extérieure est percée de douze arcades à plein cintre, reposant sur des piliers carrés, dont chaque face présente une colonne engagée. Onze de ces arcades répondent chacune à deux arcades, aussi à plein cintre, figurées sur la muraille de l'autre enceinte, et surmontées d'un œil-de-bœuf : chaque arcade figurée a en outre une fenêtre à plein cintre très évasée, et qui du dehors semble une meurtrière. Une voûte unissait les deux enceintes. La douzième arcade de l'intérieur répondait à une porte d'entrée de l'enceinte extérieure. Au milieu de l'enceinte intérieure, qui est aujourd'hui à ciel ouvert, un if, auquel la tradition donne trois cents ans d'existence, a poussé et couvre ce monument de son ombre. La chapelle a dû être bâtie postérieurement, quoiqu'il soit difficile de lui assigner une date. Depuis nombre d'années elle a ce singulier monument pour cimetière. Dès les premiers temps du christianisme, on a construit des églises circulaires dont le chœur, également circulaire, était séparé par des arcades de ses bas côtés qui l'entouraient. On ne pense pas cependant que la date du temple de Lanleff doive être cherchée avant le XII[e] siècle, et ce monument est sans doute une copie du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

Au village de Plérin, la chapelle Saint-Éloi est, à la Saint-Jean, le but d'un pèlerinage. On y conduit tous les beaux chevaux des communes avoisinantes, on les orne de fleurs, et, au retour, chaque fiancé ramène sa fiancée sur son cheval, qui a été béni à la chapelle.

L'industrie principale du département, et aussi de la Bretagne presque entière, est la fabrication des toiles. Celles qui sont destinées à l'exportation, pour les colonies espagnoles et toute l'Amérique, se fabriquent surtout à Quintin, par pièces de cinq mètres. Elles ont conservé à l'étranger le nom de *Bretagne légitime*. Cette exportation, quoique bien déchue, donne encore lieu à un mouvement de capitaux d'environ quatre millions par an pour les quatre villes de Quintin, Moncontour, Uzel et Loudeac. On compte que dans l'arrondissement de Loudeac les deux tiers des habitants s'occupent de cette industrie. Viennent aussi les toiles de l'arrondissement de Dinan, qui prennent le nom de toiles de *Combourg*, et enfin les toiles à voiles. La culture du lin se fait ici en grand; celle du chanvre a aussi de l'importance. Avec le fil de chanvre mêlé de laine on fabrique, pour l'usage du pays, une étoffe assez chaude et de bon usage, nommée *barlinge*.

Au sortir de Lamballe, ville de 4,500 âmes, qui s'embellit tous les jours, détournons-nous de notre route, pour aller visiter Dinan, ville ancienne qui compte 8,500 âmes. Dans son château, énorme donjon à deux tours, les ducs de Bretagne venaient souvent passer la belle saison. On y montre un fauteuil qui a, dit-on, appartenu à la duchesse Anne. Une place qui porte le nom de du Guesclin servit de champ clos à ce preux dans le combat singulier où il fut vainqueur du chevalier anglais Cantorbie (Canterbury). Une statue a été élevée au brave chevalier breton sur le lieu même du combat. Entrons dans l'église Saint-Sauveur; sur une table de marbre taillée en obélisque, et appliquée sur le mur, nous lirons cette inscription : « Ci-gît le cœur de messire Bertrand du Guesclin, en son

vivant connétable de France; son corps repose avec celui des rois, à Saint-Denis en France. » Au-dessus sont une urne funéraire et les armes de sa maison, un double aigle, qui rappelle assez les armes d'Autriche. Les environs de Dinan sont fréquentés dans la belle saison à cause de leurs eaux minérales, recommandées contre les affections chroniques de l'estomac. Dinan est en communication avec Saint-Malo et Rennes par le canal de l'Ille-et-Rance, construit depuis quelques années, et qui assure une navigation intérieure, et à l'abri de l'ennemi, entre le port de Saint-Malo et celui de la Roche-Bernard, à l'embouchure de la Vilaine. Dinan a un port qui peut recevoir les navires d'un moyen tonnage. Sur une des places de la ville on a élevé, en 1838, une colonne de granit, surmontée d'un buste en marbre blanc, en l'honneur de Duclos-Pinot, secrétaire perpétuel de l'Académie française sous Louis XV, et ancien maire de Dinan, qui a entouré la ville de ses jolis boulevards. Tout auprès de Dinan, dans l'église de Lehon, nous verrons les débris de plusieurs tombeaux de la maison des Beaumanoir.

Les ruines romaines ne sont pas rares en Bretagne; nous en rencontrerons au village de Corseul, près de Dinan. Ce fut, dit-on, l'emplacement de la capitale des *Curiosolites*. Sur un des piliers de l'église on a encastré une inscription funéraire, que je vous traduis : « Ici repose Siliciana, prêtresse de la déesse Isis, née en Afrique, et recommandable par sa piété. Elle avait suivi son fils. Elle mourut à l'âge de soixante-cinq ans. Januarius, fils de cette illustre femme, lui a érigé ce monument. » Dans la campagne, une muraille d'une dizaine de mètres, de peu d'épaisseur, dont le plan serait la moitié d'un octogone à côtés égaux, sans portes ni fenêtres, et de construction évidemment romaine, a reçu dans le pays le nom de Temple de Mars. L'église possède un monument d'un autre âge, mais dont on ne peut fixer la date. C'est une cuve ronde de granit noirâtre, soutenue par quatre figures sculptées grossièrement. Elles sont vêtues d'une tunique fort courte, serrée à la taille, et attachée par un seul bouton au-dessus du cou. Elles portent des moustaches relevées et un peu de barbe.

On disait jadis : « Qui a la Bretagne sans Jugon a une chape sans chaperon. » C'est que Jugon, qui n'est plus rien aujourd'hui, avait jadis un château très formidable. Jean V, duc de Bretagne, le fit démolir en 1420.

En passant au bourg de Broons, nous saluons un petit monument moderne, élevé en 1840, destiné à rappeler que dans le château de Lamotte-Broons naquit Bertrand du Guesclin.

Plus loin, dans la commune de Québriac, sur la route qui conduit de Dinan à Vannes, nous trouvons un monument romain bien conservé. Ce sont quatre pierres en forme d'étoile, dont l'une est percée pour laisser couler la liqueur des libations que les païens faisaient en l'honneur des morts. Les ruines d'un petit capitole et des thermes donnent à penser que Montfort existait lors de la domination romaine. Auprès de cette ville, qui est au sud de notre route, on nous montrera les débris d'un dolmen que l'on a nommé le Tombeau de l'enchanteur Merlin, si célèbre dans les romans de chevalerie; et, mieux que cela, la fontaine de Jouvence : mais vous n'avez pas encore besoin de son eau, qui, disait-on, redonne la jeunesse. Nous ne sommes pas loin de la forêt de Paimpont, la plus considérable de toutes celles de la vieille Bretagne, et dont les romanciers ont fait la forêt de Brocéliande. C'est là qu'ils ont placé une autre fameuse fontaine, celle de Baranton, dont les eaux, répandues sur le perron de l'enchanteur Merlin, soulevaient les tempêtes. Aujourd'hui, pour tout prodige, cette forêt nous montrera un chêne dont le tronc a près de dix mètres de tour. On compte que cet arbre a dû voir au moins six siècles.

En face d'un véritable tombeau, au village de Saint-Pern (abréviation de Saint-Patern), nous recevrons, d'un sire René de Saint-Pern, une leçon d'humilité chrétienne. (Un Bertrand de Saint-Pern fut le parrain de du Guesclin.) René, mort en 1656, voulut être enterré à la porte de l'église, afin, disait-il, « que celui qui, pendant sa vie d'un moment, avait pu fouler quelques-uns des habitants,

ses vassaux, fût longtemps foulé par eux; qu'il ne fût pas possible d'entrer dans l'église où si longtemps il avait occupé la première place, sans poser le pied sur sa tombe; invitant ainsi ceux de ses descendants qui pourraient se laisser aller à l'orgueil ou à l'injustice, à penser à la brièveté de la vie, à l'égalité de la mort, à l'abaissement du tombeau. »

La vieille ville de Rennes, qui compte près de 50,000 âmes, jadis la capitale des *Redones,* peuple de l'Armorique, s'annonce de loin aux regards du voyageur par les deux tours très modernes de sa cathédrale reconstruite.

Rennes doit la régularité de ses rues et leur aspect moderne à l'épouvantable incendie qui faillit la réduire en cendres en 1720. Cet incendie, qui ne s'éteignit que le huitième jour, dévora plus de mille maisons, et quelques historiens portent à sept mille le chiffre des personnes tuées ou blessées dans ce sinistre. Deux promenades, celle du mail, la plus fréquentée, et celle du Thabor, d'où l'on jouit d'une perspective charmante sur la vallée de la Vilaine, contribuent puissamment à l'agrément de la ville.

Dans la muraille de la porte Mordelaise, on retrouve une pierre chargée d'une inscription romaine, qui constate que, sous l'empereur Gordien, Rennes comptait parmi les cités des Gaules. C'est par cette porte que les ducs de Bretagne faisaient leur entrée à Rennes. Ils n'en franchissaient le seuil qu'après avoir juré de conserver la foi catholique, de protéger l'Église des Bretons, de la défendre, de gouverner sagement le peuple, et de lui rendre bonne justice. Deux belles places précèdent l'hôtel de ville, édifice moderne, et le palais de justice, décoré de peintures de Jouvenet et d'arabesques fort belles. Le meilleur tableau est *le Mensonge démasqué.* Le musée possède quelques tableaux de grands maîtres italiens et de Rubens. Sur la façade d'un ancien couvent, aujourd'hui converti en caserne pour l'artillerie, on lit le nom de Mlle de la Fayette, femme pieuse qui avait cru assurer à perpétuité une demeure à ses sœurs de l'ordre de Saint-Benoît. Le même emplacement avait servi, dit-on, jadis à un temple d'Isis ou de Cérès; et une tour romaine, qui en était une dépendance, a subsisté jusqu'en 1816. La faculté de droit de l'ancienne université de Nantes a été transférée à Rennes en 1735.

En 1774, des maçons découvrirent, en démolissant une maison, outre une centaine de médailles romaines, une fibule, une chaîne et une patère d'or. Cette dernière, du plus beau travail, se trouve aujourd'hui dans les collections de la bibliothèque nationale de Paris, sous l'étiquette de *patère d'or de Rennes.* Exécutée, d'après les savants, vers la fin du IIIe siècle, et pesant plus d'un kilogramme, la patère de Rennes offre incontestablement le plus remarquable spécimen de l'orfèvrerie gallo-romaine.

Depuis longtemps nous sommes sortis du véritable cœur de la Bretagne. Pour comprendre une différence entre la haute et la basse Bretagne, il faut se reporter aux anciens évêchés. Nantes, Rennes, Dol, Saint-Malo et Saint-Brieuc composaient la haute Bretagne; Vannes, Quimper, Léon et Tréguier composaient la basse Bretagne, ou, comme disent les Bretons, la Bretagne bretonnante. La langue constitue la plus notable différence. Une ligne tirée de l'embouchure de la Vilaine, et qui viendrait aboutir à Châtel-Audren, entre Guingamp et Saint-Brieuc, séparerait assez bien les deux parties de la province. En deçà de cette ligne, on n'entend parler que le français ou un patois bâtard; mais le paysan de la basse Bretagne a conservé l'antique idiome, et un Breton bretonnant vous dira que les Celtes, ses aïeux, ne reconnaîtraient qu'en lui seul leurs traits et leur sang.

La langue bretonne se divise en autant de dialectes qu'il y avait d'évêchés bretonnants. C'est, au surplus, un phénomène curieux que celui d'une contrée où, depuis deux mille ans, vit la même race et se parle la même langue. Le brave la Tour d'Auvergne, qui fut à la fois le premier grenadier de France et un écrivain fort érudit, rapporte, dans ses *Origines gauloises,* à propos de la langue bretonne, une tradition proverbiale du pays. « Il est bien constaté, dit-il, qu'on parlait breton dans le

paradis terrestre. Quand la première femme présenta la pomme à son époux, celui-ci en demanda un morceau en breton, *à'tam*, d'où lui vint le nom d'Adam. Elle lui offrit ensuite de l'eau en lui disant, toujours en breton, *ev*, bois, et le nom lui en est resté à elle-même. »

La basse Bretagne a conservé une foule d'antiques superstitions que la religion elle-même, ne pouvant parvenir à les déraciner, a dû tolérer en quelque sorte, en les détournant de leur objet primitif par une signification chrétienne. De ce nombre est le pèlerinage qui a lieu près du bourg de Pontou, à une antique chapelle dédiée à saint Laurent. Chaque année, dans la soirée du 9 août, une foule d'hommes y accourent des paroisses environnantes. Après avoir fait, sur les genoux, le tour de l'ancien cimetière, ils se glissent tour à tour en rampant dans un four pratiqué sous l'autel, pour rappeler le supplice du feu infligé à saint Laurent, baisent la pierre humide de l'âtre, s'y frottent les mains, puis, se dépouillant complètement de leurs vêtements, courent se plonger à l'envi dans la fontaine voisine. La vertu de ces ablutions est de préserver ou de guérir des rhumatismes. Quelques pèlerins s'offrent à recevoir une seconde douche pour le compte d'autrui, et l'on peut utiliser à peu de frais leur complaisance, et se baigner ainsi par procuration.

Au coup de minuit, la foule abandonne la fontaine pour se porter dans une prairie, où commencent aussitôt, à la clarté de la lune ou à celle des cierges empruntés à la chapelle, des luttes qui durent plusieurs heures. Les hommes mariés sont formellement exclus. Il n'y a point de prix, ou plutôt il n'y en a qu'un, digne de la valeur des combattants : on lutte pour l'honneur de la paroisse. Quand les préparatifs sont terminés, d'anciens lutteurs, réduits au rôle de hérauts, crient : *Lice! lice!* comme on le faisait dans les tournois, et rangent en cercle les milliers de spectateurs. Les spectateurs des deux premiers rangs se tiennent accroupis sur leurs talons, les autres sont debout. Aussitôt que la victoire a décidé quelle paroisse aura le droit de mépriser les autres pendant une année, le cirque se décompose, des groupes nouveaux se forment en attendant le jour : les uns écoutent le flux de paroles intarissable des improvisateurs populaires; d'autres dansent à la voix, en poussant de temps en temps des cris sauvages; d'autres remplissent les tentes des taverniers : et, quand le soleil se lève, les femmes, qui n'avaient point encore paru, viennent se mêler à la foule. C'est à leur tour de passer par le four et sous la cascade de la source.

Quoique à peu près sans culture intellectuelle, cette population est brave et probe; avec de la douceur on en fait facilement de bons soldats, et tous naissent marins intrépides. En dépit du Code, les familles des cultivateurs continuent à observer généralement, dans leurs partages, le droit d'aînesse, afin de ne pas morceler l'exploitation rurale. Le fils aîné, en succédant à la ferme, devient pour ses frères et ses sœurs un véritable père de famille : il s'engage à les nourrir et à les établir. Nulle part l'hospitalité ne s'exerce avec plus de générosité : le mendiant trouve partout place à la table et au foyer; il paye son écot en prières, en nouvelles, en chansons. Tout le monde mange au même plat, maîtres et valets. Le maître y porte le premier la main, puis les fils de la maison, puis les valets; les femmes ne viennent qu'après tout ce qui est du sexe masculin. Cette nourriture est souvent misérable. Dans les environs de Brest et de Morlaix, ce sera de la bouillie d'avoine et de blé noir, du pain d'orge ou de méteil, et une soupe au lard; point de vin. Le maître de la maison se dédommage de cette abstinence dans les cabarets de la ville les jours de marché.

Dans les villages pauvres, on donne le nom de maison à une cahute en terre battue qui a dix mètres de long et la moitié de large, avec une porte, et pour unique fenêtre une ouverture d'un demi-mètre. Une claie sert de cloison et sépare l'intérieur en deux parties. Dans l'une couche le bétail, dans l'autre la famille s'entasse sur des planches disposées en étagère des deux côtés de la cheminée. Une balle d'avoine ou de seigle sert de matelas; une couverture est chose rare; une paire de draps est un luxe.

Les costumes sont très variés. Dans un *pardon* (on nomme ainsi les fêtes de village) on peut compter jusqu'à quarante costumes différents. Le plus usité rappelle l'habit à la Louis XIV avec les larges canons bouffants, bas noirs, souliers à boucle, chapeau à larges bords. La chevelure est toujours luxuriante et tombe sur les épaules. Quelques-uns font broder en laine rouge, sur une basque, la date de leur habit. Entre Quimper et Quimperlé, les femmes, dont la plupart ont de la beauté, portent un costume qui rappelle celui des paysannes suisses : jupe rouge et courte, corset entr'ouvert et bavolet blanc.

Un des plus bizarres préjugés de la basse Bretagne est le mépris pour ceux qui exercent la profession de cordiers. On les appelle *kakour*, caqueux, sentant la caque, et on leur reproche la lèpre, qui, dit-on, ne manquait jamais de s'attacher à leurs ancêtres. Les tailleurs sont aussi voués au ridicule; un proverbe breton dit qu'il faut neuf tailleurs pour faire un homme. Si l'on prononce le mot tailleur, on ajoute *sauf votre respect*. Les Anglais, ou (comme dirait un vrai bas Breton) le peuple qui habite la *petite Bretagne*, ont également ce dernier préjugé; et même, de l'autre côté du détroit, c'est surtout dans la haute classe qu'il s'est conservé.



Types bretons.

Mais tous ces usages, ces préjugés, ces mœurs par trop primitives, commencent à être fortement entamés par l'esprit moderne. Ces braves paysans comprennent peu à peu qu'ils ne sont pas condamnés sans appel à vivre de pain noir et à s'abriter avec leur bétail dans de misérables cahutes. Si la Bretagne a été une des dernières provinces de la France où la population rurale soit restée en dehors du progrès agicole, c'est moins de parti pris que parce qu'elle ne savait pas, et parce qu'elle manquait des premières avances pour améliorer ses procédés de culture. Aujourd'hui, grâce à l'initiative des grands propriétaires, qui donnent l'exemple, grâce aux conseils et aux encouragements des sociétés d'agriculture et des comices, grâce au puissant patronage du gouvernement, l'agriculture bretonne sort de ses vieux et stériles errements. Elle défriche, elle adopte des plantes nouvelles dans le pays, modifie ses assolements, ses instruments, et déjà les résultats obtenus promettent, dans un temps donné, la régénération complète d'une belle contrée, habitée par une population pleine de cœur et d'intelligence, à laquelle il ne fallait que montrer le chemin, dont il ne fallait que soutenir les premiers pas.

La basse Bretagne est le pays des dolmens : nous en aurions rencontré là presque dans chaque commune. Aux environs de Rennes, la commune d'Essé en possède un des plus curieux, qu'on nomme la Roche aux Fées. Il se compose aujourd'hui de quarante-trois pierres fichées en terre, et supportant huit autres pierres plus grosses couchées à plat.

Vitré, ville d'environ 9,000 âmes, est une de ces vieilles cités qui ont le plus conservé leur cachet original. « Ses maisons, dit un de nos plus féconds romanciers, de style bizarre, sont jetées pêle-mêle sur la colline, autour de la grande masse du château. L'œil se perd au milieu de ces masures dix fois séculaires, qui grimpent, serrées et en désordre, aux flancs rocheux de la montagne. »

L'église de Vitré se recommande par une chaire en pierre construite en dehors, et d'où l'on prêchait le peuple assemblé dans le parvis. Entre deux tours des remparts est

une maison de peu d'apparence, que je signalerai à votre attention ; Mme de Sévigné l'habitait lorsqu'elle quittait son château des Rochers pour venir à la ville. Ce château des Rochers est fort bien entretenu, trop bien même : car dans le cabinet de Mme de Sévigné, ce cabinet vert où elle raconte avoir reçu la gouvernante de Bretagne, on ne trouve plus rien de cette époque, pas même la peinture. Elle a disparu sous un crépi recouvert d'une couche de blanc. Nous visiterons sa chambre à coucher, et le second cabinet sans cheminée où elle se retirait souvent pour écrire; et nous croirons enfin avoir joui un instant de sa présence, quand nous aurons regardé un portrait d'elle, qu'on attribue à Mignard.

Une des principales industries de Vitré est la préparation des peaux de chèvres. On en fait un *sayon,* sorte de paletot qui se porte le poil en dedans ou en dehors, selon qu'il pleut ou qu'il fait froid. C'est surtout dans la contrée de Rennes à Vitré que ce vêtement est d'usage. Les jeunes élégants font orner leur sayon de brandebourgs à olives.

Laval est une ville de 27,000 âmes, qui date du VIIIe siècle, et qui s'est groupée auprès d'un vieux château, aujourd'hui disparu, destiné à arrêter les incursions des Bretons. Arrosée par la Mayenne, Laval a disposé assez capricieusement celles de ses maisons qui bordent les deux rives. Ce désordre, qui probablement fait le désespoir du conseil municipal, a fourni à plusieurs de nos paysagistes de gracieux sujets de tableaux. Je n'en dirai pas autant des rues de la ville. L'une d'elles se prolonge sous des maisons voûtées. Dans la grande rue, non seulement le toit des maisons bâties en bois, mais chaque étage de la maison surplombe de beaucoup sur l'étage inférieur. La maison va ainsi en s'élargissant de la base au toit. Il y en a qui n'ont pas moins de six à sept cents ans d'existence. La tradition veut qu'elles aient été construites avec des chênes abattus sur la place même. On est tenté de le croire, quand on considère l'énormité des poutres mises en œuvre : il aurait fallu des frais incroyables pour les amener de loin.

L'église de la Trinité offre plusieurs détails remarquables d'architecture gothique. Celle des Cordeliers a une voûte en bois entièrement peinte, et trente-six colonnes en marbre rouge et en marbre noir. L'église Saint-Vénérand a quelques vitraux assez beaux. La ville moderne abandonne le coteau sur lequel s'élève l'ancienne cité. Un nouveau quartier se forme sur le passage de la grande route, et devient la ville nouvelle ; on y a construit un hôtel de ville, un beau pont, une salle de spectacle, plusieurs belles maisons ; la statue d'Ambroise Paré, célèbre médecin et chirurgien du XVIe siècle, s'élève sur une place non loin de la promenade. Tout près de Laval, le village d'Avenières a une jolie église qui date du XIe siècle. Le hameau de Grenoux en a une de construction romane, dont on place la date du VIIe au IXe siècle. Elle renferme deux tombeaux assez curieux du XIIIe siècle, celui d'un chevalier vêtu d'une longue robe retenue sur la poitrine par une agrafe, et celui d'une femme dont la tête est enveloppée d'un voile, ou plutôt d'une espèce de turban qui encadre très exactement le visage. L'inscription est en latin, mais illisible.

La partie haute de Mayenne, bâtie sur deux coteaux, est la ville ; la partie basse est le faubourg, qui contient un tiers des 11,000 habitants de la population totale. Cette ville, dont l'origine remonte au IXe siècle, s'appela d'abord Mayenne-la-Juhel, du nom du sire de Mayenne, Juhel, qui fit bâtir le château. La rampe qui conduit dans le haut de la ville est d'un accès très difficile. En hiver il n'est pas rare de voir atteler à une charrette jusqu'à trente bêtes, tant bœufs que chevaux. A quelque distance de Mayenne, nous pourrons voir à Jublains un camp romain, ou plutôt une cité de construction romaine. C'est une enceinte carrée d'environ cent soixante mètres sur chaque face, et flanquée de tours. La muraille a trois mètres d'épaisseur ; elle est construite en briques avec un revêtement en pierre sur les deux faces. Au centre sont les débris d'une autre fortification carrée de dimensions moindres, à peu près comme les donjons du

moyen âge. Dans ce même bourg, qui fut la cité principale des *Diablintes,* on a retrouvé les vestiges d'un cirque, d'un temple à la Fortune, de thermes, d'un aqueduc, d'un théâtre, etc.

En poursuivant notre route, nous passerons à peu de distance de la petite ville de Lassay, dont le château, construit en 825, et reconstruit au XIVe siècle, fut une forteresse importante; c'est le mieux conservé des vieux châteaux du département. On y entre par un pont-levis flanqué de deux fortes tours.

Alençon, ville de 16,000 âmes, est située dans une grande et fertile plaine entourée de forêts, au confluent de la Briante et de la Sarthe. Ses rues larges feraient croire à sa salubrité ; mais la mauvaise qualité de ses eaux et le voisinage de quelques étangs forcent à revenir de cette impression favorable. Sa cathédrale date du XVe siècle. Le portail, achevé dans le XVIIIe, est remarquable par ses sculptures. L'autel, avec un baldaquin à quatre colonnes de marbre blanc, est beau ; un incendie a détruit le chœur primitif; celui qui l'a remplacé est trop nu. En 1821, un ouragan a brisé les vitraux, qui étaient en réputation. Les environs donnent du cristal de roche connu sous le nom de *diamant d'Alençon.* Tu connais, Henriette, la dentelle qu'on appelle *point d'Alençon.*

Mayenne, Mortagne, et surtout Alençon, sont des marchés importants, où les nombreux tisserands des villages voisins viennent apporter leurs toiles de chanvre et de lin. Les toiles de chanvre d'Alençon sont très belles.

Mortagne est une ville de 5,000 habitants, bâtie en partie sur une colline escarpée; mais la pente de sa grande rue, par où passe la route, est habilement ménagée. Anciennement Mortagne manquait d'eau : aujourd'hui elle possède des fontaines alimentées par une machine à vapeur qui élève l'eau du fond de la vallée où les habitants étaient obligés d'aller la chercher. Dans les environs est la forêt de Bellesme, où l'on trouve la fontaine de la Herse, source minérale froide. Sur une des pierres qui lui servent d'encadrement, on lit une inscription latine qui indique que jadis la forêt eut un temple consacré à Vénus, Mars, Mercure, ainsi qu'aux dieux infernaux. Non loin de Mortagne, on a trouvé fréquemment au village de Céronne, sur l'emplacement de la ville antique de Mont-Cacone, des vestiges de constructions romaines.

Nous nous détournerons un peu au nord de notre route pour voir la ville de Laigle sur la Rille. Elle ne date que du XIe siècle. On raconte que, lorsqu'on la bâtissait, un aigle vint placer son nid sur les constructions commencées, et que c'est en souvenir de ce fait, peu probable, qu'on a placé un aigle colossal au sommet de la grande tour de l'église Saint-Martin. La nef de cette église est du XIIIe siècle, et quelques-uns de ses vitraux, d'un dessin grossier, sont curieux. La grande tour est un bel ouvrage du XVe siècle. L'église Saint-Barthélemy date de 1115; elle est d'un style roman fort naïf. On prétend que Mansard a donné les dessins du château, masse peu gracieuse.

Laigle est fort industrieuse ; elle renferme 5,800 habitants. Depuis longtemps elle et la ville de Rugles, dans son voisinage, sont en possession de fournir la presque totalité des épingles qui se vendent en France. Laigle commence aussi depuis peu à fabriquer de bonnes aiguilles ; car, sous ce dernier rapport, nous avons été longtemps inférieurs à l'Angleterre, et même aux deux fabriques prussiennes, Aix-la-Chapelle et Borcette. Les aiguilles se font avec les fils d'un acier très pur, qu'on dispose par bottes d'une centaine de fils. Une cisaille mue par un moteur quelconque donne vingt et un coups par minute, et il suffit de deux coups pour couper une botte de cent fils. Pour faire la pointe, un ouvrier prend entre le pouce et l'index une vingtaine de ces brins coupés, et les présente successivement par les deux bouts sur une meule de grès qui tourne très vite. Quand les deux bouts sont appointés, on coupe de nouveau ces brins par le milieu, de manière que chaque brin fournit deux aiguilles. On donne un coup de marteau sur la tête pour former deux faces, sur chacune desquelles on frappe

un coup de poinçon qui perce le métal, et produit l'*œil* ou trou de l'aiguille ; un coup de lime fine façonne une gouttière des deux côtés. On trempe ensuite les aiguilles en les chauffant au rouge cerise dans des boîtes de fer, et en les jetant dans l'eau. On les polit en les frottant l'une sur l'autre avec de l'émeri ; enfin on rafraîchit la pointe sur la meule. On compte que l'aiguille, depuis le moment où elle est simplement fil d'acier jusqu'à celui où le marchand peut venir la prendre en fabrique pliée si proprement dans du papier, a passé par une centaine de mains. Pour la plupart des opérations on emploie des enfants. Pour ton instruction particulière, je te dirai, ma chère Henriette, qu'un beau poli est un préjugé favorable de la bonté des aiguilles ; il se trouve, il est vrai, quelques aiguilles polies qui ne sont pas bonnes ; mais il est impossible qu'on ait fabriqué une bonne aiguille sans poli. Tu sais mieux que moi qu'une bonne aiguille doit supporter une flexion sensible, mais se rompre net et ne jamais se tordre.

L'épingle se fait avec du fil de laiton ; pour la tête on prend un fil plus fin qu'on tortille en spirale sur une tige, et qu'on découpe par petits fragments, dont chacun a deux révolutions de la spirale. On place ce fragment au haut de l'épingle ; on le pose sur l'outil qui la serre fortement, et on le fixe par le coup d'un marteau qu'on fait mouvoir avec le pied. On nettoie ensuite les épingles en les faisant bouillir dans une eau de crème de tartre ; on les lave à l'eau pure, et, pour leur donner une belle teinte blanche, on les fait de nouveau bouillir dans une eau de crème de tartre, mais sur un plat d'étain. Une partie de ce métal se dissout et se fixe sur l'épingle. Une épingle passe par les mains de dix-huit ouvriers, qui peuvent en faire environ cent mille par jour. Les épingles noires doivent leur couleur à un mélange d'huile de lin et de noir de fumée. La dernière opération, qui consiste à les placer sur le papier, occupe des enfants sous la surveillance d'une femme ; le plus habile ne parvient pas à gagner au delà d'un franc cinquante centimes à deux francs par semaine. Cette fabrication s'opère par petits ateliers, au nombre d'environ quatre cents, dont le chef travaille pour son propre compte le fil de laiton qu'il reçoit chaque semaine de la maison de commerce à laquelle il est attaché, et qui lui paye ses façons, partie en matière, partie en argent. Le nombre des personnes employées dépasse six mille, qui produisent annuellement pour une valeur de trois à quatre millions de francs. Une partie de ces épingles s'expédient pour la Belgique, l'Espagne et le Portugal, l'Italie, la Turquie et le Brésil.

Verneuil est une ville fort ancienne ; sa population de 4,000 âmes ne répond plus à sa vaste enceinte. Elle a démoli dans le siècle dernier toutes ses forteresses, car elle en avait trois indépendamment du château ; elle n'a conservé qu'un redoutable donjon, la Tour grise qui s'élève au bord de la rivière de l'Avre. Le clocher de son église de la Madeleine est une tour remarquable par sa solidité et la profusion de ses ornements. Dans les environs, la petite ville de Breteuil possède les restes d'un château bâti par Guillaume le Conquérant.

Nous passons au joli village de Menil-l'Estrées. MM. Firmin Didot y ont établi une importante fabrique de papier à la mécanique. Par les procédés les plus perfectionnés, là deux cent cinquante ouvriers fabriquent par jour une longueur de vingt kilomètres de papier, sur une largeur d'environ un mètre et demi, qu'on pourrait augmenter facilement. Les jardins de l'habitation sont formés par des îles délicieuses de la rivière de l'Avre. On y voit un beau saule provenant d'une bouture de celui qui ombrageait à Sainte-Hélène le tombeau de Napoléon.

Nous arrivons à Dreux, ville de 7,000 habitants, sur les rives gracieuses de la Blaise, et capitale des *Durocasses* avant l'invasion romaine. Elle est dominée par un coteau que couronnent les ruines du vieux château des comtes de Dreux. Du côté du nord sont les restes d'une énorme tour bâtie en briques ; ce fut, dit-on, le donjon. Dans la première cour sont des chapiteaux dont les sculptures sont curieuses ; ils proviennent d'une chapelle bâtie en 1142. Au milieu des anciennes

murailles, le roi Louis-Philippe, encore duc d'Orléans, fit élever en 1816 une chapelle où l'on a déposé les dépouilles mortelles de la famille de Penthièvre, et destinée à la sépulture de la maison d'Orléans. Cette chapelle est devenue un monument remarquable. Là est inhumée la duchesse douairière d'Orléans, et auprès d'elle les enfants de Louis-Philippe, la princesse Marie, duchesse de Wurtemberg, le prince royal si malheureusement tué près de Paris, et plusieurs autres membres de la même maison.

Dans les environs de Dreux, et dans une vallée charmante, était le château d'Anet, construit par ordre de Henri II pour Diane de Poitiers, et l'une des plus belles œuvres du célèbre architecte Philibert Delorme. Il n'en reste aujourd'hui qu'une aile, la chapelle, et le portail bien mutilé. La grande porte du château s'ouvrait au milieu d'une construction triomphale, surmontée de deux étages de terrasses bordées de riches balustrades, et couronnée d'un motif architectural dans lequel était ajustée cette horloge célèbre qui indiquait à la fois les heures, les mois de l'année et les phases de la lune. Un cerf en bronze, placé au sommet de ce portail, marquait les heures en frappant du pied, comme s'il eût été harcelé par quatre chiens, également de bronze, qui faisaient en même temps entendre leurs aboiements. Le tympan de l'arcade était orné de ce fameux bas-relief de bronze exécuté par Benvenuto Cellini pour Fontainebleau, et représentant la Nymphe de Fontainebleau appuyée sur un cerf, entourée de sangliers et de chiens. C'est le morceau de sculpture le plus important que nous ayons en France du maître italien; il a été transporté au Louvre. L'ensemble de cette construction monumentale était de plus enrichi de marbres de différentes couleurs. Cette espèce de frontispice, élevé à l'entrée du château d'Anet, existe encore, quoique assez détérioré; tous les bronzes ont disparu, et il ne reste plus que la grande porte ornée d'attributs de chasse et de pêche, et des chiffres de Diane. La commission des monuments historiques l'a restauré en 1856.

La chapelle d'Anet est aujourd'hui la partie la mieux conservée du château, et cette conservation est le meilleur éloge qu'on puisse faire de la perfection avec laquelle elle avait été construite; car les voûtes de sa coupole, dont les pierres sont apparentes à l'extérieur, et par conséquent exposées aux pluies et aux neiges de notre climat, n'ont pas subi la moindre altération. Les deux escaliers de cette chapelle, couverts de hautes pyramides de pierre, nous offrent encore une preuve de cette même perfection. La voûte est sculptée en caissons-losanges, dans chacun desquels est une tête d'ange; elle est couronnée d'une lanterne que termine un petit dôme. Le pavement du sol reproduit par des losanges blancs et noirs la projection des caissons de la voûte. Huit figures de femmes ailées et drapées, tenant des palmes ou des trompettes, sont placées dans les tympans des arcs, et huit figures d'anges portant les instruments de la Passion sont disposées dans les compartiments des voûtes en berceau. Ce sont de magnifiques sculptures de Jean Goujon.

L'aile qui subsiste est surtout remarquable par un ancien plafond, dont les sculptures dorées et peintes sont bien conservées. On y voit les armes de France, de Brézé et de la duchesse de Valentinois, avec des D et des H entrelacés, et les croissants symboliques de Henri II combinés de toute manière.

Une des cours renfermait la fameuse fontaine de Jean Goujon, représentant, sous la figure de la duchesse, Diane couchée, tenant un arc d'une main et passant l'autre autour du cou d'un cerf; ses deux chiens favoris l'accompagnent. Les restes de cet admirable morceau sont aujourd'hui au Louvre.

Au sortir de cette vallée, on voit se déployer la plaine d'Ivry, célèbre par la victoire de Henri IV sur le duc de Mayenne et les ligueurs, en 1590. Vers la fin du siècle dernier, le duc de Penthièvre fit élever sur ce lieu une pyramide; la révolution la détruisit; mais elle fut rétablie en 1809 par ordre de Napoléon.

De Dreux, enfin, nous gagnons Versailles.

en laissant sur notre droite le petit village de Sénantes, où l'on a découvert plusieurs restes de l'époque romaine.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la majeure partie du pays que nous venons de parcourir est en ce moment sillonnée par le réseau du chemin de fer de l'Ouest, dont la gare principale, la tête, est à Paris sur la place de Rennes. Une de ses lignes se dirige vers le Mans par Chartres. Au Mans, cette ligne se subdivise en quatre embranchements : le premier court sur Tours, le second sur Brest par Laval, le troisième sur Angers; pour le quatrième, il vient se souder, près de Caen, avec la ligne de Paris à Cherbourg.

Une seconde ligne, partant également de la gare de Rennes, se dirige sur Granville par Dreux, en jetant à droite et à gauche des embranchements qui la relient à la ligne de Paris à Cherbourg et à la ligne de Bretagne.

QUINZIÈME VOYAGE

DE PARIS A CHERBOURG — COTES DE LA MANCHE

Évreux. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Saint-Malo. — Honfleur. — Le Havre. — Rouen. — Dieppe.

Vous connaissez maintenant la Méditerranée et l'Océan, il est temps de parcourir les côtes de la Manche. Qu'en dites-vous, mes enfants ? Si vous êtes de cet avis, je vous proposerai aujourd'hui le voyage de Paris à Cherbourg ; la distance est de trois cent cinquante-deux kilomètres.

Nous sortirons de Paris par la magnifique avenue des Champs-Élysées et le pont de Neuilly. Ces belles îles boisées au-dessous du pont appartiennent au parc et au château de Neuilly, construit dans le siècle dernier sur les dessins de Carteau. Le pont de Neuilly est un de nos ponts les plus remarquables par sa noble simplicité, par la hardiesse et la grâce de ses cinq arches, qui n'ont pas moins de quarante mètres d'ouverture. On y a employé des pierres énormes : le parapet en présente qui ont plus de onze mètres de longueur ; il y en a dans les piles qui n'ont pas moins de quinze mètres cubes. C'est l'œuvre du célèbre ingénieur Perronet, mort en 1794, et le premier modèle d'un pont plat qu'on ait vu en France.

Nous passons au port de Marly, devant la pompe à feu et les restes de la fameuse machine de Marly, dont je vous ai parlé, ainsi que de l'aqueduc de Louveciennes sur la hauteur voisine, quand nous nous sommes trouvés à Versailles.

Arrivons à Saint-Germain-en-Laye, ville de 15,500 âmes, située sur une montagne, et adossée à une belle forêt de vingt-huit kilomètres de tour. Elle jouit d'un air pur et salubre, dont les rentiers de Paris apprécient l'avantage ; beaucoup y fixent leur retraite. Depuis qu'elle communique avec Paris par un chemin de fer, elle est devenue un but habituel de promenade, et reçoit chaque jour de nombreux visiteurs. Son château est une lourde mais vénérable construction, riche en souvenirs historiques. Louis le Gros avait là un château royal en 1124, et la ville ne date que de cette époque. François Ier fit réparer le château, qui devint une de ses résidences. Henri IV, qui s'y plaisait beaucoup, y ajouta des bâtiments du côté qui regarde la Seine, et à ces bâtiments des grottes avec des bassins, des jets d'eau et des statues. On voit encore des restes de ces grottes sur la nouvelle route qui descend au pont du Pecq. Louis XIV exhaussa l'œuvre de François Ier de toute la partie construite en briques, la flanqua de cinq énormes pavillons, et l'entoura d'un large fossé. Il termina en outre en 1676, sur les dessins de le Nôtre, la belle

terrasse, de deux kilomètres de longueur, qui avait été commencée par Henri IV. Bientôt il s'ennuya de ce séjour, et construisit Versailles. Aujourd'hui le château vieux subsiste, et sert de musée destiné à recueillir des objets gallo-romains, gaulois ou préhistoriques ; le château neuf, avec tous ses accessoires, a disparu, à l'exception du pavillon Henri IV, où est né Louis XIV, et qui est occupé par un restaurateur. L'église de Saint-Germain garde le cœur du roi d'Angleterre, Jacques II, qui, chassé par ses sujets, trouva un asile auprès de Louis XIV, et habita le château.


Château de Saint-Germain-en-Laye.

En traversant la forêt, nous arriverons à Poissy, petite ville assez laide, de 5,000 habitants. C'est le plus grand marché de bestiaux pour l'approvisionnement de Paris. Le portail a toujours manqué à son église, bel édifice du XIe au XVIIe siècle, et d'une architecture fort riche. Elle conserve la cuve où fut baptisé saint Louis.

Meulan et Mantes-la-Jolie sont deux petites villes d'un aspect agréable, et dans une magnifique contrée. L'une a plus de 2,000 habitants ; l'autre en a 5,500. Celle-ci, qui doit évidemment son surnom à la beauté de ses environs, renferme des monuments très intéressants. Son église, ancienne collégiale, est d'une noble et élégante simplicité. Sa nef, d'une élévation remarquable, est soutenue par des piliers dont la légèreté et la hardiesse effrayent la pensée. La vieille tour de Saint-Maclou, la fontaine sur la place du marché, dont on veut faire remonter la construction au XVIe siècle, méritent d'être vues. Enfin Mantes a quelques droits d'être fière d'un pont construit par Perronet, comme celui de Neuilly. Les dimensions et l'élégance des arches sont les mêmes. Tout auprès est le château de Rosny, où Sully naquit, en 1559.

Des jardins et des prairies arrosées par l'Iton, qui se divise ici en trois bras, entourent Évreux, jadis *Mediolanum Aulercorum*, puis *Ebroicum*, aujourd'hui peuplée de 12,000 habitants. Cette ville n'était pas primitivement située où elle est aujourd'hui. Le château fort occupait seul l'emplacement de la ville actuelle. De ce château il ne reste plus rien. Au vieil Évreux on a trouvé des vestiges de constructions romaines. L'église Saint-Taurin, dans la ville moderne, restaurée en 1206 par Richard II, duc de Normandie, porte dans ses ruines la date des différents âges de l'art jusqu'à la Renaissance. La cathédrale est aussi d'une époque reculée, avec de nombreux remaniements du XIe au XVIIIe siècle. Le portail de gauche offre des détails curieux. Le cardinal la Balue, lorsqu'il n'était encore qu'évêque d'Évreux, obtint de Louis XI l'argent nécessaire pour élever un dôme au centre de la croisée, entre la nef et le chœur. Ce dôme octogone repose sur quatre piliers, et supporte un clocher fort élevé, d'un travail délicat, tout découpé à jour, et qui finit en pyramide. La tour de l'horloge est une svelte et jolie tour à six pans, avec mâchicoulis, et une balustrade ornée de statues ; elle date du XVe siècle.

Évreux, que le chemin de fer ne met qu'à trois heures de Paris, se sent déjà du voisinage de la capitale, et fait de grands efforts pour se régulariser et s'embellir. Son nouveau jardin des Plantes, sans mériter complètement l'admiration avec laquelle en parlent les habitants d'Évreux, offre réellement une promenade fort agréable.



La Trinité de Caen.

Sortis d'Évreux, nous laisserons sur notre droite un bourg peu connu, Neubourg. Là était un très vieux et considérable château fort, où fut célébré le mariage de Marguerite, fille de Louis le Jeune, avec le fils aîné de Henri II, roi d'Angleterre. Quelques murailles et parties de bâtiments sont encore debout. Les villageois dansent dans une salle délabrée qui fut, à bien dire, le berceau de l'opéra en France. Sous la minorité de Louis XIV, le marquis Soudiac de Rieux, seigneur de Neubourg, fit exécuter le premier essai du genre, un opéra de Pierre Corneille, *la Toison d'or*. Un peintre ne manquerait pas de nous quitter pour aller à gauche de la route dessiner les ruines pittoresques d'une ancienne abbaye auprès de Beaumont-le-Roger.

Lisieux, ville de plus de 12,500 âmes, occupe le fond d'une vallée qu'arrosent les eaux de l'Orbec et de la Touques. La ville actuelle n'a qu'une grande rue; le reste n'offre qu'un dédale de ruelles, dans lesquelles l'horreur de la ligne droite, du plain-pied, de la symétrie, est poussée aussi loin que possible. Ces maisons en bois, en pierre, en galandage, sculptées, peintes, leur air penché, avec leur ornementation gothique, offrent sans doute au peintre des sujets séduisants, au touriste une promenade pittoresque, au savant archéologue des renseignements sur la manière dont se logeaient nos pères; mais je suis persuadé que ni les uns ni les autres ne se caseraient volontiers dans ces quartiers, si mal appropriés aux exigences de la vie moderne. Lisieux n'occupe pas le quart de l'emplacement que couvrit jadis l'ancienne capitale des *Lexovii*. Les trois nefs de l'ancienne cathédrale Saint-Pierre ont été bâties de 1141 à 1182, dans un style de transition très avancé; la lanterne centrale, le rond-point et ses deux chapelles latérales datent du XIIIe siècle. Plus tard, Pierre Cauchon, l'un des hauts personnages qui avaient pris le plus de part à la condamnation de Jeanne d'Arc, fit construire en expiation la jolie chapelle de la Vierge. Nous visiterons à l'évêché un escalier curieux. C'est ici surtout que se

fabrique la qualité de toile appelée *cretonne*, du nom de Creton, qui avait établi une manufacture dans les environs.

Dans la vallée de l'Orne, à douze kilomètres de la mer, Caen, ville de 41,000 âmes, se développe en forme de croissant, et renferme dans son centre des prairies arrosées par les bras nombreux de la petite rivière de l'Odon. On est frappé de la régularité, de la propreté des rues de Caen, et de la bonne construction des maisons. Le vieux château fort occupe le sommet de la courbe extérieure du croissant. Elle a un petit port, formé par le lit de l'Orne et celui de l'Odon; mais l'Orne a de nombreux bancs de sable à son embouchure, et puis au-dessus de Caen sa navigation cesse; cependant la marée amène des navires de cent cinquante à deux cents tonneaux, et la ville tire encore un bon parti de cette facilité. Voyez-vous ces collines qui bordent la vallée? Elles fournissent en abondance une excellente pierre de taille, qu'on appelle ici *carreau*. Vous ne vous douteriez pas que les principaux édifices de Londres, et notamment la Tour (qui a été construite par Guillaume le Conquérant, et qu'un incendie récent a détruite en partie), sont bâtis avec le carreau de Caen.

Le premier nom de Caen fut *Cathem* (en saxon, demeure de guerre). En 912, c'était déjà une cité importante, qui prit encore un rapide accroissement sous les ducs de Normandie, et surtout sous Guillaume le Conquérant. Ce prince fit construire le château sur l'emplacement d'une forteresse détruite, et l'*Abbaye aux Hommes*, tandis que Mathilde, son épouse, fondait l'*Abbaye aux Femmes*, qui sert aujourd'hui d'hospice.

Chevet de l'église Saint-Pierre, à Caen.

L'ancienne église de l'Abbaye aux Hommes ou abbaye de Saint-Étienne est l'église cathédrale. Le majestueux portail, la nef, une partie de la croisée, appartenaient à l'église primitive, et datent de 1066. A l'intérieur, les bas côtés ont de vastes galeries avec balustrades. Le chœur, d'une époque différente, se lie bien avec la nef. Il se termine par un sanctuaire de forme circulaire, fermé de grilles et entouré de onze chapelles. Guillaume le Conquérant fut inhumé dans cette église. Son tombeau, renversé une première fois pendant les guerres de religion, et une seconde fois en 1793, a été restauré au commencement de notre siècle. Celui de Mathilde, dans son église abbatiale de la Trinité, a eu pareille destinée, et a été restauré en 1819. On admire à l'église Saint-Pierre (dont la construction appartient aussi à différentes époques) le chevet et le rond-point, comme une des œuvres les plus parfaites de la Renaissance. La tour, bâtie en 1308, ainsi que les trois portails, est un prodige de hardiesse et d'élégance. Elle repose en arcade sur quatre sveltes piliers; à l'intérieur, elle est vide jusqu'à la base de la croix qui surmonte la flèche du clocher; c'est un assemblage de pierres de taille qui ont quatre doigts d'épaisseur, et sont liées entre elles par des crampons de fer. Les jésuites ont fait construire vers la fin du XVIIe siècle, et entièrement dans le goût italien, l'église Notre-Dame, dont l'intérieur est d'une remarquable élégance. La principale place de Caen est ornée d'une statue en bronze de Louis XIV, érigée en 1828, et due au talent de M. Petitot fils.

La bourse et le tribunal de commerce, qui datent de l'époque de la Renaissance, le théâ-

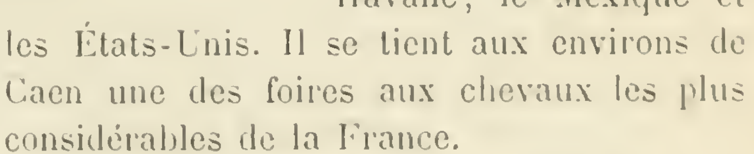
tre, l'hôtel des monnaies, de magnifiques promenades, un musée renfermant une galerie de tableaux telle qu'on en rencontre rarement hors des grandes capitales, une bibliothèque riche en livres rares et précieux, et notamment en éditions du xve siècle, font de Caen une ville du premier ordre, et qui mérite d'être visitée en détail.

A douze kilomètres de Caen, au village de la Délivrande, est une curieuse chapelle bâtie au xie siècle, pour en remplacer une autre fondée au viie par saint Regnobert. Cette chapelle est célèbre par le sanctuaire et l'antique statue de la sainte Vierge, et par l'affluence de pèlerins qui s'y rendent dans la belle saison. Les hommes placent à leurs chapeaux, et les femmes à leurs corsages, des fleurs artificielles qui se vendent en cet endroit et qui sont ornées de paillettes d'argent. On conserve chez soi ces fleurs qui ont été présentées à l'offrande.


Cathédrale de Bayeux.

Caen jouit depuis longtemps d'une très grande prospérité commerciale. Louis XI, voulant la récompenser de la conduite qu'elle avait tenue pendant la guerre du *Bien public*, lui avait accordé deux foires franches, qui n'avaient pas tardé à rivaliser avec celles de Lyon, de Bruges et d'Anvers, mais qui furent ensuite transférées à Rouen. Sous François Ier, son commerce s'étendit en Afrique et jusque dans le nouveau monde. Elle employait alors huit mille ouvriers à fabriquer des toiles très estimées. « Il n'y a ville en Europe, dit un de nos vieux historiens, où il se fasse de plus beau et plus singulier linge de table, que l'on appelle *haute lice*, sur lequel les artisans telliers représentent toutes sortes de fleurs, bestes, oiseaux, arbres, médailles et armoiries de rois, princes et seigneurs, voire aussi naïvement et proprement que le plus estimé peintre pourroit rapporter avec son pinceau. »

Son commerce est très actif, et son industrie actuelle comprend le raffinage des sucres, la fabrication et l'épuration des huiles, quelques filatures de coton, des fonderies de fer, la bonneterie, qu'elle fabrique dans la perfection, et la fabrication des dentelles, dont elle et Bayeux sont les deux centres. En 1825, on comptait environ trente mille ouvrières employées à ce travail dans les communes qui avoisinent ces deux villes. Le fil entrait alors pour les trois quarts dans la fabrication des dentelles. Depuis, la mode ayant fait prévaloir les *blondes* ou dentelles de soie, Caen les a produites avec une supériorité qui les a fait rechercher dans toute l'Europe. Aujourd'hui le fil reprend le dessus. Bayeux l'emporte pour l'exécution des dentelles de meilleure qualité et de prix plus élevé. C'est elle qui fournit les grandes pièces, telles que robes, voiles, châles, écharpes, mantilles, etc. C'est un objet considérable d'exportation pour l'Espagne, la Havane, le Mexique et les États-Unis. Il se tient aux environs de Caen une des foires aux chevaux les plus considérables de la France.



La ville de Bayeux, qui compte 9,000 âmes, doit à l'aiguille d'une femme de voir arriver chez elle en pèlerinage tout le monde érudit, et tout ce qui s'occupe de recherches sur le moyen âge. Malheureusement nous ne sommes pas érudits; mais du moins nous sommes curieux. Courons d'abord à la bibliothèque publique, et faisons-nous montrer la célèbre tapisserie de la reine Mathilde. C'est une toile de lin parfaitement conservée, qui a un peu plus d'un demi-mètre de hauteur sur plus de soixante-onze mètres de long. Une suite de figures brodées à l'aiguille, en couleur, représentent, en cinquante-huit groupes, la conquête de l'Angleterre par Guillaume. La tradition raconte que cette broderie est l'ou-

vrage de la reine elle-même. C'est un monument extrêmement précieux pour qui veut étudier les armures, les costumes et les usages du XIᵉ siècle.

Le chœur de la cathédrale de Bayeux est admiré comme un chef-d'œuvre de l'art au XIIᵉ siècle. Il renferme de magnifiques statues en bois de chêne, qui sont dues au ciseau des statuaires du XVIᵉ. Au-dessus du chœur s'élève une tour octogone qui se termine par une lanterne en forme d'obélisque, soutenue par huit élégants piliers. Sous le chœur est une crypte supportée par huit courtes colonnes massives, et qui doit dater de l'édifice primitif, presque entièrement détruit par un incendie en 1106.

La ville de Bayeux, située au milieu d'un pays essentiellement agricole, ne peut, malgré ses fabriques de porcelaine et son commerce de dentelles, être citée parmi les villes industrieuses et commerçantes du département.

A quelques kilomètres au delà de Bayeux, la route passe à peu de distance du bourg de Littry, où, depuis 1741, s'exploitent des mines de houille fort riches. C'est à Littry que, vers l'an 1800, la machine à vapeur fut, pour la première fois en France, employée pour l'épuisement des eaux et pour amener les produits du fond de la mine au niveau du sol.

Nous trouverons à Saint-Lô, ville de 10,000 âmes (qui s'appela Briovère avant de prendre le nom du saint évêque de Coutances qui la posséda en fief), une cathédrale assez belle; et nous nous arrêterons surtout devant les sculptures et bas-reliefs fort curieux de l'église Sainte-Croix, une des plus anciennes de France; quelques savants prétendent que leur construction remonte à l'an 805. Elle possède aujourd'hui un marbre romain du plus haut intérêt par les inscriptions qui y sont gravées. Malheureusement la principale a été en partie détruite, non par le temps, mais par la négligence des hommes; pendant longtemps des couvreurs se sont servis de ce bloc pour tailler dessus leurs ardoises. Il fut trouvé à quelques kilomètres de Caen, au village de Vieux, qui exploite une carrière de marbre, et sur un sol où l'on pense qu'exista une ville considérable, qui aurait été la capitale des Viducasses. Ces inscriptions, fort longues, sont, quoique altérées, très curieuses par les détails qu'elles donnent sur la manière dont les Romains administraient les Gaules; elles doivent avoir été gravées sur le piédestal d'une statue élevée à Titus Sennius Solemnis, fils de Solemninus, grand prêtre de Mercure, de Mars et de Diane, qui non seulement avait pendant quatre jours de suite donné des spectacles et des fêtes en l'honneur de Diane, au prix de vingt-cinq mille sesterces qu'il avait reçus, « mais encore était recommandable par sa gravité religieuse, par l'honnêteté de ses mœurs et par sa rare prudence. »

On voit que ce monument fut dédié à ce Solemnis, prêtre originaire de la cité des Viducasses (Caen), par les trois provinces des Gaules, sous le consulat d'Annus Pius et de Proculus, qui coïncide avec l'an de Rome 991, de l'ère chrétienne 238.

Saluons de loin sur la côte le petit port d'Isigny, à l'embouchure de la Vire et de l'Aure, là où finit le banc de rochers de vingt kilomètres, nommé le Calvados, qui commence à l'embouchure de la Seule. Isigny est célèbre par son cidre, et par son beurre, qui s'expédie, ainsi que ses œufs, pour Rouen, Paris et même l'Angleterre. Tout ce département du Calvados, ainsi que toute la basse Normandie, a pour richesse principale ses chevaux, ses bestiaux et sa volaille. Le cheval normand a de la taille, de belles formes; il est propre à la selle; mais c'est surtout un cheval de trait et de voiture. Les principales foires de chevaux se tiennent à Caen et à Guibray, faubourg de Falaise. Ici le nombre des bœufs est cinq fois supérieur à celui des vaches, qui est cependant très considérable; les propriétaires des magnifiques herbages de la vallée d'Auge achètent les bœufs maigres qui viennent du fond de la Bretagne et du Poitou, et les engraissent pour les conduire ensuite au marché de Poissy. Les vaches sont de la belle race du pays; élevées avec soin, elles donnent un lait abondant et de qualité supérieure. Les beurres d'Isigny ont une grande réputation; ils la doivent aux soins et

à l'intelligence avec lesquels on les fabrique généralement.

Nous traversons à la hâte Carentan, petite ville de 3,000 âmes, fortifiée et entourée de marais. Son vieux château, rebâti, sous le roi Jean, par Charles le Mauvais, roi de Navarre, a joué un rôle important dans nos guerres avec l'Angleterre. Une grande partie est encore debout, mais ne tiendrait pas, assure-t-on, contre une attaque sérieuse. Nous passerons ensuite par Valognes, ville de 6,000 âmes, autrefois florissante. Près de là, sur le bord de la mer, au petit village de Quinéville, est un antique et singulier monument : une colonne de plus de huit mètres de hauteur, avec une sorte de toit pour chapiteau, creuse dans toute sa longueur, et terminée en haut par des pilastres qui laissent de l'un à l'autre une ouverture par où s'introduisent l'air et le jour. On a émis l'opinion que ce devait être un phare construit dès le Ier siècle de notre ère.

Nous voici à Cherbourg, que les géographes latins appellent *Coriallum*, et qui, sous les ducs de Normandie, se nomma le château de *Carusburg*. Vauban, qui présida à la démolition de son vieux château, lorsque Louis XIV eut décidé de créer là un port militaire pour faire face au principal port militaire de la côte anglaise, reconnut des restes de construction romaine. La ville moderne est assez belle; elle a à nous montrer son port, son bel arsenal, ses chantiers de construction, et un musée peu considérable, mais composé de tableaux de grands maîtres italiens, flamands et espagnols.

Dans cette baie, malheureusement trop ouverte, il s'agissait de fonder une digue qui brisât la fureur des vagues et renfermât un espace moins considérable : c'est ce qu'on fit en réunissant la petite île Pélée à la terre ferme par une jetée. Au commencement de notre siècle, cette jetée était déjà fortement endommagée; Napoléon la fit reconstruire. Au lieu de jeter le granit bloc par bloc, ainsi qu'on avait fait d'abord, on a imaginé de construire d'immenses caisses que l'on emplit de blocs réunis ensemble par du béton, et que l'on submerge. Cette jetée, essentiellement sous-marine, s'élève en talus très incliné jusqu'au niveau de la basse mer; la base a deux cents mètres de large, et le sommet se termine par une plate-forme dont la largeur atteint soixante mètres. Sur cette jetée a été fondée la muraille, chef-d'œuvre de construction maritime, qui a pris, par suite de l'agrégation des matériaux, due à l'emploi des ciments, le caractère d'un véritable monolithe long de trois mille huit cents mètres sur neuf mètres d'épaisseur à la couronne, et plus de neuf mètres de hauteur au-dessus du niveau des basses mers. La construction seule de cette digue a coûté soixante-sept millions de francs, soit dix-huit mille francs environ par mètre courant.

Le passage qui reste ouvert à l'extrémité de cette jetée est défendu et dominé par un fort construit sur un îlot factice, et qui élève au milieu des flots ses formidables rangées de canons. Les travaux nécessités par ces constructions sont gigantesques.

Non content de ce port, Napoléon en fit creuser un autre dans le roc, auquel il donna deux cent vingt-deux mètres de longueur sur deux cent trente-sept mètres de largeur, avec une ouverture ou passe de soixante-quatre mètres, et une profondeur qui lui permet de recevoir les vaisseaux de premier rang. Ce bassin a fourni plus d'un million de mètres cubes de matériaux. Il fut terminé en 1813. Un second bassin à flot, formant un rectangle de deux cent quatre-vingt-onze mètres sur deux cent dix-sept, communique avec l'avant-port au moyen d'une écluse large de treize mètres; il a fourni près de neuf cent mille mètres cubes de matériaux, et peut recevoir dix-sept vaisseaux. Il fut achevé le 25 août 1829.

Le bassin Napoléon III, décrété en 1803, entrepris en 1836, repris sur un plan plus grandiose en 1853, présente une surface de quatre cent vingt mètres sur deux cents, et communique avec l'avant-port et le bassin à flot par deux larges écluses. Il peut recevoir quatorze vaisseaux. En cinq années, grâce à l'emploi de mines chargées de vingt mille kilogrammes de poudre, qui soulevaient d'énormes masses de roc, ce bassin fut complè-

tement terminé, et son inauguration eut lieu le 7 août 1858, en présence d'un immense concours de spectateurs. Pour vous donner une idée des gigantesques travaux exécutés à Cherbourg, je laisse la parole à M. de Tocqueville :

« Dans les rochers granitiques qui bordent le rivage, à l'ouest de la ville, trois bassins ont été creusés à dix-neuf mètres de profondeur. Trois millions six cent vingt mille deux cent quatre-vingt-deux mètres cubes de rochers en ont été tirés. Ce sont les pyramides d'Égypte exécutées en creux au lieu de l'être en relief. Autour de ces vastes bassins s'élève une nouvelle ville, composée d'ateliers, de magasins, de bureaux, de casernes et de cent autres édifices que réclament les besoins d'un grand arsenal maritime. Des forts fondés au milieu de la mer, des fortifications formidables sur le rivage, des redoutes sur les hauteurs, assurent sa défense. Quatre-vingts ans de travaux et plus de deux cents millions de dépenses, voilà le Cherbourg de nos jours. »

La ville de Cherbourg compte aujourd'hui 37,000 habitants environ ; elle est appelée à de hautes destinées. A côté de son port militaire elle a un port de commerce. Un luxe des Anglais riches est d'avoir un yacht, élégant petit navire qui leur sert à des promenades maritimes. Cherbourg est souvent visité par quelques-uns de ces yachts, qui ne manquent pas de prendre à la côte de France un chargement de vin de Champagne. En avant des ports est la rade, qui pourrait abriter jusqu'à quatre cents vaisseaux. Elle n'est ouverte qu'aux vents du nord et du nord-ouest.

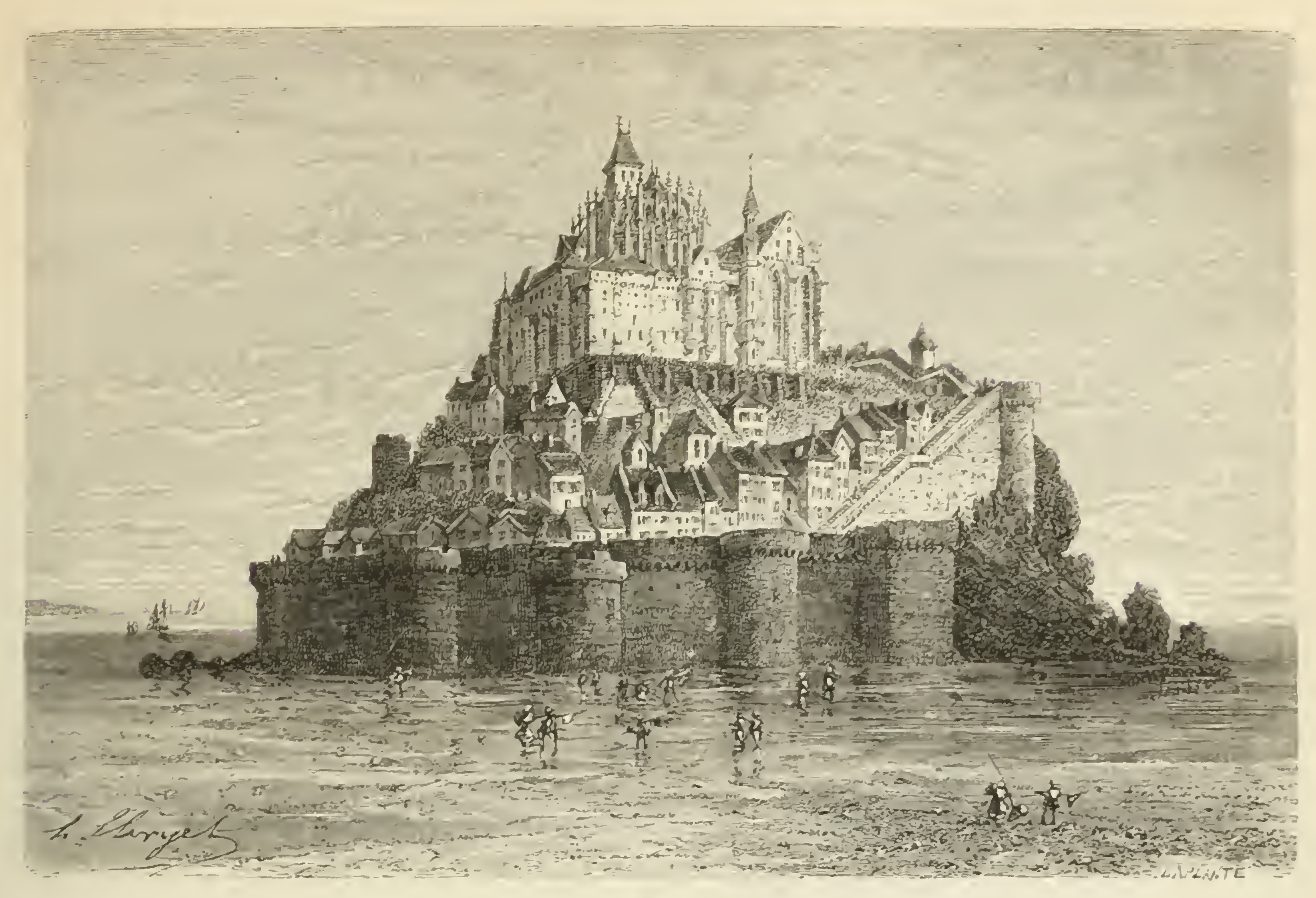
Allons de Carantan, par où nous venons de passer tout à l'heure, jusqu'à Saint-Malo ; c'est un voyage de cent quarante-quatre kilomètres. Nous verrons Coutances, ville de 8,000 âmes, qui, bâtie à sept kilomètres de la mer, sur une colline d'où l'on jouit d'un coup d'œil magnifique, nous montrera quelques restes d'un aqueduc romain. Sa cathédrale, dont les parties les plus anciennes datent du XIe siècle, est un de nos beaux édifices d'architecture gothique. Elle a deux tours avec clochers en aiguilles, et de plus une coupole au centre de la croix.

Granville, population de plus de 15,000 habitants, est située sur un large promontoire qui s'avance dans la mer, et forme l'une des cornes d'une vaste baie. Dès le commencement du XVIe siècle, dix à douze ans après la découverte de l'Amérique, les Granvillais parcouraient déjà les mers, et pourtant Granville n'était encore qu'un petit havre ; c'est en 1746 seulement que l'on creusa un port au pied du rocher où la ville est bâtie. Un môle assez grossier le protégea contre la force des marées. Il vient d'être remplacé par une belle jetée avec un beau phare. Granville envoie tous les ans aux pêches de la morue et de la baleine soixante-dix grands navires de trois cents à huit cents tonneaux, montés par deux mille six cents hommes d'équipage. C'est le septième port de France.



Cathédrale de Coutances.

Granville possède aujourd'hui un bassin à flot, ce qui lui permet de recevoir les grands navires, pour lesquels l'échouage dans les ports ouverts n'est pas toujours sans inconvénient et même sans danger. Les chantiers de Granville sont renommés par la solidité et la grande marche des bâtiments qu'ils construisent. La pêche des huîtres, de nombreuses expéditions de grains, de légumes, de salaisons, d'œufs, de beurre, etc., donnent au port un mouvement, une animation qu'augmentent encore l'arrivée et le départ quotidiens des bateaux à vapeur desservant les îles anglaises de Jersey et de Guernesey.



Le mont Saint-Michel.

Enfin, depuis quelques années, les amateurs de bains de mer viennent tous les ans demander plaisir et santé aux belles plages de Granville.

Avranches, ville de 8,500 habitants, est dans une situation charmante, sur le haut d'une colline couverte de vergers. Elle jouit d'une réputation méritée pour la pureté et la salubrité de son air. Depuis une quinzaine d'années les émigrants anglais ont adopté Avranches, comme ils ont adopté Tours, Pau, Boulogne, Versailles, et la ville s'est accrue de plus d'un quart, grâce à cette colonie étrangère. Avranches existait avant la domination romaine : c'était la cité des *Abrincatui*. Dans les manuscrits de la bibliothèque d'Avranches on a retrouvé récemment celui des ouvrages du docteur Abélard qui fit jadis le plus de bruit. C'est le *Sic et non*, c'est-à-dire *Oui et non*, publié par M. V. Cousin, en 1836. La bibliothèque municipale de Tours possède aussi une bonne copie ancienne de cet ouvrage.

A seize kilomètres d'Avranches est le mont Saint-Michel. C'est un rocher isolé au milieu d'une grève immense que la mer couvre et découvre à chaque marée. Sa base a neuf cents mètres de circonférence; à soixante mètres d'élévation, son plateau a reçu les fondations d'un château et d'une abbaye. Sur la seule pente qui ne soit pas à pic, celle qui regarde le levant et le midi, sont groupées autour d'une chapelle quelques misérables maisons avec de petits jardins. La lanterne du clocher s'élève à plus de cent trente mètres au-dessus de la grève. Arriver au pied du mont Saint-Michel n'était pas chose facile autrefois. On devait prendre un guide pour traverser ces sables mouvants, entrecoupés par les bras nombreux de plusieurs rivières, et qu'à une certaine heure la mer doit infailliblement envahir : ajoutez que d'épais brouillards qui règnent presque constamment ne permettent qu'à grand'peine de se diriger. Plus d'un voyageur imprudent a disparu dans ces sables. La route la plus sûre était du côté d'Arjevon. On fournissait au voyageur un cheval et même une charrette. Aujourd'hui on parvient sans danger au mont Saint-Michel, pourvu que la marée ne soit pas imminente.

au moyen d'une jetée qui relie la montagne à la terre ferme.

Et cependant durant une longue suite de siècles la piété amenait chaque jour au mont Saint-Michel d'innombrables pèlerins. De toutes les provinces de la France, de tous les pays de l'Europe, on voyait arriver des caravanes de deux à trois cents personnes, cavaliers et piétons, avec des bannières et leur aumônier en tête. Au retour, la caravane se nommait des chefs dont l'un portait le titre de roi et pour insigne une couronne de plomb doré. Chacun se décorait de plumets, de cocardes, d'écharpes garnies de coquilles et de médailles de saint Michel.

Dans toutes les villes, sur la route, on faisait une entrée triomphale, bannières déployées, et l'on visitait dévotement les églises. Louis XI fit ce pèlerinage; il offrit la somme considérable alors de six cents écus d'or à l'archange Saint-Michel, et le 1er août 1469 institua l'ordre de saint Michel en son honneur. La célébrité de ce lieu date d'un temps immémorial. Les antiquaires affirment qu'avant l'arrivée des Romains les Celtes avaient établi là un collège de druidesses. Les premiers apôtres du christianisme y placèrent quelques ermites, qui bâtirent un monastère. En 708, Aubert, évêque d'Avranches, y fit construire une petite église, et dédia le mont à l'archange saint Michel. Des pèlerins couronnés enrichirent successivement l'abbaye de leurs dons; alors on la fortifia d'épaisses murailles flanquées de tours, et chaque siècle vit s'accroître les constructions. Au bas du rocher, du côté du sud-ouest, se trouve aujourd'hui une caserne pouvant loger environ deux cents hommes. L'abbaye, qui avant la révolution de 1789 était une prison d'État, était devenue depuis une maison centrale de détention; on y avait établi des ateliers de différentes industries, qui occupaient environ sept cents détenus. Mais depuis quelques années cette maison a été mise à la disposition de l'évêque d'Avranches, qui y a installé une petite colonie de religieux, et qui s'occupe de la restaurer. Au sommet du rocher se présente la porte d'entrée, flanquée de deux tours de forme conique et qui ressemblent assez à deux énormes canons dressés sur leur culasse. Dans le bâtiment qu'on appelle la Merveille, on remarque l'ancien réfectoire, de vingt-neuf mètres de long, un des plus beaux vaisseaux gothiques qui existent en France, et la salle des Chevaliers, de même dimension, admirable morceau d'architecture du XIIe siècle. La voûte est soutenue par trois rangs de colonnes en granit d'une extrême légèreté et d'un travail parfait. Le triple rang des colonnettes du cloître, et ses voûtes en ogive et à nervures, sont aussi dignes d'une mention. La cour du cloître est pavée en plomb et reçoit les eaux pluviales, qui se conservent dans une citerne pour l'approvisionnement de la maison. Au centre de plusieurs bâtiments s'élève l'église, dont la nef a été récemment dévorée par un incendie, mais dont le chœur, très beau, n'a point souffert, et qui repose sur une voûte que supporte un groupe central d'énormes piliers de granit.

Le château de la petite ville de Pontorson, à l'embouchure du Couesnon, a joué un grand rôle dans nos guerres avec l'Angleterre. Le roi de France en avait confié la garde à du Guesclin. Celui-ci, en battant la campagne aux environs, avait pris un chef anglais, Felton, qu'il retint prisonnier sur parole jusqu'à ce qu'il eût payé rançon. Du Guesclin étant sorti de la place, Felton gagna une des femmes de la dame du Guesclin, qui pendant la nuit introduisit un parti d'Anglais; mais ils avaient compté sans la sœur de du Guesclin, Julienne, une religieuse, qui se trouvait alors au château. Réveillée la première, elle accourut au bruit, donna l'alarme, renversa les échelles et fit échouer l'escalade.

Dol (4,000 âmes) est une ville triste, avec des maisons dont les étages font saillie sur la rue; mais elle a une belle cathédrale, qui doit dater du milieu du XIIIe siècle. Cet édifice réunit tous les caractères distinctifs du premier style gothique ayant reçu tout son développement, mais non encore gâté par l'exagération et la prétention des petits détails. La forme rectangulaire du chœur, la chapelle de la Vierge, la décoration intérieure, rappellent beaucoup les premières

églises gothiques d'Angleterre, et surtout l'une des plus imposantes, celle de Salisbury. Les rapports constants de commerce et de politique entre l'Angleterre et la Bretagne, au XIIIe et au XIVe siècle, permettent de supposer que les deux pays ont employé les mêmes architectes ou du moins des architectes de la même école. Tout près de Dol est la pierre du Champ-Dolent, dans laquelle les uns voient un monument gaulois, les autres un monument romain. Elle est enfouie de près de cinq mètres et dépasse le sol de dix mètres environ. Sa forme, jadis ovale, a subi beaucoup d'altérations. C'est une pierre d'un granit grisâtre qui doit avoir été extraite du rocher du mont Dol, à trois kilomètres de là. Il y a trente ans, on a fouillé à son pied et tenté de l'incliner, et dans cette opération on a trouvé une petite médaille, grande comme un centime, à l'image d'Adrien.

Saint-Malo est bâtie sur l'île d'Aron, liée au continent par une chaussée de deux cents mètres. Son port est très sûr, mais d'un accès difficile à cause des récifs. A l'ouest de Saint-Malo se trouve la rade, protégée par sept forts, dont un, celui de la Couchée, est à huit kilomètres en mer sur un rocher qu'on ne peut aborder que d'un côté et avec difficulté. Vauban, lorsqu'il fut chargé de fortifier Saint-Malo, en 1700, voulait en faire une citadelle et transporter la population à Saint-Servan. Il a construit des remparts d'une extrême force et d'une grande beauté. Ils sont très larges; leur sommet, pavé en grandes pierres plates, forme une promenade d'où l'on jouit d'une belle vue qui embrasse la campagne, Saint-Servan, le port, la rade, les forts avancés et la pleine mer. La vue est moins belle à la marée basse, lorsque la plage se présente grisâtre et que les navires sont couchés tristement sur le flanc. L'eau qu'on boit ici vient de loin. Elle est fournie par quelques sources au delà de Saint-Servan, et amenée par des aqueducs qui passent à travers la grève et que la mer recouvre presque toujours.

Le château de Saint-Malo a été utilisé dans le plan des fortifications modernes. C'est une construction de la reine Anne. Par suite de quelque opposition qu'elle avait rencontrée de la part du chapitre, qui réclamait une indemnité pour un terrain, elle fit placer sur une tour cette inscription : *Qui qu'en grogne, ainsi sera : c'est mon plaisir*. Cette partie des fortifications a retenu encore aujourd'hui le nom de Quiquengrogne.

Saint-Malo est la patrie du brave Duguay-Trouin, dont la statue s'élève sur la place du Palais, et de Chateaubriand, pour qui elle a préparé une tombe. Cette tombe, simple pierre sans inscription, avec une croix, est placée sur l'îlot du Grand-Bey, accessible à marée basse. L'*Hôtel de France* occupe la maison où naquit l'illustre écrivain.

Saint-Servan occupe l'emplacement d'une vieille ville connue dans la plus haute antiquité sous le nom d'Aleth. Elle nous montrera quelques fragments de murailles romaines. Aujourd'hui elle et Saint-Malo ne forment, à vrai dire, qu'une seule et même ville. Quand le nouveau bassin de Saint-Malo sera terminé, une chaussée de plus de vingt-six mètres de largeur assurera constamment une communication qui aujourd'hui n'existe qu'à marée basse. La tour Solidor fut construite par Guillaume le Conquérant. C'est une tour, ou plutôt un assemblage de trois tours à mâchicoulis. Saint-Servan a sur Saint-Malo l'avantage de posséder de jolis jardins. Chacune de ces deux villes contiguës compte environ 11,000 habitants.

Saint-Malo expédie une cinquantaine de bâtiments pour la pêche de Terre-Neuve, et des navires aux Indes; quoique son commerce n'ait pas encore retrouvé la prospérité dont il a joui sous Louis XIV, il est encore fort actif.

A douze kilomètres à l'est de Saint-Malo se trouve la petite ville de Cancale, sur la baie de ce nom. Elle compte 6,000 habitants, dont la fortune consiste dans les huîtres renommées de sa baie. Elles se pêchent avec une drague, espèce de grand râteau de fer, munie d'une poche en cuir ou d'un filet, et que traîne un bateau. Les huîtres ne sont bonnes qu'après avoir séjourné quelque temps dans un parc, bassin d'eau salée d'un

mètre environ de profondeur, sur un fond de galets pour que l'eau soit toujours limpide. L'introduction du sable dans un parc est très dangereuse ; un seul grain qui resterait dans l'intérieur de l'huître suffirait pour la faire mourir. Pendant le temps du frai, qui dure de mai à septembre, la pêche est sévèrement interdite.

De Saint-Malo je vous ramènerai à Caen par Fougères, jolie ville de 9,500 âmes, au point d'intersection de six grandes routes, sur une hauteur d'où elle domine un vaste horizon, et aussi le riant et frais vallon arrosé par le Nançon. Nous visiterons à Mortain, ville de 2,500 âmes, une église de la fin du xiie siècle, édifice curieux en ce qu'on y reconnaît la transition du style roman à l'architecture ogivale. De grosses colonnes courtes, simples, cylindriques, constamment uniformes, soutiennent les voûtes, qui, le long de la nef, ne présentent que des ogives obtuses, tandis qu'au fond du chœur les ogives commencent à s'élancer. Vire est une ville de 7,000 âmes, qui s'est groupée auprès d'un château ruiné, sur un rocher coupé d'un côté, presque à pic, d'où l'on domine le cours sinueux de la Vire, la rivière qui *vire*, c'est-à-dire qui tourne. C'est une ville industrielle, qui fabrique de la draperie et des lainages. Ses fabriques de draps et de nouveautés occupent 3,500 ouvriers. Elle a démoli son château pour construire de jolies maisons, et pour tout appareil militaire elle a aujourd'hui deux canons fondus avec les chandeliers de toutes ses anciennes corporations.

Le département de l'Orne a reçu à juste titre le surnom de la petite Suisse normande. Un délicieux voyage pour un peintre paysagiste est celui de Caen à Alençon. On passe par Falaise, ville de 8,000 âmes, où naquit Guillaume le Conquérant, le Normand intrépide qui se fit roi d'Angleterre. Une partie du donjon qui fut son berceau subsiste encore. Argentan et Séez sont deux jolies villes de 5 à 6,000 âmes. Une collection de portraits des évêques et quelques statues de la cathédrale, édifice du xiiie et du xive siècle, méritent une distinction pour cette dernière ville. Nous avons, à soixante-quatre kilomètres sur notre droite, la petite ville de Domfront (5,000 âmes), bâtie sur un rocher coupé à pic vers le couchant.

Une autre route, qui traverse une contrée non moins pittoresque, est celle de Caen au Havre par la petite ville de Pont-l'Évêque et par Honfleur. Cette dernière ville compte plus de 10,000 habitants. Son port fut autrefois très florissant, et faisait un grand commerce avec l'Espagne; mais la fondation du Havre, au xvie siècle, a porté un coup funeste à sa prospérité. Depuis on l'a laissé s'encombrer; cependant 715,000 francs ont été votés, en 1860, pour y faire des travaux d'amélioration.

Ici nous traversons la Seine à son embouchure, qui a environ huit kilomètres de largeur. Voyez la lutte du courant du fleuve avec la marée montante; au point où les eaux se contrarient, elles s'élèvent, et forment une *barre* bien distincte. Tous les fleuves à leur embouchure ont une barre. Celle de la Seine est très forte, et quelquefois même dangereuse; elle remonte le fleuve à une grande distance; la marée se fait sentir jusqu'à Rouen.

Vers le milieu du xve siècle, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le Havre, il n'y avait que deux tours, dont les Anglais s'emparèrent pendant le règne de Charles VII. Louis XII fit augmenter ces fortifications vers l'an 1506. Sous Louis XIV, le Havre fut un des principaux ports où la compagnie des Indes faisait ses armements. Aujourd'hui la population de la ville, qui à peine était de 10,000 âmes avant la restauration, s'élève à 75,000, sans compter une population flottante de 6 à 10,000 étrangers.

Le port du Havre ne possédant qu'une entrée, et cette entrée, se trouvant fort étroite, il deviendrait assez difficile aux nombreux navires qui, à chaque marée, veulent entrer ou sortir, de gagner les bassins ou le large, sans une circonstance phénoménale, à laquelle le port du Havre doit une grande partie de l'importance qu'il a acquise. Il résulte de sa position par rapport au cours de la Seine, que, lorsque la mer

est haute dans l'avant-port, la marée, après avoir atteint son maximum d'élévation, reste pleine dans cet avant-port pendant trois heures de suite, tandis que partout ailleurs la marée commence à descendre presque aussitôt qu'elle a cessé de monter. Cette exception à la loi générale des marées, en faveur du port du Havre, a pour effet de donner aux navires entrants et sortants le temps nécessaire à la durée de leurs mouvements. Le port consiste en huit bassins, que des écluses séparent les uns des autres, ainsi que de l'avant-port. Il y a en outre une petite et une grande rade; la première n'est éloignée du rivage que d'une portée de canon; l'autre s'étend à plus de huit kilomètres en mer, mais n'offre aucun abri aux bâtiments, qui y mouillent rarement, et préfèrent louvoyer au large. La construction des navires au Havre est coûteuse; mais elle se distingue par la perfection minutieuse des détails et par la beauté des formes. L'Angleterre peut opposer des bâtiments à vapeur plus grands que ceux construits ici jusqu'à présent, mais non d'une élégance et d'une marche supérieures.

Napoléon disait : « Paris, Rouen et le Havre ne sont qu'une seule et même ville, dont la Seine est la grande rue. » Ceci est surtout devenu vrai depuis que la navigation des bateaux à vapeur a pris un grand développement, et que le chemin de fer est venu lier encore plus étroitement ces villes.

Le Havre, cité toute moderne, ne peut montrer aux voyageurs ni antiquités, ni monuments historiques d'une certaine valeur. Sa tour de François Ier, ses églises de Saint-François et de Notre-Dame, n'ont, en effet, rien de remarquable. Mais, en revanche, il nous montrera ses bassins, où se pressent des centaines de navires; ses quais encombrés de marchandises, ses magasins, ses usines, ses rues, où s'agite une population affairée; son port, où, à l'heure de la pleine mer, des bâtiments de tout pavillon sont quelquefois obligés de faire queue. C'est que le Havre est, après Marseille, le premier port de commerce de la France.

Pendant longtemps le Havre, trop absorbé par ses armements et par ses spéculations, ne songea pas à mettre ses rues, ses maisons, ses édifices publics, en harmonie avec son importance et ses richesses. Mais, dès qu'il voulut s'en occuper, il entreprit une transformation complète; de grandes et belles constructions s'élevèrent de toutes parts, et la rue de Paris devint tout à fait digne de son nom.

Bientôt le Havre, se trouvant à l'étroit dans son enceinte fortifiée, demanda à l'empereur Napoléon III l'autorisation de la démolir. Cette demande, accompagnée d'un plan grandiose où figuraient la rue de Paris prolongée bien au delà de la porte d'Ingouville, et une nouvelle artère partant de la gare du chemin de fer et débouchant à la mer, fut agréée. Les terrassiers, les démolisseurs, les maçons, se mirent aussitôt à l'œuvre, et, au train dont ils marchent, la réalisation du plan promet d'aller aussi vite que celle des plans adoptés par l'édilité parisienne, ce qui n'est pas peu dire, convenez-en.

Venons du Havre à Paris. Nous passerons par Harfleur, petite ville dont le port, jadis assez fréquenté, est aujourd'hui à peu près de nul usage. De la charmante ville de Bolbec, assise au fond d'une vallée, et qui ressemble assez à une ville suisse, nous gagnerons Lillebonne, laissant au nord-est Yvetot, dont les anciens seigneurs ont porté le titre de rois; de là cette expression proverbiale de roi d'Yvetot, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, pour désigner le monarque d'un pauvre royaume. Bolbec et Lillebonne ont été les deux premières villes de France à filer le coton à la mécanique. Lillebonne, ville de 5,000 âmes, tire son nom du surnom que lui donna, dit-on, l'empereur Antonin : *Juliobona* (bonne pour Jules). On y a découvert récemment les restes d'un théâtre romain. Guillaume le Conquérant eut là un château où il résidait souvent. Les ruines de ce château, qu'on a nommé plus tard le château d'Harcourt, et qui a été complété à une époque postérieure, sont assez curieuses. Une tour à trois étages a des voûtes en ogive ter-

minées par un cul-de-lampe. Les fenêtres du bâtiment principal sont cintrées, avec une architrave supportée par deux petites colonnes. Elles sont divisées par une autre petite colonne dans le sens de leur longueur.

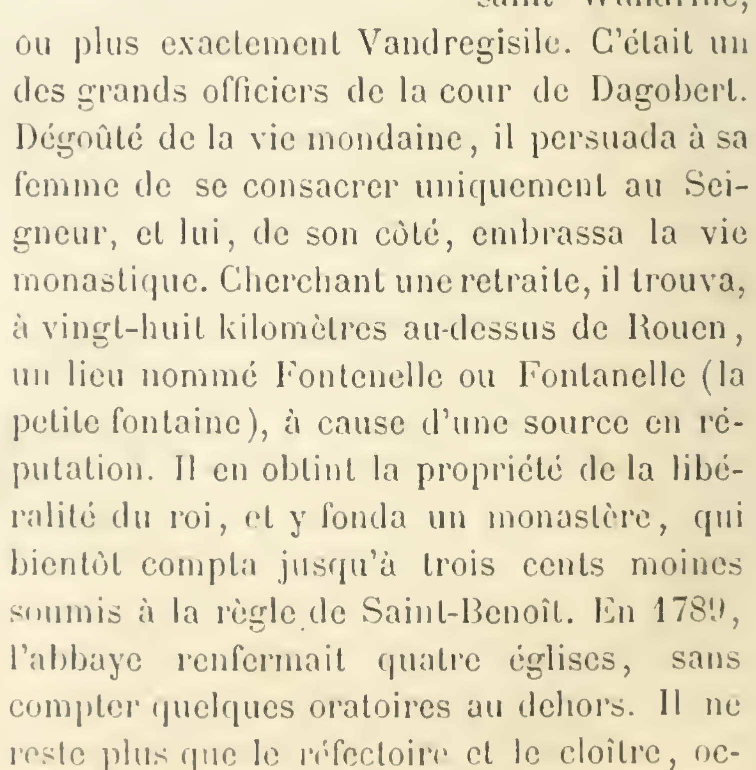
Joseph Vernet, qui a peint de si belles marines, disait que la vue dont on jouit du quai de Caudebec est une des plus belles de France. Cette ville a une église du xve siècle, que Henri IV qualifiait « la plus jolie chapelle des royaumes de France et de Navarre ». L'ornementation du portail est un chef-d'œuvre. La tour, surmontée d'une flèche élancée, porte trois couronnes qui semblent figurer la tiare.



Jumièges.

Nous sommes au centre du pays de Caux, et bien à portée d'étudier l'ancien costume des Cauchoises, presque totalement abandonné, sauf le gigantesque bonnet, sa pièce principale, il est vrai. Les cheveux, relevés sur le sommet de la tête, sont couverts d'une petite toque de drap d'or et d'argent, sur laquelle s'attache en pain de sucre un grand voile de mousseline dont les barbes, descendant jusqu'à la ceinture, sont bordées de riches dentelles de Valenciennes ou d'Angleterre (il y en a souvent pour une valeur de douze à quinze cents francs). Cette coiffure rappelle tout à fait la coiffure royale d'Isabeau de Bavière. Plusieurs rangs de chaînes d'or entourent le cou d'une Cauchoise. Sa taille est retenue par un élégant corset de drap ou de soie, suivant la saison, lacé par devant, de manière à laisser apercevoir une pièce d'étoffe qui semble former le vêtement de dessous. Ce corset n'a pas de manches; celles de la chemise sont relevées presque jusqu'au défaut de l'épaule, et de belles manchettes de mousseline recouvrent le bras depuis l'épaule jusqu'au coude, et rejoignent de longs gants glacés. Un court jupon écarlate, un tablier de mousseline des Indes, ou brodé ou rayé, des bas à coin, de jolis souliers, complètent ce costume riche et élégant. Il appartient spécialement aux femmes des campagnes. Quelques riches fermières suivent, pour leur habillement, les modes qui viennent de Paris; mais beaucoup conservent encore la coiffure nationale du pays de Caux.

A côté de Caudebec était la fameuse abbaye fondée en 648 par saint Wandrille,



ou plus exactement Vandregisile. C'était un des grands officiers de la cour de Dagobert. Dégoûté de la vie mondaine, il persuada à sa femme de se consacrer uniquement au Seigneur, et lui, de son côté, embrassa la vie monastique. Cherchant une retraite, il trouva, à vingt-huit kilomètres au-dessus de Rouen, un lieu nommé Fontenelle ou Fontanelle (la petite fontaine), à cause d'une source en réputation. Il en obtint la propriété de la libéralité du roi, et y fonda un monastère, qui bientôt compta jusqu'à trois cents moines soumis à la règle de Saint-Benoît. En 1789, l'abbaye renfermait quatre églises, sans compter quelques oratoires au dehors. Il ne reste plus que le réfectoire et le cloître, oc-

cupés par une filature, et les ruines de l'église principale.

La presqu'île de Jumièges, formée par un des nombreux replis de la Seine, garde les ruines également célèbres de l'abbaye de ce nom, qui ressemblait à une ville. Le portail de la grande église existe encore dans son entier avec ses deux tours surmontées chacune d'un clocher, et dont la hauteur atteint plus de cinquante mètres. Elles continuent à rendre le service de signaler leur route aux navigateurs de la Seine. Derrière ces tours, à l'extrémité des deux rangs de colonnes qui supportaient les voûtes de la nef, il reste un pan de la tour qui s'élevait à l'entrée du chœur, au centre de la croix. Elle porta jadis une pyramide en bois revêtue de plomb, rivale de celle de la cathédrale de Rouen. On raconte que Clovis II, pour punir deux de ses fils qui s'étaient révoltés contre lui, leur infligea, dans la ville de Paris, le supplice de l'*énervation*, c'est-à-dire, selon quelques écrivains, leur fit couper les nerfs des bras et des jambes, ou, selon d'autres, leur fit brûler les jarrets avec un fer rouge. Les deux princes furent ensuite placés, avec des vivres et un serviteur, dans un petit bateau sans gouvernail ni avirons. Le bateau, abandonné au courant de la Seine, vint s'arrêter au monastère des anciens *Gemièges*, que Dagobert avait commencé à fonder, et dont saint Philbert était abbé. On a retrouvé récemment sous ces ruines une pierre tumulaire que l'on croit avoir recouvert les restes des deux *énervés*.

En poursuivant notre route, nous passerons à peu de distance d'une troisième abbaye non moins fameuse, celle de Saint-Georges de Boscherville, fondée vers 1060 par Raoul de Tancarville, chambellan de Guillaume le Conquérant. L'église et le chapitre sont encore debout. Le clocher s'élève à soixante mètres; deux tours longues et grêles ornent le grand portail. L'édifice est massif, sans arcs-boutants, et l'on retrouve partout le plein cintre. C'est un des rares monuments de cette époque où l'on ne rencontre point de partie refaite après coup; on a sous les yeux, dans tout son ensemble, le travail du premier architecte.

Rouen, avec sa population de plus de 100,000 habitants, est, sous ce rapport, la cinquième ville de France. Pour l'importance réelle, elle ne le cède qu'à Lyon et à Marseille. La Seine baigne cette riche cité, et y amène des navires de trois cents tonneaux; la Robec, l'Aubette et la Renelle sont de bien modestes cours d'eau, et cependant ils donnent la vie à plus de cent cinquante usines, où l'on s'occupe surtout de teindre, de filer et de tisser le coton et la laine. Le caractère de l'industrie rouennaise est de s'attacher à créer des produits qui entrent dans la consommation commune. Tu connais mieux que moi, ma chère Henriette, la principale sorte de toile qu'on nomme rouennerie. Ces toiles peintes, rayées et à carreaux, où dominent certaines couleurs telles que le rose, le violet, le lilas, mais plus ordinairement le rouge, se fabriquent avec des cotons teints. Il n'y a qu'une vingtaine d'années qu'on est dans l'usage de teindre le coton en fil, et il n'y a qu'un siècle environ qu'on sait lui donner en France ce beau rouge qu'on appelle le rouge des Indes ou d'Andrinople. La fabrique de Rouen en apprit le secret de quelques teinturiers grecs qu'elle fit venir en 1747. Les toiles sont tissées par des ouvriers qui travaillent à domicile et à la pièce, et non dans des ateliers communs.

La facilité des communications avec la capitale et les principales villes du nord et de l'est de la France, a donné naissance à un commerce considérable d'entrepôt, d'expédition et de transit, qui se fait surtout avec l'Amérique, le Levant, l'Algérie, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et le nord de l'Europe. La navigation de long cours et le grand cabotage sont fort anciens à Rouen. On voit, en 1380, un navire de cent cinquante tonneaux partir de Rouen et aller à la côte d'Afrique. L'établissement du port du Havre avait modifié les dispositions des armateurs rouennais; ils établissaient une maison au Havre, et n'expédiaient plus directement de Rouen. En 1762, un négociant rouennais fit construire un trois-mâts dont le premier chargement fut pour Cadix. Ses confrères ne tardèrent pas à l'imiter.

L'ancien pont de bateaux, d'une construction ingénieuse, qui se prêtait au mouvement de la marée montante ou descendante, qui se roulait en partie sur lui-même pour donner passage aux bateaux naviguant vers Paris, qui se démontait quand les glaces devenaient redoutables, après avoir fait pendant près de trois siècles l'admiration des voyageurs, est remplacé aujourd'hui par un pont suspendu non moins merveilleux. Il se compose de deux travées égales qui viennent aboutir à deux piles de pierre, assises au milieu du fleuve et distantes l'une de l'autre de quinze mètres. Sur chacune de ces piles sont quatre colonnes en fonte, deux par deux, qui supportent des voussoirs ou arceaux également en fonte, à une élévation d'au moins vingt-cinq mètres au-dessus des plus basses eaux. L'ensemble présente un bel arc triomphal à quatre faces, et couronné d'une légère balustrade. C'est entre les piles et sous les voussoirs que se trouve la passe mobile pour les navires. Le tablier du pont est, à cet endroit, formé par deux ponts-levis qui se lèvent à droite et à gauche au moyen de chaînes suspendues aux voussoirs. La manœuvre se fait avec autant de facilité que de promptitude, et les navires passent à pleines voiles sous cet arc élégant et léger. La longueur totale du pont est de cent quatre-vingt-dix-sept mètres; sa construction n'a pas coûté au delà de sept cent cinquante mille francs.

Sur la partie supérieure du fleuve, Rouen possède un pont de pierre qui s'appuie à la pointe d'une île. Ce pont a été établi de 1810 à 1829. Au centre du terre-plein s'élève la statue en bronze de l'illustre Rouennais Pierre Corneille : c'est l'œuvre de David (d'Angers). Le célèbre compositeur Boïeldieu a également à Rouen une statue en pied, que ses compatriotes ont érigée en son honneur en 1839.

Rouen, comme toutes les anciennes cités, conservera longtemps encore le caractère trop bien accentué de son ajustement primitif. Ses rues mal alignées, ses vénérables bâtisses en désharmonie complète avec les besoins de la civilisation actuelle, ne disparaîtront que peu à peu. Déjà cependant, au milieu de ces gros pâtés de constructions caduques, de profondes trouées s'exécutent, et à peine l'emplacement d'une nouvelle rue est-il déblayé que des deux côtés s'élèvent de grandes et magnifiques maisons. Les trois quais de Rouen (ceux de Paris, de Napoléon, du Havre), d'un aspect grandiose et presque monumental, peuvent entrer en comparaison avec les quais les plus vantés de l'Europe. Quant à la rue Impériale, qui traverse le vieux Rouen tout entier, et dont le développement est de treize cents mètres, elle est le digne pendant de la rue de Lyon portant le même nom.

Outre ses boulevards, qui l'enveloppent d'une verte ceinture, Rouen a de belles et nombreuses promenades. Le cours la Reine sur la rive gauche, le cours Boïeldieu, le nouveau jardin des Plantes, avec des serres telles qu'on n'en rencontre pas dans nos villes de province, sont aussi agréables que soigneusement entretenus.

A la différence de beaucoup de nos villes de commerce, celle-ci possède un assez bon nombre de ses vieux monuments. Sous la domination romaine, vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, elle se nommait *Rothomagus*, et était la capitale des *Velocasses*. Vers l'an 260, saint Mellon y prêchait la foi et purgeait cette ville du culte des idoles. Le premier duc normand et ses successeurs y établirent leur résidence, et lui donnèrent de plus fortes murailles. Philippe-Auguste, pour la tenir en bride, fit construire un château fort dans la partie nord-ouest ; une tour et quelques ruines sont aujourd'hui tout ce qui en reste.

L'église Saint-Gervais possède une crypte gallo-romaine qui doit dater du IVe siècle, et appartenir à la chapelle primitive, construite par saint Victrice. On y descend par un escalier de vingt-huit marches. La voûte de cette crypte a été restaurée, et l'abside polygonale reconstruite.

L'édifice actuel de l'église Saint-Ouen, qui appartenait à l'abbaye de Saint-Ouen, fondée sous le règne de Clotaire et la plus ancienne de toute la Normandie, ne fut commencé qu'en 1318. C'est la merveille de Rouen, un



Saint-Ouen, à Rouen.

des chefs-d'œuvre du style gothique. Il ne faut pas se borner à contempler sa magnifique façade, qui vient d'être terminée sous l'habile direction de M. Grégoire ; c'est du jardin public qui est à ses pieds qu'on doit regarder son immense corps grisâtre garni de galeries à balustres légères comme une dentelle, et tout hérissé de pinacles et de pointes aiguës, de petites pyramides surmontées de statues de moines. L'édifice est une croix latine. Au centre de la croix s'élève une tour dont la base est carrée, et la partie supérieure octogone et flanquée de quatre tourelles qui s'y rattachent par de légers arcs-boutants découpés gracieusement à leur extrados. Elle porte à son sommet une couronne ducale travaillée à jour. Sa hauteur totale est de quatre-vingt-sept mètres. Peu d'églises offrent une telle harmonie dans les proportions de toutes les parties. Il est impossible de se défendre d'une religieuse émotion en pénétrant dans la nef. Le chœur est un cercle ou plutôt un ovale formé par de hauts piliers, faisceaux de sveltes colonnettes qui s'épanouissent à double reprise en immenses ogives pour s'aller perdre dans les nervures de la voûte. Il est entouré de onze chapelles. Trois rangs de fenêtres y versent une lumière variée par de beaux vitraux. Le second rang de ces fenêtres éclaire une galerie circulaire intérieure qui règne au-dessus des collatéraux. Si, en entrant par le portail occidental, vous prenez l'eau bénite dans un grand bénitier de marbre adossé au premier pilier, vous pourrez voir au fond de ce bénitier se réfléchir en entier la voûte de l'église.

La cathédrale a été construite du XIIIe au XIVe siècle, à l'exception de la base de la tour Saint-Romain, qui offre des traces d'une antiquité plus reculée. C'est une croix latine avec un portail à trois portiques et deux tours. Au centre de la croix, une troisième tour supportait un clocher pyramidal, construit en charpente et couvert en plomb, qui s'élevait à la hauteur de cent trente-deux mètres. Un incendie allumé par la foudre le consuma en l'an 1822 ; on l'a reconstruit et poussé jusqu'à cent quarante-trois mètres.

mais cette fois en pièces de fonte liées par des boulons, de manière qu'il puisse braver l'incendie. L'intérieur de l'église renferme plusieurs tombeaux, entre autres celui de Rollon, premier duc de Normandie, et celui de Guillaume Longue-Épée, son fils. En 1838, un savant antiquaire, M. Deville, dirigea des fouilles par suite desquelles on a retrouvé un tombeau orné de la statue de Richard Cœur-de-Lion, et, dans ce tombeau, la boîte qui renferme son cœur (le corps fut inhumé à Fontevrault). La balustrade d'argent qui, dans le principe, entourait son tombeau, servit à payer une partie de la rançon de saint Louis fait prisonnier par les mahométans à la bataille de la Massoure. Une inscription incrustée dans le pavage du sanctuaire indique que là reposait Jean Lancastre, duc de Bedford, mort en 1435, cet Anglais qui prit le titre de régent du royaume de France à une époque pour nous si désastreuse. Des courtisans conseillaient à Louis XI de faire disparaître le tombeau d'un ennemi de la France ; il s'y refusa. La chapelle de la Vierge contient d'autres tombeaux remarquables : à gauche, on voit un monument très simple élevé à la mémoire de Pierre de Brézé, tué à la bataille de Montlhéry. Un peu plus loin un autre de Brézé, petit-fils du précédent, repose sous un tombeau magnifique, érigé par les soins de son épouse, la fameuse Diane de Poitiers. Ce monument, un des plus remarquables de la Renaissance, est attribué à Jean Cousin ou à Jean Goujon. Vis-à-vis se trouve le tombeau des deux cardinaux d'Amboise, enclavé dans l'épaisseur de la muraille ; les deux cardinaux, l'oncle et le neveu, sont représentés à genoux sur des coussins, la tête nue et les mains jointes ; tout autour on admire de charmantes statuettes, des bas-reliefs, et tous les ornements les plus riches et les plus délicats de l'architecture du XVIe siècle.

Le palais de justice, achevé en 1499, est un bel édifice de style gothique. La grande cour était enceinte par une muraille à créneaux, fermée par quatre portes, dont deux sont à voûtes. Cette clôture est aujourd'hui remplacée par une grille de style gothique. On a aussi récemment complété la façade principale, en se conformant exactement aux plans primitifs. La salle des Procureurs n'a pas moins de quarante-huit mètres de long sur plus de seize de large. Le plafond à compartiments et caissons de la salle où se tiennent les assises est un morceau fort curieux. Le peuple rouennais parle avec beaucoup d'orgueil de la tour de la Grosse-Horloge, qui date de 1389. Quel artiste a jamais passé à Rouen sans visiter l'hôtel du Bourgtheroulde, si célèbre par ses bas-reliefs ? On attribue sa fondation à Guillaume Leroux, vers la fin du XVe siècle. Quelques uns de ces bas-reliefs représentent l'entrevue qui eut lieu entre François Ier et le roi d'Angleterre Henri VIII, au camp du Drap d'or.

On a inauguré en 1864 à Rouen un musée céramique destiné à recueillir tous les beaux spécimens de la célèbre fabrique de faïence rouennaise.

Les origines de la fabrication de la faïence de Rouen sont assez obscures. Cependant il est certain qu'en 1542 cette fabrication était en pleine activité, car c'est de Rouen que sont datés les magnifiques pavés du château d'Écouen aux armes de Montmorency. Mais ces œuvres ne se rattachent pas au style rouennais proprement dit. L'industrie commerciale de la faïence s'établit à Rouen vers le milieu du XVIIe siècle ; elle y fut apportée par un homme étranger à la Normandie, Edme Poterat, d'origine italienne ou grecque, qui fit souche d'une nombreuse lignée dont la révolution a dispersé les derniers rejetons. Ces premiers types se rapprochent beaucoup des types de la fabrique nivernaise. Louis Poterat, fils aîné d'Edme, introduisit dans ses faïences le style de la fabrication hollandaise. Sous l'impulsion de Colbert, en 1663, la fabrique rouennaise fit des prodiges, et alors on vit naître le style ou décor rouennais qui porte en lui tant d'originalité. Les malheurs de la France, à la fin du XVIIe siècle, contribuèrent encore davantage à l'essor de cette belle industrie. Les grands seigneurs durent envoyer leur argenterie à la Monnaie et se mettre en faïence, comme dit Saint-Simon. La fabrication rouennaise

pourvut en grande partie à cette immense consommation. De là tant de pièces, de services aux armoiries des plus illustres familles. Le XVIIIe siècle fut une époque de décadence pour la faïence rouennaise, et bientôt les désastres de la révolution vinrent lui porter le dernier coup.

Rouen a un grand luxe de fontaines. Celle de la Croix de pierre est un clocheton gothique à trois étages, et sous de jolis dais sont des statuettes de saints. Elle est surmontée d'une croix. La fontaine de Lisieux, de forme pyramidale, représente le Parnasse. Les Muses sont disposées d'étage en étage; au sommet est la figure d'Apollon jouant de la harpe, et au-dessous le cheval Pégase. La fontaine dite de la Pucelle, élevée sur le lieu où fut brûlée l'infortunée Jeanne d'Arc, est du siècle dernier; elle remplace une fontaine gothique d'un travail curieux, où l'héroïne, vêtue d'une armure complète de chevalier, était agenouillée devant Charles VII.



Portail de la cathédrale de Rouen.

N'oublions pas de nous faire montrer à la bibliothèque publique le *Livre des Fontaines,* manuscrit du XVIe siècle, où sont les *pourtraictures* de la cité de Rouen aux différentes époques, et surtout le missel de Robert Champart, archevêque de Londres et de Canterbury, qui servait en Angleterre au couronnement des rois de la race saxonne.

De Rouen à Paris nous avons le choix entre deux routes : l'une par Vernon, l'autre par Pontoise (sans parler du chemin de fer qui est en service régulier depuis 1843).

Nous prendrons la première. Après avoir passé à Pont-de-l'Arche un pont de vingt-deux arches sur la Seine et ses îles, nous viendrons à Louviers, où nous attend une belle église qui paraît avoir été construite au XIIIe siècle, et la maison des Templiers, de la fin du XIIe siècle. La vieille ville est généralement bâtie en bois; mais la ville neuve possède de beaux quartiers qui s'agrandissent de jour en jour; sa grande rue franchit les bras de l'Eure sur trois ponts, dont le plus grand est bombé comme les vieux ponts, et cependant aussi large que les ponts modernes.

Louviers et sa voisine Elbeuf, l'une de 12,000 âmes, l'autre de 24,000, sont les deux centres d'une immense fabrication de draps; de là et de Sedan, ville des Ardennes, sortent les plus beaux. Le drap se tisse comme la toile; seulement il faut que la trame soit plus souple et moins tordue que la chaîne, et l'on donne au tissu une largeur double de celle qu'on veut obtenir réellement, parce que le foulage la rétrécira de moitié. Quand le tissage est terminé, on enlève les fils doubles, on rapproche les *clairures* (les fils qui sont trop espacés), on ôte les nœuds avec des pinces (ce qu'on appelle *épincetage*), enfin on remédie à tous les défauts visibles. Cela fait, on le dégraisse; après quoi on le foule, c'est-à-dire qu'on le soumet, plié et replié, à l'action de pilons mis en œuvre par des moulins à foulon. On fait encore sortir la peluche de laine, en mouillant et frottant avec une brosse, ou une machine armée de têtes de chardons. Ce lainage est irrégulier; on tond les poils d'égale longueur avec des ciseaux nommés *forces*, et on les couche à plat. Enfin on lustre en soumettant le drap à la presse. Excepté l'épincetage, tout se fait par des machines. On compte peu d'établissements qui réunissent toutes les opérations. Le foulonnage est presque toujours fait au dehors, et très souvent aussi la teinture. On teint la laine en fil, ou l'on teint le drap en pièce.

Après Louviers nous trouverons Vernon,

ville de 7,500 âmes, dans une situation ravissante sur la rive gauche de la Seine, avec une large tour, débris d'un vieux château, et une église qui renferme un tombeau curieux pour les costumes du temps auquel il appartient. Nous gagnons de là Bonnières, Rosny et Mantes-la-Jolie, que vous connaissez.

Par l'autre route nous aurions passé à quelque distance des Andelys, deux villes séparées par une chaussée d'un kilomètre, et qui comptent pour population totale environ 5,000 habitants. C'est la patrie de Nicolas Poussin, notre grand peintre, né en 1594, mort en 1665, dont la statue a été inaugurée en grande pompe en 1851; du célèbre ingénieur Brunel, qui entreprit et acheva la construction du fameux tunnel sous la Tamise. Au grand Andely est une jolie église gothique de plusieurs époques; elle appartenait à une abbaye fondée par sainte Clotilde. Près du petit Andely sont les ruines du Château-Gaillard, construit par Richard Cœur-de-Lion, en 1195. Le siège et la prise de cette forteresse par Philippe-Auguste, en 1204, sont un des exploits que le chroniqueur Guillaume le Breton a célébrés dans son poème en vers latins *la Philippide*.

Pontoise, au confluent de l'Oise et de la Viosne, compte 6,000 habitants et est assez industrieuse. Les veaux qu'elle engraisse pour Paris ont une grande réputation.

Saint-Denis, ville d'environ 26,000 habitants, doit sa célébrité à son abbaye, dont la fondation est sans date certaine. On raconte que, vers la fin du IIIe siècle, une dame chrétienne fit construire sur ce lieu inhabité une chapelle pour y déposer les restes de saint Denis et de ses compagnons, saint Rustique et saint Éleuthère. La chapelle fut remplacée par un oratoire où, suivant Grégoire de Tours, Chilpéric fit enterrer un de ses fils en 580. Dans le VIIe siècle, à l'époque de Dagobert, l'abbaye existait; ce prince l'enrichit, et lui donna une belle église où il fut enterré en 638, et qui depuis est devenue le lieu de sépulture réservé pour les rois de France. En 1793, tous ces tombeaux avaient été violés, et les cendres dispersées. L'église fut restaurée par Napoléon, et l'on y a fait dans ces dernières années de nouvelles réparations, sous l'habile direction de M. Viollet-le-Duc. Sous le ministère de l'abbé Suger, on commença à donner le nom de ville à la réunion d'habitations qui s'était formée près de l'abbaye. A l'église de Dagobert en succéda une commencée par Pépin le Bref et achevée par Charlemagne. On l'entoura de fortifications dont il reste encore quelques traces. Le portail, le vestibule, les tours, dont l'une a cinquante-six mètres de hauteur, ainsi que le rond-point et la crypte de l'église actuelle, ont été construits de 1130 à 1134 par Suger, abbé de Saint-Denis et plus tard régent du royaume sous Louis le Jeune. La nef, commencée sous saint Louis par l'abbé Odon, ne fut terminée que sous Philippe le Hardi en 1281, ce qui explique la différence des styles. La partie inférieure du portail est ornée de figures bizarres d'une exécution soignée. Les vitraux sont tout à fait modernes, et remplacent ceux que la révolution a détruits et qui étaient regardés comme les plus anciens que l'on connût en France; cependant les trois chapelles absidales ont conservé de magnifiques verrières du temps de Suger. Une visite à Saint-Denis est un cours complet de l'histoire de la statuaire aux différentes époques. Sous le vestibule de l'église est placé le cénotaphe de Dagobert et de Nantilde, sa femme, réédifié par saint Louis. Ce monument à double face a été dédoublé, et les deux parties occupent chacune une paroi du vestibule. Les deux chapelles qui précèdent le chœur ont reçu, l'une le mausolée de François Ier, qu'on attribue à Philibert Delorme, l'autre les mausolées de Louis XII et de Henri II, ce dernier par Germain Pilon, sur les dessins de Philibert Delorme. Ainsi, à quelques pas de distance l'un de l'autre, se trouvent l'art enfant et grossier et l'art grandi et parvenu au plus haut degré d'élégance. On attribue à Jean Goujon les statues couchées de François Ier et de Claude de France, sa femme. Le mausolée est en marbre blanc. Seize colonnes ioniques cannelées, de deux mètres de hauteur, supportent un entablement au-dessus duquel sont placées les statues agenouillées et en habit de cour des mêmes souverains et

de leurs trois enfants. Un bas-relief, qui fait le tour, représente les batailles de Cerisoles et de Marignan. Autour du mausolée de Louis XII sont les douze apôtres dans douze niches ornées d'arabesques. On voit également les statues couchées, et au-dessus les statues agenouillées de Louis XII et de sa femme, Anne de Bretagne. Le bas-relief présente les triomphes des Français en Italie. Ce chef-d'œuvre a été exécuté par un artiste italien établi à Tours, le célèbre Jean Just. Douze colonnes d'ordre composite, avec leurs pilastres en marbre, ornent le mausolée de Henri II; les quatre vertus cardinales occupent les quatre angles; Henri II et Catherine de Médicis se montrent aussi deux fois, couchés et à genoux. C'est l'œuvre de Germain Pilon.

On descend dans la crypte par deux escaliers latéraux. Une suite de nombreux petits caveaux s'ouvre sur une galerie circulaire, voûtée en petites arcades qui portent sur des colonnes avec chapiteaux ornés de bas-reliefs d'un goût médiocre. Dans ces caveaux sont placés par ordre chronologique les cénotaphes de nos rois. On commence par ceux de Clovis et de Clotilde, de Childebert, et successivement en suivant la galerie circulaire, jusqu'à la sortie, où se trouvent ceux des Valois. Le caveau du centre était destiné à la branche des Bourbons que la révolution de 1830 a exilée. A droite et à gauche sont deux caveaux, dont un est occupé par la sépulture du dernier prince de Condé.

L'église possède de beaux tableaux modernes, entre autres une toile représentant Charles-Quint et François Ier visitant Saint-Denis, par notre célèbre Gros.

Dans le bâtiment de l'ancienne abbaye on a établi la maison d'éducation pour des filles de chevaliers de la Légion d'honneur; elle contient cinq cents élèves, dont quatre cents sont élevées aux frais du gouvernement.

Pour achever de connaître la Normandie, nous pouvons entreprendre le court voyage de Dieppe.

A trente-six kilomètres de Pontoise, nous trouverons Gisors, dans une plaine fertile, au confluent de l'Epte et de la Troësne; elle a une église qui date du XIIIe siècle, avec un très remarquable portail de l'époque de la Renaissance. Une partie très bien conservée de son vieux château sert de halle; un autre joli portail de la Renaissance est celui de l'église de Montjavoult, dans les environs. Non loin de là, le château de Bertichères, sur la Troësne, annonce par sa construction bizarre et une tour antique une origine très reculée. Trie-le-Château possède une église qui date du XIIe au XVe siècle. Le portail est formé de quatre pleins cintres d'un luxe de sculpture inimaginable; il est classé comme monument historique.

Gournay, célèbre par son commerce de beurre, compte, ainsi que Gisors, un peu plus de 3,000 habitants. Dans ses environs sont plusieurs sources minérales, dont une porte le nom séduisant de fontaine de Jouvence.

La petite ville de Forges est un rendez-vous de malades qui viennent à ses sources minérales chercher une guérison que Louis XIII et le cardinal de Richelieu y ont trouvée jadis.

Nous passons très près de Neufchâtel, renommée pour ses fromages, et où le roi d'Angleterre Henri Ier avait fait construire un château fort qui a joué un certain rôle dans nos guerres.

Il ne reste plus que les ruines informes du château d'Arques, bourg situé dans la vallée de l'Eaulne et célèbre par ses sépultures mérovingiennes; c'est de là que Henri IV écrivait à Crillon : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas. » L'église, édifice du XVIe siècle, a conservé son élégant jubé d'architecture grecque, où l'on monte par un escalier en spirale d'une extrême légèreté.

Dieppe, ville de 20,000 âmes, le premier port de pêche de la Manche, reçoit des navires de quatre à cinq cents tonneaux au plus. Pendant deux à trois mois chaque année, des flots d'étrangers et de Parisiens affluent à Dieppe, attirés par son superbe établissement de bains de mer, par les sites riants de sa charmante vallée, et surtout par le coup d'œil que présente sa plage avec ses hautes et

blanches falaises, si belles alors que le soleil couchant les éclaire. Quand nous aurons visité l'église Saint-Remi, édifice des XVIe et XVIIe siècles, et surtout l'église Saint-Jacques, commencée au XIIIe siècle et rappelant toutes les variétés du style ogival, avec de gracieuses sculptures dans sa chapelle de la Vierge et une tour qui ressemble beaucoup à notre tour parisienne de Saint-Jacques-la-Boucherie, je vous conduirai sur la jetée de l'ouest devant une maison qui sert de demeure au gardien du phare. Nous y lirons cette inscription : « Napoléon le Grand. Récompense nationale à Jean-André Bouzard, pour ses services maritimes. » Ce Bouzard était le maître de la jetée, qui avait sauvé pendant les tempêtes un nombre considérable de naufragés. Son petit-fils, il y a quelques années encore, habitait sa modeste et glorieuse maison, et ne montrait pas moins que son aïeul de dévouement et de courage. Dieppe a élevé en 1844 une statue de bronze au célèbre marin Duquesne, qui est né dans ses murs. Cette statue est l'œuvre de Dantan aîné.

Une industrie particulière à la ville de Dieppe est la sculpture de l'ivoire; dès la fin du XIVe siècle, on y faisait dans ce genre de petites merveilles de patience et de délicatesse.

Sur toute cette côte de la Manche, les touristes visitent : la très ancienne ville de Fécamp, qui compte plus de 13,000 âmes, qui a eu une abbaye célèbre, fondée par le duc de Normandie Richard Ier, et qui montre encore une belle église du XIe siècle; la toute moderne Saint-Valery-en-Caux, qui compte près de 5,000 âmes, et, au nord de Dieppe, le Tréport, gros bourg de 3,700 âmes, qui existait du temps de César, et qui est voisin de la ville d'Eu et de son magnifique château. Toutes ces villes, adonnées par leur situation aux arts maritimes, emploient les deux tiers de leur population à la pêche. Ce sont elles qui, en toute saison, alimentent en grande partie de marée fraîche notre halle de Paris. Elles salent par tonneaux le maquereau et le hareng, et en font des expéditions considérables dans tous les pays. Dieppe arme de gros navires pour la pêche lointaine de la morue et de la baleine.



Dieppe.

SEIZIÈME VOYAGE

DE PARIS AUX FRONTIÈRES DU NORD ET DU NORD-EST

Soissons. — Reims. — Mézières. — Beauvais. — Abbeville. — Boulogne. — Calais. — Dunkerque. — Amiens. — Saint-Omer.

La soirée se trouvant trop longue pour le voyage que j'ai à vous proposer, nous en ferons deux ce soir; tous les deux nous conduiront pourtant jusqu'à nos frontières du nord et du nord-est; mais de ce côté elles sont, depuis 1815, fort rapprochées de notre capitale. Allons, mes enfants, mettons-nous en route de nouveau.

Nous nous rendrons d'abord de Paris à Mézières et à Sedan.

Nous sortirons par la barrière Saint-Martin; mais, après le Bourget, nous gagnerons le bourg de Dammartin et ensuite Villers-Cotterets, dont le château, construit sous François Ier, est aujourd'hui le dépôt où l'on envoie les mendiants que condamne le tribunal correctionnel de la Seine. Près de là sont les ruines de l'abbaye de Longpont, fondée au XIIe siècle.

Soissons se présente avec 11,000 habitants, des environs délicieux, un château gothique flanqué de grosses tours rondes et massives, et une cathédrale construite dans les XIIe et XIIIe siècles. Rubens, malade à Soissons, y fut soigné dans le couvent des cordeliers, et par reconnaissance leur peignit une Adoration des bergers. Nous verrons ce tableau, qui est aujourd'hui dans la cathédrale. Deux statues en marbre blanc, représentant l'Annonciation, ornent le maître-autel et ne sont point indignes de figurer à quelque distance du tableau et d'un beau jubé. Voyez-vous ces quelques débris de murailles près de la rive droite de l'Aisne? Ce sont les restes de l'abbaye de Saint-Médard. Charlemagne en avait fait bâtir le cloître. Louis le Débonnaire l'embellit, sans se douter que bientôt, détrôné par les enfants de son premier mariage, il aurait cette abbaye pour prison. On nous montrera une sorte de caveau qui sert aujourd'hui de cellier, et l'on nous dira que l'infortuné souverain déchu y fut renfermé. Je ne sais quelle main y a tracé les lignes suivantes : « Hélas! que je suis prins de douleur! — Mourir mieux me vaudroit que souffrir telles empreintes. » Plus heureuse que cette abbaye, celle de Saint-Jean-des-Vignes, fondée au XIe siècle, est encore représentée dans celui-ci par deux tours, les débris d'un cloître somptueux du XIIIe siècle, un petit cloître ruiné de la Renaissance, une grande salle voûtée, le réfectoire et un portail. Soissons est l'antique *Noviodunum*, et la dernière place forte des Gaules que les Romains aient évacuée devant l'invasion des barbares.

Voici Reims, la ville où Clovis, le vain-

queur païen, s'humilia, reçut le baptême des mains de l'évêque saint Remi, et jura de « brûler ce qu'il avait adoré ». De ce jour date le titre de *roi très chrétien*, que prenaient les rois de France; le pape Anastase le donna à Clovis en signe de satisfaction de son baptême.

L'édifice actuel de la cathédrale, commencé en 1212 par l'archevêque Albéric de Humbert, sur les plans de Robert de Coucy, date du XIII[e] siècle; c'est un des plus beaux monuments religieux qui existent. Le portail présente trois arcades et deux frontons chargés de statues, et au-dessus deux tours. Les tours sont composées de piliers, de chapiteaux, de pyramides, le tout à jour et en découpures, et se terminent par une toiture qui ressemble assez à un bonnet carré. Les statues du bas du portail ont plus de deux mètres de hauteur. Au-dessus de l'arcade centrale est représenté le Jugement dernier, sur les deux autres le Couronnement de la Vierge et la Passion. Entre les tours, au-dessus de la rose, on voit le Baptême de Clovis. A l'extrémité de la toiture est placé le clocher de l'Ange, haut d'une vingtaine de mètres, ainsi nommé de la statue d'ange qui le termine. A la base de ce clocher sont huit statues colossales représentant des vices punis. Vingt-deux arcs-boutants, dont les arcades sont doubles, renforcent les murs de l'édifice. Chacun est décoré d'une statue d'ange ou de roi entre deux colonnettes, et surmonté d'une croix. A une porte latérale sont les statues colossales de saint Nicaise, saint Eutrope et saint Remi. A la voûte de cette porte une quarantaine de damnés et de démons regardent d'un air moqueur le martyre de saint Nicaise et les miracles de saint Remi. A l'intérieur, les trois portes du grand portail sont entourées d'un grand nombre de statues dans leurs niches. La grande nef a perdu le labyrinthe en pierres bleues qui était incrusté au milieu de son pavé. La magnificence des vitraux est prodigieuse. Sur un coin de la rose de la croisée du midi on lit : « Nicolas Derhodé, 1581; » probablement le nom de l'artiste et la date de l'œuvre. Par suite de l'habitude qu'avaient les artistes du XVI[e] siècle de mêler le profane au sacré, cette rose représente Dieu le Père sous les traits et avec les attributs de Jupiter, et autour de lui les douze apôtres. L'orgue, construit en 1481, a vingt mètres de haut; il compte plus de trois mille cinq cents tuyaux et cinquante-trois registres. Depuis la destruction de l'église Saint-Nicaise, on a transporté ici un tombeau antique, sur lequel est cette inscription : *Cénotaphe érigé, dans le* IV[e] *siècle, à Flavius Jovin, Rémois, préfet des Gaules, chef des armées, consul romain, transféré de l'église Saint-Nicaise à la fin du* XVIII[e] *siècle, an VIII de la République* (1800). Ce tombeau est orné d'un bas-relief, une des plus belles œuvres d'art antique que la France possède. C'est une chasse au lion par des personnages dont plusieurs sont à cheval.

L'église Saint-Remi, édifice plus ancien que la cathédrale, et qui date de 1401, appartenait à une abbaye de bénédictins. Elle a joui, avant la cathédrale, de l'honneur de servir au sacre des rois. Sa façade et ses deux tours, avec leurs flèches, sont beaucoup moins anciennes que le reste de l'édifice, qui, tant par ses dispositions générales que par ses détails, appartient à l'architecture romano-byzantine (XI[e] siècle).

Le tombeau de saint Remi, de forme circulaire, et de six mètres d'élévation, que l'on voit aujourd'hui, occupe l'emplacement du tombeau du même saint érigé dans le cours du XVI[e] siècle, et démoli par les vandales de 93. Saint Remi et Clovis occupent le centre, et tout alentour sont disposés douze pairs de France. Ces douze statues font partie de l'ancien mausolée. Elles sont l'œuvre d'un sculpteur de Reims.

Il est à Reims un vieil hôtel appelé l'hôtel de la Maison-Rouge, sur lequel on lit cette inscription : *L'an* 1429, *au sacre de Charles VII, dans cette hôtellerie, nommée alors l'Ane-Rayé, le père et la mère de Jeanne d'Arc ont été logés et défrayés par le conseil de ville.* Il est une autre maison appelée le Long-Vêtu, rue de Cérès, à laquelle se rattache un souvenir qui doit être cher à tout commerçant et fabricant français. Un marbre

porte : « Jean-Baptiste Colbert, ministre d'État, est né dans cette maison le 29 août 1619. »

Reims existait longtemps avant la domination romaine; elle était la ville principale de la *Gallia Belgica*, la cité des *Durocortorum*. Plus tard, elle prit le nom des *Remi* ou *Remigi*, qui, dit-on, avaient été ses fondateurs. Elle comptait des chrétiens en l'an 360, et, six ans après, Jovinus, dont nous venons de voir le tombeau, se convertissait. Saint Nicaise y fondait un siège épiscopal vers l'an 400. C'est aujourd'hui une ville de plus de 60,000 âmes, avec des rues généralement droites, propres, et d'une largeur presque suffisante, par suite de l'élévation moyenne des maisons. Comme toutes les villes essentiellement industrielles, Reims renferme des parties qui laissent beaucoup à désirer sous plus d'un rapport, et qui sont loin d'offrir à la population ouvrière les conditions de salubrité désirables; mais ces quartiers s'entament tous les jours et de tous les côtés par des percements de rues et des constructions nouvelles. Dans les environs du grand cours et autour de remarquables promenades, on compte déjà bon nombre de jolis hôtels entre cour et jardin, et une foule de maisons d'un grand style.



Saint-Remi, à Reims.

La ville avait pendant longtemps manqué d'eau à cause de son élévation au-dessus du niveau de la rivière de la Vesle, quand un digne chanoine dépensa son patrimoine à la doter d'un appareil hydraulique, qui amena les eaux de la rivière dans les sept fontaines de la cité. Mais l'œuvre du généreux Godinot, à qui ses concitoyens ont dressé une statue, ne tarda pas à devenir insuffisante pour les besoins toujours croissants de la cité. Une nouvelle machine, de la force de quarante chevaux, construite par M. Cordier, et qui a coûté un million, alimente depuis 1843 un grand bassin situé sur un des points culminants; elle fournit, par jour, vingt mille hectolitres d'eau que distribuent plus de quatre-vingts fontaines.

Je vous ai déjà dit que Reims était un de nos grands centres industriels. Ses manufactures et ses fabriques de draps, de flanelles, de lainages de toute espèce, de bonneterie, expédient leurs produits dans le monde entier. Son pain d'épice et ses biscuits ont une réputation si bien établie, que le nom de la ville de Reims est devenu le passeport obligé des pains d'épice et des biscuits de la plupart des marchands de la France.

C'est à Reims que fut, m'a-t-on assuré, fabriqué pour la première fois, en 1801, ce tissu si beau et d'un si excellent usage connu sous le nom de *mérinos*. Outre Colbert, Reims est, à bon droit, fière de compter parmi ses enfants le maréchal Drouet d'Erlon, dont nous verrons la statue; le célèbre graveur Nanteuil; Gilles Gobelin, qui fonda la manufacture à laquelle on a conservé son premier nom, même depuis qu'elle est devenue propriété de l'État, sous l'administration de Colbert. Enfin, il se fait à Reims un commerce

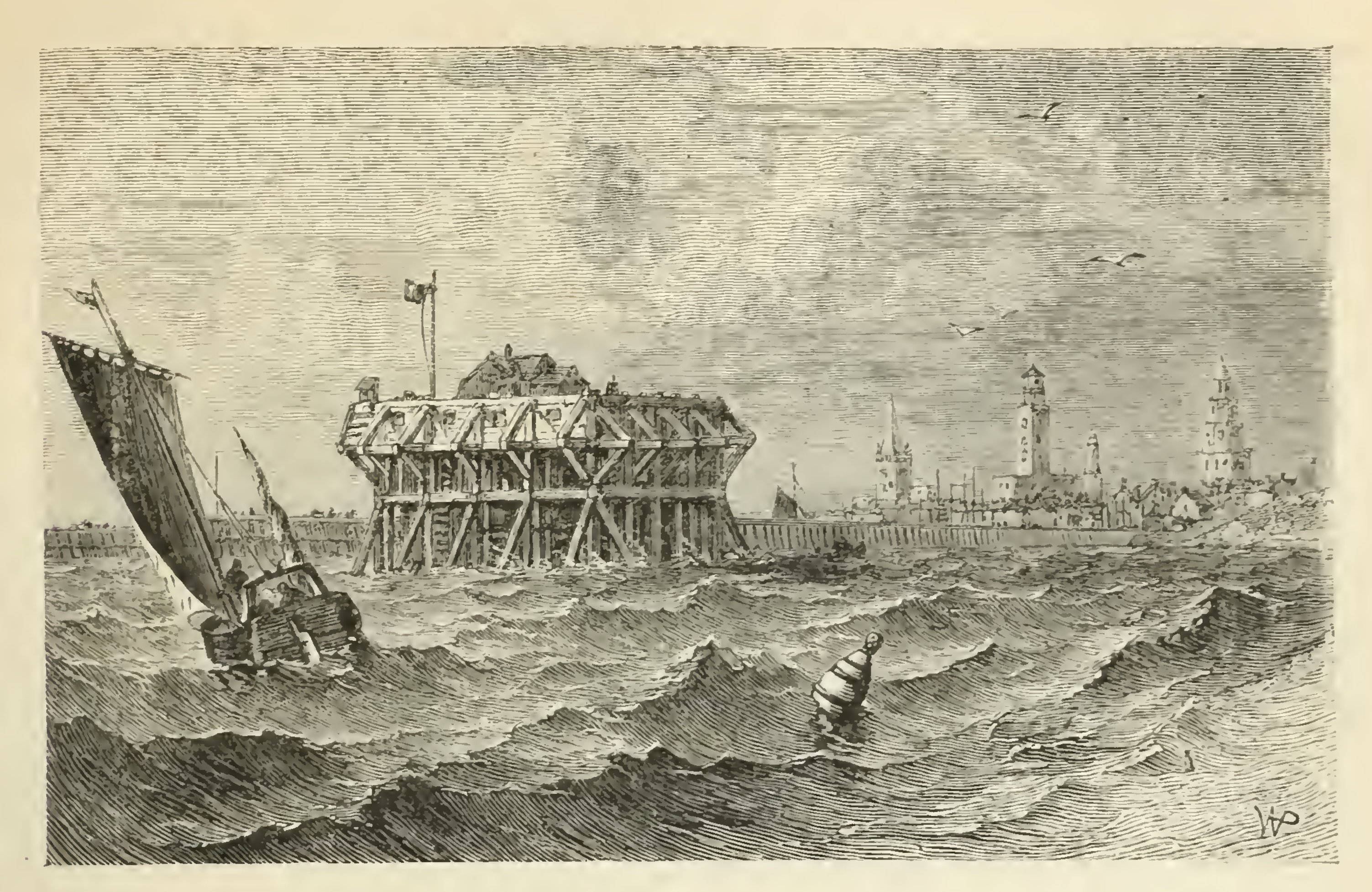
des vins mousseux, dits de Champagne, tout aussi considérable qu'à Épernay.

Rethel, ville de 7,500 âmes, rattache son origine à un antique château fort construit par les Romains. Dans ses environs nous pourrions dessiner le donjon et les ruines d'un château du XVe siècle, le château Porcien. Si nous suivions la route qui conduit de Rethel à la petite ville de Montmédy (2,000 habitants), que Vauban a couverte par des fortifications, nous verrions, un peu après avoir passé Vouziers, qui était à peine un village au XIVe siècle, et qui aujourd'hui est une ville de 3,000 âmes, une petite mosquée fort curieuse, appelée *le Mahomet*. Elle est située sur la commune de Buzancy. Voici l'histoire de sa fondation. Pierre d'Anglure, comte de Bourlemont, avait suivi saint Louis en Palestine. Fait prisonnier par les Sarrasins, il obtint de retourner en France après avoir juré sur sa foi de gentilhomme qu'il rapporterait sa rançon en personne. Le soudan vit, en effet, revenir, accompagné d'un écuyer et de deux mulets qui portaient la rançon, le vieux chevalier, qui avait vendu partie de ses domaines, éprouvé dans ce dernier voyage mille accidents funestes et perdu un œil. Le soudan, admirant sa loyauté, le tint quitte et lui rendit la liberté, à la seule condition que Pierre d'Anglure ferait bâtir sur ses terres une mosquée en l'honneur du Dieu de Mahomet, ce qui fut exécuté. C'est une masse quadrangulaire dont la toiture peu élevée se termine par un croissant. Construite en grosses pierres de taille, elle est maintenue par des éperons peu saillants. On voit encore, sous le cordon de l'entablement, un grand nombre de figures antiques, ainsi que plusieurs caractères symboliques. A moins de huit kilomètres de là, au village de Fossé, la petite chapelle de Mame, consacrée au vrai Dieu, continue à recevoir la visite de nombreux pèlerins, qui viennent des points les plus éloignés de la France, et même des pays étrangers. Cette chapelle a remplacé une vaste église que Charlemagne avait fait bâtir en reconnaissance d'une mémorable victoire remportée sur les Saxo-Allemands.

Reprenons notre route et arrivons à Mézières, place de guerre de seconde classe et population d'environ 6,000 âmes. Je suppose que nous y entrons un 27 septembre : nous assisterons à une procession solennelle qui ne manque jamais ce jour-là. Voyez-vous cette bannière qui porte l'image d'un chevalier? c'est la bannière du Chevalier sans peur et sans reproche. L'armée de Charles-Quint menaçait Mézières. François Ier, dans un conseil de guerre tenu à Reims, allait ordonner de brûler Mézières, qu'on déclarait d'une défense impossible. Bayart s'opposa à cette fatale mesure, en disant : « Il n'y a pas de place faible où il y a des gens de cœur pour la défendre. » Il se jeta dans Mézières avec deux mille hommes. Quarante mille Autrichiens, sous les ordres du comte de Nassau, la cernèrent sur les deux rives de la Meuse, et pendant six semaines consécutives y jetèrent plus de trois mille bombes. C'est le premier siège où l'histoire militaire mentionne l'emploi de ce projectile. Bayart et les braves habitants de Mézières ne s'en laissèrent point effrayer, et, le 27 septembre 1521, l'ennemi se décida à lever le siège.

Charleville, qui compte près de 12,000 âmes, n'est séparée de Mézières que par une chaussée plantée d'arbres. Sa place principale, ornée d'une belle fontaine et entourée d'arcades, rappelle un peu la place Royale à Paris. Sa manufacture d'armes de guerre est connue depuis longtemps. Cette ville a été bâtie au XVIIe siècle par Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue, qui lui imposa son nom.

Sedan, place de guerre de deuxième classe, est une ville d'environ 15,000 âmes. C'est un de nos grands centres manufacturiers pour la draperie. Elle conserve depuis longtemps une supériorité marquée, même sur Elbeuf et Louviers, pour la solidité et la beauté de ses draps et casimirs noirs, comme aussi pour ses couleurs riches et brillantes, telles que l'écarlate, le cramoisi, le rouge, le jonquille, le chamois, à l'usage des uniformes et livrées. Sa production annuelle représente une valeur de dix-huit millions de francs. Le dixième environ s'exporte à l'étranger, c'est-à-dire dans le Piémont et l'Italie. L'union des



Calais.

douanes allemandes lui a fermé l'entrée de l'Allemagne, où elle trouvait autrefois un bon placement. Les fabriques d'Aix-la-Chapelle et celles de Belgique lui font en outre maintenant une concurrence active.

Sedan fut le berceau de Turenne, que Napoléon Ier, qui devait s'y connaître, a proclamé un des six grands capitaines des siècles anciens et modernes. Le pavillon où il est né se trouvait au centre du château, et a été démoli pendant la Révolution. La ville a donné son nom à une place qui est ornée de sa statue en bronze, érigée en 1823. A droite du château est une allée d'arbres qui fut, dit-on, plantée par lui. Au village de Bazeilles, nous pourrons voir la chambre où il fut allaité. Sedan a obtenu depuis peu une lamentable célébrité par la capitulation désastreuse de l'armée française, le 2 septembre 1870.

Toute la partie nord des Ardennes est entrecoupée de montagnes couvertes de forêts et de bruyères incultes, dont on est réduit à brûler les genêts pour engraisser quelques champs d'une terre froide. La partie du sud qui touche à l'ancienne Champagne donne des vins de qualité médiocre. Les pâturages où dominent les herbes aromatiques engraissent des moutons de petite taille, mais dont la chair succulente a une grande renommée. Le prix comparativement peu élevé du bois a donné ici une grande extension à la fabrication du fer ; cependant les établissements sont plus nombreux que considérables. On s'attache moins à traiter le minerai lui-même qu'à l'affinage du fer déjà transformé en fonte. Les fontes importées proviennent surtout des usines entre Sambre et Meuse, du bassin intérieur de la Meuse, et en moindre quantité des fourneaux situés dans le Luxembourg entre la Samoy et la frontière de France. On fabrique ici de la ferranderie et de la taillanderie de toute espèce, des clous, de la tôle, du fil de fer, des faux, des limes, et aussi des marteaux, des enclumes, des essieux pour l'artillerie, etc., et tous les ustensiles de ménage qui se moulent en fonte par seconde fusion.

En descendant le cours de la Meuse nous trouverions Givet et sa protectrice Charlemont, une de nos forteresses les plus importantes. Ce sont comme deux vedettes placées à l'extrémité de cette pointe de notre fron-

tière qui pénètre dans le royaume belge. Givet, patrie de Méhul, le célèbre compositeur, est une jolie ville de 5,700 âmes, qui s'est formée de deux villages situés sur les deux rives, et depuis une trentaine d'années réunis par un pont dont la construction fut ordonnée par Napoléon. Au retour d'un voyage en Belgique, il voulait passer d'une rive à l'autre ; mais les pluies avaient tellement grossi la Meuse, et le vent était si terrible, que les bateliers français déclarèrent le passage impossible. Il est à croire qu'ils hésitaient surtout à hasarder les jours du souverain. Napoléon, dans son impatience, se rappelle qu'à Givet se trouve pour le moment un dépôt de prisonniers de la marine anglaise. Il en fait venir quelques-uns et les consulte. Ils répondent qu'en effet la traversée est fort dangereuse, mais non pas impossible. Napoléon en choisit vingt, se confie à leur habileté audacieuse, et parvient sain et sauf à l'autre rive. Les vingt Anglais reçurent la liberté, un habillement complet, et chacun quelques pièces d'or.

Nous reviendrons par Rocroy, où, en 1643, le grand Condé, à l'âge de vingt-deux ans, remporta sur une armée espagnole une victoire qu'il dut à son coup d'œil prompt et à son héroïque bravoure; Vervins, l'antique *Verbinum*, ville de 2,700 âmes, qui a une chapelle où sont de beaux tableaux de Jouvenet ; et Laon, où dès les temps anciens exista un château important du nom de *Laudunum*. Elle occupe le sommet d'une montagne isolée au milieu d'une vaste plaine. Un géographe prétend que, parmi ses 10,400 habitants, un sur cinquante arrive à l'âge de quatre-vingts ans, ce qui ajoute-t-il, confirme l'aphorisme d'Hippocrate : « La position la plus salubre est celle qui est battue par tous les vents. » Il a songé sans doute aux vents, l'architecte qui a construit les quatre tours de la cathédrale ; il a prodigué les découpures et le travail à jour, apparemment pour que le vent eût moins de prise, et il a produit un chef-d'œuvre de légèreté et d'élégance. A l'intérieur on admire la forme ingénieuse des piliers qui déguise leur épaisseur, les ornements des bases et des chapiteaux, qui tous diffèrent, et la décoration des chapelles, qui appartient au bel âge de la sculpture française. On donne à cet édifice la date de 1114, comme celle non de sa fondation, mais de sa reconstruction à peu près entière. L'église Saint-Martin, du XIIe siècle, est grande, mais d'un style lourd. Laon a conservé une vieille tour bâtie par Louis d'Outre-Mer et réparée en 1207 par Philippe-Auguste. Elle a aussi une autre tour remarquable en ce qu'elle penche au point de présenter une inclinaison de dix degrés ; ce doit être par une fantaisie de l'architecte. Il existe plusieurs de ces tours en Italie ; je ne connais que celle-ci en France. Au village de Notre-Dame-de-Liesse, à seize kilomètres de là, nous verrions les ruines d'une assez belle église du XIIe siècle. Avant la Révolution nous aurions pu admirer dans la célèbre abbaye de Prémontré, reconstruite au XVIIIe siècle, un escalier qui passait pour un des chefs-d'œuvre du genre.

Nous allons maintenant connaître la Picardie en nous rendant de Paris à Calais. La distance est de deux cent soixante-cinq kilomètres.

De Saint-Denis nous gagnerons la jolie petite ville de Beaumont, qui s'annonce par une tour, unique débris de son château.

Non loin de là est Chantilly, ancienne résidence de Condé, léguée par le dernier héritier de cette maison au duc d'Aumale. Le château est une remarquable construction de la Renaissance, avec des embellissements du XVIIe et du XVIIIe siècle. Les écuries, qui datent du siècle dernier, présentent à la partie centrale un dôme massif; elles peuvent loger plus de cent soixante-quinze chevaux. A l'une des extrémités il y a un manège découvert, avec des arcades, des trophées et des attributs de chasse. Entre les écuries et la forêt s'étend la pelouse, sur laquelle ont lieu annuellement des courses de chevaux renommées. De la terrasse du parc, un escalier monumental conduit aux jardins, où l'on remarque le jardin anglais, avec son petit temple de Vénus Callipyge ; le hameau, le parc de Sylvie, réservé au gibier ; le canal, alimenté par la Nonette au moyen d'une cas-



Dunkerque.

cade artificielle; et le château d'Enghien, construit au XVIIIe siècle. La forêt, qui comprend deux mille cinq cents hectares, renferme le château de la reine Blanche, petit rendez-vous de chasse construit par le duc de Bourbon, en 1826, dans le style du XIIIe siècle.

L'église paroissiale de Chantilly, bâtie en 1692, renferme un monument funéraire élevé par le duc d'Aumale à la mémoire des Condé, et contenant les cœurs des derniers princes de cette maison. L'hospice est un bel édifice fondé par Louis-Joseph de Condé, mort en 1818. Un temple protestant a aussi été érigé à Chantilly en 1867, en raison de la nombreuse population anglaise qu'y appellent les courses de chevaux.

Beauvais, ville de 15,000 âmes, sous les Romains cité des Bellovaces, sous Charlemagne *Belvacus*, est située dans un riche vallon entouré de collines boisées au confluent de l'Avelon et du Thérain. Une petite partie de la ville a conservé l'ancien nom romain de *Cité*, et des murailles de deux mètres d'épaisseur, bâties en petites pierres carrées fort dures et en larges briques; on croit qu'elles datent du IIIe ou du IVe siècle. La plupart des maisons sont en bois et argile, quelques-unes avec des ornements et des sculptures. La cathédrale actuelle, commencée vers 1225, n'a jamais vu s'achever sa nef. Deux fois la voûte du chœur[1] s'écroula; et, lorsque après l'avoir reconstruite une troisième fois les architectes, à l'instar de Michel-Ange à Saint-Pierre de Rome, eurent assis sur les quatre piliers au centre de la croisée une tour pyramidale de quatre-vingt-seize mètres de hauteur, vide à l'intérieur de manière que du pavé de l'église l'œil montait jusqu'à la voûte du comble, cette tour s'écroula dès la cinquième année, en 1573. La façade latérale de l'église est d'une ornementation très riche dans le style ogival sur son déclin. Onze degrés conduisent au perron. Les deux vantaux de la porte sont remarquables par le bon goût des sculptures. La salamandre indique l'époque de François Ier. La basse œuvre (qui devait disparaître pour fournir au prolongement de la nef) est incontestablement du VIIIe siècle :

[1] Ce chœur a été longtemps cité comme le plus beau de France. Un ancien dicton prétendait faire ainsi la description d'une église parfaite : « Portail de Reims, clochers de Chartres, nef d'Amiens et chœur de Beauvais. »

les assises de pierre alternant avec des assises de briques, la construction des cintres et des ouvertures, et trois statuettes nues au-dessus de l'arcade principale l'attestent assez. La plupart des vitraux sont de la belle époque de la peinture sur verre. Ceux au-dessus de l'autel Sainte-Barbe sont, dit-on, d'après les dessins d'Albert Dürer. Huit belles tapisseries qui ornent le chœur, exécutées d'après les cartons de Raphaël conservés à Hampton-Court, sortent de la manufacture nationale de Beauvais, digne rivale de la manufacture parisienne des Gobelins, et plus ancienne de trois ans. Dans l'église Saint-Étienne on ferait un cours complet de l'histoire de la peinture sur verre. Le palais épiscopal, avec sa forte muraille flanquée de deux tours, semble une petite place militaire.

Montons à l'hôtel de ville, édifice moderne datant de 1753, et faisons-nous montrer un glorieux trophée. C'est le drapeau qu'une fille de Beauvais, la vaillante Jeanne Hachette, lors d'un assaut donné par le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, le 27 juin 1472, arracha des mains d'un Bourguignon déjà parvenu sur la muraille. Chaque année les jeunes filles le portent dans une procession solennelle, où les femmes, en l'honneur de cet exploit, ont le pas sur les hommes. La statue de cette héroïne a été érigée sur la place de l'Hôtel-de-Ville en 1862.

Je conseillerai aux amateurs de beaux vitraux d'aller visiter l'église du village d'Épaubourg. Ces vitraux représentent la nativité de Jésus. Savignies, autre village des environs de Beauvais, fabrique depuis la plus haute antiquité de la poterie de grès. On en retrouve dans les ruines d'une vieille cité romaine, *Bratuspansium,* qui fut près de là, de tout à fait semblable pour la matière et même la forme. Savignies fournit des creusets excellents pour la fonte du cuivre.

Nous voyageons dans une plaine assez monotone, sillonnée par des chemins que bordent des pommiers à tête ronde. Ici, comme dans la Normandie, le pommier est l'arbre de prédilection : le cidre est la boisson ordinaire. Abbeville ne date guère que du xe siècle. Elle n'a à nous montrer que le magnifique portail de l'église Saint-Vulfrand, d'une ordonnance régulière et élégante ; trois portiques, et deux tours carrées de soixante-six mètres de hauteur. Les statuettes de ses saints ont des ornements et des costumes assez singuliers, qui reproduisent le style du xve siècle. L'inscription suivante est gravée sur la porte à l'intérieur de l'église (les sculptures de cette porte représentent les douze apôtres et les mystères de la Vierge) : *Vierge aux humains la porte d'amour este.* On conserve à la bibliothèque publique un évangile sur vélin pourpre, dont Charlemagne fit, dit-on, présent à Angilbert, son gendre, abbé de Saint-Riquier. L'église de cette abbaye de Saint-Riquier, à huit kilomètres d'Abbeville, porte sur son porche un arbre généalogique de tous les ancêtres de Jésus-Christ. Un antiquaire, M. Dusevel, a retrouvé sur les murs de l'ancienne trésorerie, en faisant disparaître un grossier badigeon, des fresques curieuses : Hugues Capet rapportant à l'abbaye les restes de saint Riquier, et une *Danse des morts.* Voulons-nous voir une forteresse conservée comme au moyen âge, nous visiterons le château de Rambures. Le propriétaire de ce manoir pourrait au besoin y soutenir un siège comme un baron du xive siècle.

Entre la route et la mer nous verrons de loin la petite ville de Rue, où Isabeau de Portugal et Philippe de Bourgogne ont leurs statues sur la façade de la chapelle du Saint-Esprit ; elle leur doit ses voûtes, d'où pendent de longues clefs à jour d'une extrême légèreté. Les statues de Louis XI et de Louis XII s'y trouvent aussi.

C'est de Boulogne, alors *Gessoriacum* (nom qu'elle changea pour celui de *Bononia*), que César s'embarqua lors de sa première expédition contre les peuples de l'Angleterre, l'an 55 avant notre ère. C'est du même port, agrandi et embelli par ses soins, que Napoléon se préparait, dix-huit siècles plus tard, à tenter une expédition semblable et bien autrement difficile. C'est au camp formé pour cette expédition que furent distribuées les premières décorations de la Légion d'honneur,

le 16 août 1804. Une colonne de marbre de plus de cinquante-trois mètres est destinée à perpétuer ce souvenir. Le maréchal Soult en posa la première pierre, sur laquelle on a gravé : « Première pierre du monument décerné par l'armée expéditionnaire de Boulogne et la flottille à l'empereur Napoléon, posée par le maréchal Soult, commandant en chef, 18 brumaire an XIII. » Boulogne voit sa population de 30,000 âmes presque constamment renforcée par une colonie d'environ 10,000 Anglais. Cette ville possède d'importants établissements de bains de mer favorisés par une très belle plage, que fréquente la haute société de toutes les nations. Son église Notre-Dame, bâtie de 1827 à 1866 sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale, possède un magnifique autel donné par le prince Torlonia ; elle renferme aussi une crypte remarquable.

Les premiers titres où il soit fait mention de Calais ne remontent guère qu'au IXe siècle, En 1346, les Anglais mirent le siège devant cette ville. Il fallut un an pour qu'elle consentît à se rendre, à la suite d'une longue famine. Aussi Édouard, irrité, n'accorda-t-il de capitulation que sous la condition que six des bourgeois les plus notables lui seraient livrés en chemise et la corde au cou. Eustache de Saint-Pierre, Jean d'Aire, Jacques et Pierre Wissant (l'histoire n'a pas conservé les noms des deux autres) s'offrirent en victimes expiatoires et allaient être envoyés à la mort. Heureusement pour la gloire d'Édouard, les supplications de sa femme, Philippa de Hainaut, lui arrachèrent la grâce de ces héroïques Français. Édouard donna à Calais une population tout anglaise. Cette clef de la France resta près de deux cents ans au pouvoir de l'Angleterre. Sa population est aujourd'hui de 12,500 habitants.

Les ports de Boulogne, de Calais et de Dunkerque, ce dernier encore plus au nord, sont en possession presque exclusive des passages qui s'effectuent de France en Angleterre, et réciproquement. Les deux premiers reçoivent les voyageurs ; le troisième est surtout le port d'approvisionnement de la ville de Lille et d'une partie du nord de la France. Boulogne fait dans ce moment une concurrence très active à Calais, et cependant leurs avantages et leurs inconvénients comme port se balancent assez bien. Si le port de Boulogne offre plus de facilité pour aller de France en Angleterre, l'autre en offre davantage pour le retour d'Angleterre en France. Si le port de Calais est meilleur que celui de Boulogne quand les vents d'ouest dominent, le contraire a lieu lorsque les vents soufflent du nord. Si le port de Boulogne, à raison des travaux d'art qui y ont été exécutés et de la plus grande hauteur à laquelle la mer y monte, l'emporte pour la navigation des grands bâtiments à vapeur, Calais l'emporte à son tour pour les bâtiments à vapeur d'un faible tirant d'eau, à raison de ses autres avantages.

Saint-Pierre-lez-Calais est le centre de nombreuses usines et de fabriques considérables de tulle. Dans la ville il faut visiter l'hôtel de ville, la promenade, la jetée, les bains de mer, et avant tout l'église Notre-Dame, dont le chœur, tout en marbre d'Italie, renferme plusieurs statues remarquables et un tableau de Van Dyck. Le nouveau phare est une construction qui honore son auteur.

Dunkerque (en langue flamande, Église des Dunes) s'est formée peu à peu autour d'une chapelle bâtie par saint Éloi. C'est aujourd'hui une ville de 33,000 habitants, qui arme plus de cent navires et occupe environ 1,500 marins pour la pêche du hareng et de la morue, sa principale source de richesse. Aujourd'hui c'est surtout Boulogne et Dieppe qui pêchent le hareng. Les Anglais nous l'ont prise plusieurs fois; ses fortifications, souvent rasées, furent reconstruites en 1783. Le nouveau port est vaste et reçoit des navires d'un fort tonnage. La rade, formée par une ceinture de bancs de sable, et qui n'a que deux passes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, est à l'abri des croisières ennemies. La ville est régulière et jolie ; nous saluerons sur la place Dauphine la statue de Jean Bart, le célèbre marin, né dans cette ville en 1651, et mort en 1702, après s'être élevé, par sa bravoure, de simple corsaire au rang

de chef d'escadre, que Louis XIV lui conféra avec des lettres de noblesse.

Si nous étions venus à Dunkerque par la véritable route, nous aurions gagné, au-dessus de Saint-Denis, le village d'Écouen, dont le château, construit sous le règne de François Ier, possède des vitraux peints d'après les cartons de Raphaël, et représentant les amours de Psyché. Nous aurions admiré aussi plusieurs ornements de détail exécutés par Jean Goujon. Le château est une masse lourde, flanquée de quatre pavillons avec une cour intérieure. Les façades sont décorées de colonnes et de pilastres de différents ordres. La frise est enrichie de trophées d'armes de la plus belle exécution. C'est là que Napoléon avait établi, sous la direction de Mme Campan, l'institution des jeunes orphelines de la Légion d'honneur, transportée plus tard à Saint-Denis. Mais Écouen possède toujours une succursale de la maison de Saint-Denis.

Cathédrale d'Amiens.

Creil est une de nos villes qui luttent avec le plus de succès pour atteindre à la perfection des poteries anglaises.

Le village de Liancourt compte plusieurs établissements industriels, parmi lesquels une filature de lin à la mécanique. Son château rappelle le souvenir d'un homme de bien, le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, qui consacra une grande partie de sa fortune au soulagement et à l'éducation des classes pauvres. L'église du village renferme le tombeau et deux statues agenouillées d'un seigneur de la Rochefoucauld et de sa femme, en costumes du XVIe siècle, et d'une assez bonne exécution.

La petite ville de Clermont-en-Beauvoisis (5,500 habitants) a transformé un château des princes de Condé en une maison centrale de détention pour femmes.

C'est à Amiens, et devant le portail de sa cathédrale, qu'il faut venir pour bien comprendre tout ce que le style ogival peut réunir d'imposante noblesse et de somptueuse élégance. Nous avons devant nous un des plus beaux édifices religieux que possède la France. Cette façade, légère tant il y a d'harmonie dans toutes ses proportions, de grâce et de fini dans ses détails, se divise en trois porches surmontés de deux galeries en ogive que couronnent des niches garnies de sta-

tuettes. Deux tours flanquent ce portail, et sont décorées de clochetons disposés par étages. Des clochetons s'élèvent aussi au-dessus des arcs-boutants. Du centre de la croisée monte une flèche de forme octogone à sa base. Cette flèche, en bois de chêne et de châtaignier, repose sur les quatre piliers de la croisée, et parvient jusqu'à soixante-sept mètres au-dessus de l'édifice. On en compte cent quatorze du pavé de l'église au coq. Parmi les bas-reliefs des porches, on distingue le Jugement dernier ; les Vertus et les Vices, par groupes contrastés ; les quatre Saisons et les douze Mois de l'année, chaque mois figuré par le travail agricole qui s'y rapporte ; les Mages conduits par l'étoile et voyageant en bateau ; le Massacre des Innocents ; la Fuite en Égypte, etc. etc. A l'intérieur, la svelte hardiesse des piliers et des retombées des voûtes, la légèreté de la galerie circulaire et la richesse des vitraux, composent un ensemble grandiose devant lequel il n'est pas de visiteur qui puisse rester froid. Sur le mur qui forme le pourtour du chœur, on a représenté l'histoire de saint Firmin et de saint Jean-Baptiste ; ce sont des groupes d'une exécution naïve, et fort curieux pour qui étudie les progrès de l'art. Jamais le bois ne fut travaillé avec plus de perfection que pour les stalles de ce chœur. La Gloire qui couronne le maître-autel est d'une grande beauté. Il y a un Génie funèbre d'une expression tellement vraie, que le peuple d'Amiens l'a surnommé *l'enfant pleureur;* c'est le plus magnifique éloge. La chaire, supportée par les trois Vertus théologales, est une œuvre remarquable. Le tombeau en marbre blanc du cardinal Hémard, et ceux en cuivre de deux évêques, ne sont pas indignes de figurer dans un tel encadrement. Par un concours de circonstances difficiles à expliquer, les piliers qui entourent le chœur, et ceux qui forment séparation entre les différentes chapelles, résonnent comme une cloche lorsqu'on vient à les frapper. On les appelle les *colonnes sonnantes*. Une entre autres, la *colonne sonore*, se fait remarquer par l'intensité du son qu'elle rend à la moindre percussion. En résumé, la cathédrale d'Amiens est un des chefs-d'œuvre du style ogival, un des plus beaux édifices religieux de la chrétienté et la plus grande des cathédrales françaises. On en doit le plan à Robert de Luzarches, en 1220.

La belle église Saint-Germain, monument du XVe siècle, est située sur une colline, au pied de laquelle coule la rivière d'Avre. Le beffroi, où veille le guetteur aux incendies, est surmonté d'une flèche que termine une Renommée de bronze ; sa cloche pèse onze mille kilogrammes, et son battant trois cent quinze. Une statue a été érigée sur la place Saint-Denis, en 1849, au savant antiquaire du Fresne du Cange.

Le Château-d'Eau domine le port d'aval ; il est pittoresque, et rappelle l'Observatoire de Paris. La machine hydraulique est curieuse par son ingénieuse simplicité ; elle a été construite par le P. Ferri, minime d'Amiens.

Amiens est une fort belle ville, qui a plus de six kilomètres de circonférence. Généralement propre et bien bâtie, heureusement placée sur les bords de la Somme, elle possède en outre de charmantes promenades et des boulevards spacieux et ombragés : la chaussée dite de la Voirie, espèce de digue plantée d'arbres qui s'élève au milieu de riches cultures maraîchères ; le cours de la Hotoye, belle prairie avec des allées dessinées par le Nôtre. Sa population, de 61,000 âmes, alimente des fabriques importantes de velours, de tapis, etc. On ne saurait passer sous silence ses pâtés de canards, dont la renommée est européenne.

Près de cette ville, qui a donné le jour à Pierre l'Ermite, le prédicateur de la première croisade, se trouvait le célèbre pensionnat de Saint-Acheul, tenu par les pères jésuites. C'est aujourd'hui un noviciat de l'ordre.

Doullens, petite ville de 4,700 âmes, mais forte place de guerre, a une citadelle réparée par Vauban, qui passait pour une des plus belles de France. Elle a servi de prison d'État pendant les deux siècles derniers ; aujourd'hui c'est une maison centrale de correction.

Aire, patrie de Malebranche, philosophe

et théologien, qui naquit en 1638, comme Louis XIV, et mourut aussi la même année que lui (1715), compte 9,000 habitants, et ses casernes peuvent recevoir un pareil nombre de soldats.

L'église Saint-Pierre, vieil édifice gothique, nouvellement restauré et orné de beaux vitraux, contient d'assez bonnes toiles, dues à la munificence du gouvernement. Placée au confluent de la Lys et de la Laquette, industrieuse, commerçante et animée, Aire est une jolie petite ville. La réputation de ses andouilles s'étend à vingt lieues à la ronde.

L'église d'Hazebrouck, ville de plus de 9,000 habitants, a une tour surmontée d'une flèche à jour fort belle, qui date du commencement du XVIe siècle. Son hôtel de ville et sa sous-préfecture, édifices tout modernes, sont remarquables.

Hazebrouck avec sa belle place, ses rues propres et bien percées, ses maisons entretenues avec le plus grand soin, respire l'aisance et le bien-être.

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquêtera.

Voilà ce que disaient à Philippe le Bel, en lui montrant un coq peint sur leur bannière, les bourgeois de Bruges accourus pour défendre leurs compatriotes flamands, les bourgeois de Cassel. Ils étaient au nombre de seize mille, commandés par Zonnekin, et avaient pris position sur la hauteur où est située cette petite ville. Le 23 août 1388, ils essayèrent de surprendre le camp royal; leur armée, divisée en trois corps, se dirigea en silence sur les trois tentes des rois de France, de Bohême et de Navarre. Philippe, qui soupait entouré de toute sa gendarmerie, n'eut que le temps de sauter à cheval et de gagner au large. Cependant les comtes de Hainaut et de Bar, dont les tentes étaient plus éloignées, n'avaient point quitté la cuirasse; ils accoururent avec leur gendarmerie, et alors commença un grand carnage des bourgeois flamands, dont pas un ne lâcha pied. Treize mille furent ainsi massacrés, et trois monceaux de corps marquaient la place où avaient eu lieu les trois attaques simultanées.

A l'époque de l'invasion romaine, Cassel était la capitale de la Morinie. Des trois portes fortifiées qui lui restent, deux passent (mais c'est une prétention mal justifiée) pour être l'ouvrage des Romains. On voit encore des restes de voûte et un puits de cette époque. La statue de la Vierge dans l'église paroissiale, bâtie à la fin du XIIIe siècle, est visitée par de nombreux pèlerins.

Dans cette ville, peuplée de 4,500 habitants, bâtie sur le sommet d'une montagne conique, isolée au milieu d'une vaste plaine, on peut prendre une idée de l'aspect de la Flandre en général. Ce sont de vastes champs que nuance de cent façons différentes la variété des cultures. A certaines époques de l'année, sur la teinte dorée des moissons, qui forme le ton dominant du tableau, se détachent le vert tendre du lin, les noirs taillis du houblon, le vert foncé des betteraves, le reflet bleuâtre des pièces où murissent le colza, la cameline, la navette, que sais-je encore. C'est un immense tapis de verdure, qui non seulement enchante le regard, mais qui charme la pensée, parce qu'il révèle une situation agricole des plus florissantes. Le paysage pèche cependant, il faut l'avouer, par un côté capital : il est très pauvre en arbres. Le cultivateur flamand connaît trop bien son métier et calcule trop juste, pour souffrir dans ses champs ces gros consommateurs, dont il redoute autant l'ombrage que les racines : l'ombrage prive ses récoltes d'air et de soleil; les racines disputent toujours victorieusement aux plantes annuelles les sucs nourriciers de la terre. Il en résulte qu'on ne voit guère d'arbres dans les champs, même en bordure. Considérés comme objets de luxe et d'agrément, ils ne sont tolérés qu'autour des habitations, et il est rare de ne pas apercevoir, entre chaque bouquet de verdure, les murs blancs d'une ferme.

Mais ce qui donne à la campagne de la Flandre un caractère tout particulier, c'est la multiplicité de ces hautes cheminées d'usines, se dressant au-dessus des bâtiments de toute exploitation rurale un peu importante. Ce seul fait prouverait combien, dans cette par-

tie de la France, l'agriculture est avancée, puisqu'elle en est arrivée depuis longtemps à employer ces moteurs inanimés auxquels l'industrie doit ses merveilleux développements.

Du sommet de la montagne sur laquelle Cassel a été construite on découvre trente-deux villes, et une centaine de bourgs et villages. Si l'on se tourne du côté de la mer, et que les brumes ne forment pas un voile, ce qui est assez rare, on peut, à l'aide d'une lunette, distinguer les navires dans la rade de Douvres. Par une nuit pure, on aperçoit le feu du phare anglais. A vingt et un kilomètres au sud-ouest, on rencontre la ville de Saint-Omer (22,000 habitants), située dans une contrée marécageuse sur l'Aa. L'église de l'abbaye de Saint-Bertin, édifice du XIVe siècle, est aujourd'hui en ruines. Celle de Notre-Dame n'était point achevée vers le milieu du XVe siècle, quoique commencée depuis un laps de temps considérable. En 1553, les chanoines de Saint-Omer obtinrent de Charles-Quint qu'il leur fît présent, pour orner cette église, du magnifique portail de la cathédrale de Thérouanne. Cette dernière ville, prise d'assaut par l'Empereur après un siège long et sanglant, venait d'être condamnée à une destruction totale (c'est aujourd'hui un pauvre village de 600 habitants). Le portail ne fut cependant pas transporté; on se contenta des principaux ornements, entre autres de figures colossales, qui firent le trajet de plus de douze kilomètres qui séparent Thérouanne de Saint-Omer. Cette ville possède un riche musée, une bibliothèque de vingt mille volumes, une salle de spectacle neuve. Ses promenades sont belles et agréables. Elle renferme les plus grandes manufactures de pipes qui existent dans toute la France; cette fabrication n'occupe pas moins de douze cents ouvriers, et produit quarante millions de pipes par an.


Beffroi de Bergues-Saint-Winoc.

Bergues-Saint-Winoc, sur la Colme, compte 6,600 habitants; c'est une de nos places de guerre de première classe. L'enceinte de ses fortifications, due à Vauban, est protégée par quatre forts. Elle communique avec Furnes et la mer par un canal de huit kilomètres de longueur, navigable pour les navires de trois cents tonneaux. Les canaux de Dunkerque et de Saint-Omer y aboutissent aussi. L'hôtel de ville a été reconstruit en 1867. Le beffroi, ou tour de l'horloge, est fort curieux (c'est le nom usité dans tout le nord de la France, et le beffroi avec son carillon est dans toutes les villes l'édifice de luxe). Celui-ci est d'origine espagnole, et remonte au XVe siècle. C'est une tour carrée, à mâchicoulis non crénelés, flanquée de quatre tourelles polygonales, et surmontée d'une lanterne. La lanterne et les tourelles ont une coupole qui se termine en flèche très aiguë. Tout cela est simple, très svelte et hardi. La bibliothèque possède un beau psautier du XVe siècle, avec miniatures; on voit dans le musée quelques tableaux de grands maîtres flamands.

DIX-SEPTIÈME VOYAGE

DE PARIS A LILLE — FLANDRE FRANÇAISE

Senlis. — Péronne. — Cambrai. — Lille. — Valenciennes. — Saint-Quentin. — Compiègne.

Si nous voulons nous rendre de Paris au cœur de la Flandre française, à Lille, chef-lieu du département du Nord, nous sortirons par le faubourg Saint-Martin et le bourg de la Villette, dont vous connaissez le beau bassin pour les eaux du canal de l'Ourcq. Nous gagnerons Louvres, bourg très ancien, qui a une église avec portail à plein cintre du XIIe siècle. Non loin de là sont les deux célèbres châteaux de plaisance de Morte-Fontaine et d'Ermenonville. Le premier a appartenu à Joseph Bonaparte; le second a vu mourir J.-J. Rousseau, à qui M. de Girardin fit élever un tombeau dans l'île des Peupliers.

Nous apercevons la flèche, travaillée à jour, de la cathédrale de Senlis, qui s'élève à plus de soixante-dix mètres. C'est une des œuvres les plus élégantes du XIIIe siècle. Pour consoler la ville de la perte d'une église fondée par Charlemagne et que l'incendie avait dévorée, Louis XII consacra à la construction de l'édifice actuel la retenue d'un denier sur chaque mesure de sel vendue dans le royaume. Le portail est à plein cintre, et dans l'ornementation on voit des vignes, des raisins, avec une frise tournante garnie d'oiseaux. On reconnaît à l'intérieur les formes gracieuses que la sculpture commençait à adopter à la fin du XVe siècle.

Nous passons l'Oise à Pont-Sainte-Maxence sur un pont qui est le chef-d'œuvre de l'architecte Perronnet. Les trois arches ont chacune quatre-vingts mètres d'ouverture. Il ne présente aucune pente et est orné de quatre pyramides de sept mètres d'élévation. Il a été construit de 1774 à 1785.

Voici les remparts de la très forte ville de Péronne, peuplée de 4,500 habitants. A côté de ce château, qu'on dit avoir été bâti par Henri IV, s'élève une tour sombre et plus ancienne ; on l'appelle la tour Herbert, du nom d'Herbert II, dauphin de Viennois. C'est là, dit-on, qu'il renferma le roi Charles le Simple, qui y mourut. Là aussi Louis XI, venu pour une entrevue avec Charles le Téméraire, envers qui il se rendait au même instant coupable d'une insigne mauvaise foi, fut, pendant trois jours, gardé prisonnier par son puissant vassal justement irrité. Vous savez comment Louis recouvra sa liberté, par de belles promesses qui ne lui coûtaient guère.

Péronne se vante de n'avoir jamais été prise. Assise au pied d'une colline, en partie

entourée de marécages, que l'on peut au besoin inonder complètement, cette ville ne passe pas pour saine, malgré l'aération de ses rues et ses fraîches promenades au pied des remparts. Ces magnifiques promenades ont beaucoup souffert des deux bombardements que les Prussiens firent subir à Péronne pendant l'hiver de 1870-1871.

Son église paroissiale de Saint-Jean, gravement endommagée par le bombardement, est remarquable par des basses nefs d'une élévation inusitée.

La citadelle que Charles-Quint construisit pour s'assurer la possession de la ville de Cambrai, passe pour une des merveilles de l'architecture militaire de cette époque. Dans certaines parties, les remparts s'élèvent de cinquante à soixante-huit mètres au-dessus des fossés. Le fondateur de cette forteresse se procura les matériaux d'une façon expéditive : on raconte qu'il fit démolir huit cents maisons de Cambrai, une partie de la ville de Crèvecœur et six châteaux. De l'ancienne cathédrale, il ne reste aujourd'hui que le clocher. La ville compte 22,000 âmes. C'est elle que les géographes romains nomment *Cameracum*. Vers la fin du VIe siècle, Chilpéric eut assez de confiance en ses murailles pour s'abriter derrière elles avec ses trésors. Ses édifices dignes d'intérêt sont : l'horloge, l'hôtel de ville avec la célèbre horloge de *Martin et Martine*, la chapelle des moines de l'abbaye du Saint-Sépulcre, devenue la cathédrale depuis que l'ancienne, une des merveilles de l'architecture ogivale, a été détruite; enfin l'église Saint-Gery, qui possède la *Mise au tombeau* de Rubens. La nouvelle cathédrale a été incendiée en 1859.

On a pu sauver de l'incendie un tableau sur bois de cèdre, apporté de Rome en 1440, les magnifiques grisailles de Girard d'Anvers, le Christ de la sacristie, et les tombeaux. Le tombeau de Fénelon ainsi que celui de l'évêque de Belmas ont donné lieu à des critiques assez fondées; cependant la statue de Fénelon par David d'Angers est d'une belle exécution.

Certainement vous avez entendu parler du géant Gayant, de Mme Gayant et de ses trois fils Jaco, Fillion et Bimbin, personnages qui ont l'habitude de parcourir les rues de Douai dans les premiers jours du mois de juillet. Ce sont de grands mannequins d'osier, vêtus à la mode du XIIe ou du XIIIe siècle, et que plusieurs hommes font mouvoir; autour d'eux caracole un petit Centaure grotesque. Vient ensuite un char qui porte la déesse de la Fortune, autour de laquelle dansent six poupées figurant un financier, un paysan qui tient une poule, un procureur, un Espagnol le maître du pays, une femme et un militaire. Tous ces gens, d'états différents, dansent en rond sur un plateau incliné, de manière qu'ils se trouvent tour à tour tantôt en haut, tantôt en bas. Faut-il voir dans ce Gayant, ainsi que le raconte le peuple, un souvenir de la ville sauvée jadis par le courage d'un chevalier, seigneur du village de Cantin, ou en croire un document authentique, existant encore dans les archives de Douai, qui donne à l'origine de cette procession la date de 1480, et porte « qu'elle a été instituée en l'honneur de Dieu, de toute la cour célestiale et de monseigneur saint Maurand, pour rendre grâces que par tel jour, 16 juin, ceste ville fut gardée et conservée de l'empreinse que y fesoient les François pour le cuider s'en prendre ? »

Douai, lors de l'occupation romaine, s'appelait *Duacum*. Au IXe siècle c'était une place importante. Aujourd'hui elle compte 24,000 âmes; elle a conservé de vieilles murailles flanquées de tours rondes; elle a un vaste arsenal, une fonderie de canons et une école d'artillerie. On peut encore citer parmi ses monuments l'hôtel de ville et son beffroi, dont la partie supérieure, incendiée soixante ans environ après son achèvement, a été reconstruite au commencement du XVIe siècle.

La façade de l'hôtel de ville, percée de fenêtres ogivales, a conservé dans toute sa pureté sa physionomie primitive; mais, à l'intérieur, il reste à peine quelques traces des anciennes constructions; leur vétusté et l'incommodité des distributions ont forcé de les détruire.

Le beffroi, accolé à l'hôtel de ville, se compose d'une tour à base carrée, se terminant

par des créneaux et flanquée à ses quatre angles supérieurs d'encorbellements historiés et de tourelles aux toits aigus. Une flèche centrale, ornée de galeries, de lucarnes, de frontons, domine ces tourelles, et à son sommet se dresse un lion en cuivre doré, tenant entre ses griffes un étendard servant de girouette. Ce lion mobile sur son axe, et haut de près de deux mètres, pèse, quoique creux, plus de cinquante kilogrammes. Toute une série de cloches de grandeur et de timbres différents, portant chacune son nom, ayant chacune une destination spéciale et bien connue des habitants, leur annonce les fêtes, les réjouissances publiques, les incendies, la fermeture des portes, etc.

Si les églises de Douai n'offrent rien de saillant, nous en serons dédommagés en parcourant la ville. Nulle part nous ne verrons tant de vieilles maisons, curieux spécimens de l'ancienne architecture flamande et espagnole, conservées avec plus d'amour et de respect que dans cette cité. où la culture de la science, des arts, de la littérature, est depuis longtemps florissante. Douai est, en effet, une ville essentiellement calme et studieuse; on y compte par douzaines les collections particulières de livres rares, de manuscrits, de tableaux, de médailles et de curiosités archéologiques.

Avant d'arriver à Lille, voyez-vous, sur notre droite, à quelque distance de la route, ce clocher qui pointe au milieu d'un groupe d'arbres? C'est le petit village de Bouvines. C'est là que notre roi Philippe-Auguste remporta, en 1214, sur l'empereur Othon IV, une victoire célèbre.

On arrive à Lille à travers une forêt de moulins à vent, qui travaillent pour la fabrication de l'huile. On en compte plus de six cents dans un rayon de moins de huit kilomètres. La commune qui en est propriétaire a pris récemment le nom de commune des Moulins; c'est un des faubourgs de Lille. De là partent d'immenses convois d'huiles de colza, d'œillette et de lin, qui vont alimenter les fabriques du Midi, le commerce de Paris et celui de toute la France. Pour cette fabrication, après le marché de Lille, vient celui d'Arras, puis ceux de Douai, Cambrai, Valenciennes.

La culture des graines oléagineuses est une des plus productives qui existent ; jusque dans ces dernières années elle était demeurée concentrée dans notre ancienne province de Flandre, dont elle a fait la richesse ; mais aujourd'hui elle s'est répandue d'un bout de la France à l'autre, ainsi que la culture de la betterave, celle du tabac et celle du houblon. Cette dernière donne au pays une physionomie singulière. Figurez-vous des champs entiers plantés de perches de dix mètres, le long desquelles grimpe la plante verdoyante.

Entrons dans un de ces moulins flamands en usage depuis des siècles; nous verrons une série de pilons qui s'abattent dans des auges où la graine est broyée. Une plaque de fonte, chauffée à feu nu, sert à torréfier la graine, écrasée par les pilons, et qui est ensuite renfermée dans des sacs de laine, renfermés eux-mêmes dans une enveloppe de crin nommé *étendelle;* le tout est soumis à l'effet d'une presse qu'on serre en enfonçant des coins à grands coups de maillet. Le maillet pèse trois cents kilogrammes, et est mis en mouvement par l'arbre de la roue du moulin. L'huile exprimée coule dans un réservoir. Le résidu qui se trouve dans le sac de laine se nomme *tourteau;* il contient encore de l'huile, qu'on extrait en le passant de nouveau sous les pilons, au chauffoir et à la presse. On donne le dernier résidu au bétail ; c'est un mets dont il se montre très friand. Aujourd'hui on commence à remplacer les pilons par des meules de granit, les chauffoirs à feu nu par des chauffoirs à vapeur, les presses à coins par la presse hydraulique.

Lille est une ville bien fortifiée, et qui a une bonne citadelle construite en partie sur les plans de Vauban. Cette enceinte a été démolie, il y a quelques années, du côté du sud, pour l'annexion à Lille de quatre communes suburbaines, ce qui a porté sa population à 155,000 habitants. La ville est bien percée, bien bâtie. Elle a commencé par quelques habitations groupées autour d'un château construit dans les dernières années de la domination romaine. En 863, le comte de

Flandre Baudouin Ier, dit Bras-de-Fer, fit pendre plusieurs de ses ennemis aux créneaux de son château de Lille. En 1030, Baudouin IV donna des murailles à la ville. Baudouin V le Débonnaire fut aussi surnommé Baudouin de Lille, à cause des embellissements qu'il fit à la cité naissante. En 1213, le roi Philippe-Auguste brûla et détruisit la cité de fond en comble. La fameuse comtesse Jeanne dut travailler pendant bien des années pour réparer ce désastre. En 1792, Lille soutint contre les Autrichiens un siège mémorable. Pendant huit jours et huit nuits, un déluge de bombes et de boulets rouges tomba sur la ville, et y ravagea une foule de monuments et d'habitations. La défense fut héroïque, et l'ennemi se retira, abandonnant dans la tranchée une partie de son matériel. Aussi la Convention décréta à l'unanimité que Lille *avait bien mérité de la patrie*.

Comme place forte, Lille est au premier rang des villes de France; ses remparts et sa citadelle, construits par Vauban, attirent l'attention des hommes de l'art. Son enceinte est percée de plusieurs portes, dont l'une, la porte de Paris, présente un magnifique arc de triomphe, élevé en 1682 à la gloire de Louis XIV.

Parmi les monuments, il faut citer l'hôtel de ville, reconstruit depuis 1846 sur les restes de l'ancien *palais de Rihour,* bâti par les ducs de Bourgogne. On a conservé de l'ancien édifice la salle du Conclave, où s'assemblaient jadis les échevins pour rendre la justice. Elle est ornée de tableaux d'Arnould de Vuez.

Le musée de peinture, établi dans les salons de l'hôtel de ville, est riche en trésors de tous les maîtres et de toutes les époques. Il renferme entre autres une collection unique de dessins originaux, léguée à la ville par le chevalier Wicar, et dans laquelle on compte soixante-huit dessins de Raphaël et cent quatre-vingt-dix-sept de Michel-Ange.

Les églises possèdent aussi plusieurs œuvres d'art très remarquables; et l'on ne peut quitter Lille sans aller admirer dans l'église Sainte-Catherine le chef-d'œuvre de Rubens qui représente le martyre de cette sainte.

La bourse, la colonne commémorative du siège de 1792, le théâtre, la gare du chemin de fer, le palais de justice, les hôpitaux méritent d'être cités. On remarque également une foule de maisons particulières construites dans le style espagnol, et dont l'ordonnance présente un caractère particulier d'élégance et d'originalité.

La promenade principale de la ville est décorée d'une magnifique statue du général Négrier, tué à Paris dans les funestes journées de juin 1848. Ce témoignage d'estime et de regrets a été décerné par une masse imposante de souscripteurs au brave général dont Lille était la patrie d'adoption.

La bibliothèque publique se recommande aux touristes bibliophiles, non moins que de nombreuses collections particulières riches en raretés bibliographiques de toute espèce.

Mais les principales curiosités lilloises sont du domaine de l'industrie. Filatures de lin, filatures de coton, filatures de laine, s'élèvent ici de toutes parts, et leurs nombreuses cheminées à vapeur donnent à la cité une physionomie toute particulière. Les lissages de toute espèce, les fabriques de tapis, de cordes, les ateliers où se construisent les machines réclamées par ces établissements, tout cela travaille sans relâche. Les raffineries de sucre, les distilleries, les épurations d'huiles, les fabriques de produits chimiques, et mille autres usines produisent sans cesse et justifient par leurs productions la réputation industrielle des Lillois. N'oublions pas les brasseries, car nous sommes sur la terre classique de la bière. L'arrondissement de Lille compte près de cent de ces établissements.

Comme toutes les villes industrielles, Lille offre dans certains quartiers le spectacle d'une profonde misère. Mais les efforts de la charité privée et la sollicitude de l'administration en diminuent chaque jour les effets. Ainsi des rues nouvelles, percées dans les quartiers populeux, y ont versé à flots l'air et la lumière. Des commissions spéciales examinent sans cesse les habitations présumées insalubres, et une discussion récente élevée dans le sein de l'Assemblée nationale, en ap-

pelant l'attention publique sur ce point, a fait constater combien étaient exagérées les descriptions hideuses, publiées par quelques économistes, de la situation de la classe ouvrière.

On ne trouve nulle part un spectacle plus triste que celui du quartier des Étaques. On compte là environ un millier de familles vivant dans des caves, et n'ayant d'autre coucher que la paille. L'église Saint-Maurice, qui date de 1022, possède deux statues modernes de M. Bra. L'hôtel de ville est un ancien palais construit par Jean sans Peur. Après que Charles-Quint l'eut habité, il prit le nom de Cour de l'Empereur ; on l'appelle aujourd'hui le palais Rihour. Je ne connais rien de plus bizarre que le beffroi de Lille : au-dessus d'une tour conique, absolument en pain de sucre, placez un cercle coupé à six pans, et au centre un cadran ; au-dessus du cercle posez une tulipe (c'est, en effet, une tulipe que l'architecte a voulu imiter), et, du centre de la tulipe, faites monter la flèche aiguë d'un clocher.

La Flandre, étant celle de nos contrées qui produit le plus de lin, devait nécessairement être celle où on le file le mieux. Ici les bonnes fileuses donnent à leur fil une rondeur, une netteté toutes particulières, et qui font reconnaître le fil flamand par toute personne qui en a vu seulement une fois. Ce travail est cependant peu lucratif. La journée ordinaire d'une fileuse est de quarante centimes, et souvent moins. Depuis une vingtaine d'années, la France commence à filer le lin à la mécanique, et la ville de Lille compte à elle seule un certain nombre de ces filatures. Je dois vous avouer cependant que sur ce point nous sommes inférieurs aux Anglais.

Presque aux portes de Lille, nous trouverons Roubaix, modeste village jusqu'à la Révolution, mais qui, à partir de l'empire, commença à s'accroître avec une rapidité peut-être sans exemple en France. En 1806, c'était déjà une ville de près de 8,000 habitants. En 1823, sa population dépassait 18,000 âmes ; aujourd'hui elle s'élève à plus de 65,000, et cette progression ne semble pas devoir s'arrêter de sitôt.

Ne vous étonnez donc point de l'aspect gai, coquet et animé, sous lequel cette ville fraîchement éclose s'offre à nous. Toutes ces maisons, les unes simplement élégantes, les autres affichant des prétentions architecturales, toutes parfaitement construites, portent la livrée de la santé et de la jeunesse. Voyez-vous, sur leurs façades, cette interminable file d'enseignes : elles nous révèlent la cause de l'agrandissement de Roubaix, et la source de sa prospérité.

Voici Turcoing, à trois kilomètres de Roubaix. L'histoire industrielle de Turcoing présente la plus grande analogie avec celle de Roubaix. Elles s'allongent à qui mieux mieux, et, à force de s'allonger, elles finiront par se donner la main ; et alors elles ne feront plus qu'une seule cité. Le cas est si probable et si bien prévu, que déjà il est convenu que, pour ne blesser aucune susceptibilité patriotique, la nouvelle ville s'appellera *Roucoing* ou *Turbaix*.

Lille, Roubaix et Turcoing ont été, de 1770 à 1780, le berceau de notre filature de coton, qu'elles cardaient alors à la main et filaient au grand rouet. Depuis l'introduction des nouveaux procédés, toutes les trois ont continué à tenir un rang très distingué dans cette industrie. Roubaix et Turcoing étaient, depuis le XIIe siècle, en possession de filer habilement la laine au rouet; vous pouvez croire qu'elles n'ont pas été les dernières à adopter les nouveaux métiers introduits chez nous depuis la paix. La mécanique a été successivement appliquée, de vingt ans en vingt ans, au coton, puis à la laine, et enfin au lin.

Le coton nous arrive par balles, après avoir été fortement pressé pour tenir moins de place dans les navires. Il est mélangé et sali par les débris de feuilles, de tiges, etc. La première opération consiste à l'*éplucher* et l'*étaler*. On le dispose sur une toile sans fin, qui tourne autour de deux rouleaux espacés, et il passe de là entre des cylindres garnis de battoirs et mus rapidement, pendant qu'un violent courant d'air entraîne la poussière et le duvet, et que les matières les plus lourdes tombent à travers un grillage. De cette ma-

chine, qui se nomme *batteur-éplucheur*, il sort ouvert, étalé en partie et déjà nettoyé. On le livre à une seconde machine, le *batteur-étaleur*, qui a beaucoup de rapport avec la première, et qui achève la besogne. Le coton en sort parfaitement nettoyé et étalé en une nappe de très peu d'épaisseur.

Le cardage de cette nappe s'opère dans une troisième machine, où elle passe entre deux cylindres garnis de cardes, dont les pointes très aiguisées sont disposées en deux sens contraires: un troisième cylindre, garni aussi de cardes, l'enlève; un peigne d'acier, auquel un excentrique communique un mouvement de va et-vient, la détache de la troisième carde par petits coups alternatifs. La nappe cardée sera découpée par minces rubans. Ce ruban se compose de filaments démêlés, mais placés dans diverses directions; une quatrième machine, le *banc d'étirage*, a pour mission de coordonner les filaments dans des directions parallèles et d'ajouter les rubans bout à bout. Ici le ruban passe successivement par trois paires de cylindres. Le cylindre inférieur de chaque paire est en fer et cannelé, tandis que le cylindre supérieur est couvert de drap, et, par-dessus le drap, de cuir, de manière qu'il exerce une compression sur le coton, forcé de s'engager dans les cannelures. La seconde paire de cylindres tourne deux fois plus vite, et la troisième cinq ou six fois plus vite que la première. Le ruban étiré et déjà consistant par suite de ces innombrables compressions (la troisième paire de cylindres fait cent cinquante tours par minute) forme un fil continu qui vient tomber dans une lanterne tournante en fer-blanc où il reçoit une première torsion; de là il s'enroule sur les bobines de la *bobineuse*.

Ce premier fil, ou, comme on dit, le *boudin*, est porté à une cinquième machine, appelée *mull-jenny*. Dans cette machine, le boudin subit un nouvel étirage avec compression, en passant de la bobine par trois nouvelles paires de cylindres, mus avec des vitesses croissantes par chaque paire, et dont les uns sont cannelés, tandis que les autres sont garnis de cuir. Au sortir des cylindres, le fil vient s'envider sur une broche tournante. Il y a trois à quatre cents de ces broches qui correspondent à autant de cannelures des cylindres et à autant de bobines chargées du boudin. Ces broches sont portées sur un chariot qui se meut sur quatre petites roues. Une grande roue met en jeu les cylindres, imprime le mouvement aux roues du chariot, et en même temps fait tourner toutes les broches, ce qui donne au fil la torsion. Le chariot recule en tirant le fil qui lui est fourni par les cylindres. Arrivé au bout de sa course, le jeu d'une détente qu'il rencontre l'arrête; lui et le cylindre ne reçoivent plus le mouvement de la grande roue; elle continue encore un instant à faire tourner les broches, ce qui complète la torsion du fil, après quoi le chariot revient à sa position primitive auprès des cylindres. Le jeu d'une autre détente rétablit les choses dans l'état primitif, les cylindres continuent à fournir le fil, et le chariot recommence à reculer en tirant une nouvelle aiguillée. Il suffit d'un ouvrier pour surveiller la marche des deux mulls-jennies placées face à face. A chaque retour d'un chariot près des cylindres, il rattache les fils qui se sont rompus, tandis que le chariot de l'autre métier tire une aiguillée. Ainsi un homme seul peut conduire de six à huit cents broches, c'est-à-dire à l'aide de ces deux machines, faire autant et plus de besogne que n'en faisaient autant de rouets. Le fil est mis en écheveau sur un dévidoir, dont le contour est juste d'un mètre. Chaque écheveau compte dix échevettes de cent fils, en tout mille mètres de longueur. La désignation de finesse se fait par un numéro qui indique combien il faut d'écheveaux pour peser un demi-kilogramme. Ainsi le numéro 80 est celui dont quatre-vingts écheveaux ou quatre-vingt mille mètres de longueur de fil pèsent un demi-kilogramme. On a imaginé une *pelotonneuse*, machine où le fil se présente de manière à se rouler en boule, tout en dessinant sur la boule un charmant réseau. Sans cette machine, ce pelotonnage, exécuté à la main, coûterait mille fois la valeur du fil et ne serait jamais aussi bien exécuté.

La filature de laine est organisée d'après le

même principe. Formation successive d'une nappe, entre des cylindres garnis de cardes, puis d'un ruban, puis d'un gros fil ou boudin, par l'étirage et la compression entre les cylindres, et affinage sur un dernier métier; seulement, dès la première opération, on a soin d'imbiber la laine d'huile pour un quart de son poids.

Le lin se file également sur le même principe. A l'entrée et à la sortie des cylindres, il y a de petites boîtes qui laissent échapper des gouttelettes d'eau sur le fil à mesure qu'il se forme, pour imiter ce que font les fileuses à la main, qui, à mesure qu'elles tournent le fil entre leurs doigts, ont soin de le mouiller souvent.

La fabrication du sucre de betterave est pour notre Flandre et la Picardie une industrie très importante. La betterave est arrachée à dater du mois de septembre et dans les mois suivants. Les opérations consistent dans le nettoyage et le lavage, l'extraction du jus par le râpage. La betterave est déchirée et réduite en pulpe par l'action d'un cylindre garni de lames de scies et qui fait de six à huit cents tours par minute. Cette pulpe est soumise à l'action d'une presse, et le jus exprimé se traite à peu près comme celui de la canne à sucre. La feuille sert à nourrir les bestiaux; le marc est un bon engrais, et la terre où la betterave a été cultivée se trouve préparée pour donner de belles moissons de froment. La presse hydraulique est celle qu'on emploie pour l'ordinaire. C'est une invention très simple et très ingénieuse. Un tuyau garni d'un corps de pompe est en communication avec un autre tuyau vingt fois plus gros, dans lequel s'adapte un vaste piston. Supposez l'eau introduite dans les deux tuyaux. Vous foulez à l'aide de la pompe; la pression exercée sur l'eau du petit tuyau se transmet à chacune des molécules de l'eau qui est dans le gros tuyau, et elles agissent sur toute la surface du piston, qu'elles tendent à soulever. Vous pressez de haut en bas sur la petite surface de l'eau du tuyau de la pompe, et la pression se répercute, de bas en haut, vingt fois plus forte, sur la surface vingt fois plus large du piston. Maintenant, sur le piston, supposez un plateau qui suive son mouvement et se rapproche d'un autre fixé à demeure, et mettez l'objet à presser entre les deux plateaux. L'effet de cette machine est prodigieux, et, en théorie, il est illimité; car, outre qu'on peut l'augmenter en augmentant le rapport entre les tuyaux, on peut encore décupler la force en allongeant dix fois plus le levier qui agit sur la pompe foulante. En pratique, on peut produire des efforts correspondant au poids de deux à trois cent mille kilogrammes.

Nous viendrons de Lille à Saint-Amand, ville de 10,500 âmes, qui a des sources très renommées contre la paralysie. Une tour de cent mètres d'élévation, construite en grès et en pierres, et couverte de sculptures de la base au sommet, est tout ce qui reste d'un superbe monument abbatial du XVIIe siècle.

Valenciennes n'avait conservé qu'une seule tour qui signalât à l'œil du voyageur la place qu'elle occupe au confluent de l'Escaut et de la Rhonelle, derrière de bonnes fortifications, et auprès d'une citadelle construite par Vauban en 1677; et cette tour s'est écroulée le 7 avril 1848. C'est une ville de 24,000 âmes. A l'époque de Clodion, c'était un pauvre village groupé autour d'un château. La vieille porte par laquelle on arrive de Lille est flanquée de deux tours à mâchicoulis avec des toitures aiguës. Valenciennes est, ainsi que Lille, le centre d'une grande fabrication de dentelles, qui se font au fuseau, d'un même fil, d'un réseau tantôt rond, tantôt carré, et dont le fil est composé de quatre fils tressés; moins riches en apparence que les dentelles de Malines, elles se recommandent par plus de solidité; aussi, quand elles unissent une finesse extrême à une parfaite égalité de tissu, le prix en est-il très élevé. Depuis vingt-cinq ans, le musée de Valenciennes s'est enrichi de bas-reliefs, de statuettes, de médailles, et de mille objets de toute nature, provenant de fouilles dirigées avec habileté par de savants antiquaires auprès du village de Famars qui fut jadis ville romaine avec un temple de Mars, *Fanum Martis*, et enfin de plusieurs chefs-d'œuvre de Rubens provenant de l'abbaye de Saint-Amand.

Auprès de là sont les mines de houille d'Anzin, Raismes, etc. Ce bassin houiller, dont la découverte ne date que d'environ un siècle et demi, compte un grand nombre de concessions sur les deux rives de l'Escaut. Au centre et dans la partie occidentale du bassin, il faut aller chercher la houille à de grandes profondeurs, quelquefois à cinq cents mètres. Les houilles d'Anzin se répandent dans le nord de la France jusqu'à Dunkerque; elles arrivent à Paris par l'Escaut, la Scarpe, le canal de Saint-Quentin, l'Oise et la Seine.

La célèbre compagnie d'Anzin, dont la fortune est proverbiale, a été fondée en 1717. Elle possède sept concessions contiguës, toutes situées dans l'arrondissement de Valenciennes et produisant les meilleures espèces de charbons. Parmi ces espèces, on distingue surtout : la houille grasse, dite *maréchale*, qui s'agglutine au feu; la houille à coke pur et à gaz, qui est sèche; la houille demi-grasse, à longue flamme; et enfin la houille maigre, qui se rapproche de l'anthracite. Ces mines emploient la population d'une ville, c'est-à-dire environ 10,000 ouvriers, dont 9,000 sont occupés à l'extraction du charbon, et les 1,000 autres aux travaux extérieurs. Pour les loger on a bâti une cité de 1,200 maisons, près des principaux puits. Sur toute l'étendue des concessions, il y a environ quarante puits ou fosses d'extraction, et une dizaine de puits servant à l'aérage des galeries ou à l'épuisement des eaux. La production annuelle est de onze millions d'hectolitres de houille.

La compagnie possède un tronçon de chemin de fer long de dix-huit kilomètres, construit en 1835, par lequel elle communique avec la ligne du Nord. Elle a aussi fait creuser une galerie souterraine de près de quatre kilomètres pour relier ses diverses galeries de mines avec le chemin de fer et avec le canal de l'Escaut, près de Valenciennes. Les nombreux ouvriers occupés dans les concessions d'Anzin reçoivent annuellement plus de six millions de salaires.


Hôtel de ville d'Arras.

Nous aurions pu également venir à Lille par Amiens et Doullens, d'où nous aurions gagné Arras, l'*Origiacum* des géographes anciens, la cité des *Atrébates*. C'est une belle ville de 26,000 âmes, qui présente à l'attention du voyageur un vaste hôtel de ville gothique, avec un beffroi d'une grande élévation, et surtout la place même où se trouve ce monument; encadrée en partie de vieilles maisons dont la plus ancienne remonte au milieu du XV[e] siècle, et dont la plus récente date du XVII[e], cette place offre un ensemble où l'on peut suivre pas à pas les transformations de l'architecture civile pendant une période de plus de deux cents ans. Par une mesure que l'on ne saurait trop approuver, l'édilité d'Arras défend aux propriétaires de ces vénérables témoins de la manière dont vivaient nos pères de faire le moindre changement dans leurs façades. Celles-ci, entretenues avec soin, réparées avec intelligence, promettent de conserver longtemps encore non seulement leur physionomie générale, mais les moindres détails de leur ornementation primitive.

Arras possède encore d'autres places entourées d'arcades, et une cathédrale moderne d'architecture grecque; la jolie petite église du Saint-Sacrement, bâtie récemment à l'imi-

tation du gothique; des casernes spacieuses, une citadelle construite par Vauban, et, sur une de ses promenades, la statue de Turenne, qui défendit la ville contre les Espagnols. La citadelle, bâtie de 1670 à 1674, a été surnommée la *Belle-Inutile,* à cause de sa position désavantageuse.

En revenant vers Paris, nous trouverons Saint-Quentin, l'ancienne *Augusta Viromanduorum;* elle doit son nom, raconte-t-on, à saint Quentin, qui y souffrit le martyre en l'an 303. C'est une grande et belle ville, aussi bien percée que bien bâtie, où nous ne pouvons manquer de visiter deux monuments dignes de notre admiration. L'église paroissiale, quoique privée de tours (elle n'a jamais été entièrement achevée), est un des plus remarquables édifices de l'architecture ogivale que nous ayons rencontrés dans cette partie de la France.


Tour de Ham.

Commencé soixante ans auparavant, le chœur fut terminé en 1257, et consacré en présence du roi saint Louis. La nef et les chapelles sont postérieures. Un double transept, figurant la croix archiépiscopale, présente une disposition assez rare. De splendides vitraux et un buffet d'orgues richement sculpté complètent la décoration de cette église, fort au-dessus de sa réputation.

L'autre monument, l'hôtel de ville, avec son porche ogival à sept arcades, avec son triple fronton, avec ses fenêtres, qui allègent si heureusement la façade, avec cette façade elle-même, sur laquelle la verve féconde et capricieuse du génie du moyen âge a multiplié les plus délicieux ornements, est, au dire de bien des connaisseurs, la plus noble et la plus élégante expression de l'architecture civile du XIV[e] et du XV[e] siècle.

Félicitons Saint-Quentin au sujet de ses hôpitaux nombreux. Dans celui des femmes indigentes, nommé le *Béguinage,* on n'exige pas, comme à Paris, l'âge de soixante ans, et souvent plus; on admet les béguines à quarante. Il est vrai qu'on ne leur fournit que le logement et le feu, et qu'ainsi ce n'est pas proprement un hospice. C'est une de nos villes où l'industrie est le plus active; nulle part on ne file et on ne tisse le coton avec plus d'habileté. En moins de vingt-cinq ans, la population de la ville a triplé; elle est aujourd'hui de 32,000 âmes. En comptant ce qu'elle occupe dans les campagnes environnantes, elle donne du travail à environ cent mille ouvriers, et sa production annuelle représente une valeur de cinquante millions. Le canal qui met Saint-Quentin en communication avec Paris, par l'Oise et la Seine, est un des beaux travaux modernes de nos ingénieurs. Il y a deux tunnels, dont l'un, le *grand terrain,* ne compte pas moins de deux mille deux cent quatre-vingts mètres. On l'a voûté dans les endroits où la roche ne présentait pas assez de solidité. Il peut se fermer aux deux extrémités par des portes, lorsque le vent s'engouffre avec trop de violence, et surtout pendant les fortes gelées. Le halage s'y fait, non avec des chevaux, mais par des hommes, qui portent des lumières. Lorsqu'en quittant l'Escaut les bateliers flamands arrivèrent pour la première fois à l'entrée de ce tunnel, ils hésitèrent. Un décret impérial de 1810 accorda une dispense de tout droit de navigation sur le canal au bateau qui se décida à montrer la route aux autres; ce bateau reçut le surnom de *Grand-Souterrain.* (Nous avons aujourd'hui sur les chemins de fer des tunnels bien autrement importants.)

Voyez-vous, à côté de la petite ville de Ham, cette grosse tour, ou plutôt cet énorme cône, qui a trente-trois mètres de haut sur un égal diamètre, et des murs de dix mètres

d'épaisseur? C'est, dit-on, la plus forte tour qui existe en France. Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, qui la fit construire vers l'an 1470, a fait graver ces deux mots, que vous pouvez lire encore au-dessus de la porte : *Mon mieux*. S'il se fût toujours renfermé dans sa grosse tour, peut-être ne fût-il pas tombé aux mains de Louis XI, qui le fit décapiter. Elle a aujourd'hui pour destination de recevoir les prisonniers d'État. Elle a servi de prison au prince Louis-Napoléon, à Bou-Maza, au général Changarnier et à d'autres personnages illustres. La magnificence de l'église de Ham a de quoi surprendre : des colonnes de marbre supportent le buffet d'orgues, ainsi qu'un riche baldaquin à l'entrée du chœur. On y admire aussi de magnifiques bas-reliefs représentant divers traits de l'Écriture sainte.

Nous nous détournerons de la route pour visiter à Saint-Gobain, bourg de 2,000 âmes, la célèbre manufacture de glaces transportée là en 1691, trois années après sa fondation à Paris par Abraham Thévart. Jusqu'alors les glaces se faisaient par le soufflage, comme les carreaux de vitres. Il fut le premier qui les coula. M. Bontemps, qui nous a appris comment on souffle le verre, va nous raconter comment se coulent les glaces. « On prend dans le four de fusion le pot ou la cuvette contenant le verre fondu; on le sort sur un chariot, et, au moyen de deux pinces qui l'enveloppent dans une rainure pratiquée à cet effet, et qui sont adaptées à une grue, on enlève le pot au-dessus d'une table de bronze, sur laquelle on le verse. Sur cette table sont ajustées deux baguettes, qui règlent l'épaisseur qu'on veut donner à la glace brute, et sur lesquelles roule un cylindre de bronze qui lamine le verre. Cette table est à roulettes, et placée à l'entrée du four à recuisson ou *carcaisse*. Lorsque la glace a pris la consistance convenable, on la pousse dans la carcaisse, et l'on passe au coulage d'une autre glace, pour laquelle on sort une autre cuvette du four de fusion.

« Pour le *dressage*, ou *dégrossissage*, on scelle la glace avec du plâtre sur une table de marbre, et on la frotte avec une autre plus petite, fixée également avec du plâtre sur un moellon. On interpose d'abord du sable à gros grains avec de l'eau; puis, à la fin de cette opération, on fait usage de sable plus fin. Pour le *doucissage*, on se sert d'émeri de plus en plus fin avec de l'eau. Pour le *polissage*, on projette sur la glace une poussière très fine de *colcothar* (peroxyde de fer) délayé, et l'on frotte avec un feutre. Tous ces frottements, qui se faisaient à bras, s'exécutent aujourd'hui par des moyens mécaniques.

« Pour l'*étamage*, on applique une feuille d'étain très mince et très unie sur une table de marbre horizontale, et on la recouvre d'une couche de mercure. L'amalgame s'opère. Quand la fusion des deux métaux est parfaite, on présente le bord de la glace, et on la fait glisser avec précaution sur ce bain, de manière à ce qu'il ne reste aucune bulle d'air attachée au verre. On charge la glace de poids; la pression sur toute l'étendue chasse l'alliage excédant par une rigole qui le reçoit, et il n'en reste que la petite quantité qui est nécessaire pour se coller à sa surface. »

La manufacture de Saint-Gobain n'a de rivale en France que celle de Saint-Quirin (Meurthe). « Les glaces de France, ajoute M. Bontemps, l'emportent généralement de beaucoup sur les glaces anglaises pour la blancheur, mais le verre en est moins fin; et un reproche qu'on peut leur adresser, c'est de ne pas être d'un verre assez sec. On fait entrer trop d'alcali dans leur composition, afin de hâter la fusion; il en résulte qu'elles attirent l'humidité de l'air, et se chargent souvent de vapeur dans les appartements humides. Aussi les glaces fabriquées depuis un certain nombre d'années sont-elles tout à fait impropres à faire des plateaux de machine électrique. Les ingénieurs en instruments de physique sont obligés de rechercher avec soin les anciennes glaces, seules propres à cet usage. » En 1860, la production des glaces à Saint-Gobain s'est élevée à deux cent mille mètres carrés.

César fait mention de Noyon, où il rencontra une forteresse qui lui opposa une vive et longue résistance. L'évêché de Noyon a été

occupé par des prélats illustres : saint Médard, dont l'éloquence persuasive convertit une foule d'idolâtres répandus dans son diocèse; saint Éloi, qui fonda à Noyon une école d'orfèvrerie; saint Étienne Albert, qui, en montant sur le trône pontifical, prit le nom d'Innocent VI, et gouverna l'Église avec autant de sagesse que de bonté.

C'est dans la cathédrale de Noyon que Charlemagne fut sacré. C'est là encore que Hugues Capet fut proclamé roi de France. En 1131, un incendie détruisit de fond en comble la vieille basilique; celle qui existe aujourd'hui a été réédifiée sur le même emplacement par Philippe-Auguste, et elle mérite d'être classée parmi les plus beaux monuments de notre architecture nationale.

Lorsque Calvin, né à Noyon en 1509, adopta les doctrines de Luther et rompit avec le catholicisme, il était encore bénéficiaire de la cathédrale de Noyon et de la cure de Pont-l'Évêque.

Si, en parcourant aujourd'hui cette modeste ville de 6,500 âmes, qui ne doit plus qu'à ses fabriques de sucre de betterave, à ses filatures, à ses tanneries, à ses usines de produits chimiques la seule importance qui lui reste, on songe que Noyon a été la capitale de l'empire de Charlemagne, il est bien difficile de ne pas réfléchir à l'instabilité des choses humaines.

Sous les rois des deux premières races, Compiègne était une maison de chasse où ils faisaient de fréquents séjours. Peu à peu se forma une ville, à laquelle Charles le Chauve donna le nom de *Carlopolis*. Il y construisit un palais, et y fonda l'abbaye de Saint-Corneille. La ville compte plus de 12,000 âmes. L'hôtel de ville est un assez curieux édifice gothique. Au-dessus de la façade, décorée de quelques ornements sculptés, et qui porte deux tourelles, s'élève une petite tour carrée surmontée d'une flèche de clocher. La tour très haute de l'église Saint-Jacques, avec une lanterne décorée d'un ordre grec, semble dater de l'époque de la Renaissance. Mais l'édifice vraiment digne d'être visité, c'est le château royal. Tout ce qui appartenait aux temps anciens a disparu; on n'a devant soi que l'œuvre de l'architecte Gabriel sous le règne de Louis XV.

La façade, qui se développe en face de la belle forêt de Compiègne sur une longueur de cent quatre-vingt-quatorze mètres, est magnifique, ainsi que la salle des gardes, la salle de bal et la galerie. Une pompe à feu fournit les eaux de l'Oise à ce palais, que Napoléon Ier restaura avec un grand luxe. Un berceau, avec treillage en fer de seize cents mètres de long sur cinq de large, va du péristyle jusqu'à la forêt; un canal de la même longueur conduit les promeneurs en bateau jusqu'au premier rendez-vous de chasse. C'est à Compiègne que, le 27 mars 1810, Napoléon reçut Marie-Louise d'Autriche à son arrivée en France.

Près de Compiègne se trouve le magnifique château de Pierrefonds, fondé en 1390 sur une éminence escarpée, démantelé en 1617, et classé comme monument historique par l'État, qui l'a fait restaurer par M. Viollet-le-Duc, sur des plans primitifs. C'est un quadrilatère irrégulier de plus de six mille mètres carrés de surface, présentant sur chaque front trois grosses tours de défense à mâchicoulis. Des courtines bien protégées font communiquer entre eux tous les points de la forteresse. De vastes salles à larges cheminées, servies par des escaliers monumentaux, composent la distribution intérieure du château. En dessous s'ouvrent des caves et des souterrains en ogive, d'une étendue immense, qui se prolongent bien au delà de l'enceinte fortifiée.

De Compiègne, nous regagnerons Senlis et Paris.

DIX-HUITIÈME VOYAGE

DE PARIS A STRASBOURG

LORRAINE, ALSACE, PAYS MESSIN

Châlons-sur-Marne. — Nancy. — Strasbourg. — Troyes. — Chaumont. — Vesoul. — Colmar. — Metz.

Aujourd'hui, mes enfants, nous visiterons la Lorraine et l'Alsace. Une guerre désastreuse nous a enlevé, il est vrai, une partie de ces belles provinces; mais elles ne doivent pas pour cela cesser de nous intéresser. Quoique le ciel y soit moins brillant que dans le Midi, elles ont aussi leur beauté, ainsi que leur richesse agricole et industrielle.

Voulez-vous me suivre de Paris à Strasbourg? C'est un voyage de cinq cent deux kilomètres par le chemin de fer.

Sortons de Paris; nous gagnerons Meaux, ville de 11,000 âmes, divisée par la Marne en deux parties inégales.

En disant de la ville de Meaux que, prise dans son ensemble, elle est assez mal percée et bâtie, nous reconnaîtrons cependant qu'elle possède quelques belles rues. C'est une des villes qui concourent le plus activement à l'approvisionnement de la capitale. Son marché de grains, de bestiaux, de volailles, de denrées de toute sorte, est le plus important du rayon de Paris. Il se vend annuellement sur la place de Meaux plus de trois millions de kilogrammes de ces fromages connus sous le nom de fromages de Brie : ce seul détail vous donnera une idée du mouvement commercial de cette ville.

Sa cathédrale, commencée dans le XIe siècle et continuée jusqu'au XVIe, est belle, et dut beaucoup aux libéralités de Jeanne, reine de Navarre, dont on a placé le buste à la clef de voûte. La tour, haute de plus de soixante-six mètres, a conservé sur deux de ses faces une partie des sculptures extrêmement déliées dont elle était couverte. Le chœur et les six colonnes qui l'entourent sont surtout à admirer. Cette église possède un monument élevé, en 1822, à la mémoire de Bossuet, l'Aigle de Meaux. En nous détournant vers le sud, nous trouverions à Crécy plusieurs vieilles tours, restes curieux de ses fortifications, et à Chapelle-sur-Crépy une belle église du XIIIe siècle. Plus loin, dans les environs de Coulommiers, est le château de la Grange-Bleneau, qui fut possédé par le général la Fayette. Il est flanqué de cinq grosses tours, bâties en pierres de grès, et entouré de fossés. Les deux grosses

tours de la porte d'entrée sont presque entièrement tapissées de lierre, et ce lierre a été planté par l'illustre Fox, un des hommes politiques les plus remarquables de l'Angleterre. Un salon, dans la tour du parc, est orné de tous les portraits des présidents des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Nous traversons un pays charmant, et passons d'abord par la Ferté-sous-Jouarre, ville de 5,000 âmes, qui fournit les meilleures pierres meulières que l'on connaisse; puis par Château-Thierry, population de 6,500 habitants, qui, selon quelques érudits, devrait son origine à un château que Charles Martel fit bâtir pour servir de résidence à Thierry IV, fantôme de roi derrière lequel le puissant maire du palais portait en réalité la couronne. La ville se groupe autour des restes de ce château, qui la domine, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la belle et riche vallée de la Marne. Château-Thierry est la patrie de notre grand et inimitable fabuliste, et l'on nous montrera la maison où il naquit, en 1621. Nous verrons également sa statue en marbre blanc, élevée sur une des places de la ville. Cette statue, donnée à Château-Thierry par Louis XVIII, est due au ciseau de M. Laitié.

La Ferté-Milon, petite ville de 2,000 âmes, à vingt-sept kilomètres de là, s'honore d'avoir donné naissance à Racine. Elle possède, dans sa bibliothèque, son buste en marbre blanc, exécuté par M. Stabinesky, et sur une place, sa statue, œuvre de David (d'Angers).

La richesse d'Épernay, ville de 11,700 habitants, consiste dans ses vins. Elle et Reims sont les deux grands centres du commerce des vins de Champagne. Autour de ces deux villes sont les coteaux célèbres qui donnent les vins blancs et rouges les plus estimés. On les distingue en vins de rivière et vins de montagne. Les meilleurs vins de rivière se récoltent à la droite de la Marne, à partir de Mareuil, Aï, Disy, Houvilliers, jusqu'à Cumières inclusivement; les vins mousseux d'Aï sont les premiers. Les vins de montagne sont ceux d'Ambonay, Bouzy, Villers-Marmery, Verzy, Verzenay, Mailly, Billy, Montmorret, Taissy et Sillery; les blancs de Sillery ont une grande réputation, et sont mis par quelques gourmets au-dessus de ceux d'Aï. Tous ces vins viennent se ranger dans d'immenses caves creusées dans un sol crayeux et qui ont souvent jusqu'à trois étages. Le village de Montmaur, à douze kilomètres d'Épernay, possède un château, ou plutôt un donjon d'une construction ancienne, presque tout en brique, flanqué de tours et de tourelles, et dans un état parfait de conservation. Un autre village, Baye, possède un château très vaste, dont la construction remonte à l'an 1150.

Châlons-sur-Marne, ville de 17,000 âmes, dont les maisons sont pour la plupart construites en bois, située au milieu de vastes prairies, avec la belle promenade du Jard, voit la Marne baigner ses murs au nord-ouest. Elle est désignée par les géographes anciens sous le nom de *Catalauni*.

Parmi les églises de Châlons, je vous recommande de visiter celle de Notre-Dame et celle de Saint-Alpain : la première, de style romain et ogival; la seconde, dont on voudrait, mais sans titres suffisants, faire remonter quelques parties au VIe et même au IVe siècle. Les caves de Châlons-sur-Marne ne le cèdent en rien à celles dont je vous parlais tout à l'heure. On cite celles de M. Jaquesson, dont les galeries souterraines, hautes, bien aérées, forment un parcours de près de vingt kilomètres. Une voie ferrée les sillonne; et, comme ce railway s'embranche sur le chemin de fer de l'Est, les expéditions pour toutes les parties du monde se font dans les caves mêmes.

A vingt kilomètres de là, entre les villages de la Cheppe et de Cuperly, les antiquaires placent le camp d'Attila, lors de sa défaite par Aétius dans les champs catalauniques. Quatre tombelles ou petits monticules, qui se voient sur ce lieu, ont été fouillées; on y a trouvé quelques urnes de forme antique, des cendres, du charbon très bien conservé et un couteau de sacrificateur.

Au village de l'Épine est une magnifique église. La construction en fut commencée vers la fin du XIIIe siècle en l'honneur de la sainte Vierge, dont un berger venait, raconte-t-on, de trouver une image dans un buisson. La

façade présente trois portiques surmontés chacun d'une pyramide. Les deux tours sont inégales. L'une a perdu sa flèche de clocher et a longtemps porté un télégraphe; l'autre est surmontée d'une pyramide à jour se composant de six consoles ou branchages en pierre bien ouvragés de feuillages, qui serpentent et se réunissent au sommet en un bouquet sur lequel sont posés le globe et la croix, qui se termine par un coq. Une couronne royale entoure cette pyramide au tiers de sa hauteur, pour rappeler ce que l'édifice a dû à la munificence du roi Charles VII. Tout ce travail est d'une telle délicatesse, qu'on le prendrait pour un de ces ouvrages en ivoire travaillés au tour. Parmi les prophètes et les saints qui ornent le portail, on remarque David assis avec sa harpe, et sainte Cécile avec son orgue. Un des bas-reliefs représente le Berger, le Buisson et l'Image miraculeuse. Le même sujet se reproduit sur un des vitraux à l'intérieur. Le chœur, pavé en marbre et séparé de la nef par un jubé d'un travail précieux, présente, au-dessus du maître-autel, une Assomption de la Vierge, sculptée en bois, que couronne un élégant baldaquin. Ce que les artistes viennent étudier avec le plus de curiosité, ce sont les figures monstrueuses ou grotesques qui surmontent les arcs-boutants et qui servent de gouttières. Il y a là une figure de Bacchus tenant un broc et une tasse, et une truie qui joue d'un instrument à cordes.

Vitry-sur-Marne ou Vitry-le-François, improprement appelé Vitry-le-Français, ville de 8,000 habitants, fondée par François Ier, qui lui donna son nom, possède une vaste église, malheureusement non achevée. C'est un des premiers monuments religieux qui furent construits en France après l'abandon du style ogival et le retour vers l'architecture grecque. L'ornementation est de style corinthien et composite.

La petite ville de Saint-Dizier (10,000 âmes) fut une place forte très importante, qui résista longtemps à l'empereur Charles-Quint à la tête d'une armée considérable, en 1544. A ce siège mémorable, l'armée impériale perdit René de Châlons, prince d'Orange, dont le tombeau, que nous allons voir dans une église de Bar-le-Duc, est une œuvre remarquable de Ligier Richier, un des plus dignes élèves de Michel-Ange. Sur un bloc de marbre noir l'artiste a placé la Mort, un squelette de marbre blanc qui tient en main un sablier. Des muscles desséchés, des fragments de peau, échappés à la destruction, recouvrent encore en partie ces ossements décharnés. L'aspect de Saint-Dizier, que l'imprudence d'un boulanger réduisit en cendres dans l'année 1775, est tout à fait moderne; ses rues sont larges, régulières, et elle possède deux jolies promenades.

C'est à Saint-Dizier que la Marne commence à devenir navigable. Cette circonstance avait donné à la ville une importance considérable, parce que, situé dans le voisinage de grands établissements métallurgiques, son port servait à l'embarquement de leurs produits. La création du chemin de fer de l'Est, qui traverse le département de la Haute-Marne, a porté un coup sensible à la principale industrie de Saint-Dizier; car les usines placées à proximité de son parcours expédient aujourd'hui directement par la voie ferrée, au lieu d'envoyer leurs fontes et leurs fers d'abord à Saint-Dizier, pour être de là transportés par eau vers le Centre et vers l'Ouest.

L'église Saint-Étienne, à Saint-Mihiel, ville de 6,000 âmes, possède une autre œuvre du statuaire qui vient d'être cité; elle est composée de treize statues de grande nature représentant Jésus mis dans le tombeau, et aussi une Vierge en bois d'un beau travail.

Saint Gérard jeta les fondements de la belle cathédrale de Toul vers la fin du xe siècle; mais le portail ne fut construit que vers le milieu du xve, sur les dessins de Jacquemin de Commercy. Toul, Metz et Verdun formaient autrefois ce qu'on appelait les Trois-Évêchés, qui, bien qu'enclavés dans la Lorraine, n'en faisaient point partie.

Nancy, avec ses 50,000 habitants, passe à juste titre pour une des plus belles cités de la France. Si l'ancien quartier, en réalité

moins laid qu'il ne le paraît par le contraste de la ville neuve, rappelle encore la ville du moyen âge; si l'on a le droit de reprocher à Nancy l'affreux pavé qui la dépare, l'étranger, en y entrant pour la première fois, est singulièrement frappé par son aspect régulier et monumental, par ses rues vastes et rectilignes, par l'élégance des constructions, par ses places richement décorées, par le nombre et le caractère des édifices. Venez voir sur une des places de Nancy une belle statue, élevée non à un monarque, à un conquérant, mais à un homme dont la gloire n'a coûté ni une larme ni une goutte de sang à ses semblables. En accordant cet insigne honneur à Matthieu de Dombasle, le grand agronome de Roville, la ville de Nancy s'est montrée l'interprète des sentiments d'admiration et de profonde reconnaissance de l'agriculture française tout entière. C'est, en effet, Matthieu de Dombasle qui, par ses exemples, ses expériences, ses écrits, a préparé et dirigé à son début la révolution agricole aujourd'hui en voie de s'accomplir.

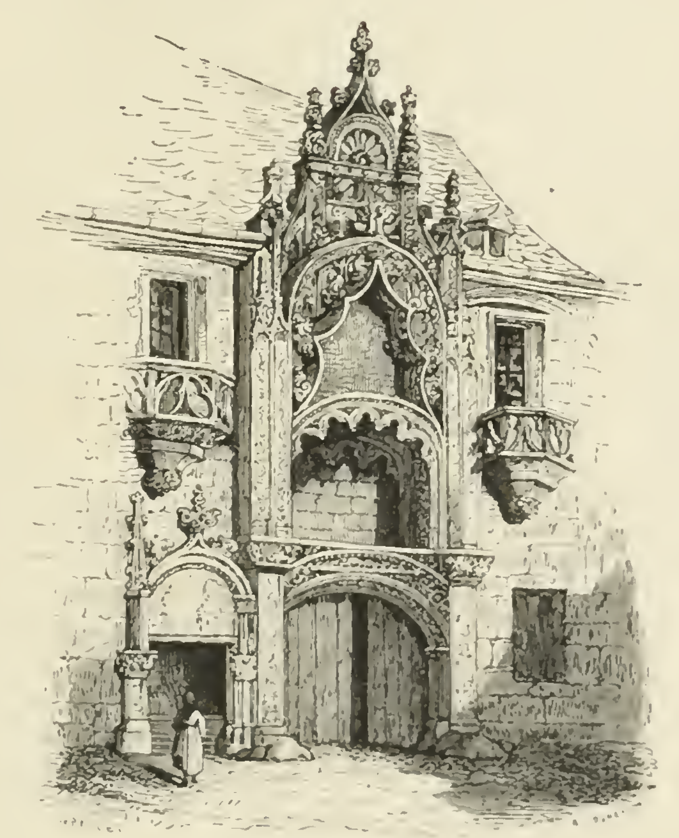
La cathédrale de Nancy, bel édifice moderne, nous montre une coupole de plus de quinze mètres de diamètre, sur laquelle est peint un ciel ouvert. L'église de Bon-Secours renferme les tombeaux du roi et de la reine de Pologne, Stanislas et Catherine Opalinska : le premier est de Sébastien Adam, né à Nancy. Un autre statuaire de Nancy, Drouin, a exécuté une Cène qui se trouve derrière le maître-autel de l'église Saint-Epvre, où l'on admire, dans la chapelle de la Conception, une fresque de Léonard de Vinci exécutée au commencement du règne d'Antoine de Lorraine : ce sont six sujets groupés de manière à présenter un ensemble. L'édifice des Cordeliers, de la fin du xve siècle, possède, parmi de nombreux tombeaux, celui de René II, dit le Bon (le même qui plus tard fut comte de Provence et porta le titre de roi de Naples), élevé par sa veuve dans les premières années du xvie siècle. C'est un monument très curieux de la Renaissance. Le Père éternel est assis au sommet, et plus bas, sur une corniche et dans de petites niches très élégantes, sont la sainte Vierge, l'archange Gabriel, saint Nicolas, saint Jérôme et saint François, patron des Cordeliers. Toutes ces statues sont coloriées. Plus bas les anges supportent des écussons dont chacun offre une partie du blason des ducs de Lorraine. Les armes pleines se voient réunies sur un écu surmonté d'un cimier en bronze, au haut duquel un aigle déploie ses ailes. Les pilastres, les corniches sont peints en azur et en vermillon, d'où se détachent des arabesques dorées en demi-relief. Un autre tombeau remarquable est celui du cardinal de Vaudemont. Dans la belle statue agenouillée du cardinal, on reconnaît le ciseau habile de Drouin. La statue qui décore le tombeau de la duchesse Philippe de Gueldres, transporté de Pont-à-Mousson, où elle avait été inhumée, est une œuvre de Ligier Richier, et le plus beau morceau de sculpture que possède Nancy. Cette statue, en pierre de couleur d'ardoise, représente la duchesse en costume de religieuse clarisse ; la tête et les mains sont en pierre blanche.

La chapelle ducale, accolée à l'église des Cordeliers, est un octogone régulier d'environ dix mètres de diamètre, surmonté d'une coupole et précédée d'un portique formé de deux colonnes de marbre noir, et sur le fronton un écusson aux armes de Lorraine, que supportent des aigles et qu'entourent les attributs de la souveraineté. La chapelle est décorée de seize colonnes de marbre noir à chapiteaux blancs. Sur le pavé, noir et blanc, s'élève au centre un riche autel de marbre blanc, et tout autour sont rangés sept tombeaux de marbre noir, avec la couronne, le sceptre et la main de justice en or, posés sur un coussin d'or. Ajoutez, pour ornementation de la muraille, des rosaces et des génies supportant les attributs de la souveraineté ; au-dessus de la corniche, des trophées et seize médaillons représentant la suite des ducs de Lorraine. Le jour pénètre à travers des vitraux de couleur violette. Cette chapelle, dégradée pendant la Révolution, a été restaurée ainsi par Louis XVIII. Ce qu'on a pu retrouver des restes des ducs de Lorraine, qui avaient été enlevés de

leurs cercueils de plomb et du caveau de la chapelle, a été rapporté. L'empereur d'Autriche entretient un chapelain auprès de cette sépulture de ses ancêtres.

Vous savez que, par suite du mariage de l'impératrice Marie-Thérèse avec le duc Léopold de Lorraine, c'est la maison de Lorraine qui règne aujourd'hui en Autriche.

Dans la vieille ville, ce qui reste de l'ancien palais ducal sert aujourd'hui de caserne à la gendarmerie. Au-dessus de la fontaine qui décore la place Saint-Epvre, nous retrouverons une ancienne et petite statue équestre en plomb, d'un dessin fort naïf; elle représente le bon René. Dans la ville neuve, la place royale est entourée de grilles de fer et de nobles édifices, parmi lesquels l'hôtel de ville occupe le premier rang; la statue de Stanislas en orne le centre; les angles sont décorés de fontaines élégantes. La porte Saint-Jean conduit par un joli chemin à une croix élevée sur le bord de l'étang où fut retrouvé le corps de Charles le Téméraire, après sa défaite sous les murs de Nancy, et qui porte le nom de *croix gagnée*. C'est sur l'emplacement même de ces marais que s'élève aujourd'hui la gare du chemin de fer.


Palais ducal à Nancy.

Sans être, à proprement parler, une ville industrielle, Nancy a quelques filatures de coton et de laine. Mais sa fabrication la plus considérable est la broderie, qui emploie dans la ville, et surtout dans les environs, de vingt à vingt-cinq mille ouvrières (les deux tiers, il est vrai, ne travaillent que pendant six mois de l'année, alors que les travaux agricoles sont suspendus). On évalue à 3,000,000 de francs la production annuelle de cette industrie. Elle a des dépôts à Paris, Lyon, Londres, New-York et Rio-Janeiro. Nancy est aussi renommée pour ses liqueurs.

A trente et un kilomètres de Nancy, nous pourrons visiter le très beau château d'Haroué, et surtout la ferme-modèle de Roville, dirigée, jusqu'à l'époque de sa mort (1844), par Matthieu de Dombasle.

Lunéville n'était, avant le xe siècle, qu'un hameau ou une maison de chasse. C'est aujourd'hui une belle ville de près de 16,000 habitants. Elle possède un beau château, bâti ou considérablement augmenté par Stanislas, mais dont une aile a été détruite par un incendie récent. La promenade publique des bosquets attenant à ce château, où Stanislas mourut en 1769, est fort jolie. On peut citer aussi les casernes pour la cavalerie. le manège couvert, où manœuvrent deux cents hommes à cheval. Dans les environs de Lunéville, nous visiterons la verrerie de Baccarat. Vous connaissez la pureté et la blancheur du cristal de roche, qui se trouve par fragments dans la nature de roche que les géologues appellent *quartz*. Les verriers imitent le cristal par un verre dans lequel il entre cinq cent soixante parties de silice, quatre-vingt-neuf parties de potasse, vingt-six parties de chaux, trois cent vingt-cinq parties d'oxyde de plomb. On emploie encore d'autres compositions; mais celle-ci donne le plus beau cristal.

Le cristal se travaille soit par le soufflage, soit par le moulage avec ou sans pression.

Jusqu'à ces derniers temps, l'opération du soufflage se faisait en toute circonstance par le souffle de l'homme; assez puissant pour donner une forme à une bouteille, il ne l'était pas lorsqu'on voulait, par exemple, orner le fond d'une carafe d'une espèce de ciselure imitant la taille. Un ouvrier de Baccarat, nommé Ismaël Robinet, inventa, il y a une trentaine d'années, un soufflet à piston aussi simple que commode, au moyen duquel

on exerce sur la matière en fusion contenue dans un moule une pression si forte, que cette matière se trouve refoulée dans les moindres creux, dont elle conserve la forme en se refroidissant. L'invention de ce soufflet a opéré une véritable révolution dans nos verreries, et a valu à son auteur le prix Monthyon de 8,000 francs, que lui décerna l'Académie des sciences.

Pour les pièces communes on se contente de la forme donnée par le moule : c'est le cristal moulé. Pour les pièces de luxe, elles sont également moulées ; mais on les taille ensuite, au moyen de roues en fer, en grès et en bois. Pour la gravure, on enduit la pièce d'un vernis composé de cire et d'essence de térébenthine ; on y trace le dessin qu'on veut produire à l'aide d'un burin qui enlève le vernis, et l'on attaque les parties du verre mises à nu par l'acide hydrofluorique liquide ou gazeux.

A la station d'Avricourt, nous entrons dans la nouvelle province d'Alsace-Lorraine que le traité de 1871 a donnée à l'empire d'Allemagne.

On attribue la fondation de Sarrebourg, aujourd'hui ville de 3,000 âmes, à l'empereur romain Galba. En 1834, les fouilles opérées dans les environs de Sarrebourg ont mis à découvert des médailles qui indiquent du moins que les Romains ont occupé le pays. Sa position au principal débouché des Vosges l'avait fait choisir comme propre à servir de base à des opérations militaires. On y avait construit des magasins et des boulangeries immenses. Tous ces moyens de défense sont aujourd'hui retournés contre nous

Phalsbourg (3,500 âmes), bâtie sur un roc élevé, commande l'entrée des défilés des Vosges. Vauban y a construit son importante forteresse. Cette place, en grande partie incendiée par les projectiles allemands le 14 août 1870, ne se rendit que le 11 décembre. Huit kilomètres plus loin, la route nous conduit à la montagne de Saverne, où l'on franchit la chaîne des Vosges. De là on jouit de la vue admirable de la plaine d'Alsace, bornée par le Rhin, et, au delà, la ligne bleuâtre des montagnes de la Forêt-Noire. Nous arrivons à Saverne par une route spirale, qui depuis l'établissement du chemin de fer, a perdu de son importance, mais qui n'en reste pas moins un des travaux les plus remarquables de ce genre. Elle avait été exécutée par les ordres de Louis XIV. Les Romains eurent là un château fort. Plus tard la ville eut une muraille flanquée de cinquante-deux tours, qui disparut à la fin du XVIIe siècle. La grosse tour carrée et à cinq étages de l'église paroissiale présente les caractères du XIIe siècle. Saverne a près de 6,000 habitants.

Wasselone (4,000 âmes) a des fabriques de bas et de chaussons, des carrières, une source minérale et quelques ruines d'un château célèbre dans l'histoire de l'Alsace.

Nous voici à Strasbourg, qui était en 1870 la plus importante cité de l'est de la France. Assiégée du 13 août au 27 septembre 1870, et bombardée par les Allemands, Strasbourg fut enfin obligée de se rendre à l'ennemi, auquel le traité du 26 février 1871 en a depuis cédé la possession. C'est une très grande ville (elle compte plus de 84,000 habitants), entourée d'une double enceinte bastionnée, défendue par une citadelle, une place de guerre du premier ordre, mais pas du tout une belle ville, dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. De forme irrégulière, percée de rues qui se contournent et s'enchevêtrent, n'offrant que peu de constructions modernes, Strasbourg, avec ses maisons dont chaque étage empiète successivement sur la rue, dont les toits pointus forment la moitié du bâtiment, a conservé sa vieille physionomie allemande. Une seule rue, celle du Dôme, qui, partant de la cathédrale, se dirige vers le cours de Broglie, est rectiligne ; aussi est-ce le quartier opulent et aristocratique de Strasbourg.

Cette promenade de Broglie est la seule qui se trouve *intra muros;* hors de la ville, il en existe deux autres : celle du pré Robert (*Robert's Aue*), et celle de Contades ; la dernière, entourée de cafés, de jardins publics, est très fréquentée le dimanche.

Strasbourg ne saurait être classée parmi les

grands centres industriels. Elle renferme cependant quelques fabriques de draps et de toiles, d'immenses brasseries qui expédient leur bière jusqu'à Paris ; ses jambons et surtout ses pâtés de foies gras font les délices des gourmets des cinq parties du monde.

Vous avez souvent entendu parler de la cathédrale de Strasbourg, dédiée à la sainte Trinité, sous l'invocation de la sainte Vierge; c'est le plus haut édifice connu après la grande pyramide d'Égypte. On aperçoit sa tour de tous les points du duché de Bade. Un colonel du génie, qui l'a mesurée récemment, lui donne un peu plus de cent quarante-deux mètres. On y monte par six cent trente-cinq marches; sa flèche, en pierre, est découpée à jour par un travail admirable, et ressemble à une légère dentelle. L'édifice a un portail à trois arcades ; celle du milieu est ornée de colonnettes et de statues ; au-dessus on voit les statues équestres de Clovis, Dagobert, Rodolphe de Hapsbourg, auxquelles on a ajouté celle de Louis XIV, surmontées d'une rosace de plus de quinze mètres de diamètre. L'intérieur a une chaire en pierre sculptée d'un précieux travail, avec des figures variées et belles; un beau buffet d'orgues et des vitraux remarquables de différentes époques. Le pilier des anges, sur lequel repose tout le poids de la voûte, est décoré, au bas, des quatre évangélistes; vers le milieu de quatre anges armés de trompettes, et, plus haut de quatre autres dont un tient une croix, et un autre une couronne. Une horloge, curieuse par la complication de ses rouages, marque le mouvement des constellations, le cours de la lune et des autres planètes, un comput ecclésiastique et un calendrier perpétuel. Outre les indications astronomiques, on voit, à midi, la marche des douze apôtres, qui, en passant devant le Christ, reçoivent la bénédiction de leur divin maître; pendant ce temps un coq mécanique, perché à l'un des sommets du monument, fait entendre trois fois son chant d'allégresse, en battant des ailes et en ouvrant le bec. Ce chef-d'œuvre de mécanique savante a été exécuté, de 1838 à 1842, par M. Schwilgué. La cathédrale de Strasbourg, dont les fondements furent posés l'an 1015, était construite en grande partie en 1275, sur les plans d'Erwin de Steinbach, mais ne fut achevée qu'en 1439 par Jean Hultz, de Cologne. Sa longueur totale est de cent deux mètres, et sa largeur de trente-huit.

On suppose que Strasbourg occupe l'emplacement d'une des cinquante forteresses construites par les Romains cinquante ans avant Jésus-Christ, pour garder la rive du Rhin contre les invasions des peuples du Nord. Au IIe siècle, elle jouissait du droit de cité romaine, et la huitième légion y tenait garnison. Plusieurs fois ruinée par le passage des peuples barbares, elle ne présentait que des décombres, lorsque, vers le VIIIe siècle, Adalbert, duc d'Alsace et frère de sainte Odile, y construisit un monastère, dont l'église et quelques parties de construction existent encore, mais entièrement dénaturées. En l'an 870, elle fut annexée à l'empire d'Allemagne. En 1205, l'empereur Philippe, fils de Frédéric Barberousse, déclara, par lettres patentes, prendre toute la ville de Strasbourg, et les bourgeois et toute chose appartenant à la ville, sous la garde et protection spéciale de l'Empereur. Vers la fin de ce même XIIIe siècle, Strasbourg, profitant des troubles qui agitaient l'Empire, s'assura l'exercice des droits régaliens, le droit de faire de nouveaux statuts sans le concours de l'évêque et du chapitre, de s'imposer, de disposer des biens communaux, et de faire des traités d'alliance. Elle demeura ville libre et impériale, formant un État de l'Empire, ayant séance et voix à la diète, jusqu'au traité de Westphalie (1648) par lequel Louis XIV acquit Strasbourg et l'Alsace, et qui cependant ne reçut son exécution qu'en 1681, alors que la ville, sommée par Louvois à la tête d'une armée, signa la capitulation d'Illkirch.

Au commencement du XVIe siècle, Strasbourg accueillit avec faveur les ministres protestants. Il y a quelques années, on s'aperçut que le badigeon, dont les protestants n'avaient pas manqué de recouvrir toutes les images des églises dont ils s'étaient emparés.

cachait une suite de fresques précieuses; quelques personnes les attribuent, mais à tort, je crois, au pinceau d'Holbein. C'est une Danse des Morts. Dans le premier tableau, un prédicateur s'adresse à un auditoire composé de prélats, de religieux et religieuses de différents ordres, dans les suivants, on voit la Mort entraînant des personnages qui appartiennent à toutes les conditions.

Bien que consacrée aujourd'hui au culte luthérien, qui proscrit images et statues, l'ancienne église Saint-Thomas conserve un riche mausolée élevé à la mémoire du comte de Saxe, et le chef-d'œuvre du statuaire Pigale. Au pied d'une pyramide de marbre noir, la Mort ouvre un tombeau où le maréchal descend d'un air calme, entre le Génie de la guerre qui pleure et éteint son flambeau, et l'Aigle d'Autriche, le Lion belge, le Léopard anglais, blessés ou renversés. La France le retient d'une main, et de l'autre repousse la Mort; assis à l'autre bord de la tombe, Hercule est abîmé dans sa douleur.

Mausolée du maréchal de Saxe.

Le musée de Strasbourg est riche d'une cinquantaine de tableaux, parmi lesquels il y en a de Philippe de Champagne, de Poussin et du Guide.

Au polygone d'artillerie, à deux kilomètres de Strasbourg, nous saluerons un obélisque élevé à la mémoire de Kléber, qui a aussi une statue sur la place de Broglie. Dans l'île des Épis, sur la route qui conduit au port du Rhin, est un monument élevé en l'honneur de Desaix. Longtemps ce fut un magnifique pont en charpente; remplacé plus tard par un pont de bateaux, il l'est aujourd'hui par un pont à treillis en fer.

Outre la fonderie de canons qui existait à Strasbourg, on trouvait à vingt et un kilomètres de là deux importantes manufactures d'armes : celle de Mutzig pour les armes à feu, et celle de Klingenthal, un peu plus loin, pour les armes blanches. Les canons de Strasbourg ont une vieille réputation ; un ancien proverbe allemand dit : Artillerie de Strasbourg, pointage de Nuremberg. Des vieilles corporations de métiers qui existaient en France avant la révolution de 1789, Strasbourg conserve encore un vestige dans ses jardiniers cultivateurs. Ils continuent à porter un costume uniforme en drap bleu foncé, se marient entre eux, et s'attribuent le monopole des jardins de la banlieue. La plupart sont riches; quelques-uns se glorifient de titres nobiliaires dus aux fonctions municipales qu'ont exercées leurs ancêtres.

C'est à Strasbourg que Gutenberg, venu de Mayence, et aidé de Dritzehem, de Strasbourg, tenta les premiers essais d'imprimerie dans l'hôtellerie Thiergaten, en 1439. Strasbourg a consacré ce précieux souvenir par une fête magnifique donnée, en 1840, à l'occasion du quatrième anniversaire séculaire de l'invention de l'imprimerie, marqué par l'érection de la statue en bronze de Gutenberg, due au ciseau de David (d'Angers).

Dans toute la plaine de l'Alsace (ainsi que dans le Languedoc et dans la Guienne), de nombreuses bandes d'oies sont conduites sur les champs au pâturage. On évite de les laisser pâturer dans les prés, parce qu'on a remarqué qu'elles y détruisent les bonnes plantes et y multiplient à l'infini les herbes nuisibles. On ne leur abandonne que les terrains vagues et les chaumes. Pour obtenir ces foies gras dont ont fait des pâtés si renom-

més, on enferme l'animal dans une cage étroite, en lui donnant une pâtée très nourrissante, et, pour boisson, de l'eau soufrée. On a abandonné l'ancien procédé, qui consistait à placer les oies dans les fours, dont chaque jour on élevait un peu plus la température, jusqu'à ce que le foie eût atteint tout le développement possible.

Nous pourrions aussi commencer notre voyage d'Alsace par l'ancien département du Haut-Rhin. Pour cela, nous prendrons la route de Bâle, une des villes les plus considérables de la Suisse, située sur notre ancienne frontière au point où le Rhin commençait à la couvrir.

Nous gagnerons Troyes, que nous connaissons déjà, et de là Bar-sur-Aube, ville de 5,000 âmes, au pied d'une montagne escarpée. Des traces de constructions romaines, des tombeaux, des urnes, trouvés dans ses environs et même dans son intérieur, attestent sa haute antiquité. Reconstruite vers la fin du ve siècle, après sa destruction par les Huns, elle fut un centre important de commerce; elle eut quatre foires franches, et des quartiers séparés pour les Allemands, les Hollandais, les Lorrains, et les marchands de la principauté d'Orange. La petite église Saint-Maclou possède un maître-autel dont le retable est de Bouchardon.


Gutenberg.

A vingt-quatre kilomètres est Brienne-le-Château, ville dont les chroniques mentionnent l'existence dès le ve siècle. Le château actuel, construit sur l'emplacement de l'ancien, ne date que de 1757, et fut bâti par un Loménie qui fut le dernier comte de Brienne. Cent ans auparavant, Louise Béon de Luxembourg avait fondé à Brienne un couvent de minimes destiné à l'éducation des enfants. En 1776, une ordonnance royale fit du collège une succursale de l'école militaire de Paris, destinée à recevoir cent pensionnaires et cent boursiers. Napoléon Bonaparte y entra comme boursier le 23 avril 1779, à l'âge de neuf ans et huit mois ; il en sortit le 17 octobre 1784. Trente ans après, le 29 janvier 1814, il remportait sous les murs de cette même ville, où s'étaient écoulées les studieuses années de son enfance, une de ces victoires qui achevaient de consumer ses forces, et n'ont profité qu'à sa gloire militaire. Le souvenir de Brienne suivit Napoléon jusque dans l'exil. Son testament porte que : « un million sera prélevé sur son domaine privé pour la ville de Brienne, et que deux cent mille francs seront distribués aux habitants qui ont le plus souffert dans la campagne de 1814. » Sur la place de Brienne est élevée une statue en bronze de Bonaparte, en costume d'élève de l'ancienne école militaire; c'est l'œuvre de M. Louis Rochet.

Près de Bar est Clairvaux-sur-Aube, célèbre par son ancienne abbaye, aujourd'hui transformée en une maison centrale de détention qui renferme 1,500 hommes et 500 jeunes détenus.

Chaumont-en-Bassigny est le lieu où furent arrêtées, dans cette même campagne de 1814, les bases de la Sainte-Alliance entre les principaux souverains de l'Europe, qui résolurent dès ce moment la chute de Napoléon. C'est une ville de 8,000 âmes, qui a dans sa partie haute un arc de triomphe commencé sous Napoléon, et achevé sous Louis XVIII. Elle a bu de l'eau de citerne jusqu'à l'époque, encore peu éloignée, où une machine hydraulique fit monter et distribua dans ses rues les eaux de la Suize. Nous irons à quatre kilomètres de la ville, dans un vallon sauvage, prendre un croquis de la célèbre abbaye du Val-des-Écoliers, fondée en 1212 par quatre docteurs dégoûtés du monde. Plus loin, plus au nord, la petite et très ancienne ville de Joinville nous montrerait les ruines d'une maison de plaisance des ducs de Guise (en

faveur de François de Guise, Henri II érigea Joinville en principauté). Ces ruines sont celles du petit château, par opposition au grand château, bâti au XIe siècle par Étienne de Vaux, et successivement agrandi, mais qui aujourd'hui a complètement disparu. A la richesse et au fini des détails on reconnaît que le petit château a dû être une des belles œuvres de la Renaissance. La lettre E et les lettres A T s'y trouvent répétées, soit seules, soit réunies en chiffre, ce qui porterait à croire que Claude de Lorraine le fit bâtir du vivant de sa femme Antoinette. Sur les pilastres on lit : *Toutes pour une — Là et non plus;* devises qui furent celles du premier des Guises et de sa famille.

Langres, ville de 8,500 âmes, sur la rive gauche de la Marne, et sur une montagne escarpée de quatre cent quarante-quatre mètres, présente la forme d'un ovale parfait. Sa cathédrale est une des plus intéressantes que nous possédions. Le péristyle du chœur, avec les cannelures de ses pilastres et les chapiteaux de ses colonnes, paraît avoir été imité de l'antique. Le jubé, qui présente une sorte d'arc triomphal, est du milieu du XVIe siècle. Pour que rien ne manque à la bizarrerie, le portail ne compte pas plus de cent ans, et date de 1768. On voit encore engagé et confondu aujourd'hui dans les murailles de la ville un reste de façade d'un arc de triomphe à double porte, de construction romaine et dont l'érection est attribuée par la tradition à Marc-Aurèle. Ses quatre pilastres d'ordre corinthien sont d'un beau travail. La principale industrie de Langres est la coutellerie, et surtout celle de luxe. Nulle ville, excepté Paris, ne fabrique aussi bien qu'elle les instruments de chirurgie.

A quarante-deux kilomètres au nord-est, la petite ville de Bourbonne-les-Bains (4,000 habitants), riche en sources minérales, et où l'on a retrouvé des thermes construits par les Romains, est rivale de Plombières. On recommande ses eaux contre les paralysies générales et partielles. Nous pourrons visiter, au petit village de Celsoy, une pierre tumulaire qui porte de curieux dessins. Elle indique que la tombe de Guibert de Celsoy, qui fut médecin des rois Jean II et Charles V. Le docteur est représenté en longue robe, et assis sur une chaise gothique; il a devant lui un pupitre et un livre ouvert. A ses côtés et à ses pieds sont plusieurs personnages plus petits que lui, occupés à lire et à écouter. Au-dessus on voit Dieu le Père qui tient devant lui l'enfant Jésus.

Port-sur-Saône est, dit-on, le *Portus Abucinus* de l'époque romaine; on y a trouvé plusieurs vestiges d'antiquités, ainsi qu'aux environs de Jussey, située plus au nord; mais c'est surtout le petit village de Corre qui est aujourd'hui cher aux antiquaires. On croit ce village bâti sur les ruines de *Dittalion,* que Danville place au confluent de la Saône et du Coney.

Au pied d'une montagne de forme conique, dans une vallée fertile, arrosée par le Dragean, et bordée de deux lignes de coteaux vignobles, la jolie ville de Vesoul, qui compte 7,500 âmes, n'a à nous montrer qu'un ancien sépulcre, dont les figures sont fort belles, dans une église toute moderne. On ne trouve aucune mention de Vesoul dans l'histoire avant le IXe siècle. Tout auprès, au village d'Échenoz, les géologues visitent le *Trou de la Roche,* puits naturel de dix mètres de profondeur, sur six environ de diamètre, au fond duquel est une petite source. Il suffit de deux jours pluvieux pour la faire déborder et causer une forte inondation dans la contrée. Dans une autre grotte, le *Trou de la Baume,* on a trouvé, en 1827, un grand nombre d'ossements fossiles, dont quelques-uns appartiennent à une espèce d'ours aujourd'hui disparue. Sur un autre point du département, au village de Fouvent-le-Bat, on avait déjà découvert, en 1800, dans le *Trou de Saint-Martin,* d'autres ossements fossiles qui ont été décrits par Cuvier.

Lure, sur la rive droite de l'Ognon, donne pour preuve de son antique origine une grande quantité de tuiles romaines trouvées sur son territoire. Elle est mentionnée dans le partage qui eut lieu entre Charles le Chauve et Louis le Germanique. Dans ses environs est Luxeuil, déjà célèbre du temps des Romains par ses eaux minérales, et qui compte

4,000 habitants. Au VIIe siècle, saint Colomban y fonda un monastère considérable, qui existait encore à la révolution de 1789. La maison de ville s'est parée de pilastres enlevés aux ruines de fort beaux thermes romains. La petite ville d'Héricourt a conservé son vieux château seigneurial intact, et quelques curieuses constructions. Au bourg de Villersexel est un magnifique château du XIIe siècle appartenant au duc de Gramont. Le 9 janvier 1871, Villersexel fut le siège d'un combat acharné de neuf heures entre le général Bourbaki et le général prussien Werder; l'avantage resta aux Français.

Béfort, ou Belfort, ville commerçante de 8,500 âmes, place de guerre de première classe, est dans une position agréable sur la rive gauche de la Savoureuse, et au pied du mont Maudit. Son château, appelé la *Roche de Béfort*, date du commencement du XIIIe siècle; Vauban l'a réparé, et en a fait une citadelle moderne et formidable, que le traité de 1871 nous a conservée.

Ici nous entrons sur le territoire cédé à l'empire d'Allemagne.

Altkirch, située sur une hauteur dont l'Ill baigne le pied, ne date, ainsi que Béfort, que du XIIIe siècle. Les ducs d'Autriche ont souvent habité son château, aujourd'hui en ruines, dont la tour principale est une des plus hautes de la contrée. Sa population est de 3,000 âmes.

La très petite ville d'Huningue, qui ne compte pas 3,000 habitants, n'est plus aujourd'hui qu'une vedette à qui l'on a enlevé ses armes; mais jamais ville n'a perdu ses remparts d'une manière plus glorieuse. Notre dernier fait d'armes dans la campagne de 1815 fut l'admirable résistance du général Barbanègre dans la citadelle d'Huningue. Il fallut, pour la réduire, qu'une armée de vingt-cinq mille hommes mit en batterie cent trente pièces, et lui fît essuyer un bombardement de trois jours. Lorsque les Autrichiens, après douze jours de tranchée ouverte, convaincus, par la vivacité du feu qui ripostait au leur, qu'ils avaient affaire à une garnison imposante, eurent accordé la capitulation la plus honorable et la faculté de se retirer avec armes et bagages, quelle ne fut pas leur surprise! Le général, à la tête de cent cinquante fantassins et de cinq gendarmes à cheval, la plupart blessés, et tous épuisés de fatigue, défila fièrement devant les vingt-cinq mille vainqueurs.

Maintenant revenons sur nos pas, et partons de nouveau pour Strasbourg. C'est la ville avec laquelle Bâle entretient le plus de relations. Elles communiquent entre elles par le Rhin, et aussi par un embranchement sur le canal du Rhin au Rhône, par une grande route et par un chemin de fer construit depuis quelques années. Nous aurons donc à notre choix ou la locomotive rapide, ou un service très bien organisé de bateaux à vapeur, ou la poste, ou la diligence. Dans tout ce trajet de Strasbourg à Bâle, nous sommes dans la nouvelle province allemande d'Alsace-Lorraine.

La route court entre la rive gauche du Rhin et le canal. Nous avons à notre droite le long rempart des montagnes des Vosges, sur le flanc desquelles, de loin en loin, à travers des forêts verdoyantes, les ruines d'un château pointent sur un roc. Les clochers de nombreux villages indiquent l'entrée des vallées. Par delà le Rhin notre œil peut compter les clochers des villages du duché de Bade et les tours de quelques villes qui se détachent sur la verdure des prairies : la ligne des montagnes de la Forêt-Noire forme l'encadrement de ce côté. Au petit village d'Ottmarsheim nous nous arrêterons devant une église qui semble avoir été construite dans les premiers temps du christianisme. C'est un édifice octogone à trente-deux colonnes, surmonté d'une coupole. Tout autour à l'intérieur règne une galerie voûtée, et dans l'épaisseur des murs sont des escaliers qui conduisent à un étage supérieur. Au rez-de-chaussée quatorze grands arcs à plein cintre s'ouvrent de cette galerie voûtée sur la nef; de l'étage supérieur il s'en ouvre huit. Plus loin nous trouverons Neuf-Brisach, jolie ville de 2,000 âmes, fondée par Louis XIV. Vauban la fortifia en 1690 pour en faire un boulevard de l'Alsace, que Lauterbourg et la ville ancienne de Wissembourg par delà

Strasbourg couvraient du côté de la Bavière rhénane, tandis que Bitche gardait un des passages les plus importants des Vosges.

Neuf-Brisach offre toute la régularité et toute la symétrie que peut présenter une ville créée d'un seul jet par un ingénieur militaire; une grande place au centre, d'où on aperçoit les quatre portes qui donnent accès dans la cité, des rues parallèles ou se coupant à angle droit, des maisons de hauteur et de façades uniformes, donnent à Neuf-Brisach un faux air de grande caserne.

En nous rapprochant des montagnes nous aurions pu suivre une route beaucoup plus longue, mais aussi beaucoup plus digne d'intérêt.

Nous aurions rencontré Mühlhausen ou, en francisant le nom, Mulhouse (vous n'ignorez pas que toute l'Alsace parle plus facilement l'allemand que le français). Le plus ancien document où soit mentionnée Mulhouse date du commencement du VIIIe siècle. En 1268 elle avait pris rang parmi les villes libres impériales. En 1445, la bourgeoisie chassa la noblesse et forma une petite république, qui en 1515 se rattacha à la confédération suisse en qualité d'alliée. Elle se réunit à la famille française en 1789. Sa population, qui ne s'élevait alors qu'à 8 à 9,000 âmes, dépasse aujourd'hui le chiffre de 58,000, sans compter les dix mille ouvriers qui, logés dans les communes voisines, viennent chaque matin frapper à la porte de ses ateliers. Le quartier neuf est magnifique, bâti à grandes arcades comme la rue de Rivoli à Paris. C'est ici qu'il faut venir admirer les merveilles de notre industrie dans la fabrication des toiles peintes, et des cotonnades avec des dessins à l'imitation de ceux de l'Inde. Pour la solidité et le brillant des couleurs, elles l'emportent sur tout ce que l'étranger, excepté l'Angleterre, peut offrir en ce genre. Quant au bon goût des dessins et à leur variété infinie, l'industrie anglaise est forcée de s'avouer vaincue.

Il n'y a pas encore cinquante ans, les toiles peintes se coloriaient à la main avec des planches de bois ou de cuivre gravées. On a aujourd'hui un procédé plus rapide, plus régulier et plus économique. On se sert de cylindres dont la surface est gravée au burin ou à l'eau-forte, et qui tournent uniformément sur leur axe en se chargeant d'un mordant par leur passage dans une auge. Ce mordant ne prend que sur certaines places, les autres en étant préservées par un vernis gras. Les toiles, cousues bout à bout, et roulées sur un cylindre uni, passent, en se déroulant d'un mouvement régulier, sur le cylindre gravé; elles y sont pressées contre sa surface par un rouleau, comme dans un laminoir. Le mordant prend ainsi sur diverses places qui ont des figures déterminées.

Les toiles passent de là sur des cylindres chauffés par la vapeur, qui les sèchent. La chaleur augmente l'action du mordant. Lorsqu'on plonge ensuite la toile dans une cuve de teinture, la matière colorante ne s'attache qu'aux figures dont il s'agit, et le lavage enlève celle qui se trouve, non fixée, aux autres places. Si la toile doit recevoir plusieurs couleurs, on recommence la même opération pour chacune, en changeant les mordants et en les appropriant à la nature de la matière colorante.

Mulhouse a en outre des ateliers où l'on construit depuis les machines les plus colossales jusqu'aux plus petites machines nécessaires à tous les genres de fabrication dans toute industrie.

Parmi les nombreuses institutions de bienfaisance destinées à subvenir aux besoins de ses trente mille ouvriers, il faut citer surtout la *Société mulhousienne des cités ouvrières*, qui, à l'aide d'une faible augmentation sur le prix ordinaire des loyers, fait propriétaires d'une maison, au bout de quatorze ans, ceux qui en ont été les locataires.

La petite ville d'Egisheim a conservé une belle tour hexagone, reste d'un château du VIIIe siècle. A deux kilomètres à l'ouest, on voit les trois tours carrées d'un château du XIIIe.

C'est à Rixheim, dans les environs de Mulhouse, que se trouve une des plus importantes fabriques de papiers peints que possédait la France. Elle livre par an au

commerce deux cent mille rouleaux fort recherchés pour leur belle exécution.

Colmar, l'antique *Argentuaria,* n'était plus, au commencement du XIIe siècle, qu'un village qui fut réduit en cendres, et peu après reconstruit. En 1220, le village devint ville, et avant le XIVe siècle la ville était libre et impériale. Elle compte aujourd'hui 24,000 habitants. Elle a une belle église, construite vers l'an 1363; à l'intérieur, une quadruple inscription, en hébreu, en grec, en latin et en allemand, raconte les terribles ravages de la peste de 1541. La bibliothèque possède plusieurs tableaux sur bois d'Albert Dürer et d'autres anciens maîtres allemands.

La vallée de Munster mérite que nous nous dérangions de notre route pour visiter ses riches fabriques de toiles et de mousselines peintes, ainsi que ses papeteries. Elles donnent du travail à plusieurs villages, qui sans cela vivraient mal sur un terroir ingrat. Peu de contrées sont aussi riches en sources minérales. Tous les environs de Colmar sont couverts de ruines de nombreux châteaux; je vous citerai celles du château de Kayserberg (le mont impérial), qui sous le règne de l'empereur Frédéric II était déjà qualifié de vieux château.

Dès le milieu du Xe siècle, Sainte-Marie-aux-Mines exploitait de célèbres mines d'argent, de plomb et de cuivre. La mine de Sarlatte est aujourd'hui la seule à laquelle on continue à demander un minerai de plomb contenant une certaine quantité d'argent. L'exploitation des mines de fer et de cuivre est une bien plus puissante source de richesse pour toute cette population des montagnes des Vosges.

C'est au-dessus de l'ancienne ville de Ribeauvillé qu'on trouve les restes les plus considérables du *mur des païens* (Heindenmauer), qui couronna les sommets de la première ligne des Vosges. C'est une muraille en pierres sèches et non taillées, dont on reconnaît encore les vestiges sur un espace de plusieurs kilomètres. On suppose que les pierres étaient assemblées par des queues d'aronde en bois de chêne. Les premiers colons romains l'auront construite comme barrière contre les incursions des peuplades refoulées par eux dans l'intérieur des montagnes.

Une tradition populaire en honneur à Schelestadt vous dira que la ville tire son nom du géant de Sleton, et qu'à l'hôpital on conserve une de ses côtes et un cercle de fer où fut enchâssée une de ses dents. Le plus ancien document où Schelestadt soit mentionnée date du milieu du VIIIe siècle. Charlemagne y rendit la justice et y passa les fêtes de Noël de l'année 775. C'est aujourd'hui une ville de 10,000 habitants, qui a une citadelle construite par Vauban. Son église principale, qui date du XIVe siècle, est un édifice du style gothique simple avec une tour carrée à deux étages, qui porte aux quatre coins d'élégantes petites tourelles. L'église Sainte-Foi fut bâtie, dit-on, sur le plan de celle du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, par une duchesse de Souabe, à son retour de la Terre-Sainte, en 1094. A l'une des extrémités s'élève une tour conique; le toit est supporté par de petites colonnes d'architecture sarrasine. A quatre kilomètres de Schelestadt, les paysagistes vont étudier les fort belles ruines du château le plus vaste de toutes les Vosges, le *Hohe-Kœnigsburg* (haut château royal). Il ne reste plus que deux tours du vieux château d'Andlau, qui fut le siège d'une commanderie de l'ordre Teutonique. Au-dessus de la petite ville de Bar, s'élèvent le *Kirchberg* (mont de l'église) et le *Montkalb* (mont pelé), et au-dessus d'eux le *Hohenberg* (haut mont); c'est celui de l'Alsace qui est le plus riche en vieux souvenirs. Non loin des ruines du château de Lansberg, bâti avant l'an 1200 par Conrad de Lansberg, est l'ancien couvent de Sainte-Odile, fondé en 622 par cette sainte fille d'Athalric, duc d'Alsace. La chapelle actuelle n'a pas deux siècles; mais elle continue d'être fréquentée par les pèlerins, et elle est remplie d'*ex-voto*. Au milieu des ruines de l'ancien monastère de Truttenhausen, encore plus avant dans la montagne, on retrouve un grand nombre de pierres sépulcrales où l'historien lit avec intérêt plusieurs noms de familles illustres.

A chaque ruine, à chaque roche de cette

vallée du Rhin se rattache quelque pieuse légende ou quelque effroyable histoire. Au château de Lichtenberg, par exemple, dans la partie nord des montagnes des Vosges, auprès de Bitche, c'est un frère qui enferme son frère dans une tour, et le fait mourir de faim. Plus tard, le crime est vengé; et, pour en éterniser le souvenir, trois bustes sont sculptés sous la nervure de la voûte. Le premier représente le prisonnier dans la force de la santé; le second le montre amaigri, et le troisième agonisant.

L'Alsacien, toujours Français de cœur, est resté Allemand par beaucoup de ses usages. Dans les villages, les maisons ont une grande partie de leur façade vitrée par de petits losanges encadrés dans des châssis de plomb. La vigne serpente le long de cette façade bien blanche, et qui présente son pignon sur la rue. A l'intérieur, vous trouvez le poêle de fonte. En dépit des anciennes ordonnances qui prescrivaient à l'Alsacien de se vêtir à la française, quelques vieux fermiers avaient continué à porter le tricorne de feutre rabattu sur le front, l'habit de serge noire à larges basques et à collet droit, le gilet de drap rouge, le pantalon boutonné sur le côté dans toute sa longueur, ou la culotte courte avec les bottes molles. Chez les femmes qui ont conservé l'ancien costume, il se compose d'un corsage de couleur éclatante, lacé par devant, garni de clinquant et de dentelles, avec de larges manches bouffantes d'une toile bien blanche. La jupe, rouge ou verte, vient s'attacher presque sous les épaules. Gracieusement incliné, le chapeau de paille est orné de rubans. Ici, dans les familles protestantes, la nuit de Noël se fête à la manière allemande. Elle est chez les enfants ce qu'est le jour de l'an dans les autres familles. On établit dans le salon, au milieu d'une foule de bougies, l'*arbre de Noël*, qu'on décore de rubans, d'anges en cire, de noix dorées, de clinquant, de bonbons, et tout autour on étale des jouets et des friandises. Une femme de la famille, vêtue de blanc, remplit le rôle du *bon Christ*, elle prend les enfants par la main, et les conduit au présent qui leur est destiné. Si l'enfant n'a pas été sage, on lui montre une poignée de verges que le mauvais ange a apportée à son adresse.



Types alsaciens.

Nous reviendrons à Paris par la route de Metz en passant d'abord à Château-Salins, qui tire son nom des salines ou sources salées exploitées dès l'an 1330, et d'un château bâti à peu près à la même époque. Ces salines sont abandonnées aujourd'hui, ainsi que celles de Moyenvic, depuis la découverte d'un banc de sel gemme auprès de la petite et très ancienne ville de Vic, où des sources salées étaient en exploitation dès le ve siècle. Dieuze, connue dès l'époque d'Attila, possède des sources du même genre. Le sel gemme, qui s'extrait à Vic par gros blocs et de la même manière que les autres minerais, à l'aide de la poudre à canon, sert à saturer les sources de Dieuze. Cette eau saturée est élevée par des pompes au sommet d'un hangar très haut. On la fait tomber en pluie sur des fagots empilés par étages à une hauteur de quinze à vingt mètres. A mesure qu'elle coule à travers les fagots, la partie liquide s'évapore par l'action des courants d'air qui traversent en tous sens le hangar, et il n'arrive dans le réservoir d'en bas qu'une eau chargée de près de quarante fois plus de sel que

celle que les pompes ont élevée dans le réservoir supérieur. L'eau qui a passé par les branchages est portée dans des chaudières où, par l'action du feu, l'évaporation s'achève. Ce hangar, avec l'échafaudage de fagots, se nomme *bâtiment de graduation,* parce qu'à mesure qu'elle descend d'un étage de fagots à l'autre, l'eau se *gradue,* acquiert une salure de plus en plus forte.

Metz, une des plus anciennes villes de la Gaule, s'appela d'abord *Divodurum*. C'était le chef-lieu des *Mediomatrices*. Les Romains l'embellirent; mais elle fut ravagée par Attila. Elle devint, après Clovis, la capitale du royaume de Metz en Austrasie. Elle fut longtemps ville libre, quoique relevant de l'Empire. Ses évêques prenaient le titre de princes. Elle passa sous la domination de la France en 1552. Charles-Quint tenta vainement de la reprendre; la belle défense du duc François de Guise le força à lever le siège. C'est aujourd'hui une place de guerre de première classe, et une des villes les plus fortes. Elle doit ses fortifications à Vauban et au maréchal de Belle-Isle; les Allemands viennent de les augmenter.


Cathédrale de Metz.

Metz, peuplée de 55,000 habitants, est généralement bien bâtie, bien percée. Le seul quartier situé sur la rive droite de la Moselle offre, par la configuration du terrain, des rues étroites et escarpées. L'ancienne place Napoléon, entourée de constructions d'un caractère monumental, spacieuse, régulière, occupe l'emplacement d'un ancien cloître, de chapelles et de quelques maisons que le maréchal de Saxe fit démolir en 1755, non sans une vive opposition de la part des chanoines et des habitants du quartier.

La gare du chemin de fer n'a pu être placée dans l'intérieur de la ville, à cause des fortifications qu'il fallait respecter. Elle se trouve en dehors, à proximité d'une des portes.

Metz était le siège de l'École d'application pour l'artillerie et le génie. En sortant de l'École polytechnique, les officiers de ces armes devaient passer deux ans à Metz. Ce fut au moyen âge une ville de luxe et de plaisirs, où l'on accourait de tous les points de l'Allemagne. Un proverbe allemand dit : « Si j'avais un Francfort, je le dépenserais à Metz. »

Avant 1870, Metz n'avait jamais été prise, n'avait jamais ouvert ses portes à l'ennemi. Lorsque, après les désastres de 1814, les troupes alliées évacuant la France se présentèrent à Metz pour traverser la place, le passage leur fut refusé, et elles durent faire le tour de la ville et jeter un pont sur la Moselle. Cette vieille gloire a été ternie récemment, lorsque le maréchal Bazaine, rejeté sous les murs de Metz après la bataille de Saint-Privat (18 août), capitula le 27 octobre 1870. Le traité de 1871 a cédé Metz à l'empire d'Allemagne.

Metz possède plusieurs églises remarquables, outre sa célèbre cathédrale, commencée en 1014, et qui ne fut terminée que bien longtemps après; de siècle en siècle jusqu'à celui-ci, on y a constamment travaillé. La tour, découpée à jour, a quatre-vingt-onze mètres de haut, elle renferme une cloche du poids de onze mille kilogrammes, appelée la *Mute*, qui s'entend de huit kilomètres. Les vitraux du chœur, remarquables par l'éclat des couleurs et le mérite du dessin, sont d'un Strasbourgeois, Antoine Busch, et datent du XVI[e] siècle. Metz possède une magnifique promenade; c'est un beau jardin dessiné avec beaucoup d'art, avec des allées de grands arbres, d'où la vue embrasse tout le riche vallon de la Moselle, et peut compter plus de cinquante villages. L'hôtel du gou-

vernement, sur cette esplanade, est un bel édifice orné de sculptures de Masson, artiste messin. Sur la place d'armes, devant la cathédrale, on a élevé en 1840 une statue au maréchal Fabert, né à Metz en 1599; elle est de M. Étex. La bibliothèque, qui renferme plus de soixante mille volumes, est riche de quelques manuscrits curieux du xe siècle. Sous la domination romaine, Metz eut des arènes, des thermes, un palais impérial, et d'autres monuments dont il ne reste plus que de faibles vestiges.

Parmi les édifices militaires on remarque l'arsenal, situé dans le retranchement de Guise. Il contient des ateliers de menuiserie, de charronnage, des forges et de vastes magasins de canons, de projectiles, de fusils et d'armes blanches.

Au village de Jouy-aux-Arches, on voit de beaux restes d'un aqueduc antique qui amenait à Metz d'excellentes eaux de source, éloignées d'environ vingt-quatre kilomètres. Une arche encore intacte, sous laquelle passe la route de Metz à Nancy, a dix-neuf mètres d'élévation. Un peu plus loin sur cette route, on a trouvé à Dieulard, qui occupe l'emplacement de l'antique *Scarpone,* des bas-reliefs, des urnes, etc., qui appartiennent à la plus haute antiquité. Cette contrée de Metz à Nancy est la plus riante de la Lorraine. On n'aperçoit que vergers fleuris, collines boisées ou coteaux couverts de vignes, clochers surmontés d'un coq doré, prairies baignées par des eaux claires et vives. La petite ville de Pont-à-Mousson (8,000 âmes), à mi-chemin des deux villes, est une des mieux situées de France. Son église Saint-Martin est un édifice fort remarquable du XIIIe siècle, dans le style ogival fleuri.

Le paysan messin porte encore l'habit à pans courts et carrés, avec la veste à larges fleurs. Quelques-uns sont restés fidèles à la culotte courte en velours vert bouteille, aux bas bleus, aux boucles d'argent, et même à la poudre. Le costume des femmes n'a de remarquable que le chapeau de paille en forme de tuile et noué d'un velours noir. Sûrement Henriette n'a pas oublié que c'est à Metz que nous devons ces excellentes mirabelles confites dont elle est si friande, et ce n'est pas là le moindre mérite de cette bonne ville.

De Metz nous venons à Verdun, l'antique *Verodunum,* ville de 13,000 habitants, qui existait avant la conquête romaine. Elle est aussi fortifiée, et s'est acquis une sorte de renommée par ses dragées et ses liqueurs. On peut citer le maître-autel de l'église Saint-Vannes.

Sainte-Menehould (4,000 âmes) est située sur un terrain marécageux, entre deux rochers, dont le plus haut porte encore les ruines d'une très vieille forteresse, qui aurait succédé, dit-on, à un temple d'Isis. Visitons à huit kilomètres de là, sur le champ de bataille de Valmy, un monument où est déposé le cœur de Kellermann, avec cette inscription que lui-même a dictée à son lit de mort : « Ici sont morts glorieusement les braves qui ont sauvé la France au 20 septembre 1792. Un soldat qui avait l'honneur de les commander dans cette mémorable journée, le maréchal Kellermann, duc de Valmy, dictant après vingt-huit ans ses dernières volontés, a voulu que son cœur fût placé au milieu d'eux. »

De là nous regagnons Paris en passant par Châlons-sur-Marne; cette partie de la route vous est connue. Nous avons fait assez de chemin pour ce soir, il est temps d'aller nous reposer.

DIX-NEUVIÈME VOYAGE

DE PARIS A PLOMBIÈRES — VOSGES, FRANCHE-COMTÉ

Bar-le-Duc. — Épinal. — Plombières. — Besançon. — Bourg. Genève. — Dijon.

Nous pourrions maintenant, pour nous délasser, entreprendre une excursion aux eaux de Plombières, dans les Vosges.

C'est un voyage que tout Parisien de la bonne compagnie manque rarement de faire, au moins une fois en sa vie, soit pour sa santé, soit pour son plaisir. Nous reprendrons donc la route de Strasbourg jusqu'à Bar-le-Duc. De là nous passerons à Ligny, où la maison de Luxembourg avait un château considérable. Les romanciers du moyen âge en faisaient la retraite de la fée Mélusine, dont la maison de Luxembourg, comme celle de Lusignan, prétend tirer son origine.

Nous sommes au village de Domremi-la-Pucelle; suivons ces groupes de petites filles qui se rendent à l'école. Tout près de cette école, et séparée d'elle seulement par une petite cour, voyez-vous cette maisonnette ou chaumière de singulière apparence et qui est bien vieille, n'est-il pas vrai? Approchons. Une inscription en vieux langage, avec la date de 1461, nous apprend que dans cette maison est née Jeanne d'Arc. Tournons maintenant en face de l'école, du côté de cette simple et élégante fontaine, composée de quatre pilastres qui supportent un fronton, et au-dessus le buste en marbre blanc de l'héroïne. Ce monument a été élevé en 1820. Le roi Louis-Philippe a envoyé aussi à la ville de Domremi une copie en bronze de la statue de Jeanne d'Arc, ouvrage de sa fille, la princesse Marie, duchesse de Wurtemberg, que la mort a enlevée trop tôt aux arts et à la France. A deux kilomètres au sud, sur la rive gauche du fleuve, un peuplier indique

Maison où est née Jeanne d'Arc.

le lieu où la Pucelle entendit ses voix pour la première fois.

Aux environs de la petite ville de Neufchâteau (3,600 habitants), sur le territoire du bourg de Grand, nous avons à visiter les ruines d'un amphithéâtre romain qu'on a commencé à déblayer en 1820, et dont un savant antiquaire, M. Jollois, a donné la description.

On a trouvé plusieurs autels de Mercure sur les collines qui avoisinent Mirecourt, ville de plus de 5,600 âmes, et cette très ancienne ville tirerait, dit-on, son nom de celui du dieu. Au XVe siècle, elle appartenait aux comtes de Vaudemont, qui y avaient un bon château. Aujourd'hui elle est le centre d'une grande fabrication de boissellerie, et aussi d'instruments de musique : violons, basses, guitares, orgues portatives, serinettes, etc. Cette industrie n'occupe pas moins de six mille ouvriers dans la campagne environnante.

Thierri d'Hamelan, évêque de Metz, passe pour le fondateur de la ville d'Espinaulx ou de Spinal, et, selon l'usage adopté, Épinal, qui, vers la fin du Xe siècle, ne comptait que quelques maisons isolées sur les rives de la Moselle.

En 1464, c'était une place forte qui se donna à Louis XI. Louis XIV fit démanteler ses fortifications. elles n'ont pas été relevées depuis, et son vieux château, bâti sur le sommet d'un rocher, tombe aujourd'hui en ruines.

Les chutes de la Moselle dans les environs d'Épinal ont amené l'établissement de nombreuses usines. Les papeteries tiennent le premier rang par leur nombre et par l'importance de leur fabrication; puis viennent les forges. Il se débite à Épinal beaucoup de merrain, destiné à la tonnellerie de la Bourgogne. C'est une ville de 12,000 habitants, pauvre en édifices, mais assez industrielle. Elle est surtout renommée par ses grossiers produits d'imagerie enluminée.

La réputation des eaux de Plombières date de l'époque romaine. Plombières compte à peine 1,500 âmes; mais on y trouve tous les plaisirs qu'on va chercher aux eaux, et surtout des environs délicieux. Cette contrée est chère aux artistes; elle leur représente, sinon les beautés grandioses des Alpes, du moins une nature élégante et des lignes harmonieuses. Les Vosges sont formées de lignes mamelonnées, dont les sommets atteignent une hauteur moyenne de huit cents mètres, et ne dépassent jamais celle de quinze cents mètres. Le nom de *ballons* s'applique parfaitement à leurs croupes arrondies. Du côté du Rhin, elles se présentent comme un rempart formidable et qui semble à pic; sur le revers opposé, au contraire, elles s'inclinent par de longues pentes vers les plaines de la Moselle. Dans tous les vallons où les eaux ont amené un surcroît de terre végétale, grandissent de magnifiques forêts; les cimes seules sont rocheuses.

Plombières a des eaux froides et des eaux chaudes, dont la température varie de quinze à soixante degrés. On y compte cinq établissements de bains fréquentés, du 15 mai au 15 octobre, par plus de 3,000 étrangers, je n'ose dire malades; car, depuis que l'empereur Napoléon III est allé y chercher la santé, ses eaux sont devenues fort à la mode. Plombières n'est qu'à vingt-cinq kilomètres d'Épinal, où il existe une station des chemins de fer de l'Est.

De là nous pourrons visiter la contrée comprise entre la Saône et le Jura, l'ancienne Franche-Comté. Nous sortirons des Vosges en prenant la route de Luxeuil et de Béfort. Aux environs est Montbéliard, ville de 6,500 âmes, patrie de Cuvier; elle a converti en maison d'arrêt le château auquel elle doit son origine. Le village d'Audincourt possède une belle usine à travailler le fer, qu'on peut citer comme une des plus belles de notre pays.

L'ancienne Franche-Comté est séparée de la Bourgogne par un cordon de collines assez hautes; par delà s'étendent de grandes plaines accidentées, fertiles et coupées de mamelons que surmontent des castels avec des villages à leur pied. Ces plats pays se terminent brusquement contre les chaînes du Jura, et c'est là que sont situées, à peu près sur une file, la plupart des villes de la province. A huit

kilomètres, et quelquefois moins, de ces villes, on se trouve en montagne. Les vignobles qui tapissent les coteaux de la Franche-Comté cessent tout à coup; la plupart des arbres des forêts se rabougrissent, et sont remplacés par d'énormes sapins noirs chargés de brouillards continuels. Des hameaux d'un aspect misérable se dessinent au milieu de belles prairies couvertes de bestiaux. Si l'on gravit jusqu'au troisième plateau du Jura, on ne voit plus que des buis serpentant sur la croupe pelée des montagnes, et des torrents qui creusent des précipices, comme dans le Grand-Vaux et dans le pays de Saint-Claude.

Nous arrivons à la petite ville de Baumes-les-Dames (2,500 âmes), près de laquelle la caverne de la Grâce-de-Dieu, au milieu d'une épaisse forêt, est une glacière naturelle. Sa cavité intérieure forme un triangle dont les côtés ont environ cinquante mètres. L'eau qui suinte par le haut se congèle avant d'arriver en bas, et, à la lueur des flambeaux, on distingue sur le sol une masse éclatante de cristaux de glace.



Le fort Joux.

Besançon, chef-lieu du département du Doubs, compte 47,000 habitants; c'est une place de guerre de première classe, et l'une des plus fortes de l'Europe. Le Doubs forme un repli qui l'enveloppe en très grande partie, et l'isthme par lequel on arrive à elle est couvert par un roc qui porte une citadelle facile à défendre, même avec une faible garnison. C'est un des beaux ouvrages de Vauban. Peu de villes ont des maisons aussi élégantes et aussi solidement bâties. L'entrée par la porte Taillée a quelque chose de bizarre et d'effrayant. Les Romains (l'antique *Vesontio* existait avant leur arrivée dans les Gaules) avaient ouvert une tranchée à travers le roc pour une route ou pour un aqueduc; les deux parois de cette tranchée, qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse, ont été réunies par une maçonnerie dans laquelle on n'a laissé qu'une voûte assez basse. On croit entrer dans une caverne. Besançon a un pont où l'on reconnaît le travail des Romains, ainsi que dans un bel arc de triomphe assez bien conservé. La cathédrale, dédiée à saint Jean, date du XIe siècle; elle possède une *Résurrection* de Vanloo, et un *saint Sébastien* de Fra Bartolomeo, l'émule de Raphaël. La ville a un grand luxe de fontaines; l'une d'elles représente l'apothéose de Charles-Quint. C'est la patrie de Victor Hugo et de Charles Nodier.

On cite les promenades de Besançon : celle de Chamars, sur l'emplacement de l'ancien champ de Mars des Romains : le jardin de Granvelle, qui a pris son nom du chancelier de Charles-Quint, au centre de la ville; enfin, l'allée du canal, dans le charmant vallon du Doubs, qui se prolonge jusqu'au village de Beurre.

La bibliothèque, qui renferme plus de cent vingt mille volumes et une curieuse collection de bustes; le musée Pâris, consacré aux antiquités; le musée de peinture, qui possède des œuvres magistrales que l'on n'est point habitué à rencontrer dans les collections de province, retiennent presque toujours le touriste à Besançon.

L'horlogerie est la principale industrie de cette ville; elle y occupe plus de quatre mille ouvriers.

Le voyageur qui de Besançon veut aller en Suisse va gagner la jolie petite ville de Pontarlier, peuplée de 5,000 habitants, une

des plus anciennes de la Franche-Comté, et qui cependant est aussi bien bâtie que régulièrement percée. Il passe par les gorges de la Cluse et de Verrières, sous le feu du fort Joux, citadelle regardée comme imprenable, et qui a servi de prison à Mirabeau, au fameux nègre Toussaint-Louverture, et au général Dupont, après sa funeste capitulation à Baylen. Je conseillerais à mon voyageur de suivre le Doubs jusqu'au point où il forme la ligne de frontière. Le Doubs entre dans le lac de Chaillaxon, et, peu après sa sortie, il se précipite, tout d'une masse et à pic, d'une hauteur de plus de vingt-sept mètres : c'est ce qu'on appelle le Saut du Doubs.

Nulle contrée en France ne possède plus de grottes à stalactites, et nous avons le choix entre celles des villages de Chassagne, ou de Chenecey, ou de Lods, ou de Rougemontot, ou d'Osselles; ces dernières ont le plus de réputation.

Au fond d'une vallée profonde, quoique très évasée, sur la Cuisance, s'élève la jolie ville d'Arbois (6,000 âmes). Les vignes qui tapissent le flanc des montagnes environnantes fournissent un vin blanc délicieux, dont la réputation serait encore plus grande s'il supportait mieux les longs voyages.

Puisque nous sommes sur ce sujet, je vous dirai qu'on fabrique dans le Jura beaucoup d'excellents vins de liqueur dits *vins de paille*. Ils sont ainsi nommés parce qu'avant de fouler le raisin on le laisse, après sa maturité, séjourner sur le cep, puis sur un lit de paille.

Poligny, détruite dans le IX[e] siècle par un incendie, est aujourd'hui une ville de 5,600 âmes; on la comptait alors comme une des plus considérables de la Franche-Comté. Prenons nos crayons, détournons-nous de quelques lieues, et allons dans un agreste vallon dessiner la chute de l'Ain. Une nappe d'eau de quarante-cinq mètres se dégage d'une masse de rochers qui la recouvre et semble sortir d'un aqueduc, et puis tombe, en formant plusieurs cascades, d'une hauteur de plus de seize mètres.

Lons-le-Saulnier (c'est-à-dire Lons le fournisseur de sel), population de 10,000 habitants, occupe le fond d'un bassin qui n'a plus que deux kilomètres de large, et qu'enveloppent des montagnes de trois à quatre cents mètres d'élévation, couvertes de vignes jusqu'à leur sommet. Le bâtiment de graduation (vous savez ce que c'est) pour l'évaporation de l'eau salée a trois ailes, et chacune n'a pas moins de quatre cents mètres de longueur.

Les sources salées abondent dans toute cette région. Les salines de Salins ont été vendues en 1844, par l'État, à M. de Grimaldi. Elles produisent 60,000 quintaux de sel par an. Les sources exploitées sortent d'une roche dolomitique; de grandes roues mettent en mouvement des pompes aspirantes qui montent l'eau versée, au moyen de tubes, sur un banc de sel gemme ayant de vingt-trois à vingt-quatre degrés de salure. Trois trous de sonde, poussés à deux cent cinquante mètres de profondeur, fournissent chacun 500 hectolitres par jour. La moitié des eaux est dirigée, par un conduit en fonte long de dix-sept kilomètres, sur la saline de l'Arc, établie en 1775. Outre le sel de cuisine, on fabrique dans cet établissement du chlorure de potassium et du sulfate de soude.

En 1855, M. de Grimaldi a fondé, dans la petite saline, un établissement de bains, alimenté par les eaux mères sodo-bromurées de l'exploitation. Cet établissement compte cinquante cabinets de bains. La piscine contient quatre-vingt-dix mètres cubes d'eau tiède; on peut s'y livrer à l'exercice de la natation. A ces bains on a ajouté, en 1859, un vaste établissement hydrothérapeutique.

Aux environs sont les ruines du château de Saint-Laurent-de-la-Roche, la tour de Charlemagne à Château-Châlons, avec les citernes vraiment remarquables de la vieille abbaye, et surtout le château d'Arlay, où l'on a trouvé des médailles et un pavé en mosaïque qui lui assignent une date bien antérieure aux temps féodaux.

Bourg, l'ancienne capitale de la Bresse, est une ville de plus de 14,000 âmes, assez bien percée et bâtie, très propre, parfaitement arrosée, mais triste et monotone. Son

église Notre-Dame, commencée au xve siècle, et achevée deux cents ans plus tard, a nécessairement subi les conséquences de ce long enfantement. Ogivale dans quelques-unes de ses parties, néo-grecque dans d'autres, elle manque de cet ensemble harmonieux qui constitue la principale beauté d'un monument. La façade, où s'étagent trois ordres d'architecture, est peut-être la partie la plus disgracieuse de cette église.

Nous verrons également à Bourg un obélisque élevé à la mémoire de Joubert, la statue de Bichat, par David (d'Angers), et la jolie promenade du Bastion.

Mais si la ville de Bourg, malgré les excellentes volailles qu'on nous y servira, ne mérite pas de nous arrêter longtemps, au village de Brou, qui n'est qu'à dix minutes de la ville, nous trouverons une des plus grandes merveilles de notre architecture nationale, l'église de Brou, construite par les ordres de Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien Ier, et tante de Charles-Quint. Cette princesse, dont la vie fut si agitée, fit reproduire de toutes parts la devise qu'elle avait adoptée : *Fortune, infortune, fortune.* Le portail se présente flanqué, au lieu de tours, de deux pignons beaucoup plus bas, et l'on compte, sur le développement de la façade, un seul porche, lequel a de chaque côté deux grandes fenêtres à ogives qui descendent jusque près du sol; l'arc du porche est surbaissé. Sur cette façade, en guise de pilastres, sont accolés des arcs-boutants. Tout cela est orné d'une profusion de petites statuettes dans des niches et d'arabesques d'un goût exquis. Du centre de la croisée s'élève une jolie tour carrée surmontée d'une lanterne. A l'intérieur, on a ménagé toute la magnificence pour le chœur, où l'on a prodigué le plus beau marbre de Carrare et les plus riches vitraux. Là sont trois splendides mausolées : à droite, celui de Marguerite de Bourbon, femme de Philippe II, prince de Savoie, qui fit le vœu de bâtir l'église; à gauche, celui de Marguerite d'Autriche, sa belle-fille, qui accomplit le vœu; et, au milieu, celui de Philibert le Beau, mari de Marguerite d'Autriche, qui est représenté deux fois, mort et agenouillé. Les modèles de ces trois tombeaux avaient été faits par Michel Colombe, sculpteur de Tours; mais les monuments ont été exécutés par deux artistes flamands, van Boghem, maître maçon, constructeur de l'église, et Conrad Meyt, sculpteur.

Une singularité de cette église est le cadran solaire qui est tracé sur le pavé au-devant de sa grande porte. Construit au xvie siècle, il a été restauré en 1757, par les soins de l'astronome Lalande, qui eut Bourg pour lieu de naissance. Les douze chiffres des heures sont distribués à la circonférence d'une ellipse, qui a son grand axe dans la direction de l'est à l'ouest. Une ligne indiquant le méridien traverse l'ellipse du nord au sud, et sur cette ligne sont distribués les noms des douze mois de l'année. Vous vous placez sur le nom du mois courant, et vous devenez l'aiguille du cadran : votre ombre se projette sur un des chiffres tracés à la circonférence de l'ellipse, et ce chiffre indique l'heure aussi exactement qu'elle vous serait donnée par un autre cadran solaire.

De Bourg à Lyon, le trajet est peu intéressant. Dans nos premiers voyages, nous sommes allés de Lyon à Genève, en passant par le défilé que garde le fort de l'Écluse; revenons de Genève à Paris en prenant par Gex, petite ville qui ne compte, à vrai dire, qu'une seule rue. Dans les environs est la ferme de Naz, qui depuis plusieurs années donne les mérinos dont la laine est la plus belle. Nous élevant peu à peu sur les terrasses de la chaîne du Jura, venons chercher, au village de la Vatay, le passage de la Faucille. Du point le plus élevé de ce passage, nous jetterons un regard sur deux cantons de la Suisse, Vaud et Genève. Nous sommes ici à une hauteur de plus de douze cent cinquante mètres, et, sur le côté, le sommet du mont Dôle gêne notre vue. Quittons la route et montons environ quatre cent cinquante mètres de plus; cette fois nous sommes sur le point le plus élevé du Jura. Cette cime est une arête de cinq cents mètres et très étroite au sud; du côté des Alpes, la pente est presque à pic. On assure que d'ici,

par un temps parfaitement clair, nous pourrons découvrir six lacs : ceux de Genève, d'Annecy, du Bourget, de Joux, de Morat et de Neufchâtel. La longue suite des sommets des Alpes, à partir du Dauphiné jusqu'au Saint-Gothard, est là devant nous. A sa double cime chenue, et surtout à sa masse, nous reconnaissons le mont Blanc, le géant parmi tant de monts géants. En nous tournant vers la France, notre regard planera sur un horizon de cent soixante kilomètres. Nous reconnaissons les sommets du Jura qui fuient, en s'abaissant par terrasses parallèles au cours du Doubs, et par delà nous distinguons, dans la basse plaine, les différents foyers d'habitation entre Dôle et Dijon.

De l'autre côté du passage de la Faucille, nous trouverons les Rousses; c'est le village le plus haut placé dans les montagnes. Au-dessus on ne voit plus que quelques rares auberges et des chalets. L'église des Rousses offre une particularité assez curieuse : chacune des deux pentes de son toit déverse l'eau, quand il pleut, dans des directions opposées : une partie de cette eau va se perdre dans l'Océan, et l'autre partie dans la Méditerranée.

Morez ou Morey est un gros bourg d'environ 5,500 habitants, au fond d'une gorge très longue, et qui laisse à peine assez d'espace pour la route et les deux rangées de maisons. Les montagnes sont à pic et nues jusqu'à la hauteur de quatre cents mètres, où leur cime s'arrondit et se couvre de sapins, pour former un second rideau d'une élévation à peu près égale. Par bonheur, la gorge se contourne au nord du bourg, et il se trouve ainsi protégé contre la bise; l'ouverture la plus large, située au sud, reçoit le soleil pendant la plus grande partie du jour. Morez, qui n'était, il y a moins d'un siècle, qu'un pauvre hameau, s'est transformé en un bourg remarquable par la beauté de ses maisons; et cela, parce que ses habitants ont su tirer un admirable parti du cours d'eau qui le traverse. Ce cours d'eau donne le mouvement et la vie à une foule d'usines : forges, moulins, fileries de fer, filatures de coton, etc. La principale industrie de Morez est la fabrication des tournebroches, des verres de lunettes et des horloges communes. On compte par milliers les articles de cette espèce qui sortent annuellement de ses ateliers.

Champagnole est une jolie petite ville de plus de 3,000 âmes, qui, détruite par un incendie, en 1798, a été entièrement rebâtie à neuf. Beaucoup de ses maisons sont cependant recouvertes de planchettes de sapin, nommées tavelles, comme c'est l'usage dans toutes les villes de l'intérieur du Jura. J'aime mieux le fer battu de leurs clochers, la lumière y joue d'une manière agréable : c'est comme une flaque d'eau qui anime le paysage.

Ici nous disons adieu aux forêts de sapins, et nous rentrons dans le pays de plaine. Je vous dois quelques détails sur la vie de ces montagnards que nous quittons. Du 1er juin au 9 octobre, jour de la Saint-Denis, on habite le chalet dans les pâturages élevés. C'est une légère construction en bois; à l'intérieur est une chambre d'habitation et une autre pour y placer les fromages faits. Le chalet est au centre de trois à quatre cents arpents de pâturages, quelquefois entourés d'un petit mur en pierres sèches. Les vaches y paissent en liberté, sans jamais coucher sous le hangar qui touche au chalet. Elles n'y viennent que pour se faire traire, attendant patiemment leur tour, et repartant ensuite. On compte un berger pour quinze vaches, et un faiseur de fromages pour quatre-vingts. Ces fromages sont une imitation de ceux de la vallée de Gruyères, en Suisse.

Le jour venu de quitter les pâturages, on descend dans le fond des vallées, et l'on rentre au village. Les habitations sont solidement bâties, mais peu élevées. C'est un long bâtiment carré, fort aplati, construit en pierre et en chaux. Sur le toit en planches sont posés, çà et là, de gros blocs de roche, pour offrir de la résistance au vent. (L'architecture est ici bien moins avancée que dans les montagnes de la Suisse.) Les hommes et le bétail logent ensemble sous le même toit. Au centre est ménagé pour les hommes un carré de trois à quatre mètres

sur chaque face, et au-dessus le tuyau de la cheminée. De ce carré partent deux crèches jusqu'aux deux bouts de cette grande halle, et à ces crèches le bétail est attaché sur un double rang, tête contre tête. Le sol est planchéié de manière que les urines s'écoulent par-dessous. Le plafond est à environ deux mètres du plancher, et supporte la provision de fourrage pour l'hiver. Souvent l'habitation est recouverte entièrement par les neiges. La porte et les fenêtres sont solidement fermées, et c'est alors par le tuyau de cheminée qu'on entre et qu'on sort. Ce tuyau se ferme par une trappe à bascule, et à l'aide d'une perche on tient ouvert, pour livrer passage à la fumée, le côté opposé au vent. On vit enfermé de la sorte quelquefois pendant six semaines. Les grands parents ont un mauvais lit ou deux près de la cheminée, les autres personnes couchent dans le grenier à fourrage.

Dans la montagne, on trouve encore des familles qui, depuis plusieurs siècles, portent les mêmes prénoms, se marient entre elles, font de leur second fils un prêtre, ou de leur aîné un magistrat; tandis que les autres enfants, demeurés au logis paternel, le rebâtissent à mesure qu'il s'écroule, sont servis par leur mère ou par leurs sœurs, et continuent après leurs aïeux le trafic du buis ou des fromages. Dans les archives de plus d'une de ces chaumières, on conserve quelque lettre de noblesse octroyée par les archiducs Albert et Isabelle, ou l'anneau pastoral d'un ancêtre, qui fut évêque, ou les œuvres de quelque ancien docteur, membre de la famille.

Dôle est une ville de 11,000 âmes, assise sur le penchant d'une colline, et entourée de coteaux vignobles. Elle est assez bien bâtie. De l'esplanade de Saint-Maurice on jouit d'une vue magnifique. Le mont Blanc, le Jura, la forêt de Chaux, la vallée du Doubs forment un panorama aussi varié qu'étendu. Le maître-autel de la cathédrale est orné de colonnes et de statues de marbre blanc. Une charmante statue d'enfant décore une fontaine. C'est l'œuvre d'Attiret, qui naquit à Dôle, et que ses compatriotes ont laissé mourir de faim. Dôle est une ville d'une haute antiquité, qui a conservé quelques vestiges d'un amphithéâtre romain et les débris d'un aqueduc. Elle avait un parlement, des écoles, et le titre de capitale de la Franche-Comté, lorsque, après sa conquête, Louis XIV transféra tous ces avantages à Besançon, qui avait été ville libre et impériale jusqu'en 1652. C'est à Dôle que commence le canal qui par le Doubs unit les eaux du Rhin avec celles de la Saône, et par conséquent du Rhône et aussi de la Seine.

Nous sommes à Auxonne, ville de 6,000 âmes. Voyez-vous ce pont sous lequel coule la Saône? On y arrive par une longue chaussée qu'on a eu la précaution de percer de trente-deux arches; c'est que plusieurs fois dans l'année la Saône grossit d'une manière formidable et couvre toute la basse campagne. Un nouveau pont en tôle a été construit pour le service du chemin de fer. Ce pont remarquable se compose de neuf travées. Vauban a construit les remparts d'Auxonne; on y entretient un arsenal de construction et des magasins à poudre. C'est une de nos places d'approvisionnement militaire. Auxonne forma longtemps une suzeraineté indépendante; les sires d'Auxonne se qualifiaient comtes; en 1532, cette suzeraineté fut réunie au duché de Bourgogne.

D'Auxonne nous gagnons Dijon, et ensuite Paris.

VINGTIÈME VOYAGE

ILE DE CORSE

Bastia. — Corte. — Ajaccio. — Bonifacio. — Calvi.

Nous avons achevé notre tour de France, mes enfants, et pourtant notre tâche n'est pas finie; la soirée est trop peu avancée pour que nous n'entreprenions pas un dernier voyage, qui ne sera pas le moins intéressant : c'est celui de la Corse. La Corse portait dans l'antiquité les noms de *Thérapné* et de *Cyrnos*. Carthage y eut des établissements. Rome se fit céder cette île en 238 avant Jésus-Christ; mais elle eut sans cesse à combattre les révoltes des indigènes. La Corse demeura cependant à l'empire romain, quoiqu'elle ne fût guère qu'un lieu d'exil. Au VIIIe siècle elle devint à peu près indépendante, quoique comprise un instant dans l'empire de Charlemagne. Dans la suite, les papes se déclarèrent souverains de la Corse. En 1071, Urbain II la vendit aux Pisans; Gênes leur disputa cette concession, et finit par s'en emparer en 1481. Le traité de Cateau-Cambrésis leur en garantit la possession, contre laquelle les Corses protestèrent par des soulèvements perpétuels. En 1736, le baron de Neuhoff, né à Metz, et résident de l'empereur Charles VI à Florence, sut persuader aux insurgés de le proclamer roi sous le nom de Théodore Ier; mais au bout de huit mois il fut forcé de prendre la fuite. Après quelques autres tentatives infructueuses, il mourut à Londres, où ses créanciers l'avaient retenu sept ans en prison. Paoli, dont le père avait combattu sous Neuhoff pour l'indépendance nationale, élevé par lui dans l'exil et dans la haine des Génois, prit part à une nouvelle tentative de la Corse, et y déploya un grand caractère. Gènes, se voyant dans l'impossibilité de conserver sa conquête, la céda à la France, qui finit par la soumettre, malgré la résistance de Paoli, forcé de se réfugier en Angleterre. Plus tard la France l'appela à commander son pays avec le titre de lieutenant général; mais, s'étant brouillé avec la Convention, il offrit la Corse à l'Angleterre, qui l'accepta sans en donner toutefois la vice-royauté à Paoli, mais qui ne put la conserver. La Corse fut d'abord divisée en deux départements, le *Golo* et le *Liamone*, qui, en 1811, furent réunis en un seul.

Cent dix-huit myriamètres séparent Bastia de Paris. Cette fois, nous devons nous mettre en mer. Courons nous embarquer à Marseille. Avant de débarquer sur la plage, voyez-vous ces vieilles tours qui s'élèvent de distance en distance? Une cinquantaine environ sont réparties sur toute la circonférence de l'île, qui, vous le savez, a cent soixante-huit kilomètres de longueur sur soixante-douze dans sa plus grande largeur. Ces tours

furent élevées dans le XVIe siècle par les Génois, sur la demande des habitants, pour s'opposer aux spoliations des corsaires barbaresques. Dans chacune d'elles un gardien avait à ses ordres un caporal et trois soldats. A l'approche d'un navire suspect, on allumait des feux sur ces tours, et le rivage se couvrait bientôt d'une force suffisante pour repousser l'attaque.

Bastia est la plus forte place de guerre de la Corse. Cette ville, dont la population dépasse 21,000 habitants, bâtie en amphithéâtre autour de son port, est la cité la plus industrielle et la plus commerçante de toute la Corse. Son port, assez resserré, et d'une entrée difficile, reçoit en ce moment d'importantes améliorations. On achève la construction d'une nouvelle jetée, et l'on fait sauter les rochers qui, dans le port même, gênent les mouvements des navires.


Corte.

Bastia possède le long de la mer, du port à la place Napoléon, un assez beau quai. La place Napoléon elle-même est spacieuse et bordée de belles constructions. Au milieu s'élève la statue de Napoléon Ier, costumé à l'antique, c'est-à-dire très peu vêtu. On reproche, non sans raison, à cette œuvre un défaut capital : on dirait que l'artiste, en donnant à Napoléon le Grand la carrure et les muscles d'un Milon de Crotone, n'a songé qu'à personnifier la force matérielle, au lieu de personnifier un des plus grands génies des temps modernes.

La partie basse de Bastia, celle qui descend vers le port, est irrégulière, malpropre et coupée de rues étroites et déclives; mais le nouveau quartier, presque entièrement composé de constructions modernes, est beaucoup mieux percé. La rue Traverse, ou la Traverse, comme on l'appelle, qui, partant du palais de justice, édifice à colonnes de marbre récemment terminé, se prolonge jusqu'à la place Napoléon, avec sa spacieuse chaussée, ses larges trottoirs, ses maisons vastes et très élevées, ne serait pas déplacée même dans une belle ville du continent. Dans le voisinage de Bastia, nous pourrons visiter une usine métallurgique du premier ordre, celle de Toga.

En suivant la grande route qui traverse l'île, sillonnée dans le sens de sa longueur par une chaîne de montagnes dont plusieurs sommets dépassent deux mille mètres, nous trouverons le village de Biguglia, sur l'emplacement occupé jadis par Mariana, qui fut capitale alors que les Pisans commandaient dans l'île. Biguglia conserva ce titre jusqu'en 1380, époque où fut construit le premier bastion qui donna naissance à Bastia. La vieille tour de la Mortalo est le seul reste d'un château important. Ne voyez-vous pas dans cette rivière du Golo quelque chose de semblable à nos rivières du continent? La Corse n'a que des torrents qui roulent des cailloux sur un fond de rochers et qui sont presque tous guéables en été. Jamais on ne s'avisa de leur confier une barque.

On arrive à Corte, située sur un monticule très escarpé, au centre d'une vallée couverte de jardins, de vignes et d'oliviers, par une belle avenue.

Ne vous attendez pas à trouver à Corte une ville régulière. Dans la construction des anciennes maisons, on ne s'est assujetti à aucun alignement; chacun avait posé son habitation et enclos sa propriété de murs ainsi qu'il lui

avait plu. On comprend comment avec une pareille disposition il est difficile, à moins de faire table rase, de donner un peu de régularité à l'ensemble de Corte. En attendant qu'on remette Corte à neuf, on a élevé des deux côtés de la grande route, qui passe au pied de l'ancienne ville, perchée sur son rocher, d'assez belles maisons, et l'on a formé ainsi une rue nouvelle, droite et d'une largeur suffisante. Cette rue deviendra évidemment le noyau de la cité moderne. Un aqueduc de quatre kilomètres amène des eaux limpides et abondantes. Dans les environs de Corte, la vallée de Morosoglia est célèbre dans les annales de la Corse. C'est là que se tenaient les consultes ou assemblées générales de la nation, quand la nation était libre, ou alors qu'elle se réveillait pour chasser ses oppresseurs. Au village de ce nom naquit Paoli. Si l'on veut étudier les mœurs corses dans leur simplicité primitive, il faut visiter, à quelque distance à l'ouest de Corte, la vallée de Niolo. Là se retrouvent encore, portées au plus haut point, l'abnégation de la femme et la soumission absolue au chef de la famille; l'hospitalité considérée comme devoir sacré; tout autre travail que la garde du bétail ou la récolte du vin et des olives regardé comme peu digne; et, par-dessus tout, le culte de l'honneur de la famille. Là seulement quelques femmes ont conservé l'ancien costume. Une toque de velours noir, bordée par les cheveux en deux tresses, forme la coiffure; la chemise boutonnée jusqu'au menton tient lieu de fichu; la robe est de drap bleu, chamarrée de velours, ouverte à la poitrine, et forme une sorte d'amazone. Les femmes mariées ajoutent une jupe légère, qui se relève par derrière et se ramène sur la tête. Le paysan corse porte une culotte, des guêtres, une veste et un bonnet pointu d'un drap grossier de couleur brune, avec une ceinture rouge. Ce drap est un tissu fait par les tisserands des villages. Il y joint par le mauvais temps un *pilone*, espèce de long et ample caban à capuchon, protégeant le corps tout entier et parfaitement imperméable.


Types de Corses.

Ajaccio se glorifie d'avoir donné le jour au héros de notre siècle. La maison où Napoléon Bonaparte naquit, le 15 août 1769, est de modeste apparence; elle a trois étages, et six fenêtres par étage sur sa façade. Dans le salon où sa mère le mit au monde, le jour de l'Assomption, au retour de la messe, on a placé un beau portrait en pied par Gérard; l'empereur est représenté en costume impérial. Rien n'existe plus du mobilier de cette époque. Non loin de là, dans les *melelli*, un jardin d'oliviers, est un vieux chêne sous lequel l'enfant se plaisait à jouer, à l'ombre duquel le jeune officier revint rêver pendant le seul et court loisir qu'il ait goûté de sa vie, alors que, ses études terminées, il se préparait à commencer son active carrière.

Dans la cathédrale, qui est de la belle architecture italienne du XVIe siècle, et que surmonte une élégante coupole, on nous montrera la cuve en marbre blanc où il a reçu le baptême, près de deux ans après sa naissance.

Ajaccio, chef-lieu de préfecture (la cour d'appel siège à Bastia), assise vers le fond d'un golfe qui, par l'éclatante lumière dont il est inondé, par la transparence de ses eaux, par le caractère du paysage se déroulant autour de lui, rappelle à tous les voyageurs le fameux golfe de Naples, est de toutes les villes de la Corse celle où je préférerais me

fixer. L'espèce de boulevard qui unit la place du Diamant à la mer, la place du Diamant elle-même, le cours se soudant à la route de Bastia offrent comme habitation et comme promenade des agréments que l'on trouverait réunis dans peu de villes du continent.

Au sud d'Ajaccio, nous rencontrerons Sartène, ville de 4,000 âmes, qui n'offre rien de particulier, et, à l'extrémité de l'île, Bonifacio, bâtie sur un rocher calcaire, avec de bonnes fortifications.

Le port de Bonifacio est profond et sûr; malheureusement il est peu fréquenté et aussi désert que la ville elle-même. Bonifacio possède quatre églises, dont aucune n'est remarquable sous le rapport monumental; mais elles nous donneront une idée de la manière dont sont disposées et ornées les églises de l'Italie. Saint-Dominique appartenait autrefois aux templiers. C'est un lourd vaisseau gothique, dont les murs ont conservé un grand nombre d'armoiries appartenant aux chevaliers de l'ordre.

Au-dessous de Bonifacio, et dans le promontoire même sur lequel la ville est bâtie, s'ouvrent des grottes profondes, baignées par la mer; on ne peut par conséquent les visiter qu'en canot. C'est une des plus curieuses promenades qu'on puisse faire en mer. Les plus grandes et les plus intéressantes de ces cavernes sont celles de Sdragonato, de Saint-Barthélemy et de Monte-Pertusato. Cette dernière perce de part en part la montagne du même nom; c'est plutôt une immense galerie souterraine qu'une grotte proprement dite.

Près de Bonifacio, dons le détroit qui sépare la Corse de la Sardaigne, on nous montrera l'îlot de Lavezi, où vint se briser en mille morceaux la frégate *la Sémillante :* naufrage épouvantable qui coûta la vie à toutes les personnes du bord, et fut un des plus navrants épisodes de la dernière guerre de Crimée.

Toujours en suivant la grande route que nous tenons depuis Bastia, et qui fait le tour de l'île nous trouverons d'abord, sur la côte orientale, Porto-Vecchio, gros bourg que les fièvres paludéennes rendent inhabitable pendant trois mois de l'année, et dont les habitants émigrent en masse dès la fin de juin. Devant Porto-Vecchio, que le dessèchement des marais qui l'environnent assainirait certainement, s'ouvre un golfe magnifique que la nature semble avoir disposé pour la création d'un port capable de recevoir et d'abriter la plus grande flotte du monde.

Un peu plus loin, à l'embouchure du Tavignano, sont les ruines d'Aleria, ancienne cité romaine. On reconnaît les débris d'une maison prétoriale, que les habitants nomment *casa reale* (la maison royale), et les vestiges d'un cirque construit pour une population de 12 à 15,000 âmes. On attribue aussi aux Romains la construction des bains du village de Piétrapola, où sont des sources minérales.

Tout à fait au nord de l'île, presque à l'extrémité du cap Corse et sur son point le plus élevé, on voit une vieille tour, dont la base est entourée de chênes verts et d'un torrent qui roule au fond d'un précipice. De sa plateforme on jouit d'une admirable vue sur les deux mers. On la désigne sous le nom de *Tour de Sénèque*. La tradition prétend que Sénèque y passa les six années pendant lesquelles le pouvoir ombrageux de Messaline le tint relégué en Corse.

Sur la côte occidentale, trois villes méritent à différents titres que nous nous occupions d'elles.

Saint-Florent, anciennement entourée de murailles, n'est plus qu'un bourg sans importance, quoique placé au fond d'une vaste baie et dans une situation avantageuse pour le commerce maritime. L'humidité et l'insalubrité de l'air, insalubrité uniquement causée par les marécages qui l'environnent, ont beaucoup contribué à arrêter les développements que la position de Saint-Florent semblait lui promettre.

L'Ile-Rousse. A la place qu'occupe en ce moment cette jolie petite ville, il n'existait en 1758 que quelques maisons. C'est vous dire que c'est une ville presque neuve, et par conséquent beaucoup plus régulière et beaucoup mieux bâtie dans son ensemble qu'aucune ville de la Corse. L'Ile-Rousse est le grand marché de la Balagne, la partie de la Corse la mieux cultivée, la plus peuplée et la plus

riche en oliviers. C'est à l'Ile-Rousse que se font presque toutes les importations et les exportations de la contrée. Si rien ne vient entraver la prospérité naissante de cette ville, elle deviendra un des principaux centres du commerce de la Corse. Son port a reçu de grandes améliorations. On a élevé, sur le rocher auquel la ville doit son nom, un phare dont la construction fait le plus grand honneur au jeune ingénieur Berthomieux, qui l'a terminé depuis quelques années.

Calvi, chef-lieu d'arrondissement, est une ville qui tombe en ruines : c'est à ses dépens que l'Ile-Rousse grandit et développe ses relations commerciales, justifiant ainsi les paroles prophétiques du général Paoli, qui s'écriait en voyant s'élever par son ordre ses premières maisons : « J'ai planté des potences pour pendre Calvi ! » Calvi s'était donnée aux Génois, et Paoli avait juré la perte de la cité qui trahissait la cause nationale.

La population de la Corse, qui s'élève à 260,000 âmes se partage un territoire qui nourrirait un million d'habitants. En Corse, tout le monde possède ; le berger a droit au croît de la moitié du troupeau dont il est gardien. Ces bergers errent l'été dans la montagne, l'hiver dans la plaine et les vallons, tantôt seuls, tantôt plusieurs ensemble, mais toujours suivis de la famille. Quelquefois ils se construisent une cabane, qu'ils abandonnent pour en aller construire une autre ailleurs ; assez souvent ils passent la nuit en plein air, vivant du lait de leurs chèvres, de châtaignes et de gibier, glorieux quand la balle de leur fusil atteint quelqu'un de ces agiles mouflons qui franchissent facilement, d'un roc à l'autre, un espace de six mètres. Le mouflon est un bélier sauvage, que Buffon considère comme le type originel des diverses variétés du bélier domestique. Il a le poil de couleur noire au lieu de laine. Les moutons corses sont tous noirs ; un mouton blanc est une rareté ; leur chair est succulente, mais leur laine est courte et rude. Les chèvres sont fort nombreuses et d'une espèce très belle. Le paysan le moins aisé a un petit jardin potager près de sa maison, et un enclos en dehors du village ; il a un cheval (les chevaux corses sont extrêmement petits, mais vifs et intelligents), une ou deux chèvres, et autant de cochons. Le cheval ne sert que de monture ; on emploie pour les transports l'âne ou le mulet. Le gros bétail, mal soigné, est de petite taille ; la vache donne peu de lait ; la chair du bœuf est dure. La terre produit en abondance, et presque d'elle-même, d'excellents vins, l'olive, l'orange, la grenade. On échange une partie de ces trésors faciles, et sept à huit mille Italiens du pays de Lucques viennent cultiver les céréales moyennant salaire. Les bergers sont presque les seuls Corses qui daigneront ensemencer un *mâquis*. On appelle ainsi les landes couvertes de bruyères et d'arbustes, par exemple l'arbousier, le laurier, le ciste, le myrte, etc., qui croissent à une telle épaisseur que le cerf et le mouflon eux-mêmes ont peine à s'y frayer un passage. On met le feu au mâquis, et, après que la pluie a rendu la cendre un peu compacte, on donne une sorte de labour et l'on ensemence. La récolte faite, on abandonne le fonds, où les arbustes reparaissent de toutes parts ; le berger ne manque pas d'amener son troupeau, qui se repaît de ces jeunes pousses, ce qui n'empêche pas le mâquis de reprendre en peu de temps son ancienne vigueur.

Je terminerai notre rapide excursion en Corse en vous faisant lire un fragment d'une étude sur la Corse, qui vous donnera des notions exactes sur les bandits corses, dont vous avez si souvent entendu parler.

« Tout le monde, dit M. de Chavannes, sait à peu près ce qu'il faut entendre par banditisme, lorsqu'il s'agit de la Corse. Le théâtre, le roman, ont exploité cette mine féconde en incidents dramatiques, dont M. Prosper Mérimée a tiré deux petits chefs-d'œuvre : *Matteo Falcone* et *Colomba*. Mais ce qu'on ignore plus généralement, c'est la situation exceptionnelle, anormale, que le banditisme a faite à la Corse. Si, malgré son admirable climat, la fertilité de son sol, les richesses naturelles qu'elle contient, l'esprit vif de sa population, la Corse mise en parallèle avec les autres départements français, n'a encore ni industrie, ni commerce, ni agriculture ; si elle tire du continent une foule d'objets et de denrées

qu'elle devrait, au contraire, produire et même exporter, la faute en est uniquement au banditisme. Si la partie centrale de l'île est encore, à quelques rares exceptions près, telle qu'elle est sortie des mains du Créateur; si la Corse, département français situé à seize heures de Toulon, à huit heures de Livourne, est restée jusqu'à ces derniers temps en dehors du courant civilisateur, ne nous en prenons qu'au banditisme. Le banditisme, en effet, était une espèce de rempart élevé autour de l'île, où tout progrès, toute amélioration lisait, en caractères menaçants : *On n'entre pas!* Avec le banditisme, la société en Corse n'existait pas ; car partout où la force domine la loi, où le premier venu peut s'arroger et cumuler les fonctions de juge et de bourreau, sans que physiquement, ou du moins moralement, la population en masse s'élève contre lui, c'est le règne de la barbarie, y eût-il dans le pays les formes extérieures d'une société organisée selon les idées modernes.

« Aujourd'hui, grâce à la loi faite exprès pour la Corse, qui défend à tout homme de sortir de chez lui avec une arme quelconque, le banditisme rend le dernier soupir. Quelques meurtriers errent encore dans les mâquis, mais c'est un accident : les cours d'assises, sur le continent, comptent aussi des réfractaires...

« Comment, en effet, l'agriculture aurait-elle prospéré dans un pays où toute habitation isolée était impossible, à moins d'en faire une forteresse ; où beaucoup de propriétaires, loin de pouvoir vivre sur leurs domaines, restaient dix ans sans oser se rendre dans les champs, qu'ils apercevaient de la ville, d'où il leur était défendu de sortir? dans un pays où un ennemi se vengeait sans honte sur la culture d'un homme qu'il tâchait de ruiner, en attendant l'occasion de lui planter une balle dans la tête? Comment une population rurale, ne quittant le fusil que pour manger et dormir, usant la moitié de sa vie à tendre des embuscades et l'autre moitié à se garer contre elle, eût-elle pris ces habitudes d'ordre et de travail sans lesquelles il n'y a point de cultivateur? Comment dans un pays où le courage, la justesse du coup d'œil classaient seuls un individu dans l'opinion publique, le travail aux allures pacifiques n'eût-il pas été méprisé et confondu avec la servitude? Sur le continent, dans le bon temps de l'épée, tout travail n'était-il pas une dégradation, le lot du manant? Seule, l'épée qui détruit était vraiment noble!

« Voyait-on alors, comme aujourd'hui, des gentilshommes diriger personnellement, sans croire déroger, l'exploitation d'une terre, et aussi fiers d'une médaille obtenue au concours de Poissy que de leur écu armorié? Eh bien, le travail est encore vu en Corse du même œil qu'il était envisagé il y a deux siècles par notre noblesse. On ne s'y livre qu'en rougissant; et ceux qui le peuvent, au prix même des plus durs sacrifices, font bêcher leurs champs par les Lucquois, sobres et laborieux mercenaires, considérés comme des ilotes, qui, tous les ans, viennent par milliers prélever un lourd impôt, moins sur la paresse que sur les préjugés de la population corse. »

Depuis quelques années, depuis que la loi sur le port des armes a produit ses effets, une révolution complète s'est accomplie dans les mœurs corses. De nombreuses routes, dont le réseau se développe tous les jours, d'immenses travaux d'assainissement, les efforts d'une administration ferme et intelligente, l'assoupissement d'anciennes rivalités, les encouragements et les facilités offertes à l'agriculture par le gouvernement, les tendances industrielles de l'époque sont autant de causes qui, chacune dans leur action, concourent activement à la régénération de cette île, appelée à devenir tôt ou tard la perle de la Méditerranée.

VINGT ET UNIÈME VOYAGE

PARIS[1]

Le Paris ancien. — Fontaines, ponts, boulevards. — Palais. — Églises. — Monuments civils.

J'ai à vous proposer, mes chers enfants, maintenant que nous avons achevé notre tour de France, un voyage qui vous suprendra peut-être : c'est celui de Paris. Vous riez ! Sans doute vous vous imaginez bien connaître la ville que vous habitez? Vous seriez fort surpris cependant de tout ce qu'un étranger, venu exprès pour visiter cette ville, pourrait vous apprendre à son sujet. Combien de choses y sont que vous n'avez jamais vues ! Combien de monuments devant lesquels vous avez passé sans jamais les examiner, et dont vous ne pourriez ni dire la date ni l'origine! N'est-il pas honteux pourtant de ne pas mieux connaître ce qui nous entoure? Aussi, cette fois, c'est un véritable voyage que nous allons entreprendre, et, mes notes à la main, nous visiterons Paris en détail ; je crois que c'est la manière la plus amusante de terminer notre entreprise. Mais dans cette excursion nous aurons, hélas ! bien des ruines à contempler avec tristesse, bien des monuments à pleurer, en maudissant la rage furieuse des barbares qui ont promené partout les torches de l'incendie au moment où l'armée reprenait Paris sur la Commune, en 1871. Je n'en décrirai pas moins ces monuments comme s'ils existaient encore, pour vous montrer la grandeur des pertes irréparables que nous avons faites, et je terminerai en vous signalant ceux de ces chefs-d'œuvre de l'art qui ne subsistent plus.

I. — Le Paris ancien.

L'île de la Cité formait à elle seule, lors de l'invasion romaine, la ville que César nomme *Lutetia*, Lutèce ; quelques parties même de l'île restaient encore en culture. Les maisons, sortes de cabanes, petites, couvertes en roseaux, étaient éparses çà et là. En l'an 54 avant Jésus-Christ, César y convoqua une assemblée des chefs des différents peuples de la Gaule. Jugeant cette île de la Seine propre à servir de base à ses opérations militaires, il y fit construire des maisons plus commodes, ainsi que deux grosses tours, sur les deux rives opposées, pour défendre l'abord des deux ponts en bois par lesquels on y arrivait. Une inscription du temps de Tibère, découverte dans le siècle dernier, fait mention de marchands bateliers du territoire des Parisiens, qui formaient

[1] La partie historique de ce voyage est presque entièrement tirée de l'*Histoire de Paris*, par M. Eugène de la Gournerie.

une communauté à Lutèce. Vers l'an 360, Julien y fut proclamé *imperator* et *auguste* par ses soldats. Il habitait, auprès de la ville, sur la rive gauche, le palais des Thermes, dont il existe encore quelques restes.

Ces débris, précédés aujourd'hui d'un joli *square* qui les relie au boulevard Saint-Michel, sont connus sous le nom de *Thermes de Julien*, mais remontent, selon toute apparence, à Constance-Chlore. La disposition des matériaux et l'ornementation de l'architecture semblent du moins indiquer clairement les premières années du IVe siècle. N'était-il pas naturel, en effet, qu'au moment où Dioclétien couvrait le Quirinal de ses Thermes gigantesques, Constance-Chlore, son collègue, cherchât à rivaliser avec lui de splendeur et de magnificence dans les solitudes transalpines ?

Les Thermes de Lutèce rappelèrent donc les Thermes de Rome. Ce fut le même luxe, la même grandeur, la même hardiesse ; Julien de Hauteville nous les représente encore, vers la fin du XIIe siècle, dominant et embrassant la montagne de leurs constructions majestueuses, « dont les cimes, s'écrie-t-il, touchent aux cieux et les fondements à l'empire des morts. »

Une place publique, située aux environs du carrefour Saint-Michel, de vastes jardins s'étendant jusqu'à Saint-Germain-des-Prés et jusqu'à la Seine, et un camp dont quelques fouilles récentes indiquent l'emplacement dans la partie orientale du jardin du Luxembourg, servaient de complément à cette somptueuse habitation.

Quant aux Thermes proprements dits, ils comprenaient à la fois, dans les mœurs romaines, un palais, des salles publiques pour les bains, une bibliothèque et quelquefois une palestre ; c'est ce qui explique l'étendue des substructions que l'on rencontre au fond des caves d'un grand nombre de maisons du quartier de la Sorbonne. La salle grandiose qui seule est demeurée intacte paraît avoir été destinée aux bains froids : c'est le *frigidarium*. Elle recevait les eaux de l'aqueduc d'Arcueil par quatre tuyaux en terre cuite, dont les orifices sont encore visibles au fond de trois niches pratiquées dans la paroi méridionale de l'édifice.

Près de cette salle était le *baptisterium* vaste piscine de dix mètres de longueur où les baigneurs pouvaient se plonger et nager. La cour actuelle formait le *tepidarium* ou bain tiède, et dans son prolongement se trouvait le fourneau ou *hypocauste*, accompagné de petits escaliers de service qui existent encore.

Le *frigidarium* est toutefois la seule partie de ce monument qui puisse donner une idée complète de son architecture. Seul il a conservé sa large voute, qui s'élève à quinze mètres au-dessus du pavé et dont les retombées sont soutenues par des proues de navire. Il est remarquable que cette voûte a résisté et à l'action dissolvante de quinze siècles et au poids d'un jardin qui, il y a trente ans encore, la recouvrait de ses cultures et de ses grands arbres.

La maçonnerie du palais des Thermes se compose d'un appareil carré mêlé de chaînes de briques superposées symétriquement et recouvert de stuc. Les faces des murs du *frigidarium* sont décorées de trois grandes arcades ; celle du milieu est la plus haute, et sur le mur méridional elle se transforme en niche semi-circulaire. Au-dessous de la salle s'étendent divers etages de souterrains qui formaient de vastes dépendances et dans lesquels on voit un bel aqueduc. Le *tepidarium* était orné de niches alternativement rondes et carrées. Telles sont les seules données qui nous restent sur ce monument, dont la majesté et l'importance contrastent si vivement avec le tableau des cahutes de boue et de paille que nous tracent les anciens historiens de Lutèce, et le modeste titre d'*oppidulum* qu'ils lui donnent.

Il est vraisemblable que la partie habitée par les gouverneurs romains était celle qui s'élevait sur le sommet de la colline, *in vertice montis*. Julien y passa l'hiver de 359 à 360.

Après lui, les empereurs Valentinien et Valens firent successivement divers séjours aux Thermes. Clovis y établit à son tour le



Palais des Thermes.

siège de l'empire des Francs. Childebert y fixa également sa résidence; et les jardins de Julien, devenus les *jardins de la reine Ultrogothe,* éveillèrent en plein VIe siècle la verve défaillante des poètes. Le printemps, disait Fortunat, y est perpétuel; l'air y est embaumé d'une multitude de ces *roses de Paris* qui ont déjà un nom comme les roses de Jéricho dans l'Écriture, *Parisidiacas rosas.* Le pampre tressé en berceaux y oppose aux chaleurs de l'été un épais ombrage sous lequel se joue une brise légère, *aura levis;* des fruits délicieux y flattent à la fois l'odorat et le goût :

Nare suavis odor, dulcis in ore sapor;

vous diriez un paysage de Tusculum ou de Tibur. On respire en ce lieu je ne sais quelle volupté au souffle de laquelle le chef franc se complaît avec amour :

Hæc magno inseruit rex Childebertus amore.

A partir de cette époque, le silence se fait dans les vastes salles des Thermes. Les chefs francs avaient fini par leur préférer les grandes fermes de Braine et de Clichy; et le palais romain, démantelé par l'âge et par les Normands, n'était plus, au XIIe siècle, qu'un impénétrable repaire constamment ouvert aux crimes et à la luxure :

Multiplici latebra scelerum tessura laborem...

Au XIIIe et au XIVe siècle, nous voyons les Thermes devenir successivement la propriété de Jean de Courtenay, de Simon de Poissy, de Raoul de Meulan, d'un archevêque de Reims, d'un évêque de Bayeux, jusque vers 1340, époque où Pierre de Chaslus l'acquit définitivement au nom de l'ordre de Cluny.

Cent cinquante ans après, l'élégant hôtel de Cluny s'élevait sur une partie des ruines romaines, et l'épaisse couche de terre d'un jardin recouvrait, nous l'avons dit, les solides voûtes du *frigidarium.*

A l'époque de la Révolution, les Thermes, devenus propriété nationale, furent adjugés à vil prix, et l'immense salle que nous connaissons servit de magasins à un tonnelier. Depuis lors l'antique palais de Julien a été acquis par la ville de Paris; on l'a recouvert d'un toit, on l'a débarrassé des masures qui le dérobaient aux regards, puis la ville l'a cédé à l'État, qui en a fait un musée.

Le musée des Thermes est spécialement consacré aux antiquités gallo-romaines, dont il est lui-même le plus glorieux débris; tandis que l'hôtel de Cluny, bâti sur ses décombres et l'un des gracieux monuments de la Renaissance, se trouve non moins heureusement transformé en musée du moyen âge. Parmi les antiquités conservées aux Thermes, je me contenterai de citer l'autel dédié à Jupiter par les *nautes* de la Seine, et un petit nombre de bas-reliefs et de tombeaux. Quant au musée de Cluny, il serait impossible même d'indiquer toutes les richesses artistiques et archéologiques qu'il renferme en fragments d'architecture et de sculpture, en ivoires surtout, albâtres, bois sculptés, vieux imprimés, vieux manuscrits, vieilles miniatures, riches vitraux, émaux incrustés, orfèvrerie, bijouterie, broderies, armurerie, serrurerie, etc. On y remarque le lit de François Ier et les Heures de Henri III, le cabinet de deuil orné d'émaux de Catherine de Médicis, et l'oratoire en ivoire sculpté de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne; la célèbre légende de Saint-Lié en vitraux du XVIe siècle, et l'échiquier en cristal de roche donné à saint Louis par le Vieux de la Montagne.

Mais parmi toutes les curiosités de l'hôtel de Cluny, l'hôtel lui-même figure au premier rang. Cet hôtel fut construit vers la fin du XVe siècle par deux abbés de Cluny, Jean de Bourbon et Jacques d'Amboise. Ce dernier consacra, si nous en croyons un vieux chroniqueur, 50,000 angelots à son édification de fond en cime; aussi les armes d'Amboise et les statues de la famille y étaient-elles prodiguées.

La façade principale de l'hôtel se compose d'un vaste corps de logis flanqué de deux ailes; l'une de ces ailes est ouverte au rez-de-chaussée par une suite d'arcades ogivales du plus gracieux dessin. A la naissance des toitures se détache une galerie à jour derrière laquelle pyramident de hautes lucarnes richement sculptées. Une tourelle à pans

coupés partage l'édifice; elle est ornée de coquilles et de bourdons de pèlerins, en souvenir du célèbre pèlerinage de Saint-Jacques, que ne pouvait oublier *Jacques* d'Amboise.

A l'intérieur, ce qui frappe surtout, c'est l'exquise élégance de la chapelle; par une disposition singulière, les nervures élancées des voûtes s'y réunissent en faisceaux sur un pilier central. L'hôtel est placé dans un hémicycle formant saillie sur le mur extérieur; enfin des niches sculptées en relief, des vitraux, des peintures et une cage d'escalier en broderie de pierre achèvent l'ornementation de ce gracieux monument.

L'appartement contigu à la chapelle porte le nom de *chambre de la reine Blanche,* en mémoire du séjour qu'y fit Marie d'Angleterre, veuve de Louis XII, pendant les premiers mois de son deuil, qu'elle portait en blanc suivant l'usage des reines de France. Parmi les personnages célèbres dont le nom se rattache à l'histoire de l'hôtel de Cluny, nous citerons encore Jacques V, roi d'Écosse, qui y épousa l'une des filles de François Ier, et plusieurs membres de la famille de Guise, le cardinal de Lorraine entre autres.

Pendant la révolution, l'hôtel de Cluny devint successivement un lieu de réunion pour la section du quartier, un amphithéâtre de dissection et un atelier d'imprimerie. La chapelle servit tour à tour de salle de séances et d'amphithéâtre. Depuis lors, grâce à un archéologue distingué, M. du Sommerard, l'hôtel de Cluny a été remis en honneur. Ce fut M. du Sommerard qui eut l'heureuse pensée d'en faire un musée d'antiquités nationales, et le gouvernement, en se rendant propriétaire, à sa mort, et de l'hôtel et des collections, en restaurant l'un, en enrichissant les autres, n'a fait que compléter son œuvre.

C'est vers 380 que Lutèce prit le nom de Paris, *urbs Parisiorum,* la ville des Parisiens, dont elle était la capitale. On a beaucoup discuté sur l'origine des deux mots *Lutetia* et *Parisii*. Il est beaucoup plus simple d'avouer que nous n'en savons absolument rien. Jupiter eut, dit-on, un temple à la pointe orientale de la Cité, Mars à Montmartre, et Mercure sur la montagne Sainte-Geneviève. On présume que, vers l'an 245, saint Denis prêcha la foi chrétienne dans cette contrée, et fut martyrisé avec ses compagnons sur la colline de Montmartre. Quelques savants affirment que, dès le règne de Valentinien (vers 365), Paris eut une petite basilique, dédiée à saint Étienne, sur une partie du terrain que couvre aujourd'hui Notre-Dame.

Sous les rois de la première race, les lois romaines furent remplacées par les lois des vainqueurs, les Francs. Un dur servage pesa sur les campagnes; mais Paris eut toujours l'avantage d'être le patrimoine particulier des rois. Ses bourgeois conservèrent leur liberté et les privilèges de leur commerce sur la Seine. C'est pour cela que la ville de Paris a placé un vaisseau dans ses armes, comme symbole et souvenir de la corporation marchande qui fut son premier corps municipal. Les rois de la race carlovingienne résidèrent peu à Paris. Charlemagne le visita souvent, quoique sans en faire sa résidence.

Lorsqu'en 845 les Normands (hommes du Nord, qui s'étaient montrés pour la première fois sur les côtes de France pendant le règne de Charlemagne) remontèrent la Seine dans leurs grandes barques venues de la Scandinavie, et arrivèrent à l'improviste sur Paris, quelques centaines de maisons, sur les deux rives, formaient deux faubourgs à la ville : l'un regardant le nord (le bas des rues de la Harpe et Saint-Jacques), l'autre exposé au sud (la place du Châtelet et le bas de la rue Saint-Denis). A quelque distance étaient les bourgs de Saint-Marcel, Sainte-Geneviève, Saint-Germain-des-Prés, tournés vers le nord; Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Martin-des-Champs, du côté du sud. Tous ces bourgs étaient séparés par des prairies marécageuses, des champs et de grands restes de forêts. La Cité n'avait point de remparts; cette fois, le fleuve, sa défense naturelle, au lieu de lui servir, lui devenait funeste. Les habitants s'enfuirent, tout ce qu'ils ne purent emporter devint la proie des pirates. Le roi Charles le Chauve, retranché à Saint-Denis avec quelques troupes, acheta la retraite de cet ennemi inattendu et si redoutable moyen-

nant quatorze mille marcs d'argent (le marc pesait deux cent cinquante grammes). Les mêmes ravages se renouvelèrent en 856 et en 861.

En 885, les Normands revinrent; mais cette fois ils trouvèrent la Cité abritée derrière des murailles et des tours, qui, à la vérité, n'étaient pas entièrement terminées. Le vaillant évêque Goslin dut, à leur approche, faire construire aux flambeaux une tour en bois dans la partie de l'ouest. Le faible roi Charles le Chauve s'était laissé arracher, par les grands vassaux, l'hérédité des fiefs; le comté de Paris était devenu fief héréditaire d'Eudes, qui sut le défendre.

Le modeste Paris, renfermé jusqu'alors dans la Cité, ne couvrait donc qu'environ trente-huit hectares, c'est-à-dire un peu moins que l'étendue du jardin des Plantes tel qu'il est aujourd'hui.

Actuellement, depuis que le mur d'octroi qui formait la limite de Paris a disparu, et que, depuis le 1er janvier 1860, les barrières ont été reculées jusqu'à l'enceinte des fortifications, la capitale de la France a trente-six kilomètres de circonférence, une superficie de cinquante et un kilomètres carrés, et une population de 1,525,942 habitants[1].

II. — Fontaines, ponts, boulevards.

La Seine divise Paris en deux parties inégales, généralement désignées sous le nom de rive droite et de rive gauche. Outre la Seine, il existe à Paris trois canaux destinés à faciliter la navigation de ce fleuve; ce sont : le canal de l'Ourcq, ceux de Saint-Denis et de Saint-Martin. Ces deux derniers permettent aux bateaux d'éviter la traversée toujours dispendieuse de Paris.

[1] Voici le tableau des superficies à diverses époques, extrait des publications statistiques de la préfecture :

				h. a.
Sous Jules-César, 56 ans av. J.-C.,	la	1re	enceinte renfermait	15,28
— Julien, en 375,	la	2e	—	38,78
— Philippe-Auguste, en 1211,	la	3e	—	252,85
— Charles VI, en 1383,	la	4e	—	439,20
— Henri III, en 1581,	la	5e	—	483,60
— Louis XIII, en 1634,	la	6e	—	567,80
— Louis XIV, en 1686,	la	7e	—	1103,70
— Louis XV, en 1717,	la	8e	—	1337,12
— Louis XVI, en 1788,	la	9e	—	3370,45
— Louis-Philippe, en 1837,	la	10e	—	3450,00

Il y a quelques années, c'étaient les eaux du canal de l'Ourcq qui fournissaient à Paris la majeure partie de l'eau que donnaient ses fontaines. Son apport est de cent quatre mille mètres cubes par jour; celui de la machine hydraulique de Chaillot, de quarante mille mètres cubes; celui de la pompe à feu du Gros-Caillou, d'environ quatorze mille hectolitres. Du puits artésien de Grenelle, percé à cinq cent quarante-sept mètres de profondeur, jaillit par vingt-quatre heures un million de litres d'eau à la température de trente degrés centigrades. Depuis on a foré dans Passy un nouveau puits artésien. Enfin la dérivation des eaux de la Somme-Soude, et de quelques autres ruisseaux, exécutée récemment sous la direction de M. Belgrand, apporte aujourd'hui à Paris une masse d'eau infiniment plus considérable. Outre les milliers de bornes-fontaines, principalement destinées à entretenir la propreté des rues, on compte un grand nombre de fontaines monumentales, dont voici les plus remarquables :

La fontaine des Innocents, œuvre de Jean Goujon; ce monument a été deux fois déplacé : en 1788, et en 1860, où il a été rapproché de la rue Saint-Denis, et entouré d'un jardin. C'est un élégant pavillon avec pilastres et orné de précieux bas-reliefs. Sur ses quatre faces l'eau s'échappe et tombe en belles nappes par une quadruple cascade.

La fontaine de Grenelle, château d'eau à façade, orné de colonnes qui supportent un fronton, et décoré de bas-reliefs et de statues exécutées par Bouchardon. Elle fut achevée en 1739.

Le Château d'eau, érigé en 1810 sur le boulevard Saint-Martin, est une des belles fontaines de la capitale. D'une coupe élevée à dix mètres du sol, jaillit une gerbe volumineuse dont l'eau déborde dans une seconde coupe, puis retombe en larges nappes qui se déploient sur trois étages de bassins dominés par des lions accroupis deux à deux.

La fontaine du Châtelet date de 1808; elle a été exécutée sur les dessins de Bralle. Son principal ornement est une colonne dont le fût représente un tronc de palmier, et le cha-

piteau, les branches de cet arbre. On a récemment déplacé cette fontaine et transporté d'un seul bloc la colonne. On a profité de l'occasion pour lui donner un piédestal plus élevé, et pour l'orner de quatre sphinx.

La fontaine de la place Louvois occupe le centre d'un joli square. Elle a été exécutée sur les dessins de Visconti, en 1835, et se compose d'un vaste bassin au milieu duquel se dresse un piédestal avec des bas-reliefs en bronze, supportant un bassin du même métal : le tout surmonté de figures allégoriques représentant les nymphes de la Seine, de la Loire, de la Saône et de la Garonne, sur lesquelles s'appuie un bassin supérieur d'où l'eau s'échappe à grands flots. Ce petit monument, d'un effet très élégant, a été démonté il y a quelques années pour être bronzé par des procédés galvanoplastiques.

Sur la place de la Concorde, aux deux côtés de l'obélisque de Louqsor, bloc de granit de vingt-quatre mètres de hauteur, et du poids de deux cent cinquante mille kilogrammes, que M. Lebas a eu l'habileté de dresser sur un piédestal, nous admirerons deux fontaines dans le genre de celles qui décorent la place Saint-Pierre à Rome. L'eau jaillit d'une coupe supérieure, et retombe en quatre vasques formant cascade jusque dans le bassin inférieur. Six statues colossales en bronze s'adossent à un tronc de palmier qui supporte les quatre étages de vasques, et sur les bords du bassin sont distribués des tritons et des naïades, tenant en main des poissons qui lancent de nombreux jets d'eau dirigés de manière à remonter dans la quatrième vasque.

Auprès du jardin des Plantes, la fontaine élevée en l'honneur de Cuvier se recommande par de bonnes sculptures. La statue de Molière décore une autre fontaine, située rue Richelieu, en face de la maison où il mourut.

Derrière le chevet de Notre-Dame, dans le jardin occupant l'emplacement de l'ancien archevêché, s'élève une fontaine dont le style a été très heureusement choisi. Ce gracieux petit monument semble, en effet, contemporain de la cathédrale, tant il reproduit le caractère général de son architecture et les motifs de son ornementation.

Terminons cette revue par la fontaine Saint-Michel (boulevard de Sébastopol), achevée il y a peu d'années; elle représente l'archange qui, armé d'une épée flamboyante, foule sous ses pieds Satan vaincu et renversé.

Puisque je viens de vous parler des eaux et des fontaines, je puis sans transition vous dire quelques mots des ponts de la capitale.

Paris compte en ce moment vingt-six ponts. En commençant par le pont du chemin de fer de ceinture, dont une partie est réservée aux piétons et aux voitures, nous trouvons : le pont d'Austerlitz, primitivement en fer, mais rebâti en pierre de taille en 1855; le pont de Constantine, suspendu et réservé uniquement aux piétons; le pont de l'Estacade, en bois, et qui réunit l'ancienne île Louviers à l'île Saint-Louis; le pont de la Tournelle et le pont Marie, en pierre; le pont Louis-Philippe, suspendu, d'une seule travée, et servant cependant aux voitures de ville; le pont de la Cité, moitié en pierre et moitié en charpente; le pont de l'Archevêché, sur un bras de la Seine; le pont d'Arcole, un des plus remarquables de la capitale : il a remplacé le pont suspendu du même nom, sur lequel on ne passait qu'à pied; ce nouveau pont, en tôle, n'a qu'une seule arche, mesurant quatre-vingt-six mètres d'ouverture, et franchissant tout le bras droit de la Seine.

Le pont au double, reconstruit en 1848 sur le bras gauche de la Seine. Le pont Notre-Dame, un des plus anciens ponts de Paris : construit en bois en 1413, en pierre en 1512, débarrassé des maisons qui l'encombraient en 1786, il vient d'être entièrement refait, et ses abords nivelés avec le sol des deux rives. Le Petit-Pont, rétabli en pierre en 1853. Le pont au Change, qui doit son nom aux boutiques des changeurs qui s'y établirent, avec l'agrément du roi, en 1441. Ce pont, après de nombreuses vicissitudes, a été récemment repris de fond en comble. Sa largeur est de trente-deux mètres. Il relie les deux tronçons du boulevard de Sébastopol, sur le bras droit de la Seine, comme le pont Saint-Michel, également reconstruit, les relie sur le bras gauche. Le Pont-Neuf, commencé sous Henri III, achevé sous Henri IV, a trois

cent quarante mètres de long, sur vingt-six mètres de large. Il se compose de deux parties inégales, qui se réunissent sur l'extrémité occidentale de l'île de la Cité. De grands travaux exécutés successivement ont singulièrement amélioré sa viabilité et ses abords; les plus importants ont été achevés en 1854. Ses larges trottoirs, ses bancs placés sur des piles en ressaut, son aspect grandiose, l'art avec lequel la pente anciennement fort rapide a été adoucie, en font une magnifique voie de communication; c'est un des ponts de Paris où la circulation est la plus active. Le pont des Arts est le premier pont en fer qui ait été établi à Paris; il ne sert qu'aux piétons. Le pont du Carrousel, au contraire, construit en fonte par l'ingénieur Polonceau, en 1834, supporte parfaitement le passage des voitures. Ce pont, à la fois élégant et solide, est, au dire des connaisseurs, un véritable chef-d'œuvre. Le Pont-Royal n'offre rien de particulier, et le pont de Solférino, qui doit son nom à une des victoires remportées par Napoléon III dans sa campagne d'Italie, traverse la Seine en face de la rue Belle-Chasse. Des piles en pierre supportent trois arches en fonte. Ce pont, d'une belle exécution, est bordé de garde-fous en fonte, soutenus par des piliers de marbre. Les ponts de la Concorde et des Invalides n'offrent rien de particulier. Celui de l'Alma, bâti en 1855-1856, est décoré de quatre statues engagées dans les deux piles qui le soutiennent; ces statues représentent un zouave, un chasseur d'Afrique, un soldat de la ligne et un blessé. Le pont d'Iéna, en face de l'École-Militaire, commencé en 1809, achevé en 1813, est orné à ses extrémités de quatre piédestaux en marbre de Château-Landon, sur lesquels s'élèvent des statues. Entre les arches, des aigles et des couronnes sculptés au-dessus des piles font un assez bon effet. Enfin, pour achever cette longue nomenclature, le pont de Grenelle, avec ses six arches de bois s'appuyant sur des piles en pierre, est le dernier jeté sur la Seine dans son parcours à travers Paris.

Une double ligne de boulevards se développe, depuis l'annexion, dans l'enceinte de la capitale. Par une vieille habitude, on continuera longtemps encore à les diviser en boulevards intérieurs et en boulevards extérieurs, selon qu'ils se trouvaient en dehors ou en dedans de l'ancienne ligne de l'octroi. Outre les anciens boulevards, l'édilité parisienne en crée de nouveaux, dont quelques-uns sont très avancés, ou même achevés. Le boulevard Voltaire, le boulevard Chaillot, le boulevard de Monceaux, le boulevard Saint-Germain sont dans ce cas. Des soixante barrières élevées sur les plans de l'architecte Ledoux, il n'en reste plus une seule debout; elles ont été démolies, et les employés de l'octroi sont maintenant installés aux entrées de l'enceinte des fortifications.

Depuis l'annexion de la banlieue, Paris a été divisé en vingt arrondissements, au lieu de douze.

Celui qui n'aurait pas vu Paris depuis 1855 ne le reconnaîtrait plus, tant sa physionomie a été profondément modifiée, et cela avec un ensemble et une rapidité qui tiennent du prodige. Des milliers de maisons ont été abattues et reconstruites en moins de temps qu'il n'avait fallu pour les raser. Des quartiers entiers ont été, dans leur disposition générale, remaniés de fond en comble, notamment celui de l'hôtel de ville. Une foule de petites ruelles ont disparu, ou ont été considérablement agrandies. Des voies nouvelles, d'une largeur et d'une magnificence sans égales, ont été ouvertes. Le boulevard de Sébastopol, qui coupe Paris en deux, les rues des Écoles, de Rivoli, de Rennes, et tant d'autres qui n'ont conservé que leurs vieux noms, ont fait tomber sous le marteau du démolisseur des pâtés de maisons, entre lesquels serpentaient de sordides ruelles, sans air, sans lumière, et où la circulation était aussi désagréable que difficile.

Il existe sans doute encore dans l'intérieur de Paris des parties qui font tache avec le reste de la capitale régénérée; mais chaque jour la pioche les attaque, et leur transformation radicale n'est qu'une question de temps.

Parmi les améliorations nouvelles empruntées à Londres, une des plus heureuses, à

mon avis, est la création des squares ou jardins plantés. Ces jardins, entretenus avec un soin extrême, où les fleurs entremêlent leurs couleurs à la verdure des arbres, où murmure l'eau des fontaines, non seulement contribuent puissamment à la décoration et à l'assainissement de la cité, mais offrent aux enfants, logés si étroitement dans les appartements de Paris, un lieu où ils peuvent en toute sécurité se livrer à leurs joyeux ébats. Aussi la plupart de ces squares sont-ils toujours remplis de nourrices, de bonnes, de jeunes mères de famille, accompagnées de bambins de tout âge.

Vous savez que tous nos chemins de fer rayonnent vers Paris; ils y ont par conséquent des gares et des embarcadères, qui tous occupent une surface considérable, et dont la plupart ont un aspect monumental. Sous ce rapport, la gare de Strasbourg est la plus remarquable.

On compte à Paris neuf gares :

Celles d'Orléans, de Strasbourg, du Nord, de l'Est, de l'Ouest, rive droite et rive gauche, de Paris-Lyon-Méditerranée, du chemin de fer de Sceaux et du chemin de fer de Vincennes.

Les halles centrales, dont la construction est complètement terminée, sont sans rivales en Europe. En les voyant, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de leur élégante hardiesse, ou des dispositions ingénieuses adoptées pour les faire répondre à toutes les exigences de leur destination. Leur immense carcasse, élevée sur caves et entièrement composée de pièces de fonte moulée, présente une série d'arcades que trois grandes travées, de près de seize mètres de largeur, divisent en six pavillons distincts.

III. — Palais.

Arrivons aux monuments. Le château des Tuileries est ainsi nommé parce qu'il s'élève sur un terrain occupé autrefois par des fabriques de tuiles. Catherine de Médicis venait de quitter les Tournelles, et, se trouvant bientôt étouffée dans l'étroit espace du Louvre, elle appelle Philibert Delorme, l'un des plus merveilleux génies de la Renaissance, et lui demande un palais des champs avec bassins, volières, profonds ombrages, où elle puisse retrouver l'air avec la liberté. Philibert se met aussitôt à l'œuvre et édifie hors des remparts, sur l'emplacement d'anciennes tuileries, une gracieuse *villa* semi-italienne, semi-gauloise, où les hautes toitures et les pavillons saillants du Nord s'allient aux terrasses suspendues, aux galeries à jour et aux coupoles de l'Italie.

Il eût été difficile de retrouver la pensée primitive de l'artiste parmi les altérations et les additions que le goût suspect des âges suivants avait fait subir à son œuvre; mais les dimensions du moins en étaient encore visibles. Ainsi toute la partie de l'édifice qui était divisée en deux ordonnances superposées, ionique et corinthienne, appartenait plus ou moins complètement au XVIe siècle; celle, au contraire, qui n'avait qu'une seule et colossale ordonnance, c'est-à-dire les deux corps de logis et les deux pavillons qui terminaient le palais, étaient de lourdes superfétations du XVIIe.

Figurez-vous maintenant, à la place du dôme quadrangulaire des Tuileries, une élégante coupole flanquée de tourelles, et sous laquelle se développe un escalier circulaire. A droite et à gauche de cette coupole s'étendent, sur la façade du jardin, deux terrasses en arcades, au fond desquelles apparaissent les bâtiments percés de hautes fenêtres dont les baies ouvragées pénètrent la toiture, et se dessinent en festons blancs sur le bleu foncé des ardoises. Enfin, deux pavillons habilement combinés pour ne point écraser de leur masse la coupole centrale, et dont les gracieux détails semblent trahir la main de Jean Bullant, l'un des contemporains de Philibert Delorme, complètent heureusement cet harmonieux ensemble[1].

[1] Philibert Delorme, dans la dédicace de son *Traité d'architecture* à Catherine de Médicis, lui attribue une certaine part dans les œuvres qu'il exécuta par ses ordres : « Madame, lui dit-il, je voy de jour en jour l'accroissement du grandissime plaisir que Votre Majesté prend à l'architecture, et comme, de plus en plus, votre bon esprit s'y manifeste et y reluit; quand vous-même prenez la peine de por-

Tel était le palais de Catherine de Médicis en 1570 : tel il nous apparaît encore dans d'anciennes gravures, objet perpétuel d'admiration et de regret. On dirait une de ces charmantes *villas* que Galeas Alessi semait vers la même époque sur la côte de Gênes. C'est la même légèreté de colonnes et d'arcades, ce sont les mêmes terrasses parfumées d'arbustes en fleur; mais les Tuileries ont de plus ce charme du pays, cette variété dans les élévations qui rappelle de loin nos vieilles demeures féodales et que lui reprochent en vain les partisans de l'unité italienne. Elles ont de plus ce royal aspect que ne possède au même degré aucune des villas de Gênes.

Philibert Delorme et Jean Bullant se proposaient de lui donner une étendue plus royale encore; mais Catherine de Médicis interrompit tout à coup leurs travaux.

Elle abandonna même ce palais, parce qu'il était sur la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, et que l'astrologie judiciaire, en laquelle elle avait foi, annonça qu'elle devait redouter tout ce qui portait le nom de Germain. Sous Henri IV, le travail fut repris avec des modifications par Ducerceau et Dupeyrac; sous Louis XIII, des dispositions nouvelles furent encore apportées; et enfin, sous Louis XIV, on chargea le Veau et d'Orbay d'accorder le tout de leur mieux. Le palais se compose d'un immense pavillon central, dit pavillon de l'Horloge, et de deux ailes latérales qui viennent aboutir aux deux autres pavillons de Marsan et de Flore; ce dernier touche au quai qui borde la rivière. Le jardin, dessiné par le Nôtre, a un kilomètre de long; sa largeur, qui correspond au développement du palais, est de trois cent trente-six mètres. Vous connaissez ses parterres fleuris, ses trois bassins et ses deux quinconces de superbes marroniers, autour desquels se prolongent les deux terrasses latérales qui forment retour en fer à cheval. Vous vous rappelez l'immense allée qui sépare les deux quinconces, son bassin orné d'un jet d'eau qui s'élance plus haut que les cimes de ces vieux arbres, et la grille qui s'ouvre sur la place de la Concorde. En avant de cette place, le double fossé qui règne au pied du retour des deux terrasses est le dernier vestige des fossés avec pont-levis qui entouraient autrefois cette demeure royale.

La place de la Concorde et la magnifique promenade des Champs-Élysées semblent ne faire qu'un avec le jardin des Tuileries. Du balcon de la salle des Maréchaux, dans le pavillon de l'Horloge, l'œil parcourt avec ravissement une large ligne ouverte à travers le feuillage, et sur laquelle se coordonnent le jet d'eau du grand bassin, l'obélisque de Louqsor, une gerbe jaillissante au rond-point des Champs-Élysées, et enfin à l'horizon la majestueuse masse de l'arc triomphal de l'Étoile.

La place doit à l'époque de Louis XV l'hôtel de la Marine et le Garde-Meuble, qui l'encadrent au nord, ainsi que le quai qui la borde au sud. Les deux groupes de chevaux domptés par deux écuyers, qui décorent l'entrée des Champs-Élysées, sont de Coustou, et ont orné d'abord le parc de Marly. Les statues colossales assises, représentent les principales villes de France, les fontaines, les nombreux candélabres et rostres, le revêtement de bitume de la place entière sont modernes et datent du règne de Louis-Philippe. Le promeneur qui s'arrête au centre de la place, au pied de l'obélisque, est entouré partout de somptueux monuments. C'est la plus belle partie de Paris : de l'aveu des étrangers, aucune ville du monde n'offre rien de comparable à cet ensemble.

Le Louvre n'était d'abord qu'une maison de chasse. Hors des murs de Paris, à l'entrée des grands bois qui suivaient jusqu'au Pecq les sinuosités de la Seine, s'élevaient, dès le IXe ou le Xe siècle, les fortes tours d'un domaine royal, dont le nom latin, *Lupara*, semble indiquer le voisinage des loups de la forêt. Ce domaine réunissait sans doute, comme tous les lieux de plaisance des chefs francs,

traire et esquicher les bastiments qu'il vous plaist commander estre faicts, sans y omettre les mesures des longueurs et largeurs, avec le département des logis, qui véritablement ne sont vulgaires et petits, ains fort excellents et plus que admirables : comme entre plusieurs est celuy du palais que vous faictes bastir en Paris, près la porte Neuve (les Tuileries). »

le double caractère d'une bonne métairie et d'un rendez-vous de chasse. « Les rois ne faisaient néanmoins, dit Sainte-Foix, qu'y passer et s'y rafraîchir; jamais ils n'y ont été à demeure. »

Il serait, au reste, fort difficile de déterminer avec précision quelle était l'importance des bâtiments du Louvre avant Philippe-Auguste. Tout ce que nous savons, c'est que la grosse tour que ce prince édifia au milieu de la cour du château ne fit que remplacer une tour plus ancienne. Il est donc possible que la tour du Louvre fût déjà ce qu'elle a été constamment depuis, le centre de la France féodale. C'était d'elle, en effet, que relevaient tous les grands fiefs et toutes les grandes seigneuries du royaume. Chaque vassal était tenu d'y venir rendre hommage, et, en cas de félonie, était sûr d'y trouver une prison. Ferrant de Portugal y fut le premier enfermé, après la bataille de Bouvines. Ferrant s'était vanté d'entrer en triomphe à Paris : il y entra enchaîné sur un char traîné par quatre chevaux richement ornés. Il avait dit qu'il coucherait au Louvre; il y coucha douze ans.

Après lui, Enguerrand de Coucy, Guy de Flandre, Enguerrand de Marigny, Jean de Montfort, Charles de Navarre, Jean de Grailly, captal de Buch, Pierre des Essarts, Jean d'Alençon, Antoine de Chabannes-Dammartin, etc., vinrent successivement expier leurs velléités de cupidité ou d'ambition sous ces épaisses voûtes.

La tour du Louvre était, en outre, la gardienne du trésor des rois; on n'y entrait que par un pont-levis jeté sur de larges douves. La porte en était fermée par une grille de fer s'ouvrant sur un escalier à vis, qui conduisait à divers étages d'appartements voûtés dont les croisées étaient profondément enfoncées dans la muraille[1]. En outre de ces appartements on y remarquait un puits et une chapelle.

Cette tour isolée communiquait par une galerie de pierre au vaste parallélogramme que dessinaient, depuis Philippe-Auguste, les bâtiments du château. Ces bâtiments, d'une construction informe, ne manquaient cependant ni de légèreté ni d'élégance, grâce aux tours nombreuses et élancées qui flanquaient leurs angles et protégeaient leurs issues. On eût dit, à voir les pignons aigus de quelques-unes de ces tours que surmontaient de hautes girouettes, à voir les tourelles accolées à quelques autres, tourelles qui se détachaient comme de sveltes donjons de leur sommet crénelé, on eût dit une construction orientale. Dans l'architecture civile comme dans l'architecture religieuse, les lignes prennent toutes alors une direction verticale. C'est une aspiration incessante qui se traduit par mille formes gracieuses : flèches, tours, clochetons, pinacles. Les toits eux-mêmes sont brisés par des ressauts qui semblent lutter de hardiesse et de hauteur. Le Louvre actuel représente l'harmonieuse mais grave poésie des anciens; le Louvre de Philippe-Auguste, les fleurs capricieuses mais variées de la poésie chevaleresque.

J'ai dit que le Louvre était situé hors de Paris; sa position à cet égard ne se trouva pas changée par la nouvelle enceinte de Philippe-Auguste. Cette enceinte fut, en effet, tracée entre la façade orientale du palais et le portique de Saint-Germain-l'Auxerrois. Le Louvre eut sa ligne de circonvallation particulière, et forma une citadelle à la porte de la ville. Quelques rues cependant commençaient dès lors à s'ouvrir de ce côté, le quartier Saint-Honoré se formait et se peuplait : aussi Charles V finit-il par comprendre le Louvre dans ses travaux de fortifications qui jetèrent les limites parisiennes jusqu'à la tour de Bois, vers le pont actuel des Saints-Pères.

Charles V résidait habituellement à l'hôtel Saint-Paul, qui est quelquefois désigné dans l'histoire par le titre d'*hôtel solemnel des grands esbattements*. Le roi de France pourrait y loger superbement, disait-on, vingt-deux princes de la qualité du duc de Bourgogne. On eût dit, en effet, non pas un hôtel, mais une ville tout entière, tant il y avait de tours, de pignons, de galeries, de jardins, de viviers, de chapelles dans cette

[1] La tour du Louvre avait trente-deux mètres de hauteur et seize de diamètre; l'épaisseur de la maçonnerie était de quatre mètres dans le bas et de trois mètres soixante-cinq centimètres dans le haut.

immense enceinte. Cette grandiose réunion de palais embrassait, en y comprenant l'église et le couvent des Célestins qui y avaient été édifiés aux frais du roi, tout l'espace circonscrit aujourd'hui par la Seine, les greniers d'abondance et les rues Saint-Antoine et des Nonandières.

Mais si l'hôtel Saint-Paul était le lieu des pompes de la royauté, le Louvre était devenu avec Charles celui de ses méditations et de ses études. C'était là, en effet, que ce prince, à l'esprit *durement sage et subtil,* pour parler comme Froissart, avait fait transporter sa librairie et ses instruments astrologiques. C'était là que venaient le trouver de préférence les philosophes, les érudits, les poètes : Nicolas Oresme, Philippe de Maizières, Bauchant de Saint-Quentin, Raoul de Presle, Éverard de Conti et l'astrologue Thomas de Pisan, près duquel se presse attentive Christine de Pisan, sa fille, « petite clochette qui grand bruit sonne. »

On croit les voir, les entendre dans cette *tour de la Librairie,* dont le roi avait fait griller les fenêtres avec du fil d'archal, pour n'y être troublé par les pigeons et colombes. Tantôt ils conversent de chevalerie ou de belles-lettres; tantôt, « pour obvier à vaines et vagues paroles, » ils prêtent l'oreille à une musique composée d'instruments bas, ou à la voix de quelque prud'homme disant « gestes et mœurs vertueux d'aulcuns bons trépassés ».

Qui ne reconnaîtrait, au milieu d'eux, le roi *sage,* c'est-à-dire, suivant le langage du temps, le savant, le lettré, dans ce front pâle, cette tête amaigrie et méditative, toujours penchée pour entendre, mais sur laquelle les impressions sont à peine sensibles tant il y a en elle de réflexion et de calme? Jamais prince ne fut moins *chault ni furieux,* mais jamais non plus tant de bénignité et de douceur ne se cacha sous une enveloppe de marbre. « Que vous êtes heureux, Sire! lui disait le beau chevalier Burel de la Rivière, son ministre et son ami. — Oui, je suis heureux, répondait Charles, car j'ai le pouvoir de faire le bien. »

Charles V consacra 55,000 livres à agrandir le Louvre, et particulièrement à en exhausser les bâtiments d'un étage. Sur le pignon du pont-levis qui donnait entrée à la grosse tour, on remarquait sa figure tenant le sceptre. Elle y avait été sculptée par Jean de Saint-Romain, au prix de six livres huit sol parisis[1].

Le Louvre s'étendait alors de la rivière à la rue de Beauvais, et de la rue Froi-Manteau à celle d'Autriche, aujourd'hui de l'Oratoire. Il était accompagné de plusieurs jardins; le plus considérable était borné par la rue Froi-Manteau, et comprenait le terrain sur lequel a été édifié depuis lors l'angle nord-ouest du palais actuel. Quatre ou cinq basses-cours avaient, en outre été réservées dans l'intérieur de l'enceinte, afin de suffire sans doute au service des nombreux gouverneurs qui y exerçaient un commandement. Chaque tour du Louvre était en effet, une capitainerie, et ces tours étaient sans nombre. J'ai déjà parlé de la grosse tour et de la tour de la Librairie; je pourrais citer encore la tour de la Fauconnerie, la tour de l'Artillerie, la tour de la Taillerie, la tour de la Grande-Chapelle, la tour de l'Écluse, la tour de Windal, la tour du Pont-des-Tuileries, la tour de l'Horloge, les deux tours du Fer-à-Cheval, etc.

Charles VI ajouta, de son côté, quelques pierres à ce vaste ensemble de constructions.

Cent ans plus tard, François Ier chargea Pierre Lescot de démolir le Louvre et de donner des dessins pour un nouvel édifice. Le travail se continua avec des modifications infinies sous les rois suivants jusqu'à Louis XIV. Un appel fut fait par ce monarque à tous les grands architectes de l'époque. Bernini donna des dessins et commença même des travaux, et puis le roi revint à un plan qu'avait pro-

[1] L'architecte qui présida aux travaux se nommait Raymond du Temple. Il se plut à prodiguer toutes les richesses de l'art dans cette royale habitation. Les murs de la salle des festins étaient ornés de paysages; les escabelles, les bancs, les *faudesteuils*, les escaliers, les cheminées surtout étaient enrichis de sculptures. Celle de la chambre du roi se faisait remarquer par treize statues de prophètes, douze figures d'animaux allégoriques et deux anges qui soutenaient les armes de France. Parmi toutes ces magnificences se trouvait un *vieil banc* que le roi gardait avec un pieux respect, ce *vieil banc* avait appartenu à saint Louis.

posé le médecin Perrault. C'est à lui qu'est due la célèbre colonnade qui regarde l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

L'œuvre de Lescot, qui est restée connue sous le nom de *vieux Louvre*, se composait de deux corps de bâtiments dont un seul est demeuré intact. Ce bâtiment est celui qui s'étend du pavillon du Dôme au pavillon des Antiques; le second, qui lui était semblable, formait un retour d'équerre depuis le pavillon des Antiques jusqu'au guichet actuel du bord de l'eau. Ce dernier a été complètement modifié, d'après les dessins de Perrault, lors de l'achèvement du palais.

Enfin, deux autres corps de bâtiments, de dimensions égales au premier, devaient, suivant le plan de Lescot, terminer le parallélogramme qui n'eût occupé ainsi que le quart de la surface actuelle du Louvre. La mort de François Ier, celle de Henri II et celle de Lescot arrêtèrent l'exécution du monument. Elle ne fut reprise que sous le règne de Louis XIII, et alors seulement les proportions actuelles lui furent données, proportions étrangères à la pensée primitive de l'artiste.

Le vieux Louvre n'en reste pas moins, malgré le dôme et le péristyle de Lemercier, et malgré la colonnade de Perrault, la partie la plus remarquable de l'édifice. Nous n'y retrouvons sans doute ni la hardiesse ni le grandiose du moyen âge; mais la Renaissance y a semé à pleines mains toutes ses harmonies : élégance du dessin, pureté des détails, correction sans sécheresse, alliance merveilleuse de l'équerre et du ciseau, voilà ce qui frappe dès l'abord dans cette splendide construction. C'est encore le moyen âge pour la richesse, mais c'est aussi l'antiquité classique pour l'habileté technique de la main. La pensée de l'art s'est amoindrie, mais elle est toujours féconde et puissante.

Lescot s'était associé Goujon pour l'accomplissement de son œuvre; et tandis que l'architecte dessinait les profils du monument, le sculpteur taillait dans la pierre des trophées, des esclaves et des figures allégoriques, telles que la Pudeur, l'Abondance, le Courage, etc.; tandis que Lescot suspendait les voûtes de l'immense salle des *Cent-Suisses*, Goujon en décorait l'extrémité d'une tribune supportée par ces célèbres cariatides qui rappellent Michel-Ange. Jamais lutte plus brillante et plus fraternelle ne s'était engagée entre deux beaux génies.

La colonnade du Louvre peut être envisagée de deux points de vue différents. Comme dessin, elle réunit dignité, invention et harmonie : peu de monuments classiques pourraient lui être comparés. Comme appropriation, au contraire, elle manque aux plus simples convenances de l'art. On s'explique d'abord difficilement une aussi large galerie placée à l'est d'un palais dont elle ne peut qu'assombrir sans utilité les grandes salles; mais, en outre, la colonnade de Louvre n'était en rapport ni avec l'élévation intérieure des bâtiments, ni avec celle de ses ouvertures. Pour remédier à ce dernier inconvénient, Perrault supprima les fenêtres de la galerie et leur substitua des niches. La colonnade ne fut plus dès lors qu'une décoration de théâtre destinée à cacher le jour aux habitants du palais.

L'anomalie était ici tellement étrange que l'on s'est cru obligé de rétablir les ouvertures au commencement de ce siècle.

La différence d'élévation de la colonnade et des bâtiments intérieurs a nécessité, d'un autre côté, l'abandon de l'attique si élégant de Pierre Lescot, et l'édification, à la place, d'un troisième ordre, au risque de donner à un palais l'apparence d'une splendide manufacture. Ces travaux occupèrent non seulement les trente dernières années du XVIIe siècle, mais encore une partie du XVIIIe et le demi-siècle entier qui vient de s'écouler.

A l'époque de 1789, la plupart des bâtiments manquaient encore de toits, et, à l'exception du vieux Louvre et de quelques salles occupées par les différentes académies, le palais était à la fois inhabité et inhabitable. Son achèvement extérieur ne date que de Napoléon Ier, et son achèvement intérieur des derniers règnes. Aujourd'hui le Louvre présente, sur trois de ses faces intérieures, les deux étages et les ordres sévères, mais



Le Louvre. (Porte de Henri II.)

froids, de l'auteur de la colonnade ; et sur la troisième, qui garde fidèlement le nom de Vieux-Louvre, l'attique, les colonnes, et la richesse d'ornementation du dessin de Lescot. A l'extérieur, deux des façades seulement, celles du sud et de l'est, appartiennent à Perrault ; la façade du nord appartient à le Vau : quant à celle qui répond aux Tuileries, elle n'a jamais été faite.

Pénétrez maintenant sous ces voûtes ; montez ces rampes sans rivales, celle du musée des tableaux surtout, monument grandiose du temps de l'empire ; celle de Henri II, à la voûte finement sculptée comme toutes les œuvres de la Renaissance ; celles de la colonnade, majestueuses comme toutes les pensées du grand roi. Parcourez ces appartements, ces immenses galeries ; tantôt vous rencontrerez la salle des Gardes, où les états de la Ligue s'assemblèrent et où la restauration tenait ses séances royales ; tantôt la salle des Cent-Suisses, immortalisée à jamais par les cariatides de Goujon ; tantôt les galeries de marbre des Antiques, qu'habitèrent successivement Charles IX et Anne d'Autriche ; tantôt les boiseries ouvragées des chambres de Henri II et de Henri IV.

Laissez-vous aller au courant de la foule dans cet incomparable promenoir qui commence au pavillon des Tuileries pour embrasser deux fois toute la cour du Louvre, et vous irez, vous marcherez deux heures, trois heures, parmi les colonnes, les pilastres, les dorures, sous des voûtes sculptées ou peintes, et entre deux rangées de merveilles de tous les pays, de tous les temps et de toutes les écoles.

La pensée de faire de la galerie du bord de l'eau un musée de peinture remonte au règne de Louis XVI ; elle ne fut toutefois exécutée qu'après lui. Avec Charles X cette pensée s'est agrandie ; avec Louis-Philippe elle a pris des développements plus vastes encore ; enfin le Louvre, nous venons de le dire, n'est plus aujourd'hui qu'un immense musée où vous trouverez des tableaux, des statues, des myriades de dessins échappés à la plume et au crayon des maîtres ; puis des monuments sans nombre de l'antique Égypte, de colossales divinités de la grande Ninive, *magnam Niniven,* des pirogues, des casse-têtes de sauvage, tout un arsenal maritime en miniature, et, enfin, il y a quelques jours, mille souvenirs des princes qui ont régné sur la France : vêtements, couronnes, armures, etc.

Le palais du nouveau Louvre, aujourd'hui complètement terminé à l'extérieur, ne forme plus avec les Tuileries qu'un seul et unique palais, digne en tous points de servir de demeure au chef d'une grande nation. La galerie qui règne le long du quai était autrefois la plus longue qui fût connue. La première pierre en fut posée par Charles IX, et les dessins donnés par Androuet du Cerceau. Ce fut Catherine qui eut la pensée de joindre ainsi sa construction nouvelle des Tuileries au Louvre. Napoléon Ier, pour compléter cette pensée, fit commencer la galerie correspondante. Après ses victoires en Italie, il eut soin d'introduire dans les traités la faculté pour les villes conquises de se libérer des contributions militaires par l'abandon de tableaux et de statues. C'est à cette facilité que nous devons le musée qui fut ouvert au public dans le mois de novembre 1800. La grille qui borde la cour du Carrousel, et le petit arc triomphal qui en forme la porte d'honneur, datent du premier empire, et sont l'œuvre de Percier et de Fontaine. Les bas-reliefs de cet arc représentent les principaux événements de la campagne de 1805.

En débouchant de la cour carrée du Louvre par le pavillon de Sully, on se trouve sur la nouvelle place Napoléon III, fermée au nord et au sud par le nouveau Louvre. Elle est ornée de deux jardins, et a été prise sur l'ancienne place du Carrousel. Sur la façade du pavillon de Sully on lit l'inscription suivante :

1541. François Ier commence le Louvre.
1564. Catherine de Médicis commence les Tuileries.
1852-1857. Napoléon III réunit les Tuileries au Louvre.

Six pavillons, non compris celui de Sully simplement restauré, forment l'ordonnancement du nouveau Louvre. Ce sont les pavillons Daru, Denon, Mollien, au sud, et ceux de Colbert, Richelieu, Turgot, au nord. Un



Le Louvre.

pavillon fait face au Palais-Royal ; un autre, le pavillon de Rohan, sert de pendant au pavillon Lesdiguières, qui regarde le pont des Saints-Pères. La décoration de ces pavillons, sur lesquels la sculpture a déployé toutes les ressources et toutes les richesses de son art, a été l'objet de quelques critiques; on a trouvé que l'architecte n'avait pas toujours su s'arrêter à point, et était tombé dans la profusion et dans l'encombrement.

L'arc de triomphe de l'Étoile fut décrété par l'empereur après la campagne de 1805. Chalgrin en donna les dessins. Pour juger de l'effet, Napoléon le fit exécuter en planches et en toiles peintes lors de son mariage, et de l'entrée de la seconde impératrice dans la capitale. C'est le plus colossal monument de ce genre. Il a quarante-cinq mètres d'élévation. Le grand arc a vingt mètres, et les arcs transversaux n'en ont par moins de seize. MM. Étex, Rude et Cortot ont exécuté les quatre groupes allégoriques des deux faces principales, résumant l'histoire de nos guerres contre l'Europe depuis 1789; *le départ, le triomphe, la résistance* lorsque le sol national est envahi, et enfin les douceurs de *la paix*. De grands bas-reliefs représentent quelques-unes de nos principales victoires. Sous les voûtes des arcs on a inscrit les noms des généraux qui se sont illustrés depuis la révolution.



Arc de triomphe de l'Étoile.

Deux autres monuments consacrent des époques différentes : la colonne de la place Vendôme, élevée par Napoléon à la gloire de la grande armée; et celle de la Liberté, sur la place de la Bastille, érigée en souvenir des trois journées de juillet 1830. La première est en pierre revêtue de plaques de bronze disposées en une spirale, sur la-

quelle se déroule l'histoire de la campagne de 1805 jusqu'à la paix qui suivit la victoire d'Austerlitz. Elle est surmontée de la statue de Napoléon. Cette colonne, dans l'intérieur de laquelle un escalier est ménagé, est une imitation de la colonne Trajane à Rome, dans des proportions plus fortes. La colonne de la Liberté est construite sur un mode entièrement neuf et d'une extrême hardiesse, imaginé par M. Alavoine. Le fût se compose de vingt-trois tambours de bronze disposés l'un au-dessus de l'autre sur une armature en bronze composée de pièces assemblées; au centre de l'armature monte en spirale un léger escalier aussi en bronze. Le Génie de la Liberté, qui semble prendre son vol du haut de sa colonne, ne la touche que de l'extrémité d'un de ses pieds.

Avant Napoléon, Louis le Grand avait aussi consacré ses propres triomphes par plusieurs monuments, parmi lesquels : la porte Saint-Denis, en 1672, où le ciseau de Girardon et de François Augier a représenté le passage du Rhin et la prise de Maëstricht ; et la porte Saint-Martin, en 1674, où sont figurées la prise de Besançon et celle de Limbourg.

Jusqu'en 1870, l'un des pouvoirs de l'État, le corps législatif, tenait ses séances au palais qui appartenait à la branche des Bourbon-Condé, et dont la construction date de 1722. La façade qui donne sur le quai ne date que des premières années de l'empire, alors que ce palais avait été affecté au corps législatif. Poyet en donna les dessins ; Cortot a sculpté le fronton, qui représente la Loi, assise entre ses deux tables et s'appuyant sur la Force et la Justice. A droite, l'Abondance est escortée des Sciences et des Arts; à gauche, la Paix ramène le Commerce; aux deux extrémités, deux Fleuves couchés s'appuient sur leur urne. Cette façade est exhaussée sur un large perron de trente marches, dont les statues de Minerve et de la Justice semblent être les gardiens; au bas sont assises les quatre statues colossales de Sully, Colbert, d'Aguesseau et de l'Hôpital.

Le Luxembourg est parmi nous, comme les Tuileries, un souvenir des Médicis, et, comme les Tuileries, il a été édifié par un artiste français. Il est remarquable, en effet, que tandis que nos rois allaient demander à l'Italie ses Giocondo, ses Serlio, ses Boccadoro, ses Primatice, les deux princesses italiennes qui occupèrent, vers le même temps, le trône de France, s'adressèrent de préférence au génie français. Catherine de Médicis avait mis à l'œuvre Philibert Delorme et Jean Bullant; Marie de Médicis mit à l'œuvre Jacques de Brosses.

Ce fut deux ans après l'assassinat de la rue de la Ferronnerie que Marie, devenue régente du royaume et se souvenant des grandeurs de Florence, demanda à de Brosses un palais à bossages qui lui rappelât le palais Pitti. Dans ce but, elle commença par acheter l'ancien hôtel de Harlay, appartenant alors au duc de Pinei-Luxembourg ; elle en agrandit l'enclos par l'acquisition de divers jardins, d'un moulin et d'une ferme de l'Hôtel-Dieu, et livra à de Brosses cet immense espace où, à l'exemple de Catherine, elle espérait trouver plus d'air et plus de liberté qu'au Louvre.

Ce qu'elle voulait, d'ailleurs, je l'ai déjà dit, c'était un palais conçu dans les idées architectoniques de Florence, un palais imposant par son expression de solidité et de grandeur; ce qu'elle voulait, c'étaient des terrasses, des parterres, des nappes d'eau, des fontaines mythologiques, comme elle avait été accoutumée à en voir, enfant, à Poggio-a-Cajano, et dans le jardin des Ruccellai. Enfin, le dessin de Jacques de Brosses devait être approuvé en Italie avant d'être exécuté en France.

Jacques de Brosses prend aussitôt la règle et le compas, et jamais imagination d'artiste ne répondit à la fois avec plus d'exactitude et plus d'indépendance à un programme. Le plan qu'il traça causa une générale admiration dans la patrie elle-même d'Ammanati et de Michel-Ange. C'était, en effet, avec le caractère imposant et les bossages de l'architecture de Florence, quelque chose de plus élégant et de plus dégagé que les forteresses florentines. Le portail, avec ses terrasses à balustres et son dôme entouré de statues et de colonnes, était une création neuve, dont

on ne pouvait trouver le modèle dans aucun des splendides palais de la *Via larga* ou de la place du *Palais-Vieux*. La cour d'honneur faisait oublier, par ses vastes proportions, la cour du palais Strozzi. Nulle part enfin on n'eût pu trouver un plan plus riche de détails et dont les membres s'agençassent avec une plus parfaite harmonie.

La première pierre du Luxembourg fut posée en 1615, et cinq ans après l'édifice était déjà complet. Il s'élevait sur une surface de cinq mille cent soixante-huit mètres, et formait un parallélogramme exact et symétrique dont les faces principales avaient quatre-vingt-dix mètres de longueur, et les faces latérales cent dix-huit.

Mais ce n'était là encore qu'une partie de l'œuvre de de Brosses. Dans le même moment, il dessinait et plantait les jardins; il amenait de Rungis à Paris une source abondante en lui faisant franchir la vallée d'Arcueil sur une suite d'arceaux gigantesques, près des ruines de l'aqueduc romain, et construisait, pour la recevoir, cette grotte élégante avec sa statue de Naïade et ses colonnes en rocaille que nous remarquons aujourd'hui encore à l'extrémité de l'allée des Platanes.

L'intérieur du palais répondit dignement à ce vaste ensemble de splendides travaux. Le grand escalier, construit en coquille, occupait le centre du principal corps de bâtiment; il était surmonté d'un dôme *à la ceinture dorée* comme le dôme du portail, et se faisait remarquer par sa majesté et par son élégance. Il a été détruit au commencement de ce siècle, pour faire place à la salle des séances du sénat. Un autre escalier à rampes droites, et du caractère le plus imposant, fut alors pratiqué sur une partie de l'espace qu'occupait originairement la galerie de Rubens.

Cette galerie, autre souvenir italien, était, par ses peintures, transportées aujourd'hui au Louvre, une des plus riches merveilles du palais. Marie de Médicis avait demandé à Rubens vingt-quatre tableaux qui reproduisissent les événements heureux et malheureux de sa vie : d'abord jeune fille au val d'Arno, puis reine de France, épouse de Henri le Grand, mère de Louis le Juste. Le premier acte de ce poème, que le génie de Rubens avait su rendre héroïque, la représentait naissante, sous l'influence des Grâces; et le dernier était destiné à consacrer ses plus vives joies de mère, lorsque, revenant d'exil, elle put se faire entendre du cœur de son fils.

Louis XVIII habitait le Luxembourg avant la révolution, alors qu'il n'était que comte de Provence. Le gouvernement de 1793 en fit une prison. Le Directoire l'adopta pour sa résidence; Bonaparte, premier consul, s'y installa avec ses deux collègues jusqu'au jour où, consul à vie, il vint aux Tuileries monter sur le trône impérial. Depuis il fut le siège du sénat, puis de la chambre des pairs.

Le palais forme un carré presque parfait avec une très grande cour intérieure environnée de portiques. La façade de la rue se compose d'un pavillon central d'ordre toscan, surmonté d'un ordre composite, avec un dôme au-dessus, ce pavillon se lie, par deux terrasses à balustres, à deux pavillons carrés. La façade du jardin se composait de même de trois corps de bâtiments, mais liés par deux galeries à deux étages au lieu de deux terrasses. Récemment on a ajouté de ce côté des constructions nouvelles, tout en respectant le plus possible le plan et les dessins du premier architecte. La partie la plus estimée de cet édifice est l'escalier d'honneur. Au bas est un charmant groupe de l'Amour et de Psyché, par Delaître. Vingt-deux colonnes ioniques supportent la voûte, décorée de caissons, et sur les deux côtés sont huit lions couchés, des trophées et les statues de plusieurs de nos généraux. De la salle des Gardes on passe dans un vestibule, où l'on remarque la statue d'Hercule, par Puget; puis dans la salle des Messagers d'État, où l'on a placé le Silence et la Prudence; puis dans la salle de la Réunion, ornée d'une grisaille qui représente une victoire de saint Louis sur les infidèles, et enfin, dans la salle où le sénat tenait ses séances, disposée à peu près comme celle de la chambre des représentants, et enrichie de même de peintures et de statues. N'oublions pas de visiter la chapelle, élégamment déco-

Le Luxembourg

rée; embellie par Rubens, elle fut la chambre à coucher de Marie de Médicis. La salle du Livre d'or, où se conservaient les titres des pairs et le timbre des armoiries, se recommande par de belles arabesques. Le gouvernement entretient au Luxembourg un musée des meilleurs tableaux et statues de nos artistes vivants. Ces œuvres passent au musée du Louvre après la mort de l'artiste.

L'ancien jardin de Marie de Médicis a été bouleversé de fond en comble. Le jardin actuel a été en grande partie dessiné par Chalgrin, à l'époque du Directoire. En face du palais, on a ménagé des parterres avec un bassin au centre; l'enceinte est formée par des talus gazonnés, coupés d'escaliers, qui conduisent à des quinconces. Une très large avenue prolonge le parterre et s'étend à une longueur de cinq cents mètres. Elle se confond à l'œil avec l'avenue extérieure, qui mène à l'Observatoire, et les deux édifices, quoique non pas tout à fait sur le même axe, sont liés l'un à l'autre par une double ligne de verdure.

Richelieu avait fait édifier le Petit-Luxembourg; mais quelque luxe qu'il eût apporté dans la construction de cette demeure, elle ne pouvait cependant être appelée que du nom d'hôtel, et Richelieu finit par vouloir un palais. Il donne donc le Petit-Luxembourg à la duchesse d'Aiguillon, sa nièce, et fait élever pour lui, près de la porte Saint-Honoré, sur l'emplacement de l'hôtel de Rambouillet et de l'antique habitation du connétable d'Armagnac, ce célèbre Palais-Cardinal qui, sous un nom ou sous un autre, devait rester jusqu'à nos jours une des merveilles de Paris.

Il serait difficile, au reste, de juger aujourd'hui, par l'architecture extérieure du palais, de ce qu'il fut au temps de Richelieu. La disposition des bâtiments est la seule partie de l'ancien plan qui soit demeurée intacte; mais quant aux bâtiments eux-mêmes, leur dessin primitif a complètement disparu dans le dernier siècle, sous l'enveloppe théâtrale dont Moreau et Oppenord l'ont entouré.

La façade de la rue Saint-Honoré était formée de petits pavillons d'un goût sévère; celle de la cour était plus riche. Au rez-de-chaussée régnait une suite d'arcades sur les pieds-droits desquelles étaient sculptées des ancres et des proues de navire en mémoire du titre de surintendant de la marine, l'un des nombreux titres du cardinal. Ces arcades supportaient un étage orné de pilastres doriques, et répondaient à une élégante galerie couverte qui donnait entrée dans le jardin. Un mail, un manège et deux bassins étaient alors à peu près les seuls ornements de ce jardin, pour l'agrandissement duquel on avait abattu le rempart et comblé le fossé de la ville. Sa forme était d'ailleurs assez irrégulière; mais dès lors Richelieu avait conçu la pensée de l'entourer de bâtiments splendides et symétriques, pensée grandiose que l'esprit de spéculation a réalisée depuis.

Ce qu'il y avait surtout de remarquable au Palais-Cardinal, c'étaient les galeries, les salles de spectacle, les bibliothèques et les vivantes peintures exécutées par Vouet, Poerson et Philippe de Champagne. Ce dernier artiste avait peint, à lui seul, toute la galerie de l'aile gauche, en entrant par la rue Saint-Honoré. On y voyait se dérouler à la voûte le tableau des succès de tout genre qui marquèrent le gouvernement du cardinal. Croirait-on que, moins de quarante ans après, cette splendide galerie fut détruite par les ducs d'Orléans pour faire place à une longue suite de chambres à coucher?

Une seconde galerie occupait l'aile gauche de la seconde cour. Celle-là fut destinée par Richelieu à recevoir les portraits des hommes célèbres de la France. Le premier de ces portraits était celui de Suger; le dernier celui de Richelieu. Cette dernière galerie a également été détruite. Les portraits qu'elle contenait sont aujourd'hui à Versailles.

Parmi les grandeurs du Palais-Cardinal nous avons parlé de salles de spectacle. Telle était, en effet, la passion du cardinal pour les représentations scéniques, qu'il voulut avoir deux théâtres dans sa demeure. L'un de ces théâtres ne pouvait contenir que cinq cents spectateurs; c'était le théâtre intime. L'autre pouvait donner place à trois mille personnes; il occupait l'aile droite du palais

en entrant par la rue Saint-Honoré; ce fut sur ce théâtre que Richelieu dépensa deux cent mille écus pour faire représenter sa tragédie de *Mirame*.

Sous Louis XIV, la foule vint y applaudir Molière; elle l'y applaudissait encore le vendredi 17 février 1673. Molière jouait ce jour-là le *Malade imaginaire;* lorsqu'on fut arrivé à l'intermède du dernier acte, à peine put-il répondre le *juro* du bachelier. Il venait d'être pris de convulsions; mais de peur de manquer son rôle il s'efforça de dissimuler sa souffrance par un rire forcé. « J'ai un froid qui me tue, » dit-il à Baron. Baron lui donna son manteau pour le réchauffer; il fit avancer ses porteurs pour le conduire promptement chez lui, et lui-même marcha près de sa chaise dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident du Palais-Royal à la rue Richelieu, où il demeurait. Quelques heures après, Molière expirait entre les bras de deux bonnes religieuses qui lui prodiguaient les derniers soins. Le sang qu'il vomissait l'étouffa.

Après la mort de Molière, le théâtre du Palais-Royal fut consacré à l'Opéra et les œuvres de Lulli et de Rameau y firent longtemps fortune. Détruit enfin par deux incendies, en 1673 et 1781, il fut reconstruit de l'autre côté du palais, et devint avec Talma le théâtre classique de notre grande littérature française.

Après avoir décoré son palais de tout ce que les arts pouvaient lui offrir de plus somptueux, le cardinal en fit hommage à Louis XIII, ne s'en réservant que la jouissance viagère. Depuis, Louis XIV en fit donation à Philippe, duc d'Orléans, son frère unique, et à ses descendants mâles.

Après l'incendie du théâtre, en 1763, le Palais-Royal fut l'objet d'immenses travaux qui en modifièrent complètement l'aspect. Louis-Philippe d'Orléans, petit-fils du régent, qui le possédait alors, confia la direction de ces travaux à Moreau, architecte de la ville. La façade de la rue Saint-Honoré avec ses deux ordres dorique et ionique, et la façade du jardin avec ses huit colonnes ioniques cannelées et son attique couronné de statues, sont l'une et l'autre de cet architecte. L'escalier à double rampe fut dessiné par Constantin : il rivalisa de noblesse avec le grand escalier dessiné anciennement par Desorgue.

Cette partie du Palais-Royal n'a pas changé d'aspect depuis quatre-vingts ans; mais ce qui a changé, ce qui a été bouleversé, transformé, c'est le jardin dessiné en 1730 par Desgots, neveu de le Nôtre, et dont les vieux ormes en boule, dont les grands marronniers et les longues charmilles formaient un lieu de douce solitude au centre de Paris.

J'ai déjà dit par suite de quelles sordides pensées ce lieu devint en 1781 la grande foire de la capitale. Pour y attirer plus sûrement la foule, on commença par y attirer le commerce et la débauche. On consacra à l'un et à l'autre un immense palais qui s'unit par ses extrémités au palais du prince. Les portiques, les balustres, les hauts pilastres corinthiens de cette nouvelle construction, entourant l'antique jardin sur trois de ses faces, offraient d'ailleurs, malgré la maigreur des ordonnances, un grand effet d'ensemble. Commencée par Louis-Joseph d'Orléans, cette imposante spéculation n'a été achevée que de nos jours par son fils.

Pendant quarante ans, en effet, les galeries du Palais-Royal n'ont été reliées entre elles, du côté de la cour, que par une suite de baraques formant deux couloirs étroits et infects. A ces hideuses baraques Louis-Philippe a substitué une galerie vitrée étincelante de marbre et d'or qui, par son éclat et sa grandeur, peut figurer parmi les monuments de la capitale. Les constructions diverses du palais ont, en outre, été raccordées entre elles, des vestibules à colonnes ont été ouverts sur différentes rues, et le Palais-Royal, remarquable depuis longtemps comme demeure princière, est devenu sans égal comme palais de l'industrie.

En effet, sans parler de l'intérieur du palais, qui est aujourd'hui encore riche en collections précieuses de tableaux et d'objets d'art, ce que cet édifice offre de remarquable ce n'est ni sa terrasse extérieure, d'une architecture médiocre, ni la façade assez triste

de sa cour, mais bien le luxe et la variété des boutiques et des cafés qui, plusieurs années avant la révolution, se sont établis dans les galeries du jardin. Nulle ville ne présente un bazar aussi varié, aussi éblouissant.

C'est le rendez-vous des oisifs et des étrangers qui affluent à Paris.

Le palais de l'Élysée fut construit, en 1718, pour le comte d'Évreux, par l'architecte Mollet. Plus tard, la duchesse de Bourbon l'acheta du financier Beaujon, et depuis lors il a gardé le nom d'Élysée. Napoléon l'habita plusieurs fois; c'est là qu'il signa sa seconde abdication. Sous Louis XVIII, la duchesse de Berri y avait réuni une fort belle collection, aujourd'hui dispersée, de tableaux de l'école flamande. Ce palais est d'une grande élégance, et le jardin, peu étendu, est admirablement dessiné.

L'hôtel de ville, célèbre dans notre histoire, a joué un rôle dans toutes nos révolutions. C'est le siège de la préfecture du département de la Seine et du conseil municipal; c'est le vieux palais de la bourgeoisie de Paris.

Nous n'avons point oublié cette antique corporation des *nautes* ou navigateurs parisiens, qui, dès le règne de Tibère, consacrait un autel à Jupiter dans l'île de la Seine. Cette corporation représentait évidemment les intérêts généraux de la Cité, intérêts qui, par la position même de Lutèce, devaient se résumer surtout en questions de navigation et de transit. S'assurer le monopole de la Seine pendant un certain parcours, assujettir à certains droits toute *navée* abordant aux rives parisiennes, tel dut être dès le premier jour, comme il le fut incontestablement par la suite, le but de cette association de marins et de marchands. Or il y avait là, on le conçoit, une pensée confuse encore, mais instinctive, d'organisation municipale.

Au IVe siècle, cette pensée reçut un développement subit par l'établissement de municipes romains dans la plupart des villes des Gaules. Nul doute, en effet, qu'à l'époque de Julien Paris n'eût sa curie, ses décurions et ses duumvirs avec leurs attributions civiles et judiciaires, et son défenseur du peuple, *defensor plebis,* avec sa justice populaire et son droit d'instruction criminelle. Dulaure suppose même, non sans vraisemblance, que la tour ou forteresse de la Cité fut originairement consacrée aux réunions de la curie : cette tour aurait été le Capitole parisien.

L'invasion franque étouffa malheureusement bientôt les libertés romaines, et elle dut les étouffer surtout à Paris, où le voisinage des rois francs rendait nécessairement leur pouvoir plus sensible. Et cependant, si grande est la force des droits acquis, si imprescriptible est la puissance des traditions, que nous retrouvons sans cesse, à travers le moyen âge, l'antique corporation des *nautes,* tantôt sous le nom de *confrérie de la marchandise de l'eau;* tantôt sous le nom de *hanse,* concentrant peu à peu en elle les divers pouvoirs de la curie. Cette corporation, qui aura dans la suite son prévôt des marchands, a dès le IXe siècle ses *scabins* ou échevins, et, même dès le VIIIe, sa milice commandée par un *spatharius,* nom fastueux emprunté aux grandes dignités de l'empire de Byzance.

La révolution sociale qui signala le XIIe siècle eut d'ailleurs peu d'écho à Paris. La raison en est simple : c'était de l'Église, plus encore que de la royauté, que partait le mouvement. Aussi les chartes communales furent-elles d'abord obtenues par les villes particulièrement soumise à l'influence de l'Église : les premières communes furent celles de Noyon, de Beauvais, et de Laon, les trois pairies ecclésiastiques. « L'Église avait jeté là, dit M. Michelet, la base d'une forte démocratie. »

Mais si l'autorité royale conserva toujours officiellement sa pleine indépendance à Paris, nous n'en voyons pas moins la république bourgeoise des *marchands de l'eau* y croître plus rapidement dès lors en attributions et en privilèges. Diverses ordonnances de Louis le Gros, de Louis le Jeune et surtout de Philippe-Auguste lui donnèrent une importance administrative qu'elle n'avait pas. A partir de cette époque, ou tout au moins dans la seconde moitié du XIIIe siècle, la confrérie de la marchandise a son prévôt des marchands, ses gardes de la prévôté, ses archers, ses jurés-crieurs, etc. : elle a son

parlouër aux bourgeois avec sa juridiction communale, et ses prud'hommes (*probi homines*). Dès le XII[e] siècle, elle avait son blason qui n'était que l'expression héraldique de son titre même de *marchandise de l'eau*. C'était une nef d'argent à six cordages avec la légende suivante en orle : *Sigillum mercatorum aquæ Parisiensis* (Sceau des marchands de l'eau de Paris). Dans la suite, l'antique nef devint un navire ponté et voilé : le chef de l'écu fut semé de fleurs de lis ; mais le souvenir des *nautes* parisiens, on le voit, demeura toujours vivant dans les armoiries municipales.

Le plus ancien parloir aux bourgeois qui ait laissé quelque trace sur le sol de Paris, était situé sur le coteau de Sainte-Geneviève, près des murs de la ville. Le réfectoire et le dortoir des Jacobins en occupaient, au XVII[e] siècle, les derniers débris. De la rue des Grès, les bourgeois paraissent avoir transporté leur auditoire dans la *Vallée de misère*, nom que l'on donnait à tout le quartier occupé maintenant par les quais Pelletier et de la Mégisserie. Il est certain du moins que la ville a longtemps possédé une maison située entre Saint-Leufroy et le grand Châtelet, maison désignée dans divers baux par le nom de *Parloir aux bourgeois*. Elle était affermée, au XV[e] siècle, à des particuliers, au prix de seize livres parisis, *plus demi-douzaine de chapeaux de roses vermeilles et six bouquets de même*.

Dès lors, en effet, la hanse parisienne avait quitté la Vallée de misère pour aller s'établir sur la place de Grève, qui était une propriété communale et le centre des opérations commerciales de la Cité. La place de Grève avait été acquise par les bourgeois du quartier, sous le règne de Louis VII, pour la somme de soixante-dix livres. L'acte est de 1141 ; la confrérie des marchands n'y posséda d'abord aucun établissement ; mais en 1367 le célèbre prévôt Étienne Marcel y acheta du Dauphin la *Maison-aux-Piliers*, qui était la plus ancienne et la plus remarquable de la Grève. Depuis plus de cent ans cette maison avait toujours été occupée par des princes ; elle reposait sur de gros piliers qui formaient un promenoir dont l'ordonnance fut reproduite dans la plupart des édifices de la place.

A l'époque de Henri II, l'ancienne Maison-aux-Piliers avait disparu pour faire place à un monument conçu dans des proportions dignes à tous égards de la municipalité parisienne. Ce monument avait été entrepris sous le règne de François I[er]. « Nous voulons qu'il soit somptueux et des plus beaux que l'on sache, » avait dit ce prince ; et l'architecte, Domenico Boccadoro da Cortona, s'était notablement inspiré de la pensée royale. La première pierre du nouveau bâtiment fut posée le 15 juillet 1533, par Pierre Viole, seigneur d'Athis, prévôt des marchands, au bruit des canons et des cloches, et avec grand accompagnement de tables dressées et de tonneaux défoncés pour donner pain et vin à tous venants. Dès l'année suivante, 1534, M[e] Thomas Choqueur, tailleur d'images, s'occupe des sculptures ; mais, à partir de 1541, l'ouvrage demeure suspendu ; il le fut pendant plus de cinquante ans.

L'hôtel de ville ne se composait donc, vers le milieu du XVI[e] siècle, que du pavillon de droite, dit le pavillon Saint-Jean, et du premier étage des autres parties de la façade. Sa construction ne fut reprise qu'en 1605, à l'époque de la prévôté de François Miron ; un vieux dessin sur parchemin avait été trouvé, et il fut suivi. Ce ne pouvait être évidemment que le plan de Cortone.

Ce plan remarquable offre une preuve de l'influence que le génie français exerçait même sur les artistes italiens. Ainsi Fra Giocondo avait édifié le palais de la chambre des comptes dans un style que les critiques du dernier siècle accusaient d'être semi-gothique : ainsi Boccadoro construisait de hautes toitures à l'hôtel de ville, et prenait soin, à l'exemple de nos vieux maîtres, d'en dissimuler la monotonie par des lucarnes ouvragées et d'élégants campaniles.

L'hôtel de ville, tel qu'il fut conçu par l'artiste italien, comprenait le corps de logis central avec les deux pavillons de Saint-Jean et du Saint-Esprit[1]. La cour entourée de

[1] Le pavillon de gauche, ainsi nommé parce qu'il se trouvait placé devant le petit hôpital du Saint-Esprit.

ses deux étages d'arcades avec colonnes engagées, offrait, malgré l'absence du parallélisme de deux de ses côtés, une élégante décoration qui, cette fois, rappelait complètement l'Italie. Les sculptures des plafonds du portique, ainsi que celles de l'escalier, étaient remarquables par leur variété et leur délicatesse. La même harmonie de dessin se retrouvait dans les entablements, les profils, les chambranles, et en général dans tous les détails d'ornementation du monument. Officiers municipaux et artistes avaient rivalisé de zèle, les uns par la dépense, les autres par le talent. Jamais plus de précautions ne furent en même temps prises pour assurer longue vie à une œuvre. Il était stipulé, par exemple, que les colonnes de la façade ne seraient que de deux pièces, qu'elles seraient en pierres de Torcy, plus dures que les pierres déjà employées, et qu'enfin l'entrepreneur les garantirait « de ne se gaster et dépérir de la lune, soleil, gelées et autres incommodités, fors et excepté du tonnerre et autres furies qui pourraient arriver du ciel ».

A l'intérieur nous retrouvons les mêmes soins, la même richesse. La salle du Trône, éclairée par huit fenêtres en bois *enrichi*, était en outre ornée de deux cheminées monumentales dues au ciseau de Biard et de Boudin ; les jambages en étaient formés par les dieux termes, parés de colliers de roses. La salle du Zodiaque se distinguait, de son côté, par une menuiserie sculptée représentant les douze mois de l'année, sous la forme de douze femmes. Ces sculptures, dans lesquelles on retrouve une pensée déjà exprimée par Jean Goujon à l'hôtel de Carnavalet, passaient pour être de cet incomparable artiste.

Disons enfin que la statue équestre de Henri IV, par Biard, se détachait en bosse sur un fond de marbre noir au-dessus de la porte d'entrée, et que bientôt après la statue pédestre de Louis XIV par Coysevox fut placée en face de la même porte, sous l'arcade centrale du portique.

Aujourd'hui que l'hôtel de ville est complètement dégagé des ignobles ruelles qui l'enveloppaient en partie, et que l'adjonction de deux ailes lui a donné un développement presque triple, sa masse a acquis un caractère imposant et original, qui répond bien à sa destination.

La place qui s'étend devant le palais a, comme le monument lui-même, été embellie et transformée. Bordée d'un côté par la rue de Rivoli, entourée de magnifiques constructions, et sur laquelle vient aboutir, dans l'axe de la principale porte de l'hôtel de ville, la superbe avenue Victoria, cette place, après avoir été longtemps un affreux carrefour déshonoré par les exécutions capitales, est aujourd'hui de l'aspect le plus grandiose.

La justice a son palais dans la Cité.

Dès les premiers temps de l'histoire de Paris, il est question d'une *tour*, ou forteresse, située dans l'île de la Seine, et qui ne pouvait, suivant toute apparence, occuper d'autre emplacement que celui où s'élève aujourd'hui le palais de justice. C'était évidemment dans cette tour, dans ce château romain qu'habitait sainte Clotilde lorsque ses deux fils, Childebert et Clotaire, lui envoyèrent demander les enfants de leur frère Clodomir, qu'elle gardait pieusement auprès d'elle. Grégoire de Tours fait remarquer, en effet, que Clotilde demeurait dans la ville même, *in urbe ipsa* : ce qui ne peut s'entendre que de l'intérieur de l'île, qui comprenait alors toute la cité.

Après cette pieuse princesse, nous ne voyons qu'un seul roi franc, Charibert, qui ait fixé sa résidence au centre de Lutèce. Charibert avait peu des goûts de ses compatriotes ; il n'était ni chasseur ni guerrier, et l'on eût dit, à voir la gravité pesante de sa démarche, quelque digne magistrat d'une cité gallo-romaine. On ne peut donc s'étonner de la préférence qu'il donna à la ville sur les champs et les forêts. Charibert s'occupait de jurisprudence ; il se plaisait à juger les causes difficiles, à jeter la lumière sur les questions les plus embrouillées ; et, tout Germain qu'il fût, son élocution latine se distinguait par une telle pureté, que les Romains devenus flatteurs s'avouaient vaincus : *Nos Romanos vincis in eloquio* [1].

[1] Fortunat, *carmin.*, l. IV.

Sous cette enveloppe exotique se cachait toutefois encore la brutale audace des Francs. Charibert s'appropria, puis épousa les deux filles d'un ouvrier en laine de la *truste* royale; l'une de ces jeunes filles portait le voile de religieuse. La voix de saint Germain se fit alors entendre sous les voûtes de la tour de la Cité. Elle excommunia Charibert, et celui-ci, persistant dans son impénitence, ne tarda pas à être frappé de male mort, ainsi que l'avait déjà été l'objet de ses folles passions.

Depuis ce moment les échos de la tour demeurent muets jusqu'aux jours de la féodalité, dont elle devient le centre, d'abord pour le comté de Paris seulement, puis pour la France entière. Ce fut là, en effet, que s'établirent les comtes de Paris et les ducs de France; ce fut là que la glorieuse race de Robert le Fort fit son apprentissage du trône, en sauvant Paris de l'anarchie et des Normands.

Il serait difficile de faire connaître d'ailleurs ce qu'était alors l'ancienne tour romaine de la Cité. On peut croire du moins qu'à l'époque où Hugues Capet y mourut, en 996, elle formait une demeure assez peu digne de la majesté royale. Une des premières pensées de Robert, son fils, fut, en effet, d'élever un palais magnifique, *palatium insigne;* et les annalistes qui nous parlent de ce palais ne se donnent même pas la peine d'indiquer par un mot l'antique construction dont il dut prendre la place.

Le nouvel édifice fut somptueusement inauguré par un festin royal, au jour de Pâques; il comprenait dans son enceinte une chapelle dédiée à saint Nicolas.

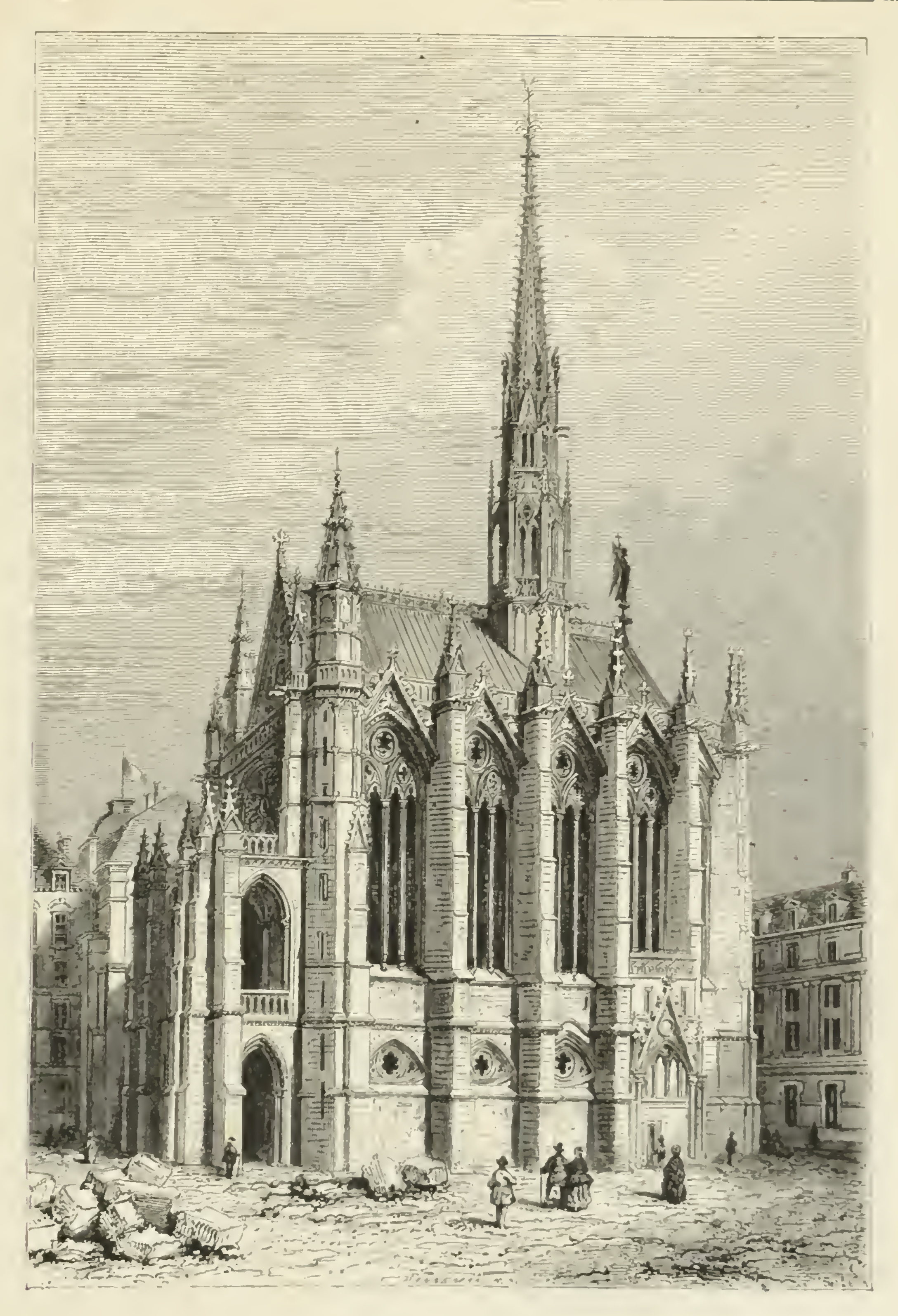
Saint Louis le restaura, et y ajouta la salle qui porte le nom de *chambre de saint Louis,* ainsi que la grand'chambre et la Sainte-Chapelle. Il fut encore augmenté sous Philippe le Bel, et aussi sous Louis XI, Charles VIII et Louis XII.

La grande salle du palais servait à la réception des ambassadeurs; elle était ornée des statues des rois depuis Pharamond; à l'un des bouts il y avait une immense table de marbre pour les festins royaux dans les grandes solennités. Deux incendies, à un siècle de distance, dévorèrent la grande salle et une partie des bâtiments du palais. Jacques de Brosses fut chargé de la reconstruire, et cette nouvelle salle, terminée depuis 1622, est celle que nous nommons aujourd'hui la salle des *pas perdus,* parce que les plaideurs y perdent souvent leurs pas. Tout autour sont distribués différents tribunaux. Elle se compose de deux nefs voûtées en pierre de taille, et séparées par un rang d'arcades qui portent sur des piliers décorés de pilastres doriques. Elle ne reçoit le jour que par de grands cintres vitrés, qui sont à l'extrémité de chaque nef. Au-dessous existe encore une antique salle ayant à ses quatre angles quatre cheminées énormes et d'un style bizarre; cette salle a conservé le nom de *cuisine de saint Louis.* Un nouvel incendie, en 1776, nécessita la reconstruction d'une partie considérable du palais. De cette époque date le pavillon exhaussé sur un assez beau perron, surmonté d'une sorte de dôme quadrangulaire, et avec deux ailes en retour, qui sont réunies par une grille d'un riche travail.

De tout temps le palais avait eu sa prison, que nous trouvons désignée sous le nom de *Conciergerie,* dès le XIVe siècle. La Conciergerie a fidèlement gardé ses cachots et ses verrous. Que de cœurs flétris et que de cœurs généreux ont gémi sous ces voûtes : Enguerrand de Marigny, le concussionnaire, et Barnabé Brisson, le magistrat timide mais intègre; la Brinvilliers, une empoisonneuse, et Charlotte Corday, une républicaine de Rome antique; Vergniaud le régicide, et la reine martyre Marie-Antoinette!

Le cachot de Marie-Antoinette est une salle basse et humide; vous y trouverez encore quelques souvenirs de son passage; et, dans les salles du palais, vous verrez le lieu où siégea Fouquier-Tinville à la place de d'Aguesseau; vous verrez la barre où comparurent et où furent condamnés et Malesherbes et Mouchy, et Cazotte et Madame Élisabeth, toutes les dignités, toutes les vertus, toutes les gloires[1].

[1] Comment parcourir ces salles sans se rappeler le cri de Marie-Antoinette, accusée d'avoir corrompu son fils : *J'en appelle à toutes les mères!* Et cette réponse si belle de M. de



La Sainte-Chapelle.

Saint Louis, par lettres patentes de l'an 1245, fonda la Sainte-Chapelle, destinée à recevoir les reliques par lui acquises de l'empereur Baudouin. L'architecte fut Pierre de Montereau. Son œuvre se composa de deux étages, avec une sacristie accolée à la façade. Dans l'étage supérieur de la sacristie fut déposé le trésor des chartes. La chapelle haute n'avait de communication qu'avec le palais, par une large galerie ; elle servait uniquement de chapelle royale. La chapelle basse était abandonnée aux domestiques du palais. Cet édifice se recommande par la richesse de son ornementation et la magnificence des vitraux. C'est une suite d'immenses fenêtres séparées seulement par de légers contreforts, et les verrières s'adaptent le long de colonnettes du travail le plus délicat. Vue de dehors, on peut dire que c'est une véritable muraille en verre, où les couleurs s'harmonisent avec un goût parfait. A l'intérieur, il suffit de quelques

Gramont, prévenu de correspondance avec la famille royale : *Aucun témoignage ne s'élève contre moi, je pourrais nier; mais je ne rachèterai pas ma vie par un mensonge !*

Comment oublier ce vieux conseiller Isabeau auquel Fouquier-Tinville demande ironiquement s'il reconnaît la salle où il se trouve : *Oui, je la reconnais; c'est ici que j'ai vu, quarante ans, la justice épouvanter le crime, et c'est ici que je vois maintenant le crime égorger la vertu !*

groupes de colonnes pour supporter la voûte, et donner naissance à ses nervures hardies. Sous Napoléon III, on a terminé la restauration complète de ce précieux chef-d'œuvre de l'art élégant du XIIIe siècle.

Le palais de justice lui-même a subi d'importantes améliorations : on a réparé les parties dégradées par le temps et par des remaniements intérieurs faits sans aucune prudence ; on y a ajouté des annexes considérables, en sorte qu'il occupe aujourd'hui tout le périmètre compris entre les rues de la Sainte-Chapelle, de la Barillerie, du Harlay, et le quai de l'Horloge.

IV. — Églises.

Paris a perdu un nombre très considérable d'églises ; parmi celles qui lui restent, les plus anciennes sont Saint-Germain-des-Prés et Saint-Germain-l'Auxerrois.

Saint-Germain-des-Prés est aujourd'hui la plus ancienne église de Paris. Quelque ancien, toutefois, que soit ce monument, il n'a fait que remplacer, au XIe siècle, le primitif et vénérable édifice construit par Childebert à l'extrémité du jardin des Thermes. Childebert revenait de guerroyer en Espagne, et ses troupes étaient chargées d'un immense butin, dans lequel figuraient les dépouilles sacrées des églises. On citait entre autres merveilles une croix d'or enrichie de pierres précieuses qui faisait partie du trésor de l'église de Tolède ; et de plus, soixante calices, quinze patènes, vingt cassettes destinées à renfermer les Évangiles : le tout d'or pur. Quelques historiens assurent, en outre, qu'il avait obtenu de l'évêque de Saragosse l'étole de saint Vincent. Childebert distribua ces richesses entre diverses églises. La croix de Tolède et l'étole de saint Vincent furent toutefois réservées par lui, afin de servir de trésor à une basilique qu'il se proposa aussitôt de consacrer sous leur double vocable.

Le siège épiscopal de Paris était alors occupé par saint Germain, homme d'une rare fermeté comme évêque, et d'une austérité de vie qui rappelait les saints du désert. Saint Germain s'associa de tout son pouvoir aux généreuses pensées de Childebert. Tandis que le chef franc prodiguait à l'abbaye nouvelle les terres, les moulins, les serfs inquilins et affranchis, l'évêque en confiait la garde à saint Droctovée et à des religieux de l'ordre de Saint-Basile, se démettant en leur faveur de tous droits de juridiction épiscopale sur le vaste territoire du monastère.

La dédicace de l'église Saint-Vincent et Sainte-Croix fut célébrée le 23 décembre 558, jour même de la mort de Childebert. Jamais plus riche basilique n'avait frappé les regards des habitants de Paris. Elle avait été disposée en forme de croix, forme peu usitée encore, mais qu'avait déterminée dans cette circonstance le vocable même de la basilique. Elle était divisée en trois nefs par des arceaux qui reposaient sur des colonnes de marbre. Le plafond et les murailles étaient ornés de peintures rehaussées d'or ; le toit, formé de lames de bronze doré, produisait aux rayons du soleil des éclats de lumière qui éblouissaient les yeux. « Ce n'était pas sans raison, dit un légendaire, qu'on la nommait le *palais doré de Germain.* »

Saint Germain érigea en outre, suivant la coutume des grandes abbayes, plusieurs chapelles sur le territoire du monastère. L'une d'elles fut dédiée à saint Symphorien ; une autre porta le nom de Saint-Martin-des-Orges ; une troisième, dédiée à saint Pierre, a dans la suite été remplacée par la riche église Saint-Sulpice.

De toutes ces constructions du VIe siècle il ne reste plus aujourd'hui que la partie inférieure de la grosse tour, qui forme la façade occidentale de Saint-Germain-des-Prés, et dans laquelle a été pratiquée, au XIIIe siècle, l'entrée principale de l'église. Sous le porche de cette entrée existaient, avant 89, huit statues représentant des rois et des reines, vêtues du costume mérovingien et la tête ceinte de la couronne. Deux de ces statues portaient inscrits sur des rouleaux les noms encore reconnaissables de Clodomir et de Clotaire. Les autres ont exercé, à plusieurs reprises, la patiente érudition des savants. Il paraîtrait toutefois vraisemblable qu'elles étaient autant

d'images de la famille de Clovis. L'une d'entre elles seule, portant un costume d'évêque, était nécessairement étrangère à la dynastie mérovingienne. La critique y a vu avec une haute intelligence l'apôtre de toute cette dynastie de chefs barbares, saint Remi. Toutes ces statues étaient raides; elles avaient la figure plate, et accusaient dans chacune de leurs parties l'absence complète de l'art. Celle de Clovis était la plus ornée ; celle de la reine Ultrogothe se faisait remarquer par deux longues tresses de cheveux qui lui tombaient jusqu'aux genoux. Childebert avait le sceptre en main et portait un livre sous le bras.

La basilique de Saint-Vincent servit de tombeau à la plupart des rois de la première race. Childebert et Ultrogothe, Chilpérik et Frédégonde, Clotaire II et Bertrade, Childérik II et Bilihilde, Clovis et Mérovée, enfants de Chilpérik, y furent successivement enterrés. C'était là qu'on déposait non seulement les princes qui l'avaient demandé par acte testamentaire, mais encore tous ceux à qui une mort violente n'avait pas permis de disposer de leur sépulture. L'assassin et sa victime s'y succédèrent plus d'une fois sous les mêmes voûtes et dormirent dans le même cercueil. On distinguait sur le tombeau de Childebert une figure de roi tenant à la main le modèle de l'église.

Mais à côté, au-dessus de ces sépultures royales, formées de longues pierres de liais à peine ornées de quelques linéaments par lesquels on avait cherché à reproduire les insignes de la puissance, s'élevait une châsse splendide que la piété des siècles s'était plu à embellir de tout le luxe des arts et de la richesse. Cette châsse était celle de saint Germain, de ce grand évêque qui résistait à Sigebert, qui frappait d'anathème les passions impudiques de Charibert, et fut comblé, pendant son épiscopat, de tous les dons de Dieu. Les restes mortels du saint avaient d'abord été déposés dans la chapelle Saint-Symphorien en attendant le monument que Chilpérik se proposait de construire sur l'autre rive de la Seine, dans le seul but de les recevoir. Mais les moines de Saint-Vincent se refusèrent à rendre le dépôt précieux qui leur avait été confié ; et, comme pour le tenir plus immédiatement sous leur garde, ils le transportèrent solennellement, en 754, de la chapelle Saint-Symphorien à la grande basilique, qui prit dès lors le nom de Saint-Germain-des-Prés.

A l'époque des invasions des Normands, Saint-Germain, situé hors de Paris, dans les prés de la Seine, se trouva exposé sans défense aux coups des barbares. Une première fois, en 856, les moines se rachetèrent, eux et leur église, au prix d'une forte rançon; mais à peine quatre ans s'étaient-ils écoulés que les Normands débarquent de nouveau sous ses murs, et investissent le monastère au moment où les moines chantaient matines. Alors commence une scène indicible de violence et de terreur. Les moines fuient et se cachent; les Normands se précipitent à l'autel, pillent les vases sacrés, puis, l'épée rouge de sang, parcourent l'édifice, le dépouillent des objets précieux dont l'avait orné la piété des fidèles, et finissent par y mettre le feu.

Vingt-quatre ans se passent, et le monastère commençait à sortir de ses ruines, lorsqu'il est de nouveau mis à sac en 885.

Alors, comme pour Sainte-Geneviève, le découragement s'empara des religieux, et pendant plus de cent ans ils vécurent parmi les ruines.

Le séjour du pape Alexandre III à Paris, en 1163, y fut marqué à la fois par deux imposantes solennités : l'inauguration de Saint-Germain-des-Prés, dont la reconstruction avait été commencée par l'abbé Morard dès l'année 990, et la pose des fondements de Notre-Dame, qui ne devait être terminée que vers le milieu du XIVe siècle. Lorsqu'on pénètre sous la vieille tour qui sert de portique à Saint-Germain-des-Prés, la pensée remonte jusqu'à ces jours de saint Germain et de Childebert dont Fortunat a chanté les poétiques merveilles. Cette tour est, en effet, dans sa partie inférieure, nous l'avons dit, un débris sacré de la première basilique contre lequel sont venus échouer les siècles et les Normands. L'ouverture qui fut pratiquée dans sa base, lors de la reconstruction de l'église,

donne entrée dans un espace étroit et sombre des deux côtés duquel se trouvaient rangées autrefois les statues mérovingiennes dont nous avons parlé : visages plats, traits à peine définis, attitude raide et immobile. Au sortir de cet obscur vestibule, qui rappelle à la fois la barbarie de l'art et la nuit des temps, se développent tout à coup devant vous de vastes nefs empreintes d'une incomparable grandeur. Ici tout est nouveau : étendue de l'édifice, hardiesse des voûtes, dispositions symboliques du sanctuaire, caractère inspiré de l'architecture. C'est le génie du catholicisme qui s'éveille, et qui trouve dans la foi un trésor de poésie pour l'expression de chacune de ses pensées. Jusqu'à ce jour l'artiste s'était péniblement cherché des modèles dans des types païens ; il avait dessiné des arcades romaines, des basiliques romaines ; mais aujourd'hui les traditions antiques n'apparaissent plus que comme un vague souvenir. Au lieu du simple pilier d'autrefois, vous voyez se succéder de sévères massifs flanqués de légères colonnes ; au lieu de l'éternelle feuille d'acanthe du chapiteau corinthien, vous apercevez mille fantaisies capricieuses : des sphinx, des oiseaux, des fleurs, etc. La même variété se fait remarquer dans la composition générale du monument : dans la nef, de fortes piles ; autour du sanctuaire, de minces colonnes. Plus on approche du sanctuaire, plus l'architecture semble prendre un caractère inspiré : les colonnettes s'élèvent plus sveltes et plus nombreuses vers le ciel. Les hautes fenêtres se touchent, et la lumière descend à flots de cet orient où s'est élevé le Soleil de justice.

Remarquez ensuite ces collatéraux qui, au lieu de s'arrêter à la ligne du sanctuaire comme dans les basiliques anciennes, entourent l'autel d'une double couronne de fidèles agenouillés et de chapelles mystérieuses. Ne dirait-on pas l'Église militante et l'Église triomphante unissant leurs espérances et leurs joies autour du Saint des saints ?

Deux époques différentes peuvent d'ailleurs être signalées dans les lignes architectoniques de Saint-Germain-des-Prés. La nef avec ses pleins cintres, ses piliers massifs et ses arcades surbaissées dont la retombée s'appuie sur des colonnes engagées, rappelle le XIe siècle. C'est évidemment la partie de l'édifice que construisirent le roi Robert et l'abbé Morard. Le chœur, au contraire, avec ses naissantes ogives, nous rappelle les jours de Louis le Jeune et d'Alexandre III. Ce fut, en effet, alors que l'ogive commença à marquer une tendance vers le ciel qui devint bientôt commune à toutes les lignes de l'architecture.

La chapelle Saint-François-de-Sales possède les tombeaux de Descartes, Mabillon et Montfaucon ; dans la chapelle opposée est celui de Boileau. Deux tours pyramidales s'élevaient du côté de l'est ; une troisième protégeait l'entrée de l'édifice ; car ces tours ont fait partie d'un système de défense militaire, et l'abbaye avait des remparts et des fossés. La troisième seule subsiste aujourd'hui.

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois remonte aussi au VIe siècle.

« Voilà longtemps, dit un jour Frédégonde à Chilpérik, que la bonté divine supporte nos crimes ; elle nous a frappés, et nous ne nous sommes pas amendés. Déjà nous avons perdu des fils, et voilà que les larmes des pauvres, les gémissements des veuves, les soupirs des orphelins vont causer la mort de ceux qui nous restent. Nous thésaurisons, et nous ne savons plus pour qui ; voilà que nos trésors demeurent dénués de possesseurs, pleins de malédictions et de rapines. Viens donc, si tu y consens, et brûlons ces injustes registres ; qu'il nous suffise pour notre fisc de ce qui suffisait à ton père le roi Clotaire. » Chilpérik jeta les registres au feu et entendit pour la première fois les bénédictions des peuples.

Ce fut sans doute dans un de ces heureux moments que le Néron, l'Hérode des Gaules, pour parler comme Grégoire de Tours, frappé d'admiration pour les sublimes vertus de Germain, évêque de Paris, résolut d'édifier une église qui lui servît de tombeau. Cette église, connue au IXe siècle sous le nom de Saint-Germain-le-Rond, ne reçut pas toutefois les

glorieuses reliques qui lui étaient destinées, par suite de l'opposition sans doute des moines de Saint-Vincent, chez lesquels le bienheureux évêque avait été enseveli. Dès l'époque de sa fondation, il s'y établit d'ailleurs une école qui ne tarda pas à devenir célèbre, et fut en quelque sorte la mère de la grande université de Paris. Les noms de *quai de l'École* et de *place de l'École* sont aujourd'hui encore un vivant témoignage de cette initiative de science et de charité que prirent, dès le VIe siècle, les prêtres de Saint-Germain.

Saint-Germain fut le premier édifice qu'envahirent les Normands lorsqu'ils vinrent camper sous les murs de Paris.

Germani teretis contemnunt littora sancti.

Avant cette époque le corps de saint Landri était l'objet d'un pieux pèlerinage dans cette église ; l'approche des Normands le fit transporter, comme tous les corps saints, derrière les fortifications de la Cité ; mais bientôt après nous le retrouvons à Saint-Germain, où deux fois, au XIIe et au XVe siècle, il fut l'objet de solennelles élévations.

Cependant les Normands s'étaient établis dans Saint-Germain-le-Rond comme dans une tour ; ils l'avaient entouré de fossés qui ont donné leur nom à la rue des Fossés-Saint-Germain; puis, lorsqu'ils furent obligés de battre en retraite, ils détruisirent l'église.

Saint-Germain ne fut rebâti qu'au XIe siècle par le roi Robert, et ce fut alors qu'il prit le vocable du grand évêque d'Auxerre, pour se distinguer sans doute du monastère de Saint-Vincent, qui venait de prendre celui de Saint-Germain de Paris. La vie de saint Germain d'Auxerre, de l'évêque inspiré qui avait lu sur le front de Geneviève enfant les saintes grandeurs que lui réservait l'avenir, avait été d'ailleurs trop intimement liée à celle de la glorieuse patronne de la capitale, pour ne pas avoir droit, près de son tombeau, à un pieux souvenir.

Cependant le monument construit par le roi Robert disparut à son tour comme celui construit par Chilpérik ; mais de ses ruines sortit, partie par partie, une autre église non moins riche et non moins vaste. Le clocher actuel, privé de la flèche qui le surmontait, semble appartenir au XIIe siècle : le chœur, au XIVe ; le transept, la nef et les chapelles, au XVe : c'est également du XVe et du règne de Charles VII que date le narthex ou portique qui s'élève devant la principale entrée [1].

L'extérieur de Saint-Germain-l'Auxerrois frappe par je ne sais quoi d'incomplet. Cette tour sans pyramide, cette façade sans pinacles et sans clochetons offrent un aspect d'humilité qui contraste avec le titre de *royale* porté de tout temps par cette église, et avec le voisinage du Louvre. Cette impression d'ailleurs n'est que passagère ; les brillantes peintures dont le portique a été récemment orné, le relief qu'elles donnent aux antiques statues de rois, de reines, d'évêques qui demeuraient inaperçues dans l'ombre du portail, annoncent désormais tout au moins par leur richesse l'œuvre des rois et la paroisse des rois.

A l'intérieur, architecture, décors, étendue, tout est grand, tout est splendide, et si la main du XVIIIe siècle n'eût passé par là, dissimulant l'ogive, supprimant les meneaux des croisées et des roses, etc., l'impression produite par ce monument eût été plus puissante encore. Disons, au reste, que l'immense travail de restauration dont Saint-Germain a été naguère l'objet a fait disparaître la plupart des traces de ce funeste passage.

Plusieurs morceaux de sculpture, une grille en fer poli et bronze doré, sa chaire surmontée d'une couronne royale, le banc-d'œuvre exécuté sur les dessins de Perrault et de Lebrun, des tableaux de Philippe de Champagne, Léonard de Vinci, Jouvenet, etc., ont concouru successivement à l'embellir. Dévastée dans une émeute, en 1831, on a profité de cette circonstance pour la restaurer complètement, et rendre à son extérieur les ornements qu'il avait perdus à la révolution de 1789.

Saint-Séverin (près de la rue de la Harpe).

[1] Le portail et les statues furent l'œuvre de Jean Gausel. Il commença le tout en 1435, et le termina en 1438. Parmi ces statues se trouvent celles de Childebert et d'Ultrogothe auxquels on attribuait alors l'édification de l'église.

rebâtie vers le XIe siècle, le fut encore dans plusieurs de ses parties en 1347 et en 1489. Sa principale entrée est décorée de deux lions; huit colonnes de marbre à chapiteau de bronze doré supportent un baldaquin au-dessus de son maître-autel.

Dans le courant de l'année 1712, un certain nombre de pierres cubiques, qui évidemment avaient servi d'autels, fut découvert dans des fouilles pratiquées sous le chœur actuel de Notre-Dame. Ces pierres étaient ornées d'inscriptions et de figures taillées en relief. L'une de ces figures représentait Jupiter tenant une pique; une autre, Vulcain coiffé du bonnet de forgeron; une troisième, Essus, le dieu gaulois, frappant un arbre du tranchant de sa hache, une quatrième, Castor, la main appuyée sur la crinière d'un cheval; une cinquième, Cernunnos, vieillard à la tête chevelue et barbue, portant de longues cornes rameuses et entourées chacune d'un anneau. Singulier amalgame des traditions de Rome et des traditions de la Gaule, des dieux des vainqueurs et des dieux des vaincus.

L'inscription d'un de ces monuments faisait connaître qu'il avait été publiquement dédié à Jupiter, sous le règne de Tibère César, par les nautoniers parisiens : *Nautæ Parisiaci publice posuerunt.*

Ainsi, à Paris comme dans la plupart de nos villes, la cathédrale chrétienne a remplacé l'autel païen, la croix du Christ s'est élevée triomphante sur les débris des idoles. L'antiquité de Notre-Dame ne saurait remonter toutefois aux premiers temps de la prédication chrétienne : l'existence de ces pierres votives suffit seule pour le prouver. Les premières églises furent généralement bâties hors des villes, loin des temples des faux dieux et des passions qui les protégeaient; et l'érection de l'église sur les ruines du temple ne fut partout que le dernier acte, que le *Te Deum* de la conquête.

Il est remarquable néanmoins que Grégoire de Tours parle, dès le VIe siècle, d'une église principale, *ecclesia senior,* que le contexte de sa phrase semble placer dans la Cité. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin du VIIe siècle il existait, au lieu même où avait été précédemment élevé l'autel de Jupiter, une basilique dédiée à saint Étienne, et près d'elle une autre basilique dédiée à Marie, *basilica domnæ Mariæ.* La réunion de ces deux sanctuaires, qui eut lieu, au plus tard, dans le IXe siècle, forma dès lors ce qu'on appela la très sainte église de la cité des Parisiens : *Sacrosancta ecclesia civitatis Parisiorum.*

Parmi les souvenirs qui se rattachent à ces premiers temps nous ne pouvons omettre le concile de Paris de 829, auquel assistèrent vingt-cinq évêques, et qui se tint très certainement dans l'église Saint-Étienne, alors cathédrale. Quelques années après, en 861, nous trouvons l'église-mère des Parisiens désignée par les vocables de *Saint-Étienne et Sainte-Marie-Mère-de-Dieu,* dans un diplôme de Charles le Chauve. Près de cette église s'élevaient le baptistère de Saint-Jean, où l'on disait qu'avait prié sainte Geneviève, et l'oratoire ainsi que le couvent de Saint-Christophe, où l'Hôtel-Dieu devait prendre naissance.

A l'époque des invasions des Normands, la basilique de la Cité s'enrichit de plusieurs corps saints, de celui de saint Marcel entre autres, que les fidèles s'empressèrent de mettre à l'abri derrière les fortifications de l'île. Nous avons dit que plus tard peu de ces reliques furent rendues. C'est ainsi que la châsse vénérée de saint Marcel resta à Notre-Dame; on la portait ordinairement avec celle de sainte Geneviève dans les calamités publiques. Le clergé ne manquait jamais, en outre, de s'arrêter, lors des processions, devant la cinquième maison de la rue de la Calandre, à droite en entrant par la rue de la Juiverie, maison que la tradition indiquait comme occupant l'emplacement de la hutte où saint Marcel avait reçu le jour.

Ce respect pour toutes les grandes et pieuses mémoires, ce culte du souvenir, fut une des plus nobles coutumes du moyen âge. Au milieu des souffrances incessantes de l'anarchie, de la guerre, de la peste, de la famine, c'était une consolation de tous les jours. Le peuple priait ses patrons, ses protecteurs habituels, et rarement leur assistance lui faisait défaut. Transportons-nous au XIe siècle. Une maladie

terrible, se révélant par un feu interne que rien ne peut éteindre, s'est déclarée à Paris, à la suite de longues famines. Les malheureux atteints de cette cruelle souffrance, de ce *mal des ardents,* ainsi qu'on l'appelle, se traînent péniblement à la cathédrale, et là, par des cris déchirants, implorent une dernière fois la miséricorde céleste; l'église est pleine de ces infortunés. Une pensée commune fait monter leurs prières vers sainte Geneviève, dont l'intercession sauva jadis Paris dans des jours de crise. Bientôt la châsse de sainte Geneviève est apportée en triomphe à Notre-Dame, et ceux qui la touchent avec une ferme confiance sont guéris.

On voyait encore, au commencement du dernier siècle, dans la rue Neuve-Notre-Dame, une petite église surmontée d'une haute flèche qui portait le nom de Sainte-Geneviève-des-Ardents. L'époque de son origine était incertaine; eût-on pu prier néanmoins dans son enceinte sans se reporter par la pensée à ces jours de deuil et de salut dont la mémoire était consacrée par son vocable!

La cathédrale parisienne conservait encore à cette époque son caractère primitif; on y reconnaissait toujours les deux basiliques de Saint-Étienne et de Sainte-Marie, bizarrement accolées l'une à l'autre. Mais un grand évêque, Maurice de Sully, conçoit tout à coup la pensée d'un monument digne de la capitale de la France; le pape Alexandre en pose la première pierre en 1163; le grand autel en est béni à la Pentecôte de l'année 1182; l'aile méridionale avec son portail s'élève sous la direction du maître maçon Jean de Chelles vers 1257. Œuvre de patience et de foi, cette gigantesque construction usa sept ou huit générations d'hommes; et dans le cours du XIVe siècle on y travaillait encore.

Notre-Dame de Paris avait été précédée par Saint-Germain-des-Prés, Saint-Denis et Sainte-Geneviève; mais aucune de ces basiliques ne pouvait lui être comparée ni pour l'audace ni pour la richesse. Qu'on se figure un bâtiment large de quarante mètres, long de cent trente, avec des voûtes distantes du sol de trente-quatre mètres et deux tours hautes de soixante-huit. Jamais depuis les grandes constructions des Romains on n'avait entrepris œuvre si imposante. Mais ce qui ne frappait pas moins dans cette masse gigantesque, c'était l'art avec lequel on était parvenu à dissimuler la nudité du mur, ici par des contreforts surmontés d'élégants pinacles, là par des galeries ouvragées, des statues, des roses étincelantes et des myriades de sculptures ne laissant pas une place vide dans le dessin des voussures et des portes.

Au portail du milieu Jésus-Christ garde, pour ainsi dire, l'entrée du temple, entouré des Évangélistes qui ont publié sa loi, des Prophètes et des Sibylles qui l'ont prédite, *teste David cum Sibylla.* Aux autres portes de la façade vous apercevez les Vertus et les Vices sous la forme tantôt poétique, tantôt grotesque, d'animaux divers; puis cette terrible scène du jugement dernier où se fait la séparation du bouc et de la brebis :

Inter oves locum præsta,
Et ab hædis me sequestra.

Dans l'épaisseur des pilastres s'élevaient jadis deux grandes statues de femmes, l'une représentant la Foi, l'autre la Religion. Parmi les décors de la porte gauche on remarque un zodiaque qui n'a que onze signes; le douzième est formé par la statue de la Vierge adossée au pilier central; les ferrures composées d'enroulements en fonte de fer, dessinant des animaux et des arabesques, parurent si merveilleuses, qu'on attribua ce chef-d'œuvre du serrurier Biscornet à la coopération du diable.

Comment citer maintenant tous les épisodes de ce merveilleux poème qui, embrassant à la fois la crèche de Bethléhem et l'église de Paris, fait successivement passer sous nos yeux saint Jean-Baptiste, la Vierge, les Mages, sainte Geneviève, saint Germain, saint Marcel foulant aux pieds le dragon de la Bièvre; puis, au-dessus de l'ogive des voussures, vingt-sept statues colossales des rois de France depuis Childebert jusqu'à Philippe-Auguste?

Qu'imaginer de plus imposant que cette

longue suite de rois debout entre les colonnettes de la galerie et que dominait du haut de la galerie supérieure la statue de Marie, de la protectrice de la France? Malheureusement la révolution a passé par là; elle a brisé, elle a détruit l'image de la Reine des cieux, comme celle des rois de la terre. Mais la grande rose, du moins, brille encore de mille feux au soleil couchant, elle est toujours surmontée de ces gracieux promenoirs qui unissent les deux tours de leurs dentelles de festons reposant sur de sveltes colonnes; mais les deux grosses tours, si remarquables par leur parfaite symétrie, dominent toujours la ville de leur masse imposante d'où s'échappent par volées, aux jours solennels, les sons lugubres du bourdon, de cette pesante cloche, Emmanuelle-Louise-Thérèse, qui fut la filleule de Louis XIV.

Lorsque vous franchissez le seuil de Notre-Dame, le premier sentiment qui vous pénètre est celui de l'immensité. L'immensité est partout, devant vous, au-dessus de vous; nulle part de ligne droite qui arrête la pensée et le regard. Si vous vous placez dans la grande nef, votre vue et votre imagination se perdent dans la religieuse obscurité du sanctuaire; puis, au delà du sanctuaire, vous apercevez de lointaines arcades, au delà de ces arcades des chapelles : c'est une succession sans terme d'enceintes mystérieuses d'où la prière monte vers les cieux.

Dans les nefs latérales l'effet est plus saisissant encore. On ne sait où se terminent ces longues et étroites galeries qui entourent l'autel comme d'une couronne. La seule chose que vous distinguiez au loin, c'est un jeu de colonnes et de lumière derrière lequel se perdent encore les enfoncements des chapelles; mais le mur, mais la fin qui vous frappe dès l'entrée dans les monuments de style antique, elle n'apparaît ici nulle part.

Ces impressions, communes à la plupart des monuments de l'art ogival, sont plus sensibles encore à Notre-Dame, grâce à l'étendue de ses proportions et à la majestueuse pureté de ses formes. L'art ne s'y épuise pas encore en de vains détails qui plus tard détourneront et captiveront la pensée. Il est riche, mais sobre; il est élégant, mais surtout puissant et fort.

Si nous faisons le tour de l'édifice, nous verrons, parmi les bas-reliefs du portail septentrional, la curieuse histoire d'un personnage qui a vendu son âme à Satan. Le style des figures semble appartenir au commencement du XIV[e] siècle. La porte du cloître est d'une extrême élégance. On y voit les deux figures agenouillées de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, et de sa femme Marguerite de Bavière, et, en bas-reliefs, divers traits de la vie de saint Marcel, évêque de Paris.

Le chœur se recommande surtout par la magnificence de sa boiserie sculptée. Des trumeaux, séparés par d'élégantes arabesques, représentent différents sujets du Nouveau Testament. Elle se termine de chaque côté par une chaire archiépiscopale surmontée d'un baldaquin enrichi de groupes d'anges qui portent les instruments de la Passion. Le dossier d'une de ces chaires représente le martyre de saint Denis; l'autre, la guérison miraculeuse de Childebert par l'intercession de saint Germain, évêque de Paris. Au-dessus de cette boiserie sont des tableaux de Jouvenet, Philippe de Champagne, Jean de Boulogne et Coypel. Le pourtour extérieur de ce chœur offre une suite de bas-reliefs d'un grand intérêt pour les artistes. Le ciseau de Coustou a enrichi cette église d'une admirable *Descente de croix*, groupe en marbre blanc de quatre figures plus grandes que nature. Dans l'ancienne chapelle de la Vierge, on remarque une belle statue dite la *Vierge des Carmes*, par Antoine Raggi. Le lutrin en bois placé dans cette chapelle est d'un magnifique travail. Les dessins ont dû en être donnés par quelqu'un des grands artistes du XVI[e] siècle. Le tombeau du cardinal du Belloy, archevêque de Paris, se compose de quatre statues en marbre d'une exécution correcte, mais froide. Je vous signalerai pour son style étrange un bas-relief du XV[e] siècle, qui a servi de pierre sépulcrale au tombeau du chanoine Yves. L'artiste a représenté le Jugement dernier. Dans la partie supérieure est figuré Jésus comme dans l'Apocalypse; de sa bouche sortent deux glaives, l'un à

droite, l'autre à gauche. Il foule aux pieds le globe du monde, et de sa main gauche tient un livre ouvert. Dans la partie inférieure, un homme ressuscite et sort du tombeau, où l'on voit un cadavre rongé de vers, qui n'a pas encore revêtu de nouveau sa chair.

Depuis 1850, d'immenses travaux poursuivis sans relâche n'ont pas encore achevé la restauration de la cathédrale de Paris. Déjà cependant une flèche aussi gracieuse que hardie a été établie au milieu de la croisée, et une sacristie dans le style de l'édifice a été ajoutée du côté du sud.

Dès le vi^e siècle, Fortunat nommait Saint-Gervais et Saint-Protais parmi les églises où le grand saint Germain de Paris avait coutume de prier. Une fois même, raconte-t-il, saint Germain en ouvrit de sa seule parole les serrures et les verrous. Le titre de basilique, qui est donné à Saint-Gervais dans un testament du viiie siècle, *basilica domini Gervasii,* prouve en outre son importance. L'époque de sa fondation est d'ailleurs complètement inconnue. Quant au bâtiment actuel, il porte à la fois les caractères du xiiie, du xve, du xvie et du xviie siècle. Commencé en 1212, il fut dédié en 1420, considérablement agrandi en 1581, et ne fut réellement terminé qu'en 1616 par l'édification du portail. Deux styles fort différents s'y font remarquer : le portail construit par Jacques de Brosses appartient à l'art grec, dont il sera toujours une des plus majestueuses inspirations; tandis que la nef, le transept, le chœur, les chapelles appartiennent à cet art ogival qui exprime si poétiquement la tendance incessante de l'âme du chrétien vers le ciel. Les voûtes de Saint-Gervais figurent même parmi les plus hardies qu'aient tentées les audacieux maçons du moyen âge : toutefois aux clefs pendantes qui terminent quelques-unes de leurs nervures, il est aisé de reconnaître une déviation de l'art qui annonce de près sa décadence. Ces clefs pendantes prises isolément, celle de la chapelle de la Vierge surtout, sont d'ailleurs d'inimitables monuments de légèreté et de délicatesse. La science du *trait* et la finesse du ciseau y ont épuisé toutes leurs ressources.

Parmi les richesses de cette église on citait autrefois de célèbres vitraux de Cousin et de Pinaigrier. Ceux de Cousin représentaient la Samaritaine, le Paralytique, le martyre de saint Laurent et la vie de sainte Clotilde: ceux de Pinaigrier, le mont Saint-Michel gravi par de nombreux pèlerins. Aujourd'hui malheureusement il ne reste plus que des fragments mutilés de ces belles peintures[1]. Les tableaux de le Sueur et de Philippe de Champagne qui ornaient l'église ont également disparu.

C'était à Saint-Gervais que reposaient, sous un riche cénotaphe, les restes de Michel le Tellier, de cet homme *incomparable* dont Bossuet a dit qu'il était *la sagesse même;* le chancelier Boucherat, le chancelier Voisin, le savant du Cange, le célèbre peintre Philippe de Champagne et le burlesque Scarron y avaient également leurs sépultures. Ajoutons enfin que ce fut à Saint-Gervais que Marie de Rabutin-Chantal reçut, en 1644, la bénédiction nuptiale de son oncle de Neuchèze, évêque de Senlis, et avec elle, ce nom de Sévigné qu'elle devait rendre à jamais célèbre.

Jusqu'à ces dernières années, le portail de Saint-Gervais s'ouvrait sur un étroit carrefour ombragé d'un orme sous lequel se donnaient jadis les assignations. Ainsi certaines rentes étaient payables sous l'orme Saint-Gervais; certaines conventions devaient être passées sous l'orme Saint-Gervais. L'orme Saint-Gervais avait enfin l'insigne honneur de figurer sur les armoiries de la paroisse, entre les effigies des deux saints martyrs de Milan. Cet arbre vénérable a été déraciné au commencement de notre siècle; puis, il y a quelques années, le carrefour s'est élargi, et le portail pyramidal de de Brosses, qu'on ne pouvait que soupçonner au milieu du dédale de rues qui l'enserraient de toutes parts, est soudainement apparu dans toute l'imposante majesté de ses formes, à l'extrémité d'une large voie et en face même des somptueuses constructions de l'hôtel de ville. Grandeur de proportions, harmonie de style, tout con-

[1] Les anciens vitraux qu'on voit aujourd'hui encore dans la chapelle de la Vierge sont de Pinaigrier.

court à faire de ce point de vue une des belles perspectives de la capitale.

Saint-Étienne-du-Mont, bâtie en 1221, fut augmentée en 1491 et en 1538. La première pierre de son portail fut posée plus tard par Marguerite de Valois, première femme de Henri IV. Ce portail à triple étage affecte la forme pyramidale; les styles grec et ogival s'y trouvent confondus d'une manière étrange et cependant agréable. Une tour carrée, très svelte et surmontée d'une sorte de lanterne, s'élève au nord de l'édifice et sert de clocher. A l'intérieur, les voûtes, d'une grande élévation, sont supportées par des piliers ronds ou colonnes d'un mètre et demi de diamètre, qui ont un piédestal d'un mètre de hauteur. Ces piliers se lient entre eux par des arcs transversaux qui partent du tiers de la hauteur et font encadrement autour de la nef, supportant non une galerie, mais un simple couloir où un homme seul peut passer. On monte à ce couloir par les deux escaliers du jubé, dont la voûte en cintre est très surbaissée, et qui est à ses deux extrémités dominé par deux tourelles très élégantes. La construction des deux escaliers en limaçon, enfermés dans ces tourelles et travaillés à jour, est on ne peut plus hardie et savante. La clef de voûte de la croisée a une saillie de plus de quatre mètres, et plusieurs des arêtes aboutissent sur cette saillie même. La chaire est supportée par une très belle statue colossale en bois, qui représente Samson. Le pourtour en est orné de plusieurs Vertus assises et séparées par d'excellents bas-reliefs; au-dessus plane un ange armé de deux trompettes. Saint-Étienne possède les reliques et le tombeau de la sainte que Paris a adoptée pour patronne, transférés lors de la démolition de l'ancienne église Sainte-Geneviève, ainsi qu'un tableau de Largilière, *ex-voto* que Paris offrit à sa patronne en 1694, après la cessation d'une famine qui avait duré deux ans. Les vitraux datent du XVI[e] siècle. A côté de plusieurs faits de l'Ancien Testament, on voit l'histoire curieuse du miracle de la sainte hostie. A défaut de leurs tombeaux qu'elle a perdus, cette église garde encore les épitaphes de Racine et de Pascal.

Rebâtie en 1320, réparée et modifiée à l'intérieur en 1727, Saint-Leu (rue Saint-Denis) offre cette particularité, que le sanctuaire et le maître-autel sont extrêmement exhaussés : le célébrant semble être à un premier étage. Sous cet exhaussement on a ménagé une chapelle basse consacrée à un saint sépulcre.

L'église actuelle Saint-Nicolas-des-Champs (rue Saint-Martin) date de 1420; on l'agrandit en 1575, et l'on construisit le portail du sud, dont les sculptures sont estimées. Elle possède une *Assomption* par Vouet, et deux anges du ciseau de Sarrazin.

Nous visiterons dans l'église Saint-Laurent (rue Saint-Martin), entièrement reconstruite en 1429 et dont le portail actuel est de 1622, un tableau de Greuze, le *Martyre de saint Laurent.*

La petite église Sainte-Marguerite (rue Saint-Bernard), qui ne fut d'abord qu'une chapelle, possède des fresques de Brunetti et une *Descente de croix* exécutée sur les dessins de Girardon par deux de ses élèves.

Sous le règne de Childebert III et sous la mairie de Pépin, deux pauvres moines arrivaient d'Autun à Paris et s'y logeaient dans une cellule, près d'une chapelle dédiée à saint Pierre. Trois ans après, le 29 août de l'année 700, l'un de ces moines, nommé Médéric ou Merry, mourait saintement dans sa cellule; et son compagnon, Frodulfe ou Frou, déposait précieusement ses reliques dans la chapelle voisine. Les miracles qui s'opérèrent près de ces reliques y attirèrent promptement la foule; une translation solennelle du corps du bienheureux eut lieu vers la fin du IX[e] siècle; et, la chapelle devenant insuffisante, une église fut construite sous l'invocation de Saint-Pierre et de Saint-Merry.

Lorsque ce nouveau monument fut démoli à son tour pour faire place au monument actuel, on découvrit un tombeau de pierre contenant le corps d'un guerrier chaussé de bottines de cuir doré; on y lisait l'inscription suivante :

Hic jacet vir bonæ memoriæ Odo Falconarius,
fundator hujus ecclesiæ.

Ci-gît, de bonne mémoire, Odon le Fauconnier,
fondateur de cette église.



Tour Saint-Jacques.

Cet Odon n'était-il pas peut-être l'intrépide guerrier qui défendit Paris contre les Normands, sous les ordres du comte Eudes? On peut du moins le supposer, et par le silence des chroniques sur tout autre guerrier de ce nom, et par l'importance du monument qu'il fit construire.

L'église édifiée par Odon fut agrandie au XIIe siècle, puis jetée à terre au XVIe. Nous étions alors en pleine Renaissance : c'était l'époque de François Ier, du Louvre, de Fontainebleau, de Chambord. L'Italie devenait de jour en jour davantage l'oracle du goût, et les vieux monuments de notre gloire artistique commençaient à n'être plus considérés que comme de barbares caprices. Telle était cependant la puissance de vie qui restait encore à l'esthétique ogivale comme expression des pensées religieuses, que tandis que les ordres grecs envahissaient les palais, l'entrée des temples leur demeurait interdite : Saint-Jacques-de-la-Boucherie, Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Merry en sont des preuves frappantes.

Saint-Merry a tout le luxe, toute la richesse des derniers temps de l'art ogival. La disposition de son plan est également fidèle à la tradition : nef étroite, bordée de collatéraux, ambulatoires autour du sanctuaire, splendides vitraux au nombre desquels figuraient la *Susanne* de Parroy et l'histoire entière de Joseph par Pinaigrier[1]; il eût été assurément difficile de reconnaître à ces détails un monument classique.

Dans le dernier siècle Saint-Merry a été, malheureusement, comme Saint-Germain-l'Auxerrois et comme Notre-Dame, surchargée d'ornements dont la richesse est le seul mérite. On y a prodigué le stuc, le marbre, les colonnes, les bas-reliefs; la sculpture des frères Slodtz a tout envahi. Du milieu de ces splendeurs, la châsse de saint Merry attirait surtout les regards : elle était d'argent, enrichie de pierres précieuses et soutenue par deux anges.

Au XVIIe siècle, l'église Saint-Merry fut, pendant quelque temps, le centre du prosélytisme janséniste. Son curé, du Hamel, l'un des coryphées du parti, prétendit y renouveler les exercices de la pénitence publique, laquelle seule, au dire de la secte, pouvait rendre efficace la puissance des clefs. Les pénitents étaient divisés en diverses catégories : pécheurs secrets, pécheurs sans scandale, pécheurs avec scandale, etc. Ils assistaient tous à la messe, pieds nus, et se tenaient distancés, suivant l'ordre de leur pénitence, soit dans l'église, soit même hors de l'église. Défense leur était faite de jeter

[1] Ces vitraux, l'un des plus beaux ouvrages de Pinaigrier, existent encore.

les yeux sur le saint Sacrement. On leur imposait quelquefois en outre des disciplines publiques, quelquefois des heures de larmes. Ces heures étaient employées en gémissements et efforts pour pleurer. Quant aux *disciplineuses*, elles se réunissaient ordinairement à quatre heures du matin dans une chapelle et s'y fustigeaient avec ferveur. Encore un siècle, et les *convulsionnaires* de Saint-Médard feront oublier les flagellants de Saint-Merry.

Peu de personnages célèbres avaient été enterrés à Saint-Merry; nous nous contenterons de citer le président de Gannay et le poète Chapelain.

La gracieuse et très haute tour carrée de Saint-Jacques-la-Boucherie, qui décore aujourd'hui la rue de Rivoli, date de l'époque de François Ier. Elle vint alors compléter une église bâtie en 1240, et qui depuis a disparu.

Sur le lieu qu'occupe aujourd'hui Saint-Eustache s'élevait au XIIe siècle une petite chapelle dédiée à sainte Agnès et construite, disait-on, par un maltôtier du nom d'Alais, qui avait cherché à expier ainsi l'établissement d'un impôt d'un denier dont il était l'auteur sur chaque panier de poisson arrivant aux halles. Le Pont-Alais, disait-on encore, large pierre jetée sur l'embouchure d'un égout au bas de la rue Montmartre et de la rue Traînée, devait son nom à ce même maltôtier, dont la dépouille, suivant sa volonté dernière, avait été jetée dans ce cloaque où se perdaient les eaux et les immondices du marché.

Quoi qu'il en soit de cette tradition, l'existence de la chapelle Sainte-Agnès n'en est pas moins certaine. Elle fut agrandie au XIIIe siècle, et placée alors, sans qu'on en sache la raison, sous le vocable de Saint-Eustache. Le bâtiment actuel fut commencé en 1532; la consécration en eut lieu en 1637, et plusieurs années après on y travaillait encore. Le portail de Saint-Eustache ne formait pas alors disparate comme aujourd'hui avec le style de l'église : « Il est environné, raconte un de nos anciens historiens, d'un circuit formé de balustres, et c'est un des plus beaux de Paris pour sa largeur et l'excellence de ses ouvrages, taillés fort mignonnement et délicatement sur la pierre. » Sous le règne de Louis XIV, on en jugea autrement. la démolition du frontispice fut résolue; mais, l'argent faisant défaut, ce ne fut qu'au XVIIIe siècle que s'éleva le portique à la fois mesquin et théâtral auquel notre âge devait mettre la dernière main.

La véritable façade de Saint-Eustache est et sera toujours celle de la rue des Prouvaires. Là du moins les grandes lignes de la nef se reproduisent à l'extérieur; là sont encore vivantes et la poésie et l'inspiration chrétiennes.

Saint-Eustache, comme Notre-Dame et comme Saint-Germain-l'Auxerrois, est divisée en cinq nefs. Notre-Dame seule la dépasse en grandeur, et sans le défaut d'harmonie qui caractérise son architecture, peu d'autres églises, à Paris, pourraient lui être comparées.

Dix piliers carrés, ornés de listels et de feuilles d'acanthe, s'élèvent à vingt mètres du sol et supportent d'abord une galerie, ornée d'une rampe à trèfles qui fait le tour de l'édifice. A partir de là les piliers s'amincissent, s'allongent, entourés d'entrelacs gothiques, et viennent soutenir la voûte, qui est à une hauteur d'environ trente-trois mètres. Le chœur ne fut commencé que sous le règne de Louis XIII; il est admirable de forme. La majeure partie des vitraux, représentant les Pères de l'Église, est de Pinaigrier. Cette église possède un *Jésus au tombeau* de Daniel de Volterre et une *Vierge* de Pigale. Parmi les nombreux tombeaux, je vous citerai celui de Colbert, replacé sous la Restauration. Sa statue est agenouillée sur un sarcophage de marbre noir devant un prie-Dieu que supporte un génie. Aux deux côtés sont la Religion et l'Abondance.

Le P. Derraud, de l'ordre des jésuites, a donné les dessins de la belle église des jésuites (rue Saint-Antoine) ou église Saint-Paul, bâtie en 1627: Son riche portail est décoré de trois ordres d'architecture. A l'intérieur on voit un beau tableau de Delacroix, *le Christ au jardin des Olives*.

Louis XIII, vainqueur des calvinistes, posa en 1629 la première pierre de l'église Notre-Dame-des-Victoires. Des moines augustins, que le peuple appelait Petits-Augustins ou Petits-Pères, par opposition aux Grands-Augustins qui habitaient un plus grand couvent, trouvèrent l'édifice de Louis XIII trop petit, et le rebâtirent en 1656, sur les dessins de Lemuet. Cet architecte a fait usage de l'ordre ionique, et n'a point donné de collatéraux à la nef. Là est le tombeau de Lulli; son buste en bronze surmonte une pyramide de marbre.

Louis XIV posa la première pierre de Saint-Roch (rue Saint-Honoré) en 1653. Jacques Mercier fut l'architecte. Les travaux furent achevés en 1750. De cette époque date le portail, qui est dû à Robert de Cotte. Il se compose de deux ordonnances, l'une dorique, l'autre corinthienne; cette dernière est couronnée d'un fronton. A l'intérieur, l'architecte a prodigué les chapelles. Outre les dix-huit qui accompagnent les collatéraux, les deux de la croisée, et deux adossées aux piliers de l'entrée du chœur, il y a derrière le chœur la chapelle de la Vierge, et derrière celle-ci la chapelle de la Communion, et enfin, tout à fait à l'extrémité du prolongement de l'édifice, une chapelle qui représente un Calvaire, d'après les dessins de Falconnet. Le même artiste a orné la chapelle de la Vierge d'une très belle *Annonciation*. Parmi de nombreux tombeaux on remarque celui du peintre Mignard. Au-dessus du bénitier, à gauche de la nef, on voit un buste de Corneille avec cette inscription : « Pierre Corneille, né à Rouen le 6 juin 1606, mort à Paris, rue d'Argenteuil, le 1er octobre 1684, est inhumé dans cette église. »

De toutes les églises conçues dans le style académique de Rome et de la Grèce, Saint-Sulpice est incontestablement celle qui se distingue à Paris par le plus imposant et le plus religieux caractère. Commencée par le pieux Olier, terminée par Languet de Gergy, deux prêtres qui préférèrent aux évêchés et aux grandeurs l'humble cure d'une paroisse alors déserte ou mal habitée, il était impossible qu'elle ne se ressentît de l'esprit profondément chrétien qui inspira toutes leurs œuvres.

Lorsque l'abbé Olier prit possession, en 1642, de la cure de Saint-Sulpice, l'église était vieille, délabrée, et la population éparse du quartier passait pour être la plus corrompue de Paris. « Vous nommer le faubourg Saint-Germain, écrivait-il, c'est vous dire tous les monstres des vices à dévorer à la fois. » Mais Olier, l'ami de saint Vincent de Paul, ne venait pas seul; il amenait avec lui de jeunes clercs qu'il formait depuis quelque temps à l'esprit de Dieu, et la cure de Saint-Sulpice devint le centre de cette congrégation naissante où l'apostolat se joignit à la méditation et à l'étude. En quelques années la paroisse fut transformée.

Il arrivait en même temps que, chaque année, l'insuffisance de l'église se faisait plus vivement sentir sous l'ardente pression de la foule. En 1646, Olier fit jeter les fondements d'une église nouvelle. Anne d'Autriche en posa la première pierre le mardi 20 février, en présence d'un des plus saints prélats de France, Alain de Solminihac, évêque de Cahors, qui bénit les travaux. L'œuvre fut ensuite poussée avec tant de vigueur, qu'en 1678 le sanctuaire, le transept et les bas côtés étaient achevés.

Cette majestueuse construction succédait à une église assez peu remarquable des XIIIe et XIVe siècles, qui elle-même avait succédé à une petite chapelle de Saint-Pierre dépendant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. C'est en mémoire de cette chapelle que, parmi ses patrons, la paroisse compte toujours saint Pierre[1].

A partir de 1678, l'œuvre demeura interrompue faute d'argent, et elle ne fut reprise que par l'abbé Languet vers 1715. L'abbé Languet n'avait que cent écus pour achever son église. Il les emploie à se procurer quelques pierres qu'il étale autour du monument afin d'appeler la générosité publique. Cet appel est entendu; les dons arrivent; une loterie autorisée par le régent fournit d'importantes ressources; puis Languet, recher-

[1] L'église Saint-Sulpice est dédiée à la sainte Vierge, saint Pierre et saint Sulpice.

ché partout pour la facilité de son esprit, demandait partout, pressait, importunait pour son église et pour ses pauvres; ces deux pensées étaient chez lui inséparables. Ainsi, en même temps qu'il construisait le splendide portail de Saint-Sulpice, il fondait la maison hospitalière de *l'Enfant-Jésus,* qui en 1741 fournissait des moyens d'existence à plus de quatorze cents femmes. Et tandis qu'il obtenait du roi, pour son église, les grandes coquilles offertes jadis à François Ier par la république de Venise; tandis qu'il se faisait accorder par le duc d'Orléans les marbres des Pyrénées qui revêtent la base des piliers de Saint-Sulpice; tandis qu'il s'attribuait, dit-on, pour en faire une statue de la Vierge, le couvert d'argent qui lui servait, partout où il était invité, ses aumônes montaient parfois jusqu'à un million par an. Lui-même avait vendu ses biens, ses meubles, et il ne couchait que dans un lit d'emprunt que Mme de Cavoie, à qui il appartenait, se gardait bien de lui donner, car il avait successivement vendu tous ceux dont elle l'avait laissé maître.

Admirables souvenirs qui s'unissent, qui s'identifient pour nous avec l'impression que produit le portail de Saint-Sulpice; c'est ainsi que se font les grandes choses.

Nous ne prétendons pas assurément que Saint-Sulpice ait cette expression de foi et de piété que possèdent nos vieilles églises ogivales. C'est de l'architecture classique, païenne si l'on veut, mais traitée du moins avec un esprit chrétien. Ce n'est ni le Parthénon comme la Madeleine, ni le Panthéon comme le frontispice de Sainte-Geneviève; Saint-Sulpice ne s'annonce pas davantage par une de ces froides devantures sans relief, sans ombres, à la manière de Mansard ou de Palladio. Son double portique est une pensée grande et neuve; il rappelle ces bénédictions qui tombent, en Italie et dans nos pèlerinages de province, du haut d'une *loggia* extérieure, sur la ville et sur le peuple. Il indique, en outre, ces deux étages de l'église chrétienne qui étaient inconnus aux monuments antiques : l'étage de la prière d'où partent les voix du temps, et cet étage de l'harmonie où l'orgue semble redire les éternels concerts des anges.

Les proportions de ces deux portiques superposés sont d'ailleurs remarquables par le parfait agencement de toutes leurs parties. Ici point de colonnes grêles comme à Saint-Eustache, point de fronton écrasant comme à Sainte-Geneviève. Les tours seules manquent d'ampleur, celle du midi surtout; la tour du nord, reprise en 1777 par Chalgrin, se fait remarquer du moins par une plus riche et plus imposante ordonnance.

Ce n'est, au reste, que de nos jours qu'on a pu apprécier le portail de Saint-Sulpice. Resserré autrefois dans une rue étroite qui le séparait du séminaire de M. Olier, il demeurait complètement inaperçu. Telle était même l'exiguïté des lieux, que l'artiste s'était vu obligé de rejeter le perron à l'intérieur du portique, disposition bizarre que nous nous étonnons de voir conserver aujourd'hui.

Cet artiste était un Italien du nom de Servandoni, qui était surtout célèbre comme peintre décorateur. On ne peut se dissimuler que l'aspect majestueux de son œuvre tient quelque peu aux habitudes théâtrales de son talent.

Au-dessus des deux étages de colonnades, dont le premier forme un majestueux portique et le second une belle galerie, s'élèvent deux tours dissemblables. L'une est quadrangulaire et se termine par une partie circulaire; l'autre se termine également par une partie circulaire, mais elle est octogone à sa base. L'une est décorée de portiques à frontons en triangle, l'autre de portiques à frontons en arc surbaissé, et cependant tout cela s'harmonise fort bien. L'architecte Maclaurin a élevé l'une, Chalgrin a donné les dessins de l'autre. Chalgrin a aussi dessiné les fonts baptismaux; Pigale a sculpté les rochers supportant deux valves d'un énorme coquillage qui servent de bénitiers. Bouchardon a sculpté les douze statues des Apôtres qui décorent le chœur. Celles de saint Pierre et saint Jean, aux deux côtés de la porte de la sacristie, sont de Pradier. Le pinceau de Mignard a reproduit le tableau de Raphaël, *l'Archange Michel terrassant le démon.*

A l'intérieur, Saint-Sulpice est vaste, imposant, sévère; et, si l'on fait abstraction de quelques détails du dernier siècle d'un goût plus ou moins hasardé, tels que la chaire, tels surtout que le tombeau de l'abbé Languet dans la chapelle Saint-Jean, son ordonnance générale est d'une noblesse pleine de grandeur. On y retrouve la disposition traditionnelle des églises du moyen âge, le transept, les nefs ambulatoires autour du chœur, la chapelle absidale dédiée à la Vierge. Cette chapelle est particulièrement remarquable à Saint-Sulpice par la profusion de peintures et de dorures qui y règne, et par le jour céleste qui y éclaire la statue de la Vierge[1] : cette statue était autrefois d'argent.

Le grand autel de Saint-Sulpice, vaste bloc de marbre blanc, orné de bronzes dorés, est placé à l'entrée du sanctuaire, dont la rampe monumentale dessine un demi-cercle sur le transept; les cérémonies saintes s'y développent avec une incomparable majesté.

Érard, peintre du roi, donna en l'année 1670 les dessins de l'église de l'Assomption, pour le couvent des religieuses de cet ordre. C'est un dôme d'environ vingt et un mètres de diamètre, que précède un portique à l'intérieur. La coupole, ornée de peintures et de caissons, repose sur des pilastres d'ordre corinthien.

Jusqu'au VIe siècle, les églises de Paris ne furent toutes que des oratoires plus ou moins publics sur lesquels les traditions demeurent incertaines; mais avec la conversion de Clovis commence l'ère des grandes basiliques. La première fut celle que le chef franc et sa pieuse épouse Clotilde firent édifier au sommet du mont Lucotitius, en l'honneur des apôtres. « Elle était de construction royale, dit un poète du IXe siècle, décorée de mosaïques en dedans et en dehors et ornée de peintures. » Cette splendide basilique servit de tombeau à sainte Geneviève, dont le nom ne tarda pas à lui être donné par la vénération des peuples. Elle fut également choisie pour être la sépulture de Clovis et de sa famille. Clovis y fut placé dans un sépulcre formé d'une pierre grossière, *vulgari lapide structum*. Clotilde y prit place à son tour, mais après avoir survécu de longs jours à son mari, jours qu'elle passa pour la plupart dans l'obscurité et la retraite près du tombeau de saint Martin, à Tours. Les corps de saint Prudence et de saint Céran, tous les deux évêques de Paris, et celui de sainte Alde, compagne de sainte Geneviève, formèrent, en outre, dès les premiers temps, dans la crypte du mont Lucotitius, un glorieux cortège de reliques à la châsse de la bienheureuse vierge de Nanterre.

La fondation de l'église des Apôtres date de 508 ou de 510. Plusieurs conciles s'assemblèrent bientôt sous ses voûtes. Nous rappellerons particulièrement celui où Prétextat, évêque de Rouen, fut cité à comparaître.

Grégoire de Tours, qui soutint si noblement dans cette circonstance la lutte sacrée du droit contre la force, habitait ordinairement, lorsqu'il venait à Paris, près de Saint-Julien-le-Pauvre. Saint-Julien possédait, en effet, dès l'origine, un hospice pour les voyageurs. C'est même par ce trait qu'il est désigné dans la pièce des *Moutiers de Paris* :

Saint Julien
Qui héberge les chrétiens...

L'église actuelle de Saint-Julien-le-Pauvre, attenante aux bâtiments de l'Hôtel-Dieu sur la rive gauche de la Seine, paraît dater du XIIe siècle. Elle remplaça alors celle où avait prié le bienheureux évêque de Tours[1].

Revenons cependant à la basilique des Apôtres. Incendiée par les Normands en 856, elle demeura, pendant plus de trois siècles, dans un état plus ou moins complet d'aban-

[1] Cet effet très simple d'optique a été souvent répété depuis.

[1] Charmant petit édifice à trois nefs terminées chacune par une abside. Un incendie détruisit malheureusement, au XVIIe siècle, son portail, sa flèche et les deux premières travées. Le portail seul fut reconstruit, mais dans le style du temps, qui forme disparate avec le reste de l'édifice. L'architecture de Saint-Julien-le-Pauvre est romane avec tendance vers l'ogive. C'est un style de transition, et dans ce genre il est un modèle. Les piles sont élégantes; les sculptures révèlent des mains fermes et habiles. Le maître autel est orné d'un calvaire en relief du XIVe siècle.

don. Un sombre désespoir avait fini par s'emparer des peuples. On regardait tristement les murs noircis, les sanctuaires dévastés, les ruines pentelantes; mais nul ne se sentait la force d'y mettre la main, dans la crainte de se livrer à un labeur inutile. « Les murailles de notre église menacent chaque jour de s'affaisser sous le poids de la corruption et de la vieillesse, écrivait douloureusement un religieux de Sainte-Geneviève; elles semblent demander en soupirant qu'on leur donne quelque soutien et un toit pour les couvrir. »

Cette église sans toit n'en continuait cependant pas moins d'être desservie par une nombreuse congrégation de chanoines, et, comme Notre-Dame, comme Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Germain-des-Prés, elle avait ses écoles qui n'étaient pas les moins florissantes de la ville. Ces écoles étaient placées sous l'inspection du chancelier du chapitre, et c'était lui qui, debout au pied de l'autel de Notre-Dame-de-Miséricorde, dans l'intérieur du cloître, avait coutume de décerner le bonnet de maître ès arts.

Depuis le IXe siècle, la basilique des Apôtres n'était plus connue que par le vocable de Sainte-Geneviève. Nous avons décrit sa ruine; elle ne fut réparée que vers l'an 1190, par l'abbé Étienne. Le triple portique de sa façade et la plupart des autres parties de son architecture indiquaient même nettement le style du XIIIe siècle. La tour du clocher, qui existe encore, rappelle à la fois deux âges, les premiers temps des Capétiens et le règne de Charles VIII.

C'était vers cette église assez peu remarquable comme monument de l'art, que se dirigeaient la plupart des pèlerinages. C'était au pied de la châsse de sainte Geneviève que le peuple de Paris venait prier de préférence dans les jours de malheurs publics. Cette châsse fut d'abord d'argent; elle était, dit-on, l'œuvre de saint Éloi : plus tard, vers 1240, elle fut remplacée par une châsse de vermeil parsemé de pierres précieuses, due au talent d'un orfèvre du nom de Bonard. Quatre vierges plus grandes que nature, reposant sur des colonnes de marbre antique, lui servaient de supports, et un bouquet de diamants brillait à son faîte comme une couronne.

Vers le milieu du dernier siècle, l'église Sainte-Geneviève menaçant ruine, un nouveau monument fut construit à l'ouest de l'ancien, sur les dessins de Soufflot. Soufflot venait d'achever ses études à Rome, et son imagination toute jeune encore, toute pleine des merveilles de l'art antique, rêva un temple où s'unît le portique du Panthéon à la coupole de Saint-Pierre. Il chercha même, par les dimensions et la disposition de ses ordres, à donner à ces types célèbres plus d'élégance et de légèreté. S'il ne réussit pas complètement, s'il n'évita pas surtout le reproche d'un peu de maigreur soit dans les entre-colonnements du portique, soit dans le dessin des colonnes du dôme, il n'en demeure pas moins incontestable que peu de monuments classiques offrent un plus remarquable ensemble de grâce et de majesté. La coupole de Sainte-Geneviève n'a pas sans doute l'ampleur des coupoles de l'Orient; mais peut-être aussi rappelle-t-elle mieux, par cela même, cet élan de la prière, dont la coupole doit être l'expression. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'égale, dans les différentes vues de nos récents édifices, l'aspect de ce dôme élancé reposant sur une élégante colonnade, et dominant toute la ville comme pour porter plus haut et plus loin la gloire et le souvenir de la bienheureuse patronne de Paris[1].

Les reliques de sainte Geneviève devaient être placées sous ce dôme, au centre de la croix, et au-dessus d'elles aurait été suspendue comme une couronne la glorieuse épopée de l'histoire de France, telle que l'a représentée le génie de Gros, se développant majestueusement autour de la vierge de Nanterre. Mais, non contente de s'emparer du

[1] Le dôme de Sainte-Geneviève a soixante-neuf mètres soixante-six centimètres sous la coupole. C'est un mètre soixante-six de plus que les tours de Notre-Dame; sa largeur est de vingt et un mètres soixante-six. Le dôme des Invalides a soixante mètres soixante-six sur vingt-quatre mètres trente-trois, et le dôme du Val-de-Grâce quarante et un mètres trente-trois sur dix-sept.

temple, la révolution s'est emparée des reliques[1].

L'église, commencée en 1757, n'était pas encore terminée en 1789. Dès lors cependant on avait pu apprécier dans son ensemble l'œuvre de Soufflot; et l'admiration des Parisiens, lorsqu'ils pénétrèrent sous ces voûtes évidées et parmi ces rangs de colonnes entre lesquelles se jouait si facilement la lumière, revêtit toutes les formes de l'enthousiasme. On eût dit que Rome et Athènes étaient dépassées. Jamais, au reste, les lois de la pesanteur ne semblèrent plus merveilleusement vaincues; telle était même la légèreté des piliers du dôme, qu'à peine distinguait-on leurs massifs dans la longue perspective des nefs. Malheureusement des fractures nombreuses ne tardèrent pas à se manifester dans ces piliers; on fut obligé de les reconstruire en leur donnant plus d'empattement et de volume; or, pendant le cours de ces travaux, la révolution était venue. Au lieu des reliques de sainte Geneviève, on vit accourir les reliques de Mirabeau, les reliques de Rousseau, les reliques de Voltaire, les reliques de Marat! L'église catholique était transformée en panthéon païen, et pour quels dieux! Au même moment, cela se conçoit, la châsse d'or de sainte Geneviève était pillée, et les ossements de la vierge qui sauva Paris étaient traînés par la boue des rues, puis brûlés sur un bûcher par la main du bourreau. A la lueur rougeâtre qui s'éleva alors de la place des supplices on eût pu lire sur le front découronné du temple dédié hier encore à l'illustre patronne de la capitale, cette inscription toute neuve :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE!

A l'heure qu'il est, cette inscription se lit encore au-dessous d'un bas-relief consacré à la déification de toutes les vaines pensées des hommes; mais désormais inscription et bas-reliefs ne sont plus là que comme un vieux souvenir. Dès 1806, Napoléon avait résolu de rendre à sa destination primitive la basilique profanée. Louis XVIII y rétablit solennellement le culte en 1822; Louis-Philippe et la secte philosophique l'en chassèrent à leur tour en 1830; puis, après deux révolutions, un décret de Louis-Napoléon Bonaparte lui en rouvrait les portes aux applaudissements de la France entière.

Le plan de l'édifice est une croix grecque, formant quatre nefs qui se réunissent à un centre commun, où s'élève le dôme soutenu sur quatre piliers. Le portique, exhaussé de onze marches et qui compte vingt-deux colonnes corinthiennes cannelées, rappelle le Panthéon de Rome. Le ciseau de David a sculpté sur le fronton la Patrie distribuant des couronnes, que la Liberté est occupée à tresser, tandis que l'Histoire inscrit les noms glorieux. A droite sont les illustrations de l'ordre civil, à gauche les gloires militaires. Quinze ans auparavant, le pinceau de Gros enrichissait la coupole d'une de ses plus belles œuvres, *l'Apothéose de sainte Geneviève;* il y plaçait quatre des rois fondateurs de nos institutions : Clovis, Charlemagne, saint Louis et Louis XVIII. Depuis 1791, nous l'avons dit, les caveaux du Panthéon gardent les dépouilles de Voltaire et de Rousseau. Celles de Mirabeau les avaient précédées de quelques mois. Le gouvernement impérial y a joint celles du maréchal Lannes, de Bougainville, de Lagrange, et de quelques personnages moins illustres. Après la révolution de juillet, les honneurs du Panthéon furent décernés à plusieurs de ceux qui s'étaient illustrés dans nos luttes parlementaires. Dans ces caveaux, on entend un écho d'une puissance formidable; il semble que le monument tout entier s'écroule sur votre tête.

Sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine, où l'on assure que furent retrouvés les restes mortels de Louis XVI et de Marie-Antoinette, le roi Louis XVIII a fait élever une chapelle expiatoire. M. Fontaine a donné les dessins. Le terrain de l'ancien cime-

[1] Les reliques qui sont exposées aujourd'hui à Sainte-Geneviève proviennent du trésor de Sainte-Geneviève-des-Bois, ancien prieuré de génovéfains au diocèse de Sens. La châsse de vermeil dans laquelle elles se trouvent, et qui rappelle par sa forme celle que la révolution a détruite, n'a pas été placée toutefois au centre de l'église, comme il paraît qu'on en avait eu jadis la pensée; on l'a déposée dans la chapelle dédiée à sainte Geneviève, à l'extrémité droite du transept. Quatre vierges dorées la supportent comme autrefois.

tière a été religieusement respecté. Il est enclos d'un mur appuyé à une suite d'arcades, et sous la voûte de chaque arcade s'élève un cippe funèbre. On y pénètre par un monument qui présente l'aspect d'un sarcophage colossal exhaussé sur sept degrés. On traverse l'enclos, où des carrés de gazon, entourés de grilles, semblent marquer des places de sépultures, et l'on arrive à la chapelle. Le porche, élevé de douze degrés, se compose de quatre colonnes d'ordre dorique avec un fronton surmonté d'une croix. L'intérieur est une coupole soutenue par quatre grands arcs : un pour la porte, un autre en face pour l'autel, et un sur les deux côtés pour deux escaliers qui conduisent à une crypte. Des piédestaux engagés dans les murs d'appui supportent deux groupes, celui de Louis XVI et de son confesseur, et celui de Marie-Antoinette implorant les secours de la Religion. Sur deux tables en marbre noir, on lit en lettres d'or le testament du roi et celui de la reine. La crypte est voûtée et renferme un autel fort simple en forme de tombeau.

Sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'église de la Madeleine existait, dès le XIIIe siècle, une chapelle destinée aux habitants de la Ville-l'Évêque. L'évêque de Paris possédait, en effet, en ce lieu un *séjour,* des granges, un port, des dîmes; et une bourgade n'avait pas tardé à se former, comme toujours, sous la sauvegarde de l'Église. Charles VIII rebâtit cette chapelle et y établit en 1491 la confrérie de Sainte-Marie-Madeleine, à laquelle il s'affilia ainsi que la reine.

Deux fois, dans la suite, la chapelle devenant trop exiguë pour le nombre croissant des habitants, elle dut être reprise à neuf. La dernière fois (c'était sous Louis XV), le quartier de la Ville-l'Évêque venait de recevoir de splendides embellissements par l'ouverture des boulevards, de la rue Royale et de la place que nous nommons aujourd'hui *place de la Concorde.* On résolut de faire entrer la Madeleine dans ce vaste système de grandes perspectives. Elle dut donc s'élever en face de la rue Royale et de la Seine, et dans des proportions en rapport avec l'étendue de l'espace qui s'ouvrait devant elle. La première pierre du nouvel édifice fut posée le 13 avril 1764. Les plans en avaient été tracés par Constant d'Ivry; modifiés dans la suite par Couture, ils le furent plus encore par Vignon sous l'empire.

Napoléon avait résolu de faire de la Madeleine *le temple de la Gloire.* Le décret qui consacra cette pensée porte la date de Posen, 2 décembre 1806. « Il sera établi sur « l'emplacement de la Madeleine, y lisons-« nous, un monument dédié à la grande « armée, portant sur le frontispice :

L'EMPEREUR NAPOLÉON AUX SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE

« Dans l'intérieur du monument seront « inscrits, sur des tables de marbre, les « noms de tous les hommes qui ont assisté « aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna; « et, sur des tables d'or massif, les noms de « tous ceux qui sont morts sur le champ de « bataille...

« Autour de la salle seront sculptés des « bas-reliefs où seront représentés les colo-« nels de chacun des régiments avec leurs « noms..., groupés autour de leurs généraux « de division et de brigade. Les statues des « maréchaux seront placées dans l'intérieur « de la salle. »

Enfin les armures, les drapeaux, les timbales enlevés à l'ennemi devaient compléter l'ornementation du monument; et, chaque année, aux anniversaires d'Austerlitz et d'Iéna, on devait y donner un concert héroïque après de solennels discours sur les *vertus nécessaires au soldat* et sur la gloire de ceux qui périrent au champ d'honneur.

Ainsi pensait, ainsi commandait Napoléon en 1806; mais, sept ans plus tard, après 1812 et 1813, il commença à juger plus mûrement de la Gloire : « Que ferons-nous du « temple de la Gloire? dit-il un jour au « ministre de l'intérieur : nos grandes idées « sur tout cela sont bien changées. Il n'y a « plus aujourd'hui, dans l'état où sont les « choses, d'autre croyance possible que le « culte catholique; c'est aux prêtres qu'il « faut donner nos temples à garder; ils s'en-

« tendent mieux que nous à faire des céré-
« monies et à conserver un culte. Que le
« temple de la Gloire soit donc désormais
« une église ; c'est le moyen d'achever et
« de conserver ce monument. Il faudra bien
« aussi par la suite dire la messe au Pan-
« théon. »

L'édifice de la Madeleine était alors élevé d'une vingtaine de pieds au-dessus du sol, et nous n'oublierons jamais l'aspect de ces colonnes sans chapiteaux, qui rappelèrent pendant plus de dix ans, sur la ligne des boulevards, le souvenir imposant et triste de quelque ruine de la Grèce. La restauration finit cependant par continuer l'édifice, et le gouvernement de juillet l'acheva.

Il fallait connaître cette histoire pour s'expliquer cette église sans clocher, sans coupole, sans fenêtres, sans traditions et sans mystère. Ce vaste parallélogramme avec sa ceinture de statues et de colonnes, ses deux porches, ses deux frontons, tout cet ensemble de froide et harmonieuse régularité qui charme sans doute, mais qui n'élève pas, qui arrête la pensée au lieu de lui donner des ailes, sera, quand on le voudra, une Bourse, un Odéon, un Vauxhall; ce sera un temple de Minerve ou de Neptune, mais ce ne sera jamais une église.

L'extérieur est demeuré celui d'un temple antique. C'est un parallélogramme de plus de cent mètres de long sur environ quarante-cinq de large. Tout autour et sur un soubassement de quatre mètres de hauteur règne un péristyle composé de cinquante-deux colonnes cannelées de l'ordre corinthien le plus riche. Sous ce péristyle sont rangées de nombreuses statues de saints et de saintes de grande nature. La frise est ornée de figures d'anges qui tiennent des guirlandes entremêlées d'attributs religieux. Sur le fronton principal, le ciseau de M. Lemaire a sculpté le Christ accordant le pardon à Madeleine. L'intérieur présente une nef simple, éclairée par trois coupoles. On y a prodigué la dorure et le marbre. La plupart des talents de notre époque ont été appelés à l'embellir. L'œuvre capitale est la peinture de la coupole au-dessus du chœur. M. Ziegler a représenté, dans les cieux ouverts, le Christ assis, ayant à sa droite les apôtres et les évangélistes, et devant lui la Madeleine soutenue par un groupe d'anges. L'histoire de l'Église d'Orient et celle de l'Église d'Occident se développent, à partir des deux côtés, par des personnages groupés circulairement, dont le dernier est Napoléon en costume impérial, ayant son aigle près de lui. Les portes de cette église sont de bronze et d'une grande beauté. On y a représenté les commandements de Dieu formulés par des scènes bibliques. Elles sont de M. Triquetti. L'édifice, recouvert en fer et en cuivre, est à l'abri du feu : il n'est pas entré de bois dans sa construction.

Notre-Dame-de-Lorette est un édifice tout récent, commencé en 1823 sur les dessins de M. Lebas, et consacré au culte en 1836. Quatre colonnes ioniques supportent le fronton du portail, et ce fronton est décoré des statues de la Foi, l'Espérance et la Charité. L'intérieur, au lieu de voûtes, offre des plafonds avec rosaces et caissons. On a revêtu d'un stuc les colonnes de l'intérieur. L'or a été prodigué dans tous les ornements, et tous les talents de notre époque ont concouru à embellir ce monument, qui rappelle certaines églises italiennes.

A la place Lafayette, une autre église nouvelle, et ornée de magnifiques peintures murales par MM. Hipp. Flandrin et Picot, est placée sous l'invocation de saint Vincent de Paul. Exhaussée sur un perron très vaste et très élevé, elle présente un portail élégant et simple à deux galeries, avec deux tours carrées au-dessus.

Dans le faubourg Saint-Germain, l'église Sainte-Clotilde, commencée en 1846, et depuis quelques années livrée au culte, est un édifice dans le style ogival du XIIIe siècle. A part quelques légères infractions à l'architectonique de cette époque, elle rappelle avec beaucoup de vérité et de bonheur les monuments religieux de cette date. Les sculptures et les peintures murales qui la décorent ont été exécutées par nos premiers artistes. Les verrières, par leur éclat, prouvent qu'un art que l'on prétendait perdu n'a point dégénéré.

et que la chimie moderne peut devenir un guide aussi sûr que les recettes empiriques de nos aïeux.

Citons encore, parmi les édifices religieux de la capitale, la charmante église de la Trinité, récemment construite dans le style de la Renaissance.

Les calvinistes célèbrent leur culte à l'Oratoire, bâti de 1620 à 1630 par le saint cardinal de Bérulle, et qui n'a eu son portail, d'une simplicité élégante, qu'en 1745. On leur a concédé en outre la jolie église de la Visitation, qui fut bâtie en 1634 par François Mansard et Pantemont, rue de Grenelle-Saint-Germain. Les luthériens se rassemblent au temple des Billettes. C'est un édifice d'une ordonnance modeste, mais bien entendue, qui date de 1808. Il remplace une chapelle qui avait été construite sur le terrain de l'ancienne maison d'un juif condamné au feu pour sacrilège vers l'an 1285. Les luthériens ont un autre temple, situé rue Chauchat.

L'église russe est un joli édifice de style byzantin, qui rappelle les églises de l'Orient par son dôme, ses peintures et ses dorures.

Le culte israélite se célèbre dans une synagogue qui ne s'annonce à l'extérieur par rien de monumental.

V. — Monuments civils.

Le palais de l'Institut, lieu des séances et des travaux des cinq académies dont l'Institut se compose, est un édifice que le cardinal Mazarin fit bâtir vers l'an 1648 pour un collège où il faisait élever soixante gentilshommes de quatre nations différentes. L'architecte le Veau a su donner à son œuvre un aspect symétrique et régulier, malgré les nombreux accidents du terrain. La Seine alors n'était point bordée par un quai. Il a composé sa façade d'un avant-corps surmonté d'un dôme, au milieu de deux ailes en demi-cercle, que terminent deux gros pavillons.

La Sorbonne, le collège de France, où se professe l'enseignement supérieur pour la littérature et les sciences, n'ont rien de particulier comme monuments, pas plus que l'École de droit. L'École de médecine présente un aspect remarquable. Vous vous rappelez son péristyle de seize jolies colonnes ioniques, qui laisse apercevoir une cour entourée de belles constructions. Sur le frontispice de l'amphithéâtre, des médaillons offrent les portraits des chirurgiens fameux. Un tableau de Girodet orne la salle d'assemblée. Au jardin des Plantes sont logés des professeurs, et se tiennent des cours d'histoire naturelle. La fondation du jardin botanique remonte à Louis XIII, et Guy la Brosse en fut le premier intendant, en 1635. On y adjoignit peu à peu diverses autres branches de l'histoire naturelle; mais c'est Buffon qui a donné la véritable impulsion à son développement, lequel a été loin de se ralentir sous la direction de Cuvier. Il y a une trentaine d'années, M. Mirbel et l'architecte M. Rohault furent envoyés en Angleterre pour étudier les perfectionnements introduits par les Anglais dans la construction des serres, et c'est à leur retour de ce voyage qu'ont été élevés les magnifiques pavillons en fonte de fer, entièrement vitrés, que vous pouvez admirer aujourd'hui ; le toit est en fer forgé. L'air admis dans ses immenses serres, fortement chauffé par des calorifères, et saturé d'humidité en passant sur un bassin d'eau chaude, peut se maintenir toute la nuit à trente-trois degrés centigrades au-dessus de l'air extérieur, même dans les froids les plus rigoureux de notre climat ; en sorte que les plantes des tropiques n'y peuvent aucunement souffrir. Depuis l'hysope jusqu'au cèdre, tout le règne végétal est représenté à notre jardin des Plantes par un ou plusieurs individus, et chacun vit dans le terrain et sous la température qui lui est convenable. Chacun est classé d'après la méthode de Jussieu ; l'étudiant de toute nation peut suivre là ses travaux au moyen des inscriptions latines. Tous les végétaux qui font la richesse agricole de la France sont en outre réunis à part. Une ménagerie très nombreuse d'animaux, les uns dans des cages, d'autres dans des fosses, d'autres dans des enclos ; des collections immenses de minéraux et d'animaux empaillés ; une nombreuse bibliothèque, des laboratoires

et un amphithéâtre pour les cours, composent le musée d'histoire naturelle. Aucune espèce d'animaux n'y est omise, même les antédiluviens; Cuvier en a reconstruit plusieurs avec des fragments d'ossements fossiles.

Colbert, en 1667, fit élever l'Observatoire sur les dessins de Perrault. La masse principale est un bâtiment carré dont chaque face répond parfaitement à l'un des points cardinaux. On a ajouté des tours octogones sur les deux angles du côté du sud, et deux galeries latérales, l'une contenant les cabinets, l'autre l'amphithéâtre pour les cours d'astronomie. Il n'est entré dans cette construction ni bois ni fer. La ligne du méridien est tracée sur le pavé d'une grande salle au centre de l'édifice. Six des salles ont des ouvertures qui correspondent aux différents points du ciel. Elles sont appropriées aux travaux astronomiques et à des expériences qui intéressent les sciences mathématiques et physiques. Au centre du bâtiment, on a percé à travers toutes les voûtes des ouvertures d'un mètre de diamètre, qui se prolongent jusqu'au bas des caves, et l'escalier de ces caves compte jusqu'à trois cent soixante marches.

La Bibliothèque nationale n'a une véritable importance que depuis l'époque où Colbert la transporta d'une maison rue de la Harpe, dépendance d'un couvent de cordeliers, et l'établit dans deux maisons voisines de son hôtel, rue Vivienne. En 1684, elle comptait cinquante mille cinq cent quarante-deux volumes. Sous le régent, la Bibliothèque recueillie par Colbert fut transférée rue Richelieu, dans un hôtel immense qu'avait fait construire et qu'avait habité Mazarin. C'est encore là qu'elle est aujourd'hui, mais on y fait en ce moment de grands travaux. Déjà toute sa façade sur la rue Vivienne a été démasquée et remise à neuf; à l'angle de la rue Richelieu et de la rue Neuve-des-Petits-Champs, de nouvelles constructions terminées à l'extérieur seront bientôt en état de recevoir des trésors littéraires dont l'encombrement toujours croissant des anciens locaux ne permet plus de jouir. En 1775, elle contenait près de cent cinquante mille volumes. Aujourd'hui s'exécute une mesure que prescrivit inutilement une ordonnance de Henri II en 1556. Nul ouvrage ne se publie sans le dépôt à la Bibliothèque. Elle renferme plus de huit cent mille volumes imprimés et plus de quatre-vingt mille manuscrits, sans parler de plusieurs centaines de milliers de pièces relatives à l'histoire générale, et surtout à l'histoire de France. Ajoutez une collection d'environ quatre-vingt mille médailles, et un cabinet d'environ un million deux cent mille estampes et quarante mille cartes. C'est Colbert qui, pour la première fois, ouvrit au public l'entrée de la Bibliothèque. Quatre autres bibliothèques, moins riches, mais cependant fort considérables encore, Mazarine, Sainte-Geneviève, de l'Arsenal et de la Ville, offrent aussi leurs trésors aux recherches du public, sans compter les bibliothèques particulières des ministères, de la Chambre, du Luxembourg et de divers corps savants. Une autre collection également précieuse pour l'antiquaire et l'artiste, est le musée d'artillerie, où se conservent de magnifiques armures de tous les siècles, et parmi elles l'armure de Godefroi de Bouillon. On y peut étudier l'art de la guerre à toutes les époques. Dans le musée naval, formé récemment, on observe l'histoire de la navigation à tous les âges et chez tous les peuples. Tandis que l'École polytechnique fournit chaque année de jeune savants qui deviendront l'honneur du bureau des longitudes, d'habiles constructeurs pour la marine, des ingénieurs civils et militaires, le modeste Conservatoire des arts et métiers forme pour nos ateliers des contremaîtres éclairés. Cet établissement réunit les modèles des machines, outils et appareils propres à tous les arts industriels et à l'agriculture. Des professeurs y font des cours des différentes sciences dans leur application à l'industrie.

C'est à l'École des beaux-arts que viennent se former de jeunes peintres, statuaires, graveurs, architectes, qui chaque année concourent pour le grand prix de Rome, c'est-à-dire pour obtenir leur admission à l'école que la France entretient à Rome. Au Conservatoire de musique se forment également de jeunes compositeurs, qui chaque année concourent pour obtenir une faveur semblable.

leur envoi en Italie, ou une pension pendant cinq ans. Comme monument, l'École des beaux-arts mérite d'être visitée. Elle est construite sur l'emplacement d'un ancien couvent d'augustins. On a eu l'heureuse idée d'apporter de divers lieux, et de disposer dans la cour qui précède le palais, les façades de plusieurs des plus élégants édifices de l'époque de la Renaissance que les révolutions ont épargnées. M. le baron de Mortemart-Boisse, aussi bien inspiré, a fait transporter de très loin, pierre à pierre, et réédifier une charmante maison qui date de l'époque de François Ier, et qui donne aujourd'hui son nom à un quartier neuf dans les Champs-Élysées. Le pinceau de Sigalon a enrichi le palais des arts d'une belle copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Delaroche a représenté, sur la muraille circulaire de la salle où se distribuent les prix, l'histoire des beaux-arts : c'est-à-dire qu'il a réuni dans une immense composition les portraits des hommes qui se sont acquis les plus grands noms comme peintres, statuaires ou architectes.

Avant 1875, aucun des théâtres de Paris ne pouvait entrer en comparaison comme édifice avec celui de Bordeaux, ni avec les théâtres des grandes villes d'Italie. L'ancienne salle de l'Opéra, belle à l'intérieur, était au dehors de l'aspect le plus simple. Condamnée à disparaître, elle a été incendiée accidentellement, avant l'achèvement du nouvel Opéra.

Le gouvernement avait convié les architectes à lui soumettre le plan d'une nouvelle salle, dont l'emplacement était choisi près du boulevard des Capucines. Plus de cent cinquante artistes ont répondu à cet appel. L'institution de ce concours, où le lauréat avait, outre la récompense promise à son projet, la perspective d'être chargé de la construction de l'édifice, nous a valu une salle monumentale.

Le nouvel Opéra, œuvre de M. Garnier, est d'une somptuosité sans égale. Sculptures, marbres, bronzes, peintures, dorures, tous les arts ont rivalisé pour en faire une merveille de luxe et de magnificence. On admirerait davantage cette salle, si elle avait coûté moins d'argent.

Avant la construction du nouvel Opéra, l'Odéon seul avait un aspect monumental; c'est un rectangle isolé des maisons, avec une élégante façade à colonnes, une galerie couverte sur chacun des côtés, et à l'intérieur un très bel escalier. On a souvent compté à Paris jusqu'à vingt théâtres ouverts à la fois, et en outre trois ou quatre petits situés près des barrières.

Dès l'année 1808, les négociants de Paris virent poser la première pierre de leur splendide palais, la Bourse. L'architecte Brongniart, et ensuite Labarre, en ont fait un véritable temple antique. C'est, comme la Madeleine, un rectangle autour duquel règne un péristyle corinthien; mais ici la toiture est plate, les colonnes ne sont point cannelées, il n'y a point de fronton à bas-reliefs, et la frise n'a reçu aucun ornement. La grande salle, entourée de galeries en arcades, reçoit le jour du comble, et peut contenir deux mille personnes. Elle a plus de quarante mètres de long et plus de vingt-cinq de large. Au centre, un espace circulaire entouré d'une grille est réservé pour les agents de change. De là se proclame à chaque instant le cours des rentes vendues; c'est là ce qu'on appelle le Parquet. Ses grisailles peintes au plafond par MM. Abel de Pujol et Meynier font une illusion parfaite; on les prendrait pour des bas-reliefs.

L'hôtel des Monnaies fut construit, en 1771, par l'architecte Antoine; sa façade principale regarde la rivière. Elle se compose de deux ailes qui s'appuient à un avant-corps, dont le rez-de-chaussée, percé de cinq arcades, sert de soubassement à une ordonnance ionique de six colonnes. Cette façade est décorée de six statues : la Prudence, la Force, le Commerce, l'Abondance, la Loi et la Paix. Sur une autre façade en retour, on a placé les quatre Éléments. Dans quelques-unes de ces statues on reconnaît le ciseau de Pigale. L'intérieur est divisé en huit cours entourées de bâtiments. La plus spacieuse, où l'on arrive de la rue en traversant un beau vestibule à vingt-quatre colonnes cannelées, est bordée

par une galerie couverte. Un élégant péristyle, orné de colonnes doriques, annonce la salle des balanciers. La voûte, surbaissée, est soutenue par des colonnes d'ordre toscan. Là est la statue de la Fortune, œuvre de Mouchi.

Les instruments et l'entreprise du monnayage sont affermés à un directeur, qui paye un droit à l'État. Le directeur bat monnaie avec les métaux qu'il se procure dans le commerce, ou que l'État ou les particuliers lui présentent. Les lingots passent au laminoir, qui les réduit en lames de l'épaisseur et de la dimension voulues. Ces lames sont taillées par un emporte-pièce ou découpoir, en disques ou *flans*. Chaque flan est une véritable pièce de la dimension et du poids légal, à laquelle il ne manque plus que l'empreinte. Le cordon, c'est-à-dire la devise gravée sur la tranche, est empreinte à l'aide d'une machine qui fait pirouetter le flan, comprimé sur son bord par l'action d'un puissant levier. Le flan est ensuite placé entre les deux coins du balancier. Chacun de ces coins est en acier et gravé en creux. Le balancier frappe; chaque coin produit en même temps son relief sur une face du flan, et la pièce est parfaite. Le service est organisé de manière à pouvoir frapper aisément deux mille pièces de cinq francs en une heure. On conserve la collection de tous les coins, poinçons des médailles et jetons frappés en France depuis le règne de Charles VIII.

Paris est le siège de la Banque de France, qui émet des billets de mille, de cinq cents, de deux cents et de cent francs, et même de cinquante et de vingt francs. Les banques établies dans certaines villes départementales sont des succursales de la Banque de France. La Banque reçoit en dépôt les titres de toutes les valeurs, les lingots et diamants. On descend dans ses caves par un puits garni d'un escalier en spirale, praticable pour une personne, et dont la porte de fer est fermée à trois clefs. Les espèces, contenues dans des barils et rangées dans des caveaux fermés de plusieurs portes, ne sont extraites qu'avec des formalités qui rendent toute soustraction impossible. En 1814, lors de l'entrée des troupes étrangères, M. Laffitte, gouverneur de la Banque, avait fait combler le puits de l'escalier avec de l'argile battue, de manière qu'il eût fallu plus de vingt-quatre heures pour le désencombrer. La Banque de France, telle qu'elle est actuellement, a été fondée en 1806, avec un capital de quatre-vingt-dix millions.

Un des plus utiles établissements dont Napoléon Ier ait doté la ville de Paris, ce sont les abattoirs pour le service de la boucherie. La halle aux vins, qui sert d'entrepôt pour les vins et eaux-de-vie, est à peu près aussi grande que le jardin des Plantes, dont elle est voisine, et peut recevoir dans ses immenses magasins jusqu'à deux cent mille pièces. Parmi les marchés pour la vente des comestibles, outre les halles centrales, le marché Saint-Germain, comme construction, est assez remarquable. L'intérieur offre quatre nefs, où deux rangs de marchands sont établis; une cour centrale présente une fontaine ornée de bas-reliefs. Sous un bâtiment à part sont de magnifiques caves. Ce bel ensemble fait honneur à l'architecte Blondel. Cependant, sous le rapport monumental, il faut reconnaître la supériorité de la halle aux blés et des greniers de réserve.

La première est un édifice de forme circulaire, entièrement isolé et percé de vingt-huit arcades. Il n'est point entré de bois dans sa construction. Sa coupole, en fer coulé et couverte de lames de cuivre, est une œuvre fort belle de l'architecte Bellanger. Cette vaste rotonde, qui date de 1662, occupe l'emplacement de l'hôtel de Soissons, qu'habita Catherine de Médicis. De cet hôtel on a conservé une tour construite en 1572, où Catherine se livrait à l'observation des astres et à des calculs d'astrologie judiciaire. Vers le sommet est un cadran solaire fort curieux.

Les greniers de réserve ont un développement de trois cent cinquante-neuf mètres, le long de la gare de l'Arsenal. Ils se composent de cinq pavillons carrés, liés par quatre grands corps de bâtiments. La construction en fut interrompue en 1815. Dans l'état actuel, on calcule qu'ils peuvent contenir l'approvisionnement de Paris en blé pour deux mois.

Quatre à cinq mille vieux militaires trouvent

à l'hôtel des Invalides une douce et confortable retraite. Cet établissement fut fondé par Louis XIV en 1670, et les travaux confiés à l'architecte Bruant. L'édifice est précédé d'une très vaste esplanade, bordée d'arbres et ornée de gazons, et d'une cour qu'enveloppent des fossés et que ferme une belle grille. Là sont rangés de gros canons, glorieux trophées de différentes guerres, parmi lesquels figurent de curieuses coulevrines sculptées qui ont été rapportées d'Alger. Les solennités publiques, le départ ou le retour des cortèges sont annoncés par le canon des Invalides. Le bâtiment principal, élevé de trois étages, présente à sa façade un avant-corps et deux pavillons qui se lient par deux parties dénuées d'ornements. Sur l'avant-corps est un bas-relief représentant Louis XIV à cheval, qu'accompagnent la Justice et la Prudence. Les statues de Mars et de Minerve gardent les deux côtés de la porte. Aux angles des pavillons sont quatre esclaves en bronze, par Desjardins.

L'hôtel royal des Invalides fut assurément l'une des plus grandes pensées de Louis XIV. Toute grande qu'elle fut néanmoins, peut-être serait-il possible d'en contester jusqu'à un certain point l'utilité. Comment ne pas songer, en effet, que ces deux à trois mille vieux soldats, réunis de tous les points du territoire dans une caserne de Paris, préféreraient sans doute une modique pension au sein de leur pays et de leur famille? Les affections morales y gagneraient, et le gouvernement y gagnerait aussi. Mais, d'un autre côté, il faut en convenir, les gouvernements ont besoin, vis-à-vis des peuples, non seulement de grandes pensées, mais encore d'éloquentes pensées. Il leur faut faire le bien, et il faut, de plus, que ce bien parle aux yeux de tous. A ce titre, rien de plus digne et de plus vraiment grand que cet immense palais consacré aux débris mutilés de nos victoires. Cette majestueuse esplanade, cette ligne de fossés bordée de canons enlevés dans les combats et qui ne tonnent plus que pour annoncer les fêtes de la patrie, cette façade de deux cents mètres, ces grandes statues de Louis XIV et de Napoléon, cette vaste cour entourée d'une double rangée d'arcades, cette église toute de marbre et d'or dont la voûte disparaît sous les plis flottants des drapeaux pris à l'ennemi, ce dôme doré enfin qui domine la ville entière, tout cet ensemble de richesse et de gloire exalte l'imagination et nourrit l'enthousiasme.

Derrière la façade se trouve une cour intérieure d'une longueur de cent trente mètres, et au bout de laquelle est le portail de l'église, qui se distingue par son autel, surmonté d'un baldaquin de six colonnes torses en bronze doré, garnies d'épis de blé, de pampres, de feuillages et de faisceaux de palmes. De cette première église on passe dans une seconde qui lui est attenante, et qui a le nom d'église du Dôme. C'est l'œuvre de Jules Hardouin-Mansard. Ce dôme, d'un style élégant et hardi, a plus de seize mètres de diamètre. Vu de l'intérieur, il présente trois coupoles. Dans la seconde, éclairée par des fenêtres qu'on ne peut apercevoir d'en bas, le pinceau de Lafosse a représenté la gloire des bienheureux. C'est ce dôme que Napoléon avait décoré à l'intérieur de quatorze cents drapeaux pris à l'ennemi. Par son ordre, le plomb de la toiture à l'extérieur fut revêtu d'or.

Le dôme des Invalides jouit depuis deux siècles d'une réputation méritée. Il n'est pas de provincial ni d'étranger, approchant de Paris, qui ne cherche à distinguer dans l'espace, au reflet du jour sur les lames dorées, cette coupole si grande par elle-même, et si grande surtout par les gloires qu'elle abrite. Élévation, dignité, force, tels sont les caractères dominants de son architecture. Moins élégante que la coupole de Sainte-Geneviève, elle a peut-être plus de majesté.

Six chapelles décorées de statues, où l'on reconnaît le ciseau de Coustou, Falconnet, Houdon, sont distribuées autour de la coupole; celle de Saint-Jérôme a reçu provisoirement, pendant quelques années, la dépouille de Napoléon, rapportée de l'île Sainte-Hélène. On a creusé sous la coupole la crypte souterraine destinée à cette grande sépulture. Une ouverture circulaire, garnie d'une balustrade, permet de voir la tombe, qui arrive très peu au-dessus du niveau du pavé de l'église. Outre le tombeau de Tu-

renne, les visiteurs se font montrer, avec une permission du gouverneur, les modèles en relief de plusieurs de nos principales places fortes.

Plusieurs guerriers célèbres reposent dans l'église des Invalides. De ce nombre sont le comte de Guibert, le duc de Coigny, les maréchaux Jourdan, Molitor, Mortier, Bugeaud, de Lobau, et le général Damrémont, tué à l'assaut de Constantine. Le cœur d'une femme y est aussi pieusement conservé : ce cœur est celui de la comtesse de Villelume (Mlle de Sombreuil). Fille du dernier gouverneur des Invalides avant 89, unie dans la suite au gouverneur des Invalides d'Avignon, les vieux débris de nos batailles ont tenu à conserver au milieu d'eux ce pieux souvenir de celle qui, après avoir été une fille héroïque, était devenue pour eux une mère [1].

En terminant cette énumération des monuments de Paris, pourquoi faut-il ajouter, hélas ! que plusieurs d'entre eux ont disparu sous l'effort impie des modernes Vandales. En 1871, au moment où Paris, assiégé par l'armée française, allait être enlevé aux mains de la Commune, les barbares, pour se venger de leur défaite, ne trouvèrent rien de mieux que d'incendier les monuments qui étaient l'orgueil de la France. Des matières combustibles furent entassées au milieu de nos chefs-d'œuvre d'architecture, le pétrole fut répandu à flots, et bientôt des flammes sinistres annoncèrent à plusieurs lieues à la ronde que Paris était incendié par les misérables qui l'occupaient. Les Tuileries, une des galeries du Louvre, le ministère des finances, le palais de la Légion d'honneur, l'hôtel de ville, d'autres monuments encore, furent la proie des flammes. Quand l'armée entra dans Paris, il était trop tard pour sauver tout ce que l'incendie dévorait : on dut se borner à limiter le foyer de l'incendie, et à épargner à la ville d'autres désastres. Ainsi des mains françaises accomplissaient ce que l'ennemi lui-même n'aurait osé faire, de peur d'être mis au ban de la civilisation.

[1] Lors de l'évacuation de l'hôtel des Invalides d'Avignon, les vieux soldats ont apporté avec eux à Paris le cœur de Mme de Villelume.

Les passions politiques n'étaient pas seules en jeu en cette circonstance. Les passions sociales, plus terribles encore, avaient allumé les torches qui ravirent à Paris tant de merveilles. Dans les bas-fonds de la grande ville pullulent des monstres qui se vengent de leur misère par une haine farouche contre la société. Et pourtant, que ne fait pas la ville de Paris pour tous ces déshérités de la fortune ?

Paris a vu, dans certaines années, le nombre de ses indigents inscrits sur les registres des bureaux de charité monter à plus de soixante mille. Il faut y ajouter les pauvres honteux. Les indigents s'y trouvent dans une proportion plus que double de celle des indigents des autres grandes villes de France. Mais songez combien d'enfants, nés à Paris, ont eu pour pères des hommes de la province accourus sans la moindre ressource dans ce foyer d'activité, où ils s'imaginaient devoir tout d'abord rencontrer la fortune, et qui ne lui lèguent qu'une génération d'indigents. Et puis Paris est la ville où la paresse et la débauche échappent le plus sûrement à la censure de la famille, au mépris des voisins. Plus une ville est grande, plus l'inconduite, exploitant la confiance ou la cupidité, y créera d'indigents.

Vingt bureaux de bienfaisance sont chargés de la distribution des secours à domicile dans les vingt arrondissements municipaux de la ville, sous la direction du préfet et la surveillance d'un conseil d'administration. Là se délivrent des bons pour du pain, de la viande, du bois et des médicaments. Une pharmacie centrale, outre le service des hôpitaux de Paris, prépare aussi pour toute la France les boîtes de médicaments qui sont envoyées chaque année aux préfets, afin d'être distribuées dans les diverses communes pour le service contre les épidémies.

Indépendamment des secours distribués par les bureaux de bienfaisance, on peut dire que les indigents possèdent leurs palais, l'humble palais du pauvre, ou mieux, pour parler le pieux langage de l'Église, *l'hotel de Dieu*.

Nos splendides abbayes, nos vieux cloitres

furent les premiers palais du pauvre; nos grandes églises, ses chapelles royales. On trouvait en outre, çà et là, près de la maison de l'évêque surtout, des asiles particulièrement ouverts aux pèlerins, aux infirmes et aux voyageurs. Nous avons parlé d'un de ces asiles qui était attenant à l'église Saint-Julien-le-Pauvre; il en existait un autre près de Saint-Benoît, sur la pente du coteau des Thermes, et un troisième à la porte de la cathédrale: la fondation de ce dernier a été longtemps attribuée à saint Landri, évêque de Paris, dans le VIIe siècle. Saint Landri est surtout connu dans l'histoire par le dévouement dont il fit preuve durant la calamiteuse année 651, et c'est sans doute à ce pieux souvenir qu'est due la tradition qui lui fait honneur de l'établissement de l'Hôtel-Dieu.

Longtemps avant lui toutefois, on peut même dire de tout temps, la maison de l'évêque était la maison des pauvres. Ils y étaient immatriculés, afin d'y recevoir régulièrement les secours de l'Église. Comment ne pas voir dès lors, dans cette évangélique coutume, l'origine des hôpitaux qui, dans beaucoup de villes, sont demeurés fidèles au voisinage de l'évêché?

L'existence de l'Hôtel-Dieu, comme maison spéciale de pauvres, n'est d'ailleurs prouvée qu'à partir du IXe siècle. Il dépendait de l'évêque et du chapitre, et, à certains jours, les chanoines y lavaient les pieds aux malheureux. Parmi les droits et privilèges qui lui avaient été dès lors ou qui lui furent plus tard concédés, nous remarquons celui de prendre un lit garni dans l'héritage de chaque chanoine[1]. Ces lits furent d'abord de bois commun, de toile et de serge; plus tard, la simplicité primitive disparut sous l'or, l'argent et les riches soieries. Les héritiers prétendirent alors se libérer de l'ancienne redevance par un don de cent livres; mais le parlement maintint fidèlement aux pauvres leur part dans la succession du luxe et de la vanité.

Le nombre des lits croissant ainsi de jour en jour, on finit par admettre à l'Hôtel-Dieu, non plus seulement les indigents et les voyageurs, mais encore et surtout les malades et les infirmes. Par les statuts de l'an 1217, l'administration de la maison fut confiée à quatre prêtres, quatre clercs, trente frères lais et vingt-cinq sœurs, sous l'autorité du chapitre de Notre-Dame et la direction d'un prêtre auquel était conféré le titre de *maître de la maison de Dieu*. Les membres de cette communauté hospitalière faisaient vœu de pauvreté et de chasteté, et étaient astreints à la vie commune.

L'Hôtel-Dieu fut longtemps désigné par le nom d'*hôpital Saint-Christophe*, du titre d'une petite église qu'il possédait à l'entrée du Parvis. Il comptait en outre, parmi ses propriétés, deux maisons dans Paris, qui lui avaient été données par un clerc du nom d'Adam, à la condition que chaque année, au jour anniversaire de sa mort, on accorderait aux malades tous les mets qu'il leur plairait de manger, pourvu seulement qu'il fût possible de se les procurer: *quidquid cibariorum in eorum veniret desiderio, si tamen inveni possit*. Douce et miséricordieuse pensée qui malheureusement avait peu consulté les préceptes de la médecine.

Mais c'est surtout à partir du règne de saint Louis que date la prospérité de l'Hôtel-Dieu. Saint Louis en agrandit les bâtiments, qui s'étendirent dès lors jusqu'au Petit-Pont. Il lui conféra, en outre, le droit royal de prendre dans les marchés les denrées qui lui étaient nécessaires en en déterminant lui-même le prix. Enfin, l'Hôtel-Dieu fut déclaré exempt de tous impôts et droits d'entrée et de péage.

Chaque siècle a laissé, du reste, son empreinte dans l'histoire et dans les constructions de l'Hôtel-Dieu. Au XVe une nouvelle entrée est ouverte du côté du Petit-Pont; au XVIe, le cardinal Duprat, ministre de François Ier et légat du saint-siège, fait édifier du même côté la salle qui a longtemps porté le nom de *salle du Légat*. Vers la fin du même siècle, l'Hôtel-Dieu acquiert divers bâtiments sur la rive gauche de la Seine; Henri IV les met en rapport avec l'hospice par la construction d'un pont. Puis nous voyons la salle Saint-Charles s'élever aux frais de M. de Bel-

[1] Statut du chapitre de 1168.

lièvre. Un second pont est construit sous le nom de Pont-aux-Doubles. L'hôpital s'accroît encore au XVIIIe siècle; mais l'incendie vient alors, deux fois dans l'espace de quarante ans, semer la désolation et la ruine parmi ces milliers de malades, et dans ce confus assemblage d'édifices.

Le premier de ces incendies, celui de 1737, dura trois jours. On transporta les malades, au nombre de deux mille cinq cents, dans la grande salle de l'archevêché et dans les nefs de Notre-Dame. Le second, celui de 1772, fut plus violent encore : plusieurs centaines de malades périrent dans les flammes ou sous les décombres.

Treize ans après, nous trouvons une statistique de l'Hôtel-Dieu, de laquelle il résulte qu'il était devenu complètement insuffisant pour sa destination. Il ne possédait que sept cent trente-trois grands lits, d'un mètre quarante-quatre centimètres de largeur, destinés chacun à deux malades, et quatre cent quatre-vingt-six petits lits, d'un mètre seulement de largeur, et destinés à un seul malade, en tout mille deux cent vingt-neuf lits pouvant contenir mille neuf cent cinquante-deux malades. Or le nombre des malheureux admis à l'hospice s'élevait rarement à moins de deux mille cinq cents, et dépassait souvent trois mille. Les malades y étaient donc entassés trois et quatre dans les mêmes lits.

Louis XVI, à qui nulle bonne et grande pensée n'était étrangère, ordonna à cet égard de larges réformes. Par des lettres patentes de 1781, l'Hôtel-Dieu dut être disposé de manière à pouvoir contenir au moins trois mille malades couchés seuls dans leurs lits. Puis une commission de l'Académie des sciences reçut mission, en 1785, de visiter les divers établissements du même genre que possédait la capitale, et de donner son avis sur la création de quatre nouveaux hospices. Le rapport des commissaires constate que la mortalité était alors à l'Hôtel-Dieu de deux sur neuf, tandis que dans les autres hôpitaux de Paris, et spécialement dans ceux des frères de la Charité, elle n'était que de deux sur quinze[1].

[1] C'est à peu près aujourd'hui le chiffre de la mortalité à l'Hôtel-Dieu.

La commission ajoutait à ces calculs les chiffres suivants : pour l'hôpital de Lyon, deux sur vingt-quatre ; pour l'hôpital de Saint-Denis, deux sur trente ; et pour l'hôpital du Saint-Esprit à Rome, deux sur vingt-deux.

La création de quatre nouveaux hospices fut dès lors et immédiatement décidée. Malheureusement la révolution vint tout à coup arrêter l'effet des généreuses intentions du roi ; elles n'ont pu être réalisées que de nos jours.

L'Hôtel-Dieu ne compte plus actuellement que mille lits, dans lesquels chaque malade est couché seul ; quatre cent quarante de ces lits sont destinés aux hommes, et cinq cent soixante aux femmes : les salles sont propres, vastes, aérées. L'ouverture d'une rue et d'un quai sur la rive gauche de la Seine a, de ce côté surtout, considérablement amélioré les conditions hygiéniques de l'établissement. Deux jardins et une galerie vitrée élevée sur le vieux pont de Henri IV servent de promenoirs aux malades; et les filles de Saint-Augustin, que la révolution avait chassées de l'hospice, leur patrie, y prodiguent de nouveau aux infirmes leurs soins maternels.

L'Hôtel-Dieu s'annonce sur la place du Parvis par un péristyle dorique ; on est allé demander à la Grèce ses colonnes et ses triglyphes pour un genre de monuments qu'elle ne connut jamais.

Mieux inspirés, nos pères avaient imprimé au frontispice de l'hôpital le religieux caractère des âges de foi qui donnèrent naissance à ces institutions de l'amour et de la charité. Il y a soixante ans, l'Hôtel-Dieu ne formait pas encore contraste avec la cathédrale. Ses longues fenêtres ogivales, ses meneaux, ses colonnettes rappelaient Charles V, saint Louis, Philippe-Auguste.

L'Hôtel-Dieu est le premier de nos hôpitaux. Viennent ensuite l'hôpital de la Charité, fondé en 1607 par Marie de Médicis; les trois hôpitaux que fondèrent de leur vivant, dès le siècle dernier, Mme Necker, le vénérable curé Cochin, et le financier Beaujon. L'hôpital Saint-Louis est consacré surtout au traitement des maladies de la peau. L'hôpital des enfants traite la maladie des enfants ;

l'hôpital appelé de la Bourbe, du nom de la rue où il est situé, reçoit les femmes en couches. Deux hospices sont consacrés aux incurables, deux autres à la vieillesse. L'hospice des enfants trouvés et celui des orphelins élèvent les enfants que la mort de leurs parents, ou un cruel abandon a laissés sans protecteurs. On compte que l'ensemble des hôpitaux et hospices représente quinze mille lits, et qu'il y entre par jour quatre cent soixante-onze malades, terme moyen. Ajoutez un hospice pour les aveugles et une maison d'éducation pour les sourds-muets.

Dès l'an 1313, l'industrie parisienne était en grande activité. En 1470, furent faits les premiers essais d'imprimerie. Le règne de Henri IV fut marqué par l'établissement de la compagnie des Indes orientales. Sous le ministère de Colbert, la manufacture de tapisseries des Gobelins (qu'on a réunie à celle de tapis de la Savonnerie) acquit une réputation sans rivale.

Comme branche d'industrie que Paris exploite presque seul en France, je vous citerai : l'orfèvrerie et la fabrication du plaqué; le plaqué seul donne de vingt à vingt-cinq millions de produits : le nouveau procédé de dorure et argenterie a dû cependant lui faire du tort ; la bijouterie et la joaillerie fines, qui produisent par an une valeur de trente-sept millions; la bijouterie et la joaillerie fausses, et la bijouterie d'acier poli ; les bronzes, dont les produits s'élèvent à vingt millions; les ornements en cuivre ; les couleurs et vernis ; l'horlogerie fine, qui donne aussi ses vingt millions de produits; les instruments de physique et d'optique ; les papiers peints, qui représentent quatorze millions; la librairie, qui est, après celle de Londres, la plus considérable de l'Europe, et qui produit plus de dix millions; l'imprimerie, la gravure, la lithographie, l'ébénisterie, la ganterie, la sellerie, la carrosserie élégante, la chapellerie, et surtout les modes, la lingerie, les fleurs artificielles, etc. etc.

En concurrence avec les départements, il fabrique des lainages et les tissus de coton (on estime de trente-huit à quarante millions la valeur annuelle de sa production en couvertures de laine et de coton, en bonneterie, en tissus de diverses espèces, en châles de laine et en châles de cachemire) ; les produits chimiques, les armes, la coutellerie, la parfumerie, et surtout les savons de toilette. Il taille et grave les cristaux, prépare les peaux, maroquins, parchemins et cuirs vernis; il raffine le sucre, et a des fonderies et des ateliers de construction pour les machines les plus puissantes. Il est peu de genres de fabrication dont on ne trouve quelque établissement à Paris ; la facilité des débouchés pour les produits de toute nature séduit toujours quelque industriel hardi, qui se flatte de compenser par cet avantage, joint à son habileté supérieure, la cherté des loyers et de la main-d'œuvre.

Sans parler de la garde municipale, qui remplit à Paris le rôle de la gendarmerie, le maintien de l'ordre, parmi cette population si nombreuse et si facile à agiter, nécessite une garnison qui varie entre vingt-cinq et cinquante mille hommes, infanterie et cavalerie : le tout logé dans quarante à cinquante casernes. Plusieurs sont fort belles ; l'une d'elles a même un aspect vraiment monumental : c'est l'École-Militaire, construite sous Louis XV, vers 1751, pour recevoir cinq cents fils de gentilshommes pauvres, dont l'éducation se faisait aux frais de l'État. La façade du bâtiment principal présente deux ailes et un avant-corps, et au-dessus des deux étages un entablement avec balustrade. L'avant-corps est décoré de dix grandes colonnes surmontées d'un attique avec des statues et des trophées. En avant se déploie le Champ-de-Mars, esplanade de neuf cents mètres de longueur, sur une largeur de trois cents, entourée de terrasses en talus, et par derrière de doubles allées plantées d'ormes, et de fossés revêtus en maçonnerie. Ce vaste terrain fut aplani, et les talus disposés par des travailleurs volontaires pour recevoir la population parisienne en 1790, lors de la fédération du 14 juillet, la première solennité célébrée en l'honneur de la révolution.

Une institution assez récente est celle des sergents de ville, organisée sur le même pied

que la police de Londres. Ces agents, disséminés dans tous les quartiers, sont d'une politesse très remarquable et rendent de grands services aux étrangers, par l'obligeance avec laquelle ils leur indiquent leur chemin et leur donnent une foule de renseignements.

Pour le service de nuit, outre les patrouilles fournies par tous les postes militaires, la police entretient des patrouilles grises, composées d'agents armés de sabres et de pistolets sous leur redingote bourgeoise, et qui sont habiles à distinguer les malfaiteurs. Il se fait par jour, terme moyen, environ soixante-dix-huit arrestations pour vols, délits, mendicité et vagabondage.

C'est un curieux et imposant spectacle, n'est-il pas vrai? que celui de plus d'un million d'âmes qui s'agite sur la surface du sol parisien. Eh bien, une population que l'on calcule huit fois plus considérable encore, repose sous le sol de la rive gauche, dans de longs souterrains, appelés les Catacombes. De là furent extraits, durant plusieurs siècles, les matériaux qui ont servi à bâtir Paris. Avant 1789, on avait l'usage d'enterrer les personnages importants dans les églises; le vulgaire, dans un terrain avoinant qu'on appelait charnier ou cimetière. Lorsqu'on se décida enfin à renoncer à cette méthode insalubre, on exhuma les débris humains qu'avaient reçus ces cimetières intérieurs, et on les porta aux catacombes. Les ossements sont symétriquement superposés, et forment des plans alignés au cordeau entre les piliers qui soutiennent les voûtes des galeries. Trois cordons, régulièrement espacés, de têtes contiguës décorent ces singulières murailles. Des inscriptions indiquent de quel cimetière, de quelle paroisse ces diverses masses de débris ont été extraites. Vous êtes préparé en descendant aux catacombes à une religieuse terreur; vous remontez avec dépit et dégoût après avoir vu cet arrangement symétrique. Actuellement l'entrée des catacombes est interdite, par suite, dit-on, de quelques accidents.

Aujourd'hui l'administration municipale vend aux familles dans les cimetières, qui sont au nombre de quatre et dont le plus vaste et le plus riche en monuments est celui de l'Est, dit du Père-Lachaise, des sépultures temporaires ou à perpétuité, selon le prix qu'on peut y mettre. Les dépouilles des pauvres sont déposées dans une large et profonde tranchée, qu'on appelle la fosse commune, et qui est constamment béante. On calcule que le nombre des décès s'élève à quatre-vingt-onze par jour, sur lesquels deux cas de suicide et deux cas de mort violente ou par accident.



Cascade du bois de Boulogne.


CARTE
Routière de France
Divisée
en 87 Départemens
DEPARTEMENS
1 Ain
2 Aisne
3 Allier
4 Alpes (Basses)
5 Alpes (Hautes)
6 Ardèche
7 Ardennes
8 Arriège
9 Aube
10 Aude
11 Aveyron
12 Bouches du Rhône
13 Calvados
14 Cantal
15 Charente
16 Charente (Inférieure)
17 Cher
18 Corrèze
19 Corse
20 Côte d'Or
21 Côtes du Nord
22 Creuse
23 Dordogne
24 Doubs
25 Drôme
26 Eure
27 Eure et Loir
28 Finistère
29 Gard
30 Garonne (Haute)
31 Gers
32 Gironde
33 Hérault
34 Ille et Vilaine
35 Indre
36 Indre et Loire
37 Isère
38 Jura
39 Landes
40 Loir et Cher
41 Loire
42 Loire (Haute)
43 Loire Inférieure
44 Loiret
45 Lot
46 Lot et Garonne
47 Lozère
48 Maine et Loire
49 Manche
50 Marne
51 Marne (Haute)
52 Mayenne
53 Meurthe & Moselle
54 Meuse
55 Morbihan
56 Nièvre
57 Nord
58 Oise
59 Orne
60 Pas de Calais
61 Puy de Dôme
62 Pyrénées (Basses)
63 Pyrénées (Hautes)
64 Pyrénées (Orientles)
65 Rhin (Haut)
66 Rhône
67 Savoie (Haute)
68 Savoie
69 Saône (Haute)
70 Saône et Loire
71 Sarthe
72 Seine
73 Seine et Marne
74 Seine et Oise
75 Seine Inférieure
76 Sèvres (Deux)
77 Somme
78 Tarn
79 Tarn et Garonne
80 Var
81 Vaucluse
82 Vendée
83 Vienne
84 Vienne (Haute)
85 Vosges
86 Yonne
87 Alpes Maritimes
ANGLETERRE
LA MANCHE
Pas de Calais
Ile Wight
OCÉAN
Golfe de Gascogne
Golfe du Lion
MÉDITERRANÉE
Golfe de Gênes
CORSE

TABLE



13481. — Tours, impr. Mame.


ALFRED MAME & FILS A TOURS